

Extra pure. Voyage dans l'économie de la cocaïne

Saviano, Roberto

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ROBERTO SAVIANO

**EXTRA
PURE**

VOYAGE DANS L'ÉCONOMIE
DE LA COCAÏNE

Gallimard

ROBERTO SAVIANO

Extra pure

VOYAGE DANS L'ÉCONOMIE
DE LA COCAÏNE

*Traduit de l'italien
par Vincent Raynaud*



GALLIMARD

Sommaire

Couverture

Titre

Dédicace

Exergue

Coke #1

1 - La leçon

2 - Big Bang

Coke #2

3 - Guerre pour le pétrole blanc

4 - Tueur d'amis

Coke #3

5 - La férocité s'apprend

6 - Z

Coke #4

7 - Le dealer

8 - La Belle et le Singe

9 - L'arbre est le monde

Coke #5

10 - Le poids de l'argent

11 - Opération blanchiment

12 - Les tsars à la conquête du monde

Coke #6

13 - ROUTES

14 - L'Afrique est blanche

Coke #7

15 - Quarante-huit

16 - Chiens

17 - Raconter, c'est mourir

18 - Accro

19 - Extra pure

Remerciements

Présentation

*Ce livre est dédié à tous les carabiniers qui ont assuré
ma protection rapprochée, aux trente-huit mille heures
passées ensemble et à celles qui viendront.*

Partout.

Je ne crains pas qu'on me piétine.

Une fois piétinée, l'herbe devient sentier.

BLAGA DIMITROVA

Coke #1

La coke, quelqu'un autour de toi en prend. Ton voisin dans le train, qui s'est fait une ligne ce matin au réveil, ou bien le chauffeur du bus qui te ramène à la maison, pour faire des heures supplémentaires sans ressentir de douleurs aux cervicales. Parmi tes proches, quelqu'un en prend. Si ce n'est pas ton père ou ta mère, si ce n'est pas ton frère, alors c'est ton fils. Et si ce n'est pas ton fils, c'est ton chef de bureau. Ou sa secrétaire, qui sniffe seulement le samedi soir, histoire de s'amuser. Si ce n'est pas ton chef, c'est sa femme, pour parvenir à se laisser aller. Si ce n'est pas sa femme, c'est sa maîtresse, à qui il en offre à la place des boucles d'oreilles et de préférence aux diamants. Si ce ne sont pas eux, c'est le routier qui transporte des tonnes de café jusqu'aux troquets de ta ville et qui, sans coke, ne supporterait pas toutes ces heures d'autoroute. Si ce n'est pas lui, c'est l'infirmière qui change le cathéter de ton grand-père : avec la coke, tout lui semble plus léger, même les nuits. Si ce n'est pas elle, c'est l'ouvrier qui repeint la chambre de ta copine : au début il était juste curieux, puis il a fini par s'endetter. Là, près de toi, quelqu'un en prend. C'est le policier qui va t'arrêter : il sniffe depuis des années, tout le monde l'a remarqué et ses supérieurs reçoivent des lettres anonymes, envoyées dans l'espoir qu'on le suspende avant qu'il ne fasse une connerie. Si ce n'est pas lui, c'est le chirurgien qui se réveille à cet instant et va opérer ta tante : grâce à la coke, il réussit à ouvrir et à refermer jusqu'à six personnes le même jour. Ou bien c'est l'avocat qui s'occupe de ton divorce. C'est le juge chargé de ton procès civil : dans son esprit, ce n'est pas un vice, juste un petit coup de pouce pour mieux profiter de la vie. C'est la vendeuse qui te tend le billet de loterie censé modifier le cours de ton destin. C'est l'ébéniste en train de poser un meuble qui t'a coûté un mois de salaire entier. Si ce n'est pas lui, c'est le monteur Ikea aux prises avec l'armoire que tu serais bien incapable d'assembler toi-même. Si ce n'est pas lui, c'est le syndic sur le point de sonner chez toi. C'est l'électricien, celui qui s'efforce en cet instant de déplacer une prise dans ta chambre à coucher. Ou c'est le chanteur que tu écoutes pour te détendre. La coke, le prêtre en prend, celui à qui tu vas demander si tu peux faire ta confirmation, car tu vas être le parrain de ton neveu, et il est stupéfait que tu n'aies pas déjà

reçu ce sacrement. Ce sont les extras qui serviront au mariage de samedi prochain : s'ils ne sniffaient pas, ils n'auraient pas assez d'énergie dans les jambes pour tenir toutes ces heures. Si ce ne sont pas eux, c'est l'adjoint au maire qui vient d'opter en faveur de nouvelles rues piétonnières ; la coke, on lui en fournit gratuitement, pour services rendus. L'employé du parking en prend : à présent il a besoin d'un petit rail s'il veut éprouver un peu de joie. C'est l'architecte qui a rénové ta maison de vacances, c'est le facteur qui vient de te remettre le pli contenant ta nouvelle carte bancaire. Si ce n'est pas lui, c'est la fille du call center, qui te répond d'une voix tonitruante et te demande en quoi elle peut t'aider, sa bonne humeur inaltérée à chaque appel est un effet de la poudre blanche. Si ce n'est pas elle, c'est l'assistant assis à la droite de l'examineur qui va te faire passer ton oral d'examen, la coke l'a rendu nerveux. C'est le physiothérapeute qui essaie de remettre ton genou en place : lui, au contraire, la coke le rend sociable. C'est l'attaquant, celui qui a marqué un but coupable de t'avoir fait perdre un pari que tu pouvais encore gagner à quelques minutes de la fin du match. Ou la prostituée que tu vas voir pour vider ton sac avant de rentrer chez toi, car tu n'en peux plus : elle en prend, car la coke lui permet de ne plus voir les types qu'elle a en face d'elle, derrière, dessus, dessous. Le gigolo que tu t'es offert pour tes cinquante ans en prend, vous en prenez tous les deux, et grâce à la coke il a la sensation d'être un super mec. Le sparring-partner avec qui tu t'entraînes sur le ring en prend, car il veut perdre du poids. Si ce n'est pas lui, c'est le moniteur d'équitation de ta fille ou la psychologue que consulte ta femme. Le meilleur ami de ton mari en prend, celui qui te fait la cour depuis des années mais qui ne t'a jamais plu. Si ce n'est pas lui, c'est le directeur de ton école. Le pion sniffe. Ou l'agent immobilier qui était en retard, justement la fois où tu as réussi à te libérer afin de visiter un appartement. Le vigile en prend, ce type qui persiste à vouloir cacher sa calvitie avec les cheveux qui lui restent alors que désormais tout le monde se rase le crâne. Si ce n'est pas lui, c'est ce notaire chez qui tu espères ne plus jamais devoir retourner et qui prend de la coke afin d'oublier les pensions alimentaires qu'il verse à ses ex-épouses. Si ce n'est pas lui, c'est le chauffeur de taxi qui peste contre la circulation avant de retrouver sa bonne humeur. Et si ce n'est pas lui, c'est le cadre dirigeant de ton entreprise, que tu dois inviter chez toi et convaincre de favoriser ton évolution de carrière. C'est le policier municipal qui te colle une prune et qui transpire copieusement en te parlant, bien qu'on soit en plein hiver. Ou bien le laveur de carreaux aux yeux enfoncés, qui arrive à s'en payer en empruntant de l'argent, ou encore ce jeune gars qui glisse des prospectus cinq par cinq sous les essuie-glaces des voitures. C'est l'homme politique qui t'a promis une

concession, celui que tu as envoyé à l'Assemblée nationale grâce à ta voix et à celles de ta famille, le type qui est tout le temps agité. C'est le président du jury qui t'a mis à la porte à la première hésitation. Ou c'est l'oncologue que tu es allé voir, on t'a dit que c'était le meilleur et tu espères qu'il pourra te sauver. Lui, après un bon rail, il se sent tout-puissant. Ou c'est le gynécologue qui oublie de jeter sa cigarette avant d'entrer dans la pièce et d'examiner ta femme alors que les premières contractions sont déjà là. C'est ton beau-frère, qui fait tout le temps la gueule, ou c'est le petit ami de ta fille qui, lui, est toujours guilleret. Si ce ne sont pas eux, alors c'est le marchand de poissons qui dispose les filets d'espadon sur son étalage, ou le pompiste qui fait déborder l'essence hors du réservoir. Il sniffe pour se sentir jeune, mais désormais il n'arrive même plus à enfiler le pistolet dans le trou. Ou bien c'est ton médecin généraliste, que tu connais depuis des années et qui signe sans sourciller tes congés de maladie bidon, car tu sais toujours quoi lui offrir à Noël. Le concierge de ton immeuble en prend, et si ce n'est pas le cas, l'enseignante qui donne des cours de soutien à tes enfants le fait, elle ou bien le prof de piano de ton neveu, la costumière de la compagnie théâtrale dont tu iras voir le spectacle ce soir. Le vétérinaire qui soigne ton chat. Le maire, chez qui tu es allé dîner. L'entrepreneur en bâtiments qui a construit la maison dans laquelle tu habites, l'écrivain dont tu lis le livre avant de t'endormir, la journaliste que tu regarderas présenter les informations télévisées. Mais, tout bien considéré, si tu penses qu'aucune de ces personnes n'est susceptible de consommer de la cocaïne, soit tu es incapable de le voir, soit tu mens. Ou bien ça signifie tout simplement que la personne qui en prend, c'est toi.

LA LEÇON

« Ils étaient tous assis autour d'une table, ici même à New York, pas très loin.

— Où ? » j'ai demandé sans réfléchir.

Il m'a regardé, comme pour dire qu'il n'arrivait pas à croire que je puisse être aussi stupide et poser pareille question. Le récit que j'allais entendre était un renvoi d'ascenseur. Quelques années plus tôt, en Europe, la police avait arrêté un jeune homme. Un Mexicain muni d'un passeport américain. Il avait été expédié à New York où on l'avait fait mijoter, on lui avait épargné la prison et on l'avait plongé dans les trafics qui alimentaient la ville. De temps en temps, il livrait des informations et, en échange, on le laissait en liberté. Ce n'était pas exactement un indic, juste quelque chose d'approchant, ainsi il ne se faisait pas l'effet d'être une balance et pas davantage un affilié comme les autres, imperturbablement muet, respectant la loi du silence. Les policiers lui posaient des questions d'ordre général, jamais circonstanciées au point de lui faire courir des risques au sein de son clan. Il fallait qu'il rapporte des impressions, des humeurs, qu'il signale de futures réunions ou annonce de possibles guerres. Pas de preuves, pas d'indices : rien que des rumeurs. Les indices, ils iraient les chercher dans un second temps. Mais désormais ça ne suffisait plus. Au cours d'une réunion à laquelle il avait participé, le jeune homme avait enregistré un discours sur son iPhone. Et les policiers étaient inquiets. Certains d'eux, avec qui j'étais en relation depuis des années, voulaient que j'écrive un article à ce sujet. Que j'en parle quelque part, que je fasse du bruit, pour tester les réactions, comprendre si le récit que j'allais écouter avait bel et bien été fait

comme le jeune homme le prétendait ou si c'était une mise en scène, une mascarade destinée à piéger les Chicanos et les Italiens. Je devais en parler pour faire bouger les milieux au sein desquels ces paroles avaient été prononcées et écoutées.

Le policier m'attendait sur une petite jetée de Battery Park. Il ne portait ni casquette, ni imperméable, ni lunettes de soleil, aucun camouflage ridicule : il était vêtu d'un tee-shirt aux couleurs vives, il avait des tongs aux pieds et affichait le sourire de quelqu'un qui a hâte de révéler un secret. Il parlait un italien fortement empreint de dialecte et néanmoins compréhensible. Il n'a recherché aucune forme de complicité, il avait reçu l'ordre de me faire son récit et s'est exécuté sans guère de préambule. Je m'en souviens très bien. Ce qu'il m'a raconté est resté gravé en moi. Avec le temps, j'ai acquis la certitude que les souvenirs que nous conservons ne sont pas seulement stockés dans notre tête, ils ne sont pas tous enregistrés dans la même partie de notre cerveau. Je suis persuadé que d'autres organes ont également une mémoire : le foie, les testicules, les ongles, les côtes. Lorsqu'on écoute des paroles dramatiques, c'est là qu'elles restent emprisonnées. Et quand ces organes se les remémorent, ils envoient au cerveau ce qu'ils ont enregistré. Le plus souvent, je constate que c'est mon estomac qui se rappelle, lui qui emmagasine le beau et l'horrible. Je sais qu'ils sont là, certains souvenirs, je le sais parce que l'estomac s'agite. Et parfois le ventre aussi s'agite. C'est le diaphragme qui fait des vagues : une fine lamelle, une membrane nichée là et ses racines au centre de notre corps. C'est de là que tout part. Le diaphragme fait haleter, frissonner, mais aussi pisser, déféquer, vomir. C'est avec lui que les femmes poussent pour accoucher. Et je suis également persuadé que le pire se concentre à certains endroits : c'est là que se trouvent les déchets. J'ignore où il se trouve en moi, cet endroit, mais je sais qu'il est plein. Et à présent il déborde, il est comble, au point que plus rien n'y entre. Mon lieu des souvenirs ou, plus exactement, des déchets, est saturé. On pourrait croire que c'est une bonne nouvelle, qu'il n'y a plus de place pour la douleur. Mais ça n'en est pas une. Si les déchets n'ont nulle part où aller, ils se glissent là où ils ne le devraient pas. Ils se coincent dans les endroits qui recueillent d'autres souvenirs. Le récit de ce policier a définitivement rempli la partie de moi qui se rappelle les pires choses. Celles qui ressurgissent quand on croit que tout va mieux et qu'on a devant soi un matin lumineux, lorsqu'on rentre à la maison et qu'on se dit qu'au fond la vie vaut la peine d'être vécue. Dans ces moments-là, les noirs souvenirs s'échappent de quelque part telle une fuite, un reflux, de même que les ordures d'une décharge, enfouies sous terre ou recouvertes de plastique, trouvent toujours un chemin vers la surface pour tout empoisonner. Oui, c'est précisément dans cette partie du

corps que je conserve le souvenir de ces paroles. Il est inutile d'en chercher la latitude exacte, car si je trouvais cet endroit il ne servirait à rien de le rouer de coups, de le poignarder, de le tordre afin d'en faire sortir les mots tel le liquide d'une ampoule. Tout est là et doit y rester. C'est ainsi.

Le policier m'expliquait que le jeune homme, son informateur, avait assisté à la seule leçon qui mérite notre attention et qu'il l'avait enregistrée en cachette. Pas pour trahir, juste pour pouvoir la réécouter. Une leçon sur la façon d'occuper sa place dans le monde. Et il la lui avait fait écouter du début à la fin : un écouteur dans l'oreille du policier, l'autre dans la sienne. Puis, le cœur battant, il avait fait démarrer l'enregistrement du discours.

« Toi, écris sur ça, m'a dit le policier. On verra si quelqu'un pète un câble. Ça voudra dire que cette histoire est vraie, on en aura la confirmation. Si tu en parles et que personne ne réagit, alors ça voudra dire que c'est un bobard, un mauvais numéro d'acteur, et que notre Chicano s'est foutu de nous. Ou bien... que personne ne croit les conneries que tu écris et, dans ce cas, on se sera fait avoir. »

Puis il a éclaté de rire. Moi, je hochais la tête. Je ne promettais rien, j'essayais de comprendre. Celui qui l'avait tenue, cette prétendue leçon, était en principe un vieux parrain italien, devant une noble assemblée de Chicanos, d'Italiens, d'Italo-Américains, d'Albanais et d'anciens combattants kaibiles, les légionnaires guatémaltèques. Du moins c'est ce qu'avait prétendu le jeune homme. Pas d'informations, ni chiffres ni détails. Pas quelque chose à apprendre contre son gré. Tu es une certaine personne en entrant dans la pièce et tu en ressorts différent. Tu portes les mêmes vêtements, tu as la même coupe de cheveux, la barbe de la même longueur. Tu affiches les signes d'un entraînement, des coupures aux arcades sourcilières ou le nez cassé, tu n'as pas la tête remplie de sermons. Tu entres, puis tu ressorts à première vue identique à celui que tu étais quand on t'a poussé là-dedans. Mais identique seulement à l'extérieur. À l'intérieur, tout a changé. On ne t'a pas initié à une vérité ultime, on a simplement remis certaines choses à leur place. Des choses dont, jusqu'alors, tu ne savais pas te servir, une boîte à outils que tu n'avais pas eu le courage d'ouvrir et d'examiner avant de t'emparer de son contenu.

Le policier lisait dans un carnet de notes la transcription qu'il avait faite du discours. Ces hommes s'étaient réunis dans une pièce pas très loin de l'endroit où nous nous trouvions à présent. Assis au hasard, sans ordre, pas en fer à cheval comme lors des cérémonies rituelles d'affiliation. Installés comme on le fait dans les centres socioculturels des villages, dans le sud de l'Italie, ou dans les restaurants d'Arthur Avenue pour regarder un match de football à la télévision. Mais, dans cette pièce, il n'y avait aucun match à la télé et ce n'était pas une

réunion entre amis. C'étaient tous des affiliés, occupant différents niveaux au sein d'organisations criminelles. Le vieil Italien s'était levé. Les autres savaient que c'était un homme d'honneur et qu'il était arrivé aux États-Unis après avoir longtemps vécu au Canada. Il s'était mis à parler sans se présenter, il n'avait aucune raison de le faire. Il s'exprimait dans une langue bâtarde, un mélange d'italien, d'anglais et d'espagnol, et il recourait parfois au dialecte. Je voulais connaître son nom et j'ai donc interrogé le policier, feignant une curiosité momentanée et fortuite. Ce dernier n'a même pas fait mine de me répondre. Il n'y avait que le discours du parrain.

« Le monde de ceux qui croient pouvoir vivre dans une société juste, avec des lois identiques pour tous, avec un bon travail, de la dignité, des rues propres, les femmes égales aux hommes, n'est qu'un monde de tapettes, de gens qui se trompent eux-mêmes. Et trompent ceux qui les entourent. Les conneries sur un monde meilleur, laissons-les aux autres. Aux riches idiots qui peuvent s'offrir ce luxe. Le luxe de croire en un monde heureux, en un monde juste. De riches qui se sentent coupables ou qui ont quelque chose à cacher. *Who rules just does it, and that's all.* Ceux qui commandent commandent et c'est tout. Ou bien on peut prétendre commander pour faire le bien, pour servir la justice et la liberté. Mais ce sont des histoires de gonzesses, laissons-les aux riches, aux idiots. Ceux qui commandent commandent. Un point, c'est tout. »

J'essayais de deviner la façon dont il était habillé, l'âge qu'il avait. Des questions de flic, de journaliste, de curieux, d'obsédé, qui croit pouvoir remonter à partir de ces détails jusqu'à la catégorie des chefs susceptibles de tenir pareils propos. Mon interlocuteur m'ignorait et poursuivait. Moi, je l'écoutais et je tamisais ses mots comme s'il s'agissait de sable au milieu duquel dénicher la pépite, le nom. J'écoutais ces mots, mais je cherchais autre chose. Je cherchais des indices.

« Il voulait leur exposer les règles, tu comprends ? m'a dit le policier. Il voulait qu'elles s'enracinent en eux. Je suis sûr que le gars n'a pas menti. Je te le dis, moi, que le Mexicain n'est pas un baratineur. Même si personne ne me croit, je suis prêt à donner ma parole pour cautionner la sienne. »

Il a de nouveau baissé les yeux sur son carnet et s'est remis à lire.

« Les règles de l'organisation sont celles de la vie. Les lois de l'État sont les règles d'un camp qui veut baiser l'autre. Et nous, personne ne nous baise. Il y a les gens qui gagnent du pognon sans prendre de risques et qui auront toujours peur des autres, et ceux, au contraire, qui en gagnent en misant tout. *If you risk all, you get all*, pigé ? Mais si tu t'imagines que tu dois sauver ta peau ou que tu peux y arriver sans te retrouver en prison, sans cavale et sans planque, alors il vaut mieux

dire les choses clairement : tu n'es pas un homme. Et si vous n'êtes pas des hommes, sortez de cette pièce. Pas la peine d'espérer : vous êtes peut-être des hommes, mais jamais vous ne deviendrez des hommes d'honneur. »

Le policier me regardait. Ses yeux étaient deux fentes, il les plissait comme pour mieux voir ce dont il se souvenait si bien. Il avait lu et écouté ce témoignage des dizaines de fois.

« *¿ Crees en el amor ? El amor se acaba. ¿ Crees en tu corazón ? El corazón se detiene. ¿ No ? ¿ No amor y no corazón ? ¿ Entonces crees en el coño ?* Mais la chatte aussi finit par sécher. Tu as foi en ta femme ? Dès que tu n'auras plus de fric, elle te dira que tu la négliges. Tu as foi en tes enfants ? Si tu ne leur donnes plus de pognon, ils te diront que tu ne les aimes pas. Tu as foi en ta mère ? Si tu ne lui sers pas de nounou, elle prétendra que tu n'es qu'un ingrat. *Escucha lo que digo : tienes que vivir.* On doit vivre pour soi-même. C'est pour soi-même qu'il faut savoir se faire respecter, puis respecter à son tour. La famille. Respecter ceux qui vous sont utiles et mépriser les autres. Ceux qui peuvent vous donner quelque chose méritent votre respect. Les inutiles, non. Ceux qui veulent obtenir quelque chose de vous, ils ne vous respectent pas, peut-être ? Ceux qui ont peur de vous ? Et quand vous n'avez plus rien à donner ? Quand vous vous retrouvez sans rien ? Quand vous ne servez plus à rien ? On vous considère comme de la merde. Quand vous n'avez plus rien à donner, vous n'êtes plus rien. »

« Moi, là, j'ai compris que le parrain, l'Italien, c'était un type qui comptait, un type qui avait de l'expérience. Une solide expérience. Ce discours, le Mexicain ne peut pas l'avoir bidonné. Le Chicano est allé à l'école jusqu'à seize ans et, à cet âge, il s'est fait pincer à Barcelone dans un tripot. Le dialecte calabrais de ce mec, comment un acteur ou un baratineur aurait-il pu l'inventer ? S'il n'y avait pas eu la grand-mère de ma femme, moi non plus je n'y aurais rien compris. »

Des discours de philosophie morale tenus par des mafieux, j'en avais entendu des dizaines dans les déclarations de repentis et les enregistrements d'écoutes téléphoniques. Pourtant, celui-ci avait une caractéristique insolite, il se présentait comme un dressage de l'âme. C'était une critique de la raison pratique mafieuse.

« Moi, je vous parle, et parmi vous il y en a qui me sont sympathiques. D'autres, je leur péterais volontiers la gueule. Mais même le plus sympa d'entre vous, s'il a plus de pognon et de chattes que moi, je veux qu'il crève. Si l'un de vous devient mon frère et que je le désigne comme mon égal au sein de l'organisation, le destin est écrit, il essaiera de me baiser. *Don't think a friend will be forever a friend.* Je me ferai buter par quelqu'un avec qui j'ai partagé des repas, un toit, tout. Je me ferai buter par quelqu'un qui m'a fait à manger,

qui m'a planqué. Je ne sais pas qui, sinon je l'aurais déjà éliminé. Mais ça viendra. Et s'il ne me tue pas, il me trahira. La règle est la règle. Et les règles ne sont pas les lois. Les lois sont pour les lâches. Les règles sont pour les hommes. C'est pour ça que nous avons des règles d'honneur. Les règles d'honneur ne nous disent pas qu'on doit être bon, juste, correct. Elles nous disent comment exercer le pouvoir. Ce qu'il faut faire pour diriger les personnes, gérer l'argent, être un chef. Les règles d'honneur nous disent comment exercer le pouvoir, quoi faire pour baiser celui qui est juste au-dessus de nous sans nous faire baiser par celui qui est dessous. Les règles d'honneur, pas la peine de les expliquer. Elles existent, c'est tout. Elles se sont créées seules, dans le sang et avec le sang de chaque homme d'honneur. Comment peux-tu décider... ? »

Me posait-il la question à moi ? Je cherchais la meilleure réponse. Mais j'ai prudemment attendu avant de parler, en me disant que c'était peut-être encore les mots du parrain que le policier rapportait.

« Comment peux-tu décider quoi faire, en quelques secondes, en quelques minutes ou en quelques heures ? Si tu te trompes, tu paieras pendant des années pour un choix fait en un court instant. Les règles sont là, elles sont toujours là, mais tu dois savoir les reconnaître et tu dois comprendre quand elles s'appliquent. Et aussi les lois de Dieu. Les lois de Dieu font partie des règles. Les lois de Dieu : mais les vraies, pas celles qui servent à faire trembler de terreur les minables. Souvenez-vous de ça : il peut y avoir toutes les règles d'honneur qu'on voudra, il n'existe qu'une certitude. Vous êtes des hommes si, au fond de vous, vous connaissez votre destin. Les minables, eux, rampent par commodité. Les hommes d'honneur savent que chaque chose meurt, que tout passe et que rien ne dure. Les journalistes commencent par vouloir sauver le monde, puis ils finissent par rêver de diriger une rédaction. C'est plus facile de les manipuler que de les corrompre. Chacun n'a de valeur que pour soi et pour l'Honorable Société. Et l'Honorable Société nous dit qu'on ne compte que si on commande. *Después, puedes elegir la forma. Puedes controlar con dureza o puedes comprar el consentimiento.* Tu peux commander en faisant couler le sang ou en versant le tien. L'Honorable Société sait que chaque homme est faible et vaniteux, qu'il a des vices. Elle sait que l'homme ne change pas, voilà pourquoi la règle est tout. Les liens fondés sur l'amitié ne sont rien sans la règle. Tous les problèmes ont une solution, que ta femme te quitte ou que ton groupe se divise. Et cette solution ne dépend que de ce que tu es prêt à offrir. Si ça ne se passe pas comme vous le vouliez, c'est que vous n'avez pas offert assez, que vous avez proposé trop peu, inutile de chercher d'autres raisons. »

On aurait dit un séminaire pour aspirants parrains. Comment était-ce possible ?

« Il s'agit de comprendre qui tu veux être. Si tu braques, tires, violes, deales, tu gagneras de l'argent pendant quelque temps, puis ils t'attraperont et te briseront. Tu peux faire ça. Oui, tu peux. Mais pas longtemps, parce que tu ne sais pas ce qui peut t'arriver, les gens n'auront peur de toi que si tu leur colles un flingue dans la bouche. Et dès que tu tournes le dos ? Dès qu'un braquage dérape ? Mais si tu fais partie de l'organisation, tu sais qu'il y a une règle pour chaque chose. Si tu veux te faire du fric, il y a des moyens pour y arriver, si tu veux tuer il y a des raisons et des méthodes, si tu veux grimper les échelons tu peux, mais tu dois gagner le respect et la confiance, tu dois te rendre indispensable. Même pour changer les règles, il y a des règles. Si tu agis contre les règles, tu ne peux pas savoir comment ça finira. Au contraire, si tu agis suivant les règles d'honneur, tu sais parfaitement où ça te conduira. Et tu sais parfaitement quelles seront les réactions de ceux qui t'entourent. Si vous voulez être des hommes ordinaires, faites donc. Mais si vous voulez devenir des hommes d'honneur, vous devez suivre des règles. Et la différence entre un homme d'honneur et un homme ordinaire, c'est que l'homme d'honneur sait toujours ce qui se passe, alors que l'homme ordinaire se fait enculer par le hasard, par la malchance et la bêtise. Il lui arrive des choses. L'homme d'honneur, lui, sait que ces choses-là arrivent et il prévoit quand. Il sait exactement ce qui est à lui et ce qui ne l'est pas, il sait exactement jusqu'où aller s'il veut dépasser les règles. Tout le monde veut trois choses : pouvoir, *pussy* et *dinero*. Même le juge qui condamne les méchants, même les hommes politiques veulent ça : *dinero*, *pussy* et pouvoir. Mais ils prétendent les obtenir en se rendant indispensables, ils sont les défenseurs de l'ordre, des pauvres ou de qui sait quoi d'autre. *Money* : tout le monde en veut, en faisant mine de vouloir autre chose ou d'agir dans l'intérêt général. Les règles de l'Honorable Société sont des règles qui permettent de s'imposer à tous. L'Honorable Société sait que tu peux posséder pouvoir, *pussy* et *dinero*, mais elle sait aussi que celui qui est capable de renoncer à tout décide de la vie des autres. La cocaïne. C'est ça, la cocaïne : *all you can see, you can have it*. Sans la cocaïne, tu n'es personne. Avec la cocaïne, tu peux être ce que tu veux. Si tu en prends, c'est comme si tu te tirais une balle dans le pied. Si tu ne fais pas partie de l'organisation, rien au monde n'existe. L'organisation fournit des règles pour trouver sa place dans le monde. Elle fournit des règles pour tuer et fournit aussi celles qui nous disent comment on sera tué. Tu veux mener une vie normale ? Tu préfères être une nullité ? Tu peux. Il suffit de ne pas voir et de ne pas entendre. Mais rappelle-toi une chose : au Mexique, où tu peux faire ce que tu veux, te droguer, baiser des petites filles, monter en voiture et foncer aussi vite que tu veux, celui qui suit vraiment les règles commande pour de bon. Si vous faites des

conneries, vous n'aurez plus d'honneur et, sans honneur, pas de pouvoir. Vous êtes comme tout le monde. »

Puis le policier a montré du doigt : « Là, tu vois, là... » C'était une page de carnet particulièrement maltraitée. « Ce gars-là voulait tout leur expliquer, comment vivre, comment être un mafieux. Comment vivre. »

« Tu travailles. Beaucoup. *You have some money, algo dinero*. Tu as peut-être de belles femmes. Mais elles finissent par te quitter pour un autre plus beau et plus riche que toi. Tu pourras peut-être mener une vie décente, mais c'est peu probable. Ou bien une vie de merde, comme tout le monde. Quand tu te retrouveras en taule, ceux qui seront dehors t'insulteront, ceux qui se croient propres, mais tu auras dirigé. Ils te haïront, mais tu te seras offert la belle vie et tout ce que tu voulais. L'organisation sera avec toi. Peut-être que tu souffriras pendant quelque temps et peut-être qu'ils te tueront. L'organisation suit le plus fort, c'est normal. Avec des règles de chair, de sang et d'argent, vous pouvez escalader des montagnes. Si vous faiblissez, si vous commettez l'erreur de déclencher la guerre, vous êtes foutus. Si vous ne savez pas garder le pouvoir, vous êtes foutus. Mais ces guerres sont licites, *are allowed*. Ce sont nos guerres. Vous pouvez gagner et vous pouvez perdre. Mais, dans un cas, vous perdrez définitivement et de la façon la plus douloureuse : si vous trahissez. Ceux qui tentent de s'opposer à l'organisation sont condamnés. On peut échapper à la loi, mais pas à l'organisation. On peut même échapper à Dieu, car Dieu sait qu'il y aura toujours un de ses fils pour le tromper. On ne peut pas échapper à l'organisation. Si tu trahis et que tu t'enfuis, si tu te fais baiser et que tu t'enfuis, si tu ne respectes pas les règles et que tu t'enfuis, quelqu'un paiera pour toi. *They will look for you. They will go to your family, to your allies*. Tu seras toujours sur la liste et rien ne pourra jamais effacer ton nom. *No time, no money*. Tu es définitivement foutu, et ta descendance avec toi. »

Le policier a refermé son carnet. « Le gamin est sorti comme d'un état de transe », il a commenté. Il se rappelait par cœur les derniers mots du Mexicain : « Et moi, là, est-ce que je trahis en te faisant écouter ça ? »

« Écris sur ça, a repris le policier. Nous, on le garde à l'œil. Je lui colle trois hommes aux basques vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Si quelqu'un tente de l'approcher, on saura qu'il ne nous a pas raconté de bobards, que cette histoire n'est pas bidon et que le type qui parlait est un vrai chef. »

Ce récit m'avait stupéfié. Dans ma région, on a toujours fait ça. Mais c'était étrange d'entendre les mêmes mots à New York. Dans ma région, on ne rejoint pas un clan que pour l'argent, on le fait surtout pour intégrer une organisation, pour bouger comme sur un échiquier.

Pour savoir exactement quelle pièce déplacer et à quel moment. Pour comprendre quand on risque de se retrouver mat. Ou quand on est un cavalier et que, sur son cheval, on a baisé le roi.

« Ça m'a l'air risqué, j'ai observé.

— Fais-le, il a insisté.

— Non, je ne crois pas », j'ai répondu.

Je me tournais et me retournais dans mon lit. Je n'arrivais pas à m'endormir. Ce n'était pas le récit en lui-même qui m'avait marqué. C'était l'enchaînement qui me laissait perplexe. On m'avait contacté pour que je rédige le récit du récit d'un récit. D'instinct, la source, c'est-à-dire le vieux parrain italien, me paraissait crédible. En partie parce que, lorsque tu es loin de chez toi, tu reconnais immédiatement comme l'un des tiens, comme une personne à qui tu peux faire confiance, quelqu'un qui parle la même langue que toi, vraiment la même, avec les mêmes codes, les mêmes formules, les mêmes mots, les mêmes omissions. Et puis parce que ce discours avait été tenu au bon moment, devant ceux qui devaient l'entendre. Si elles étaient vraies, ces paroles représenteraient le plus terrible des virages. Pour la première fois, les parrains italiens, les derniers calvinistes d'Occident, donneraient des leçons aux nouvelles générations mexicaines et latino-américaines, la bourgeoisie criminelle née du trafic de drogue, la relève la plus féroce et la plus affamée du monde. Un mélange prêt à s'imposer aux marchés, à dicter sa loi à la finance, à dominer les investissements. Des producteurs d'argent, des bâtisseurs de richesse.

Je sentais monter en moi une angoisse que je ne savais pas comment contrôler. Je ne tenais pas en place, mon lit était telle une planche de bois, la chambre une tanière. Je voulais saisir le téléphone et appeler le policier, mais il était deux heures du matin et j'ai eu peur qu'il ne me prenne pour un fou. Je me suis mis à mon bureau et j'ai commencé à rédiger un message : j'écrirais sur cette histoire, mais je devais en savoir plus, je voulais écouter l'enregistrement. Ce discours de motivation indiquait comment occuper sa place dans le monde non seulement pour un membre de la mafia, mais aussi pour quiconque veut commander sur cette terre. Des paroles que nul ne prononcerait avec tant de clarté s'il ne voulait encourager les autres. Quand on parle d'un soldat en public, on dit qu'il veut la paix, qu'il déteste la guerre, et, lorsqu'on est seul avec lui, on l'entraîne à tirer. Ces paroles entendaient transmettre la tradition des organisations italiennes à leurs homologues latino-américaines. Ce jeune homme n'avait rien inventé. J'ai reçu un texto. Le jeune homme, l'informateur, s'était écrasé contre un arbre alors qu'il roulait en voiture. Pas de vengeance. Une grande et belle voiture italienne qu'il ne savait pas conduire. Contre un arbre. Fini.

BIG BANG

Don Arturo est un très vieux monsieur qui se souvient de tout. Et il en parle à quiconque veut bien l'écouter. Ses petits-enfants sont trop grands, il est déjà arrière-grand-père et, aux plus jeunes, il préfère raconter d'autres histoires. Arturo explique qu'un jour un général arriva et descendit d'un cheval qui paraissait immense aux yeux de tous alors qu'il était simplement en bonne santé, sur ces terres peuplées de chevaux maigres aux pattes arthritiques. Le général convoqua tous les *gomer*os, les paysans qui cultivaient le pavot à opium. Son ordre fut impératif : brûler toutes les terres. Soit ils acceptaient, soit ce serait la prison. Dix ans. Tous les *gomer*os pensèrent à la prison, d'emblée. Se remettre à la culture des céréales était pire que l'enfermement. Et, au cours des dix années qu'ils passeraient derrière les barreaux, leurs fils ne pourraient cultiver le pavot, la terre leur serait confisquée ou, dans le meilleur des cas, elle serait abandonnée à la sécheresse. Pour toute réponse, les *gomer*os baissèrent les yeux. Leurs terres et les pavots seraient tous brûlés. Les soldats firent leur apparition et déversèrent du gazole sur les terres, sur les fleurs, sur les chemins muletiers et sur les sentiers qui conduisaient d'une exploitation à l'autre. Arturo racontait que les terres rouges de pavots s'étaient tachées de noir, un onguent épais et sombre. Des seaux de carburant qui laissaient dans l'air une puanteur répugnante. À l'époque, on faisait tout à la main, les énormes pompes à poison n'existaient pas encore. Grands seaux et puanteur. Mais ce n'est pas pour cela que le vieil Arturo se rappelle tout. S'il se le rappelle, c'est parce qu'il a alors appris à reconnaître le courage et qu'il a pu constater que la lâcheté avait une odeur de chair humaine.

Les champs prirent lentement feu. Pas d'un coup, mais rangée par rangée, le feu qui contamine le feu. Des milliers de fleurs, de tiges et de racines se mirent à brûler. Tous les paysans regardaient, et les gendarmes, le maire, les femmes et les enfants regardaient eux aussi. Un spectacle pénible. Puis, soudain, ils aperçurent non loin des boules de feu hurlantes jaillir des ronces qui brûlaient. On aurait dit des flammes vivantes qui bondissaient et râlaient. L'esprit et le mouvement n'avaient pas animé d'un coup ces flammes : c'étaient les bêtes cachées au milieu des pavots qui s'étaient endormies et n'avaient pas entendu le bruit des seaux, qui n'avaient pas senti l'odeur du gazole. Des lièvres en feu, des chiens errants et même une petite mule. Ils brûlaient. Il n'y avait rien à faire. L'eau ne peut pas éteindre le gazole en feu qui dévore les chairs et, tout autour, la terre aussi brûlait. Les bêtes hurlaient et se consumaient sous les yeux de tous. Ce ne fut pas le seul drame. Les *gomer*os ivres qui s'étaient assoupis en versant le gazole prenaient feu eux aussi. Ils arrosaient le sol de carburant et buvaient de la *cerveza*. Puis ils s'étaient endormis parmi les plants. Le feu s'était emparé également d'eux. Ils criaient bien moins fort que les animaux et marchaient en titubant, comme si l'alcool dans leur sang alimentait les flammes de l'intérieur. Personne n'alla les éteindre. Personne ne courut, une couverture dans les bras. Les flammes étaient trop hautes.

C'est alors que Don Arturo a commencé à comprendre une chose importante. Aujourd'hui, il se souvient d'une chienne qui n'avait que la peau sur les os et qui courait vers le feu déchaîné. Elle entra dans ces ronces infernales et arracha aux flammes un, deux, trois, six chiots, qu'elle roula l'un après l'autre dans la poussière afin de les éteindre. Roussis mais vivants, ils crachaient de la fumée et de la cendre. Ils étaient couverts de plaies mais vivants. Ils avançaient derrière elle sur leurs petites pattes et passèrent devant la foule qui observait le brasier. La chienne semblait examiner tous ceux qui se trouvaient là. Son regard se posa sur les *gomer*os, sur les soldats et tous les misérables êtres humains plantés là. Les animaux perçoivent la lâcheté. Les animaux respectent la peur. La peur est l'instinct vital par excellence, celui auquel on doit obéir avant tous les autres. La lâcheté est un choix, la peur un état. Cette chienne avait peur, mais elle s'était jetée dans les flammes pour sauver ses petits. Nul homme n'avait sauvé un autre homme. Ils les avaient tous laissés brûler. C'est ce que racontait le vieux. Il n'y a pas d'âge pour comprendre. Lui, ça lui était arrivé tôt, à huit ans. Et, jusqu'à ses quatre-vingt-dix ans, il a conservé en lui cette vérité : les bêtes ont du courage et savent ce que c'est que de se battre pour la vie. Les hommes se veulent courageux, mais tout ce qu'ils savent faire, c'est obéir, ramper, vivoter.

Pendant vingt ans, il n'y eut que des cendres à la place des fleurs de

pavot. Puis Arturo se souvient qu'un général fit son apparition. Un autre général. Dans toutes les exploitations agricoles de tous les pays du monde, il y a toujours quelqu'un qui se présente au nom d'un puissant, portant un uniforme et des bottes, à cheval — ou au volant d'un véhicule tout-terrain, suivant l'époque des faits. Ce général ordonna aux paysans de redevenir des *gomer*os, se rappelle Arturo. Plus de céréales, retour au pavot. Retour à la drogue. Les États-Unis se préparaient à faire la guerre et, plus que de canons, plus que de balles, plus que de chars, plus que d'avions et de porte-avions, plus que d'uniformes et de bottes, plus que de tout le reste, ils avaient besoin de morphine. Sans morphine, on ne fait pas la guerre. S'il leur est déjà arrivé d'avoir mal, très mal, ceux qui me lisent savent ce que fait la morphine : elle soulage la douleur. Sans morphine, pas de guerre, car la guerre est douleur, os brisés et chairs lacérées, elle n'est pas que belles âmes indignées par la violence. Pour l'indignation, il y a les traités, les manifestations, les bougies et les sit-in. Pour la chair qui brûle, il n'existe qu'une chose : la morphine. Ceux qui me lisent habitent peut-être dans une partie du monde qui vit encore en paix. Ils connaissent les cris qu'on entend dans les hôpitaux, ceux des femmes qui accouchent, des malades et des enfants qui hurlent, les cris que provoque une luxation. Mais ils n'ont sans doute jamais entendu le hurlement d'un homme atteint par une balle, un homme aux os brisés par une rafale de mitrailleuse ou par les éclats d'une explosion qui l'ont transpercé, lui arrachant un bras ou la moitié du visage. Ça, ce sont d'autres hurlements, les seuls que la mémoire ne peut oublier. La mémoire des sons est fluctuante. Elle est liée aux gestes, aux contextes. Mais les cris de la guerre ne s'en vont pas. Les vétérans et les reporters, les médecins et les soldats en activité se réveillent avec ces cris. Quand on a entendu les hurlements d'un homme qui meurt ou qui a été blessé au front, pas la peine de dépenser son argent en psychanalyse ni de chercher du réconfort. Ces cris-là, on ne les oubliera jamais plus. Ces cris-là, seule la chimie peut les arrêter, les étouffer, les repousser dans les ténèbres. Lorsqu'ils entendent ces hurlements, les frères d'armes du blessé sont pétrifiés. Rien n'est plus antimilitariste que le cri d'un blessé de guerre. Seule la morphine peut éteindre ces hurlements et permettre aux autres de croire qu'ils gagneront la guerre tout en restant indemnes. Et donc, les États-Unis, qui avaient besoin de morphine pour partir en guerre, demandèrent au Mexique d'augmenter sa production d'opium, construisant même des tronçons ferroviaires pour en faciliter le transport. Quelle quantité leur fallait-il ? Le plus possible. Une quantité énorme. Le petit Arturo avait grandi. À présent, il avait presque trente ans et déjà quatre enfants. Contrairement à son père, il ne mettrait pas le feu aux terres qu'il cultivait. Il savait que ça viendrait, qu'on le lui demanderait, que

tôt ou tard on lui en donnerait l'ordre. Quand le général reparti, Arturo le suivit à travers la campagne, il le rejoignit, intercepta la caravane et négocia. Il céderait la plus grosse part de son opium à l'État, qui le vendrait à l'armée américaine. Le reste, ce serait pour la contrebande, destiné aux Yankees désireux de prendre du bon temps grâce à l'opium et à la morphine. Le général accepta en échange d'un bon pourcentage et à une condition : « C'est toi qui feras passer l'opium de l'autre côté de la frontière. »

Le vieil Arturo est comme le sphinx. Aucun de ses fils n'est trafiquant de drogue. Aucun de ses petits-fils ne l'est. Leurs femmes non plus. Mais les trafiquants le respectent parce qu'il est le plus ancien contrebandier d'opium de la région. Il avait été *gomero* et il était devenu intermédiaire. Il ne se contentait pas de cultiver, il faisait le lien entre les producteurs et les trafiquants. Et il continua de le faire jusque dans les années quatre-vingt. Ce n'était que le début car, à cette période, une grande partie de l'héroïne qui entrait aux États-Unis était aux mains des Mexicains. Arturo était devenu riche et puissant. Pourtant, quelque chose mit un terme à son activité de négociant en opium. Ce fut l'histoire de Kiki. Après cette affaire, Arturo décida de se remettre à cultiver le blé. Il renonça au pavot, tournant le dos aux hommes de l'héroïne et de la morphine. C'est une vieille histoire, celle de Kiki. Qui remonte à de nombreuses années. Une histoire qu'il n'a jamais oubliée. Et, quand ses fils lui ont annoncé qu'ils voulaient se lancer dans le trafic de cocaïne, comme il avait lui-même été trafiquant d'opium, Arturo a compris que le moment était venu de leur raconter l'histoire de Kiki, une histoire que tous doivent absolument entendre, au cas où ils l'ignorerait encore. Il a conduit ses fils hors de la ville et leur a indiqué un trou rempli de fleurs presque toutes séchées. Un trou profond. Et il a entamé son récit. Moi, cette histoire, je l'avais lue, mais je n'avais pas saisi à quel point elle était importante avant de découvrir le Sinaloa, une langue de terre, un paradis où on purge des peines dignes du pire enfer.

L'histoire de Kiki est liée à celle de Miguel Ángel Félix Gallardo, que tous connaissent par son surnom, El Padrino. Félix Gallardo faisait partie de la police judiciaire fédérale du Mexique. Pendant des années, il avait arrêté des contrebandiers, il les avait poursuivis, avait étudié leurs méthodes et identifié leurs itinéraires. Il savait tout. Et il était à leurs trousses. Un jour, il alla voir les hommes qui étaient à la tête du trafic et leur proposa une nouvelle organisation. Mais à une condition : qu'ils le choisissent, lui, pour diriger le réseau. Ceux qui acceptèrent intégrèrent la structure et ceux qui voulurent continuer à opérer seuls eurent la liberté de le faire. Avant d'être éliminés. Arturo accepta lui aussi de se mettre à son service. Pour Félix Gallardo, le

temps de l'uniforme était fini, c'était à présent celui du transport de marijuana et d'opium. Il entreprit d'explorer personnellement, centimètre par centimètre, toutes les voies d'accès aux États-Unis permettant de faire grimper et de faire redescendre les chevaux, mais aussi les camions. À l'époque, au Mexique, les cartels n'existaient pas. C'est Félix Gallardo qui les a créés. Cartels. Aujourd'hui, tout le monde les appelle ainsi, y compris les adolescents qui ne savent pas vraiment ce que ce mot désigne. Et pourtant, dans la plupart des cas, c'est bien le terme qui convient. Des groupes qui gèrent la production de cocaïne, qui encaissent les profits de la cocaïne, qui contrôlent ses prix et sa distribution. Du reste, le mot « cartel » fait partie du vocabulaire économique et désigne des producteurs qui fixent d'un commun accord les prix et les quantités, qui décident comment, où et quand commercialiser un bien. C'est valable pour l'économie légale et donc aussi pour l'économie illégale. Au Mexique, ils sont quelques-uns, parmi les cartels de narcotrafiquants, à fixer les prix. El Padrino était considéré comme le tsar mexicain de la cocaïne. Deux hommes l'épaulaient, Rafael Caro Quintero et Ernesto Fonseca Carrillo, dit Don Neto. En Colombie, les cartels rivaux de Cali et de Medellín étaient en pleine lutte pour le contrôle du trafic de coke et des routes. Massacres. Mais Pablito Escobar, le seigneur de Medellín, avait un autre problème extérieur à la Colombie : la police nord-américaine, qu'il n'arrivait pas à acheter, interceptait sur les côtes de Floride et dans les Caraïbes de trop nombreuses cargaisons qui lui appartenaient, il y laissait des kilos et des kilos de coke. Dans les aéroports, les saisies constituaient une dîme trop chère à payer et il perdait beaucoup d'argent. Escobar décida donc de demander son aide à Félix Gallardo. Ils s'entendirent aussitôt, Escobar El Mágico et Félix Gallardo El Padrino, et ils trouvèrent un accord. Les Mexicains transporteraient la coke aux États-Unis : Félix Gallardo connaissait la frontière et, pour lui, les voies d'accès étaient ouvertes. Il connaissait les routes de la marijuana : elles avaient été celles de l'opium et deviendraient celles de la cocaïne. El Padrino faisait confiance à Escobar, il savait qu'il n'encouragerait aucun rival à se dresser contre lui, car le parrain colombien n'était pas assez fort pour avoir un représentant au Mexique. Félix Gallardo ne lui avait pas garanti l'exclusivité. Il donnerait la priorité à Medellín mais, si le cartel de Cali ou d'autres plus petits lui demandaient de gérer le transport de leurs cargaisons, il s'occuperait aussi d'eux. Faire du profit avec tout le monde sans devenir l'ennemi de personne : une règle de vie compliquée, mais durant cette phase au moins, quand chaque clan avait besoin d'un intermédiaire, on pouvait y gagner avec tout le monde. Y gagner de plus en plus d'argent.

Les Colombiens avaient pour habitude de régler chaque cargaison

en espèces. Medellín payait et les Mexicains transportaient aux États-Unis en échange de pesos. Puis vinrent les dollars. Mais, au bout de quelque temps, El Padrino comprit que l'argent pouvait se dévaluer et que les paiements en cocaïne seraient plus pratiques : en distribuant directement la drogue sur le marché nord-américain, il réaliserait un gros coup. Quand le cartel colombien se mit à commissionner plus de transports, El Padrino exigea donc une part de la marchandise à titre de règlement. Escobar accepta, il jugea même que c'était commode. De toute façon, il n'avait pas le choix. Si la cargaison était facile à transporter, qu'on pouvait la dissimuler dans des camions ou dans des trains, trente-cinq pour cent de la coke allaient aux Mexicains. Si le transport était compliqué, qu'il fallait passer par des galeries souterraines, ces derniers en conservaient cinquante pour cent. Ces routes escarpées, cette frontière, ces trois mille kilomètres de Mexique suturés aux États-Unis devinrent pour El Padrino sa principale ressource. Les Mexicains se positionnèrent en véritables distributeurs, ils n'étaient plus de simples transporteurs. Désormais, la coke, ils la placeraient auprès des parrains, des chefs de zone et des dealers des organisations nord-américaines. Et il n'y avait pas que les Colombiens. À présent, les Mexicains pouvaient eux aussi prétendre s'asseoir à la table du business. Avant d'aspirer à plus encore. Infiniment plus. C'est ce qui se passe également dans les grandes entreprises : le distributeur devient souvent le principal concurrent du producteur et bientôt ses profits dépassent ceux de la maison mère.

Mais El Padrino est habile, il comprend qu'il est fondamental de faire profil bas. Surtout durant ces années-là, quand tous les regards sont tournés vers Escobar El Mágico et vers la Colombie. Il s'efforce donc d'être prudent. De mener une vie normale. De chef, pas d'empereur. Et il est attentif à chaque opération, il sait que tous les rouages doivent être parfaitement huilés. Qu'il faut payer chaque poste-frontière. Chaque officier responsable d'une zone. Le maire de chaque village qu'on traverse. El Padrino sait qu'il faut payer. Payer toujours, de sorte que ta chance soit perçue comme une chance pour tous. Il sait surtout qu'il faut payer avant que quelqu'un ne songe à parler, à trahir, à balancer ou à proposer plus. Avant que quelqu'un ne vende ses services à un groupe rival ou à la police. Cette dernière avait une très grande importance. Lui-même avait été policier. C'est pour cela que le cartel avait identifié un homme en mesure de garantir des acheminements sans heurts : Kiki. Kiki était flic, il leur assurait l'impunité dans l'État du Guerrero et dans celui de la Baja California. Ensuite, l'entrée aux États-Unis ne posait pas de problème. Caro Quintero avait une véritable adoration pour Kiki, il le recevait souvent chez lui. Il lui expliquait comment devenir un chef, quel devait être son style de vie, ce qu'il devait montrer à ses hommes. Riche,

prospère, mais sans ostentation. Tu dois faire croire à tes hommes que si ça va pour toi, ça va aussi pour eux, les hommes qui travaillent dans ton entourage. Tu dois leur permettre d'espérer que tes affaires aillent bien, qu'elles aillent de mieux en mieux. Mais si tu montres que tu as tout, que tu peux tout avoir, ils voudront t'en prendre une partie, car ils estimeront qu'on ne peut pas aller plus loin, qu'on ne peut pas avoir plus. C'est un équilibre fragile, et le succès consiste à ne jamais franchir cette ligne, à ne jamais céder à la tentation d'une vie de luxe.

Kiki faisait entrer la drogue où il le voulait avec une extrême facilité et le clan du Padrino le payait sans rechigner. On aurait dit qu'il parvenait à corrompre n'importe qui, à faire entrer n'importe quoi aux États-Unis sans le moindre problème. C'est au nom de cette confiance illimitée, conquise au fil du temps, qu'on commença à parler à Kiki d'une chose que très peu de gens savaient. Cette chose, c'était El Búfalo. Après un énième semi-remorque rempli de coke colombienne et d'herbe mexicaine qu'il avait fait entrer aux États-Unis, on conduisit Kiki dans le Chihuahua. Il avait entendu parler du Búfalo des milliers de fois, mais sans comprendre de quoi il s'agissait : un nom de code, une opération particulière ou un surnom. El Búfalo n'était pas le chef des chefs, ce n'était pas un animal sacré et vénérable, même si, quand on le nommait, les gens réagissaient souvent avec révérence, émotion et respect. Rien de tout cela, en fait, mais plus que tout cela : El Búfalo était l'une des plus grandes plantations de marijuana du monde. Plus de cinq cents hectares de terre et quelque chose comme dix mille paysans qui y travaillaient. De New York à Athènes, de Rome à Los Angeles, il n'est nul mouvement de protestation dans le monde qui ne soit accompagné par la consommation de marijuana. Des fêtes sans joints ? Des manifestations sans joints ? Impossible. L'herbe évoque de bons moments passés avec les autres, à planer un peu et à se détendre en toute amitié. La quasi-totalité de l'herbe que fumaient les Américains, de l'herbe vendue et consommée dans les universités romaines et parisiennes, dans les manifestations suédoises et les sit-in allemands, de l'herbe des fêtes a pendant longtemps été produite à El Búfalo, c'est de là qu'elle provenait avant d'être transportée par les mafias du monde entier. Kiki aurait pour mission de faire passer de nouveaux camions, de nouveaux trains contenant l'or produit à El Búfalo. Et Kiki accepta.

Le matin du 6 novembre 1984, quatre cent cinquante soldats mexicains envahirent El Búfalo. Des hélicoptères des militaires se laissèrent glisser jusqu'au sol, puis ils arrachèrent les plantes et confisquèrent la marijuana déjà récoltée, des balles entières de feuilles prêtes à être séchées et triturées. Plusieurs milliers de tonnes furent saisies et brûlées, huit milliards de dollars partirent en fumée à El Búfalo. L'exploitation et toutes ses productions étaient sous le contrôle

du clan dirigé par le parrain Rafael Caro Quintero. Elle était placée sous la protection de l'armée et des forces de police : immense, elle constituait la principale ressource économique de la région. Tout le monde y trouvait son compte. Caro Quintero n'arrivait pas à croire qu'il avait investi autant d'argent pour huiler les rouages de la machine, corrompre la police et l'armée, et qu'une opération militaire d'une telle ampleur avait pu lui échapper. Même les avions de l'armée qui survolaient ce territoire l'en informaient au préalable et demandaient son autorisation. Personne ne comprenait ce qui avait pu se passer. Les Américains avaient dû faire pression sur les Mexicains. La DEA, l'agence antidrogue américaine, avait dû mettre son nez la Drug Enforcement Administration, dans l'opération.

Caro Quintero et El Padrino étaient inquiets. Ils étaient liés par un rapport de grande confiance, ils étaient les cofondateurs de l'organisation qui détenait le monopole du trafic de drogue au Mexique. Ils ordonnèrent à tous ceux qui travaillaient pour eux, quel que soit leur niveau de responsabilité, d'enquêter sur les hommes qu'ils employaient. Car ils auraient dû être prévenus de ce qui allait se passer. En général, en cas de saisie imminente, ils le savaient à l'avance et préparaient eux-mêmes un peu de drogue. Voire beaucoup, si le policier à la tête de l'opération était accompagné par des caméras de télévision ou s'il devait faire carrière. Un peu moins si ce n'était pas un de leurs hommes. Kiki interrogea tout le monde. Il interrogea Don Neto, il interrogea les contacts politiques du Padrino et se précipita à Guadalajara, où tous les chefs s'étaient réunis. Il voulait sonder l'humeur, comprendre comment réagirait le gotha du cartel. Un jour, Kiki rejoignait sa femme Mika afin qu'ils déjeunent ensemble, ce qui n'arrivait pas souvent, seulement quand il avait la paix et qu'il n'était pas débordé de travail. Ils se voyaient loin du bureau, dans un des plus beaux quartiers de Guadalajara.

Kiki sortit de la chambre, il rangea son badge et son arme dans un tiroir, puis il descendit dans la rue. Alors qu'il approchait de sa camionnette, cinq hommes, trois devant et deux derrière le véhicule, près du coffre, pointèrent leurs pistolets sur lui. Kiki leva les mains et s'efforça d'identifier les visages de ceux qui le menaçaient. Sans doute tenta-t-il de comprendre si c'étaient des tueurs qu'il connaissait, s'il s'agissait d'un chef à qui il avait rendu service ou causé du tort par le passé. Probablement fut-il poussé, les mains sur la tête, dans une Volkswagen Atlantic beige. Kiki fut conduit jusqu'à une maison de la calle Lope de Vega. Il la connaissait bien, c'était une construction à deux étages avec véranda et terrain de tennis, une des propriétés des hommes du Padrino. Ils avaient découvert le pot aux roses. Car Kiki n'était pas un policier mexicain de plus à la solde des narcos, ce n'était pas un flic corrompu et talentueux devenu l'alchimiste du Padrino.

Kiki était un homme de la DEA.

De son vrai nom Enrique Camarena Salazar, Kiki était d'origine mexicaine, mais il avait la nationalité américaine et était entré à la DEA en 1974. Il avait commencé à travailler en Californie, puis on l'envoya à Guadalajara. Pendant quatre ans, Kiki Camarena identifia le réseau des grands trafiquants de cocaïne et de marijuana dans tout le pays. Il commença à envisager d'y opérer sous couverture, car les opérations de police avaient pour résultat l'arrestation de *campesinos*, de dealers, de chauffeurs et d'hommes de main, mais le problème était ailleurs. Il voulait dépasser le mécanisme des arrestations massives, spectaculaires par le nombre mais aux effets insignifiants. Entre 1974 et 1976, lorsqu'une *task force* conjointe avait été créée par le gouvernement mexicain et la DEA afin d'éradiquer la production d'opium dans les montagnes du Sinaloa, il y avait eu quatre mille arrestations, mais toujours de cultivateurs et de transporteurs. Si on n'arrêtait pas les responsables du trafic, si on n'arrêtait pas ceux qui tiraient les ficelles, l'organisation était destinée à durer éternellement, à se régénérer sans cesse. Kiki essayait de s'infiltrer de plus en plus profondément dans le Triangle d'or du trafic de drogue, c'est-à-dire le territoire compris entre les États du Sinaloa, du Durango et du Chihuahua, une importante zone de production de marijuana et d'opium. La mère de Kiki était inquiète et contrariée, elle désapprouvait ce travail et ne voulait pas que son fils affronte seul les rois du trafic de drogue au niveau mondial. Mais Kiki lui avait simplement répondu ceci : « Même seul, je peux changer les choses. » C'était sa philosophie. Et c'est ce qui arriva. On l'avait trahi, Kiki. Très peu de gens étaient au courant de l'opération et, parmi eux, quelqu'un avait parlé. Les kidnappeurs le jetèrent dans une pièce où ils se mirent à le torturer. Il fallait faire un exemple. Personne ne devait oublier la punition infligée à Kiki Camarena. Ils enregistrèrent tout, car ils devaient prouver au Padrino qu'ils avaient fait le maximum pour obtenir des aveux de Kiki. Tandis qu'ils le frappaient et le torturaient, ils voulaient que tout ce qu'il dirait soit enregistré, afin de saisir la moindre hésitation, la plus petite information. En pareilles circonstances, tout pouvait être utile. Ils voulaient savoir ce que Kiki avait déjà révélé et quels étaient les autres membres de son groupe d'infiltrés. Ils commencèrent par le gifler en plein visage et par le frapper à la pomme d'Adam, afin de l'empêcher de respirer. Alors qu'il était attaché, les yeux bandés, ils lui brisèrent le nez et les arcades sourcilières, et Kiki perdit connaissance. Ses tortionnaires appelèrent un médecin, à l'aide d'eau glacée ils lui firent recouvrer ses esprits et ils nettoyèrent les traces de sang. Kiki pleurait de douleur. Il ne répondait pas. Ils lui demandaient comment la DEA obtenait des informations, qui les lui transmettait. Ils voulaient qu'il leur livre

d'autres noms. Mais il n'y avait pas d'autre nom à livrer. Ils ne le croyaient pas. Ils relièrent des fils électriques à ses testicules et se mirent à lui envoyer des décharges. Dans l'enregistrement, on entend des hurlements et des bruits sourds. Son corps était comme projeté en l'air par les décharges électriques. Puis, alors qu'il était assis sur une chaise, pieds et poings liés, l'un des tortionnaires prit une vis et la lui enfonça dans le crâne. La pointe pénétrait dans sa tête, elle transperçait la chair et les os, provoquant une douleur lancinante. « Laissez ma famille en paix », répétait simplement Kiki. À chaque gifle, à chaque dent qui sautait, à chaque décharge électrique, la douleur était rendue plus insupportable encore par l'idée qu'elle pût s'étendre à Mika, Enrique, Daniel et Erik, sa femme et leurs trois fils. C'est ce qui revient le plus souvent dans l'enregistrement. Tu peux avoir n'importe quelle sorte de relation avec ta famille, mais quand tu sais qu'elle risque de payer pour tes fautes la douleur devient intolérable, la pensée que quelqu'un d'autre en sera victime à cause de toi, à la suite de tes choix, est intolérable.

Quand la douleur s'empare d'un corps, elle déclenche des réactions inattendues, impensables. Si tu ne racontes pas le plus gros des mensonges dans l'espoir qu'elle cesse, c'est parce que tu crains d'être démasqué, parce que tu as peur que cette douleur revienne, plus lancinante encore, si une telle chose est possible. La douleur te fait dire exactement ce que ton tortionnaire veut entendre. Mais ce qui t'arrive de plus insupportable, lorsque tu éprouves une souffrance que tu ne parviens pas à affronter, c'est de perdre tout sens de l'orientation psychologique. Tu gis au sol, les os brisés, baignant dans ton propre sang, dans ta pisse, dans ta bave. Et malgré ça, tu n'as pas le choix, tu continues à t'en remettre à ces hommes. À leur bon sens, à leur inexistante miséricorde. La douleur de la torture te fait perdre la raison et te pousse à extérioriser sans retenue tes peurs ultimes. Tu implores la pitié, pitié pour ta famille surtout. Comment peux-tu imaginer que ceux qui sont capables de te brûler les testicules, de t'enfoncer une vis dans le crâne écouteront tes prières et épargneront ta famille ? Kiki suppliait, c'est tout, il ne pensait pas au reste. Comment peux-tu croire que ce ne sont pas les prières, justement, qui alimentent leur soif de vengeance et leur férocité ?

Ils lui brisèrent les côtes. « Je vous en supplie, bandez-moi le torse », entend-on à un certain moment dans l'enregistrement. Ils lui avaient perforé les poumons et c'était comme s'il avait eu des lames de verre qui lui trouaient la chair. L'un d'eux prépara un brasero, on aurait dit qu'ils devaient faire cuire des steaks. Ils firent chauffer un bâton qu'ils enfoncèrent dans le rectum de Kiki, ils le violèrent avec ce bâton brûlant. Les hurlements enregistrés sont insoutenables, personne n'a pu s'empêcher d'éteindre le magnétophone. Personne n'a pu

s'empêcher de quitter la pièce tandis qu'on diffusait l'enregistrement. Quand on raconte l'histoire de Kiki, il y a toujours quelqu'un pour rappeler que les juges ont perdu le sommeil pendant des semaines après avoir écouté ces cassettes. On parle de policiers qui vomissaient tandis qu'ils rédigeaient leur rapport au sujet de ces neuf heures d'enregistrement. Certains transcrivaient ce qu'ils entendaient en pleurant, d'autres se bouchaient les oreilles : « Assez ! » ils criaient. On avait martyrisé Kiki tout en lui demandant comment il faisait pour tout gérer. On lui demandait des noms, des adresses, des numéros de comptes bancaires. Mais lui seul était infiltré. Il avait tout organisé sans aucune aide, avec l'accord de certains de ses supérieurs et l'appui d'une petite structure au Mexique. Toute la force de cette opération sous couverture tenait justement au caractère solitaire de son action. Mais les quelques rares policiers mexicains qui étaient au courant, des hommes triés sur le volet, sur la foi de nombreuses années d'expérience, étaient des vendus. Et ils avaient livré l'information à Caro Quintero.

D'emblée, il apparut que la police mexicaine était impliquée dans les faits. Les témoignages révélèrent que l'enlèvement s'était déroulé avec la collaboration de policiers corrompus aux ordres du cartel de Guadalajara. Mais Los Pinos, la résidence officielle du président mexicain, ne réagissait pas, ne fournissait aucune réponse et ne diligentait aucune enquête. Tous les efforts étaient bloqués par le gouvernement, qui minimisait l'importance des faits : « Vous avez juste perdu un homme, affirmait-on. Peut-être est-il simplement à Guadalajara, en train de prendre le soleil. Ce n'est pas notre priorité. » Ils ne reconnaissaient pas l'enlèvement. Washington aussi conseilla à la DEA de renoncer et d'accepter ce qui s'était passé, car les rapports entre les États-Unis et le Mexique étaient trop importants pour qu'on laisse la disparition d'un agent les mettre en péril. Mais la DEA ne pouvait se résoudre à une telle défaite et elle envoya donc vingt-cinq hommes à Guadalajara afin qu'ils y mènent les recherches. Ce qui suivit fut une immense chasse à l'homme visant à retrouver Kiki Camarena. El Padrino sentait l'air se raréfier. Sans doute avaient-ils commis une erreur en s'en prenant à Kiki. Mais lorsqu'on a pour alliée toute une classe politique et, surtout, qu'on pense avoir tout prévu jusque dans les moindres détails, on a l'arrogance qui repose sur la force. Et la puissance de l'argent. Avec Kiki, il fallait faire un exemple. On avait placé beaucoup de confiance en lui, sa punition devait donc être mémorable. Elle devait marquer durablement les esprits.

Un mois après l'enlèvement, le cadavre de Kiki fut retrouvé aux alentours d'un petit village, La Angostura, État du Michoacán, à une centaine de kilomètres au sud de Guadalajara. Abandonné sur le bord d'une route de campagne. Il était encore lié, bâillonné, les yeux

bandés et le corps martyrisé. Le gouvernement mexicain mentit en déclarant que le cadavre avait été découvert, enveloppé dans un sac en plastique, par un paysan du coin. L'analyse par le FBI des traces de terre sur la peau montra au contraire que le corps avait été enfoui ailleurs et déplacé dans un second temps. C'est précisément jusqu'à la fosse dans laquelle le corps de Kiki avait été enterré que Don Arturo, le vieux contrebandier d'opium, accompagnait ses fils afin d'y déposer des fleurs. Et quand ses petits-fils et les fils de ses petits-fils lui demandaient la permission de rejoindre les cartels des narcos, de travailler pour les narcos, de donner leurs terres aux narcos, Arturo ne répondait pas. Lui qui avait été un trafiquant d'opium respecté avait renoncé à tout, mais ses descendants le regrettaient et n'en comprenaient pas la raison. Ils ne comprenaient pas, jusqu'au jour où le vieil homme les conduisit au bord de cette fosse. Puis il parla de Kiki et de la chienne qu'il avait vue quand il était enfant. Il racontait son histoire, montrant ainsi de quelle matière était fait le refus qu'il leur opposait. C'était sa manière à lui de se jeter dans les flammes et de leur arracher ses petits. Don Arturo savait qu'il devait avoir le courage de cet animal.

L'histoire de Kiki Camarena ne devrait plus heurter, peut-être même ne devrait-elle plus être racontée, car désormais elle est bien connue. C'est une histoire bouleversante. Une histoire qu'on jugera peut-être marginale parce qu'elle s'est produite sur un arpent de terre ignoré et négligeable. Pourtant, elle est centrale. C'est l'origine du monde, serais-je tenté de dire. Il faut comprendre où naissent aujourd'hui les gémissements de la planète Terre, ses rotations, ses flux, son sang, sa férocité, son parcours originel. Ce que nous vivons aujourd'hui, l'économie qui pilote nos existences et nos choix, dépend bien plus de ce que décidèrent et firent Félix Gallardo El Padrino et Pablo Escobar El Mágico dans les années quatre-vingt que des orientations prises par Reagan et Gorbatchev. Du moins c'est ce que je crois, moi.

Plusieurs témoignages affirment qu'en 1989 El Padrino convoqua les plus grands narcotrafiants mexicains du moment dans un complexe hôtelier d'Acapulco. Tandis que le monde se préparait à la chute du mur de Berlin, qu'on enterrait un passé fait de divisions entre frères et de souffrances, de guerre froide, de rideau de fer et de frontières étanches, sans faire de bruit on planifiait l'avenir de la planète dans cette petite ville du sud-ouest du Mexique. El Padrino décida de partager les activités qu'il contrôlait et d'en confier les divers secteurs à des trafiquants que la DEA n'avait pas encore dans le collimateur. Il structura le territoire en zones ou *plazas*, leurs chefs désignés y exerçant une responsabilité exclusive. Quiconque transitait sur un territoire échappant à son contrôle devait verser une somme

d'argent au cartel qui en avait le monopole. De cette façon, les narcotrafiquants n'entreraient pas en conflit pour le contrôle des zones stratégiques. Ce que Félix Gallardo créa était un modèle de cohabitation entre cartels.

Mais partager le territoire comporterait également d'autres bénéfices. Quatre années s'étaient écoulées depuis l'histoire de Kiki et, pour El Padrino, la blessure était toujours ouverte. Il ne croyait pas possible qu'on pût se jouer de lui de cette façon, voilà pourquoi il était fondamental de consolider la filière, d'éviter qu'un maillon faible ne risquât de mettre à genoux toute l'organisation. Qui n'était plus monolithique et ne pouvait donc être détruite d'un seul coup par les forces de l'ordre ni mise en danger, si les hommes politiques manquaient à leurs engagements et lui retiraient leur protection ou si le vent tournait. La gestion autonome des zones favorisait en outre une plus grande liberté d'entreprendre pour chaque groupe, dont les chefs pouvaient surveiller de près leurs propres *plazas*. Études de marché, investissements, bilans : tout cela créait de nouvelles possibilités et des emplois. En résumé, El Padrino menait une révolution dont le monde ne tarderait pas à s'apercevoir : il privatisait le marché de la drogue au Mexique et l'ouvrait à la concurrence.

On raconte que la réunion qui se tint dans ce complexe hôtelier ne fut pas agitée, aucune scène, pas de mélodrame ni de comédie. Tous arrivèrent, se garèrent puis s'assirent à table. Peu de gardes du corps, un menu digne des grandes occasions, d'un baptême. Celui du nouveau pouvoir narco. El Padrino fit son apparition tandis que les autres étaient déjà en train de manger. Il s'installa et porta un toast, une série de toasts, un par territoire à sous-traiter. Son verre de vin à la main, il se leva et demanda à Miguel Caro Quintero d'en faire autant : la région du Sonora lui revenait. Après des applaudissements, ils burent. Le deuxième verre fut pour la famille Carrillo Fuentes : « À vous Ciudad Juárez. » Puis il leva une nouvelle fois son verre et s'adressa à Juan García Ábrego, à qui il confia la route de Matamoros. Vint le tour des frères Arellano Félix : « À vous Tijuana. » Le dernier toast fut pour la côte du Pacifique. Joaquín Guzmán Loera, dit El Chapo, et Ismael Zambada García, El Mayo, se levèrent avant même qu'on ne les eût appelés : ils réclamaient ces territoires, c'est là qu'ils avaient été vice-rois, et à présent on les désignait enfin pour régner. La répartition était faite, le nouveau monde créé. Peut-être ce récit est-il une légende, mais j'ai toujours pensé que seule une telle légende pouvait avoir la force symbolique permettant de donner vie à un authentique mythe fondateur. Tel un empereur de la Rome antique qui convoque sa descendance et partage ses biens entre ses enfants, d'un geste souverain El Padrino devait inaugurer une ère nouvelle ou du moins faire en sorte qu'un récit de ce genre se diffuse, ce qui lui

fournissait dans le même temps une véritable assurance-vie.

Ce fut l'acte de naissance des cartels de la drogue tels qu'ils existent encore aujourd'hui, plus de vingt ans après. Les organisations criminelles qui virent alors le jour n'avaient plus rien à voir avec celles du passé. Ces nouvelles structures avaient chacune son territoire de compétence sur lequel elles imposaient leurs prix et leurs conditions de vente, leurs mesures de protection et leurs modalités de négociation entre les producteurs et les consommateurs. Sur la base d'un accord signé à une table, d'une nouvelle règle ou d'une loi, les cartels du narcotrafic ont la faculté et le pouvoir de fixer les prix et les rapports de force. Mais ils peuvent aussi le faire en recourant au TNT et en faisant des milliers de morts. Il existe plus d'une façon de déterminer les prix et d'organiser la vente de cocaïne : tout dépend des conditions, du moment, des personnes impliquées, des alliances, des trahisons, de l'ambition des chefs et des flux financiers.

El Padrino conserverait son rôle de supervision des opérations : c'était lui, l'ex-flic, qui avait les contacts, et il resterait donc le chef. Mais il n'eut pas le temps de voir la mise en œuvre de son plan. Après la découverte du corps de Kiki, presque quatre ans auparavant, d'emblée il avait été clair que les collègues de ce dernier à la DEA ne trouveraient pas la paix avant d'avoir obtenu justice et fait payer l'horreur subie par l'un d'entre eux, celui qui, aux yeux de beaucoup, avait été le meilleur. L'horreur subie par Kiki. Les rapports entre le gouvernement américain et le Mexique étaient devenus de plus en plus tendus. Les trois mille kilomètres et quelques de frontière entre le Mexique et les États-Unis, cette longue langue de terre qui lèche le cul de l'Amérique, disent les transporteurs, et à travers laquelle on peut tout faire entrer à force de lécher, étaient surveillés jour et nuit, avec une rigueur et une intensité jamais vues auparavant. Un associé de Rafael Caro Quintero révéla que le corps de Kiki avait dans un premier temps été enfoui dans le parc de La Primavera, à l'ouest de Guadalajara, et non là où on l'avait découvert. Les échantillons de terre correspondaient à celle trouvée sur la peau de la victime. Les vêtements de Kiki avaient été détruits, sous prétexte qu'ils étaient en état de putréfaction, mais à l'évidence l'intention était d'effacer des preuves. À ce stade, la DEA avait déjà lancé la plus grande enquête jamais menée par les États-Unis à la suite d'un homicide. Elle fut baptisée opération Leyenda. La recherche des assassins se transforma en véritable traque. Les agents américains suivirent toutes les pistes possibles et imaginables. On arrêta cinq policiers qui reconnurent avoir participé à l'identification de Camarena. Tous désignèrent Rafael Caro Quintero et Ernesto Fonseca Carrillo, Don Neto, comme les commanditaires, et ces derniers furent interpellés.

Caro Quintero tenta de s'échapper. Il ne pouvait imaginer que le

Mexique, son royaume, pût le livrer à la DEA. Il avait toujours acheté tout le monde et, cette fois-là aussi, il versa un pot-de-vin de soixante millions de pesos à un commandant de la police judiciaire mexicaine. Il parvint à gagner le Costa Rica. Mais, lorsqu'on s'échappe, il ne faut surtout pas s'imaginer qu'on pourra emporter son ancienne vie. On s'échappe et c'est tout. C'est-à-dire qu'on meurt, d'une certaine façon. Caro Quintero, lui, était parti avec quelqu'un, sa fiancée, Sara Cristina Cosío Vidaurri Martínez. Sara n'était pas une dirigeante du cartel. Elle ignorait tout de la vie en cavale. Ça paraît facile, de vivre ailleurs, de se forger une nouvelle identité, et on croit qu'au fond il suffit de peu de chose, que l'argent fera l'affaire. Vivre caché ou feindre en permanence est une torture qui entraîne une pression psychologique insoutenable pour la plupart. Après des mois d'éloignement, Sara n'en pouvait plus et appela sa mère au Mexique. La police savait qu'elle le ferait tôt ou tard et avait donc placé son téléphone sur écoute. Cette erreur permit à la DEA de repérer le parrain, de découvrir sa maison et sa nouvelle vie. Ils vinrent l'arrêter. Caro Quintero et Don Neto refusèrent de collaborer avec la justice. Ils désignèrent leur chef, El Padrino, comme responsable du meurtre de Kiki, et n'admirent que leur rôle dans l'enlèvement. Sans doute était-ce le résultat de l'accord conclu avec El Padrino, qui jouissait au Mexique d'appuis politiques au plus haut niveau. Mais les organisations criminelles nous montrent qu'il n'existe qu'une seule règle : c'est à qui offrira le plus d'argent. Et, durant les quatre années qui suivirent la mort de Kiki, la police américaine traqua Félix Gallardo, s'efforçant d'abattre toutes les protections qui l'entouraient. Pour atteindre El Padrino, il fallait isoler tout le réseau qui le défendait. Dans le monde politique, parmi les juges, la police et les journalistes. Nombre de personnes payées par le cartel de Guadalajara pour fournir leur protection au Padrino et aux siens furent arrêtées ou limogées. Parmi les accusés, on comptait également le chef du bureau mexicain d'Interpol, Miguel Aldana Ibarra, qui en savait long sur les enquêtes en cours et sur le trafic de coke dans le pays. Lui aussi était stipendié par El Padrino : il transmettait les informations d'abord aux narcos, puis à ses supérieurs. El Padrino fut arrêté le 8 avril 1989. Au bout de quelques années, il fut transféré dans la prison de haute sécurité d'El Altiplano, où il continue de purger une peine de quarante ans.

Tout le monde se retrouva derrière les barreaux : El Padrino, Rafael Caro Quintero et Ernesto Fonseca Carrillo. Mais ces histoires sont destinées à ne jamais avoir de fin, comme nous le montre celle de Caro Quintero, lequel a de nouveau pu respirer l'air frais de la liberté à compter de la nuit du 9 août 2013. Une cour fédérale de Guadalajara a repéré un vice de forme dans le procès intenté contre Caro Quintero pour l'enlèvement, la torture et le meurtre de Kiki

Camarena : le tribunal fédéral qui l'avait jugé n'était pas habilité à le faire, car l'agent de la DEA n'avait pas le statut diplomatique ou consulaire et c'était donc la justice ordinaire qui était compétente. Un détail qui a suffi à faire libérer un des plus grands parrains mexicains. Mais aux États-Unis, plusieurs chefs d'accusation pour des crimes fédéraux pèsent sur lui : c'est ce qui explique que le département d'État offre une récompense de cinq millions de dollars pour toute information permettant sa capture. Les Américains veulent qu'il retourne en prison et, cette fois, chez eux.

Le meurtre de Camarena et les faits qui en résultèrent constituent un point d'inflexion dans la lutte contre le narcotrafic mexicain. Le degré d'impunité dont jouissaient les cartels apparut clairement : enlever un agent de la DEA en plein jour, juste devant le consulat américain, avant de le torturer et de le tuer, avait dépassé de très loin tout ce qu'ils avaient osé faire jusqu'alors. Camarena avait eu une intuition fondamentale : il avait compris avant les autres que la structure avait changé, qu'elle était devenue bien plus qu'un simple groupe de gangsters et de contrebandiers. Il avait compris qu'il se battait contre de véritables entrepreneurs de la drogue et que la première étape consistait à couper les liens entre les institutions et les trafiquants. Il avait compris que les arrestations massives d'hommes de main étaient au fond inutiles si on n'entravait pas les dynamiques permettant d'inonder les marchés d'argent et de renforcer les chefs. Kiki observait la naissance de cette bourgeoisie criminelle inarrêtable. Il s'intéressait plus aux flux d'argent qu'aux tueurs ou aux dealers à interpeller. Il avait compris ce que, aujourd'hui encore, les États-Unis ont du mal à comprendre : il fallait frapper à la tête, il fallait viser les chefs, car les autres n'étaient que des exécutants, le bras armé. Et il avait compris que les producteurs perdaient du terrain au profit des distributeurs. C'est une loi de l'économie et donc également une loi du trafic de drogue, qui incarne l'essence même du commerce et des règles du marché. Les producteurs colombiens connaissaient une crise, les cartels de Cali et de Medellín connaissaient une crise, de même que les groupes paramilitaires des FARC, les Forces armées révolutionnaires de Colombie.

La mort de Kiki réveilla l'opinion publique nord-américaine, qui prit conscience du problème de la drogue comme jamais auparavant. Après la découverte de son corps, de nombreux Américains, d'abord à Calexico, sa ville natale, puis ailleurs, se mirent à porter des rubans rouges, symbole de douleur, de profanation de la chair. Et ils demandèrent à tous de cesser de se droguer, au nom du sacrifice accompli par Kiki dans la lutte contre le narcotrafic. En Californie puis dans tous les États-Unis, on organisa la Red Ribbon Week, la

« Semaine du ruban rouge », qu'on célèbre encore chaque année en octobre, devenue une campagne de prévention contre les drogues. Et l'histoire de Kiki se retrouva aussi à la télévision et au cinéma.

Avant d'être arrêté, El Padrino était parvenu à convaincre les chefs de clan de renoncer à l'opium pour se concentrer sur la cocaïne en provenance d'Amérique du Sud et destinée aux États-Unis. Pour autant, la culture de la marijuana et du pavot à opium n'a pas disparu au Mexique. Elle subsiste, de même qu'on continue à vendre et à exporter ces drogues. Mais elles ont perdu de leur importance, supplantées par la cocaïne et par le *hielo*, la glace, c'est-à-dire la métamphétamine ou *crystal meth*. Les décisions prises au cours de la réunion d'Acapulco, quelques mois avant l'arrestation du Padrino, permirent aux organisations de croître, mais sans la direction et l'autorité reconnue du chef un féroce conflit territorial éclata entre ceux qui étaient restés en liberté. Dès le début des années quatre-vingt-dix, les cartels se mirent à se faire la guerre. Un conflit qui faisait rage loin du brouhaha médiatique, car peu nombreux étaient ceux qui croyaient à l'existence des cartels de la drogue. Mais à mesure que le conflit devenait plus sanglant, les noms de ses protagonistes gagnaient en réputation et en popularité. Des requins. Des requins qui, pour dominer le marché des drogues, dont le poids se situe aujourd'hui entre vingt-cinq et cinquante milliards de dollars par an rien qu'au Mexique, sapent les fondements mêmes de l'Amérique latine. La crise économique, la finance phagocytée par les produits dérivés et les capitaux toxiques, le dérèglement des Bourses : un peu partout, ces phénomènes détruisent les démocraties, ils détruisent le travail et l'espoir, ils détruisent le crédit et détruisent des vies. Mais ce que la crise ne détruit pas, ce qu'elle renforce au contraire, ce sont les économies criminelles. Le monde d'aujourd'hui naît là, il part de ce Big Bang moderne, l'origine des flux financiers incontrôlés. Choc des idéologies, choc des civilisations, conflits religieux et culturels : autant de chapitres annexes dans l'histoire du monde. Mais si on lorgne à travers la fente des capitaux criminels, tous les flux et les mouvements apparaissent sous un jour différent. Si l'on ignore le pouvoir criminel des cartels, tous les commentaires sur la crise et toutes les analyses paraissent reposer sur un malentendu. Ce pouvoir, il faut savoir le regarder, le fixer droit dans les yeux et le dévisager afin de le comprendre. Car il a bâti le monde moderne, il a engendré un nouveau cosmos. C'est de lui que le Big Bang est parti.

Coke #2

Ce n'est pas l'héroïne qui fait de toi un zombie. Ce n'est pas le joint, qui te détend et rend tes yeux injectés de sang. La coke est la drogue de la performance. Avec elle, tu peux tout accomplir. Avant qu'elle ne fasse éclater ton cœur, que ton cerveau ne ramollisse, que tu ne puisses plus bander, avant que ton estomac ne devienne une plaie purulente, avant tout ça tu travailleras plus, tu t'amuseras plus, tu baiseras plus. La coke est la réponse idéale au besoin le plus pressant de notre époque : repousser les limites. Avec la coke, tu vivras plus. Tu communiqueras plus, premier commandement de la vie moderne. Plus tu communique et plus tu es heureux, plus tu communique et plus tu prends ton pied, plus tu communique et plus tu deales des sentiments, plus tu vends, tu vends davantage de chaque chose. Plus. Toujours plus. Mais notre corps ne fonctionne pas avec des « plus ». Tôt ou tard, l'excitation doit céder le pas, le corps doit revenir à un état de tranquillité. Et c'est alors que la cocaïne intervient. C'est un travail de précision, car elle doit se faufiler entre les cellules, au point exact de leur séparation — la fissure synaptique —, et bloquer un mécanisme fondamental. Comme quand tu joues au tennis et que tu viens d'infliger à ton adversaire un imparable passing-shot le long de la ligne : à cet instant, le temps se fige, tout est parfait, la paix et la force cohabitent en toi dans un équilibre total. C'est une sensation de bien-être provoquée par une minuscule goutte d'une substance, un neurotransmetteur, versée précisément dans la fissure synaptique. Excitée, la cellule a contaminé sa voisine, qui a contaminé la sienne et ainsi de suite, jusqu'à en entraîner des millions d'autres dans une effervescence presque instantanée. C'est la vie qui s'allume. À présent, tu regagnes la ligne de fond, ton adversaire aussi, tous deux prêts à disputer un nouvel échange, et la sensation d'il y a quelques instants n'est plus qu'un écho lointain. Le neurotransmetteur a été réabsorbé, les impulsions entre chaque cellule et la suivante ont été bloquées. C'est alors qu'intervient la cocaïne. Elle inhibe la réabsorption des neurotransmetteurs, tes cellules sont donc toujours illuminées, comme si c'était Noël toute l'année, les décorations qui brillent trois cent soixante-cinq jours par an. Dopamine et noradrénaline : tels sont les

noms des neurotransmetteurs que la cocaïne aime à la folie et dont elle voudrait ne jamais devoir se passer. La première est celle qui te permet d'être au centre de la fête, car tout est alors plus facile. Il est plus facile de parler, plus facile de flirter, plus facile de se montrer sympathique, de se sentir apprécié. La seconde, la noradrénaline, a une action plus sournoise. Autour de toi, tout est amplifié. Un verre qui tombe ? Tu l'entends avant les autres. Une fenêtre qui claque ? Tu t'en aperçois le premier. On t'appelle ? Tu te tournes avant qu'on ait fini de prononcer ton nom. C'est ce que fait la noradrénaline. Elle augmente le niveau de vigilance et d'alerte, et le milieu environnant se remplit de dangers, de menaces, il devient hostile, tu t'attends à tout moment à une agression, à une attaque. Les réponses peur-alerte sont accélérées, les réactions immédiates, sans filtre. C'est la paranoïa, sa porte est désormais grande ouverte. La cocaïne est le carburant des corps. C'est la vie portée au carré, au cube. Avant de te consumer, de te détruire. La vie en plus qu'on semble t'avoir offerte, tu la paieras avec des intérêts dignes de l'usure. Plus tard, peut-être. Mais plus tard, ça ne compte pas. Il n'existe que l'ici et le maintenant.

GUERRE POUR LE PÉTROLE BLANC

Le Mexique est l'origine de tout. Le monde dans lequel nous baignons désormais, c'est la Chine, c'est l'Inde, mais c'est aussi le Mexique. Quiconque néglige le Mexique ne peut comprendre ce qu'est aujourd'hui la richesse sur cette planète. Quiconque néglige le Mexique ne devinera jamais le destin des démocraties agitées par les mouvements du narcotrafic. Quiconque ignore le Mexique ne trouvera pas la route que dessine l'odeur de l'argent et ne mesurera pas combien l'odeur de l'argent criminel est celle du succès, tandis qu'elle a peu à voir avec la puanteur de la mort, de la misère, de la barbarie et de la corruption.

Afin de comprendre la coke, il faut comprendre le Mexique. Pour les nostalgiques de la révolution qui se sont réfugiés en Amérique latine ou ont vieilli en Europe, cette terre est comme une ancienne maîtresse désormais casée avec un homme riche : lorsqu'ils la revoient, ils la croient malheureuse, alors que dans sa jeunesse elle se donnait avec une passion désormais hors de portée pour celui qui l'a achetée en l'épousant. Les autres se contentent des aspects les plus évidents : un lieu de violence terrible, une sinistre et interminable guerre civile, une de plus, sur une terre qui n'en finit pas de saigner. Mais le Mexique est également le théâtre d'une histoire vue et revue, une histoire de conflit permanent, car les seigneurs de la guerre sont puissants et le pouvoir qui devrait les tenir sous son contrôle est soit pourri, soit faible. Comme à l'époque féodale, dans le Japon des samourais et des shoguns, ou dans les tragédies de Shakespeare. Pourtant, le Mexique n'est pas une terre lointaine repliée sur elle-même. Ce n'est pas un nouveau Moyen Âge. On ne peut définir le Mexique. C'est le Mexique

et c'est tout. Là, maintenant. Là où la guerre s'enflamme et ne connaît pas de limites. Où les seigneurs de la guerre sont les maîtres de la marchandise la plus demandée du monde. C'est la guerre de la poudre blanche, une marchandise qui rapporte tellement d'argent qu'elle est plus dangereuse que les puits de pétrole.

Les puits de pétrole blanc se trouvent dans l'État du Sinaloa. Le Sinaloa est au bord de la mer. Avec ses fleuves qui descendent de la sierra Madre jusqu'au Pacifique, le Sinaloa est si éblouissant qu'on a du mal à croire qu'il puisse y avoir autre chose que la lumière aveuglante et le sable dans lequel enfoncer les pieds. C'est ce que voudrait répondre à son enseignante de géographie l'élève interrogé sur les ressources du pays. Opium et cannabis, madame, devrait-il pourtant répondre. En quantités telles que si ces murs tiennent debout, c'est parce que vos grands-parents ont cultivé la marijuana et l'opium, et si vos enfants vont aujourd'hui à l'université et trouvent du travail, c'est grâce à la cocaïne. Mais s'il donnait cette réponse, il recevrait une gifle en plein visage et aurait droit à une remarque dans son cahier de correspondance, comme on disait à mon époque. Mieux vaut réciter ce qui figure dans les manuels de géographie : que le pays a pour richesses le poisson, le bétail et l'agriculture biologique. Pourtant, les marchands chinois avaient produit de l'opium au Sinaloa dès le dix-neuvième siècle. Le poison noir, ils l'appelaient. Le Sinaloa regorgeait d'opium. On peut cultiver le pavot à opium un peu partout. Là où les céréales poussent, l'opium aussi peut prospérer. La seule condition est liée au climat : ni trop sec ni trop humide, pas de gelées et jamais de grêle. Mais, dans le Sinaloa, le temps est clément, la grêle presque impossible, et on est près de la mer.

Aujourd'hui, le cartel du Sinaloa est celui qui commande, celui qui semble avoir balayé la concurrence, au moins jusqu'au prochain retournement. Sinaloa règne. Sur son territoire, la drogue permet le plein-emploi. Des générations entières ont été nourries grâce à la drogue. Des paysans aux hommes politiques, des jeunes aux vieux, des policiers aux bons à rien. Il faut produire, stocker, transporter, protéger. Tout le monde a des compétences et tout le monde est enrôlé, dans le Sinaloa. Le cartel opère dans le Triangle d'or et, avec un territoire de six cent cinquante mille kilomètres carrés sous son contrôle, c'est le plus grand cartel mexicain. Il gère en particulier un pourcentage significatif du trafic et de la distribution de coke aux États-Unis. Les narcos du Sinaloa sont présents dans plus de quatre-vingts villes américaines, avec des cellules principalement en Arizona, en Californie, au Texas, à Chicago et à New York. Sur le marché nord-américain, ils distribuent de la cocaïne en provenance de Colombie. D'après le département de la Justice américain, entre 1990 et 2008 le cartel du Sinaloa a été responsable de l'importation et de la

distribution aux États-Unis d'au moins deux cents tonnes de cocaïne et de grosses quantités d'héroïne.

L'État du Sinaloa est le royaume du Chapo, un homme qui a plus de poids aux États-Unis qu'un ministre. Coke, marijuana, amphétamines : la plupart des substances que les Américains fument, sniffent ou avalent sont passées entre les mains de ses hommes. Depuis 1995, c'est lui le grand chef de la faction née en 1989 des cendres du cartel de Guadalajara. El Chapo, c'est-à-dire le Trapu. Car sa taille a été une chance. Cent soixante-sept centimètres de détermination sans faille. Personne ne doit le regarder de haut. En contrepartie, il possède de l'astuce et du charme, un pouvoir de séduction et du leadership. El Chapo ne se détache pas au-dessus de ses hommes, il ne les domine pas, ne les écrase pas physiquement. En échange, il y gagne leur fidélité éternelle. De son vrai nom Joaquín Archivaldo Guzmán Loera, il est vraisemblablement né le 4 avril 1957 à La Tuna de Badiraguato, un petit village de quelques centaines d'habitants dans la sierra, les montagnes du Sinaloa. Comme tous les hommes de La Tuna, le père de Joaquín était éleveur et paysan, il a donné à son fils une éducation faite de coups et de travail aux champs. Ce sont les années de l'opium. Toute la famille du Chapo participe à cette activité : une petite armée qui se consacre de l'aube au crépuscule à la culture du pavot d'opium. El Chapo fait ses premières armes car, avant de pouvoir suivre les hommes le long des routes sinueuses qui mènent aux champs, il doit rester auprès de sa mère et apporter leur déjeuner à ses frères plus âgés. Un kilo de pâte d'opium leur rapportait huit mille pesos, l'équivalent de sept cents dollars actuels, que le chef de famille devait réinvestir dans l'étape suivante de la filière. Et cette étape, c'étaient les villes, pourquoi pas la capitale du Sinaloa elle-même, Culiacán, pour commencer. Une opération guère aisée quand on est juste un paysan, mais plus facile si le paysan en question, le père du Chapo, a des liens de parenté avec Pedro Avilés Pérez — un gros bonnet du narcotrafic. Sur ces bases, le jeune Chapo pouvait entrevoir à vingt ans une issue à la pauvreté qui avait marqué la vie de ses ancêtres. À l'époque, au Sinaloa, c'était El Padrino qui commandait, Miguel Ángel Félix Gallardo : avec ses associés, Ernesto Fonseca Carrillo, Don Neto, et Rafael Caro Quintero, il contrôlait toutes les cargaisons de drogue qui arrivaient au Mexique et en repartaient. Pour le jeune Chapo, rejoindre l'organisation fut une évolution naturelle et c'est tout aussi naturellement, sans sourciller, qu'il relève son premier véritable défi : s'occuper du transport de la drogue, des campagnes jusqu'à la frontière. El Chapo le fait avec succès, mais pour lui ce n'est pas une victoire, c'est seulement une marche supplémentaire vers le sommet, vers le pouvoir. Pour arriver là-haut, on ne doit avoir aucune pitié pour ceux qui commettent des erreurs, on ne doit pas reculer face aux

excuses de ses subalternes qui n'ont pas agi en temps et en heure. S'il y a un problème, El Chapo s'en occupe et l'élimine. Si un paysan est alléché par l'offre d'un concurrent au portefeuille mieux garni, El Chapo l'élimine. Si un routier qui conduit un camion rempli de drogue s'est saoulé la veille au soir et ne fait pas la livraison comme prévu, El Chapo l'élimine. Simple et efficace.

El Chapo prouva bientôt qu'il était fiable et, en quelques années, il devint l'un des hommes les plus proches du parrain. Aux côtés de celui-ci, le jeune Joaquín apprit beaucoup, à commencer par le plus important : comment survivre dans le business du narcotrafic. De fait, précisément comme Félix Gallardo, El Chapo menait une vie tranquille, sans luxe ni ostentation. Il s'est marié quatre fois, a eu neuf enfants, mais n'a jamais entretenu de harem.

Quand El Padrino est arrêté et que la course à la succession démarre, El Chapo décide de rester fidèle à son mentor. Il agit méthodiquement, sans exhiber son pouvoir. Dans son entourage, il ne tolère que des membres de sa famille, car il veut que les liens du sang constituent son armure. Pour tous les autres, une seule règle compte : quiconque se trompe le paiera de sa vie. Il s'installe à Guadalajara, hors du Sinaloa, dans la métropole qui fut la dernière résidence du Padrino, tandis que son organisation est basée à Agua Prieta, une petite ville du Sonora, pratique car sur la frontière des États-Unis. C'est un choix qui se passe de commentaire : ainsi, El Chapo reste dans l'ombre et, de là, il gouverne un empire qui s'étend à perte de vue. Lorsqu'il voyage, il le fait incognito. Les gens se mettent à raconter qu'ils l'ont aperçu, mais ce n'est vrai qu'une fois sur cent. Pour transporter la drogue aux États-Unis, El Chapo et ses hommes ont recours à tous les moyens à leur disposition : avions, camions, trains, camions-citernes, voitures, galeries souterraines. En 1993, on découvre un tunnel inachevé long de presque quatre cent cinquante mètres et creusé à vingt mètres de profondeur, qui devait relier Tijuana à San Diego.

C'est une période d'attentats et de règlements de comptes, de cavales et de meurtres. Le 24 mai 1993, le cartel rival, celui de Tijuana, engage des tueurs en qui il a confiance pour frapper celui du Sinaloa en plein cœur. Ce jour-là, des voyageurs d'exception sont attendus à l'aéroport de Guadalajara : El Chapo Guzmán et le cardinal Juan Jesús Posadas Ocampo, l'archevêque de la ville, qui s'est constamment dressé contre le pouvoir des narcos. Les tueurs savent qu'El Chapo se déplace en Mercury Grand Marquis blanche, un must pour les barons de la drogue. Le prélat circule lui aussi dans une Mercury Grand Marquis blanche. Les hommes de Tijuana ouvrent le feu sur le véhicule qu'ils prennent pour celui du parrain du Sinaloa, et des hommes — peut-être les gardes du corps du Chapo — rendent

coup pour coup. En un instant, le parking de l'aéroport se transforme en champ de bataille. La fusillade fait sept morts, dont le cardinal Posadas Ocampo, tandis qu'El Chapo a la vie sauve et parvient à s'enfuir, indemne, du parking. Pendant des années, beaucoup se sont demandé si, ce matin-là, le hasard avait vraiment joué un vilain tour à l'homme d'Église ou si les tueurs n'avaient pas effectivement voulu éliminer l'incommode archevêque de Guadalajara. Ce n'est que récemment que le FBI a déclaré avoir éclairci le mystère : ce fut une tragique méprise.

El Chapo est arrêté le 9 juin 1993. La prison de haute sécurité de Puente Grande, où il est transféré en 1995, devient peu à peu la nouvelle base à partir de laquelle il continue à diriger ses affaires. Mais, huit ans plus tard, El Chapo ne peut plus se permettre de rester derrière les barreaux : la Cour suprême a approuvé une loi qui facilite l'extradition vers les États-Unis des Mexicains contre lesquels des accusations pèsent de l'autre côté de la frontière. Un transfert dans un pénitencier américain marquerait la fin de tout. El Chapo choisit alors la soirée du 19 janvier 2001. Il est prévu qu'une délégation de personnalités mexicaines de haut rang visite la prison, des hommes décidés à mettre fin à son état de dégradation. El Chapo ne s'inquiète pas : il prépare depuis longtemps son évasion, en corrompant les gardiens avec de l'argent. L'un d'eux — Francisco Camberos Rivera, dit El Chito — ouvre sa cellule et l'invite à se cacher dans le chariot de linge sale. Ils traversent des couloirs sans surveillance et franchissent des portails électroniques grands ouverts. Enfin, ils atteignent un parking intérieur où un seul homme est en faction. El Chapo bondit hors du chariot et se glisse dans le coffre d'une Chevrolet Monte Carlo. El Chito démarre et le conduit vers la liberté.

Désormais, pour tout le monde, El Chapo est un héros, une légende. Mais il se contente de diriger son cartel, avec l'aide de ses plus proches collaborateurs : Ismael Zambada García, dit El Mayo ; Ignacio Coronel Villarreal, dit Nacho, qui sera tué le 29 juillet 2010 au cours d'un raid de l'armée mexicaine ; enfin son conseiller Juan José Esparragoza Moreno, dit El Azul, le Bleu, en raison de son teint de peau très foncé. Depuis la naissance du cartel du Sinaloa en 1989 et pour environ une décennie, ce sont les princes incontestés du narcotrafic au Mexique.

Pendant quelques années, El Chapo fait également alliance avec les Beltrán Leyva, une famille composée de cinq frères qui pratiquent avec talent la corruption et l'intimidation, mais qui savent surtout s'infiltrer dans le système politique et judiciaire, ainsi que dans les forces de police mexicaines. Ils ont même des contacts dans les bureaux d'Interpol ouverts au sein de l'ambassade américaine et à l'aéroport de Mexico. C'est pour cette raison que le cartel du Sinaloa

décide de les recruter. Les Beltrán Leyva sont une petite armée familiale, une cellule folle qui, dès le début des années quatre-vingt-dix, a rendu des services aux grands cartels. El Chapo leur fait confiance. Ils ont toujours été à ses côtés, même quand son autorité était menacée. Deux ans avant son évasion, par exemple, alors que le pouvoir est vacant dans l'État du Tamaulipas, en particulier dans la zone de Nuevo Laredo, qui devient le théâtre d'une guerre féroce pour le contrôle du couloir vers le Texas. C'est un accès d'une grande importance stratégique, car il mène tout droit à la célèbre Interstate 35, la route par laquelle transitent quarante pour cent de la drogue en provenance du Mexique. Mais, pour les narcos, le vide n'existe pas. Et s'il existe, il ne dure pas. Occuper le territoire est la règle numéro un, et quand un chef tombe, les prétendants se manifestent aussitôt. El Chapo confie à Arturo, l'un des cinq frères Beltrán Leyva, la mission de s'emparer de la partie nord-est du pays avant que d'autres ne le fassent. C'est lui qui fonde les Negros, le bras armé de l'organisation, et qui trouve l'homme le plus à même de le diriger.

Édgar Váldez Villarreal, surnommé La Barbie, est un grand jeune homme aux cheveux blonds et aux yeux bleus qui fait partie de l'équipe de football de son lycée à Laredo. « Tu ressembles à Ken, lui avait dit son entraîneur. Mais, pour moi, tu seras La Barbie. » Aux yeux de ce dernier, le rêve américain n'est pas d'aller à l'université ni de s'offrir une maison plus confortable que celle acquise par son immigré de père. Non, son rêve, c'est un océan de pognon, qu'il trouve de l'autre côté de la frontière, à Nuevo Laredo. Le charme de La Barbie est en outre renforcé par son passeport américain. Il aime les femmes et il leur plaît. Il a une passion pour les fringues Versace et les voitures de luxe. Il ne pourrait être plus différent du Chapo, mais celui-ci sait voir plus loin que la première impression. Il sent l'odeur du sang qui imprègne la *plaza* de Nuevo Laredo et la soif de reconnaissance du nouveau venu. Les Negros devront combattre les Zetas, le sanguinaire bras armé du cartel du Golfe, doté d'un goût particulier pour les mises en scène macabres. La Barbie accepte avec enthousiasme et décide d'employer les mêmes armes que ses adversaires : une courte vidéo postée sur YouTube dans laquelle on voit des hommes à genoux, certains torse nu, montrant tous d'évidentes marques de coups. Ce sont des Zetas et ils sont condamnés à mort. Si les Zetas se servent d'Internet pour exhiber leur férocité, les Negros en feront autant, une escalade de l'horreur qui, des routes aux pages Web, ne fait que s'autoalimenter et se reproduire sans fin.

La peur et le respect avancent main dans la main, ce sont les deux faces d'une même médaille : celle du pouvoir. La médaille du pouvoir a une face lumineuse et resplendissante, l'autre rugueuse et opaque.

Une réputation sanguinaire suscite la peur chez les rivaux, mais pas le respect, la patine brillante qui permet d'ouvrir toutes les portes sans avoir à les enfoncer. Tout est une question de comportement : pour être le premier, il faut montrer qu'on l'est. C'est une partie de bonneteau dans laquelle on est le manipulateur, celui qui gagne toujours. C'est pour cette raison qu'El Chapo n'est jamais satisfait, qu'il ne se contente pas de la position qu'il a atteinte. Et c'est pour cette raison qu'après s'être lancé à la conquête de Nuevo Laredo, il décide qu'il veut aussi la *plaza* de Ciudad Juárez, l'autre avant-poste décisif à la frontière des États-Unis, historiquement contrôlé par les Carrillo Fuentes.

Une nouvelle fois, les Negros entrent en action. Le 11 septembre 2004, Rodolfo Carrillo Fuentes, qui dirige le cartel de Juárez avec son frère Vicente, est tué sur un parking à la sortie d'un multiplex de Culiacán, au cœur du royaume du Sinaloa. Il est en compagnie de sa femme, mais le garde du corps qui les protège ne peut rien faire contre les tueurs du Chapo qui viennent de toutes les directions, criblant de balles leurs corps à tous les deux. Cet affront contient un message parfaitement clair : Sinaloa avait du respect pour le parrain du cartel de Juárez, Amado Carrillo Fuentes — l'aîné des frères Fuentes —, mais n'en a plus pour sa famille. Le pas qui mène à la guerre ouverte est vite franchi et, de fait, la vengeance du cartel de Juárez ne se fait pas attendre. Vicente ordonne la mort d'un des frères du Chapo, Arturo, dit El Pollo, qui est assassiné le 31 décembre dans la prison de haute sécurité d'Almoloya de Juárez. C'est un coup dur pour El Chapo, qui ne renonce pas pour autant à son objectif. Vicente n'a ni l'étoffe ni les contacts de son frère, et il ne jouit pas du respect que les autres narcos avaient pour Amado : un homme comme lui ne peut gérer une *plaza* aussi importante que celle de Juárez. Pendant des années, cette ville-frontière devient le théâtre d'une guerre où tous les coups sont permis entre les hommes du Chapo et ceux des Carrillo Fuentes. Mais, pour finir, El Chapo l'emporte, en sapant les fondements sur lesquels repose l'ennemi historique, Juárez.

Des années plus tôt, Amado Carrillo Fuentes avait fait du cartel de Juárez, jusqu'alors simple organisation de bandits, un clan de chevaliers vêtus de costumes italiens Brioni et Versace. L'apparence avant tout, même quand on a les menottes aux poignets et qu'on est immortalisé par les photographes massés hors de votre villa en survêtement blanc Abercrombie, le sigle NY cousu sur la poitrine, comme ce fut le cas en 2009 du fils d'Amado, Vicente Carrillo Leyva. Amado avait grandi au contact des cartels. Il avait pour oncle Ernesto Fonseca Carrillo, dit Don Neto, parrain du cartel de Guadalajara et associé du Padrino. La violence était son pain quotidien. Mais ceux qui grandissent en se nourrissant de violence savent que c'est une

ressource et que, comme toutes les ressources, il faut y puiser avec parcimonie, sans quoi on risque de tout consommer. Parfois, l'argent est plus efficace, et le respect qu'Amado était parvenu à gagner au fil du temps était aussi le fruit des généreux pourboires distribués à ses hommes, des voitures de sport offertes aux puissants, des importants dons permettant la construction d'églises, comme celle qu'il a fait bâtir, dit-on, dans son village natal de Guamuchilito.

Amado avait reçu en héritage le cartel fondé dans les années soixante-dix par Rafael Aguilar Guajardo, et depuis, en faisant montre d'une grande brutalité, il avait réussi à s'imposer dans la lutte pour le contrôle du narcotrafic entre le Mexique et les États-Unis. Éternelle rivale des cartels de Tijuana et du Golfe, son organisation avait su profiter de sa position stratégique à la lisière du territoire américain et de la ville d'El Paso. Une noble tradition, à sauvegarder précieusement. Amado était l'homme de la situation. Prudent, patient, malin, il bougeait ses pions sans se salir les mains. Son arme préférée, c'était les investissements. Arroser les bons canaux pour se garantir un avantage décisif, telle la flotte de Boeing 727 dont il se servait pour transporter la cocaïne de la Colombie au Mexique. Mais, pour couvrir la dernière partie du trajet — du Mexique aux États-Unis —, les Boeing n'étaient évidemment pas appropriés, il fallait des appareils plus petits et agiles, tels que les Cessna, en particulier ceux de la compagnie d'avions-taxis Taxceno (Taxi Aéreo del Centro Norte), dont Amado devint l'actionnaire majoritaire. Depuis lors, on se mit à le surnommer El Señor de los Cielos, le Maître des Cieux.

La guerre de la coke se livrait à coups de bilans et de comptes de résultat. Les pots-de-vin distribués à des policiers, des fonctionnaires et des militaires dans tout le Mexique, les cadeaux et les salaires constituaient la dépense la plus importante — cinq millions de dollars par mois. Les frais de représentation étaient eux aussi considérables, comme le fameux palais des Mille et Une Nuits acheté par Amado à Hermosillo, dans l'État du Sonora. Situé non sans provocation à quelques centaines de mètres de la résidence du gouverneur, le palais était un château kitsch dont les coupoles en forme d'oignon rappelaient les églises orthodoxes russes ou le Kremlin, et dont la blancheur, aujourd'hui souillée par les milliers de graffitis qui recouvrent ses murs, évoque les palais des maharajas. Un refuge doré et inaccessible, même pour ses plus proches collaborateurs qui, avant d'être reçus par le parrain, devaient passer entre les griffes du Flaco, le « directeur administratif » d'Amado, responsable des relations avec les institutions politiques et militaires au sein du cartel de Juárez. On raconte qu'à l'époque où le Maître des Cieux était encore peu connu, il aimait se présenter à l'Ochoa Bali Hai, un des restaurants les plus connus de Mexico, s'asseoir près des toilettes, commander trois

assiettes de fruits de mer et tout ce que désiraient ses gardes du corps postés à l'extérieur. Puis il se levait, il réglait l'addition en dollars et, après avoir tendu un généreux pourboire au chef ainsi qu'aux serveurs, il sortait comme il était entré, tel un client ordinaire. Même lorsqu'il finit en prison, pour port d'armes illégal et vol de voitures, il ne renonça pas à un certain confort : vins fins, filles sublimes et accès illimité à ses contacts.

Nul ne connaissait les mouvements d'Amado, qui se déplaçait sans cesse entre ses innombrables résidences dans tout le pays. Excentricité et ostentation, contrebalancées par des décisions financières raisonnables et par l'obsession de la sécurité, en faisaient le narcotraffiquant parfait. Beau et féroce, intelligent et intrépide, courageux et au cœur tendre. Une sorte de héros moderne. Il tissa des liens avec certains parrains de Guadalajara, obtint le contrôle des aéroports et des pistes clandestines, corrompit José de Jesús Gutiérrez Rebollo, chef de l'Institut national pour la lutte contre la drogue qui, avec ses hommes, devint son bras armé, profitant de son solide réseau d'informateurs pour faire place nette des ennemis et des concurrents en échange de pots-de-vin de millionnaires. Amado envisagea même de passer un accord avec le gouvernement fédéral : au Mexique, cinquante pour cent de ses biens, sa collaboration pour mettre fin à la violence entre les clans et l'assurance que la drogue n'envahirait pas le pays, mais seulement les États-Unis et l'Europe ; à lui, la paix et la tranquillité lui permettant de diriger ses affaires.

Mais il n'en eut pas le temps.

Le 2 novembre 1997, la police fit une découverte macabre au bord de l'Autopista del Sol, qui relie Mexico à Acapulco, trois cadavres dans des fûts remplis de béton. Il s'agissait de chirurgiens esthétiques renommés qui avaient disparu quelques semaines plus tôt. Une fois extraits du béton, les corps révélèrent les tortures auxquelles ils avaient été soumis avant qu'on ne les achève : yeux énucléés et os brisés. On les avait frappés si fort qu'on avait dû lier le corps d'un des trois hommes afin que ses muscles tiennent ensemble. Deux d'entre eux étaient morts par asphyxie, étranglés avec des câbles : le troisième avait été abattu d'une balle dans la nuque. Leur faute ? Avoir eu le courage d'opérer Amado Carrillo Fuentes qui, comme beaucoup de narcos, avait voulu se faire refaire le visage. Quatre mois plus tôt, le 4 juillet 1997, le Maître des Cieux mourait dans la chambre 407 de l'hôpital Santa Monica de Mexico, des suites d'une opération de chirurgie esthétique et de liposuccion qu'il avait subie sous un faux nom. Une dose trop forte d'hypnovel, un puissant sédatif employé durant la phase postopératoire, lui avait été fatale. Son cœur, déjà affaibli par la consommation de coke, n'avait pas résisté. En réalité, on n'a jamais su s'il s'était agi d'un meurtre, d'une négligence ou s'il était

mort de causes naturelles. La fin inexplicable d'un souverain a une aura légendaire d'immortalité ; mais elle s'accompagne aussi de médisances qu'on ne retient plus. On dit qu'Amado a été tué par sa vanité, mais il est plus probable qu'il ait voulu changer d'aspect afin d'échapper aux forces de l'ordre et à ses ennemis. Un destin facétieux que celui du chef de Juárez : il avait passé sa vie à se planquer et il la perdit en voulant se cacher pour de bon.

La mort d'Amado laissa un grand vide. Son frère Vicente prit le pouvoir au sein du cartel, mais les rapports entre les Carrillo Fuentes et les groupes rivaux devinrent de plus en plus tendus. En 2001, après l'évasion de prison du Chapo Guzmán, de nombreux membres du cartel de Juárez décidèrent de le suivre et de rejoindre celui du Sinaloa. Le 9 avril 2010, l'agence Associated Press annonça que le cartel du Sinaloa avait gagné la bataille contre les hommes de Juárez. Mais cette épitaphe médiatique n'a pas empêché ces derniers de poursuivre leur guerre. Un conflit qui a fait de Ciudad Juárez la ville la plus violente et la plus dangereuse du monde, avec près de deux mille homicides par an.

En juillet 2010, dans une rue du centre-ville, une voiture piégée contenant dix kilos d'explosifs déclenchés au moyen d'un téléphone portable a tué un agent de la police fédérale, un médecin et un musicien qui habitaient le quartier. Ayant entendu des coups de feu, ces derniers étaient descendus dans la rue afin de secourir une personne qui gisait à terre, vêtue d'un uniforme de la police. Mais il s'agissait en fait d'un appât destiné à attirer l'attention des fédéraux, comme le révélèrent ensuite les narcos arrêtés. On a retrouvé près du lieu de l'attentat un message tracé au spray noir sur un mur : « Ce qui s'est passé dans la calle 16 de Septiembre attend tous les officiels qui continueront à appuyer El Chapo. Cordialement, Cartel de Juárez. Car nous avons d'autres voitures piégées. »

« Viande grillée ! Viande grillée ! » peut-on entendre chaque jour en marchant dans les rues surpeuplées de Ciudad Juárez. N'était le ton survolté des voix stimulées par l'adrénaline, on pourrait croire qu'il s'agit d'un dialogue entre deux Mexicains qui se mettent d'accord en vue d'un barbecue dominical. Mais c'est le nom de code utilisé par les narcos pour désigner les victimes de meurtres. Car entre-temps la tuerie se poursuit imperturbablement. Des corps décapités et mutilés. Des cadavres exhibés en public dans le seul but de maintenir le statu quo de la peur. Des corps comme celui de l'avocat Fernando Reyes, étouffé au moyen d'un sac en plastique, frappé plusieurs fois à la tête avec une pelle puis jeté dans une fosse où il a été recouvert d'abord de chaux vive, puis de terre.

« Viande grillée ! Viande grillée ! »

El Chapo ne permet pas aux autres de mesurer l'ampleur de sa rage. C'est inutile. Ce qui est utile, en revanche, c'est de punir de mort ceux qui le méritent. Mais même quand il applique cette sentence définitive, il ne tolère pas que transparaissent la moindre émotion. El Chapo est à la fois sanguinaire et rationnel. El Mochomo — comme on appelle au Sinaloa les fourmis rouges du désert qui mangent tout et résistent à tout — est son contraire. Il aime la belle vie, il aime s'entourer de femmes. Chez lui, le va-et-vient est incessant. El Mochomo, c'est le surnom d'Alfredo Beltrán Leyva, à qui ses frères ont confié le rôle le plus en vue. Mais El Chapo sait qu'Alfredo est dangereux. Il se vante trop et devient ainsi une cible facile, son comportement est peu compatible avec la cavale. Puis le niveau d'alerte augmente de façon décisive : El Chapo apprend que les Beltrán Leyva négocient avec les Zetas. La scission est inévitable. Mais, entre narcos mexicains, même les séparations à l'amiable s'accompagnent toujours d'un fleuve de sang.

Alfredo Beltrán Leyva est arrêté à Culiacán en janvier 2008 en compagnie de trois membres de son service de protection rapprochée. Il est en possession de près d'un million de dollars, de montres de luxe et d'un véritable petit arsenal, qui comprend entre autres plusieurs grenades à fragmentation. C'est un coup dur pour Sinaloa, car Alfredo supervise le trafic de drogue à grande échelle, il s'occupe du blanchiment d'argent au sein de l'organisation et corrompt les policiers. C'est le ministre des Affaires étrangères du cartel. Malgré cela, aux yeux des frères Beltrán Leyva — qui ont commencé à se venger en tuant l'officier de la police fédérale coupable d'avoir arrêté Alfredo —, derrière ce geste il ne peut y avoir qu'El Chapo, qui veut se débarrasser de ses anciens amis. Il faut rendre coup pour coup et il n'est guère difficile de savoir qui frapper.

Édgar Guzmán López n'a que vingt-deux ans, mais on lui promet déjà une brillante carrière. C'est le fils du Chapo. En compagnie de quelques amis, il est allé faire un tour au centre commercial de Culiacán. Jeter un coup d'œil aux vitrines et un autre aux *chicas*. C'est une journée tranquille. Ils regagnent la voiture garée sur le parking lorsqu'ils voient venir vers eux quinze hommes en uniforme équipés de gilets pare-balles bleu ciel. À en juger par leur façon d'avancer, on pourrait croire que ce sont des soldats. Les jeunes gens ne bougent pas, ils sont pétrifiés. Avant que les hommes n'ouvrent le feu, ils ont le temps de lire un sigle sur leurs gilets pare-balles : FEDA, c'est-à-dire Fuerzas Especiales de Arturo. Ils sont au service d'Arturo Beltrán Leyva, dit El Barbas, qui avait puisé dans son savoir-faire militaire quelques années auparavant pour former les Negros. La rupture avec le cartel du Sinaloa, il l'a préparée en créant une unité spéciale dotée de la même structure et de la même discipline que l'armée et les corps

de police spéciaux, qui se servent d'armes lourdes semblables à celles des soldats de l'OTAN (dont le fusil-mitrailleur P90) et se chargent de protéger les chefs, mais aussi d'éliminer les tueurs de cartels rivaux. Nous sommes en 2008. Sur le sang du fils du Chapo, Arturo Beltrán Leyva fonde avec ses quatre frères un cartel qui porte leur nom. Ils vendent de la cocaïne, de la marijuana et de l'héroïne, grâce en particulier au contrôle total des principaux aéroports de Mexico, des États du Guerrero, du Quintana Roo et du Nuevo León. Parmi leurs activités, on compte également le trafic de personnes, le proxénétisme, le blanchiment d'argent sale à travers des hôtels, des restaurants et des villages de vacances, l'extorsion, les enlèvements et le trafic d'armes. Du sud au nord du continent américain, ils gèrent des couloirs dans lesquels circulent des tonnes de drogue. Le cartel est nouveau, petit, mais déterminé à conquérir une part importante du pouvoir. Cependant, les autorités mexicaines veulent d'emblée étouffer les affaires de la famille et ne laissent pas passer l'occasion que représente une fête organisée par Arturo au cours de l'hiver 2009.

Pour El Barbas, une fête de Noël n'en est pas une si on ne s'amuse pas. À cette occasion, il n'a pas regardé à la dépense et, chez lui, dans l'un des quartiers les plus exclusifs de Cuernavaca, dans l'État du Morelos, il a fait venir des artistes tels que Los Cadetes de Linares et Ramón Ayala, vainqueur de deux Grammy Awards et de deux Latin Grammy, qui a sorti plus de cent albums. S'y ajoutent une vingtaine d'escort girls. Les forces spéciales de la marine mexicaine encerclent le bâtiment. La fusillade laisse plusieurs corps à terre. Mais pas celui d'Arturo, qui parvient à s'enfuir. La marine mexicaine ne perd pas sa trace et, moins d'une semaine plus tard, elle le repère dans un autre quartier résidentiel. Cette fois, Arturo ne doit pas s'échapper et la marine décide d'employer les grands moyens : deux cents hommes, deux hélicoptères et deux petits blindés de l'armée. La bataille dure près de deux heures, au terme desquelles Arturo et quatre de ses hommes sont tués. La photo du corps du Barbas circule sur Internet : son pantalon est baissé afin qu'on voie son slip, et son tee-shirt remonté laisse apparaître un torse nu couvert d'amulettes et de billets de banque, pesos et dollars. C'est l'humiliation finale de l'ennemi. Les militaires nieront avoir touché le corps, mais il y a fort à parier que les techniques d'humiliation si chères aux nouveaux cartels comme les Zetas et les Beltrán Leyva eux-mêmes contaminent peu à peu les hommes payés pour y mettre fin. Armée et narcos, de plus en plus semblables.

Aussitôt après la mort d'Arturo Beltrán Leyva, le cartel se venge : quatre parents d'un des militaires qui a perdu la vie dans l'opération sont tués. Entre-temps, devant la tombe du Barbas, enterré au cimetière Jardines del Humaya à Culiacán, on dépose une tête coupée.

Une dizaine de jours plus tard, Carlos Beltrán Leyva, le frère d'Arturo, est arrêté par la police fédérale mexicaine à Culiacán : lors d'un contrôle, il avait présenté un faux permis de conduire. D'après la rumeur, cette fois encore c'était El Chapo qui avait fourni à la police des informations permettant sa capture. Après la mort d'Arturo, les luttes intestines font rage au sein du cartel pour conquérir la place de leader : d'un côté les lieutenants Édgar Valdez Villarreal, La Barbie, et Gerardo Álvarez-Vázquez, dit El Indio ; de l'autre la faction menée par Héctor Beltrán Leyva, El H, et son homme de confiance Sergio Villarreal Barragán, un ancien agent de la police fédérale, surnommé El Grande ou King Kong, en raison de ses deux mètres et quelque de stature. Tous seront arrêtés, sauf Héctor, qui tient toujours les rênes de ce qu'il reste du cartel et pour la capture duquel les États-Unis offrent une récompense de cinq millions de dollars, tandis que le gouvernement mexicain, lui, est prêt à verser trente millions de pesos. C'est une sorte de génie financier qui, après des années d'anonymat, a réussi à prendre le contrôle du groupe, car il est doué pour les affaires et a su conserver de bonnes relations avec ses nouveaux alliés, les Zetas.

La guerre entre les Beltrán Leyva et leurs anciens associés de Sinaloa n'a pas mis à feu et à sang que Culiacán et le reste de l'État, elle s'est aussi propagée aux États-Unis, en particulier à Chicago, où opèrent les jumeaux Margarito et Pedro Flores, deux Américains d'origine mexicaine. Leur flotte de camions relie Los Angeles aux villes du Midwest vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept. Ce sont des distributeurs sérieux et efficaces. Ils garantissent à leurs clients des cargaisons mensuelles de deux tonnes de coke et d'héroïne, de la frontière jusqu'aux rives du lac Michigan. Mais le problème est leur cupidité et, de fait, ils travaillent avec le cartel du Sinaloa, mais ne dédaignent pas traiter aussi avec les Beltrán Leyva. Quand El Chapo l'apprend, il envoie plusieurs de ses hommes à Chicago avec pour mission d'empêcher que son monopole dans le domaine de la distribution ne soit entamé par des cartels rivaux. Tandis que les Flores reçoivent des menaces de Sinaloa, la DEA surveille les jumeaux et les arrête en 2009. Grâce, entre autres, aux témoignages de Margarito et de Pedro, devenus leurs informateurs, les Américains ajoutent quelques pièces au puzzle complexe que constituent les mouvements du Chapo et ceux des Beltrán Leyva.

Quelques mois plus tard, les autorités américaines portèrent un autre rude coup au roi du Sinaloa en arrêtant sept cent cinquante membres du cartel aux États-Unis. Une armée : les présidents américains en parlent peu, mais des légions entières opèrent sur le territoire national. Durant les vingt et un mois que dura l'opération ont été saisis cinquante-neuf millions de dollars en espèces, plus de

douze mille kilos de cocaïne, plus de sept mille kilos de marijuana, plus de cinq cents kilos de *crystal meth*, environ un million trois cent mille comprimés d'ecstasy, plus de huit kilos d'héroïne, cent soixante-neuf armes, cent quarante-neuf véhicules, trois avions et trois bateaux, dans plusieurs États des États-Unis, de la côte ouest à la côte est. Un succès considérable, qui a pourtant fini par apparaître comme une victoire à la Pyrrhus. Les autorités américaines sont parvenues à fixer droit dans les yeux le cartel du Sinaloa et ce qu'elles ont vu, c'est une multinationale avec des liens et des ramifications partout dans le monde avec, au sein de son conseil d'administration, des supermanagers qui ont des relations dans tous les coins de la planète. Les dirigeants narcos payés par le cartel du Sinaloa servent d'intermédiaires dans de nombreux pays d'Amérique du Sud. Les médias gardent le silence, mais El Chapo est en train de conquérir l'Afrique de l'Ouest et, d'après certaines enquêtes, il prend également pied en Espagne.

Pour El Chapo, la drogue est un instrument, et sa domination totale sur six cent huit kilomètres de frontière entre le Mexique et l'Arizona est le moteur de sa fortune personnelle. S'il faut s'embarquer dans de nouvelles aventures, ce n'est pas grave, y compris s'occuper de *hielo*. Pas la glace, mais bel et bien le *crystal meth*, les cristaux de métamphétamine. Son effet se prolonge jusqu'à six, voire douze heures. Il est moins cher que la coke, il t'use plus vite et, si tu en prends trop, l'effet parasite se manifeste : tu sentiras comme des vers qui grouillent sous ta peau et tu te gratteras jusqu'au sang comme pour t'ouvrir le corps et chasser ces invités malfaisants. Mais c'est là un effet secondaire d'une drogue qui, pour le reste, a ceux de la coke, simplement plus étendus et pires. La demande ne fait qu'augmenter, mais il manque un chef, quelqu'un en mesure de transformer cette occasion en fleuve d'argent. El Chapo voit l'aubaine : le cartel du Sinaloa est prêt. Il connaît l'homme de la situation, celui qui saura gérer le nouveau business : Ignacio Coronel Villarreal, qui devient le Roi de Cristal. Pour produire du *crystal meth*, on a juste besoin des bons produits chimiques et de laboratoires clandestins. Pour peu qu'on ait des contacts sur la côte pacifique, il n'est guère difficile de faire arriver de Chine, de Thaïlande et du Vietnam les cargaisons de « précurseurs ». Une affaire très rentable : on investit un dollar et on en gagne dix aux coins de rue.

C'est la technique de Sinaloa. Sa capacité d'entreprendre. Flairer rapidement chaque nouveau business. Sinaloa colonise. Sinaloa va de plus en plus loin. Sinaloa veut commander. Lui seul. Eux seuls.

Sur une terre où le trafic de drogue est la première puissance économique par le chiffre d'affaires, le numéro un du secteur compte plus qu'un ministre. El Chapo a une vision claire de son temps : le

monde occidental ne peut pas y arriver, les droits s'opposent au marché, et il comprend donc que les pays riches ont besoin de « zones » sans lois, sans droits. Le Mexique a la coca, les États-Unis ses consommateurs ; le Mexique a la main-d'œuvre bon marché, les États-Unis en ont besoin ; le Mexique a des soldats, les États-Unis ont des armes. Y a-t-il trop de malheur dans le monde ? La réponse est prête : cocaïne. El Chapo sait tout cela. Et c'est ainsi qu'il est devenu roi. Dans les cercles internationaux du narcotrafic, il possède l'autorité mystique du pape, conquise au moyen d'une campagne de séduction qui lui a donné le poids d'un Obama, et son génie, sa capacité à identifier de nouvelles tranches de marché font de lui le Steve Jobs de la coke.

C'est pour cette raison que le 22 février 2014 passera à la postérité comme une des dates qui ont fait l'histoire du Mexique et du monde entier. Ce jour-là, Joaquín Guzmán Loera dit El Chapo, le narco le plus recherché du monde, est arrêté en compagnie d'un de ses collaborateurs. À six heures quarante, heure locale, dans l'hôtel-résidence Miramar, en plein centre de Mazatlán, État du Sinaloa, grâce à une gigantesque opération conduite par la marine militaire mexicaine avec la collaboration de la DEA au cours de laquelle sont utilisés deux hélicoptères et six unités terrestres d'artillerie. Pourtant, pas un seul coup de feu n'est tiré. Le fuyard le plus dangereux du Mexique, sur la tête duquel pesait une récompense de cinq millions de dollars, se cachait dans le Sinaloa. En treize ans de cavale, peut-être ne s'était-il jamais éloigné de là, de cette terre qui lui a donné sa force et offert sa protection.

L'opération militaire visant sa capture avait débuté une dizaine de jours auparavant, quand les forces de l'ordre avaient repéré à Culiacán, son fief, diverses habitations où El Chapo avait l'habitude de séjourner. Lui qui avait toujours su creuser des galeries pour faire entrer les drogues aux États-Unis est également parvenu à se servir de ce talent pour se cacher : de fait, certaines de ces maisons étaient reliées entre elles par des passages souterrains. À plusieurs reprises, les militaires avaient failli attraper le parrain, mais il était toujours parvenu à s'enfuir. Durant les derniers mois, plusieurs membres du cartel du Sinaloa avaient été arrêtés : le piège se resserrait autour du Chapo. Au début de la semaine, la police avait fait une incursion chez son ex-femme, Griselda López, chez qui on avait découvert des armes et un tunnel qui donnait sur les égouts. C'est justement le réseau d'égouts qu'El Chapo utilisait pour se déplacer d'une partie à l'autre de la ville, tunnel après tunnel, de planque en planque.

Le plus étonnant, c'est qu'El Chapo ait été arrêté dans une résidence de Mazatlán, qui est une localité touristique : il n'était pas caché dans les montagnes de la sierra, comme beaucoup le pensaient. Mais en

ville non plus, El Chapo n'avait pas exagéré : un immeuble ordinaire, au hall plutôt dépouillé, et une chambre simple, ainsi qu'il avait toujours vécu.

Sa capture a été suivie au Mexique avec la même appréhension qu'une finale de Coupe du monde et plus qu'une élection présidentielle. Pendant des années, de fausses nouvelles concernant son arrestation ou sa mort avaient circulé. Et donc, ce 22 février, personne n'arrivait à y croire. Sur Twitter, des milliers de messages : « C'est vraiment lui ? Prouvez-le », « Tant que je ne verrai pas El Chapo les menottes aux poignets, je n'y croirai pas », « El Chapo restera toujours El Chapo, ils ne l'ont pas arrêté ! » Beaucoup n'ont pas caché leur déception ni leur soutien au chef de Sinaloa, et nombre de ces messages étaient en anglais. Quelqu'un a même créé un compte Twitter, #FreeChapo, Libérez Chapo. Des messages qui disent l'état réel du monde bien mieux que nombre d'articles de journaux et de meetings politiques.

La nouvelle de l'arrestation du Chapo est une histoire presque aussi rocambolesque que celle de l'arrestation elle-même. L'information a été rendue publique à neuf heures cinquante-quatre par Associated Press, qui avait eu vent de l'opération grâce à un fonctionnaire américain resté anonyme. Puis, pendant des heures, les autorités mexicaines n'ont pas confirmé. Tout ce temps, les rumeurs sur l'arrestation du Chapo se mettent à circuler sur les sites du monde entier. Une conférence de presse annoncée pour onze heures trente par les Mexicains est ensuite annulée par le secrétaire d'État, ce qui laisse entendre que l'homme arrêté n'est pas El Chapo. Néanmoins, la photo d'un homme moustachu, torse nu, entraîné par un militaire en treillis, commence à circuler. C'est bien lui, semble-t-il, mais treize ans ont passé depuis ses dernières photos officielles, ça pourrait très bien être quelqu'un qui lui ressemble. Dans l'attente d'une confirmation de son identité, le monde retient son souffle. À douze heures huit, le ministre de l'Intérieur Miguel Ángel Osorio Chong annonce qu'une conférence de presse se tiendra à treize heures. Démentiront-ils ? Confirmeront-ils ? On a moins de doute lorsque, à douze heures trente-trois, les autorités mexicaines confirment sur CNN l'arrestation du Chapo. Mais, pour le moment, il n'y a pas de communiqué officiel. Les supporters du Chapo peuvent encore espérer qu'il ne s'agit que d'un terrible malentendu. À treize heures vingt, sa photo disparaît de la liste des hommes les plus recherchés par la DEA. C'est la confirmation américaine. Elle devance de quelques minutes celle des Mexicains, donnée par le président Enrique Peña Nieto, qui exprime dans un tweet sa gratitude à l'égard des forces de sécurité pour le travail accompli. En fait, il célèbre là le plus joli coup réalisé depuis le début

de son mandat. À quatorze heures quatre, un hélicoptère de la police fédérale atterrit devant les journalistes rassemblés dans un hangar de la marine. En conférence de presse, les autorités annoncent ce que tout le monde sait déjà : El Chapo a été capturé. Elles expliquent où et comment a eu lieu l'arrestation. Le procureur général de la République dresse la liste des personnes interpellées et des biens saisis : treize hommes, quatre-vingt-dix-sept armes longues, trente-six armes courtes, deux lance-grenades, quarante-trois véhicules, seize maisons et quatre fermes. Il ne manque qu'un détail : le héros du jour. Et le voici qui fait son entrée sur scène à quatorze heures onze. Les photographes l'immortalisent tandis qu'il traverse l'esplanade avant de monter dans l'hélicoptère de la police fédérale. Jean noir, chemise blanche, cheveux et moustache bien coupés. Il paraît fatigué et ne fanfaronne pas, alors que les hommes de la marine militaire en treillis le tiennent par les bras et l'obligent à baisser la tête. Aucune présentation aux médias, juste quelques images pour confirmer l'arrestation. À quinze heures, on annonce qu'El Chapo a été incarcéré au Penal del Altiplano, la prison qui se trouve à Almoloya de Juárez, dans l'État de Mexico.

Depuis trois ans, El Chapo a par ailleurs un nouveau lien avec les États-Unis. En août 2011, sa jeune épouse Emma, ressortissante américaine, a donné naissance à deux jumelles dans une paisible clinique de Lancaster (près de Los Angeles), sous la surveillance des policiers antidrogue, qui n'ont rien pu faire, car la jeune fille, qui avait vingt-deux ans, n'était l'objet d'aucun chef d'accusation. Des hommes du Chapo l'avaient accompagnée jusque-là. Seule précaution, la femme n'avait pas précisé le nom du père sur le certificat de naissance des deux petites filles. Mais tout le monde savait de qui il s'agissait.

Une fois l'arrestation du Chapo confirmée, parallèlement aux messages de triomphe des autorités mexicaines et américaines, d'autres messages sont apparus sur les réseaux sociaux, de gens qui voient en lui un héros, un bienfaiteur, un dieu mexicain. La réaction la plus fréquente est l'incrédulité : « El Chapo est trop malin pour se laisser arrêter », « El Chapo est trop intelligent pour se faire coincer », « Impossible qu'ils l'aient arrêté à deux pas de chez lui ». Comme s'il avait décidé lui-même cela aussi, comme s'il avait choisi le bon moment. Les hypothèses sont nombreuses : devenu « trop encombrant d'un point de vue politique », El Chapo a compris que se laisser prendre était la meilleure solution pour continuer à diriger ses affaires. Ou bien il a compris que l'heure des règlements de comptes était proche et qu'en faisant un pas de côté il éviterait de se faire tuer par la nouvelle génération de Sinaloa, déjà prête à prendre sa place. Certains insinuent même qu'El Mayo, fidèle parmi les fidèles, a vendu son chef, craignant d'être arrêté ou tué. De fait, depuis plusieurs jours,

c'est sa capture que la presse attendait, mais c'est celle du Chapo qui a eu lieu. La seule certitude, c'est l'ambiguïté. Son arrestation peut difficilement être le fruit du seul travail de la police car, tout le monde le sait, dans le Sinaloa rien ne se passe sans la volonté du Chapo. Le roi est mort, vive le roi.

TUEUR D'AMIS

La ville de Matamoros, dans l'État du Tamaulipas, dans le nord-est du Mexique, se dresse sur la rive sud du río Bravo et elle est reliée par quatre ponts à Brownsville, au Texas. Ces quatre ponts sont comme quatre oléoducs à travers lesquels le pétrole blanc est injecté aux États-Unis. Ici, c'est le cartel du Golfe, l'un des plus féroces, qui fait la loi. En 1999, la quantité de cocaïne que le cartel du Golfe parvenait à introduire chaque mois aux États-Unis s'élevait à cinquante tonnes, et sa zone d'influence s'étendait du golfe du Mexique à une partie de la côte pacifique, des zones conquises par la violence, la corruption et au moyen d'accords passés avec d'autres groupes de narcotrafiquants. Ils étaient les numéros un. Et leur numéro un était Osiel Cárdenas Guillén.

El Padrino, qui arrive le dernier, prend place et donne sa bénédiction aux nouveaux chefs de secteur en portant une série de toasts : c'est une histoire qu'Osiel a entendue un million de fois. Certes, chacun a sa version, le récit est aussi changeant qu'un ciel d'avril, mais le suc du discours était toujours le même : un nouveau monde avait été créé. Osiel était né empli de rage. Provocateur quand il était enfant, il devint une brute à l'adolescence, puis un jeune homme violent. Une colère aveugle, sans raison, qu'il couvait et alimentait constamment, et qu'une intelligence brillante rendait sadique, démoniaque.

« Si tu peux avoir le monde, pourquoi te contenter d'un morceau ? » disait-il, d'après ce qu'on raconte, à tout interlocuteur malavisé qui l'ennuyait une fois de plus avec l'histoire du Padrino et du partage des zones. Qui ne répondrait pas la même chose, s'il était le fils d'un

couple indifférent à sa propre misère, mettant au monde un enfant après l'autre avant de les laisser galoper au milieu de poules squelettiques ? Osiel inventa son propre monde, le plus éloigné possible de celui qui l'entourait. Dès ses quatorze ans, il était aide-mécanicien le matin et travaillait l'après-midi dans une *maquiladora*, assemblant avec deux cents autres ouvriers les pièces d'aspirateurs que les ménagères yankees utiliseraient quelques kilomètres plus au nord.

Quand la soif de revanche s'ajoute à la rage, il y a deux issues possibles : la frustration ou une ambition illimitée. Osiel choisit la seconde. À la *maquiladora*, il avait rencontré une fille du genre éveillé, avec deux perles à la place des yeux. Mais Osiel n'osait pas l'inviter à sortir, il avait honte, car il ne pouvait se payer une voiture pour aller la chercher ni une soirée dans un restaurant, même modeste. Il se mit donc au deal. Rapide, fructueux, juste assez risqué pour lui offrir les poussées d'adrénaline dont il avait tant besoin. Pour les dealers qui font leurs premières armes, plus on risque et plus on affirme son leadership. La cruauté est essentielle si l'on veut conserver le pouvoir. Sans elle, on apparaît faible et les adversaires en profitent. Comme les chiens : celui qui aboie le plus fort devient le chef de meute.

Dans le même temps, les rapports avec les forces de l'ordre se firent plus étroits. En 1989, à vingt et un ans, Osiel fut arrêté pour la première fois, accusé d'homicide, puis libéré sous caution dès le lendemain. L'année suivante, il se retrouva de nouveau en prison, accusé de coups et blessures, et d'intimidation, mais cette fois-là aussi il n'y fit qu'un court passage. À vingt-cinq ans, il fut arrêté à Brownsville, au Texas, accusé de trafic de drogue, car au moment de son interpellation il avait sur lui la quantité qui justifiait pareil chef d'accusation : deux kilos de cocaïne. Condamné à cinq ans de prison, il s'en tira une fois de plus, grâce à un échange de prisonniers entre le Mexique et les États-Unis. De retour au pays, tout serait plus facile et, de fait, Osiel retrouva la liberté au bout d'un an, en 1995.

Les grands chefs criminels ont un point commun : la volonté de se forger une aura charismatique. Le désir d'amadouer, de séduire. Peu importe que l'objectif soit de coucher avec une femme ou d'éliminer un dealer rival en convainquant des partenaires que ce salopard l'a mérité. Une fois identifié le levier actionnant la volonté des hommes qu'on a en face de soi, c'est gagné. Osiel savait qu'il pourrait couper des mains, menacer des proches ou brûler des hangars, mais il savait aussi que tirer les bonnes ficelles était le moyen le plus rapide d'obtenir ce qu'il voulait. Ceux qui ne le craignaient pas l'adoraient et ceux qui ne l'adoraient pas prenaient leurs jambes à leur cou dès qu'ils entendaient son nom. Osiel parvint à s'infiltrer au sein de la police judiciaire fédérale en devenant *madrina*, informateur, et peu à peu il obtint ainsi la protection qui lui permettait d'opérer en toute

tranquillité. À présent, il pouvait tenir à l'œil les deux camps qui s'affrontaient et, dans le même temps, tisser des liens avec les hommes du cartel du Golfe. Il fit la connaissance de Salvador Gómez Herrera, dit El Chava, devenu chef du cartel du Golfe après la capture de Juan García Ábrego. Herrera lui raconta lui aussi l'histoire du Padrino qui levait son verre et trinquait à l'attribution du canal de Matamoros.

Durant la seconde moitié des années quatre-vingt-dix, le cartel du Golfe est secoué par des guerres de succession. Ils étaient nombreux à considérer que l'organisation était fichue, alors que quelques années plus tôt — après l'arrestation du Padrino, du temps de l'âge d'or durant lequel García Ábrego avait été à la tête du cartel —, c'était l'un des plus puissants. Mais à présent il avait la police sur le dos, ainsi que le FBI et les cartels rivaux. Fondé dans les années soixante-dix par un personnage au nom ronflant, Juan Nepomuceno Guerra, qui, durant la prohibition, faisait de la contrebande d'alcool aux États-Unis, le cartel semblait sur le point de disparaître. Juan García Ábrego tombe, arrêté par les autorités mexicaines puis extradé vers les États-Unis, où il est condamné onze fois à la perpétuité. Son frère Humberto échoue : trop faible. Sergio El Checo Gómez échoue également, trahi par ses gardes du corps et par ses associés, qui conspirent contre lui. Óscar Malherbe de León tombe, aussitôt arrêté. Hugo Baldomero Medina Garza, le Maître des camions, tombe, à son tour arrêté : c'est la fin des tonnes de cocaïne qu'il transportait chaque mois aux États-Unis, cachées dans des caisses de légumes ou de fruits de mer. La police célèbre le crépuscule des dieux, mais pendant ce temps El Chava et Osiel deviennent amis et complices. Ils semblent inséparables, ils s'activent, accumulent pouvoir et argent. Mais ce n'est pas suffisant, du moins pas pour Osiel. On ne peut être deux à se partager le pouvoir, c'est ce qu'il répond chaque fois à ceux qui s'obstinent à ressortir l'histoire du Padrino : « Si tu peux avoir le monde, pourquoi te contenter d'un morceau ? » Et donc, après leur arrestation commune et en corrompant des gardiens pour parvenir à s'enfuir, Osiel tue El Chava. Ce jour de 1998, il obtient deux résultats : le contrôle total du cartel du Golfe et un surnom, El Mata Amigos : le Tueur d'amis.

Tu es un type qui tue ses amis. Peut-être es-tu même capable de tuer tes parents, tes frères et sœurs, tes enfants. Qu'as-tu à craindre ? Si tu n'as aucun lien, que tu n'as rien à perdre, tu es invincible. Et si ton esprit est brillant, tu as devant toi un avenir radieux. El Mata Amigos restructure l'organisation et la fait entrer dans le vingt et unième siècle. La corruption garantit sa protection. Même le 21^e régiment de cavalerie motorisée de Nuevo Laredo est à sa botte. Efficaces. Ils reçoivent un appel, un lot de cocaïne a été caché dans les entrepôts d'une usine abandonnée, à la lisière du désert. Ils se précipitent en force sur les lieux, suivis par un essaim de journalistes complaisants,

une irruption rapide et sans heurts, personne sur place, juste quelques kilos de poudre blanche. Mais jamais la moindre arrestation. Des photos, des poignées de main et des sourires. Du joli travail. Propre.

Pendant ce temps, la frontière entre le Mexique et les États-Unis était violée chaque jour, toutes les heures. « Osiel quelque chose... » Telles sont les paroles qu'échangent les responsables antidrogue mexicains. C'est un fantôme, le Tueur d'amis. Mais la sinieuse langue du Tamaulipas qui lèche le cul de l'Amérique, d'autres organisations la convoitent également : les frères Valencia, avec le cartel de Tijuana ; le cartel de Juárez de Vicente Carrillo Fuentes et même les Negros, les escadrons de la mort au service de Sinaloa. Tous prêts à combattre le cartel du Golfe. Une véritable guerre. Des villes comme Nuevo Laredo, Reynosa et Matamoros deviennent des champs de bataille. Il n'est nulle heure du jour ou de la nuit qui ne soit marquée par des exécutions et des enlèvements, il est fréquent de trouver le long des routes des cadavres en morceaux jetés dans des sacs plastique. L'escalade de la violence et du nombre de morts fait monter la pression nationale et internationale, l'opinion publique exigeant qu'on arrête rapidement Osiel Cárdenas Guillén. Osiel est finalement interpellé, puis extradé vers les États-Unis quatre ans plus tard. Le cartel adopte une structure décentralisée, dont deux barons de la drogue se partagent le contrôle : le frère d'Osiel, Antonio Ezequiel Cárdenas Guillén, dit Tony Tormenta (tué par l'armée mexicaine le 5 novembre 2010 à Matamoros) et Jorge Eduardo Costilla Sánchez, dit El Coss (arrêté par la marine mexicaine le 12 septembre 2012 à Tampico). Ces deux chefs ne réussissent cependant pas à mettre fin aux règlements de comptes internes qui dévorent le cartel.

Et, une fois leur règne achevé, vient le tour de Mario Armando Ramírez Treviño, dit El Pelón, le Chauve, ou X20, arrêté à Reynosa le 17 août 2013. Qui sera le suivant ? La DEA mise sur l'un de ces trois hommes : Luis Alberto Trinidad Cerón, dit El Guicho, Juan Francisco Carrizales, dit El 98 et Alberto de la Cruz Álvarez, dit El Juanillo. Mais il y aura toujours une place pour le frère d'Osiel, Homero Cárdenas Guillén, dit El Majadero, l'Idiot.

Aujourd'hui, le cartel du Golfe profite encore de sa proximité avec la frontière américaine. C'est une formidable machine à fabriquer de l'argent, dont le département d'État américain a tenté d'entraver la marche en offrant en 2009 une récompense de cinquante millions de dollars à quiconque serait en mesure de fournir des informations permettant la capture des deux chefs et de quinze autres membres du cartel. Tous les moyens sont bons pour transporter des tonnes de cocaïne, y compris les passages souterrains, qui servent également au trafic d'êtres humains. Ce sont les coursiers de la drogue à qui on fait miroiter le mirage d'une nouvelle vie de l'autre côté de la frontière et

qui portent sur leur dos jusqu'à un demi-million de dollars de drogue. Ou bien ils prennent les bus parcourant l'Interstate 35, l'autoroute qui, à partir de la ville-frontière de Laredo, au Texas, arrive jusqu'au Minnesota, ou l'Interstate 25, qu'on prend à quarante kilomètres d'El Paso, toujours au Texas, et qui mène au nord jusqu'au Wyoming. Les bus sont des moyens de transport parfaits pour les narcos, car le plus souvent ils ne sont pas passés aux rayons X. Mais le cartel du Golfe ne dédaigne pas d'autres solutions plus créatives, comme les trains ou les sous-marins : rapides, sûrs, en mesure de transporter des quantités gigantesques de coke.

« Dans le cœur de chaque homme, il y a un besoin désespéré de batailles à livrer, d'aventures à vivre et de beauté à sauver. » Ces paroles de l'auteur et activiste chrétien John Eldredge avaient toujours plu à Nazario Moreno González, l'un des chefs les plus puissants de la Familia Michoacana, et il avait décidé de les interpréter à sa façon. Moreno González prêchait le droit sacro-saint d'éliminer ses ennemis et ne se séparait jamais de sa table des commandements. « Mieux vaut mourir en combattant la tête haute que vivre à genoux et dans l'humiliation », écrivait Moreno en s'inspirant du révolutionnaire mexicain Emiliano Zapata. Ou bien : « Mieux vaut être un chien vivant qu'un lion mort. » Pour certains, il était El Chayo, pour d'autres El Más Loco, le plus cinglé. Mais tout le monde se souviendra de lui comme du parrain mexicain qui est mort deux fois. En effet, en décembre 2010, les autorités mexicaines ont annoncé qu'il avait été tué par la police fédérale à Apatzingán. Pour expliquer comment l'opération s'était déroulée, le président d'alors, Felipe Calderón, était intervenu en personne, précisant que Nazario Moreno González avait été surpris par les forces de l'ordre au cours d'une fête organisée par des membres de la Familia et qu'il avait été abattu au cours de la fusillade qui avait suivi. Bien que son corps n'ait pas été retrouvé, car des hommes de la Familia l'avaient emporté, d'après les rapports officiels, cette version des faits n'a pas été mise en doute. Du moins jusqu'en octobre 2011, presque un an après, quand Mario Buenrostro Quiroz est arrêté. C'est le chef des Aboytes, un groupe de kidnappeurs lié à la Familia Michoacana. Durant son interrogatoire, Buenrostro a révélé qu'El Chayo était vivant et que, depuis, il était devenu le chef des Templiers, un groupe dissident qui avait quitté la Familia. Dès lors, les rumeurs au sujet d'El Chayo ont pris de l'ampleur et se sont révélées fondées lorsque, le 9 mars 2014, à la suite d'une fusillade à Tumbiscatío, dans le Michoacán, les corps spéciaux de la marine et de l'armée ont abattu un homme qui s'était rebellé contre les militaires venus l'arrêter. Cette fois, les empreintes digitales et le test ADN ne laissent subsister aucun doute : il s'agit de Nazario Moreno González,

officiellement mort trois ans plus tôt. Pendant toutes ces années, il avait continué à diriger son groupe sans être dérangé, de son fief du Michoacán, et n'avait même pas dû s'inquiéter du risque d'arrestation : car personne ne poursuit un mort.

Le Michoacán se trouve sur la côte pacifique. Ici, les *gomeros* du Sinaloa avaient importé leur pavot à opium et appris aux *campesinos* à le cultiver. Michoacán - Sinaloa - États-Unis : pendant des années, ç'avait été le parcours. Des années de spoliations et d'enlèvements, qui menèrent à la création d'une organisation de sécurité privée, la Familia.

La Familia Michoacana est née pour protéger, faire obstacle à la violence et défendre les plus faibles. Pendant plusieurs années, le cartel du Golfe, qui se développait dans cette zone, lui a confié un rôle de support paramilitaire. Mais aujourd'hui, la Familia est un cartel indépendant, spécialisé dans le trafic de *crystal meth*, devenant le principal fournisseur des États-Unis. Ce territoire qui, pendant des décennies, avait attiré les trafiquants en raison de ses collines, véritable refuge naturel, et de son accès au Pacifique facilitant le transport, mais surtout de vastes étendues de terres fertiles, la Tierra Caliente, parfaite pour les plantations de marijuana, est aujourd'hui semé de laboratoires produisant du *crystal meth*. D'après Michael Braun, ancien directeur des opérations à la DEA, la Familia possède au Mexique des laboratoires spécialisés en mesure de produire jusqu'à cinquante kilos de métamphétamine en huit heures. La Familia a en outre des règles sévères en matière de vente de drogue : jamais à ses membres ni à des Mexicains. C'est une morale paradoxale, qui s'exprime sur les banderoles que le cartel arbore dans sa zone de compétence. « Nous sommes opposés au trafic de stupéfiants, nous refusons l'exploitation des femmes et des enfants. »

Pour célébrer son entrée en tant que cartel indépendant dans le monde du narcotrafic mexicain, la Familia s'offre des débuts fracassants : la nuit du 6 septembre 2006, vingt hommes vêtus de noir, aux visages couverts de passe-montagnes, font irruption dans la discothèque Sol y sombra d'Uruapan, à cent kilomètres de Morelia, la capitale du Michoacán. Armés jusqu'aux dents, ils tirent quelques coups en l'air et hurlent aux clients et aux hôtes de se jeter à terre. Dans un climat de terreur générale, ils montent sans tarder au deuxième étage du club, ouvrent des sacs-poubelle noirs et font rouler sur la piste de danse cinq têtes coupées. Avant de repartir, le commando dépose un message à côté des têtes : « La Familia ne tue pas pour de l'argent, elle ne tue ni les femmes ni les innocents. Tous ceux qui meurent ont mérité de mourir. Sachez-le : elle pratique la justice divine. » Telle est la carte de visite avec laquelle la Familia Michoacana se présente au Mexique.

Pour les membres de l'organisation, le territoire est sacré, ils ne tolèrent pas qu'il soit souillé par les drogues et les maladies. Cette vision les rapproche des organisations italiennes, qui enlèvent et punissent quiconque deale dans leur zone. La Familia Michoacana impose un État providence bien à elle. Elle se bat contre la toxicomanie d'une façon singulière et martiale : ses hommes se rendent dans les centres de désintoxication et incitent par tous les moyens les drogués à se soigner, y compris avec l'aide de la prière. Puis ils les obligent à servir au sein du cartel. En cas de refus, ils les tuent. La prière joue un rôle important pour l'organisation, car c'est de sa pratique, ainsi que de la façon dont les membres se comportent, que dépend leur carrière. Le cartel distribue de l'argent aux paysans, aux entreprises, aux écoles et aux églises, il fait de la publicité dans les journaux afin de s'assurer le soutien de la population. C'est précisément au moyen d'un encart dans *La Voz de Michoacán* publié en novembre 2006 que la Familia rend publique son existence : « Certains de nos gestes peuvent sembler forts, mais c'est la seule façon de rétablir l'ordre dans notre État. Tout le monde ne le comprendra peut-être pas dans l'immédiat, mais nous savons que dans les zones les plus frappées, nos actions sont bien reçues, car on peut combattre les délinquants venus d'autres États, que nous ne laisserons plus entrer au Michoacán pour y commettre des crimes. » La Familia est comme un État dans l'État. Elle finance des projets pour la communauté, surveille la microcriminalité et apaise les disputes locales. Et elle fait payer les commerçants locaux : cent pesos par mois l'emplacement au marché de quartier, trente mille la concession automobile. Souvent, les entreprises se voient contraintes de fermer et de laisser leur activité aux mains de l'organisation, qui s'en sert pour blanchir de l'argent sale.

Bien qu'elle s'inspire de valeurs religieuses, la Familia est connue pour ses méthodes extrêmement brutales. Ses membres torturent et tuent les rivaux. « Nous voulons que le président Felipe Calderón sache que nous ne sommes pas ses ennemis et que nous avons de l'estime pour lui. Nous sommes ouverts au dialogue. Nous ne voulons pas que les Zetas entrent au Michoacán. Ce que nous voulons, c'est la paix et la tranquillité. Nous pensons être un mal nécessaire... Nous voulons parvenir à un accord, nous voulons signer un pacte national. » Celui qui s'exprime en ces termes en appelant l'émission *Voz y Solución* présentée par Marcos Knapp sur la chaîne locale de Michoacán CB Televisión se nomme Servando Gómez Martínez, dit La Tuta. Gómez est un membre de haut niveau du cartel, un des associés de Moreno González Martínez, qui est allé jusqu'à proposer une alliance au président Calderón afin d'éliminer ses concurrents les plus dangereux. Mais le gouvernement a refusé de négocier. Malgré cela, la

Familia est l'un des cartels qui ont crû le plus vite durant les années de la guerre de la drogue au Mexique. Du Michoacán, son pouvoir s'est étendu aux États limitrophes du Guerrero, du Queretaro et à Mexico. Et ses tentacules entourent également les États-Unis. De fait, en octobre 2009, les autorités fédérales ont publié les résultats d'une enquête qui a duré quatre ans, le projet Coronado, sur les activités de la Familia dans le pays. En a découlé l'une des plus grandes opérations contre les cartels de la drogue mexicains opérant sur le territoire américain. Plus de trois mille agents participent à un unique raid de deux jours auquel contribuent les autorités locales, régionales et fédérales. Trois cents hommes sont arrêtés dans dix-neuf États américains. Soixante-deux kilos de cocaïne, trois cents kilos de *crystal meth*, quatre cents kilos de marijuana, cent quarante-quatre armes, cent neuf véhicules et deux laboratoires clandestins sont saisis, ainsi que trois millions quatre cent mille dollars en espèces. En novembre 2010, la Familia propose un autre accord : elle est prête à démanteler son cartel, à condition que l'État, le gouvernement et la police fédérale s'engagent à assurer la sécurité dans l'État du Michoacán. Cette proposition a été lancée sous forme de communiqué, des tracts ont été glissés sous les portes des maisons, des commerces et dans les cabines téléphoniques, des narcobanderoles ont été accrochées dans les rues et des lettres envoyées à des blogs, des stations de radio, des journaux, des agences de presse nationales et internationales. Le message affirme que la Familia a été créée pour suppléer le gouvernement incapable de garantir la sécurité de ses citoyens, qu'elle est composée d'hommes et de femmes du Michoacán prêts à donner leur vie pour défendre l'État. Mais, une nouvelle fois, Felipe Calderón, originaire du Michoacán, refuse tout accord avec le cartel. Il n'y aura pas de discussions.

La lutte entre la Familia et les Zetas a fait du Michoacán une zone de guerre. C'est dans sa capitale, Morelia, que s'est produit le 15 septembre 2008, à la veille de la fête nationale mexicaine, ce qu'on considère comme le premier acte de narcoterrorisme dans l'histoire du pays. Peu après que le gouverneur Leonel Godoy eut fait résonner la cloche de l'Indépendance et qu'il eut répété trois fois les mots : « ¡ Viva México ! », deux grenades à fragmentation explosent sur la place noire de monde à l'occasion de la cérémonie, faisant huit morts et plus de cent blessés, tous de simples citoyens. Les innocents aussi sont les victimes de la guerre des narcos. Les autorités montrent du doigt la Familia qui, de son côté, accuse les Zetas sur ses banderoles : « Lâches : c'est le mot désignant ceux qui minent la paix et la tranquillité du pays. Le Mexique et le Michoacán ne sont pas seuls. Merci, Zetas, pour vos actes vils. »

L'attentat de Morelia marque un point de non-retour, dès lors il y a

un avant et un après. Il y a les méthodes du Chapo et il y a celles de la Familia, des Zetas. Avant, il y avait des règles. Quand on trahissait El Chapo, on était exécuté et c'est tout. Pas de spectacle macabre et répugnant. Aujourd'hui, la férocité est systématiquement exhibée en place publique. L'humiliation s'ajoute à la violence extrême. Mais El Chapo a d'emblée compris. Au lendemain de l'attentat, il se hâte de faire circuler par courrier électronique un communiqué de démenti également signé par El Mayo. « Nous, hommes du Sinaloa, avons toujours défendu le peuple. Nous avons toujours respecté les familles des chefs et des simples coursiers, nous avons toujours respecté le gouvernement, nous avons toujours respecté les femmes et les enfants. Quand le cartel du Sinaloa régnait sur toute la République, il n'y avait pas d'exécution. Vous savez pourquoi ? Parce que nous travaillons bien et que nous éprouvons des sentiments. Bientôt, vous verrez plus d'hommes du Sinaloa au Michoacán. Nous reprendrons tous les territoires qui nous ont été volés et nous tuerons quiconque a insulté la famille du Sinaloa, et ni le gouvernement ni les cartels ne pourront nous arrêter. »

Les Zetas et la Familia exhibent leur férocité et s'en servent comme d'un ambassadeur. Sinaloa n'y a recours que lorsqu'elle est nécessaire. C'est un affrontement entre modernité et postmodernité. Entre silence et cris. Les règles du jeu ont changé. Les acteurs se multiplient. Ils naissent très vite, dévorant des régions et des territoires entiers. C'est l'emballage des nouveaux cartels. Des structures plus flexibles, une remarquable rapidité d'exécution, une grande familiarité avec la technologie, des massacres spectaculaires, d'obscures philosophies pseudo-religieuses. Et une furie à faire pâlir tous ceux qui les ont précédés.

Un quartier résidentiel de Cancún. Une fourgonnette abandonnée depuis plusieurs jours commence à attirer l'attention des riverains, qui appellent la police : « Ce fourgon pue la viande avariée. » Quand les agents ouvrent le coffre, ils découvrent trois cadavres menottés, des sacs en plastique sur la tête. Près d'eux, un billet : « Nous sommes le nouveau groupe Mata Zetas, nous sommes contre l'enlèvement et l'extorsion, et nous les combattons dans tous les États, pour un Mexique propre. » Signé : cartel du Jalisco Nouvelle Génération (les Mata Zetas). C'est seulement plus tard qu'on découvrira qu'avant d'être tuées les trois victimes ont été filmées et que la vidéo a été postée sur YouTube. On y voit des hommes couverts d'un passe-montagne, fusil d'assaut au poing, en train de les interroger. C'est ainsi que se présente le cartel du Jalisco Nouvelle Génération, c'est-à-dire les Mata Zetas, les Tue-Zetas. Le cartel le plus jeune.

Le 29 juillet 2010, Ignacio Coronel Villarreal, chef du cartel du Sinaloa, associé du Chapo et oncle d'Emma Coronel, la femme de ce

dernier, est tué à Zapopan, dans l'État du Jalisco, à la suite d'un échange de coups de feu avec l'armée mexicaine. Ses hommes pensent qu'il a été trahi par son propre cartel, qu'ils décident de quitter pour fonder leur organisation. Parmi les fondateurs de Jalisco Nouvelle Génération, on trouve Nemesio Oseguera Ramos, dit El Mencho, Erick Valencia, El 85, et Martín Arzola, El 53 : tous sont d'anciens membres du cartel du Millénaire, qui était une branche de Sinaloa. Débute alors un ballet d'alliances et de scissions. Début 2011, le cartel Jalisco Nouvelle Génération décide de s'emparer de Guadalajara, la capitale de l'État. Tous contre tous. Mais quelques mois s'écoulent et le cartel regagne le giron de Sinaloa. À présent, ils se battent contre les Zetas pour le contrôle de Guadalajara et de Veracruz, mais ils sont également actifs dans les États du Colima, du Guanajuato, du Nayarit et du Michoacán. El Chapo se sert d'eux pour lutter contre les cellules Zetas présentes sur ses terres, tandis qu'ils pensent être un groupe « juste » qui combat le mal incarné par les Zetas.

C'est une guerre dans laquelle les Zetas et Jalisco s'affrontent à visage découvert. Le 20 septembre 2011, on retrouve en plein jour dans le centre de Veracruz trente-cinq cadavres — vingt-trois hommes et douze femmes — entassés dans deux camions. Les corps portent des signes de torture et ont les mains liées, certains ont un sac sur la tête. Ce sont des Zetas. Dans un communiqué vidéo diffusé sur Internet après le massacre, cinq hommes coiffés de passe-montagnes sont assis autour d'une table couverte d'une nappe. Devant eux sont posées des bouteilles d'eau, comme pour une conférence de presse. Car c'en est bien une : une conférence de presse pour revendiquer le crime. « Nous voulons que les forces de l'ordre nous croient quand nous affirmons que notre seul objectif est d'éliminer les Zetas. Nous sommes des guerriers anonymes, mais fièrement mexicains... » Quelques jours plus tard, les corps sans vie de trente-six personnes sont découverts dans trois maisons différentes à Boca del Río, toujours dans l'État de Veracruz. Le 24 novembre, à quelques jours de l'inauguration de la Foire internationale du livre à Guadalajara, la police découvre à l'intérieur de trois fourgonnettes les cadavres de vingt-six personnes, mortes asphyxiées et portant les traces de coups à la tête. Le 22 décembre aux premières heures du jour, trois bus du réseau public sont attaqués par des narcotrafiquants sur l'autoroute 105 à Veracruz. Le bilan est de seize morts, dont trois ressortissants américains résidant au Texas venus passer leurs vacances de Noël au Mexique. Le lendemain, à Tampico Alto, État de Veracruz, on retrouve dix corps : torturés, menottés, presque tous sans tête. Les massacres ne s'interrompent pas même le jour de Noël : près de Tampico, dans le Tamaulipas, à la frontière de l'État de Veracruz, des soldats de l'armée tombent au cours d'un exercice de routine sur les corps de treize

personnes cachés dans un semi-remorque. On trouve également sur les lieux du crime des narcobanderoles qui parlent de lutte entre des groupes rivaux. La liste des atrocités serait encore longue, mais en la dressant on ne ferait que couvrir de décorations les membres du cartel de Jalisco.

1^{er} juillet 2012. Le Mexique vient d'élire un nouveau président, Enrique Peña Nieto. Parmi ses priorités, il insiste sur la lutte contre le trafic de drogue, qui a fait plus de cinquante mille morts au cours des cinq dernières années. Vingt-quatre heures après son élection, à dix heures du matin, à Zacazonapan dans le centre du pays, un groupe d'une quarantaine de tueurs interpelle quatre adolescents de quinze ou seize ans qui dealent pour le compte de la Familia Michoacana. D'autres membres de la Familia se précipitent sur place. Une fusillade éclate. Pendant une heure, la confusion et la terreur se propagent alentour. Les écoles interrompent leurs cours en attendant l'arrivée de la police et de l'armée, qui confirmeront le nombre de décès : au moins huit personnes, mais pas El Tuzo, considéré comme le bras armé de Pablo Jaimes Castrejón, dit La Marrana, le Dégueulasse, chef présumé de la Familia Michoacana dans le sud du district fédéral, un des narcos les plus recherchés du pays, accusé d'enlèvements, d'extorsion, d'homicides et de trafic de drogue. Parmi les quarante tueurs aussi il y a des morts, mais pour eux ce sont des victimes nécessaires, immolées dans un but supérieur.

Les quarante tueurs appartiennent à un cartel fondé un peu plus d'un an auparavant, ultime coup de théâtre dans cette folie meurtrière sans limites vers laquelle le trafic de drogue a poussé le Mexique d'aujourd'hui. C'est le cartel des Templiers : ayant quitté la Familia, qui a selon eux perdu ses valeurs en se consacrant désormais à la pratique régulière des vols, des enlèvements et de l'extorsion, les Templiers ont, eux, un code de l'honneur très strict. Les membres de l'ordre doivent lutter contre le matérialisme, l'injustice et la tyrannie. Ils livrent une bataille idéologique pour défendre des valeurs sociales fondées sur l'éthique. Ils jurent de protéger tous les opprimés, à commencer par la veuve et l'orphelin. Il est interdit d'abuser des femmes et des mineurs, et de se servir de son pouvoir pour les tromper. La pratique de l'enlèvement contre rançon est interdite et, pour tuer, il faut en avoir l'autorisation, car personne ne doit ôter la vie pour le simple plaisir ou pour l'argent : on doit d'abord être sûr d'avoir des raisons suffisantes de le faire et, alors seulement, on peut passer à l'acte. Un Templier ne peut pas succomber au sectarisme ni à la mesquinerie. Il doit promouvoir le patriotisme et se montrer fier de sa terre. Il doit être humble et respectable. Les membres de l'ordre n'ont pas le droit de se droguer. Le Templier doit être un exemple

chevaleresque aux yeux de tous. Et il doit toujours rechercher la vérité, car Dieu est vérité. Celui qui trahit ou qui brise la loi du silence sera puni de mort et sa famille subira le même sort, tandis que ses biens seront confisqués.

On le voit, c'est une parodie délirante, mais derrière elle se cache un groupe jeune et agressif, en lutte contre le cartel d'origine à présent affaibli, afin de s'emparer de ses terres tout en lorgnant sur les États limitrophes. Ses membres se sentent tout-puissants et vont jusqu'à déclarer la guerre aux Zetas. À l'image de l'ordre de chevalerie médiéval, fondé à Jérusalem dans le but de protéger les pèlerins en Terre sainte après la première croisade, ces nouveaux Templiers se sentent eux aussi investis d'une mission divine. Quiconque entre dans le groupe, coopté par un conseil composé des frères les plus expérimentés, ne pourra plus abandonner la cause, il fait un vœu qu'il devra respecter au péril de sa vie. Les membres doivent participer à des cérémonies au cours desquelles ils sont vêtus comme les Templiers dont ils se réclament : casques, tuniques blanches, une croix rouge sur la poitrine. Dans les campagnes, le cartel distribue un manuel qui expose ses principes, lesquels convergent tous vers l'objectif central : « Protéger les habitants de l'État libre, souverain et laïc du Michoacán. » C'est un cartel qui affiche des intentions purificatrices, tout en bâtissant une armée afin de s'imposer dans le trafic des amphétamines. Ils sont bien armés et n'ont pas peur d'affronter les autorités à visage découvert.

Le sang appelle le sang. Ce n'est pas une façon de parler. Ce qui alimente le sang, c'est le sang lui-même. L'histoire des cartels mexicains montre que toutes les tentatives visant à lutter contre la violence par la violence n'ont conduit qu'à une augmentation du nombre de victimes. Durant la présidence de Vicente Fox, de 2000 à 2006, le gouvernement mexicain avait adopté une attitude résolument passive à l'égard du trafic de drogue. Les troupes envoyées à la frontière des États-Unis pour entraver les opérations des cartels n'étaient ni assez nombreuses ni assez bien préparées. Tout a changé après le 11 décembre 2006, quand le président Felipe Calderón, en place depuis peu, a envoyé six mille cinq cents soldats fédéraux dans l'État du Michoacán pour mettre fin à la violence liée au trafic de drogue. C'était une déclaration de guerre d'un État à un autre. D'un côté le Mexique, de l'autre le narco-État. Deux États qui occupent le même territoire, mais le second dévore tout ce qu'il rencontre. Le narco-État a un appétit énorme et Calderón le sait : c'est pour cette raison qu'il déclenche la guerre contre la drogue. Il ne peut permettre à un État parasite d'imposer sa loi. Plus de quarante-cinq mille hommes sont engagés dans la lutte contre le trafic de drogue, s'ajoutant aux forces de l'ordre régulières, locales et fédérales. Mais le

sang appelle le sang et les cartels menacés ont répondu aux coups reçus par une augmentation de la brutalité. À en juger par les chiffres, Calderón n'a pas gagné sa guerre : le dernier bilan officiel publié par le gouvernement mexicain sur la lutte contre les narcotrafiquants date du 11 janvier 2012 et parle de quarante-sept mille cinq cent quinze personnes décédées de mort violente liée au crime organisé entre décembre 2006 et septembre 2011. Pis encore, le nombre de morts s'est accru de façon exponentielle : en 2007, ils sont deux mille huit cent vingt-six, six mille huit cent trente-huit en 2008, neuf mille six cent quatorze en 2009, et même quinze mille deux cent soixante-treize en 2010. En 2011, ils étaient déjà douze mille neuf cent trois et il restait encore trois mois jusqu'à la fin de l'année. Le nouveau ministre de l'Intérieur du gouvernement Peña Nieto, Miguel Ángel Osorio Chong, a déclaré mi-février 2013 qu'il y aurait eu environ soixante-dix mille morts durant les six ans de présidence Calderón dans la guerre contre la drogue, ajoutant qu'il est impossible de donner un chiffre précis et fiable car, « à la fin de la législature précédente, on avait cessé de tenir une comptabilité officielle » des victimes de cette guerre, de même qu'il manque un registre des personnes disparues et des corps non identifiés à la morgue. Mais certains affirment que cette sale guerre a fait bien plus de morts encore. Compter les morts est une science inexacte, quelques vies balayées lui échappent toujours. Combien de morts a-t-on retrouvé dans les narcocharniers ? Combien de corps ont-ils été dissous dans l'acide ? Combien de cadavres ont-ils été brûlés, disparus à jamais ? Souvent, les hommes politiques sont la cible, à tous les niveaux : local, régional et national. Durant ces six années de guerre contre la drogue, trente et un maires ont été tués au Mexique, dont treize rien qu'en 2010. Les honnêtes gens ont désormais peur de se présenter aux élections, car ils savent que tôt ou tard les cartels se présenteront et voudront les remplacer par des individus qu'ils leur préfèrent. Le décompte des massacres est sans cesse mis à jour. Rien qu'en 2012, du 1^{er} janvier au 31 octobre, on en est à dix mille quatre cent quatre-vingt-cinq morts. Mais ce ne sont que des estimations, en réalité, et des associations comme le Mouvement pour la paix dans la justice et la dignité, fondé par le poète et activiste Javier Sicilia après la mort de son fils, tué par des narcos, affirment que le bilan des victimes est en réalité bien plus lourd.

Nombres, chiffres. Moi, je ne vois que du sang et de l'argent.

Coke #3

Prends un élastique et commence à le tendre. Au début, il n'y a presque pas de résistance, tu peux le tendre sans difficulté. Jusqu'au moment où il atteint sa tension maximale, au-delà de laquelle il se casse. L'économie actuelle fonctionne comme ton élastique. Cet élastique est le comportement qui respecte les lois et obéit aux règles de la concurrence. Au début, tout était facile. Les ressources disponibles, le marché prêt à se laisser envahir par toute nouvelle marchandise en mesure de rendre la vie plus belle et plus agréable. Quand tu achetais, tu avais le sentiment de faire un bond vers un futur meilleur. Si tu produisais, tu éprouvais la même chose. Postes de radio. Automobiles. Réfrigérateurs. Lave-linge. Aspirateurs. Chaussures élégantes et chaussures de sport. Rasoirs électriques. Fourrures. Téléviseurs. Voyages organisés. Vêtements griffés. Ordinateurs et téléphones portables. Tu n'avais pas trop à tirer sur l'élastique des règles. Aujourd'hui, nous sommes proches du point de rupture. Chaque niche a été occupée, chaque besoin satisfait. Les mains qui tendent l'élastique tirent de plus en plus, elles fuient la saturation en gagnant encore un millimètre, dans l'espoir que cet effort ne sera pas le dernier. À la limite, tu peux te préparer à délocaliser à l'est ou essayer de travailler au noir pour ne pas payer d'impôts. Tu essaies de tirer le plus possible sur l'élastique. Pas facile, la vie d'entrepreneur. Des Mark Zuckerberg, il en naît un par siècle. Très peu sont capables de créer de la richesse uniquement à partir d'une idée et, même gagnante, cette idée ne génère pas toujours des revenus stables. Les autres sont contraints à une guerre de tranchées pour vendre des biens et des services qui ne dureront peut-être que le temps d'un battement d'ailes. Tous les biens doivent se soumettre à la règle de l'élastique. Tous, sauf un. La cocaïne. Il n'est nul marché au monde qui rapporte plus que celui de la coke. Nul investissement qui rapporte autant que la cocaïne. Même les dividendes record ne peuvent rivaliser avec les « intérêts » que produit la coke. En 2012, quand Apple a commercialisé l'iPhone 5 et l'iPad Mini, elle est devenue la première capitalisation boursière du monde. Les actions Apple ont augmenté de plus de soixante-sept pour cent en une seule

année. Une hausse remarquable dans le monde de la finance. En investissant mille euros en actions Apple début 2012, on avait mille six cent soixante-dix euros douze mois plus tard. Pas mal. Mais ceux qui ont investi mille euros en cocaïne au même moment en avaient, eux, cent quatre-vingt-deux mille : cent fois plus qu'en acquérant les actions les plus performantes du moment !

La cocaïne est une valeur refuge. La cocaïne est un bien anticyclique. La cocaïne est le bien qui ne craint ni l'épuisement des ressources ni l'inflation. De nombreux endroits du monde vivent sans hôpitaux, sans Internet ni eau courante. Mais pas sans coke. L'ONU affirme qu'en 2009 l'Afrique en a consommé vingt et une tonnes, l'Asie quatorze et l'Océanie deux. Plus de cent une pour l'ensemble de l'Amérique latine et des Caraïbes. Tout le monde en veut, tout le monde en consomme, tous ceux qui ont commencé à en prendre en ont besoin. Les dépenses sont minimales, la vendre est immédiat, les marges réalisées énormes. La cocaïne se vend plus facilement que l'or, et ses bénéfices peuvent dépasser ceux du pétrole. L'or a besoin d'intermédiaires et les négociations prennent du temps. Le pétrole, lui, nécessite des puits, des raffineries, des oléoducs. La cocaïne est le dernier bien qui permette l'accumulation primitive du capital. Tu pourrais découvrir une nappe de pétrole brut au fond de ton jardin ou hériter d'une mine de coltan à partir de laquelle alimenter les téléphones portables du monde entier, mais si c'était le cas tu ne passerais pas de zéro à des villas sur la Costa Smeralda aussi rapidement qu'avec la coke. De la rue aux sommets grâce à une usine de boulons ? Il y a un siècle. Aujourd'hui aussi, les grandes multinationales qui produisent des biens de première nécessité ou les derniers géants automobiles ne peuvent qu'essayer de limiter les dégâts. Réduire les coûts. Explorer tous les recoins de la planète pour augmenter des exportations qui, dans tous les secteurs, se révèlent de plus en plus difficiles à faire croître. Espérer, surtout, que des bilans positifs stimuleront actions et obligations, car c'est sur ces titres que s'est déplacée une part de plus en plus importante des profits.

Il n'est nulle valeur boursière qui puisse générer les profits de la cocaïne. Le placement le plus risqué, la spéculation la plus inspirée, des mouvements très rapides et des flux financiers énormes, qui parviennent à peser sur les conditions de vie de continents entiers, n'arrivent pas à une création de valeur le moins du monde comparable. Ceux qui misent sur la cocaïne accumulent en quelques années des fortunes que les grands holdings ont généralement conquises en plusieurs décennies d'investissements et de spéculation financière. Quand un groupe d'entrepreneurs parvient à mettre la main sur la coke, il détient un pouvoir impossible à obtenir par d'autres moyens. De zéro à mille. Une accélération que ne peut

produire aucun autre moteur économique. De ce fait, là où la coke est la ressource de base, il n'existe rien d'autre que le conflit féroce et violent. Il n'y a pas de négociation en matière de cocaïne. C'est tout ou rien. Et quand c'est tout, ça ne dure pas. On ne peut pas faire du trafic de coke avec des syndicats, des projets industriels, des aides publiques et des règles défendues par la justice. On gagne si on est le plus fort, le plus malin, le mieux organisé, le mieux armé. Pour n'importe quelle entreprise, plus on tend l'élastique, plus on a de chances de s'imposer sur le marché. C'est la seule vérité. Si on arrive à tendre un peu plus l'élastique grâce à la coke, alors on pourra l'emporter dans tous les secteurs. Il n'y a que la loi qui puisse couper l'élastique. Mais même quand la justice réussit à trouver la racine criminelle et s'efforce de l'arracher, elle aura le plus grand mal à identifier toutes les entreprises légales, les investissements immobiliers et les comptes bancaires alimentés par l'extraordinaire tension que produit la poudre blanche.

La cocaïne est un bien complexe. Derrière sa blancheur se cache le travail de millions de personnes. Aucune d'entre elles ne s'enrichit autant que ceux qui savent se positionner au bon endroit de la filière de production. Les Rockefeller de la cocaïne savent étape par étape comment naît leur marchandise. Ils savent qu'on sème en juin et qu'on récolte en août. Ils savent que les semis doivent provenir de plantes qui ont au moins trois ans et qu'il y a trois récoltes par an. Ils savent qu'une fois cueillies les feuilles doivent être mises à sécher dans les vingt-quatre heures, autrement elles se gâtent et on ne peut plus les vendre. Ils savent que l'étape suivante consiste à creuser deux trous dans le sol. Dans le premier, on dépose les feuilles séchées auxquelles on ajoute du carbonate de potassium et du kérosène. Ils savent qu'ensuite il faut bien écraser le mélange jusqu'à obtenir une pâte verdâtre, le carbonate de cocaïne qui, filtré, sera transféré dans le second trou. Ils savent que le nouvel ingrédient est l'acide sulfurique concentré. Ils savent qu'on aboutit ainsi au sulfate de cocaïne, la *pâte base*, qu'on doit faire sécher. Ils savent qu'au cours des dernières étapes on se sert d'acétone, d'acide chlorhydrique et d'alcool pur. Ils savent qu'il faut filtrer encore et encore. Puis de nouveau faire sécher. Ils savent qu'on obtient du *chlorhydrate de cocaïne*, plus communément appelé cocaïne. Ils savent, les Rockefeller de la cocaïne, que pour obtenir environ un demi-kilo de coke très pure, il faut trois cents kilos de feuilles et un groupe d'ouvriers à plein temps. Tout cela, les entrepreneurs de la cocaïne le savent, comme n'importe quel chef d'entreprise. Mais ils savent surtout que la masse des paysans, des dealers et des routiers qui ont trouvé là un travail à peine plus lucratif que celui qu'ils peuvent espérer obtenir ailleurs continue dans tous les cas à avoir les deux pieds enfoncés dans la misère. C'est la main-d'œuvre, un océan d'esclaves interchangeables qui perpétuent un

système d'exploitation dont seuls quelques-uns profitent. Et, au-dessus de ces quelques-uns, il y a ceux qui ont été assez clairvoyants pour comprendre que, dans le long voyage de la coke, des feuilles colombiennes aux narines des consommateurs occasionnels, c'est avec la vente, la revente et la gestion des prix qu'on gagne le plus d'argent. Car s'il est vrai qu'un kilo de cocaïne est vendu mille cinq cents dollars en Colombie, entre douze et seize mille au Mexique, vingt-sept mille aux États-Unis, quarante-six mille en Espagne, quarante-sept mille aux Pays-Bas, cinquante-sept mille en Italie et soixante-dix-sept mille au Royaume-Uni ; s'il est vrai que le prix au gramme varie de soixante et un dollars au Portugal à cent soixante-six au Luxembourg, en passant par quatre-vingts en France, quatre-vingt-sept en Allemagne, quatre-vingt-seize en Suisse et quatre-vingt-dix-sept en Irlande ; s'il est vrai qu'à partir d'un kilo de cocaïne pure on peut obtenir en la coupant trois kilos qui seront vendus en doses d'un gramme ; si tout cela est vrai, alors il est également vrai que celui qui contrôle toute la filière est l'homme le plus riche du monde.

De nouvelles bourgeoisies mafieuses gèrent aujourd'hui le trafic de coke. Grâce à la distribution, elles conquièrent les territoires où elle est vendue. Un Monopoly aux dimensions planétaires. D'un côté, les pays producteurs deviennent des fiefs où plus rien ne pousse sinon la pauvreté et la violence, des terres que les groupes mafieux gardent sous surveillance en leur faisant la charité, en distribuant des pourboires qu'ils font passer pour des droits. Il ne doit pas y avoir de développement. Seulement des prébendes. Si quelqu'un veut s'en sortir, il ne doit pas vouloir des droits mais la richesse. Une richesse dont il doit être en mesure de s'emparer. De cette manière se perpétue un unique modèle d'affirmation dont la violence est seulement le véhicule et l'instrument. Ce qui s'impose, c'est le pouvoir généré et convoité à l'état pur, comme la cocaïne elle-même. De l'autre côté, il y a les pays où planter son drapeau au centre de la carte. Italie : présente. Royaume-Uni : présent. Russie : présente. Chine : présente. Partout. Pour les familles les plus fortes, la cocaïne fonctionne aussi facilement qu'une carte bancaire. Un centre commercial à acheter ? On importe de la coke et, au bout d'un mois, on a les fonds qui permettent de conclure la transaction. Une campagne électorale sur laquelle on veut peser ? On importe de la coke et on est prêt en quelques semaines. La cocaïne est la réponse universelle au besoin de liquidités. L'économie de la coke croît sans limites et se glisse partout.

LA FÉROCITÉ S'APPREND

Cela fait des années que je me le demande : à quoi bon t'occuper de morts et de fusillades ? Tout cela en vaut-il la peine ? Dans quel but ? Offrir tes services de consultant ? Tenir un cours de six semaines dans une université, prestigieuse de préférence ? Te lancer dans une bataille contre le mal, en étant convaincu d'incarner le bien ? Être considéré comme un héros le temps de quelques mois ? Gagner de l'argent si les gens te lisent ? Te faire détester par ceux qui ont dit les mêmes choses avant, mais sans être écoutés ? Te faire détester par ceux qui ne les ont pas dites ou qui les ont mal dites ? Parfois je me dis que c'est une obsession. Parfois je me dis que, dans ces histoires, on entrevoit la vérité. Peut-être est-ce ça, le secret. Pas pour les autres : pour moi. Un secret qui m'échappe. Qui ne transparaît pas dans mes interventions publiques. Suivre les routes du trafic de drogue et du blanchiment d'argent sale te donne le sentiment d'entrevoir la vérité des choses. De comprendre l'issue des joutes électorales, de deviner quand un gouvernement tombera. Écouter les discours officiels commence à ne plus suffire. Tandis que le monde suit une direction bien précise, tout semble au contraire se concentrer sur d'autres questions, peut-être banales, voire superficielles. Les déclarations d'un ministre, un événement infime, des commérages. Mais ce qui détermine tout est bien différent. Cet instinct est à la base de tous les choix romantiques. Le journaliste, l'écrivain, le réalisateur voudraient raconter le monde tel qu'il est, tel qu'il est vraiment. Dire à leurs lecteurs, à leurs spectateurs : ce n'est pas ce que tu croyais. La voilà, la vérité. Ce n'est pas ce que tu pensais, à présent je vais ouvrir pour toi une fente à travers laquelle tu pourras contempler une vérité ultime. Mais

personne n'y parvient jamais tout à fait. Le risque est de croire que la réalité, la vraie, celle qui pulse, celle qui décide, est totalement enfouie. Si on trébuche et qu'on tombe dedans, on se met à croire que tout est complot, réunions secrètes, loges maçonniques et espions. Qu'aucun événement n'a jamais eu lieu comme le suggèrent les apparences. C'est l'erreur habituelle de ceux qui racontent. C'est le début de la myopie, pour un œil qui s'imagine non contaminé : faire rentrer le cercle du monde dans le carré de nos interprétations. Mais ce n'est pas si simple. Le plus difficile consiste à accepter que tout n'est pas caché ni décidé derrière des portes closes. Le monde est plus intéressant qu'un complot ourdi par des sectes et des services de renseignements. Le pouvoir criminel est un mélange de règles, de soupçons, d'existence publique, de communication, de férocité et de diplomatie. L'étudier, c'est comme interpréter des textes, comme devenir entomologiste.

Et pourtant, malgré mes efforts, je ne vois toujours pas ce qui pousse quelqu'un à s'occuper de telles histoires. L'argent ? La célébrité ? Les honneurs ? Une carrière ? Tout cela pèse infiniment moins lourd que le prix à payer, que le risque et l'insupportable bruit de fond qui accompagneront tes pas où que tu ailles. Quand tu parviendras à raconter, quand tu comprendras comment rendre ton récit captivant, quand tu sauras doser au mieux style et vérité, quand les mots jailliront de ta poitrine, de ta bouche, et qu'ils émettront un son, alors tu seras le premier à être agacé. Tu seras le premier à te détester, de toute ton âme. Et tu ne seras pas le seul. Même ceux qui t'écoutent te détesteront, ceux qui auront décidé de le faire sans y avoir été obligés. Parce que tu leur montres ces horreurs. Parce qu'ils se sentiront placés devant un miroir et interpellés. Pourquoi n'ai-je rien fait, moi ? Pourquoi n'ai-je rien dit ? Pourquoi n'ai-je pas compris ? La douleur augmente et l'animal blessé finit souvent par attaquer : c'est toi qui mens, qui le fais pour brouiller les pistes, parce que tu es corrompu, que tu désires la célébrité, l'argent. Raconter le pouvoir criminel te permet de tout feuilleter comme les pages d'un livre : palais, parlements, personnes. Tu prends un immeuble en béton et tu l' observes comme s'il était fait de milliers de pages, et plus tu feuilletes ces pages, plus tu lis combien de kilos de coke, combien de pots-de-vin, combien de travail au noir il y a dans cette structure. Imagine que tu puisses en faire autant avec tout ce que tu vois. Imagine que tu puisses feuilleter tout ce qui t'entoure. À ce stade, tu comprendras bien des choses, mais viendra le moment où tu voudras fermer tous les livres. Où tu n'en pourras plus de feuilleter les choses.

Tu penses peut-être que s'occuper de ces questions est un moyen de fournir au monde une forme de rachat. De rétablir la justice. Et peut-être est-ce en partie vrai. Mais peut-être, et surtout si c'est le cas, dois-

tu aussi prendre tes responsabilités, celles qu'on a lorsqu'on est un petit superhéros privé du moindre pouvoir. De n'être, au fond, qu'un individu pathétique qui a surestimé ses forces, simplement parce qu'il n'avait encore jamais tutoyé leurs limites. La parole te donne un pouvoir bien supérieur à celui que ton corps et ta vie peuvent contenir. Mais la vérité, la mienne, bien évidemment, c'est qu'il existe une seule et unique raison de vouloir être plongé dans ces histoires de clans mafieux et de trafiquants, d'entreprises criminelles et de massacres. Fuir toute consolation. Décréter l'absence complète du moindre baume en mesure de soigner les plaies. Savoir que ce que tu découvriras ne t'aidera pas à te sentir mieux. Pourtant, tu essaies en permanence de le découvrir. Et, quand tu le sais, tu te mets à cultiver un véritable mépris des choses. Et, par choses, je veux parler des biens, de la matière. Tu en arrives à savoir immédiatement comment sont faits les biens, quelle est leur origine et ce qu'ils deviendront.

Et même si tu te sens mal, tu sais que tu ne parviendras à comprendre le monde qu'en décidant de vivre à l'intérieur de ces histoires. Tu peux être un divulgateur, un chroniqueur, un magistrat, un policier, un juge, un prêtre, un animateur social, un enseignant, un militant antimafia, un écrivain. Tu fais peut-être bien ton métier, mais ça ne signifie pas nécessairement que dans ta vie tu veuilles par vocation être à l'intérieur de ces récits. Être à l'intérieur, ça signifie qu'ils te consomment, qu'ils te secouent, qu'ils rongent chaque chose de ton quotidien. Ça veut dire que tu as en tête la carte des villes, avec les chantiers, les places de deal, les lieux où des négociations ont été menées et où on a tué des personnages importants. Tu es à l'intérieur pas seulement parce que tu es dans la rue ou que tu es infiltré, comme Joe Pistone l'a été pendant six ans au sein de la mafia. Tu es à l'intérieur parce que ces histoires sont ta raison d'être. Et, depuis des années, j'ai décidé d'y être, moi, à l'intérieur. Non seulement parce que j'ai grandi sur une terre où tout était décidé par les clans, non seulement parce que j'ai vu mourir ceux qui s'opposaient à leur pouvoir, non seulement parce que la diffamation étouffe chez les personnes tout désir de résistance face au pouvoir criminel. Se plonger dans les histoires de drogue est l'unique point de vue qui m'ait permis de comprendre vraiment les choses. Observer les faiblesses humaines, la physiologie du pouvoir, la fragilité des relations, l'inconsistance des liens, la force colossale de l'argent et de la férocité. L'impuissance absolue de tous les enseignements mettant en valeur la beauté et la justice, ceux dont je me suis nourri. Je me suis aperçu que la coke était l'axe autour duquel tout tournait. La blessure avait un seul nom. Cocaïne. La carte du monde était certes dessinée par le pétrole, le noir, celui dont nous sommes habitués à parler, mais aussi par le pétrole blanc, comme l'appellent les parrains nigériens. La carte du monde est

tracée par le carburant, celui des moteurs et celui des corps. Le pétrole est le carburant des moteurs, la coke celui des corps.

« Les Serbes. Meticuleux, impitoyables. Des bourreaux appliqués.

— Foutaises. Les Tchétchènes. Ils ont des lames si bien aiguisées qu'on se retrouve à terre, vidé de son sang, avant d'avoir compris ce qui se passait.

— Des amateurs à côté des Libériens. Ils t'arrachent le cœur alors que tu es encore en vie et ils le mangent. »

C'est un jeu vieux comme le monde. Le palmarès de la cruauté, le classement des peuples les plus féroces.

« Et les Albanais ? Ils ne se contentent pas de te buter, toi. Non, ils s'occupent aussi des générations à venir. Ils balaient tout. Pour toujours.

— Les Roumains te mettent un sac sur la tête, ils t'attachent les poignets au cou et ils laissent le temps faire son œuvre.

— Les Croates te clouent les pieds, et tout ce que tu peux faire, c'est espérer que la mort arrivera le plus vite possible. »

L'escalade de la terreur, du sang et du sadisme se poursuit pendant un moment, jusqu'à l'immanquable liste des corps d'élite : les légionnaires français ; le Tercio espagnol, c'est-à-dire les trois bataillons de la Légion espagnole et le corps des fusiliers marins ; le BOPE brésilien, les forces spéciales de la police militaire dans l'État de Rio de Janeiro.

Je participe à une table ronde. Autour de moi, mes voisins se transmettent le témoin de leurs expériences et dressent la liste des spécificités culturelles des peuples qu'ils connaissent le mieux, pour avoir opéré sur leur territoire au cours de missions de paix. C'est un rituel, un jeu sadique et un peu raciste, mais nécessaire, comme tous les rituels. C'est la seule façon qu'ils ont de se dire que le pire est derrière eux, qu'ils s'en sont tirés, qu'à partir de maintenant la vraie vie recommence. Une vie meilleure.

Je ne dis rien. Tel un anthropologue, je dois interférer le moins possible afin que le rituel se déroule sans heurts. Les visages des participants sont sérieux et, quand l'un d'eux prend la parole, il ne regarde dans les yeux ni celui qui lui fait face ni celui qui s'est exprimé juste avant. Chacun raconte son histoire comme s'il se parlait à soi-même dans une pièce vide, tentant de se convaincre que ce qu'il a vu est le mal absolu.

Durant ces années, j'en ai entendu des dizaines, des classements de ce genre, lors de réunions, de congrès, de dîners, devant une assiette de pâtes ou dans un tribunal. Souvent, ce n'étaient que des énumérations d'atrocités de plus en plus inhumaines, mais à mesure que ces épisodes s'accumulaient dans ma tête, un dénominateur

commun apparaissait, un trait culturel qui revenait avec insistance. La cruauté occupait une place d'honneur dans le patrimoine génétique des populations. En commettant l'erreur d'attribuer des gestes féroces ou des actes de guerre à tout un peuple, établir des classements de ce type équivalait à exhiber des muscles sculptés par d'interminables heures passées au gymnase. Pourtant, même derrière les muscles exhibés pour faire peur aux adversaires, il y a une préparation rigide, codifiée. Aucune improvisation. Tout doit être programmé. L'éducation. Un véritable homme est quelqu'un d'éduqué. C'est ce qu'on apprend qui fait la différence.

La férocité s'apprend. On ne naît pas avec. Un homme a beau naître avec certaines tendances, il peut avoir une famille qui lui a laissé la rancœur et la violence en héritage, on enseigne la férocité et on l'apprend. Celle-ci passe du maître à l'élève. L'impulsion ne suffit pas, l'impulsion doit être canalisée et entraînée. On dresse un corps à se vider de son âme, même si on n'y croit pas, à l'existence de l'âme, qu'on pense que c'est une invention des religions, rien que du vent, et même si on considère que tout est fibres, nerfs, veines et acide lactique. Et pourtant, il y a quelque chose. Sinon, quel nom donner à ce frein qui t'empêche à la dernière seconde d'aller jusqu'au bout ? La conscience. L'âme. Il a plusieurs noms, mais quel que soit celui que tu lui donnes, tu peux le forcer, tu peux passer outre. Il est commode de croire que la férocité est inhérente à l'être humain, mais c'est aller dans le sens de ceux qui veulent avoir la conscience tranquille sans devoir faire son examen.

Lorsqu'un soldat conclut son récit, son voisin n'attend pas que les paroles fassent effet, il se met à parler. Le rituel se poursuit et, cette fois aussi, tous semblent silencieusement d'accord sur le fait que certains peuples ont bel et bien cette pulsion dans le sang. Il n'y a rien à faire, le mal naît en même temps que nous. À ma droite, un homme attend son tour avec une anxiété particulière. Il s'agite sur sa chaise en plastique, émettant de légers grincements que moi seul remarque, dirait-on, car aucun de ses collègues ne lève la tête dans notre direction. À l'évidence, ce n'est pas un novice indiscipliné : il peut donc se le permettre, sa barbe est longue et ses plaques d'identification montrent qu'il a pris part à de nombreux conflits dangereux. Autre anomalie : il secoue la tête. Je crois même distinguer un petit sourire moqueur. C'est l'élément perturbateur du rituel et, à présent, moi aussi j'ai hâte que son tour vienne. Je n'ai pas longtemps à attendre, car au beau milieu d'une description criante de vérité de la façon dont les services secrets d'un pays de l'Est arrachent les ongles, l'homme à ma droite interrompt la discussion.

« Vous n'avez rien compris. Que dalle. Vous lisez juste des histoires dans les magazines et vous regardez les informations à la télé. Vous ne

savez rien. »

Puis il fouille frénétiquement dans une de ses poches de pantalon, il en sort un smartphone et passe nerveusement son doigt sur l'écran, jusqu'au moment où une carte géographique apparaît. Il agrandit, déplace, agrandit encore et, pour finir, il montre aux autres un coin du monde. « Les pires, ils sont là. » Son doigt est pointé sur une partie de l'Amérique centrale. Le rituel est brisé. Le Guatemala. Les autres sont stupéfaits.

« Le Guatemala ? »

Le vétéran répond d'un seul mot, inconnu de la plupart : « Kaibil. »

J'avais déjà entendu prononcer ce nom dans des témoignages datant des années soixante-dix, mais à présent plus personne ne se le rappelait.

« Huit semaines, a repris le soldat barbu. Huit semaines, et tout ce qu'il y a d'humain chez un individu disparaît. Les Kaibiles ont découvert le moyen d'annuler la conscience. En deux mois, on peut extraire d'un homme tout ce qui le distingue de la bête. Ce qui lui permet de discerner la bonté, la méchanceté, la modération. En huit semaines, on peut transformer saint François d'Assise en assassin capable de tuer des animaux à coup de dent, de survivre en ne buvant que sa propre pisser et d'éliminer des dizaines d'êtres humains sans se soucier de l'âge de ses victimes. Il suffit de huit semaines pour apprendre à se battre sur tous les types de terrains et par n'importe quel climat, et aussi pour apprendre à se déplacer rapidement quand on est pris sous le feu ennemi. »

Silence. Ce que je viens d'entendre est une hérésie. Pour la première fois, le paradigme de la férocité innée a été démenti. Je dois rencontrer un Kaibil. Je me mets à lire. Et j'apprends que les Kaibiles sont le corps antirebelles de l'armée guatémaltèque. Ils naissent en 1974, avec la création de l'école militaire qui deviendra plus tard le Centre d'entraînement et d'opérations spéciales kaibil. C'est l'époque de la guerre civile au Guatemala, des années durant lesquelles les forces gouvernementales et paramilitaires soutenues par les États-Unis doivent affronter d'abord des guerriers désorganisés, puis le groupe subversif Unidad Revolucionaria Nacional Guatemalteca. C'est une guerre sans merci. Étudiants, travailleurs, intellectuels et opposants sont pris dans les filets des Kaibiles. Tout le monde. Des villages mayas sont entièrement rasés, les paysans trucidés et leurs corps abandonnés à pourrir sous un soleil impitoyable. En 1996, au bout de trente-six années et après plus de deux cent mille morts, trente-six mille *desaparecidos* et six cent vingt-six massacres avérés, la guerre civile se termine enfin par la signature d'accords de paix. Le premier président de l'après-guerre, Álvaro Arzú, décide alors, à la demande des États-Unis, de transformer l'armée anti-insurrectionnelle,

considérée comme la meilleure force antisubversion d'Amérique latine, en instrument performant contre le trafic de drogue. Le 1^{er} octobre 2003, le peloton antiterrorisme baptisé Bataillon des forces spéciales kaibiles est officiellement créé.

D'après leur propre définition, les Kaibiles sont des « machines à tuer », entraînées au moyen d'épreuves terrifiantes, car on doit sans cesse démontrer son courage, jour après jour, horreur après horreur. Boire le sang d'un animal qu'on vient de tuer et dont on a mangé les restes crus renforce le Kaibil, ça lui donne de la puissance. La Commission pour la clarification historique au Guatemala enquête depuis longtemps sur ces pratiques. Elle a rédigé un document intitulé *Mémoire du silence*, dans lequel on rappelle que quatre-vingt-treize pour cent des crimes avérés commis durant les trente-six années de guerre au Guatemala sont le fait des forces de l'ordre et des groupes paramilitaires, en particulier des Patrullas de Autodefensa Civil et des Kaibiles. D'après le rapport, le corps des Kaibiles s'est rendu coupable d'actes de génocide au cours du conflit armé intérieur.

Parmi les massacres les plus atroces, on rappelle celui de Las Dos Erres, un village du département du Petén qui fut entièrement détruit et dont les habitants furent tous assassinés entre le 6 et le 8 décembre 1982. Le 6 décembre, quarante Kaibiles entrèrent dans le village pour y récupérer les dix-neuf fusils qui leur avaient été dérobés par des guérilleros dans une embuscade. Ils n'épargnèrent personne : ils tuèrent hommes, femmes et enfants, violèrent les adolescentes, provoquèrent des fausses couches chez les femmes enceintes en les frappant avec la crosse de leurs fusils ou en sautant sur leur ventre, ils jetèrent les bébés vivants dans des puits ou les achevèrent à coups de bâton, certains furent même enterrés vivants. Les plus petits furent lancés contre les murs ou contre des arbres, leurs cadavres abandonnés au fond des puits ou dans les champs. On parle de plus de deux cent cinquante morts, mais seuls deux cent un corps ont été retrouvés. Soixante-dix d'entre eux avaient moins de sept ans. Avant de quitter le village, les soldats emmenèrent deux jeunes filles âgées de quatorze et seize ans qu'ils avaient épargnées, et ils leur donnèrent des uniformes militaires. Ils les gardèrent avec eux trois jours, durant lesquels ils les violèrent de multiples fois. Puis, quand ils en eurent assez, ils les étranglèrent.

Ce n'est pas impossible de rencontrer un Kaibil : ils ont trop de fierté. Dès que j'ai entendu parler ce soldat, j'ai absolument voulu en savoir plus et je me suis donc informé. Je voulais rencontrer un combattant kaibil. On me signale un homme qui travaille comme domestique chez d'importants entrepreneurs milanais. Il est gentil, il me fixe rendez-vous et nous nous rencontrons dans la rue.

Il me raconte qu'il a été journaliste, dans son portefeuille il conserve des photocopies de quelques articles. Il les relit de temps en temps, peut-être les garde-t-il en mémoire d'une vie précédente. Il connaît un Kaibil. Il ne veut rien dire d'autre.

« Je le connais. C'est difficile qu'un Kaibil devienne un ex-Kaibil. Mais lui, il a fait des choses pas belles du tout. »

Il ne veut pas spécifier ce que sont ces choses.

« Tu ne croiras rien de ce qu'il te racontera, moi non plus je ne le crois pas. Parce que je ne pourrais plus dormir la nuit, s'il a dit la vérité... »

Puis il m'adresse un clin d'œil : « Je sais que c'est vrai, mais j'espère que ce n'est pas si vrai que ça. »

Il me donne un numéro de téléphone. Je salue le domestique-journaliste et compose le numéro. La voix qui me répond est glaciale, mais l'homme me dit être flatté par mon intérêt. Il me fixe lui aussi rendez-vous dans un lieu public. Ángel Miguel fait son apparition. Petit, des yeux mayas et un costume élégant, comme pour une interview télévisée. Je n'ai qu'un carnet avec moi, mais ça ne lui plaît pas. Il décide néanmoins de rester. La voix glaciale qui m'a parlé au téléphone a laissé place à un ton affecté. Durant notre conversation, il ne baisse les yeux à aucun moment et ne fait que des gestes strictement nécessaires.

« Je suis content que tu sois *maricón*, il commence.

— Je ne suis pas *maricón*.

— Impossible, j'en ai la preuve. Tu es *maricón*. Mais n'aie pas honte.

— Si j'étais gay, je n'aurais pas honte, tu peux en être sûr. Mais pourquoi on parle de ça ?

— Tu es *maricón*. Tu n'as pas vu... ça... »

Il fait pivoter son cou de quelques degrés vers la gauche sans détacher son regard du mien, et, à cet instant, comme si elle répondait à un appel atavique, une fille fait un pas en avant. C'est vrai. Je ne l'avais pas remarquée. J'étais entièrement concentré sur le Kaibil.

« Si tu ne remarques pas une fille comme ça, alors tu es *maricón*. »

Elle est très blonde, moulée dans une robe qui est comme une seconde peau et juchée sur des talons vertigineux. Mais elle ne porte pas le moindre maquillage, peut-être a-t-elle estimé que ses yeux clairs parsemés d'éclats dorés suffisaient à mettre en valeur son visage. C'est sa petite amie. Elle se présente : elle est italienne, heureuse d'être là et d'accompagner celui qu'elle prend peut-être pour un héros de guerre.

« Tu dois devenir *cuas*. Si tu ne deviens pas *cuas*, tu ne sais pas ce que c'est que la fraternité dans la bataille. »

J'ai bien compris qu'Ángel Miguel n'aimait pas perdre son temps. Il a décrété que j'étais homosexuel et m'a présenté sa petite amie. Pour lui, c'est suffisant, à présent il peut commencer son récit. J'ai lu

quelque part que dans la langue q'eqchi', *cuas* veut dire « frère ». Mais c'est seulement maintenant que je saisis : ce n'est pas dans son acception biologique, *cuas* n'est pas le frère qui t'est échu à la naissance, c'est le frère qu'on choisit pour toi.

« Un jour, à l'entraînement, j'ai demandé à un des Kaibiles de me laisser un peu de nourriture. Mon *cuas* est devenu pâle comme un mort. Les Kaibiles ont jeté la nourriture au sol et l'ont piétinée. Puis ils nous ont attachés. "Allez, les poules, picorez !" Et si on tirait trop la langue, on avait droit à des coups de pied et des hurlements : "Ne broutez pas, les poules, picorez !" »

« Pendant l'entraînement, si l'un des deux *cuas* se trompe, on les punit tous les deux, et si l'un réussit, ils ont tous les deux droit à un lit et à un repas abondant. Les *cuas* forment presque un couple. Une nuit, mon *cuas* et moi étions sous la tente, et mon *hermano* s'est mis à me toucher l'engin. Au début, ça ne me plaisait pas, puis j'ai compris qu'on devait tout faire ensemble. Partager la solitude, le plaisir... Mais on ne se l'est pas enfilé, juste touché... »

Il parle sans presque reprendre son souffle, comme s'il devait réciter dans le moins de temps possible un discours préparé à l'avance. La petite amie hoche fièrement la tête. À présent, les paillettes dans ses yeux sont plus lumineuses encore. Je voudrais l'interrompre et lui faire remarquer que c'est moi qu'il a traité de *maricón* il y a quelques minutes. Mais je comprends que j'ai tout intérêt à ne pas entraver ce flux de conscience.

« Là, tu apprends ce que c'est qu'un frère d'armes. On se partage le rata, on se sert l'un contre l'autre quand il fait froid, on se fait frapper jusqu'au sang pour rester sur les nerfs. »

Cesser d'être un homme, cesser d'en avoir les mielleuses qualités, les défauts et les imperfections. Devenir kaibil. Être dans ce monde et le détester.

« À l'entrée du centre d'entraînement des Kaibiles à Poptún, dans le département du Petén, on peut lire : "Bienvenue en enfer". Mais je ne pense pas qu'ils soient nombreux à lire la suite : "Si j'avance, suis-moi. Si je m'arrête, pousse-moi. Si je recule, tue-moi." »

Ma source n'a certes pas le physique de Rambo, mais ça ne l'empêche pas de dresser avec assurance la liste des instructeurs étrangers qui ont participé à l'entraînement des jeunes Kaibiles : Bérêts verts, Rangers vétérans du Vietnam, commandos péruviens et chiliens. Pendant la guerre civile au Guatemala, on disait que la décapitation était leur façon de signer les massacres, même si certains sont persuadés que c'est une légende, tout comme leur chant de guerre : « ¡ Kaibil, Kaibil, Kaibil ! ¡ Mata, mata, mata ! ¿ Qué mata Kaibil ? ¡ Guerrillero subversivo ! ¿ Qué come Kaibil ? ¡ Guerrillero subversivo ! »

« La première phase de l'entraînement dure vingt et un jours, poursuit Ángel Miguel, et la seconde vingt-huit. Dans la jungle. Fleuves, marécages, terrains minés. C'est ça, la maison du Kaibil. Et de même que tu aimes ta maison, le Kaibil aime la sienne. Enfin arrive la dernière semaine. La dernière étape avant de devenir un vrai Kaibil. Tu apprends à te nourrir de ce que tu trouves. Cafards, serpents. Tu apprends à conquérir le territoire ennemi, à t'en emparer et à l'anéantir.

« Pour conclure le parcours, il faut passer deux jours dans un fleuve, sans dormir et avec de l'eau jusqu'au cou. On nous a confié un chiot, à mon *cuas* et moi, un petit bâtard aux yeux humides. On nous a dit de prendre soin de lui, il faisait partie de la fratrie. On devait l'emmener partout et le nourrir. On lui a donné un nom et on commençait à s'attacher à lui, puis notre chef nous a ordonné de le tuer. D'un coup de couteau dans le ventre chacun. On était à la fin de l'entraînement et on ne s'est pas posé trop de questions. Le chef nous a aussi ordonné de boire son sang et de le manger. Ce serait la preuve de notre courage. On a exécuté cet ordre-là aussi. Tout était si naturel.

« Le Kaibil sait qu'on n'a pas besoin de boire pour survivre, qu'on n'a pas besoin de manger, pas besoin de dormir. On a besoin de munitions et d'un bon fusil. On était des soldats, on était parfaits. On ne se battait pas parce qu'on nous en donnait l'ordre, ça n'aurait pas suffi. On avait une appartenance, et ça, c'est plus fort que tous les ordres. Seul un tiers d'entre nous est arrivé au bout. Les autres se sont enfuis ou ont été chassés. Certains sont tombés malades et quelques-uns sont morts. »

Le monde des Kaibiles est avant tout symbolique. La peur, la terreur, la fraternité, la solidarité entre *cuas*. Tout peut et doit être souligné à travers un savant jeu de références et de significations, et par l'utilisation de sigles. À commencer par le mot *cuas* : C pour camaraderie, U pour union, A pour assurance, S pour soutien. Ou bien la phrase qui exprime la philosophie kaibil et affirme : « Le Kaibil est une machine à tuer, quand des forces ou des doctrines étrangères attentent à la sécurité de la patrie ou de l'armée. » Pour rien au monde le Kaibil ne peut se séparer de son béret pourpre orné d'un écusson : un mousqueton d'escalade qui représente force et union, avec un poignard (symbole d'honneur) dont le manche porte cinq encoches, les cinq sens, et le mot « Kaibil » en lettres majuscules jaunes. Dans la langue mam, *Kaibil* veut dire « celui qui a la force et l'astuce de deux tigres ». Le nom vient du grand Kaibil Balam, un roi mam qui résista courageusement aux conquistadors du seizième siècle et aux troupes de Gonzalo de Alvarado. Les hommes qui portaient avec fierté le nom symbole de la résistance acharnée des Mayas contre les conquistadors devinrent justement un instrument d'extermination de leur propre

peuple. Dénaturant la légende, le nom a aujourd'hui pris le sens de terreur.

« Au bout des huit semaines, on organise un dîner. Immenses grilles fumantes, le feu constamment alimenté. Pendant toute la nuit, on met à cuire des filets de viande d'alligator, d'iguane et de cerf. L'usage veut aussi qu'on prenne le ministre de la Défense du Guatemala et qu'on le lance dans un marécage où il y a des crocodiles (mais à des kilomètres de là : les types du gouvernement sont des couilles molles !). Après ce dîner, on a le droit d'arborer l'écusson des Kaibiles. Le poignard se détache sur fond bleu ciel et noir. Le bleu ciel, c'est le jour : le Kaibil opère en mer ou dans le ciel. Le noir est le silence des missions nocturnes. En diagonale, il y a une corde : les opérations terrestres. Et, pour finir, une flamme qui jaillit du poignard et brûle éternellement : la liberté. »

Ángel Miguel sort de son immobilité pour faire un geste fulgurant : il lève la main et écarte les doigts.

« Odorat. Ouïe. Toucher. Vue. Goût. »

Les cinq sens que le parfait Kaibil doit développer et toujours garder en alerte pour survivre. Et pour tuer.

« Union et force. »

J'examine Ángel Miguel. Ce n'est plus un Kaibil, mais il conserve toujours comme un vide au fond des yeux. Quand on rencontre un Kaibil, on n'a pas simplement affaire à une machine de guerre, on doit aussi composer avec l'absence. C'est le plus effrayant. Bien qu'il atteigne péniblement le mètre soixante-cinq, Ángel Miguel me toise de haut en bas. Parler d'entraînement et de fraternité a réveillé son orgueil, et à présent il se détache au-dessus de nous, sa petite amie et moi. J'ai une question à poser et peut-être est-ce le bon moment, tandis que mon interlocuteur se sent à ce point invulnérable.

« Que peux-tu me dire des relations entre les Kaibiles et les trafiquants de drogue ? »

Amnesty International a signalé ce phénomène en 2003, dans un rapport qui dénonçait des dizaines de cas où des militaires et des policiers avaient participé à des opérations de narcotrafic, mais aussi à d'autres activités illégales telles que le vol de voitures, le trafic d'enfants destinés à des adoptions illégales et des opérations de « purification sociale ». Toujours en 2003, Washington a inscrit le Guatemala sur la liste des pays « décertifiés », car le gouvernement guatémaltèque a saisi entre 2000 et 2002 cinq fois moins de cocaïne que trois ans auparavant.

S'il accuse le coup, Ángel Miguel ne le montre certes pas. J'essaie alors de repérer une réaction chez sa petite amie, mais elle aussi reste immobile, se contentant de faire passer légèrement son poids d'un talon sur l'autre. Je suis persuadé qu'elle a également dû suivre un

entraînement avant de sortir avec lui. Puis Ángel Miguel finit par ouvrir la bouche : « Union et force », il répète, avant de se taire de nouveau. À ses yeux, la devise des Kaibiles est suffisante, et je me demande si le recours à ces mots ne signifie pas que ma question a d'une certaine manière ouvert une brèche. Je tente de le découvrir.

« Est-il vrai que certains vétérans ont fait carrière au sein des cartels mexicains ? »

Depuis quelques années, les autorités mexicaines signalent un nombre croissant d'anciens Kaibiles et d'anciens militaires guatémaltèques employés par les organisations criminelles locales. Pour ces dernières, avoir recours à d'anciens militaires est très avantageux, car cela permet d'enrôler des hommes jeunes, expérimentés et bien entraînés, et d'économiser ainsi le temps et l'argent de leur formation. Un ancien Kaibil peut se révéler fort utile aux cartels, en raison de sa connaissance des armes et de l'habitude qu'il a d'opérer dans les montagnes et en forêt. Un ancien Kaibil sait survivre dans des conditions très difficiles, il sait se déplacer aussi bien dans le Petén, dans le nord du Guatemala, que dans le sud du Mexique, deux régions aux conditions climatiques très comparables. Ce qui rend la situation encore plus inquiétante, c'est la démobilisation de l'armée guatémaltèque à laquelle on a assisté ces dernières années, ses effectifs passant de trente mille à quinze mille hommes. Beaucoup de soldats ont quitté l'armée avec une simple indemnité, puis ils se sont retrouvés sans emploi. Certains ont rejoint des officines de sécurité privée et ont été envoyés à l'étranger comme mercenaires, parfois en Irak. Mais d'autres ont fini par gonfler les rangs des cellules criminelles.

Quelque chose bouge. Ángel Miguel frotte son pouce contre l'index, comme pour se rouler une cigarette invisible, et de fines rides que je n'avais pas remarquées auparavant sont apparues au coin de ses yeux. Même sa petite amie ne semble plus si figée, elle regarde autour d'elle et plisse nerveusement les lèvres.

En posant ces questions, j'ai inversé le rapport de pouvoir que tout Kaibil doit établir avec ses subordonnés. Car c'est bien ce que je suis : un subordonné censé écouter bouche bée les paroles de son supérieur. Au téléphone, avant de fixer le rendez-vous et de prendre congé, Ángel Miguel m'avait énuméré une liste de principes que, sur le moment, j'avais pris pour de la propagande pure et simple. Mais au vu de la rigidité silencieuse qu'il continue à afficher, je comprends maintenant que j'ai enfreint ces principes. Un Kaibil doit « obtenir l'adhésion de ses subordonnés, canaliser leurs efforts, clarifier leurs objectifs, mettre en confiance, favoriser la cohésion entre les groupes, être un modèle de modération en toutes circonstances, alimenter l'espoir et se sacrifier pour la victoire ». Avec ces deux petites

questions sur le passé et le présent des Kaibiles, je l'ai empêché de m'endoctriner moi aussi.

La férocité s'apprend. Désormais je le sais sans l'ombre d'un doute. Ángel Miguel ne se roule plus de cigarette imaginaire et les rides aux coins de ses yeux ont laissé place à son habituelle peau lisse et ambrée. Son éducation au mal a lissé les plis de mes questions, réaffirmant sa solide appartenance à une fraternité de sang et de mort.

Ángel Miguel n'a pas entièrement satisfait ma curiosité. Il m'a parlé de la férocité, il a dépeint l'apprentissage de la violence au moyen d'anecdotes répugnantes, mais il s'est contenté d'interpréter un rôle, celui du combattant à la retraite qui ressasse les souvenirs dorés de son entraînement. Et ce n'est pas assez. Je veux plonger les mains dans la férocité, mettre le doigt où ça fait le plus mal et voir ce qui y reste collé. Car si l'on peut vraiment enseigner et apprendre la férocité, alors je dois la voir à l'œuvre. Comprendre comment elle fonctionne et à quel point elle peut être efficace. Je veux retourner à l'endroit où la férocité a pris racine et où elle a poussé, là où elle a trouvé un ensemble de facteurs qui ont fait d'elle un instrument de pouvoir. Je veux retourner au Mexique. Chez Osiel Cárdenas Guillén, le parrain du cartel du Golfe.

Osiel est connu pour ne jamais faire d'erreur ni pardonner à ceux qui en font. Mais lui aussi finit par commettre un faux pas, avec les mauvaises personnes. Nous sommes en novembre 1999 et Joe DuBois, un agent de la DEA, roule à bord d'une Ford Bronco munie d'une plaque diplomatique en compagnie de Daniel Fuentes, un collègue du FBI. Sur la banquette arrière, un homme dort, le front collé contre la vitre. C'est leur informateur, infiltré au sein du cartel. Il conduisait les deux agents faire le tour des maisons et des bars appartenant au cartel du Golfe à Matamoros. Ils passaient la zone au peigne fin. L'homme ne se réveille pas, même quand la Ford Bronco pile. De l'extérieur leur parviennent des voix qu'ils ne connaissent que trop bien. « Ce gars-là est à nous, *gringos* ! » Le véhicule des policiers est encerclé par d'autres voitures desquelles jaillissent une douzaine de membres du cartel,

AK-47 au poing. Puis Osiel sort à son tour d'une Jeep Cherokee et, armé, s'approche de la vitre, pointant son pistolet sur l'un des policiers. Les Américains révèlent alors leur identité et montrent leurs badges. Mais Osiel se fiche de leur appartenance. C'est la première fois qu'il s'expose de cette façon. Il sait que c'est risqué, mais il n'a pas le choix : l'informateur ne doit pas parler. Le temps se fige. Sur la scène, les acteurs se défient sans trop exhiber leurs muscles. Un geste de trop, et ce qui ressemble à une négociation peut virer au carnage. Puis l'agent du FBI tente le coup : « Laisse-nous partir, sinon les autorités américaines te poursuivront jusqu'à la tombe. » Osiel cède, il hurle aux *gringos* qu'ils sont sur son territoire, qu'ils ne peuvent pas y opérer et ne doivent plus jamais revenir, puis il ordonne aux siens de faire demi-tour. L'agent du FBI et celui de la DEA poussent un soupir de soulagement.

C'est le début de la fin. Les Américains offrent une récompense de deux millions de dollars pour la capture d'Osiel, qui devient paranoïaque. Il voit des ennemis partout, même ses collaborateurs de confiance pourraient être des *madrinas*, des balances. Il doit accroître sa puissance de feu et décide de s'offrir son armée personnelle. Il ne veut pas commettre d'imprudence et choisit donc des soldats corrompus, des déserteurs du corps d'élite de l'armée mexicaine, le GAFE, Grupo Aeromóvil de Fuerzas Especiales. Ironie du sort, le GAFE avait précisément pour mission de dénicher les criminels comme lui. Les types du GAFE sont des durs à cuire : ils ont été formés d'après le modèle des forces spéciales américaines, entraînés par des experts français et israéliens en techniques de subversion. Parmi ces Rambo mexicains, on trouve le lieutenant Arturo Gúzman Decena. Ce dernier a plusieurs points communs avec Osiel : le cynisme, l'ambition, la cruauté. En compagnie de trente autres déserteurs, Arturo se met au service d'Osiel. Des troupes payées pour combattre les narcotrafiquants jurent fidélité à celui qui, peu avant, était encore l'homme à abattre : car le Tueur d'amis paie mieux que le gouvernement. C'est ainsi que naît l'armée privée d'Osiel, baptisée les Zetas, car Z était le nom de code employé par les soldats du GAFE pour communiquer entre eux par radio. Le lieutenant Arturo Gúzman Decena devient Z1.

La violence est un monstre qui se dévore lui-même, elle s'utilise volontairement pour mieux se régénérer. Sur la terre martyrisée du Mexique, les Zetas sont comme une cellule qui s'autodétruit afin de renaître plus forte, plus puissante, plus brutale. L'escalade de l'atrocité fait monter la pression nationale et internationale, l'opinion publique réclamant l'arrestation rapide d'Osiel Cárdenas. Qui a lieu le 14 mars 2004, à la suite d'une fusillade à Matamoros. Appréhendé par l'armée mexicaine, Osiel est incarcéré à la prison de La Palma. Mais bien qu'il

soit derrière les barreaux d'un établissement de haute sécurité, son leadership n'est en rien menacé, et c'est même dans cette prison que se tisse l'alliance entre le cartel du Golfe et celui de Tijuana. Si Osiel peut donner des ordres de sa cellule, il ne peut garder le contrôle de ses hommes, en particulier des Zetas, qui commencent à afficher un désir d'émancipation de plus en plus vif. Les Zetas sont attirés par la dimension la plus impitoyable des organisations criminelles : ils ont pris le pire des corps paramilitaires, le pire de la mafia et le pire des narcotrafiquants.

Question force de frappe, il est difficile de rivaliser avec les Zetas : ils portent des gilets pare-balles, certains ont un casque en kevlar et leur arsenal comprend des fusils d'assaut AR-15 et des milliers de *cuernos de chivo* (des cornes de bouc, les fusils AK-47), des pistolets-mitrailleurs MP5, des lance-grenades, des grenades à fragmentation telles que celles utilisées durant la guerre du Vietnam, des roquettes sol-air, des masques à gaz, des lunettes à infrarouge, de la dynamite et des hélicoptères. En février 2008, une incursion de l'armée dans la ferme El Mezquito, aux portes de Miguel Alemán, à une centaine de kilomètres à l'ouest de Reynosa, a permis de mettre la main sur quatre-vingt-neuf fusils d'assaut, quatre-vingt-trois mille trois cent cinquante-cinq cartouches et assez d'explosifs pour détruire des immeubles entiers. Le degré de professionnalisme des Zetas est très élevé, ils disposent même d'un système ultramoderne d'écoutes téléphoniques. Leur habileté technologique les rend insaisissables, car ils utilisent des signaux radio cryptés et Skype à la place du téléphone.

Dans leurs rangs, c'est une hiérarchie très rigide qui prévaut. Chaque place de deal a son chef et un comptable qui gère les finances de la cellule, laquelle exploite, outre la drogue, d'autres niches de l'économie criminelle : vol, extorsion, enlèvements. Selon des sources mexicaines et américaines, les rôles sont précisément définis parmi les Zetas et chacun d'entre eux a son nom :

- *las Ventanas*, les Fenêtres, sont les adolescents qui ont pour tâche de donner l'alarme quand ils repèrent des policiers qui mettent le nez dans les zones de deal ;

- *los Halcones*, les Faucons, s'occupent des lieux de distribution ;

- *los Leopardos*, les Léopards, sont les prostituées chargées de soutirer de précieuses informations à leurs clients ;

- *los Mañosos*, les Malins, sont responsables des armes ;

- *la Dirección*, le Commandement, est le cerveau du groupe.

Peut-être Ángel Miguel ne connaissait-il pas l'histoire d'Osiel, mais il ne pouvait certes pas ignorer que les rapports entre les Zetas et les Kaibiles avaient été très étroits. Les Guatémaltèques avaient entraîné les soldats du GAFE devenus par la suite les Zetas. Puis, une fois indépendants, les Zetas ont recruté des Kaibiles, qui avaient été leurs

mentors. Leurs compétences sont très précieuses, mais il est une chose que les Zetas ont apprise seuls : comment séduire les caméras. Il suffit de taper : « Los Zetas Execution Video » sur YouTube, et on verra apparaître une série de films postés directement par des membres du groupe. La férocité fonctionne quand elle se diffuse tel un virus, passant de bouche à oreille et de personne à personne. Décapitations, étouffements et dépeçages constituent la meilleure des publicités. Les Zetas ont un faible pour les scies électriques, les têtes qu'ils brandissent sont leur carte de visite. Ils veulent que leurs victimes hurlent et ils savent comment les faire hurler. Leurs cris doivent parvenir en tous lieux, ils doivent être les ambassadeurs des Zetas au Mexique et dans le monde. Ils possèdent en outre une caractéristique qui les distingue des autres cartels : ils n'ont pas de territoire, pas d'ancrage géographique ni de racines. C'est une armée postmoderne qui a d'abord besoin de se forger une image afin d'être aux avant-postes. La terreur doit gagner le pays. Les moudjahidines avaient compris avant eux que les décapitations pouvaient être la marque de fabrique de leurs atrocités, une technique que les Zetas n'ont pas mis longtemps à adopter.

Internet est leur caisse de résonance favorite, mais les Zetas ne dédaignent pas pour autant les méthodes traditionnelles, en particulier les banderoles qu'ils accrochent dans les villages et les villes du pays. « Soldat, ancien soldat : le groupe opérationnel Zetas a besoin de toi. Nous t'offrons une bonne paie, de la nourriture et une protection pour ta famille. Vous ne serez plus victimes d'abus et vous n'aurez plus faim. » Ces fameuses narcobanderole promettent des avantages et de l'argent aux hommes qui décident de s'enrôler dans les rangs des Zetas, elles véhiculent des messages directs à l'attention de la population, elles servent à intimider l'ennemi et le gouvernement. « Même avec le soutien des États-Unis, ils n'arriveront pas à nous arrêter, car ici les Zetas commandent. Le gouvernement de Calderón doit négocier avec nous, s'il ne le fait pas nous serons contraints de le renverser et de prendre le pouvoir par la force. »

Les banderoles fonctionnent, les ennemis des Zetas s'en servent eux aussi. C'est le cas de la Familia Michoacana qui, en février 2010, annonce précisément sur une banderole la création d'un front de résistance pour combattre les Zetas, invitant les citoyens à participer : « Chaleureuse invitation à toute la société mexicaine : rejoignez le front commun visant à éliminer les Zetas. Nous agissons contre les Zetas. Unissons-nous contre les bêtes du mal. »

Resortito et El Bigotito savent que les enfants n'attendent qu'eux, dans les bus qui parcourent la ligne Cárdenas-Comalcalco-Villahermosa. Resortito et El Bigotito sont des clowns. Blagues, jets

d'eau, imitations, tours de magie. Les enfants rient et rentrent toujours un peu plus tard chez eux, car ces deux-là sont vraiment drôles. Chaque fois, Resortito et El Bigotito reçoivent quelques pièces, pas grand-chose, mais c'est mieux que de mendier. Et puis les rires cristallins des enfants les apaisent, ils leur font du bien.

Un malentendu, une plaisanterie cruelle qui est allée trop loin ou bien un attentat soigneusement planifié. Son origine est inconnue, mais le fait est qu'une rumeur commence à circuler. Peut-être fausse. « Les perruques de clowns cachent des informateurs de l'armée. » Resortito et El Bigotito persistent à se lever tôt et à se rendre à la gare routière. Depuis qu'ils sont là, les enfants vont plus volontiers à l'école. Mais, le 2 janvier 2011, les corps sans vie des deux clowns sont retrouvés au bord d'une route de campagne. Ils ont été torturés et achevés au fusil. Près des cadavres, un billet qui porte un court message de revendication : « J'ai subi ce sort parce que j'étais un espion et que je croyais être protégé par la Sedena. » La Sedena est le ministère mexicain de la Défense. Au bas de cette phrase, un sigle identifie les responsables. FEZ : Fuerzas Especiales Zetas.

La brutalité des Zetas n'a pas de limites : des cadavres qui dansent, suspendus sous les ponts, en ville et en plein jour, devant les yeux des enfants ; des corps décapités et découpés en morceaux, découverts près des bennes à ordures ou abandonnés le long des routes, le pantalon souvent baissé en guise d'ultime humiliation ; des narcofossez sont découvertes dans les campagnes, des dizaines de cadavres empilés les uns sur les autres. Les villes sont devenues des théâtres de guerre et, dans tout le Mexique, les gens n'ont qu'un seul code de conduite : la violence.

Oui, la violence. On y revient sans cesse. Un mot qui a quelque chose d'instinctif, de primitif, et que les Zetas — comme les Kaibiles — ont au contraire su placer sur le chemin de l'éducation. Rosalío Reta a été un de leurs élèves. Né au Texas et rêvant d'être Superman, Rosalío se retrouve à treize ans dans un camp d'entraînement militaire des Zetas, un ranch dans l'État du Tamaulipas. Au début, c'est un jeu.

« Ta superarme sera le laser.

— Mais Superman n'a pas de laser...

— Et alors ? Avec le laser, tu vises, tu appuies et devant toi tout le monde disparaît. »

C'est ainsi qu'on lui donne son premier pistolet et, au bout de six mois d'entraînement, Rosalío est prêt à offrir la preuve de sa fidélité : dans une maison sûre appartenant au cartel, un homme est attaché à une chaise. Rosalío ne sait rien de lui, il ne sait pas pourquoi il a été condamné. Rosalío ne pose pas de questions et on lui tend une arme, un calibre 38, identique à celle avec laquelle il a tiré sur des silhouettes en carton pendant six mois. Il doit juste appuyer sur la

détente. La poussée d'adrénaline est comme une décharge électrique. Tel Superman, Rosalío se sent invincible. Il peut voler, il peut arrêter les projectiles, il peut voir à travers les murs. Il peut tuer. « Je me prenais pour Superman », avouera-t-il une fois interpellé, devant les juges du tribunal de Laredo, au Texas. « Ça m'a plu de faire ça, de tuer ce type. Après, ils ont essayé de me reprendre l'arme, mais c'était comme confisquer des bonbons à un enfant. »

Deux ans s'écoulent et, avec deux garçons de son âge — Gabriel et Jessie —, Rosalío entre dans le Neverland des Zetas : une belle maison louée pour eux par le cartel à Laredo, avec toutes sortes de drogues de synthèse, une console de jeux et un téléviseur à plasma. Au début, l'objectif est d'abattre des petits hommes en cristaux liquides. Des jours et des jours, qu'ils passent le joypad à la main, feignant d'être au volant d'une voiture qui fonce à toute allure à travers de fausses villes américaines. Dans cette réalité, on peut faire ce qu'on veut. On peut tuer n'importe qui, sans conséquences et sans remords. Au pire, on a les yeux rouges. Pour Rosalío et ses deux amis, la réalité du jeu se superpose à la vraie vie, tout devient possible et la peur disparaît. Les Niños Zetas sont prêts. Les choses sont claires : cinq cents dollars par semaine pour les filatures et autres petits boulots, et le pognon, le vrai, ce sera pour les missions spéciales. Il y a des hommes à éliminer, mais il ne suffit pas de les tuer, il faut les égorger. Dès lors, la récompense augmente, des bonus de cinquante mille dollars à chaque fois. Quand Rosalío est arrêté, quatre ans et vingt homicides plus tard, il ne montre ni peur ni repentir. Seule une ombre passe sur le visage du gamin à présent âgé de dix-sept ans, lorsqu'il parle d'une de ses missions à San Nicolás de los Garza. Il a raté sa cible et provoqué un massacre, faisant quatre morts et vingt-cinq blessés, aucun d'eux lié à la criminalité organisée. « J'ai merdé, observe Rosalío, et maintenant ils vont me le faire payer. » « Eux », c'est-à-dire ses anciens instructeurs, les Zetas.

En 2002, Arturo Gúzman Decena, El Z1, est tué dans un restaurant de Matamoros. Sur sa tombe, on dépose une couronne de fleurs avec ces mots : « Tu seras toujours dans nos cœurs. Ta famille : les Zetas. » Après sa mort, Heriberto Lazcano Lazcano, dit El Lazca, lui succède. Né le 25 décembre 1974, il vient lui aussi des unités spéciales de l'armée. Il est recherché par les autorités fédérales au Mexique et aux États-Unis pour plusieurs homicides et pour trafic de drogue. Au Mexique, une récompense de trente millions de pesos (environ deux millions et demi de dollars) est promise à quiconque livrera des informations permettant sa capture. Le département d'État américain va même jusqu'à offrir cinq millions de dollars.

El Lazca est connu pour sa technique de meurtre favorite : il

enferme sa victime dans une cellule et la regarde mourir de faim. La mort est patiente, comme El Lazca, qui renforce le groupe et l'élargit, suivant les traces de Gúzman Decena. Des camps d'entraînement sont créés pour des recrues âgées de quinze à dix-huit ans et d'anciens agents des polices locale, régionale et fédérale, et on recrute également d'anciens Kaibiles.

Sous la direction du Lazca, les Zetas passent au fil du temps de simple bras armé à un rôle plus décisionnel au sein du cartel du Golfe. À présent, les Zetas se sentent forts et veulent devenir indépendants. En février 2010, après des affrontements armés et des assassinats, le processus se conclut. Désormais cartel à part entière, les Zetas se retournent contre ceux qui étaient leurs « supérieurs », le cartel du Golfe, et s'allient avec les frères Beltrán Leyva, ainsi qu'avec les cartels de Tijuana et de Juárez. Indépendance, pouvoir et terreur. Telle semble être la recette des Zetas, à qui on aurait cependant tort d'attribuer un manque d'ingéniosité créatrice et d'épaisseur. Le FBI considère du reste ce cartel comme l'un des plus avancés sur le plan technologique, en mesure de blanchir près d'un million de dollars par mois pendant deux ans à travers des comptes à la Bank of America.

El Lazca est un jeune parrain, mais on le considère déjà comme un héros, une légende vivante. Recherché et craint, il accomplit un exploit surhumain, presque divin : il meurt et ressuscite. En octobre 2012, la marine militaire mexicaine reçoit un coup de téléphone anonyme. El Lazca assiste au même moment à un match de base-ball à Progreso, dans l'État du Coahuila. Une aubaine inattendue. Lors de l'assaut donné par les forces de l'ordre, El Lazca perd la vie. C'est un triomphe. Après El Chapo, El Lazca était le narcotrafiquant le plus traqué du pays. Un succès incroyable.

Quelques jours plus tard, un commando de Zetas vole le corps de leur chef à la morgue. Sur la foi des empreintes digitales, les autorités ont crié victoire, mais la police scientifique a encore une dernière série d'examens à effectuer, y compris celui qui sera concluant : le test ADN. Mais à présent le corps a disparu et peut-être les Zetas ont-ils encore un chef. Dans tous les cas, ils ont une autre formidable légende à raconter, susceptible d'alimenter leur réputation.

Miguel Ángel Treviño Morales, dit El Z40, devient le leader des Zetas. Son curriculum vitae est idéal. El Z40 a fait ses premières armes dans le groupe dès sa création et il est connu pour la technique de « l'étouffée » : il élimine l'adversaire en le plongeant dans un baril d'essence auquel il met le feu. Mais Treviño Morales ne reste pas longtemps au pouvoir, car il est arrêté le 15 juillet 2013 par la marine mexicaine à Nuevo Laredo. La chasse au nouveau parrain est ouverte.

Le centre de leur pouvoir économique se trouve dans la ville de Nuevo Laredo, à la frontière avec les États-Unis, dans l'État du

Tamaulipas. Mais désormais ils sont présents dans tout le pays, sur la côte pacifique, dans les États d'Oaxaca, du Guerrero et du Michoacán, à Mexico, le long du golfe, dans les États du Chiapas, du Yucatán, du Quintana Roo et du Tabasco. À Nuevo Laredo, ils contrôlent tout le territoire, disposent de sentinelles et de barrages dans les aéroports, les gares routières et sur les routes.

Ils exercent une véritable dictature criminelle dont les lois sont l'extorsion, les décrets d'application, les enlèvements et la torture, dont la Constitution est faite de décapitations et de démembrements. Souvent les hommes politiques et les policiers deviennent la cible des tueurs du cartel, c'est un moyen d'intimider le gouvernement et de dissuader les simples citoyens qui envisagent de briguer des fonctions électorales.

Le 8 juin 2005, il est deux heures de l'après-midi quand un ancien typographe âgé de cinquante-six ans, Alejandro Domínguez Coello, s'installe en tant que chef de la police municipale de Nuevo Laredo. « Je n'ai de liens avec personne, déclare-t-il. Mon seul engagement est au service des citoyens. » Six heures plus tard, tandis qu'il monte dans son pick-up, un commando de Zetas le crible de trente balles de gros calibre. Le cadavre ne peut être identifié tout de suite, car le visage de Domínguez Coello a été défiguré par les projectiles.

Le 29 juillet 2009 à cinq heures du matin, deux véhicules s'arrêtent devant la maison du commandant adjoint de la police intercommunale de Veracruz-Boca del Río, Jesús Romero Vázquez. Une dizaine de Zetas armés de fusils d'assaut et de lance-grenades de quarante millimètres font irruption dans la maison. Il leur faut moins de cinq minutes pour tuer Romero Vázquez, sa femme (elle aussi inspecteur de police) et leur fils de sept ans. Puis ils mettent le feu à la maison, tuant les trois filles. La plus âgée avait quinze ans.

Rodolfo Torre Cantú, candidat du Parti révolutionnaire institutionnel au poste de gouverneur de l'État du Tamaulipas, a été tué le 28 juin 2010, six jours avant l'élection. Armés de fusils AK-47, les tueurs ont donné l'assaut à la voiture qui le conduisait vers l'aéroport de Ciudad Victoria, la capitale du Tamaulipas. Il se rendait à Matamoros afin de participer au dernier meeting de la campagne. Quatre personnes de son entourage furent également tuées et quatre autres blessées. D'après des témoignages, la voiture des tueurs — un 4 × 4 — portait un Z sans équivoque peint sur les vitres. Mais, une fois le témoignage rapporté par la presse, un homme qui se présentait comme « l'attaché de presse des Zetas » se mit en contact avec divers journaux locaux pour démentir et nier toute responsabilité des Zetas dans le meurtre de Torre Cantú. L'enquête est en cours et les Zetas sont toujours les principaux suspects.

Lorsqu'ils mènent leurs opérations, ils sont vêtus de noir, ils se

maquillent le visage en noir, conduisent des véhicules tout-terrain volés et portent souvent des uniformes de la police fédérale ou de l'AFI, l'Agence fédérale d'investigation. Début 2007 à Acapulco, des individus en tenue militaire tuent cinq policiers et deux employés administratifs. Le 16 avril 2007 à Reynosa, quatre agents de l'AFI sont interpellés par six hommes en tenue de policiers du Tamaulipas, peut-être des Zetas déguisés ou des flics corrompus à la solde du cartel, qui roulent à bord de cinq 4 × 4 et sont armés de R-15, des fusils que seule l'armée utilise. Les quatre agents sont accusés d'être liés au « clan rival ». De fait, quelques jours plus tôt, les agents ont fait irruption dans la discothèque El Cincuenta y siete, à Reynosa, juste avant le début du spectacle de la chanteuse Gloria Trevi, et ils ont passé les menottes puis emmené sept tueurs au service des Zetas. Les faux policiers s'emparent des agents de l'AFI, les font monter dans leurs véhicules et les frappent. Décidés à les tuer, ils les conduisent à China, une petite ville de l'État du Nuevo León connue pour être une de leurs places fortes, mais ils ne remarquent pas que l'un d'eux, Luis Solís, a un téléphone portable dans sa poche. Profitant d'un instant de distraction chez leurs ravisseurs, Solís prend son portable et appelle le commandant Puma à la base de l'AFI : « On a été enlevés par les Zetas. Ils nous emmènent à China pour nous tuer. » Le message parvient à bon port, mais les Zetas surprennent la conversation. Entre-temps, les quatre hommes sont transférés dans une *casa de seguridad*, un des endroits dont se servent les Zetas pour torturer leurs victimes avant de les achever. Là, ils sont roués de coups de poing et de coups de pied, un tabassage auquel participe un Zeta célèbre, El Hummer, le chef des Zetas à Reynosa. Les ravisseurs ont la certitude que les policiers sont au service d'un clan rival et veulent les forcer à avouer. Comme ils n'atteignent pas leur but, ils droguent leurs victimes et les conduisent dans une autre *casa de seguridad*. Le moment est venu d'avoir recours à l'électricité. Mais, ayant appris que les forces fédérales les cherchaient partout, ils décident de se débarrasser de leurs prisonniers et, miraculeusement, les libèrent. « Nous en avons réchappé grâce à l'aide de Dieu », ont commenté les quatre hommes après leur libération, dit-on.

Les Zetas tuent leurs ennemis avec sadisme, leurs vengeances sont exemplaires : ils dépècent les corps, ils les enferment dans des barils de gazole, ils les brûlent. En janvier 2008 à San Luis Potosí, un coup de filet permet l'arrestation d'Héctor Izar Castro, dit El Teto, considéré comme le chef de la cellule locale des Zetas. On découvre en outre toutes sortes d'armes, soixante-cinq paquets de cocaïne, des images saintes de Jesús Malverde, le patron des narcos, trois pagaies portant la lettre Z en relief, utilisées pour frapper les victimes et marquer leur peau du nom de leurs agresseurs. Pas seulement : pour terroriser un

peu plus leurs rivaux, ils coupent souvent les organes génitaux puis les fourrent dans la bouche de leurs victimes, et ils pendent les cadavres sans tête sous les ponts. Début janvier 2010, Hugo Hernández, trente-six ans, est enlevé dans l'État du Sonora et conduit à Los Mochis, dans le Sinaloa voisin, où il est tué et découpé en sept morceaux par les hommes d'un cartel rival. Le visage de la victime est écorché, collé sur un ballon de football et abandonné dans un sac en plastique près de la mairie, avec ce message : « Bonne année, pour toi ce sera la dernière. » D'autres parties du corps sont retrouvées dans deux bidons en plastique : dans le premier, le buste, et dans le second les bras, les jambes et le crâne sans visage. Le démembrement des cadavres devient la syntaxe des Zetas. Ils font disparaître les corps dans des tombes déjà occupées, ou bien ils se débarrassent des cadavres en les enfouissant dans des cimetières clandestins construits sur leurs terres, ou encore ils les jettent dans des fosses communes. Souvent les victimes sont enterrées vives. Ou dissoutes dans l'acide.

Les Zetas sont des assassins sanguinaires et pourtant ils ont une caractéristique commune avec les adolescents du monde entier, qui vivent pour la plupart loin du Mexique : cette passion est la télévision, source d'une éducation dangereuse. Films violents et émissions de télé-réalité sont leurs références culturelles, et ils en ont appliqué les sinistres enseignements à l'occasion du massacre de San Fernando, un village situé à cent quarante kilomètres de la frontière américaine. Ce jour-là, les Zetas arrêtent de nombreux bus sur l'autoroute 101, ils font descendre les passagers et les obligent à se battre entre eux, armés de bâtons et de couteaux, tels des gladiateurs. Les survivants sont assurés d'avoir une place parmi les Zetas. Les morts, eux, sont jetés dans une fosse commune. Comme celles découvertes à San Fernando au printemps 2011, qui contenaient cent quatre-vingt-treize corps présentant de graves blessures à la tête.

Cette tuerie sadique a eu lieu quelques mois après ce qu'on a appelé le premier massacre de San Fernando. D'autres morts innocents, d'autres narcofosses. Nous sommes le 24 août 2010. Soixante-douze immigrés clandestins provenant d'Amérique du Sud et d'Amérique centrale tentent de franchir la frontière américaine à travers le Tamaulipas. C'est un soixante-treizième clandestin originaire d'Équateur qui a pu rapporter l'histoire. Il raconte qu'à la hauteur de San Fernando ses compagnons et lui ont été rejoints par un groupe de Mexicains qui se sont présentés comme des Zetas. Ils ont rassemblé les clandestins dans une ferme et ont commencé à les massacrer un par un. Ces derniers n'avaient pas acquitté le « péage » permettant de passer la frontière dans la zone des Zetas ou, plus vraisemblablement, ils n'avaient pas satisfait à leurs exigences : travailler pour eux. Mais les Zetas ne tolèrent aucun refus. Sans pitié, ils visent les clandestins à

la tête. L'Équatorien est blessé au cou et feint d'être mort, puis il parvient à s'enfuir et à rejoindre miraculeusement un barrage de l'armée mexicaine. Suivant les indications du clandestin, les soldats trouvent la ferme, où ils déclenchent contre les Zetas une fusillade au terme de laquelle on découvre les soixante-douze cadavres, cinquante-huit hommes et quatorze femmes. Les uns sur les autres.

Les Zetas dominant, mais ils apprennent à leurs dépens que l'élève dépasse parfois le maître. Si à la brutalité s'ajoute l'humiliation, alors la férocité fait un pas supplémentaire, car le mal inscrit dans le corps se propage ensuite tel un incendie pour devenir éternel. C'est le cas de certains clans rivaux des Zetas qui, après avoir décapité le corps de l'ennemi, ont remplacé sa tête par celle d'un porc puis posté la vidéo sur Internet.

La férocité s'apprend. La férocité fonctionne. La férocité a des règles. La férocité est comme une armée d'occupation. Les Zetas et Ángel Miguel sont les deux faces d'une même médaille. Désormais, je sais aussi cela.

Coke #4

Comme une chose secrète au nom imprononçable,
comme la maîtresse cachée qui occupe toutes nos pensées,
comme une surface nue sur laquelle on peut écrire chaque mot,
c'est elle que tu recherches, que tu évoques et appelles de mille façons.
Chacun de ses noms est un désir, une pulsion,
une métaphore, une allusion ironique.
Elle est un jeu et elle est désespoir, c'est elle que tu veux
à tout moment, en tous lieux, à toute heure.
Et donc, en Amérique, tu peux l'appeler *24/7*
comme le drugstore en bas de chez toi,
tu l'appelles *Aspirine* parce qu'elle est comme le médicament
effervescent
qui te soulage, en Italie elle est *Vitamine C*
car c'est ainsi que tu soignes ton rhume.
Le C est sa lettre
tu la désignes aussi par sa seule initiale,
ou tu la surnommes *Charlie*
d'après l'alphabet des pilotes et des radioamateurs.
Ou bien tu commandes la troisième lettre, *Number 3*,
au *take-away* des désirs,
Tu tapes *C-game*, *C-dust*, appelle-la *Caine*,
deux syllabes qui font penser à Caïn.
Tu choisis n'importe quel C au féminin :
Corinne Connie Cora Cory et plus encore *Carrie*,
la fille qui te prend par la main et t'emmène loin d'ici.
C'est une *Cadillac*, un *Viaje* (un voyage),
la piste qui, en turc, devient *Otoban*, autoroute,
La Rapide, *Vive* ; Ускоритель, uskoritel', l'accélérateur,
Энергия, énergie pure et *Dynamite*.
Elle est le *Boum*, la *Bombe*, la *Bamba*.
Elle est *Blanche*, *Belle*, *Bigornette*.
Elle aime le B, explosif et sensuel.
Blast, *Bump*, *Boost*, *Bomb*, *Bouncing Powder*,
la poudre qui te fait bondir vers le ciel,

dans le monde hispanisant *Bailar* jusqu'à l'aube.
 Et quand tu es trop parano pour pouvoir parler,
 tu fais 256 qui sur l'écran de ton portable
 correspond à BLO car en anglais *Blow* veut dire sniffer.
 Avec elle tu pètes la forme,
 elle est *Big Bloke*, *Big C*, *Big Flake*, *Big Rush*.
 Tu te sens fort comme un dieu
 et *Dios*, c'est comme ça qu'on l'appelle en Amérique latine,
 mais aussi *Diablo* ou *Diablito*.
 Les pellicules du diable, *Devil's Dandruff*, c'est la coke en poudre,
Devil's Drug, c'est le crack que tu fumes
 avec la *Devil's Dick*, la bite du diable.
 La coke normale peut devenir *Monster*,
Pisse de chat, *Une virée dans le château des horreurs*,
 mais celle que tu aimes invoquer,
 celle que tu recherches est exactement le contraire :
Paradise, *Alas de Ángel*, *Poussière d'étoiles*,
Polvo Feliz, *Polvo de Oro*, *Star Spangled Powder*,
Heaven Dust ou *Haven Dust*, une oasis de paix à aspirer.
Happy Powder, *Happy Dust*, *Happy Trail*,
 le rail qui te rend heureux.
 Elle est *Dream* et *Beam*, rayon lumineux.
 Elle est *Aire*, car avec elle tu es aussi léger que l'air,
 elle est *Souffle*, *Soplo* en espagnol
 ou simplement *Sobre* car grâce à elle tu es toujours au top.
 Tu l'appelles *Angie* comme la plus angélique des amies
 ou *Aunt Nora* telle la tante qui fait de si bons gâteaux.
 Au Brésil elle est *Gulosa*,
 ailleurs elle rappelle de nombreux desserts que les enfants adorent :
Icing, le bon glaçage sur les gâteaux d'anniversaire,
Jelly et *Jam*, les pots de confiture bien cachés,
Candy et *Candy C*, les bonbons, *Bubble Gum*, *Double Bubble*,
 la double bulle qu'on n'arrive à faire qu'avec les meilleurs chewing-
 gums
Granita, *Mandorlata*, *Cubaita*, *Dolcetto*,
California Cornflakes, *Bernie's Cornflakes* ou *Cereal*.
 Les pétales de céréales viennent des *Flakes*,
 des flocons de neige, car la coke est toujours de la neige.

Snöw

~~Sneeze~~

Neige

Neive

La coke est neige partout où celle-ci tombe,
mais tu peux aussi l'appeler *Florida Snow*
car elle est aussi miraculeuse qu'une averse de neige à Miami.
Elle est Свежий — svežij, frais,
et peut se changer en *Ice*, la glace qui circule dans tes veines.
Elle est *Snow White*, *Blanche-Neige*, la plus belle du royaume.
Tu n'es pas jaloux d'elle, car tu en fais un rail
sur le miroir de tes désirs.
Ou bien elle est simplement *Bianca*,

~~Blanche~~ et *Branquinha* au Brésil
Beyaz Ten, peau blanche en Turquie.

En Russie Белая лошадь — Belaja lošad', Cheval blanc
White Girl, *White Tornado*, *White Lady*,
White Dragon, *White Ghost*, *White Boy*, *White Powder*
Poussière blanche, *Polvo blanca*, *Polvere*, *Pudra*, en turc,
Ou tout ce qui lui ressemble comme le sucre,
Sugar, *Azúcar*, *Toz Şeker*, le sucre glace dont on recouvre les loukoums.
Mais elle ressemble aussi à la farine,
Мuka, Muka, en Russie ou 白粉 — Bai fen en Chine.
Elle est tout ce dont le son fait penser à elle,
comme la noix de *Coco*, *Coconut*, *Cocco* en italien, Кокос — kokos
ou Кеc — Keks, le plum-cake russe, mais surtout Кокс — Koks
qui donne aussi *Koks* en allemand et en suédois,
un nom ancien, se retrouver sans couverture,
car pour te réchauffer elle est toujours là,
les vieux poêles à charbon n'existent plus
et quand tu dis *Coke* (ainsi qu'on l'appelle en français),
tu ne penses plus à un combustible pour les pauvres.
Ainsi elle est devenue *Coke*,
mais c'est le Coca-Cola qui fait allusion à la *Coca*
et elle a donc adopté toutes les manières habituelles
de désigner la célèbre boisson : *Cola* en danois,
Kola en suédois et en turc,
Koka en Serbie et en Russie.
Parfois, j'ignore pourquoi, elle se change en animal.
Tu peux l'appeler *Lapin*, peut-être parce qu'elle est magique
comme celui qui sort du chapeau, ou *Krava*, vache, en croate ;
en espagnol elle est *Perico* ou *Perica*, le perroquet,
peut-être parce qu'elle te rend plus loquace,
d'autres fois le *Gato* qui ronronne pour toi.
Tu l'appelles *Farlopa*, son nom familial le plus courant
ou *Calcetín*, chaussette, ou elle est la *Cama*, le lit

qui te fait rêver, la *Tierra* qui est sous tes pieds.
Si tu choisis la moins chère
elle devient ton vieil ami *Paco*, en Italie *Fefé*,
de même qu'en russe tu peux l'appeler Коля, Kolja,
aux États-Unis elle devient *Bernie*, mais aussi *Cecil*,
un nom plus noble. Tu peux faire appel à *Henry VIII*,
le grand roi anglais, tu peux la flatter
en l'appelant *Baby* ou *Bebé* en espagnol,
mais plus que toute autre drogue
elle est *Love Affair* avec une femme sublime,
Fast White Lady, *Lady*, *Lady C*,
Lady Caine, *Lady Snow*, *Peruvian Lady*
elle est la *Dama blanca* ou bien *Mujer*,
la femme par antonomase,
elle est *Girl* et *Girlfriend*, ta petite amie,
ou bien *Novia*, ta fiancée,
Il n'y en a pas d'autre comme elle,
tu peux même l'appeler *Mama Coca* ;
ou encore dire simplement *She* ou *Her*,
elle n'est rien d'autre qu'elle-même et c'est suffisant.
Elle use ses noms comme elle use ses amants,
et cette liste n'est par conséquent qu'un avant-goût,
mais tu peux la désigner comme ça te chante,
elle répondra toujours à ton appel.

LE DEALER

« Elle laisse un goût amer sur la langue, c'est comme si on t'avait fait une piqûre d'anesthésique local. »

C'est le mode de consommation le plus courant dans la culture andine. On retire la nervure centrale des feuilles, puis on en glisse quelques-unes dans sa bouche et on les mastique lentement jusqu'à former une sorte de petite boule. Une fois celle-ci bien imbibée de salive, on ajoute une pincée de cendres, légèrement alcalines et obtenues par combustion des plantes, qu'on appelle *tocra* ou *llipta*, car elles ont divers noms.

« Si tu carbures au *basuco*, alors tu es vraiment mal barré. Ce sont les restes de l'extraction de la cocaïne, qui est produite au moyen de substances chimiques toxiques pour l'homme. »

C'est la drogue des taulards, car elle est très bon marché. On fait souvent entrer le *basuco* à l'intérieur des prisons en se servant d'un pigeon voyageur. Dehors, quelqu'un attache un sachet sous les ailes du pigeon avec une épingle à nourrice et l'entraîne à voler jusqu'à la fenêtre derrière laquelle le détenu attend, bien content d'en recevoir, pour son propre usage ou pour le vendre. Parfois, les ailes du pigeon sont si chargées que celui-ci va se cogner contre les murs de la prison. Les substances avec lesquelles on fabrique le *basuco* sont de la pire qualité : poussière de brique, acétone, insecticide, plomb, amphétamines, essence rouge. C'est un produit intermédiaire. Une fois que les feuilles ont été coupées, on extrait d'elles la pâte. C'est le résultat de la deuxième phase de production, le produit brut, mais pour certains ce n'est pas un problème.

« Si tu carbures à la neige, alors tu as ajouté de l'acide

chlorhydrique à la pâte, que tu as ensuite traitée avec de l'acétone ou de l'éthanol. »

C'est le chlorhydrate de cocaïne. Sous cette forme, la drogue ressemble à des écailles blanchâtres à la saveur amère qu'on écrase pour en faire une poudre blanche. On la sniffe ou, à la limite, on se l'injecte, en général vingt, trente, cinquante ou même cent milligrammes pour les habitués.

« Si tu carbures au crack, tu as ajouté à la neige une solution aqueuse d'ammoniac, d'hydroxyde de sodium ou de bicarbonate de soude, c'est-à-dire des substances basiques, et tu as filtré le tout. »

Le crack se fume dans des pipes particulières, généralement en verre, qu'on chauffe afin d'inhaler les vapeurs. Ou bien, plus souvent, on fume du crack mélangé avec d'autres substances telles que la marijuana, le tabac, le PCP, mais avant ça il faut bien le piler. L'effet est immédiat, quelques secondes à peine, et provoque une forte dépendance. Le crack est le rêve du trafiquant et le cauchemar du drogué, dit-on.

« Si le composé obtenu est dilué avec de l'éther ou des solvants volatils, alors tu carbures au *freebase*, mais avant de le consommer tu dois attendre l'évaporation des solvants. »

Comme pour le crack, il faut des pipes spéciales pour l'inhaler (une pipe à eau ou narguilé). L'effet du *freebase*, également appelé Rock, est instantané, dès qu'il atteint le cerveau on est euphorique. Puis on devient irascible, car cet effet s'épuise en quelques minutes et donne envie d'en reprendre aussitôt.

« *Erythroxylaceae*. C'est le nom de la matière première. Si tu arrives à le dire sans te planter, je te file cinquante euros. »

L'imprononçable nom latin de cette famille de plantes est le dénominateur commun de toutes les formes de consommation. Cette famille compte plus de deux cents espèces dont deux m'intéressent particulièrement : *Erythroxylum coca* et *Erythroxylum novogranatense*. Les feuilles de ces plantes contiennent de zéro virgule trois à un virgule quatre pour cent d'alcaloïdes : c'est le principe qui agit sur le cerveau et produit les effets de la coke. Il faut attendre un an et demi avant de pouvoir faire la première récolte de feuilles. On extrait la cocaïne de deux espèces d'*Erythroxylaceae*. La première vient des Andes péruviennes, mais elle prospère désormais dans les zones tropicales de la partie est du Pérou, de l'Équateur et de la Bolivie. Sa principale variété, la plus répandue, est la coca bolivienne, dite *huánuco*, qui est aussi la plus précieuse : elle a de grosses feuilles épaisses, vert foncé aux pointes jaunâtres. La seconde espèce vient, elle, des montagnes de Colombie, des Caraïbes et du nord du Pérou, des zones plus arides et sèches : il en existe deux variétés principales, la coca colombienne et la coca péruvienne, dite *truxillo* ; par rapport à

la *huánuco*, elle a des feuilles plus fines et fuselées, vert clair aux pointes presque grises. Il n'y a pas de différences particulières entre les espèces. Et nul besoin de tests en laboratoire pour les identifier. Il suffit d'en mettre un peu en bouche et de mastiquer : si on sent un léger effet anesthésiant, alors ce sont les bonnes feuilles, celles qui contiennent l'alcaloïde. Ce sont la *huánuco* et la *truxillo*, les vedettes du commerce planétaire.

Plusieurs noms pour parler d'une même chose.

Plusieurs noms pour parler de la cocaïne. La coke qui voyage du producteur au consommateur. Des feuilles à la poudre blanche qui passe rapidement de main en main. De la chimie à la vie des rues. Du paysan andin à un dealer qui, après m'avoir présenté sa marchandise, me parle d'économie. Quand je le rencontre, j'ai le sentiment d'avoir mis à jour mes connaissances dans un domaine fondamental de l'existence.

« Le *target*. Tu te balades à Milan, Rome, New York, Sydney et tu dois slalomer au milieu de types emballés dans un costume sélectionné par leur *fashion manager*, comme on appelle ceux qui s'y connaissent. Ils choisissent un tissu de qualité, le nombre de rayures qu'ils veulent, l'écartement, puis ils font broder leurs initiales sur leurs chemises de businessmen. Une main dans la poche, l'autre qui serre un iPhone, le regard posé deux mètres devant eux, pour ne pas tomber ni marcher dans une merde de chien. Si tu ne les esquives pas, ils viennent droit sur toi, mais ils ne peuvent pas s'excuser ni faire le moindre geste, car ils perdraient le *flow* et alors tout irait se faire foutre. Avec le temps, tu apprends à passer au milieu, comme dans ces vieux jeux vidéo où tu dois éviter les astéroïdes qui foncent sur toi, quand tu fais virer de bord ton vaisseau d'un petit mouvement de joystick, tu tournes le buste, tes épaules suivent le mouvement et se mettent en travers, tu te faufiles en effleurant à peine leurs vestes en cachemire et ton regard se pose sur leurs manches, il manque un bouton, ils voient que tu l'as remarqué et songent que, dans ton esprit, ils ont oublié de le boutonner, ce ne sont pas de vrais gentlemen, mais moi je sais que le bouton défait est une des caractéristiques du costume sur mesure, un signe d'appartenance à une élite. J'esquive, j'allonge le pas et eux tirent tout droit, ils parlent, ils laissent échapper les mots et ce qui m'arrive avec insistance aux oreilles est le mot *target*. La cible à repérer, à choisir, à frapper, à bombarder, à attirer dans la lumière. »

C'est ainsi qu'il me parle. Il a beaucoup vendu. Pas dans la rue. Les dealers ne sont presque jamais comme on les imagine. Je le souligne quand j'écris sur ce sujet ou que j'en parle à quelqu'un : ils ne sont pas comme on les imagine. Les dealers sont des sismographes du goût. Ils savent où et quoi vendre. Les meilleurs sont ceux qui sont capables de circuler d'une catégorie à l'autre de la société. Il n'existe pas de dealer

adapté à tous. Il y a celui qui vend dans la rue à des inconnus, en échange d'un salaire mensuel et sur un territoire délimité. Il y a celui qui livre à domicile, un texto suffit. Il y a les dealers adolescents. Nigériens, slaves, maghrébins, latinos. De même qu'une dame de l'aristocratie ne mettrait jamais les pieds dans un lointain hard discount de banlieue, chaque catégorie de clients a son dealer. Il y a le dealer de la bonne société et le dealer des morts de faim, celui des étudiants aisés et celui des précaires, celui des timides et celui des extravertis, celui des distraits et celui des froussards.

Il y a les dealers qui reçoivent la marchandise de leur « base », en général formée de quatre ou cinq individus. Ce sont des cellules indépendantes, étroitement liées aux organisations criminelles, et c'est d'elles que leur parvient la drogue à vendre. Les bases sont des intermédiaires entre les dealers de rue et les organisations, ce sont elles qui fournissent la dope déjà coupée, prête à être vendue au détail, elles qui constituent une sorte de garantie pour les organisations : si la base échoue ou que ses éléments sont arrêtés, le niveau supérieur n'en souffre pas, car ceux qui sont en dessous ne disposent pas d'informations importantes sur ceux qui sont au-dessus. Le dealer de la bourgeoisie, lui, a un lien direct avec un affilié, mais il n'est pas salarié. C'est une sorte de compte de dépôt. Plus il vend, plus il gagne. Et il est rare qu'il retourne de la marchandise. Sa force, c'est qu'il s'est constitué au fil du temps une main-d'œuvre à son service. Il donne de faux noms à ses clients et, s'il est déjà connu, il recherche une clientèle triée sur le volet. Quand il peut, il préfère recruter des dealers évoluant dans des « cercles ». Le cercle est composé de personnes qui font un autre métier : le dealer les alimente et eux se servent de leurs contacts pour se forger une clientèle fidèle, en général composée d'amis, de petites amies, de maîtresses. Les employés du dealer de la bourgeoisie ne vendent jamais de coke à des inconnus. Une organisation stratifiée se met en place, dans laquelle le dealer ne connaît que ses collaborateurs les plus proches et ne voit jamais la totalité de la chaîne. De cette façon, si quelqu'un devait parler, une seule personne en ferait les frais. C'est toujours la règle dans le monde de la coke : en savoir le moins possible.

À la base de la distribution, il y a le détaillant, le type qui vend à la gare ou au coin de la rue. Il est comme une pompe à essence. Souvent, il cache dans sa bouche de petites boules de coke enveloppées de cellophane ou de papier aluminium. Si des policiers surgissent, il les avale. D'autres ne prennent pas de risque et, pour éviter que la cellophane ne se déchire et que leur estomac ne devienne une plaie ouverte, ils préfèrent garder les boulettes dans leur poche. Les détaillants font fortune les week-ends, à la Saint-Valentin et les soirs où l'équipe de foot locale gagne. Quand c'est la fête, ils font du chiffre.

Comme les bars et les pubs.

Le vendeur qui m'explique comment choisir le *target* se considère plus comme un pharmacien que comme un dealer de coke.

« Chaque business a son *target*, la recette du succès consiste à trouver le bon. Une fois que tu le tiens, tu dois concentrer toute ta puissance de feu sur lui, y aller au napalm, capter ses besoins, car satisfaire ses propres désirs est l'objectif de l'homme moderne qui suit les conseils de son *fashion manager*. C'est lourd d'avoir affaire à un marché segmenté où les niches se multiplient, naissent et meurent en l'espace d'une semaine, avant d'être remplacées par d'autres qui dureront peut-être moins longtemps encore. Toi, tu dois anticiper et préparer tes armes à l'avance, sinon tu risques de balancer ton précieux napalm sur un désert. Moi, le *target*, je l'appâte. Ou plutôt les *targets*, au pluriel, parce qu'il y a un seul produit, c'est vrai, mais il y a toutes sortes de besoins. Un jour, une nénette est venue me voir. Il y a quelques années elle devait être canon, mais maintenant elle n'a plus que la peau sur les os. Elle a l'air malade, jamais je ne me la ferais, même pas si on me payait pour ça, et le seul signe de vie qu'on voit encore, ce sont les veines en relief sur ses avant-bras, ses mollets, son cou, dessous tout est mou, comme la peau des poulets. Elle m'a dit qu'elle s'appelait Laura, un faux nom, c'est sûr, et elle avait de belles pommettes hautes et rondes qui éclairaient son visage. J'aime bien les pommettes, c'est ce qui domine le visage, elles attirent et éloignent, ça dépend des cas. Dans celui de Laura, elles invitent à la confiance et c'est elle qui s'est confiée, elle m'a dit qu'au gymnase elle avait entendu parler d'une méthode ultrarapide pour maigrir, un moyen agréable et somme toute pas trop risqué. C'est exact, j'ai répondu : pourquoi acheter ces drôles de machines à faire des abdos, aller courir tous les soirs ou ne manger que des protéines parce qu'un médecin français prétend que c'est ce qu'il faut faire ? Les pommettes dominatrices se sont relâchées et Laura m'a souri. Depuis, je la vois toutes les semaines et chaque fois ses belles pommettes ont l'air d'avoir été passées au papier de verre. Maintenant, les doux gardiens de son visage ressemblent à de menaçantes hallebardes.

« C'est Laura qui m'a présenté le Connaisseur, un de ces snobinards qui arborent un style négligé, la veste Barbour toute déchirée et pleine de brûlures, et quand ils se présentent, même s'ils te voient pour la première fois, ils t'attirent à eux, leur épaule droite contre ton épaule gauche, un salut tribal et un signe d'appartenance, puis une grande claque dans le dos, tellement cool. Il n'a jamais voulu dire son nom, pas même m'en donner un faux, appelle-moi frère, il disait, comme si on était dans une ruelle du Bronx, et moi j'ai failli lui rire au nez, mais je me suis retenu, et j'ai dû me retenir encore plus quand il m'a dit qu'il voulait de la Perlée. Le Connaisseur faisait référence au produit

le plus précieux, pur à quatre-vingt-quinze pour cent, voire plus : au toucher, elle est très fine, presque crémeuse, et si blanche qu'elle semble briller, exactement comme une perle. Moi, je n'en ai encore jamais vu. On dit même qu'elle n'existe pas, certains racontent qu'elle est très rare parce qu'elle est produite artisanalement par une poignée de *campesinos* en se servant de deux outils : le temps et la patience. Le temps que les feuilles arrivent à maturité et la patience d'attendre le bon moment de l'année pour les récolter. Mais ce n'est pas tout : ensuite, il faut la presser à la main, la façonner avec une huile vierge sans impureté et qui ne soit pas nocive, la travailler à l'acétone, à l'éther et à l'éthanol, surtout pas à l'acide chlorhydrique ni à l'ammoniac, pour éviter d'entamer le principe actif. Si on respecte bien la procédure — dix jours d'effort, de sueur et de jurons —, on obtient la teinte perlée tant recherchée. Sûr que j'ai de la Perlée, je réponds au Connaisseur, je n'essaie même pas de l'orienter vers quelque chose de plus faisable comme la Squamée. Elle n'est pas aussi pure que la Perlée, mais au moins j'en ai eu entre les mains et je peux dire que son éclat fait vraiment penser aux écailles d'un poisson qui vient d'être pêché. Et pas question de lui fourguer des variétés plus grossières, comme l'Amandine ou la Stone, pourtant pure à quatre-vingts pour cent, et je ne parle même pas de variantes du genre Pisse de chat ou Mariposa. Les types comme le Connaisseur ont une volonté de fer mais, heureusement, une compétence égale à zéro, sinon il ne reviendrait pas, une fois que je lui ai refilé un produit quelconque coupé avec de la poussière de verre. Elle brillait, il me dit chaque fois, et moi je hoche la tête, l'air complice, je n'ai plus besoin de faire semblant, tout est si naturel. Évidemment je ne dis pas toujours oui, je ne peux pas laisser raconter que chez moi on trouve de tout, sinon je risque l'inflation, je risque de perdre le contrôle de mes *targets* et de me retrouver avec quelqu'un qui fait une crise cardiaque. »

La coke peut être modifiée, « coupée » dans le jargon de la drogue, au moyen de diverses substances : on les ajoute au produit en phase de fabrication ou bien, à des niveaux ultérieurs, on les mélange à la poudre, au produit fini. Il y a trois catégories de substances qui servent à couper : celles qui provoquent les mêmes effets psychoactifs que la cocaïne, dans ce cas on parle de coupe active ; celles qui reproduisent les effets secondaires de la cocaïne, les coupes cosmétiques ; enfin celles qui augmentent le volume sans avoir d'effets indésirables, les coupes neutres. Certaines personnes croient sniffer de la dope de qualité, alors qu'elles se tapissent les narines de plâtre. Pour les coupes actives, on mélange à la cocaïne des amphétamines ou d'autres stimulants comme la caféine, qui augmentent et prolongent l'effet du stupéfiant, comme dans le cas de la Crayeuse, une cocaïne de mauvaise qualité qu'on améliore et « déguise » avec des

amphétamines. Pour les coupes cosmétiques, on se sert de médicaments et d'anesthésiques locaux comme la lidocaïne et l'éphédrine, qui reproduisent certains des effets secondaires de la cocaïne. Mais quand on veut juste augmenter le volume de la drogue pour en tirer plus de doses et donc gagner plus, on emploie des substances habituelles et inoffensives comme de la farine ou du lactose. La substance la plus utilisée est le mannitol, un laxatif si léger qu'il convient aux enfants et aux personnes âgées, et qui n'a en commun avec la cocaïne que l'apparence.

Un de mes clients les plus fidèles vient de rentrer des États-Unis. Il dit que là-bas la dope a un principe actif d'environ trente pour cent.

« Principe actif ?

— Oui. Trente pour cent. Mais, d'après moi, c'est du flan. Je sais qu'à Paris, sur certaines places de deal, le principe actif descend jusqu'à cinq pour cent. En Italie, certains dealers vendent des boulettes de coke au principe actif presque nul. Ce sont des escrocs. »

Ces dernières années, j'ai vu de tout dans le monde de la distribution. En Europe, la norme se situe entre vingt-cinq et quarante-trois pour cent. On descend jusqu'à dix-huit au Danemark et en Angleterre, vingt au pays de Galles. Mais ces chiffres peuvent varier à tout moment.

Le vrai profit se fait au moment de la coupe, car c'est elle qui fait la valeur d'une ligne de coke et c'est à cause d'elle qu'on se bousille les narines. À Londres, certains dealers de la bourgeoisie ont stocké dans leur garage de la coke de qualité à mettre sur le marché quand on manque de marchandise après des saisies et que tout le monde la coupe, diminuant ainsi la qualité. On peut alors vendre de la bonne coke jusqu'à quatre fois son prix. La coupe devient le facteur discriminant, dans une économie où les fluctuations de l'offre et de la demande sont si brusques. Avec l'accord du clan mafieux, le distributeur peut couper. Dans des cas extrêmes, la base peut couper, mais seulement quand le distributeur l'y autorise. Le dealer qui coupe, lui, est un homme mort.

« J'ai suivi des cours, je suis allé dans ces centres où on vous fait peur avec des informations suivant lesquelles vingt-cinq pour cent des infarctus chez les personnes âgées de dix-huit à quarante-cinq ans seraient causés par le produit que je vends. Pour moi, dans ces cours on raconte des tas de bobards. Mais j'ai appris un truc : la coke agit sur les neurones, elle plante le système nerveux et, dans le même temps, elle l'attaque. Bref, elle fout en l'air ton cerveau. Pas seulement : elle est aussi dangereuse pour le cœur : il suffit d'un "coup de pouce" supplémentaire pour qu'il cède, si on arrose le produit avec un Long Island, un bon Negroni ou du Jack Daniel's, ou si on l'accompagne de petites pilules bleues. Là, c'est comme si tu accélérerais

à fond en plein virage. Et puis il ne faut pas oublier que la cocaïne est un vasoconstricteur, elle resserre tes vaisseaux sanguins, elle t'anesthésie. Tous ces effets sont presque instantanés, ça dépend de la façon dont tu en prends : si tu te piques, ça vient avant que tu te sois aperçu de quoi que ce soit ; si tu fumes du crack ou du *freebase*, ça va un peu moins vite, mais c'est quand même rapide ; et si tu sniffes, ça met un peu plus de temps. »

Je lui demande quels sont les bons moments.

« Les bons moments ? Dès que tu en prends, elle te réveille, elle stimule ta concentration et ton énergie, elle réduit la fatigue, tu ne ressens plus le besoin de dormir, de manger ni de boire. Mais ce n'est pas tout : elle améliore la perception que tu as de toi-même, tu te sens joyeux, tu as envie d'agir, tu es euphorique et elle fait même passer la douleur. Tu perds toute inhibition, elle stimule donc ton désir sexuel, tu deviens plus entreprenant. Et puis, avec la coke, tu n'as pas l'impression d'être un drogué. Un cocaïnomane n'a rien à voir avec un héroïnomane. Les gens qui sniffent sont organisés, ils ont leurs habitudes, ce ne sont pas des camés. Ils satisfont un besoin et vont de l'avant. »

Mais aussitôt après, il passe aux mauvais moments.

« Quand on en prend beaucoup, on fait de la tachycardie, on a des crises d'angoisse et on sombre facilement dans la dépression, on se met en colère pour un rien, parfois on devient parano. Et comme on dort peu, qu'on mange peu, on a tendance à maigrir. Si on sniffé pendant des années, on risque de se bousiller les narines, je connais des gens qui ont dû se faire refaire les fosses nasales à cause de la coke. Et j'en connais qui y sont restés : une ligne de trop et c'est la crise cardiaque. Au fond, tout le monde sait ça, je n'ai pas découvert l'eau chaude, mais quand j'ai entendu qu'avec mon produit fini de bander... Je veux dire : je n'ai pas ce genre de problème, moi, mais une bonne partie des clients vient me voir justement pour ça, et ils reviennent tout joyeux, ils me disent qu'ils baisent pendant des heures, que les orgasmes qu'ils ont les secouent de la tête aux pieds, qu'ils font des trucs qu'ils avaient seulement vus dans les films de cul et qu'ils n'espéraient pas pouvoir imiter un jour. Enfin, des chauds lapins, qui jouissaient au bout de deux minutes avant de me rencontrer et qui maintenant prennent leur pied. Il fallait que je comprenne, mais je ne pouvais pas leur poser directement de questions, les hommes ne parlent pas volontiers de ces trucs-là, et j'ai donc interrogé une amie, une fille qui n'a pas froid aux yeux et qui me prend un peu de dope de temps en temps, mais juste parce qu'elle finit ses examens de médecine, qu'elle révise la nuit et qu'elle bosse comme caissière le jour pour payer ses études. Elle veut que je l'appelle Butterfly, parce qu'elle a un papillon tatoué sur une fesse, je lui ai demandé de me le

montrer mais elle a toujours refusé. Quoi qu'il en soit, on se donne rendez-vous à l'endroit habituel et, comme toujours, elle est pressée, elle a des tas de trucs à faire. Mais je ne la laisse pas filer, je lui demande comment ça va avec son mec et je lui fais un clin d'œil, je me sens débile, je ne sais pas comment entrer dans le vif du sujet, mais heureusement elle pige et veut savoir pourquoi ça m'intéresse, ce que ça peut bien me foutre. Je lui réponds que je suis juste curieux, que je tiens à elle et que je me préoccupe de son plaisir, et en disant ça je lui fais un autre clin d'œil, mais cette fois je me sens moins débile, je sens que j'ai visé juste. Accouche, elle me fait, alors je lui explique ce qui se passe, ce que j'ai entendu dire, comme quoi le produit n'est pas si bon qu'on le prétend pour ces choses-là, et que je fais donc une sorte d'étude de marché, c'est tout. Alors elle fait un truc étrange, elle me prend par la main, elle m'entraîne dans un café et là elle commande deux bières, s'allume une cigarette, le serveur la voit et essaie de lui dire qu'on n'a pas le droit de fumer, mais elle lui répond de ne pas nous casser les couilles, du coup le type retourne derrière son comptoir servir des cafés et des cappuccinos. Et elle me raconte qu'au début, avec son mec, c'était grandiose, elle prenait un pied d'enfer, il avait des érections dignes du *Livre des records* et le résultat aurait eu de quoi faire pâlir Rocco Siffredi en personne. Puis plus rien, l'engin aussi mou qu'une saucisse oubliée dans l'eau bouillante, elle m'explique. Des heures pour qu'il bande et, quand elle essaie de le toucher, il ne sent pratiquement rien, c'est comme si toute chaleur avait disparu, on dirait que ses vaisseaux sanguins pompent de l'eau glacée. Lui, ça le fait méga flipper, il n'arrête pas de s'excuser, même seul il n'arrivait pas à se branler, alors il a commencé à prendre du Viagra, d'abord en quantité raisonnable, vingt-cinq milligrammes, puis il est monté jusqu'à cent milligrammes, mais il n'y a rien à faire, il bande à moitié et n'arrive pas à jouir. Impossible de le faire jouir, et toute cette énergie qui n'explose jamais finit par le faire souffrir, il a un mal de chien, et baiser pendant des heures en attendant qu'il éjacule, ce n'est vraiment pas amusant. Maintenant il va chez un andrologue, il lui a avoué qu'il prenait mon produit et le médecin n'a pas bronché, il a dit qu'il en voyait plein, des types comme lui, et que la seule solution, c'est d'arrêter. Mais ce n'est pas si simple. Butterfly vide son sac et moi, je rassemble les pièces du puzzle, je comprends que j'élève un troupeau de déprimés du sexe qui ne font rien d'autre qu'augmenter la dose dans l'espoir de se remettre à bander. Quels couillons, je manque de m'exclamer, mais ça me semble peu approprié. Puis Butterfly m'explique que les femmes aussi en prennent, de mon produit, justement pour cette raison-là, parce que tu es super excitée quand tu en prends, tu grimpes aux rideaux, mais du point de vue sexuel c'est la cata, vu que parmi ses effets secondaires, il

y a celui d'être un excellent anesthésique, et c'est une chose d'en passer un peu sur une dent de sagesse qui pousse, mais c'en est une autre si tu arrêtes d'avoir des orgasmes, alors que ce n'était déjà pas facile avant. Sans parler des trucs qu'on fait et qu'ensuite on regrette, comme la fois où son mec lui a raconté qu'un soir il était un peu trop parti et qu'il a fini avec un trans, ça l'avait toujours fait fantasmer mais il n'avait jamais eu le courage. Le courage, j'ai fait, moi, et Butterfly a hoché la tête. Alors, après un moment de silence, je lui demande si cette fois elle me le montre, son tatouage, et elle me sourit, elle se met debout entre les tables, déboutonne son pantalon et baisse son slip. Et c'était vrai, elle ne m'avait pas menti.

« Je n'ai pas arrêté de marcher en me frayant un passage entre des types habillés suivant les derniers caprices de la mode-business et je n'ai pas arrêté de filer des rendez-vous à mes *targets*, mais je n'ai pas arrêté non plus de chercher ce qu'il y avait derrière le produit. Je vois de nouveaux visages et les vieux s'effacent, ils s'en vont je ne sais où. C'est un boulot de merde. »

Un boulot de merde qu'il sait faire. Il en parle comme si, dans son for intérieur, il avait pesé le pour et le contre de la profession, décidant de s'accommoder du contre. Comme la paranoïa. Certains dealers changent de portable et de carte SIM toutes les semaines. Il suffit d'une maladresse d'un client et on est foutu. D'autres vivent cloîtrés tels des moines : rapports avec le monde extérieur uniquement quand c'est nécessaire et contraction radicale de la vie privée. Les petites amies sont très dangereuses, elles devinent facilement ce qu'est ton quotidien et elles peuvent sans peine se venger en le dévoilant ou en en parlant à quelqu'un. D'autres encore sont plus angoissés, ils passent leur temps libre à effacer leurs traces : pas de carte d'identité, pas de compte courant ni de carte bancaire, et interdit de signer quelque papier que ce soit. Angoisse et parano. Pour les chasser, il y a des dealers qui prennent ce qu'ils vendent, finissant par les alimenter. Et il y a des dealers qui parlent comme des traders à la Bourse, celui qui est en face de moi, par exemple : « Je vends des Ferrari, pas des Clio. La vérité, c'est qu'avec les Clio tu te plantes plus tôt, avec une Ferrari tu peux tenir un peu plus longtemps. »

Il y a des dealers de rue qui peuvent gagner jusqu'à quatre mille euros par mois, auxquels s'ajoutent des primes si leur chiffre d'affaires est bon. Mais les dealers de la bourgeoisie gagnent jusqu'à vingt ou même trente mille euros par mois.

« Le problème, ce n'est pas combien d'argent tu gagnes, c'est que n'importe quel autre boulot te paraît absurde, ça semble une perte de temps. La marchandise change de main et tu gagnes plus qu'après des mois et des mois de travail, quoi que ce soit d'autre. Et savoir que tu finiras par être arrêté ne suffit pas à te pousser vers un autre métier.

Même si on m'offrait un job qui me permette de gagner ce que je gagne aujourd'hui, je ne crois pas que j'accepterais, ça me prendrait sûrement plus de temps. C'est aussi vrai des pauvres types qui dealent dans la rue. Pour arriver à gagner autant, ils devraient dans tous les cas bosser beaucoup plus. »

Je le regarde, puis je lui demande s'il peut me confirmer ce que j'ai perçu en écoutant ses histoires, c'est-à-dire qu'il méprise ses clients.

« Oui, c'est vrai. Au début, je les aimais bien parce qu'ils me donnaient ce dont j'avais besoin. Mais avec le temps, tu les regardes et tu comprends. Tu comprends que tu pourrais être à leur place. Tu te vois de l'extérieur et ça te dégoûte. Je n'aime pas mes clients parce qu'ils me ressemblent trop, à moi ou à ce que je deviendrais si je décidais de m'amuser un peu plus. Et ça, ce n'est pas juste dégoûtant, ça fout la trouille. »

LA BELLE ET LE SINGE

Le vide est le carburant de l'évolution. Une trajectoire qui s'interrompt n'épuise pas sa propre énergie, elle en réclame davantage, une énergie différente, afin d'occuper l'espace vacant. Comme en thermodynamique, rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. L'histoire du trafic de drogue en Colombie est une histoire de vides, c'est une histoire de transformations. Une histoire capitaliste.

Aujourd'hui, ce vide s'agite comme n'importe quel bout de jardin sous la loupe d'un entomologiste. Des microcartels par centaines. Des groupes armés qui prennent pour noms ceux de clubs sportifs de village. Des guérilleros communistes de plus en plus souvent réduits au rôle paradoxal de grands propriétaires terriens, gérant la culture et les premières phases de la production. Chacun prend sa part en fonction de sa spécialité : produire, distribuer, envoyer à l'étape suivante. Chacun défend son petit morceau de jungle, de montagne, de littoral ou de frontière. Tout est déconnecté, fractionné, pulvérisé. Les portions de territoire, l'accroissement du pouvoir et le développement des alliances, les objectifs au nom desquels le sang continue à couler aujourd'hui paraissent ridicules comparés à l'époque des grands cartels.

Mais si, à présent, la Colombie du narcotrafic fait l'effet d'une terre de lilliputiens aux pieds de Gulliver, le problème est aussi dans le regard de l'observateur. Ou plutôt dans son esprit, dans sa mémoire. Les yeux voient ce qu'ils s'attendent à voir ou bien ils mesurent la différence. Ils voient ce qu'il y a en se fondant sur ce qu'il n'y a plus. Et s'il n'y a plus de grandes bagarres ni de grands massacres, s'il n'y a plus d'attentats contre des candidats à l'élection présidentielle ni de

présidents élus avec l'argent des cartels, si la Colombie n'est plus un narco-État, que ses grandes personnalités sont toutes mortes ou condamnées à passer le reste de leur existence derrière les barreaux d'une prison américaine, on peut croire que la guerre a été gagnée. Peut-être pas complètement, mais du moins en voie de l'être.

Ou bien le regard peut rester fixé sur le passé : dans la mesure où cocaïne et Colombie sont synonymes, une dénomination d'origine contrôlée aussi implicite que celle du whisky écossais et du caviar russe, dans l'imaginaire collectif les narcos colombiens sont toujours les plus puissants, les plus riches et les plus dangereux du monde. Mais l'homme de la rue ne connaît pas les noms des plus grands trafiquants ni des principales organisations qui opèrent aujourd'hui en Colombie. Et pourtant, après des décennies d'efforts pour éliminer les narcos colombiens, la part de marché que le pays a perdue est bien inférieure à ce qu'on pourrait imaginer, à l'ère de la mondialisation des échanges. C'est là le paradoxe apparent, avec pour conséquence de rendre extrêmement difficile toute représentation du présent à sa véritable échelle.

Les lilliputiens présumés ne sont plus les maîtres incontestés de la cocaïne, mais on estime que la Colombie continue à produire environ soixante pour cent de la cocaïne consommée. Et qu'elle persiste à conquérir chaque mètre carré de terre colombienne cultivable.

Comment est-ce possible ? Qu'est-ce que cela signifie ?

La première réponse qui vient à l'esprit est élémentaire, c'est le principe de base du capitalisme : tant qu'il y a une demande, qui continue même à augmenter, il serait absurde de supprimer l'offre ou de la réduire radicalement.

La seconde, c'est que l'ascension de leurs homologues mexicains et celle de tous les nouveaux hommes forts de l'économie criminelle est liée au déclin des cartels colombiens. Aujourd'hui, le cartel du Sinaloa est présent en Colombie dans le domaine de la production de coca, de pâte base et de cocaïne, à l'image des multinationales qui cultivent et récoltent des fruits.

Mais tout cela ne suffit pas à expliquer ce qui s'est vraiment passé en Colombie. Et c'est important de le comprendre. C'est important parce que la Colombie est la matrice de l'économie criminelle, ses transformations soulignent la capacité d'adaptation d'un système où il n'y a qu'une seule constante : la marchandise blanche. Les hommes passent, les armées se démobilisent, mais la coca reste. C'est la synthèse de l'histoire colombienne.

Au commencement, il y eut Pablo. Avant lui, c'était un commerce en pleine croissance et le pays était idéalement situé du point de vue géographique pour produire, stocker et transporter la cocaïne. Mais ce

pays était entre les mains des « cow-boys de la coke » : trop faibles pour imposer leurs règles, trop dispersés sur le territoire pour faire régner la loi du plus fort. Il y a un vide, que Pablo comble aussitôt. Le trafic de drogue en Colombie fait un premier pas décisif précisément grâce à un jeune homme ambitieux et déterminé à s'enrichir, jusqu'à peser plus lourd que le président de son pays. Il part de zéro, accumule une fortune, gagne le respect, conçoit le premier réseau de distribution de cocaïne en utilisant de petites embarcations et des avions monomoteurs. Pour s'assurer protection et sécurité, il applique le vieux dicton colombien, « *plata o plomo* », du pognon ou du plomb : si on est flic ou homme politique, soit on se laisse corrompre soit on est mort. Pour le parrain de Medellín, le business est simple : il suffit de faire un tour dans les *barrios* pauvres pour enrôler ce qu'il faut de gamins prêts à tout, de corrompre quelqu'un ici ou là, de payer un banquier complaisant afin qu'il t'aide à faire revenir l'argent blanchi. Il le dit lui-même : « Tout le monde a un prix. L'important est de savoir lequel. » Le vide se remplit sans tarder et le système Colombie devient un monopole dont le réseau de distribution touche les principaux centres névralgiques du continent américain. Tout est fait en grand : vols intercontinentaux transportant des tonnes de coke, douaniers complices qui laissent passer des milliers de conteneurs de fleurs regorgeant de poudre blanche, sous-marins pour les grosses cargaisons, et même un tunnel ultramoderne partant de Ciudad Juárez qui débouche à El Paso, au Texas : il est la propriété privée d'un milliardaire qui vit à quatre mille kilomètres de là. La Colombie fait la loi, Pablo Escobar fait la loi. Mais le parrain de Medellín s'associe avec celui de Guadalajara. Le Mexique observe, apprend, empoche son pourcentage et attend son heure.

Dès le début des années quatre-vingt, Pablo gagne un demi-million de dollars par jour et sa fortune est gérée par dix comptables. Le cartel de Medellín dépense deux mille cinq cents dollars par mois en élastiques pour attacher les liasses de billets. C'est le capitalisme des origines. Grandes concentrations de riches entrepreneurs qui dictent les lois et s'infiltrèrent dans chaque ganglion de la société. C'est un capitalisme traditionaliste, dans lequel les capitaines d'industrie rivalisent, exhibant leur pouvoir et leurs profits sans lésiner sur les dons à la population. Pablo fait construire quatre cents logements populaires, il offre à ses concitoyens un zoo spectaculaire installé dans sa propriété, l'Hacienda Nápoles. Des capitalistes Robin des Bois, sans scrupule, impitoyables et sanguinaires, bourrés de fric et dépensiers. Mais des capitalistes juniors, au sommet de structures parfaitement pyramidales. Des hommes qui se prennent pour des géants, qui se voient comme l'incarnation d'un pouvoir souverain s'imposant par le pognon et par le plomb, le seul pouvoir légitime. Pablo s'offre même à

solder de sa poche la dette publique colombienne, car le pays lui appartient, le gouvernement de Medellín est plus fort et plus riche que celui de Bogotá. Et donc, si l'État leur résiste, ils prennent cela comme une déclaration de guerre : voitures piégées, tueries, attentats contre les hommes politiques et les juges ennemis. Un candidat à la présidence est assassiné, c'était le favori de l'élection. Comme les clans de Corleone à la même période, Escobar et ses fidèles ne voient pas que ce qu'ils conçoivent comme une démonstration de force est au contraire un signe de faiblesse. Une fois la tête coupée, le corps se décompose. Après la chute de Pablo, son organisation meurt et laisse un vide.

S'il est une chose que le capitalisme a démontrée, c'est que les révolutions et les tragédies ne sont pas en mesure de l'abattre. Malgré les attaques, sa puissance n'a jamais été entamée. Le vide ouvert par la mort de Pablo est l'annonce d'une étape supplémentaire dans l'évolution du trafic de drogue en Colombie. Il faut s'adapter aux changements, intégrer les mutations sociales et économiques, se libérer de la tradition et franchir le seuil de la modernité. Une nouvelle race est prête, elle a déjà proliféré en colonisant des zones de plus en plus étendues, bénéficiant de deux facteurs : ne pas avoir dû s'entre-déchirer dans la lutte pour le pouvoir et avoir trouvé à ses côtés de puissants alliés naturels. Il ne lui reste plus qu'à faire main basse sur tout. Même les différences les plus insignifiantes influent sur l'avenir. Pablo était un macho, l'incarnation d'une sexualité exubérante et jamais rassasiée. Ce stéréotype dominant s'efface lui aussi, grâce à Hélder Pacho Herrera, l'un des parrains du nouveau cartel régnant, celui de Cali. Homosexuel déclaré, Pacho n'aurait pas fait un mètre du temps de Pablo. Mais, pour les frères Rodríguez Orejuela, les fondateurs du cartel, les affaires sont les affaires, et si un homosexuel est capable d'ouvrir la route vers le Mexique et d'installer des cellules de distribution directement à New York, peu importe qui il s'envoie. Les femmes aussi sont les bienvenues. Les femmes savent et peuvent tout faire, du blanchiment d'argent sale aux négociations les plus importantes, et le mot « ambition » n'est plus tabou. Même les vieux diktats de Medellín sont abandonnés, les femmes ne sont plus considérées comme tout juste bonnes à dépenser de l'argent et à saboter les affaires.

Une autre différence : certains des associés de Pablo étaient quasiment analphabètes, ne sachant même pas qui était le plus grand écrivain colombien vivant, Gabriel García Márquez, lauréat du prix Nobel de littérature. Ils étaient fiers d'incarner un pouvoir né du peuple, lequel devait se reconnaître en eux. Les chefs de Cali, eux, récitent les vers de poètes colombiens du vingtième siècle et n'ignorent pas la valeur d'un MBA. Les nouveaux narcos sont aussi

capitalistes que les anciens, ceux de Pablo, mais ils sont plus raffinés. Ils s'identifient à l'élite du Nouveau Monde, ils aiment à se voir comme des Kennedy, une famille dont la fortune provenait de l'importation illégale de whisky dans un pays assoiffé par la prohibition. Ils se comportent en honnêtes hommes d'affaires et s'habillent avec élégance, ils savent évoluer dans les cercles importants et circulent librement dans les villes. Finis, les bunkers et les villas hyper luxueuses cachées Dieu sait où : les nouveaux narcos aiment la lumière du soleil, car c'est là qu'ils conduisent leurs affaires.

Leur façon de trafiquer change elle aussi. À travers de fausses entreprises et l'exploitation de circuits légaux dans lesquels il est facile d'introduire des marchandises illégales, ils doivent s'assurer que la marchandise voyage en sécurité. Et il y a les banques. D'abord la Banco de los Trabajadores, puis la First Interamericas Bank de Panama, une institution financière prestigieuse et réputée dont les nouveaux narcos se servent pour blanchir l'argent en provenance des États-Unis. Plus d'espace conquis au sein de l'économie légale, cela signifie plus de marge de manœuvre pour développer le business de la coke. Entreprises du bâtiment, usines, sociétés d'investissement, stations de radio, équipes de football, concessions automobiles, centres commerciaux. Une nouvelle chaîne de drugstores à l'américaine au nom fort éloquent, Drogas la Rebaja, Drogues en soldes, symbolise cette nouvelle mentalité.

La structure pyramidale de Pablo appartient au passé, c'est un simulacre boiteux, un dinosaure éteint. À présent, les narcoentreprises se fixent des « objectifs de production » et définissent de véritables plans pluriannuels. Au sein du cartel de Cali, chacun a une tâche, simple et unique : faire de l'argent. Comme dans une multinationale, monolithique à l'extérieur et flexible à l'intérieur, le cartel est divisé en cinq départements, correspondant aux cinq secteurs stratégiques : politique, sécurité, finance, assistance juridique et, bien sûr, trafic de drogue.

On ne renonce ni à la terreur ni à la violence, et le dicton *plata o plomo* reste à l'ordre du jour. Mais le premier peut couler sans entraves, quant au second il faut le doser soigneusement, s'en servir avec bon sens et professionnalisme. Avant, les bataillons de tueurs étaient composés de jeunes gens arrachés à la pauvreté. Désormais, ce sont d'anciens membres des forces armées ainsi que des militaires corrompus. Des mercenaires blanchis sous le harnais et bien entraînés. La politique devient l'un des nombreux secteurs à financer, de telle sorte que l'argent injecté dans ses circuits serve d'anesthésique, que le Congrès soit paralysé et incapable de constituer la moindre menace, mais qu'on puisse au contraire orienter ses choix. Même le dernier lien, certes lâche, entre les narcotrafiquants et leur terre est rompu.

Pour faire des affaires, la paix doit régner dans le pays, une paix illusoire, une paix de carton-pâte qui a de temps en temps besoin qu'on la secoue, qu'on lui adresse un avertissement, pour faire comprendre aux Colombiens que ceux qui commandent sont toujours là, même si on ne les voit pas. Henry Loaiza Ceballos, dit le Scorpion, est un maître en la matière. Un jour d'avril 1990, il ordonne à ses hommes de massacrer à la tronçonneuse des centaines de *campesinos* qui ont organisé quelque temps auparavant une marche de protestation contre le conflit armé et pour l'amélioration des conditions de vie dans les campagnes, sous la direction du père Tiberio de Jesús Fernández Mafla, le prêtre de Trujillo. Le corps du père Tiberio est retrouvé démembré dans une petite anse du fleuve Cauca. Avant de mourir, on l'a forcé à assister au viol et au meurtre d'une de ses nièces. Puis le Scorpion Loaiza a ordonné qu'on lui coupe les doigts et qu'on les lui fasse avaler, on l'a aussi contraint à manger ses orteils et ses organes génitaux. Sur sa tombe, dans le parc construit en mémoire des victimes de Trujillo, on peut lire cette phrase prophétique, dite par le prêtre dans sa dernière homélie : « Si mon sang peut permettre à Trujillo de renaître et à la paix dont nous avons tant besoin de fleurir, alors je le verserai volontiers. »

Dans le Nouveau Monde, le recours à la violence reste excessif, mais les clans italiens, qui ont su nouer avec la Colombie des relations d'affaires privilégiées, sont très satisfaits de leurs nouveaux fournisseurs. Attachés à leur terre comme l'étaient les hommes de Medellín, les Calabrais partagent avec ceux de Cali une caractéristique importante de leur ascension, à croire que ce sont de vieux compagnons de route : commander et prospérer sans faire trop de bruit. Ne pas défier le pouvoir officiel, mais l'utiliser, le vider de sa substance, le manipuler.

Le narco-État s'étend et montre ses muscles. Il ne tue pas un candidat à la présidence peu apprécié, mais préfère acheter des voix pour faire élire celui qu'il soutient. Il contamine chaque coin du pays et, telle une cellule cancéreuse, il le modifie à son image, un processus infectieux contre lequel on ne connaît pas de remède. Mais cette évolution réclame son lot de victimes. Cali a trop grandi, désormais tout le monde en a conscience, en particulier les États-Unis et les magistrats non corrompus. Sa chute obéit presque à une loi de la physique : lorsqu'on ne peut plus grandir, il suffit de peu de chose pour exploser ou imploser, et le Mexique, le cousin du Nord, occupe de plus en plus d'espace. Le narco-État présidé par le cartel se met à vaciller et tombe en morceaux. *It's evolution, baby*. Un nouveau vide, la troisième étape du parcours narcocapitalistique.

La fin du cartel de Cali est la dernière vraie révolution du

capitalisme des narcos colombiens. Avec elle, le système des mastodontes omniprésents s'effondre, seul élément, avec la violence endémique, qui rattachait l'âge d'or de Cali à l'époque de Pablo. C'est comme un rayon lumineux qui éclaire pour la première fois les recoins obscurs : les cafards fuient alors dans toutes les directions, ils se dispersent frénétiquement et ceux qui étaient auparavant amis deviennent ennemis, le sauve-qui-peut est général. Certains transfuges du cartel de Cali convergent vers celui du Norte del Valle, qui apparaît d'emblée comme une mauvaise imitation de son prédécesseur. Brutaux et sans charisme, avides et dépourvus de talent particulier, d'inventivité et de capacité d'entreprendre, ses hommes ne savent pas étouffer les rivalités internes, ils ont si peur que des délateurs ne les trahissent et qu'on ne les extradé qu'ils en deviennent paranoïaques. Mais les temps ont changé. Car le capitalisme a changé, et les premiers à le comprendre sont justement les Colombiens.

Le reste du monde est optimiste, voire euphorique. On marche vers le nouveau millénaire avec la certitude que la paix, la démocratie et la liberté l'emporteront sur toute la planète. Le président Clinton est réélu en novembre 1996 et, quelques mois plus tard, au Royaume-Uni, Tony Blair, chef des travaillistes, devient Premier ministre, convaincu qu'afin d'être moderne il faut respecter les principes sociaux-démocrates tout en accordant plus d'espace à l'économie de marché. À Wall Street, jusqu'aux premiers mois de 1997, le Dow Jones continue de grimper, atteignant des niveaux jamais vus, et le Nasdaq augmente encore davantage, c'est le premier marché boursier entièrement électronique, ouvert à des titres technologiques tels que Microsoft, Yahoo!, Apple et Google. Steve Jobs, lui, vient de reprendre la direction d'Apple, certain de parvenir à faire sortir l'entreprise de la crise, ce qu'il réussira à faire brillamment, comme on le sait.

Pour être en accord avec l'esprit du temps, l'Ouest exige de plus en plus de cocaïne. Tache blanche sur cet optimisme, la coke est synonyme de Colombie. Il n'est pas acceptable que dans une ère de capitalisme créatif et de libre circulation des marchandises, un pays doté de telles ressources soit soumis à une culture exclusivement criminelle. Le cartel de Cali a été vaincu, le narco-État brisé. Les guérilleros marxistes cachés dans la jungle ou dans les montagnes avec leurs otages constituent un anachronisme qui n'a plus aucune raison d'être. Ceux qui ont vaincu le bloc communiste estiment qu'il faut désormais fournir un effort commun afin que la Colombie puisse elle aussi réintégrer le monde libre.

Les États-Unis n'accordent pas suffisamment d'importance à ce qui se passe sous leurs yeux au Mexique ou, plus exactement, ils s'en aperçoivent par moments, lorsqu'un rapport échoue sur tel ou tel bureau, que des alarmes isolées évoquent la stabilité et la sécurité

publique. Mais, aveuglés par l'optimisme, ils n'arrivent pas à voir ou ne comprennent pas que ce qui émerge n'est rien d'autre que le côté obscur de ce même capitalisme mondialisé auquel ils sont fiers d'avoir ouvert les portes et pour lequel ils ont dénoué les liens. Ils ont eux aussi le regard tourné vers le passé. À partir d'une histoire déjà connue, ils veulent conduire la Colombie vers un happy end. Mais il arrive et arrivera bien autre chose.

En Amérique latine, les histoires sont complexes. Elles ne fonctionnent pas comme celles de Hollywood, avec leurs gentils très gentils et leurs méchants très méchants. Des histoires où, quand on a du succès, cela signifie qu'on l'a mérité, par le travail ou par le talent qui sont, au fond, les fruits de la vertu. C'est pour cette raison qu'il est plus facile de comprendre la transition colombienne en examinant deux *success stories*.

La première est celle d'une femme. La jeune fille la plus belle et la plus célèbre du pays. Celle que tous les hommes rêvent de posséder et à qui toutes les filles veulent ressembler. Elle a été mannequin vedette d'une marque de lingerie et a fait de la publicité pour la bière la plus populaire de Colombie. Elle a donné son nom à une ligne de produits de beauté vendue dans toute l'Amérique latine. Natalia Paris. Visage ravissant, crinière dorée, peau luisante couleur de miel. Aussi petite qu'une adolescente, mais dotée de fesses et de seins explosifs. La perfection féminine en miniature. C'est elle qui a donné naissance à un nouveau modèle de beauté, mélange d'ingénuité mutine et de séduction hyper sexy, que Shakira — elle aussi petite, blonde et colombienne — a su imposer dans le monde entier grâce à sa voix puissante et à ses déhanchements frénétiques. Mais l'étoile de Natalia a surgi plus tôt. Et, au cours des deux dernières décennies, elle a accompagné l'histoire colombienne.

L'autre histoire est celle d'un homme qu'on a dès l'enfance affublé d'un surnom injuste : El Mono, le Singe. Son visage ne rappelle pas les traits grotesques du singe hurleur ni ceux du singe-araignée, les deux espèces les plus répandues en Colombie. À la rigueur, on peut voir dans ses yeux un peu enfoncés quelque chose qui fait penser au regard d'un gorille, quelque chose de fixe qui fait peur. C'est le fils d'une Colombienne et d'un Italien parti de Sapri pour se bâtir une vie meilleure dans le Nouveau Monde. Comme son père, il se nomme Salvatore Mancuso. Il a réalisé le rêve d'intégration et de succès que les immigrants transmettent à leurs enfants, le rêve américain. Mais il l'a fait à sa façon.

La Belle et le Singe naissent dans des villes du Nord, la partie la plus peuplée et la plus développée du pays, au sein de familles qui ont su atteindre l'aisance relative des classes moyennes. Le père de Natalia

est pilote, il meurt alors qu'elle n'a que huit mois, mais sa mère est solide, dotée de vigoureux principes, et surtout elle exerce une profession, celle d'avocate, qui lui permet d'être économiquement indépendante. Salvatore a cinq frères et sœurs, il est le deuxième, leur père travaille dur comme électricien et, après des années d'effort, il parvient à ouvrir son propre atelier de réparation, d'abord d'appareils électroménagers puis de voitures.

Les parents mettent de l'argent de côté pour permettre à leurs enfants d'aller dans de bonnes écoles, le meilleur moyen de les tenir le plus loin possible des mauvaises fréquentations et de la violence des rues. Natalia est interne chez les sœurs, elle fait des voyages linguistiques à Boston, s'inscrit dans une école d'art pour devenir publicitaire. Mais, dans le même temps, sa carrière de mannequin décolle. Difficile de dire quand elle a débuté, car enfant déjà elle a posé pour une marque de couches-culottes. Puis, à l'adolescence, elle a décroché son premier contrat important, son sourire radieux devait promouvoir un dentifrice made in USA. Enfin elle est devenue l'image de la bière Cristal Oro : c'est elle, la présence solaire en mini-bikini qui envoie un clin d'œil des murs des immeubles, dans les magazines qu'on trouve chez tous les coiffeurs du pays et sur d'immenses panneaux publicitaires au bord des nationales. Elle est partout, admirée et célèbre, comme ça n'était encore jamais arrivé à aucun mannequin en Colombie. Le rêve le plus normal de toute avenante jeune fille colombienne était et demeure à ce jour de devenir une reine de beauté. Lors de l'élection de Miss Colombie, le délire commence longtemps avant la finale. Sur la plage de Cartagena de Indias, les journalistes de la presse people entament leur traque, et les enfants en âge scolaire de Cartagena ont même droit à deux semaines de vacances. Le diadème posé sur la tête de la gagnante est plaqué or vingt-quatre carats, avec au centre une émeraude, la pierre nationale, et au cours de l'année que dure son règne, Miss Colombie est reçue par le président de la République.

Mais il existe des centaines de concours de moindre importance. Partout où ils se déroulent, l'arrivée des aspirantes au trône est très attendue par la population. Les Colombiens brûlent d'envie de se rincer l'œil, d'oublier la dureté du quotidien, les violences, les injustices et les éternels scandales politiques. Ce sont de bons vivants, les Colombiens, ils ont en eux cette joie irrépressible qui est l'antidote au fatalisme.

Ce n'est pas la seule explication de ce phénomène. En Amérique latine et en particulier dans les bastions du narcotrafic, les concours de beauté sont de véritables foires aux chevaux de race, durant lesquelles on exhibe les spécimens appartenant déjà à une écurie. Souvent, la compétition est truquée dès le départ : c'est la candidate

entre les mains du propriétaire le plus puissant qui gagne. Le plus beau cadeau qu'on puisse faire à une femme est de lui payer une couronne de reine, un présent qui illumine de prestige celui qui l'a fait. C'est ce qui s'est passé pour Yovanna Guzmán, élue Chica Med, alors qu'elle fréquentait Wílber Varela, dit Savon, un des chefs du cartel du Norte del Valle. Mais même quand les choses se déroulent ainsi, les jeunes filles moins chanceuses peuvent espérer que d'autres narcos venus sélectionner une nouvelle maîtresse les remarqueront ou elles peuvent retenter leur chance à l'occasion d'un prochain concours.

L'ascension de Natalia n'est pas passée par cette étape, car du jour au lendemain elle a suscité plus d'envie que Miss Colombie. Jamais sa mère ne l'aurait laissée s'exposer dans un cadre où la moindre des attentions équivaut à un risque. À l'inverse, les personnes qui tournent autour d'un plateau sont faciles à surveiller. Elle accompagne en personne Natalia à chaque rendez-vous, elle lui sert d'agent et de chaperon. Et, pour ses dix-huit ans, si elle lui offre deux tailles supplémentaires de tour de poitrine, elle n'imagine pas qu'avec ce nouvel investissement sur son image déjà gagnante elle en fera la pionnière d'un phénomène qui deviendra massif dans les années à venir. Même les gamines des campagnes les plus pauvres et des *barrios* les plus pourris accepteront de se prostituer afin d'obtenir l'argent destiné à des prothèses mammaires, la condition sine qua non pour séduire un parrain, seule perspective de rachat qui soit à leur portée. C'est l'histoire que raconte la série télévisée colombienne *Sin tetas no hay paraíso* (Pas de nichons, pas d'avenir), adaptée partout dans le monde sous une forme édulcorée, mais à l'origine fondée sur un reportage on ne peut plus sérieux tourné par Gustavo Bolívar Moreno dans le département de Putumayo, dans le Sud, où l'on cultive depuis toujours la coca.

Lucia Gaviria, la mère de Natalia, est en permanence sur ses gardes. La chance a offert à sa fille une possibilité dont elle doit profiter aussi longtemps qu'elle durera, mais ce serait une grave erreur de tout miser dessus. Dans sa jeunesse, elle aussi a défilé et posé pour des photos de mode, mais sans ses études de droit, qui sait comment elle s'en serait sortie une fois devenue veuve ? Il faut garder la tête sur les épaules et les pieds sur terre, viser des objectifs sûrs et concrets. Que la beauté soit éphémère, qu'une femme colombienne doive tout faire pour garder le contrôle de sa propre vie, la mère de Natalia en est le meilleur exemple. À présent elle a un nouveau compagnon et un deuxième enfant : une famille normale et la fierté de se savoir telle, à une époque et dans un pays emportés par une folie sans limites.

La Colombie est un pays aux mille visages. On est aveuglé par les rayons du soleil qui se reflètent sur les murs de chaux, puis, une

seconde après, on est submergé par les couleurs d'un coucher de soleil qui incendie le paysage. Si la Colombie désoriente, Montería trouve sa vitalité dans ses contradictions. C'est la capitale du département de Córdoba, au bord du fleuve Sinú. Les petites maisons et les gratte-ciel se détachent brutalement sur fond d'arbres tropicaux, habités par les dizaines d'ethnies qui s'y mêlent, une cohabitation souvent difficile.

C'est ici qu'est né et qu'a grandi Salvatore Mancuso, dans une maison bâtie de ses propres mains par son père. Petits déjà, ses fils accompagnent ce dernier à la chasse, fascinés par son trésor : un petit arsenal duquel il est interdit d'approcher. Don Salvador — son nouveau prénom, à la suite d'une erreur de l'état civil — élève ses enfants avec poigne. Il faut protéger leur relative aisance économique et sociale au moyen de règles d'éducation à ne jamais transgresser.

Mais, en définitive, la sévérité paternelle est récompensée. Dans le cas du Singe aussi, les erreurs se limitent à l'enfance, quand Salvatore devient le petit chef du quartier et que ses camarades lui donnent son surnom, mi-admiratifs, mi-envieux, en hommage au duvet apparu sur son corps plus tôt que chez les autres. Ou à la grande époque du motocross dans les années quatre-vingt, lorsqu'il remporte le championnat national et fait également le succès des frères Bianchi, eux aussi Italiens et titulaires de la concession Yamaha de Montería.

Comme la mère de Natalia, Don Salvador comprend qu'il faut donner au garçon des gratifications dignes de ces moments de gloire éphémère, à condition que cela ne mette pas en danger le parcours qu'il a entrepris. Salvatore est un bon fils. Il décroche son baccalauréat, part faire ses études aux États-Unis et, s'il n'obtient pas son diplôme de l'université de Pittsburgh, ce n'est pas faute d'avoir travaillé, mais parce qu'il a la nostalgie de chez lui. En particulier de Martha, qu'il a épousée à même pas dix-huit ans, et du petit Gianluigi, qui n'a que quelques mois. Don Salvador insiste, il aurait tant voulu que son fils ait assez de ténacité pour se bâtir une nouvelle vie aux États-Unis, mais il ne peut que capituler devant les arguments du jeune père de famille. Salvatore rentre en Colombie et s'installe avec Martha à Bogotá pour y finir ses études universitaires.

Puis, une nouvelle fois, les projets du fils divergent de ceux du père et, une nouvelle fois, celui-ci ne parviendra pas à l'arrêter : Salvatore ne veut pas devenir ingénieur, il veut être agriculteur et éleveur, c'est un vrai Colombien à l'ancienne. À l'évidence, il veut aussi venger son père, qui avait acheté une propriété au bout de trois décennies de sacrifice, puis, refusant de céder aux tentatives d'extorsion des guérilleros, avait dû revendre sa bien-aimée *finca*. Que peut-on opposer à un fils assez têtu pour aller jusqu'au bout et faire ce que vous-même n'avez pas su faire ? Que c'est trop dangereux, trop difficile ? Les Mancuso sont des gens fiers et, pour finir, une fois

diplômé en agronomie, Salvatore retourne à Montería où il s'installe à la ferme Campamento, que Martha vient d'hériter de son père. La terre est fertile, la propriété un bijou à valoriser. Don Salvador se porte garant de son fils, qui doit emprunter de l'argent afin de transformer son rêve en entreprise aussi impeccable que profitable. Il faut se lever à l'aube, travailler autant voire plus que les *campesinos*. Appliquer la philosophie de son père et montrer ce qu'elle signifie est un dur labeur. Deux années passent et l'exemple de l'*hacienda* Campamento ne suscite pas l'admiration des seuls agriculteurs voisins : les guérilleros aussi sont attirés et leur appétit ne connaît pas de limite.

Le pays où Salvatore commence à se faire un nom franchit le seuil des années quatre-vingt-dix tel un Far West gangrené. Depuis des années, on ne compte plus les violences de la guérilla dans le département de Córdoba : extorsion, exécutions et vol de bétail, enlèvement d'innocents parmi lesquels des femmes et des enfants. La guérilla profite du vide politique et de l'incapacité des pouvoirs publics à faire respecter l'ordre. Dix ans plus tôt, les agriculteurs et les éleveurs du département d'Antioquia se sont réunis pour la première fois à Medellín afin de trouver ensemble une solution au problème. C'est ainsi qu'est née l'association des paysans du Magdalena Medio. Rien de révolutionnaire, seulement l'application d'un décret de 1965 qui donnait aux paysans la possibilité, avec l'aide des autorités, de prendre les armes et de se défendre. Militaires et agriculteurs main dans la main pour mener une guerre totale, où le monopole de la force qui caractérise les États modernes n'a plus lieu d'être, car la seule chose qui compte est d'identifier l'ennemi commun à annihiler. Malgré cela, la situation des paysans d'Antioquia et de Córdoba demeurerait alarmante. La valeur de la terre et du bétail n'était plus que le cinquième de ce qu'elle avait représenté.

Tout cela, Salvatore Mancuso ne le sait que trop bien, de même qu'il connaît chacun des groupes d'insurgés présents sur le territoire, leurs noms et leurs composantes. Pendant des années, il a écouté toutes les histoires d'abus, retenu chaque exemple de résistance à ces bandits parasites qui nourrissent leurs rêves subversifs en profitant du travail des honnêtes gens. Il est prêt. Si un électricien immigré, usé par une vie de labeur, n'a pas courbé l'échine, ce n'est pas son fils, jeune et fort, disposé à donner sa vie pour sa terre et ses hommes, qui le fera. Qu'ils viennent donc, s'ils osent.

Le soleil vient de se lever et ses rayons obliques colorent la terre d'ocre aux pieds de Salvatore. Trois ombres approchent, elles émergent à contre-jour, et trois guérilleros font leur apparition. Salvatore saisit son fusil et, sans y réfléchir à deux fois, il pointe l'arme sur eux. Les trois hommes l'informent que leur chef veut le voir, mais Salvatore refuse de les suivre

Parrita, un garçon vif d'à peine douze ans, travaille dans la *finca* de Salvatore. Il n'a peur de rien et les hommes se moquent de lui, ils lui disent qu'avec l'âge la peur viendra, car la Colombie t'apprend à craindre ceux qui sont plus forts que toi. Mais, en entendant ces mots, Parrita hausse les épaules. Il est téméraire et Salvatore aime ça. Il l'appelle, lui confie un émetteur-récepteur et lui ordonne de suivre les trois guérilleros, puis de repérer leur campement et de rester en planque jusqu'à de nouvelles consignes. Pendant ce temps, Salvatore s'organise, il convainc le colonel du bataillon Junín de Montería de lui prêter des hommes et, muni des indications de Parrita, il déniché les trois guérilleros et les tue.

Salvatore Mancuso a pris son destin en main. Il ne peut plus faire marche arrière, sauf à accepter de perdre tout ce qu'il a construit. La rumeur se répand de ferme en ferme : le jeune *haciendero* a osé défier la vermine terroriste comme personne ne l'avait fait avant lui. Pas même Pablo Escobar, qui répondit à l'enlèvement de la fille de Don Fabio Ochoa Restrepo, grand éleveur de chevaux et chef d'une famille criminelle faisant partie des dirigeants du cartel de Medellín, en créant un groupe baptisé MAS, Muerte a Secuestradores, conformément à ses habitudes brutales. L'homme le plus puissant de Colombie hurlait ses menaces, il couvrait d'armes et d'argent ceux qui devaient faire vengeance pour son compte. Le fils d'un immigré, lui, n'a envoyé personne à sa place, il est parti en silence se faire justice lui-même. À présent, l'exemple à imiter n'est plus son entreprise agricole, c'est lui. Les militaires de Montería lui ont fourni les autorisations nécessaires afin qu'il puisse transformer sa propriété en camp retranché et ils ont affecté des hommes à sa sécurité. Eux aussi galvanisés, ils se sont mis à l'appeler *cacique*, car à présent il en est un, il est un chef unanimement reconnu par la communauté. Un homme en particulier se lie à Salvatore comme à un frère : le major Fratini, sous-commandant du bataillon qui est venu à son secours lors de son premier assaut contre les guérilleros. Ils ont tous deux des origines italiennes, partagent le goût des fusils et du bon vin.

Ensemble, ils échafaudent un plan de bataille. Ils subdivisent sur une carte la région en plusieurs zones, chacune d'entre elles se voyant attribuer des tâches de surveillance et de patrouille. Les agriculteurs sont en contact par radio, de façon à signaler la moindre présence suspecte et à pouvoir toujours se déplacer sous la protection des soldats. L'expérience d'autodéfense prend de l'ampleur, le prestige de Mancuso continue à croître.

Mais Salvatore ne perd jamais de vue le but de ce combat. Son travail, il le rapporte tous les soirs chez lui, gravé dans sa chair. Et c'est justement un soir que la mauvaise nouvelle arrive : alors que le major Fratini défendait un groupe de *contras* victimes d'une attaque,

son hélicoptère a été abattu et il a été enlevé par l'EPL, l'Armée populaire de libération, un des nombreux groupes de la guérilla colombienne. Le lendemain, on retrouve son corps, auquel ont été infligés des sévices mortels. Des images impossibles à oublier. Des images qui poussent Salvatore à creuser son sillon.

La jeune fille très blonde qui campe désormais sur les emballages de savonnettes et sur les cahiers d'écolier qu'on utilise dans toute la Colombie est plus que jamais devenue une présence amie dans sa ville natale, une source de réconfort et de légèreté. Pour le reste du monde, Medellín a perdu le seul personnage qui faisait sa renommée, Pablo Escobar, mais aux yeux de ses habitants l'étoile de Natalia brille d'une lumière forte et constante, réaffirmant que le beau et le bon existent, et atténuant l'anxiété suscitée par la mort de celui qui dirigeait la Colombie. Oui, car si d'un côté il peut y avoir du soulagement, de l'autre il y a bel et bien de la peur. Celle du vide. Pas du vide en soi, mais des hommes qui viendront, nombreux, pour le combler. Pablo Escobar a été tué la même année que le major Fratini, l'ami, le frère du Singe. Maintenant que le roi est mort, ses anciens ennemis peuvent occuper tout l'espace. Les guérilleros progressent, Cali engraisse et le groupe paramilitaire mis sur pied par le cartel rival afin de l'éliminer bombe le torse, après avoir surtout semé la terreur dans son fief de départ : il s'agit des PEPES, l'acronyme de *Perseguidos por Pablo Escobar*, un nom qui sonne comme une réponse sarcastique à son groupe, le MAS. Que feront donc à présent ces hommes entraînés et équipés pour perpétrer des massacres ? S'en iront-ils ? Voudront-ils contrôler une partie du territoire ? La seule chose certaine, c'est qu'on ne peut espérer qu'ils disparaîtront dans le néant. Les armées irrégulières ne se démobilisent pas seules.

Le gouvernement partage cette inquiétude. L'adversaire numéro un de l'État n'est plus, mais les foyers de violence se multiplient et c'est dangereux. Dangereux pour les Colombiens, naturellement, mais aussi pour un leadership qui voudrait tirer profit pour son image de la fin du héros négatif le plus célèbre. Au contraire, ce pourrait être le début d'une nouvelle période de guerre civile parmi les pires. Les présidents qui se succèdent sont conscients des limites de leur pouvoir. Tout ce qu'ils peuvent faire, c'est favoriser un équilibre des forces échappant à leur contrôle. Ils ont besoin des ressources des contre-révolutionnaires afin de répondre aux victoires de la guérilla, mais il faudrait dans le même temps tenir les groupes paramilitaires en laisse. Ils pensent entrevoir enfin une issue possible dans le modèle inventé par Salvatore Mancuso et également adopté par nombre d'*hacenderos*. Il faut faire un pas supplémentaire pour légaliser l'autodéfense, de sorte que les formations nées comme bras armés des cartels, les groupes les

plus féroces et les mieux équipés, aient intérêt à converger dans cette direction. On adopte donc en 1994 un décret qui réglemente les officines de surveillance et de protection privée, ainsi que leur collaboration avec l'armée, permettant l'usage d'armes exclusivement militaires par des groupes qui se nomment à présent CONVIVIR, c'est-à-dire Cooperativas de Vigilancia y Seguridad Privada. Mancuso est le chef de CONVIVIR Horizonte, il a adjoint à l'équipe de départ une dizaine d'hommes armés de pistolets, de fusils et de mitraillettes.

Maintenant qu'il en a le droit, il veut donner la preuve de son courage et venger l'ami qui l'a initié au métier des armes. Avec l'aide d'un bataillon de l'armée, il marche pendant trente jours dans la forêt, mangeant des aliments crus en conserve, car le feu alerterait l'ennemi. Dans la portion de cordillère qui sépare Córdoba de la langue nord d'Antioquia, ils rencontrent une montagne sur leur chemin. Les parois abruptes sont effrayantes et ils sont plusieurs à faire demi-tour. Poussés par El Mono, les autres atteignent néanmoins le sommet, assez nombreux pour faire irruption par surprise dans la forteresse locale des FARC. Une fusillade éclate. Salvatore et ses hommes s'en tirent indemnes.

Sur le même territoire que Mancuso, une armée privée est à l'œuvre et, avec la loi sur les CONVIVIR, elle s'est dotée d'un nouveau nom, Autodefensas Campesinas de Córdoba y Urabà, afin de pouvoir offrir légalement une protection armée aux agriculteurs et aux éleveurs. Elle est aux ordres des frères Castaño, qui ont derrière eux une longue histoire de haine implacable contre la guérilla. Ils sont nés riches et c'est précisément ce qui a marqué leur vie. Ils sont les fils de Don Jesús, un éleveur et homme politique admiré de tous, convaincu que les propriétaires terriens ont le droit de faire la loi, devenant même l'un des premiers otages des FARC, qui sont venues l'enlever dans sa *finca* pour lui enseigner les bonnes manières. C'est comme si des siècles s'étaient écoulés depuis ce jour, il y a treize ans, depuis l'attente et le moment où les frères ont appris que leur père ne rentrerait pas à la maison, malgré la rançon versée. Le trou noir de leur existence. Depuis, ils sont en guerre, une guerre dans laquelle, par principe, on ne fait pas de prisonniers. Ils se sont battus seuls, payant une centaine d'hommes prêts à tout. Ils les ont envoyés dans la zone où Don Jesús avait été gardé en otage et ont fait massacrer, empaler, démembrer tout être humain croisé sur leur route, de sorte que ceux qui soutenaient ces lâches retiennent la leçon. Ils ont tissé des liens solides avec Escobar, et Carlos, le plus jeune des Castaño, a rejoint Muerte a Secuestradores, une expérience à l'issue de laquelle il était devenu un homme, quelqu'un qui n'ignorait plus rien de la façon dont on conduit une guerre sale.

Mais ils ont ensuite rompu les liens avec Don Pablo qui, dans sa paranoïa, avait fait tuer certains de leurs amis. Comprenant qu'il avait l'intention de les tuer eux aussi, ils ont accepté l'invitation des frères Rodríguez Orejuela de Cali et ont fondé les PEPES. Ils ont fourni la meute de chiens qui a pourchassé leur ancien allié, ils ont massacré ses associés et ses proches. Et à présent ils sont presque revenus à leur point de départ : une formation antiguérilla plus importante et plus riche que les autres.

Durant la dernière décennie, les frères Castaño se sont encore enrichis. Les seigneurs de la coke les ont grassement payés. Les seigneurs de la coke aiment récompenser leurs hommes de main en les faisant participer aux affaires. Mener une guerre permanente coûte cher. Les FARC et les autres salopards communistes les auraient déjà réduits en pièces, ils auraient fait terre brûlée de tous leurs soutiens si les guérilleros ne finançaient pas leur insurrection anticapitaliste avec l'argent de la coke. Mais les rebelles sont devenus encore plus impudents et plus forts qu'avant. En situation de guerre, on doit affronter l'ennemi à armes égales. Celui qui trafique commande.

Quand les frères Castaño proposent à Salvatore de joindre ses forces aux leurs, celui-ci prend son temps avant de répondre. Il préférerait continuer comme il l'a fait jusqu'alors, peut-être aussi parce qu'il connaît leurs liens historiques avec le trafic de drogue. Mais un jour, sur la route entre Montería et sa propriété, tandis qu'il rentre chez lui avec sa femme, Gianluigi et leur deuxième enfant qui a tout juste deux ans, il tombe sur un barrage routier : une embuscade des FARC, qui veulent les enlever. Il dissimule sa nervosité pour ne pas faire encore plus peur aux enfants, mais quelques jours plus tard il avoue à Martha qu'il ne peut pas s'en sortir seul. Il accepte de fusionner son groupe avec l'organisation des Castaño. Et pour finir, quand arrive le premier mandat d'arrestation pour homicide, il quitte à jamais la *finca* Campamento. Depuis ce jour de 1996, il n'est plus Salvatore Mancuso, mais seulement El Mono, le Singe, El Cacique, Santander Lozada, Triple Zéro et divers autres noms de guerre. Il n'est plus cultivateur de riz ni éleveur de chevaux, c'est un seigneur de la guerre en cavale.

Tandis qu'à bientôt trente ans le Singe fait le troisième choix déterminant de sa vie, la belle Natalia en a à peine plus de vingt. Lorsqu'elle réveille sa fille pour qu'elle aille à l'école ou pour un rendez-vous matinal auquel elle l'accompagnera et qu'elle la voit entourée de ses peluches et vêtue d'un pyjama brodé, puis traînant les pieds vers la salle de bains, l'air renfrogné et encore endormie, chaque fois Lucia songe qu'on dirait encore une enfant. Elle est comme toutes les mères : ce sera toujours sa petite fille. La nature a été généreuse avec Natalia, elle lui a transmis ses gènes et donné un corps qui résiste au temps. Une enfant insouciant. Naïve et joyeuse. Et cela parce

qu'elle, Lucia Gaviria, a su protéger des griffes du temps l'autre nature de sa fille, celle qui est enfouie en elle. L'argent qu'elle a gagné l'a incitée à encore plus d'insouciance, comme de juste, mais ce n'était pas écrit d'avance. À l'armée de peluches s'est ajoutée une armoire débordant de chaussures et de vêtements. Crèmes. Parfums. Quelques bijoux. Rien d'autre.

Désormais, Natalia Paris s'est habituée à vivre comme une vedette dès qu'elle passe la porte de chez elle. Elle s'est habituée à croiser dans toutes les rues de Colombie des armées de filles qui semblent ses clones. Habituee aux flashs des paparazzis qui l'attendent derrière chaque coin de rue, habituée à repousser les avances d'un « non » doux mais ferme. Aucun des garçons qu'elle a fréquentés ne lui a fait manquer une de ses obligations et encore moins perdre la tête.

Lucia Gaviria commence à se sentir un peu moins agitée. À présent, à Medellín, on respire un peu mieux qu'il y a quelques années. Il ne lui arrive plus de devoir se rendre à l'enterrement de la fille d'une amie qui a été pulvérisée par une voiture piégée et de ne plus avoir ensuite le courage de lui téléphoner car elle, sa fille, elle l'a encore. Ou que Natalia demande à pouvoir aller en discothèque avec des camarades d'internat et qu'en rentrant elle raconte qu'il y a eu une fusillade alors qu'elles étaient sur la piste de danse. Effrayée, bien sûr, mais pas plus que cela. Quand on grandit dans certains endroits, on finit par s'adapter plus ou moins à la réalité qui vous entoure. Doña Lucia n'ignore pas que les cages dorées sont d'une fragilité pathétique.

Mais les premiers temps aussi appartiennent au passé, quand le rapide succès menaçait de rompre l'équilibre précaire de l'adolescente. Au fond, la célébrité de Natalia l'a aidée. Une vedette a moins de liberté de mouvement que les personnes normales. Pour mener une existence vivable, elle se met à fréquenter toujours les mêmes lieux, où les autres apprennent, dans une large mesure au moins, à faire comme s'ils ne la voyaient pas, voire à la traiter normalement.

C'est alors qu'une zone d'ombre apparaît sur le radar de Lucia Gaviria. Le gymnase. Se maintenir dans une forme éclatante fait partie, pour Natalia, de ses obligations professionnelles. Et puis elle adore l'activité physique. Elle fréquente surtout des cours pour femmes, aérobic et danses latino-américaines, qui remplacent les sorties en discothèque, trop exposées et épuisantes. À présent, elle voudrait s'essayer à la plongée sous-marine. Le gymnase propose un séjour d'une semaine à Santa Marta, une célèbre île touristique située en pleine mer des Caraïbes. Les poissons tropicaux n'effraient pas Doña Lucia, les bouteilles d'oxygène et le masque non plus. Les requins qui sillonnent la mer sont moins dangereux que ceux qui arpentent la terre.

Voir Natalia retirer son masque et ses palmes puis, d'un geste

décidé, se défaire de sa tenue de plongée doit être une expérience quasi mystique. Pourtant, la jeune femme ne s'aperçoit pas de la manière dont tous la regardent. Au sein du groupe, un homme lui a fait le même effet dès la première sortie en mer. Il a retiré son équipement, il l'a rangé et a plongé du bord du canot à moteur. Elle voudrait bondir dans son sillage, mais elle n'ose pas. Elle attend qu'il fasse le premier pas, qu'il lui envoie ne serait-ce qu'un petit signal ou une phrase, qu'il lui demande un peu d'aide. C'est déjà un plongeur expert, il possède même son brevet d'instructeur. Il l'a obtenu en Californie, où son travail l'avait conduit. Le cours organisé par le gymnase était juste une occasion de se remettre à la pratique de son sport préféré.

Il le lui raconte le soir, en l'emmenant dîner dans un bistrot romantique. Medellín n'est pas comme Los Angeles où, quand on veut recharger ses batteries, on peut défier les vagues sur une planche de surf, aller courir sur la plage, nager jusqu'à l'horizon et retour. « Je suis attaché à ma ville et à ma famille, mais tout ça me manque : l'océan, la vie au grand air. »

Natalia est déjà très amoureuse. Mais à présent elle est en outre convaincue que Julio est l'homme le plus merveilleux qu'elle rencontrera jamais. Elle n'a aucune honte à rester collée contre lui en bateau, à l'embrasser et à l'enlacer au milieu de l'océan. L'amour est un trophée de la vie, il ne faut jamais hésiter à le brandir.

Au début, Lucia se dit simplement que ces vacances ont fait du bien à sa fille. Mais bientôt elle comprend que cet irrépensible bonheur ne peut pas être qu'un effet bénéfique du soleil des Caraïbes. Il y a anguille sous roche, mais il doit s'agir d'une histoire un peu spéciale, car étrangement sa fille ne lui raconte rien. Lucia sent une pointe d'angoisse qu'elle chasse aussitôt. Natalia a toujours été impulsive, enthousiaste. Elle est née sous le signe du Lion, qu'on dit passionné, même si tôt ou tard le feu finit par s'éteindre. Mieux vaut patienter et lui faire confiance. Elle croit connaître suffisamment sa fille pour savoir qu'elle abordera d'elle-même le sujet.

De fait, rapidement Natalia ne peut plus se retenir. Lorsqu'elle lui parle de Julio, lui narrant combien il est beau, sportif, attentionné et élégant, elle s'illumine de telle manière que sa mère doit prendre une grande inspiration avant de réussir à lui poser des questions. Elle regrette vraiment de devoir la faire redescendre du nuage sur lequel elle flotte.

« Quel âge a-t-il ?

— Je ne sais pas. Trente, trente-cinq.

— Tu es sûre qu'il n'est pas marié ?

— Maman, mais qu'est-ce que tu racontes ?! Il vivait à Los Angeles, je crois qu'il est rentré pour aider sa famille.

— Que faisait-il au juste, à Los Angeles ?
— Je ne le lui ai pas demandé.
— Donc tu ne sais pas très bien ce que ton Julio fait dans la vie ?
— Ma foi, des affaires. D'ailleurs il est riche, sa famille est riche. Il a une magnifique villa et aussi d'autres propriétés, peut-être même un hôtel et une maison de campagne.

— Soit. Mais tu ne sais pas comment il est devenu riche. Ni comment sa famille l'est devenue.

— Non, maman, et ça ne m'intéresse pas ! Tu ne peux pas raisonner tout le temps comme ça, toujours calculer, toujours te méfier. Ça ne compte pas quand on aime quelqu'un ! »

À présent Natalia pleure et court se réfugier dans sa chambre. Anéantie, Lucia Gaviria reste assise sur une chaise à la cuisine. Elle a un très mauvais pressentiment et respire avec difficulté. Elle boit un verre d'eau et se calme peu à peu, puis elle se consacre aux stupides tâches domestiques qu'elle doit encore terminer.

La seule question qu'elle se risque à poser le lendemain concerne le nom de famille de l'heureux élu. Elle s'efforce de le faire avec désinvolture, mais elle sait que Natalia ne tombera pas dans le panneau. Munie de cette information, elle se rend comme tous les matins au tribunal. Elle marche au-devant de son malheur.

Julio César Correa. C'est un narcotraquant. Il a fait ses classes en tant que tueur aux côtés de Pablo Escobar. Le nom d'emprunt qu'il a choisi pour remplacer le sien souligne le rôle qu'il occupait : Fierro. Julio Fierro. Dans toute l'Amérique latine — comme en Italie, du reste —, le « fer » désigne les armes à feu. En ces temps nouveaux, il a su conquérir l'indépendance du tueur professionnel et a entrepris de participer directement au business de la cocaïne, devenant un *traqueto*, un trafiquant. Qui sait si c'est à cause de la mort de Don Pablo qu'il est parti aux États-Unis, histoire de changer d'air, se demande Doña Lucia. Mais il est rentré. À temps pour faire perdre la tête à Natalia, qui ne veut rien entendre. Elle lui a avoué qu'en ville Julio se balade avec une arme, puis elle a aussitôt hurlé : « Quel mal y a-t-il ? Tout le monde le fait ! »

Désormais, elle ne s'adresse plus à sa mère qu'en glapissant.

Celle-ci lui a imposé des règles draconiennes et des horaires très stricts, plus stricts que lorsqu'elle était mineure. Mais quand elle se retrouve seule à l'attendre, Lucia Gaviria y pense sans cesse et se reproche cette situation. Comment a-t-elle pu croire que les requins de mer étaient moins dangereux que les requins de terre ? Comment a-t-elle pu la laisser s'inscrire à ce maudit cours de plongée ?

Les années passent. La mère de Natalia est épuisée par cette guerre qu'elle mène en vain. Elle est de plus en plus souvent sujette à des crises de larmes qui ne servent que dans une moindre mesure à

exercer un chantage affectif sur sa fille. Julio a tout tenté pour l'amadouer et lui montrer à quel point il était profondément amoureux de sa fille, lui jurant qu'il témoignerait toujours le plus grand respect à Natalia et à ses proches. Il est vrai qu'il a tout l'air d'un homme sincère et bien élevé, très différent des *traquetos* laids et vulgaires que Doña Lucia croise parfois au tribunal. Mais elle s'en est toujours tenue à une froide courtoisie. Elle doit résister, elle doit briser ce lien.

Pourtant, sa fille continue à être folle de lui comme au premier jour. Et tout ce qu'elle tente, elle, les larmes, les menaces, les furieuses disputes, ne fait que l'éloigner. Et rapprocher un peu plus Natalia de Julio.

Un matin, celle-ci vient la voir, l'air terriblement grave, les yeux gonflés et rouges. Cela fait quelque temps qu'elle est encore plus nerveuse, qu'elle dort mal. Elle n'ouvre pas la bouche jusqu'à ce que son beau-père, le compagnon de Doña Lucia, qui a été un père pour elle depuis son enfance, entre à la cuisine.

« Natalia a quelque chose à te dire.

— Maman, je suis enceinte. De trois mois. »

C'est la catastrophe, et Lucia Gaviria est la dernière à l'apprendre dans la famille. Elle ne lui adresse plus la parole pendant une semaine.

Mais elle ne peut pas en rester là. Elle sent nettement que, pour la première fois durant toutes ces années, Natalia aussi a peur. Elle ne vit plus un conte de fées. À Medellín, il n'y a pas de contes de fées, et Lucia ne peut pas l'abandonner maintenant. Un jour, elle va donc lui acheter une paire de tennis, des chaussures qui seront bien pratiques dans les prochains mois, quand le poids du bébé dans son ventre se fera sentir. Elle dépose la boîte sur le lit, accompagnée d'un petit mot : « Que Dieu te protège. » Ce soir-là, elles pleurent toutes les deux, Natalia dans sa chambre, sa mère au salon. Mais la porte n'est pas assez épaisse pour qu'elles ne puissent s'entendre.

Natalia doit participer à la nouvelle campagne publicitaire de la bière Cristal Oro, le tournage est prévu quand elle aura atteint le septième mois. Lucia Gaviria devra-t-elle faire annuler le contrat ? Sous quel prétexte ?

Elle en veut plus que jamais à Julio, bien que celui-ci fasse tout ce qu'on attend d'un homme en Colombie. Il dit vouloir épouser Natalia, il dit que l'enfant de lui qu'elle porte est ce qui est arrivé de plus beau dans sa vie et qu'en définitive tout ira bien. Natalia fait de son mieux pour le suivre. Pourtant, à un certain point, son bonheur ne semble plus être l'envers de la peur. Elle se remet à bien dormir, elle apparaît de plus en plus radieuse. Doña Lucia attribue ce changement à la grossesse et aux hormones, jusqu'au jour où sa fille vient de nouveau lui parler.

« Maman, tout est réglé. Bientôt, on partira aux États-Unis pour

commencer une nouvelle vie ! »

Une nouvelle vie ? Aux États-Unis ?

L'Amérique est la Némésis de tout narcotraffiquant, au point que, dans les années quatre-vingt, les narcos avaient pour devise : « Mieux vaut une tombe en Colombie que la prison aux États-Unis. » En outre, sous la pression des Américains, l'État colombien a révisé sa Constitution en 1997 et rétabli l'extradition. Sa fille est parfois si ingénue qu'elle paraît stupide.

Mais tout ce qu'elle lui a dit se révèle exact.

Moins d'un mois s'est écoulé quand Natalia part pour la Floride. Elle n'a eu que ses bagages à faire. Tout le reste, Julio s'en est occupé : la villa sur la plage, les visas, les autres formalités d'entrée pour s'installer aux États-Unis. Ou, plus précisément, ce sont ses nouveaux contacts yankees qui ont fait le plus gros. Et ce ne sont pas des importateurs de poudre blanche, mais leurs adversaires par excellence : la DEA de Miami.

Julio César Correa est l'un des premiers narcos colombiens à avoir bénéficié d'un programme qui, officiellement, n'a jamais existé. Et justement parce que son cas marque un commencement et doit constituer un exemple, une incitation, Julio sera aussi l'un des mieux traités : pas un seul jour de prison, plus aucune menace de procès malgré les tonnes de cocaïne qui ont envahi les rues nord-américaines. En échange de quelques millions de narcodollars à restituer au Trésor américain et, surtout, de précieuses informations.

Le projet dans lequel s'est lancée la DEA de Miami semble conçu par des illuminés. Un cauchemar né dans l'esprit de quelque théoricien du complot qui verrait partout à l'œuvre les forces du mal et de la corruption. Un plan auquel nulle personne sensée ne se fierait un seul instant. Le « gendarme du monde » ne peut pas offrir d'amnistie ni de grosse remise de peine à des gens qui ont sur la conscience de graves crimes aux yeux de sa propre justice.

Mais c'est bien là le principal problème des agents de Miami. Contacter un narco et lui soumettre cette proposition est un risque qu'on ne peut courir. Ils seraient les premiers à y voir une entourloupe. Le contact envoyé en éclaireur ne pourrait plus jamais rentrer chez lui. Le bureau de la DEA a besoin d'un intermédiaire plus raffiné.

Baruch Vega est un photographe de mode colombien qui vit à Miami. Il a travaillé pour Armani, Gucci, Valentino, Chanel et Hermès : les plus grands couturiers et les plus grandes marques de cosmétiques. Deuxième des onze enfants d'un trompettiste de Bogotá qui s'est installé par la suite à Bucaramanga, sur un haut plateau dans les montagnes du nord-est du pays, il a remporté un concours Kodak à

l'âge de quinze ans. Il avait photographié un oiseau sortant d'un lac avec dans son bec un poisson entier. Mais ses parents l'ont forcé à faire des études d'ingénieur. Quelqu'un l'a recruté pour le compte de la CIA tandis qu'il était à l'université de Santander et il a été envoyé au Chili : le gouvernement Allende devait tomber.

Baruch Vega déteste ce travail. Pour fuir, il dépoussière ses talents de photographe. Il débarque à New York dans les années soixante-dix et photographie les premiers mannequins vedettes tels que Lauren Hutton et Christie Brinkley. Il obtient tout ce qui compte le plus dans son pays : le succès, l'argent et les femmes. Y être parvenu aux États-Unis renforce un peu plus son prestige. Chaque fois qu'il rentre en Colombie, Vega est accompagné d'un essaim de top models, c'est sa carte de visite. Et c'est pour cette raison que, durant sa double carrière de photographe et d'agent infiltré, Baruch Vega a connu de près nombre des grands chefs des cartels colombiens et qu'il a fréquenté la maison de narcos tels que les frères Ochoa, associés d'Escobar au sein du cartel de Medellín.

Sa première rencontre avec Julio Fierro a lieu dans un hôtel de Cartagena et ce n'est pas un hasard si elle se déroule au moment de l'élection de Miss Colombie. Vega joue son rôle. Il explique qu'il connaît des agents de la DEA avec qui on peut discuter. Il suffit de payer. La disponibilité des flics *gringos* et un pourcentage pour ses propres services.

Pour un narco, rien n'est crédible à moins de payer. Plus le prix est élevé, plus la confiance augmente. Baruch Vega est la meilleure garantie sur la table des négociations. Que peut vouloir un homme qui gagne beaucoup d'argent en faisant un travail envié de tous ? Plus d'argent. Un homme qui risque sa vie pour gagner plus d'argent est un homme qui mérite le respect. Le respect et la confiance. Comme preuve de son sérieux, Vega organise des voyages à Miami dans son « jet privé », en réalité payé par la DEA. La présence à son bord d'un agent antidroque signifie qu'à l'atterrissage il y aura d'autres flics bienveillants, prêts à faire passer les narcos — dont plusieurs figurent en bonne place sur la liste des hommes les plus recherchés — à travers les contrôles, même sans visa. Une virée pour accompagner leurs épouses dans un restaurant à la mode et les couvrir de cadeaux, puis retour à la maison. Et, la fois d'après, l'adieu à la Colombie et au trafic de drogue devrait être définitif.

Le mari de Natalia a permis à l'initiative de Vega et de ses contacts à la DEA de franchir un pas décisif. Ils organisent au Panama la première des nombreuses rencontres à suivre entre des narcos et des agents antidroque. Une sorte de sommet ou de *convention*, c'est d'ailleurs ainsi qu'ils les baptisent. Julio Fierro arrive de Floride en compagnie de Baruch Vega et des hommes de la DEA. Le photographe

a tout prévu jusque dans les moindres détails. Il a rempli l'avion des habituelles beautés, réservé des suites à l'hôtel Intercontinental, il a même veillé à ce que cette journée difficile se termine dans le club idéal, où les agents et les narcos pourront vider des bouteilles de champagne, entourés de jeunes femmes disponibles.

Mais le plat de résistance, c'est Julio qui s'en charge. Il sort de sa poche un passeport colombien qu'il fait circuler parmi ses anciens rivaux et alliés. Les *gringos* lui ont fourni une nouvelle identité et un visa régulier. Grâce aux États-Unis, Julio Fierro ne doit plus espérer une tombe en Colombie. La réaction en chaîne que déclenchera ce geste est une pièce de l'histoire récente de la Colombie. Mais, pour celle de Natalia, l'événement majeur est bien différent : c'est la naissance à Miami de Mariana, citoyenne américaine.

Le récit des négociations rocambolesques entre la DEA et les narcos est en réalité moins incroyable qu'on ne pourrait le croire à première vue. En Colombie, la situation est très complexe. Jugé incapable de peser sur l'état du pays et de le représenter à l'étranger, le gouvernement n'a jamais été aussi discrédité. Les États-Unis peuvent à certains égards profiter de cette faiblesse. Au cours de la dernière année de mandat d'Ernesto Samper Pizano, poursuivi par la justice pour avoir été élu avec le soutien du cartel de Cali, l'article 35 de la Constitution est révisé et l'extradition tant souhaitée — ou crainte — rétablie. Le président colombien sait qu'il n'a plus rien à perdre.

Pour le moment, les États-Unis ne peuvent rien obtenir de plus par les voies officielles. Les rencontres « clandestines » organisées par la DEA de Miami n'ont pas de sens si on les sort de leur contexte, c'est-à-dire la nouvelle situation juridique en vigueur. La menace concrète d'extradition sans aucune remise de peine rend d'un coup très alléchante la possibilité d'une quasi-impunité en échange de collaboration et de restitution de grosses sommes d'argent sale. Saper de l'intérieur les organisations de narcotrafic, préparer des opérations décisives au moyen des informations obtenues, fomenteur un climat de suspicion qui provoquera de destructeurs règlements de comptes internes : tels sont les objectifs. Comme Giovanni Falcone l'avait parfaitement compris, les repentis constituent l'arme fatale entre les mains de la justice pour vaincre les mafias. Mais en Italie, malgré de fortes résistances, il a été possible d'encadrer sévèrement la gestion des collaborateurs de justice. Aux États-Unis, les problèmes sont multiples : une puissante culture *law & order*, une hégémonie internationale qui ne peut être ouvertement contestée, le fait même d'approcher des ressortissants non américains. Et, pour finir, l'urgence qu'il y a à agir contre le pouvoir de la cocaïne qui, malgré le démembrement des dinosaures colombiens du narcotrafic, ne fait que

croître. Tous les représentants du vrai pouvoir sont dans le viseur de la DEA : les parrains encore à la tête de vieux cartels, les éléments de haut rang au sein des clans émergents, les narcos tout-terrain tels que Julio Fierro. Mais aussi les hommes des Autodefensas des frères Castaño et de Mancuso, car ils représentent une menace de plus en plus pressante.

Après la chute du cartel de Cali, les paramilitaires ont vu augmenter la demande de protection en provenance de groupes naissants tels que le cartel du Norte del Valle. Mais leur participation au trafic de drogue tend vers l'autonomie systématique, qui s'accompagne de la domination du territoire. Ils contrôlent désormais toutes les étapes de la filière : de la surveillance des cultures au transport, en passant par les négociations avec les acquéreurs. Les *cocaleros* du département de Córdoba dépendent pour partie d'eux et pour partie des guérilleros d'extrême gauche. À présent, ils sont organisés de façon à pouvoir les affronter, opposant la force d'une armée à celle d'une autre armée. En 1997, les groupes d'autodéfense se sont fédérés, donnant naissance aux AUC, Autodefensas Unidas de Colombia, dirigées par Carlos Castaño. El Mono en est le cofondateur et commandera la plus grande formation militaire en leur sein, le Blocus Catatumbo, qui comptera quatre mille cinq cents hommes.

Le conflit est de moins en moins un affrontement idéologique et de plus en plus une guerre de conquête. Une fois perdue la patine de nationalisme d'extrême droite dans un camp et de marxisme révolutionnaire dans l'autre, ce qui se déroule alors en Colombie annonce l'actuelle barbarie postmoderne mexicaine. Les AUC sont les « parents nobles » de la Familia Michoacana et des Templiers. Elles s'abattent de plus en plus souvent sur les villages situés dans les zones que contrôle la guérilla et exterminent leurs habitants. Elles emploient des instruments primitifs tels que la machette et la tronçonneuse pour démembrer et décapiter les paysans, mais préparent leurs opérations avec une froideur toute militaire, parcourant des centaines de kilomètres et gagnant les lieux dans des avions militaires prêts à repartir une fois le massacre accompli.

Tout cela n'est plus tolérable. L'opinion publique commence à ne plus accepter qu'on légitime de tels gestes en répétant inlassablement qu'ils visent les soutiens à la guérilla. La stratégie de l'équilibre des forces s'est révélée être un désastre : un peu plus de six mois après la création des AUC, la Cour constitutionnelle colombienne censure une partie du décret qui réglementait les coopératives de surveillance et de sécurité privée. Les groupes paramilitaires devraient rendre les armes qu'ils ont été autorisés à détenir et s'engager à respecter les droits de l'homme.

Mais c'est déjà trop tard. On compte à présent plus de trente mille

hommes sous les ordres de Carlos Castaño et les profits tirés du trafic de cocaïne sont plus que suffisants pour leur permettre d'acheter toutes les armes qu'ils désirent. En les déclarant hors la loi, on ne fait que stimuler leur férocité. Dans les vieux westerns hollywoodiens, le héros, l'homme au pistolet, ne devient jamais le hors-la-loi le plus cruel. Au pays de la coke, il est pourtant arrivé bien pire. El Mono a fini par être l'un des principaux stratèges de l'horreur.

El Aro est un minuscule village de soixante maisons qui ressemblent plus à des cabanes qu'à des logements, avec des toits de zinc et des portes vermoulues. Comparé aux autres villageois, Marco Aurelio Areiza, qui possède pas moins de deux épiceries, est un homme riche. Mais comme le village se trouve sur un territoire contrôlé par les FARC, c'est aussi un homme qui risque sa vie tous les jours. Marco Aurelio n'a jamais refusé de vendre de la nourriture aux guérilleros. S'il disait le contraire, on le prendrait pour un fou : qui oserait dire non à des hommes armés qui sortent de la forêt ? Sur les terres martyrisées de Colombie, une règle non écrite veut qu'on collabore avec ceux qui détiennent les armes, quel que soit l'uniforme qu'ils portent. De fait, Marco Aurelio collabore aussi avec l'armée de Salvatore Mancuso, qui vient l'accuser de soutenir les guérilleros. C'est un interrogatoire bidon, car le village et ses habitants ont été condamnés à mort plusieurs jours auparavant. El Aro est un avant-poste à conquérir, la tête de pont pour pénétrer dans les zones sous contrôle des FARC. Son sort doit être un avertissement pour tous les autres villages.

Les cent cinquante hommes du Blocus Catatumbo de Mancuso torturent et tuent dix-sept personnes, ils brûlent quarante-trois maisons, volent mille deux cents têtes de bétail et obligent sept cent deux personnes à abandonner leur habitation. Marco Aurelio est torturé et son corps supplicié. Quand la police arrive à El Aro, elle trouve Rosa María Posada, la femme de Marco Aurelio, en train de veiller sa dépouille. Elle ne veut pas que les enfants voient le cadavre martyrisé de leur père.

Tous sont convaincus qu'il faut un changement radical en Colombie. Une nouvelle campagne électorale débute et ravive l'espoir dans le pays, mais aussi à la Maison-Blanche. Dans sa profession de foi, l'un des candidats se targue non seulement d'avoir perdu le scrutin précédent à cause des voix achetées par le cartel de Cali, mais aussi d'avoir échappé par miracle à un enlèvement à la fin des années quatre-vingt, lorsqu'il aspirait à devenir maire de Bogotá, un poste qu'il a effectivement occupé par la suite. Le politicien qui déplaît aux seigneurs de la drogue semble être l'homme parfait pour diriger le pays.

Andrés Pastrana promet un processus de paix et une étroite collaboration avec les États-Unis. Il gagne en ouvrant la porte à une « grande alliance pour le changement » et en invitant les parlementaires de toutes les formations à y participer. En Colombie aussi, le moment de l'optimisme et des grandes tractations est enfin venu.

Comme promis, le nouveau président négocie en même temps avec les FARC et avec les États-Unis. Que cela ne suscite pas le refus immédiat de Washington est moins dû à l'administration Clinton qu'au climat géopolitique mondial et à l'optimisme qui entourent les discussions. Quand on négocie, c'est qu'on se sent fort, prêt à gagner la bataille pour l'État de droit. Dans une Bosnie-Herzégovine exsangue, les accords signés à Dayton en 1995 sont mis en œuvre. Le processus de paix entre Israël et les Palestiniens redémarre lentement, dans la foulée des accords d'Oslo. Mais l'exemple le plus encourageant vient sans doute du Royaume-Uni : des gouvernements d'obédiences contraires négocient avec succès une trêve permanente et le désarmement de l'IRA. En Irlande du Nord, la fin d'un conflit interminable et destructeur paraît désormais proche. Le mot « paix » est sur toutes les lèvres.

En revanche, tous les plans fort ambitieux qui seront mis en œuvre en Colombie se révéleront des demi-échecs. Car dans le pays, ce ne sont pas simplement des hommes aux opinions politiques divergentes qui font la loi. Les hommes, on peut s'en débarrasser de bien des façons. Mais tant qu'elle demeure la marchandise la plus demandée, la cocaïne a la vie dure. L'expérience menée par Pastrana consistant à donner aux guérilleros une « zone d'extension » grande comme la Lombardie et la Vénétie réunies apparaît d'emblée comme un risque mal calculé. Les FARC prennent leurs aises dans les terres qu'on leur a attribuées et, en échange, n'envisagent nullement de participer aux négociations : elles ne consentent à aucune trêve et intensifient même leur militarisation. Enlèvements à des fins d'extorsion ou dans un but politique, villes prises d'assaut, contrôle de la coke : tout demeure inchangé. La déception a raison de la popularité du président. Lorsque, en 2002, les guérilleros vont jusqu'à détourner un avion de ligne pour enlever un sénateur, Pastrana comprend que le moment est venu de mettre fin aux négociations de paix. On retourne à la guerre : la « zone d'extension » doit être rapidement reconquise. Trois jours plus tard, les FARC enlèvent Ingrid Betancourt, candidate aux prochaines élections pour le parti vert Oxígeno. Convaincue qu'aucun conflit armé ne doit priver les citoyens de leurs droits fondamentaux, elle est venue présenter son programme aux Colombiens de cette région. Sa captivité durera deux mille trois cent vingt et un jours, jusqu'au 2 juillet 2008, quand les forces armées colombiennes

parviennent enfin à la libérer.

Pour le nouveau président Álvaro Uribe, la ligne à suivre est celle de la fermeté. L'État doit montrer sa force et regagner le terrain perdu. En outre, le monde a changé. En un seul jour, avec la chute des Twin Towers, l'optimisme est parti en fumée. À présent, l'unique réponse qui vaille semble être la guerre. En Colombie, la « guerre contre la terreur » coïncide avec la guerre contre la drogue. La seule victoire envisageable est une victoire sur le narcotrafic.

Pour cette raison et malgré l'alternance, il est un aspect de la politique menée par Pastrana que son successeur fera sien : le grand pacte avec les États-Unis dans le but d'éradiquer la production et le commerce de cocaïne. Peu après son élection en 1998, Pastrana avait annoncé avec emphase qu'il négociait avec les États-Unis un « plan Marshall pour la Colombie ». Comme en Europe après la guerre, des milliards de dollars devaient permettre de redresser le pays, d'aider les Colombiens à le libérer de la coke et de soutenir les *campesinos* qui accepteraient de convertir leurs champs aux cultures légales bien moins rentables. Mais le plan d'action signé par Bill Clinton en 2000 puis appliqué par George W. Bush jusqu'à la fin de sa présidence va dans une autre direction. Une lente et très coûteuse transformation sociale et économique apparaît d'emblée comme une utopie. L'argent, la confiance et le consensus font défaut. Le temps fait défaut. Il faut pouvoir afficher rapidement des résultats afin d'obtenir de nouveaux financements. On mise donc tout sur l'option payante à court terme : la force.

Le recours à la force se traduit en premier lieu par la guerre contre la cocaïne. On pourra crier victoire quand plus une seule feuille de coca ne poussera dans le pays. Les plantations doivent être arrachées, bombardées par avion et gazées, rendues improductives par des désherbants agressifs. D'un point de vue environnemental, le prix à payer est considérable. L'écosystème des forêts vierges est menacé, les nappes phréatiques et les sols contaminés, la terre de Colombie est brûlée ou polluée, elle n'est plus en mesure de produire à brève échéance le moindre fruit de valeur. D'un point de vue social, les conséquences sont tout aussi graves. Sans autre possibilité, les paysans abandonnent en masse les zones détruites et se mettent à cultiver la coca dans des parties du pays de plus en plus difficiles d'accès. Le fractionnement des cultures et la fragilité des *campesinos* délocalisés favorisent le contrôle exercé par les seigneurs de la drogue. Par ailleurs, les narcos investissent dans tout ce qui peut augmenter la fertilité des champs, parvenant même à doubler le nombre de récoltes annuelles.

Le résultat, c'est qu'après des années de politique de la terre brûlée, au sens littéral, la cocaïne colombienne représente encore plus de la

moitié de toute celle consommée dans le monde.

L'autre composante de l'usage de la force prévu par le plan Colombie porte sur les hommes. Il prend la forme d'un support militaire destiné à renforcer les actions de l'armée colombienne contre les seigneurs de la drogue et le narcoterrorisme. Logistique, armes et équipement, envoi de forces spéciales, renseignement et entraînement. À la veille de l'attentat contre les Twin Towers, la Maison-Blanche a inscrit les AUC sur la liste des organisations terroristes, mais ça n'a pas suffi à interrompre leurs traditionnelles bonnes relations avec l'appareil militaire ainsi qu'avec une partie de l'establishment économique et politique. Le président Uribe, qui jouit du respect des paramilitaires, négociera la démobilisation des Autodefensas, mais son succès ne sera qu'apparent. Tous ceux qui n'entendent pas déposer les armes et pas davantage renoncer à la coca continueront à allier business et terreur sous de nouveaux sigles.

Même la terrible lutte contre la guérilla, tout en parvenant à démobiliser une grande partie des troupes et à tuer l'un après l'autre les principaux leaders des FARC, n'a pas été en mesure de résoudre le problème à la racine. Aujourd'hui, les FARC comptent encore neuf mille éléments, l'ELN, l'Armée de libération nationale, trois mille, mais surtout elles contrôlent encore une part importante de la production de cocaïne, car elles ont également appris à fabriquer elles-mêmes la marchandise. S'il est vrai que le plan Colombie et son déploiement militaire ont contribué à leur affaiblissement, paradoxalement les FARC ont renforcé leur place d'acteur majeur dans le trafic de drogue en Colombie, grâce à la fragmentation et à la délocalisation des plantations de coca.

Enfin, si la Colombie n'est plus le pays extrêmement dangereux d'il y a dix ou vingt ans, cela ne peut être porté au crédit de la politique internationale antidrogue en Amérique du Sud que dans la mesure où l'on est prêt à accepter qu'à cause d'elle aussi le conflit s'est déplacé au nord, au Mexique, où la violence augmente et atteint des niveaux de cruauté jamais vus.

Mais pour comprendre plus précisément ce qui n'a pas fonctionné, il faut revenir en arrière, aux temps troublés de la transition, une période déchirée entre espoirs et incertitudes, quand le destin du Singe et celui de la Belle ont fini par se croiser.

À Miami, Natalia est heureuse. Elle s'occupe de sa fille et son seul motif de tristesse est l'insistance de sa mère à vouloir qu'elle quitte son mari. Elle ne s'intéresse guère à ce que fait Julio, elle ne se demande pas pourquoi il doit parfois partir précipitamment en voyage. À présent, lui aussi doit naviguer entre les gros poissons du narcotrafic qui remontent à la surface afin de négocier leur reddition

aux Américains, surtout après que la DEA et les forces de police colombiennes ont lancé conjointement l'un des plus gros coups de filet depuis l'époque du narco-État. Une trentaine d'arrestations, dont celle de Fabio Ochoa, un élément historique et de premier plan du cartel de Medellín, à présent en affaires avec de nouveaux associés. Son nom, opération Millenium, en dit long sur la valeur d'exemple dont on l'a investie, d'autant que sa mise en œuvre intervient au cours des derniers mois du millénaire finissant. Les États-Unis se projettent déjà vers l'avenir et la ratification du plan Colombie. Forts de l'accord sur l'extradition et de leur collaboration avec le nouveau gouvernement colombien, les Américains veulent envoyer un signal assez puissant pour être entendu de tous : même des narcos mexicains, dont l'agence antidrogue commence à mesurer la dangerosité croissante. De fait, les autorités mexicaines prennent également part à l'opération. C'est au Mexique qu'est lancé un mandat d'arrêt contre Armando Valencia, dit Maradona, qui dirigeait une nouvelle et importante alliance importatrice de cocaïne en compagnie d'Alejandro Bernal, un Colombien de Medellín autrefois lié comme un frère à Amado Carrillo Fuentes, le Maître des Cieux.

Le mal doit être extirpé à la racine, c'est-à-dire en Colombie. C'est l'erreur fondamentale à la base des efforts américains. On peut arracher une plante, mais pas le besoin de bien-être qui crée la dépendance et moins encore l'avidité des hommes. La cocaïne n'est pas le fruit de la terre, elle est celui des hommes.

Pourtant, convaincus que la guerre contre la cocaïne est une guerre contre les cartels colombiens, les États-Unis crient aussitôt victoire. Fabio Ochoa est le trophée qu'ils exhibent en première page, mais le coup de filet visait d'autres chefs qui y ont échappé de très peu. Comment est-ce possible ? Le bureau de la DEA qui a coordonné l'opération Millenium n'est pas en relation avec le groupe de Miami. Malgré cela, on contacte Baruch Vega pour savoir s'il y a des taupes au service des barons de la drogue. L'ambigu photographie donne rendez-vous à ses nouveaux informateurs en terrain neutre, dans un pays d'Amérique centrale : Julio Fierro est l'un d'eux, l'autre est un membre des AUC qui travaillait pour Carlos Castaño.

La politique officieuse de la carotte complète idéalement celle, officielle, du bâton. On fait la queue pour savoir comment fonctionne ce que les agents de la DEA de Miami ont baptisé avec une certaine ironie bureaucratique le programme de réhabilitation des narcotrafiquants. Dans le même temps, la certitude que le nombre de traîtres haut placés augmente sème la discorde dans les rangs des narcos : surtout au sein du cartel du Norte del Valle et parmi les très soudées Autodefensas.

Au comble de cette fébrile agitation souterraine, Natalia Paris reçoit

une invitation fabuleuse. On lui propose d'être la marraine de Colombiamoda, la plus importante manifestation du pays dans le domaine de la mode. Elle défile dans une petite robe blanche qui pourrait être une robe de mariée, n'étaient les deux immenses ailes de soie qu'elle a dans le dos, et porte une couronne de fleurs dans ses cheveux détachés. Elle a vingt-huit ans, une fille qui ne sait pas encore marcher, mais elle ressemble à une gamine. Son regard balaie la salle comme si elle voulait embrasser d'un coup le public de Colombie qui l'a une nouvelle fois accueillie avec chaleur. Mais ses yeux couleur noisette cherchent une personne en particulier : Julio avait promis de la rejoindre et de ne pas la laisser seule sous le regard concupiscent d'autres hommes. Ils avaient même l'intention de mettre à profit ce retour clandestin pour faire baptiser Mariana. Mais Julio Correa dit Fierro a disparu.

Pendant des mois, Natalia se rend régulièrement au parquet. On l'interroge et elle tente d'identifier son mari sur les photos des cadavres retrouvés qu'on glisse sous ses yeux, montrant parfois de simples amas de chair sanguinolente. En vain. Chaque fois que ce n'est pas lui, elle a un instant de soulagement, d'espoir absurde et déchirant. Désormais elle est sûre qu'il a été enlevé, mais peut-être est-il toujours en vie. Il faut garder espoir, prier, serrer l'enfant contre soi, chasser toute image des souffrances que son père a pu subir.

Les biens de Julio César Correa sont saisis en Colombie et le visa américain de Natalia Paris est révoqué, ses contrats publicitaires annulés. C'est la fin. La répétition ironique d'un même destin. Sa mère l'avait prévenue, car elle savait très bien ce que cela signifiait de se retrouver seule avec un bébé de huit mois. Elle avait vu juste, Doña Lucia.

C'est alors que Natalia se découvre la fibre maternelle. Elle doit réagir, elle ne peut pas se laisser abattre. Peu de temps avant que le ciel ne lui tombe sur la tête, elle a lancé sa propre ligne de produits autobronzants et fait à présent le tour du pays pour assurer sa promotion, signant des autographes et des contrats de distribution avec des supermarchés. C'est la première étape de son retour au sommet. Peu à peu, elle redevient ce qu'elle est encore aujourd'hui : une icône pour la Colombie et un des sex-symbols de l'Amérique latine. Mais, depuis, elle est également devenue l'entrepreneuse d'elle-même. Une entrepreneuse qui sait qu'elle doit gérer le temps qui lui reste. Elle se met en colère quand on lui fait remarquer son âge et, plus les années passent, plus elle rajeunit. Son corps est son business, elle ne peut courir le risque de le laisser vieillir.

Le corps de Julio Fierro n'a jamais été retrouvé.

Le mystère qui entoure sa disparition a suscité une mer de

suppositions concernant l'identité de ses meurtriers. Les soupçons portent avant tout sur le cartel du Norte del Valle, qui avait très mauvaise réputation et constituait l'une des principales cibles des États-Unis, avec lesquels Fierro collaborait. Ce n'est que très récemment qu'on a découvert la vérité sur sa mort, semble-t-il. Une vérité atroce, car elle fait la lumière sur une horreur plus grande encore.

D'après les révélations de plusieurs collaborateurs de justice appartenant aux AUC, Carlos Castaño, El Mono et un chef du nom de Daniel Mejía, dit Danielito, se sont réunis dès qu'ils ont su qu'il était en Colombie. À l'issue de la discussion, Castaño a ordonné qu'on enlève le traître dans la localité proche de Medellín où il se cachait et qu'on le conduise en hélicoptère quelque part dans le département de Córdoba. C'est là qu'il a été torturé, entre autres pour l'obliger à céder certaines de ses propriétés à ses ravisseurs. Quand ils ont fini par le tuer (à la tronçonneuse, prétend-on, et après l'avoir ramené à Medellín), Danielito s'est occupé du cadavre. Un choix nullement fortuit.

Daniel Mejía appartenait au bloc militaire de cette zone, mais il était surtout chargé de mettre en œuvre la nouvelle trouvaille des Autodefensas pour maquiller efficacement le nombre de meurtres susceptibles de leur être imputés. Tout en poursuivant imperturbablement leurs massacres, les AUC tenaient à leur réputation de vrais patriotes colombiens et ne voulaient pas apparaître comme de vulgaires criminels sans scrupule. Carlos Castaño veillait à ce qu'on n'insulte pas l'honneur des Autodefensas. Chaque fois qu'on traitait ses hommes de narcos, Castaño se mettait en colère et opposait des démentis indignés. Naturellement, il démentait aussi tout le reste. « Nous n'avons jamais tué d'innocents. Nous ne nous en prenons qu'à la guérilla, pas à ceux qui ont des idées différentes des nôtres. Nous n'employons pas de tronçonneuses, nous. »

Il ne s'agissait pas là que d'hypocrisie cynique. Comme c'est souvent le cas des personnes autoritaires, Carlos Castaño vivait dans un monde séparé de la réalité qu'il manipulait à loisir, s'efforçant de le défendre face à ce qui contredisait cette vision. L'accusation qui l'indignait le plus était celle de connivence avec les trafiquants de drogue. Cela peut paraître étrange, car concrètement ses frères « arrondissaient leurs fins de mois » depuis toujours avec la cocaïne. Mais c'est précisément sur cela que reposait son édifice de mensonges : la coke n'était pas une fin, seulement un moyen, la même justification qu'avancait la guérilla, laquelle avait cependant des raisons plus crédibles.

Pourtant, la force croissante de son organisation soufflait tel un vent impétueux sur cette construction instable. Dans certaines régions, il devenait impossible de faire la distinction entre narcos et

paramilitaires. C'est le cas de la région de Medellín. Daniel Mejía était désormais le bras droit du sanguinaire parrain Don Berna qui, s'étant emparé des restes de l'empire d'Escobar, avait adhéré aux AUC par simple convenance. Danielito prendrait sa suite comme chef du nouveau cartel Oficina de Envigado. Ensemble, ils tuaient comme dans n'importe quelle guerre de la drogue : pour soumettre par la terreur et pour éliminer la concurrence.

La nécessité que cet état de fait ne devienne pas trop évident a donné naissance à un nouveau projet. Danielito a entrepris de bâtir des fours crématoires. On y brûlait jusqu'à vingt cadavres par semaine. D'après les déclarations d'anciens soldats des AUC, Julio Fierro a été incinéré dans un de ces fours. Enfin, par une cruelle ironie du sort, Mejía a connu la même fin, tué par l'autre ancien paramilitaire avec qui il partageait la direction de l'Oficina de Envigado.

Quoi qu'il en soit, c'est justement à l'époque de l'enlèvement et du meurtre du mari de Natalia que Carlos Castaño commence à ne plus pouvoir contenir son malaise. Il ne va pas jusqu'à participer aux grandes réunions organisées par Baruch Vega, mais il contacte à Miami l'avocat qui participe aux négociations avec la DEA, l'homme qui défendra également El Mono. À présent, il a lui aussi une jeune épouse, ainsi qu'une petite fille qui souffre d'une maladie génétique très rare. Elle ne peut être soignée qu'aux États-Unis.

Mais Carlos Castaño a encore l'âme d'un chef et il hésite à prendre la décision qui permettra à sa famille d'être en sécurité. Le 10 septembre 2001, il a connu l'humiliation d'être désigné comme le chef d'une organisation terroriste par un pays pour lequel il a toujours eu la plus grande admiration. Terroriste et trafiquant de drogue. Il doit laver cet affront inacceptable, pour lui et pour ses Autodefensas. Début 2002, il convoque donc une centaine de commandants provenant de tout le pays. Il a bien préparé son discours, il compte sur son prestige et sur son charisme : après ce qui s'est passé à New York et à Washington, les Yankees vont nous traquer comme des rats, nous ne pouvons plus nous permettre le moindre massacre. Nous ne devons plus participer au trafic de coke. C'est la seule façon pour nous de survivre et de sauvegarder l'honneur de notre groupe.

Le silence qui suit ces paroles n'est pas de ceux qui résonnent de muette approbation. Le chef suprême comprend que beaucoup de ces hommes n'ont nullement l'intention de le suivre sur cette voie. Un revers tel qu'il renonce à la direction des AUC. Désormais, Carlos Castaño est un jaguar blessé dans la jungle colombienne. Il donne des coups de griffes à droite et à gauche, il se sert d'Internet pour dénoncer nommément certains de ses anciens subordonnés, qu'il déclare « irresponsables et impliqués dans des activités de trafic de drogue », ajoutant que, « dans certains groupes d'autodéfense, le

développement du trafic de drogue est un choix intenable, les agences de renseignements américaines et colombiennes sont du reste au courant ».

Une bombe à retardement. Un danger mortel.

Il affirme qu'à compter de ce jour il veut s'occuper de sa famille. Mais il ment. Ou, plus exactement, il ne dit qu'une partie de la vérité, car le grand Carlos Castaño ne s'abaisse pas à mentir. L'avocat vient de plus en plus souvent de Miami pour le voir. Il négocie sa reddition, sa trahison.

En avril 2004, Carlos Castaño disparaît. Plusieurs versions circulent quant à l'endroit où il se serait terré à l'étranger, ainsi que de nombreuses hypothèses concernant ceux qui avaient intérêt à l'éliminer. C'est seulement deux ans et demi plus tard qu'on retrouve son corps, dans un lieu des plus banals. Il était enfoui quelque part dans la *finca* Las Tangas où son frère Fidel et lui avaient fondé le premier groupe paramilitaire contre-révolutionnaire. Pour Carlos, c'est de là que tout est parti et c'est là que tout s'achève. L'ordre de le tuer est venu de son frère Vicente.

La sortie de scène de Carlos Castaño permet à El Mono de poursuivre son ascension. Il n'est pas seulement le sous-commandant des Autodefensas, il en est aussi l'élément le plus lucide, le plus compétent. Il ne semble en rien troublé par la demande d'extradition dont il fait l'objet. Il ne se laisse pas contaminer par la rage empoisonnée qui avait poussé un certain nombre de responsables à cracher sur le nom de Carlos Castaño quand celui-ci avait abandonné son poste de commandant. Il faut garder la tête froide, penser à l'ensemble de l'organisation et de ses hommes. Cela signifie qu'on ne doit pas se dissimuler les problèmes, mais les résoudre autrement.

El Mono négociera avec le gouvernement Uribe. Pour amorcer les contacts, il envoie comme ambassadeur son conseiller spirituel, l'évêque de Montería, qui le connaît depuis son plus jeune âge. En juillet 2003, un premier accord est signé. Les AUC promettent une démobilisation complète, la cessation des hostilités et leur collaboration avec les enquêteurs. En échange, l'État colombien leur concède de très larges avantages juridiques. L'exécution de nombreuses sentences est suspendue, les enquêtes sur les hommes démobilisés sont pour une bonne part interrompues et, en matière de crimes tels que le trafic de drogue et les violations des droits de l'homme, pour lesquels ils risquent la perpétuité, les peines sont réduites à quelques années.

El Mono est aussi un excellent attaché de presse. À quelques jours de l'accord, il donne une interview au principal hebdomadaire colombien, *Semana*, dans laquelle il explique pourquoi les AUC ont attendu ce moment pour accepter la tenue de négociations : « Pour la

première fois, un gouvernement veut renforcer la démocratie et les institutions. Nous avons toujours réclamé la présence de l'État et fait appel à sa responsabilité. Nous avons pris les armes parce qu'il n'exerçait pas cette responsabilité. Nous avons dû nous substituer à lui dans les régions dont nous avons eu le contrôle territorial et où nous avons exercé une autorité de fait. »

Il aborde également avec habileté la question délicate du trafic de drogue. Il n'essaie pas de nier, mais réaffirme que ses hommes se contentent de prélever un impôt sur la coca, comme le font tous les autres. En réalité, dans ce domaine aussi c'est un chef particulièrement ambitieux et roué. Ses origines italiennes tant critiquées à ses débuts lui sont à présent bien utiles. C'est Mancuso qui conduit les discussions avec les Calabrais, les acheteurs les plus importants et les plus fiables sur la place colombienne depuis l'époque de Don Pablo Escobar.

Et donc, pour le moment tout semble fonctionner comme avant. Mieux qu'avant, même. Après des années de clandestinité, Salvatore peut retourner auprès de Martha et de leurs enfants, dont les plus jeunes ne le reconnaissent pas. En revanche, c'est lui qui a du mal à reconnaître Gianluigi : c'est devenu un homme et il va bientôt lui donner un petit-fils. Mancuso est même reçu au Parlement, où il plaide la cause historique des Autodefensas, en costume sombre et cravate rouge à rayures blanches : un modèle d'élégance italienne.

El Mono choisit un point de son territoire à la frontière avec le Venezuela pour organiser sa propre reddition et celles des hommes placés sous son commandement direct. Tous déposent les armes. C'est un moment d'émotion solennelle qui prépare le climat propice à son discours : « C'est l'âme emplie d'humilité que je demande pardon au peuple colombien. Je demande pardon à toutes les nations du monde, y compris aux États-Unis d'Amérique, si je les ai offensées par action ou par omission. Je demande pardon à toutes les mères et à ceux que j'ai fait souffrir. J'assume mon rôle de chef, je sais ce que j'aurais pu mieux faire, ce que j'aurais pu faire et que je n'ai pas fait, des erreurs sans nul doute imputables à mes limites d'homme et à mon manque de vocation pour la guerre. »

Enfin, au bout de presque deux ans, son escorte l'accompagne au commissariat de Montería où il se rend. Entre-temps, la Cour constitutionnelle a annulé certains des bénéfices juridiques obtenus lors des négociations avec le gouvernement, mais El Mono n'a pas peur de la loi colombienne ni de la prison. En effet, de l'établissement de haute sécurité d'Itagüí, il parvient à diriger ses troupes et à gérer ses affaires presque aussi bien que le faisait Escobar durant son incarcération.

Officiellement dissoutes, les AUC sont comme une tache d'huile à la

surface de l'eau sur laquelle on verserait un demi-verre de bicarbonate. Une partie est dissoute, l'autre se recompose en petites taches. Certains chefs se rendent, en espérant bénéficier des avantages négociés — parmi eux, on compte de véritables narcotrafiquants qui se font passer pour des paramilitaires. Et même s'ils parviennent à commander de la prison, dehors les hommes encore en liberté recréent des liens et les groupes se mêlent dans des proportions variables : paramilitaires et narcos orphelins des grands cartels. Ils s'appellent Aguilas Negras, comme le groupe mené par le fraticide Vicente Castaño, Oficina de Envigado, Ejército Revolucionario Popular Antiterrorista Colombiano (ERPAC), Rastrojos, Urabeños, Paisas. Ils s'unissent et se divisent, ne se reconnaissant qu'un point commun : la cocaïne. Une nouvelle Colombie est en train de naître, la féroce terre de Lilliput. L'ère du Singe touche à sa fin.

L'accusé Salvatore Mancuso Gómez se présente parfaitement rasé, en costume rayé de cérémonie ou de *business meeting*. Nous sommes le 15 janvier 2007. Assis aux côtés du procureur, un micro et un magnétophone devant lui, il sort un ordinateur portable, le pose sur la table et l'allume. Puis il se met à lire. La salle d'audience se remplit de noms, énumérés l'un après l'autre avec un détachement de professionnel. Quand il en a terminé, on en compte au moins trois cents, lus par ordre rigoureusement chronologique. C'est la liste des homicides dont il endosse la responsabilité personnelle, en tant qu'exécuteur matériel ou que commanditaire. Dans certains cas, la justice colombienne l'avait déjà innocenté.

Dans la salle, c'est le trouble. Pourquoi a-t-il fait ce geste ?

Pourquoi, alors qu'il a touché le fond, évoque-t-il les massacres qu'il a ordonnés ou qu'il a contribué à préparer ?

La Granja, juillet 1996.

Pichilín, décembre 1996.

Mapiripán, juillet 1997.

El Aro, octobre 1997.

La Gabarra, trois incursions entre mai et août 1999.

El Salado, février 2000.

Tibú, avril 2000.

Au cours de ces opérations, nous n'étions pas seuls, déclare l'accusé Mancuso Gómez. Il y avait des militaires de haut rang, qui nous prêtaient leurs moyens logistiques et des détachements entiers d'hommes. Il y avait des hommes politiques — comme le sénateur Mario Uribe Escobar — qui n'ont jamais lésiné sur leur soutien.

Pourquoi fait-il ce geste ? Justement lui, un homme si intelligent, si doué pour commander ? se demandent beaucoup de ceux qu'il a cités. Puis il est extradé vers les États-Unis, ce qui étouffe l'écho de sa voix

en Colombie, mais ne le fait pas taire pour autant.

Désormais, plus personne ne s'en tirera.

Dans les hautes sphères colombiennes, on faisait des affaires et on collaborait avec les paramilitaires. Procureurs, hommes politiques, policiers, généraux de l'armée : certains pour avoir une part du gâteau sur le marché de la cocaïne, d'autres pour s'assurer votes et soutiens. Et ce n'est pas tout. D'après le témoignage de Mancuso, de nombreuses entreprises dans les secteurs du pétrole, des boissons, du bois, des transports, ainsi que des producteurs de bananes, ont entretenu des relations avec les Autodefensas. Toutes sans exclusion versaient de grosses sommes d'argent aux paramilitaires en échange de leur protection et pour pouvoir continuer à travailler dans ces zones. Cela faisait des années que les AUC étaient présentes à tous les stades de la filière.

Mancuso s'exprime à la télévision, dans le programme Sixty minutes de CBS. Puis les projecteurs s'éteignent et le détenu Mancuso est raccompagné à sa cellule, dans la prison de haute sécurité de Warsaw, Virginie. Outre la justice américaine, la justice colombienne l'attend elle aussi. Sans doute passera-t-il le restant de ses jours en prison.

El Mono est mort. La coke est vivante.

L'ARBRE EST LE MONDE

L'arbre est le monde. L'arbre est la société. L'arbre est la généalogie de familles liées par des rapports dynastiques scellés dans le sang. L'arbre est la forme vers laquelle tendent les groupes cotés en Bourse qui possèdent des branches différentes. L'arbre est la science.

L'arbre est aussi un vrai arbre. Dans le mythe que véhicule la tradition, c'est un chêne qui se trouve sur l'île de Favignana. Mais celui que j'ai vu, moi, est un châtaignier vert et vivant, bien que son énorme tronc gris et fissuré soit aussi creux que l'intérieur d'une grotte. Jusqu'à l'Épiphanie, cette grotte naturelle héberge souvent une crèche, avec les Rois mages venus d'Orient et l'archange Gabriel qui veille d'en haut, assis sur une racine qui le surplombe telle une poutre. Au fil des siècles, l'arbre a servi de refuge aux moutons quand les tempêtes se déchaînaient sur la montagne, aux chiens et aux *ciùcci*, les ânes, qui pouvaient y glisser au moins la tête et les pattes antérieures. Ou bien aux hommes : bergers, chasseurs et brigands. C'est ce que j'ai pensé en me pelotonnant dans la cavité, aspirant l'odeur de mousse et de terre, de résine et d'eau stagnante. L'arbre a toujours été là, dans cette gorge sur l'arête de l'Aspromonte. Les hommes sont venus plus tard et ils ont adopté son sens, sa forme. Ça paraît simple, mais ça ne l'est pas.

L'arbre de la 'ndrangheta couvre presque toute la planète. Ces mots ne devraient pas scandaliser, faire froncer les sourcils ni provoquer des grimaces d'incrédulité ou de lassitude. Ils ne devraient plus valoir au lanceur d'alarmes le soupçon qu'il exagère, qu'il dépeint un loup trop grand et trop noir, car il s'agit d'un loup de la même terre que celui qui le chasse, un loup des montagnes calabraises. Maintenant.

Aujourd'hui. Mais cet aujourd'hui a débuté il y a quelques années et on peut le résumer en trois dates. 2007 : fusillade le 15 août au restaurant Da Bruno de Duisbourg, dans le cadre du règlement de comptes entre des familles de San Luca qui a débuté lors du carnaval de 1991. 2008 : la 'ndrangheta Organization est inscrite sur la liste des *Narcotics kingpin organizations* publiée par la Maison-Blanche, qui comprend les structures dangereuses pour la sécurité nationale et dont les biens doivent être aussitôt saisis. 2010 : opération Crimine-Infinito coordonnée par les directions antimafia de Milan et de Reggio de Calabre. Plus de trois cents arrestations. Diffusion d'une vidéo montrant une réunion qui a eu lieu au Cercle Giovanni Falcone e Paolo Borsellino de Paderno Dugnano, dans la banlieue milanaise, preuve de l'infiltration massive des Calabrais dans le nord de l'Italie, et du document filmé au sanctuaire de Polsi qui révèle la structure parfaitement hiérarchique de l'organisation.

Et pourtant, même ça n'a pas suffi. Un jour, en feuilletant les journaux, j'avais laissé échapper un rire amer, celui que provoque une plaisanterie lourde dont on est l'objet mais qui ne nous étonne pas. « Toi aussi, signe la pétition contre Saviano, qui traite le Nord de mafieux. » On était à la mi-novembre 2010, une semaine plus tôt j'avais parlé de l'implantation de la 'ndrangheta dans les régions du Nord, en montrant et en commentant des documents qui étaient publics depuis quatre mois. Je me suis dit qu'il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. J'ai imaginé que les parrains calabrais avaient eu recours à ce proverbe dans le but de se convaincre que tout se déroulait comme toujours, pas de problème.

La 'ndrangheta doit ce qu'elle est devenue autant à ses propres mérites qu'aux erreurs des autres. Parmi ses principaux mérites, il y a celui qui consiste à protéger son expansion en n'en laissant apparaître qu'une partie de temps en temps. Jamais la totalité, jamais la couronne entière et surtout pas l'ampleur de son périmètre, qui suggère la profondeur de ses racines. Et donc, en définitive, c'est l'arbre lui-même, grâce à ses racines trop étendues pour qu'on les embrasse d'un seul regard, qui s'est fait de l'ombre tout seul. Pendant une bonne décennie, il avait disparu du radar même en Italie. L'État semblait avoir gagné sur tous les fronts : il avait vaincu le terrorisme, écrasé la mafia sicilienne après la période des attentats à la bombe, occupé militairement non seulement la Sicile, mais aussi la Campanie, les Pouilles et la Calabre coupable d'avoir été le théâtre du meurtre d'Antonino Scopelliti, un juge engagé dans le maxi-procès contre Cosa Nostra. Toutefois, avoir assassiné un homme important alimente un dangereux malentendu : on y a vu une nouvelle preuve de la soumission des Calabrais aux Siciliens. En outre, dans l'imaginaire collectif, la 'ndrangheta demeurerait sans visage et, quand elle en avait

un, il se confondait avec celui de l'Anonima Sarda. Des groupes de bergers qui traînaient leurs otages dans l'Aspromonte ou le Gennargentu, les traitaient comme des bêtes et envoyaient des oreilles coupées pour réclamer une rançon. Des bêtes eux aussi, capables de devenir une source de terreur supplémentaire, dans un pays qui n'a connu que trop d'effusions de sang et d'instabilité dans les années soixante-dix, mais seulement grâce au contrôle de territoires prisonniers de leurs archaïsmes. C'était là l'idée gravée dans tous les esprits, celle qu'aucune nouvelle découverte ne parviendrait à corriger.

Ça aussi, c'était bien pratique pour la 'ndrangheta. Avec la nouvelle loi sur le gel des biens, les Sardes avaient été défaits et c'est ce qu'on pensait des Calabrais aussi. Même à Reggio de Calabre, les mafieux avaient cessé de s'entre-tuer, et partout la paix semblait juste, définitive. Pourtant, en Calabre, c'était une *pax mafiosa*. Un changement de stratégie, un repli tactique. La 'ndrangheta avait décidé de renoncer aux enlèvements, pour ne pas se laisser entraîner par Cosa Nostra dans une guerre contre l'État vouée à l'échec et s'épargner de sanglantes luttes fratricides. L'arbre, qui poussait depuis longtemps déjà, devait s'épanouir en silence : les racines continuaient à creuser la terre calabraise, à l'image des travaux de construction de l'autoroute reliant Salerne à Reggio de Calabre, son feuillage à s'étendre au trafic de drogue mondial, essentiellement celui de cocaïne, désormais.

L'arbre qui, depuis des temps encore plus lointains, représentait à la fois les simples *'ndrine* et l'ensemble de l'Honorable Société, contenait en lui la réponse à l'exigence croissante de cohésion et de coordination. Depuis près d'un siècle, les affiliés se transmettaient sa signification symbolique de père en fils et de vieux chef à nouvel affilié. « Le tronc représente le chef de société, son prolongement le comptable et le contremaître, les branches les hommes de sang et d'honneur, les brindilles les hommes de main ou *puntaïoli*, les fleurs sont les jeunes qui assureront la relève, les feuilles sont les charognes et les traîtres qui finissent par moisir au pied de l'arbre du savoir », peut-on lire dans un code découvert en 1927 à Gioiosa Jonica. La transmission orale a produit bien des variantes, mais la substance demeure inchangée. Les chefs sont la base du tronc ou le tronc lui-même, à partir duquel les hiérarchies se développent en s'affinant, jusqu'aux branches les plus extérieures et les plus fragiles.

Les parrains des familles les plus influentes devaient simplement s'en tenir à un modèle préexistant. La 'ndrangheta devint entièrement hiérarchisée. Mais elle n'imitait pas la *cupola* de Cosa Nostra, comme on l'affirmera à tort quand on aura la preuve, en 2010, que son chef est élu dans le sanctuaire de Polsi. Si la structure sicilienne peut être

représentée par une pyramide, en simplifiant l'arbre calabrais on obtient une forme symétriquement inversée : un triangle à la pointe en bas et même un v dont les branches peuvent se prolonger à l'infini.

Voilà ce qui se passait. Pendant dix longues années. En Italie, le Parti socialiste et la Démocratie chrétienne s'étaient effondrés, neuf gouvernements de droite et de gauche s'étaient succédé, des gouvernements de coalition et d'union nationale, de Berlusconi à l'Ulivo, une plante bien plus fragile que l'arbre *'ndranghetista*. Dans le même temps, en Colombie, Pablo Escobar avait été tué et les Calabrais avaient détourné leurs intermédiaires vers Cali. Puis le cartel de Cali avait chuté à son tour et il avait fallu faire des affaires avec ce qui en restait ou avec ceux qui l'ont remplacé, sachant que rien n'était aussi stable que la très Honorable Société, rien n'était aussi fertile que son arbre mythologique et réel. Seule l'Italie a été contrainte de se souvenir de la *'ndrangheta* lorsque, en 2005, le vice-président du conseil régional Francesco Fortugno a été tué à Locri et que, pour la première fois, les jeunes du coin ont manifesté au cri de : « Tuez-nous tous ! » Néanmoins, le choc n'a pas duré longtemps, comme c'est le cas de tous les problèmes que connaît le sud du pays, qu'on prend pour des difficultés endémiques et circonscrites à des territoires sans espoir, rien qui regarde de près le reste de l'Italie.

L'arbre était devenu immense. Il n'aurait guère été difficile de s'en apercevoir. Il aurait suffi de parcourir la rubrique des faits divers avec un minimum d'attention et de constance. Il aurait suffi de s'arrêter sur une seule affaire rapportée par les journaux nationaux. Une histoire qui montre l'arbre dans sa totalité. Une feuille s'en était détachée. Cette feuille avait été attrapée par les enquêteurs avant même qu'elle ne touche le sol. C'était un événement rare, car en elle-même la feuille tombée n'aurait dû constituer aucun danger. Aujourd'hui encore, les *'ndranghetisti* qui ont choisi de collaborer avec la justice sont moins d'une centaine et les parrains se comptent sur les doigts des deux mains. Il est très difficile de tourner le dos à une organisation qui coïncide avec la famille dans laquelle on est né ou à laquelle on est lié par le mariage, le baptême, et dont toutes les personnes qu'on fréquente depuis l'enfance ou presque font partie. Et il est presque impossible de se détacher de l'arbre une fois qu'on est devenu l'une de ses branches. Mais en l'occurrence il ne s'agissait pas d'une branche ni même d'une brindille. Seulement d'une feuille, qui n'avait jamais été que cela : c'est-à-dire, dans des versions plus élaborées du mythe, un de ces « honorables correspondants », les personnes qui marchent aux côtés de l'organisation sans lui être affiliées. Et celle-ci n'était devenue telle qu'après un parcours long et laborieux.

La feuille qui a révélé tout l'arbre en tombant s'appelle Bruno

Fuduli.

Bruno Fuduli était encore un jeune homme quand il est devenu l'héritier et le chef de la famille. C'est le sort des aînés. Dans les *'ndrine*, la succession dynastique par droit d'aînesse est une de ces lois intangibles qui évitent que ne s'ouvrent des luttes de pouvoir, quand un chef de clan meurt ou finit en prison. Dans le cas d'une entreprise familiale, c'est juste une pratique répandue, pas seulement en Calabre et dans le Sud. Le fils aîné est celui qu'on fait entrer le premier dans l'entreprise : pour donner un coup de main et apprendre, souvent aussi pour apporter les nouvelles idées auxquelles la jeune génération a plus facilement accès.

Bruno avait à peine plus de vingt ans quand son père est mort, lui laissant l'entreprise Filiberto Fuduli, installée à Nicotera, un vieux village qui regarde la mer Tyrrhénienne et la longue plage blanche que les touristes envahissent durant l'été. Il avait également hérité d'une dette d'un demi-milliard de lires, mais il était certain de s'en tirer en misant tout sur la compétitivité et l'innovation.

Le marbre, le granite et tous les types de pierres que son père travaillait artisanalement durant ces années redevinrent à la mode. La demande était forte, celle des entreprises comme celle des particuliers, auxquels s'ajoutaient les éternels cimetières. Bruno se lance : il renouvelle la gamme des matériaux, change le nom et la raison sociale de l'entreprise, puis il crée deux autres sociétés avec son beau-frère. Mais cette débauche d'énergie se heurte à un nouvel obstacle. Outre les dettes, Bruno a hérité d'un autre aspect de l'activité paternelle. Vols, vandalisme, incendies criminels. Mais justement sur ces terres, où on aurait pu s'attendre à plus de souplesse, ce jeune homme ambitieux demeure fidèle à l'obstination du vieux Filiberto. Au lieu de s'adresser aux bonnes personnes et de « rentrer dans le rang », il va voir les carabinieri et porte plainte.

Pour la famille qui règne sur toute la province de Vibo Valentia, c'est comme une mouche qui trouble la sieste après le déjeuner par une très chaude journée de plein été. Les Mancuso sont là depuis toujours. Ils peuvent se vanter d'une sentence datant de 1903, quand leur aïeul Vincenzo fut condamné pour association de malfaiteurs. Désormais, ils se livrent à toutes sortes de trafics illicites et sont aidés en cela par les excellents rapports de voisinage qu'ils entretiennent avec les familles de la plaine de Gioia Tauro. Les Piromalli contrôlent le territoire directement concerné par la construction du port et du pôle sidérurgique, les Mancuso les carrières de Limbadi et des environs dont ils extraient toutes les matières premières. Ils peuvent mépriser les trois sous que le jeune Fuduli se refuse à leur verser. Mais son arrogance est tout de même un mauvais exemple. Renouveler les demandes de paiement, c'est-à-dire les gestes d'intimidation, doit être

fait par principe, c'est la routine, en attendant que le jeune homme apprenne à courber l'échine. Une question de temps. Le temps n'est pas seulement le meilleur des médecins, c'est aussi le meilleur spécialiste du recouvrement de créances.

Les dettes. Pendant plusieurs années, Bruno parvient à les garder sous contrôle, malgré les dépenses et les pertes supplémentaires dues aux brutales exigences de ceux à qui il refuse de se soumettre. Il travaille comme une bête de somme, se damne pour payer les intérêts, mais l'épée de Damoclès pend toujours au-dessus de ses entreprises. Il suffit de peu de chose pour que cet équilibre précaire soit rompu. Il suffit d'une difficulté en plus, d'un client de trop qui fait un chèque sans provision ou pas de chèque du tout. C'est ce qui arrive à la fin des années quatre-vingt, un moment où l'économie de tout le pays commence à ralentir, jusqu'à la crise qui éclatera en 1992. Une situation qui se répète, en Italie, mais cette fois bien pire. Et donc, un jour la banque fait savoir à Fuduli qu'en absence de garanties elle est contrainte de clôturer sa ligne de crédit. Il n'a pas le choix : soit il se déclare en faillite, soit il continue autrement.

Les personnes qu'il contacte n'ont aucun problème à lui prêter de l'argent, mais les intérêts qu'elles exigent avoisinent les deux cents pour cent, voire davantage. C'est de l'usure. Les hommes des Mancuso se montrent de plus en plus menaçants. Mais soudain, un homme qui dispose de ressources illimitées lui tend la main : Natale Scali, le parrain de Marina di Gioiosa Jonica, un narcotraffiquant de longue date. Il a besoin de Bruno : un jeune entrepreneur endurci par des années de formation, au cours desquelles il a dû déployer des trésors d'ingéniosité pour sauver ses affaires. Fuduli est intelligent, dynamique, déterminé. Il sait agir et parle bien espagnol. Il n'a pas de casier judiciaire et peut même se targuer d'avoir régulièrement dénoncé ceux qui l'intimidaient à des fins d'extorsion. Sans se presser et même en le flattant, d'une certaine façon, Scali lui répète à chaque rencontre qu'il a besoin de quelqu'un comme lui, quelqu'un de propre. En échange d'une somme qu'aucune banque ne lui accorderait — un milliard sept cents millions de lires —, il lui demande un service qui prend la forme d'un billet d'avion. Un mandat d'arrêt le contraint à la clandestinité, un bunker chez lui dans son village, mais avant, quand il allait à Bogotá s'occuper de ses affaires en personne, invité par le frère d'un gouverneur, il menait une vie de nabab. Bruno doit simplement réactiver ses vieux réseaux, il pourra même considérer ça comme des vacances.

Natale Scali agit mû par un instinct d'homme d'affaires expert et prévoyant. Comme les autres familles de la côte ionienne, les Aquino-Scali-Ursino sont tellement spécialisés dans l'importation de coke colombienne qu'ils ont leur propre représentant permanent sur place :

Santo Scipione, surnommé Papi, envoyé spécial de San Luca, la « maman ». C'est elle qui donne naissance à tout, elle qui dicte les règles, qui administre les gifles, qui distribue les punitions, les caresses et les récompenses, et c'est avec elle que tous les problèmes doivent être discutés. Si, en quelque point du globe, il y a des problèmes entre des enfants de la 'ndrangheta, c'est la « maman » de San Luca qui les résout. Santo Scipione est en contact permanent avec Natale Scali, mais il s'est concentré sur un canal privilégié qui ne couvre pas tous les besoins. Il s'est installé à Montería, une ville où il est accueilli par une large communauté italienne et où vit surtout un homme de plus en plus important pour les échanges italo-colombiens, Salvatore Mancuso, qui est officiellement un commandant en cavale. Mais, pour tout fuyard, la maison est la maison : là où se trouvent sa famille et ses hommes, le territoire qui lui appartient et auquel il appartient. Les Calabrais travaillent avec les AUC depuis la naissance de ces dernières. Installer au cœur de la zone leur représentant commercial est un geste de respect qui facilite les discussions et qui ne peut qu'être bien perçu. El Mono se cache dans les environs. Le monde est petit.

À son retour de Bogotá, Bruno découvre que Scali exige six cents millions d'intérêts, payables en échange de deux nouveaux voyages. Désormais, il ne doit plus se contenter de visites de courtoisie, il est chargé de contacter de nouveaux fournisseurs. Les négociations qu'il aide à préparer se traduisent par l'envoi en Calabre de plusieurs tonnes de cocaïne. Natale Scali a vu juste. Et donc, lorsqu'il s'offre à solder toutes les dettes de Fuduli en reprenant ses entreprises, recevant pour réponse un simple « non merci », ils se séparent bons amis. Ce n'est pas un problème pour Scali, seulement pour Bruno. Outre les usuriers qui gravitent autour des Mancuso s'est à présent ajouté un parrain de la Locride, la région de Locri, en personne.

Les villages de Calabre sont petits et la 'ndrangheta, elle, est faite de branches communicantes. Une branche du grand arbre doit être taillée. Vincenzo Barbieri, narco au service des Mancuso, est sorti de prison il y a peu et purge le reste de sa peine aux arrêts domiciliaires. La solution est tellement simple et à portée de main que Diego Mancuso, un des chefs de la 'ndrina de Vibo, se présente en personne juste pour demander une faveur : que Barbieri soit engagé dans le cadre de sa réinsertion par Lavormarmi, l'entreprise de Fuduli. Ce qui suit est d'une logique implacable : Bruno est manipulé et, de plus en plus endettées, ses entreprises passent sous le contrôle de ceux qui y ont pris pied. Peut-être se fait-il des idées et croit-il qu'il saura tenir tête à Barbieri et à son compère, le type au casier vierge qui l'accompagne, ne serait-ce que parce qu'ils affirment tous les deux ne pas vouloir entendre parler des Mancuso.

Vincenzo Barbieri et Francesco Ventrici forment un drôle de duo, quelque chose de plus que deux frères de sang fidèles à l'Honorable Société. Quelque chose de différent. Le plus jeune, Ventrici, n'est peut-être même pas affilié rituellement à l'organisation, il en est seulement proche : car depuis toujours il est proche, très proche de Barbieri. Ils rappellent un de ces couples inséparables qui se forment dans les petits villages du Sud. Des endroits comme San Calogero, plongés dans l'ennui des troquets où tous les hommes se réunissent et dont la fréquentation, une fois autorisée, constitue déjà une sorte de rite de passage. Où certains gamins se collent au personnage le plus admiré jusqu'à ce que, une fois devenus grands, leur soumission complète et leur besoin d'imitation se changent en ciment d'un lien. Ventrici épouse une cousine de Barbieri, puis ils deviennent vraiment amis, chacun est le parrain du fils de l'autre. C'est ainsi que se présentent les associés non choisis de Fuduli quand ils se retrouvent à San Calogero. Avec son allure soignée et bourgeoise, qui lui a valu d'être surnommé le Comptable, Barbieri est le propriétaire légal d'une entreprise qui fabrique des meubles de salon. Ventrici est un grand gaillard aux petits yeux curieux et doté d'un goitre. Son sobriquet, l'étiquette la plus immédiate, El Gordo, le gros lard, vient sans doute de quelque ami colombien de son compère. Les affaires qu'ils mènent sous couvert des entreprises de Fuduli et grâce à l'aide de celui-ci sont une première tentative visant à tirer profit de leur association.

Mais, paradoxalement, le rôle de Bruno demeure central. Bruno qui se retrouve à présent serviteur de deux maîtres et la proie de beaucoup d'autres. Bruno qui continue à voler de l'autre côté de l'océan, à négocier et à discuter pour le compte des familles de Vibo dirigées par Scali, obtenant de plus en plus la confiance exclusive de ses interlocuteurs sud-américains. Il les rencontre à Cuba, au Panama, au Venezuela, en Équateur, mais aussi en Italie et en Espagne. Il est de plus en plus sûr de lui et désinvolte, précis et organisé. Un partenaire avec qui on travaille dans la joie et l'amitié. Et si, au téléphone, ils discutent fêtes et nombre d'invités pour fixer les dates et les quantités de coke, cela ne signifie pas qu'on ne l'invite pas réellement à des fêtes.

Ces voyages d'affaires sont épuisants. Quand on opère dans une certaine branche, la Colombie est une jungle mortelle même si on descend dans les meilleurs hôtels ou qu'on est hébergé dans les villas les plus luxueuses. Et, après la chute des cartels de Medellín et de Cali, les hommes qui proposent les meilleurs prix sont aussi les plus dangereux. Les AUC, les FARC. Les ennemis jurés, qui ont en commun la production et la vente en gros de cocaïne, mais aussi le fait de pouvoir enlever et faire disparaître qui ils veulent, quand ils le veulent. À ce stade, il ne reste plus qu'à prier la *Maronna* 'ra

Muntagna, la madone de Polsi, en lui demandant que vos correspondants en Calabre fassent parvenir au plus vite les paiements en retard. La Colombie est un immense Aspromonte. Papi, l'homme de San Luca, aurait pu le dire à Bruno si Scali les avait mis en relation, ce qu'il s'est bien gardé de faire. Mais Fuduli a compris sans l'aide de personne que ses compatriotes sont pleins d'orgueil, car ils sont les seuls clients auxquels les Colombiens ne demandent pas même un acompte. Ce sont des hommes d'honneur, des hommes de parole. La parole, certes : mais il faut aussi verser une avance en chair et en os, conservée jusqu'à ce que le dernier narcodollar soit réglé. Peut-être que ce sera son tour, la prochaine fois.

Cela fait à présent des années que Bruno mène cette vie. Négociier, superviser le processus qui permet à des blocs de marbre, la *pietra muñeca*, d'être transformés en ce qui ressemblerait à du gruyère s'ils n'étaient parallélépipédiques : ils sont percés de trous cylindriques qu'on remplit de tubes en plastique contenant la cocaïne, avant de les refermer avec une pâte faite de poussières. Puis contacter les sociétés exportatrices colombiennes, les sociétés de couverture des narcotrafiquants, qui viennent retirer la marchandise destinée à l'une de leurs filiales. Enfin, de retour en Calabre, réceptionner la cargaison après son passage en douane à Gioia Tauro et la transporter jusqu'à une carrière voisine de San Calogero. Peut-être est-ce le moment critique. Celui où il se retrouve face à ces blocs de marbre qui pèsent vingt tonnes et qui, s'ils étaient restés intacts, auraient révélé toute leur beauté, une fois taillés et lissés : la couleur dorée, traversée de veines, si semblable au travertin. Pourtant, lui, l'ancien patron de Lavormarmi et prête-nom de la Marmo Imeffe, celui à qui les cargaisons sont destinées, doit maintenant apprendre aux ouvriers complices comment retirer les cylindres sans qu'ils subissent la moindre griffure. Sauver la drogue. Ne récupérer que les restes d'un trésor que la Terre met plusieurs ères géologiques à produire et qui valent désormais autant qu'une bouteille vide. Du reste, il préfère que la coke soit cachée dans des cargaisons de fleurs, de peaux malodorantes ou de boîtes de thon. Mais, dans ces cas-là, elle n'est pas envoyée en Italie et n'arrive pas jusqu'à lui.

Quand Barbieri ou Ventrìci l'invite à rentrer chez lui, car ce qui va se passer ensuite ne le regarde pas, sur son trajet habituel Bruno sombre dans le néant. Un néant lucide. Ce n'est pas la vie qu'il voulait. Ce n'est pas la vie pour laquelle il est prêt à se faire tuer ou à aller en prison. Il se sent vieux. Il a presque quarante ans et il ressemble à ces blocs de marbre percés de tous côtés : son couple est mort, une de ses entreprises lui échappe et il n'arrive pas à sauver les autres. Il se sent décrépît en pensant qu'il a tenu tête aux patrons de Limbadi, qui avaient hébergé à Nicotera un légendaire sommet avec Cosa Nostra

durant lequel les Calabrais avaient voté à l'unanimité contre l'invitation de Totò Riina à déclarer la guerre à l'État. Il n'était qu'un jeune homme à la tête d'une petite entreprise au chiffre d'affaires dérisoire pour les Mancuso. Mais, pendant des années, il a résisté. Puis ils l'ont écrasé, sans raison, juste pour le presser, telle une orange cueillie dans la plaine de Rosarno. Et maintenant il se laisse presser comme le dernier des immigrants clandestins.

Ça ne lui ressemble pas. Il n'est pas comme ça. S'il ne craignait rien quand il était jeune, il ne devrait pas avoir peur à présent qu'il sait que, en Calabre et en Colombie, tous ont au-dessus de la tête une main qui peut les écraser à n'importe quel moment, à titre de punition, par erreur ou sans motif. Qui sait combien de temps il a couvé ces pensées ou d'autres du même genre, qu'il a ruminées jusqu'à la nausée. Le fait est qu'un jour Bruno se décide. Il retourne chez les carabinieri et, cette fois, il ne veut pas porter plainte pour intimidation, il vient se dénoncer : son rôle, ses voyages, ses cargaisons de marbre et leur contenu. Au début, c'est l'incrédulité. Il faut vérifier, jauger ces compétences inattendues. Mais, sur la base des enquêtes en cours, les ROS, les supergendarmes, comprennent que les déclarations de Fuduli sont précises et sincères. Pendant deux ans, il demeure une « source confidentielle ». Puis il fait un pas supplémentaire : il devient collaborateur de justice. Un repent. Un confident caché. Une figure qui, sur les terres de la 'ndrangheta, paraît inconcevable. Un infiltré.

L'enquête à laquelle Fuduli a contribué s'appelle opération Decollo, toujours considérée comme l'origine de toutes les grandes enquêtes sur le trafic de drogue transnational aux mains des familles calabraises. La feuille s'est détachée, l'arbre est visible. Mais visible ne signifie pas affaibli. L'enquête à laquelle ont participé les polices d'Italie, d'Espagne, des Pays-Bas et de France, ainsi que la DEA, la magistrature colombienne, le Venezuela et l'Australie, permettant des arrestations en Lombardie, au Piémont, en Toscane, en Ligurie, Émilie-Romagne et Campanie, et la saisie de cinq tonnes et demie de cocaïne, n'est qu'une égratignure superficielle du point de vue de la puissance économique et opérationnelle. Ce que l'enquête a principalement favorisé, c'est la connaissance. Les saisies sont elles aussi considérées comme la preuve que les cargaisons sont parties de tel pays, arrivées dans tel autre, avec parfois des escales et des transbordements en cours de route. Elles donnent un aperçu fiable de l'arbre ou, du moins, du nombre de ses branches principales.

En 2000, trois conteneurs partent de Baranquilla, Colombie, et arrivent à Gioia Tauro à bord de navires de la compagnie danoise Maersk Sealand. Tous destinés aux entreprises de Fuduli, tous remplis de blocs de marbre renfermant respectivement deux cent vingt, quatre

cent trente-quatre et huit cent soixante-dix kilos de cocaïne. Un autre conteneur avec une cargaison de quatre cent trente-quatre kilos de cocaïne, toujours cachés dans des blocs de marbre, est expédié de Baranquilla en mars 2000 et parvient en août dans le port d'Adelaide, en Australie. Il est destiné à Nicola Conte, un homme aux racines calabraises mais né à Wonthaggi, un village d'agriculteurs au sud-est de Melbourne. Au bout de quelque temps, la police australienne en retrouve les deux tiers, déjà stockés par un Calabrais. Puis les saisies frappent l'Italie, mais suivant une stratégie prudente. La quantité saisie compte moins que ce qu'elle révèle, c'est-à-dire une nouvelle modalité de transport et surtout la nouvelle branche à laquelle elle conduit, lombarde cette fois. Le 23 janvier et le 17 mars 2001, on saisit à l'aéroport de Milan Malpensa douze kilos cent et dix-huit kilos et demi de cocaïne qui voyageaient dans des vols commerciaux en provenance de Caracas. Un homme de San Calogero, employé de la SEA, l'entreprise qui gère l'aéroport, était chargé de récupérer les valises dans lesquelles la drogue était cachée. Les filiales des Mancuso et des Pesce de Rosarno disposent de sources d'approvisionnement rapides sur la place de Milan, où la demande de coke est illimitée. Presque une année s'écoule avant qu'on n'approche de nouveau d'un bateau. 10 janvier 2002 : dans le port de Vigo, en Galice, on fouille un conteneur parti d'Équateur et renfermant mille six cent quatre-vingt-dix kilos de cocaïne dissimulés dans des boîtes de thon à l'huile destinées à l'entreprise Conserva Nueva de Madrid. Bruno Fuduli, qui a servi d'intermédiaire entre les Colombiens, les hommes de Vibo Valentia et les Espagnols, a informé les enquêteurs.

Le 3 avril 2002 est une date importante. C'est la première grande opération en Italie. La destination finale aurait dû être Gioia Tauro, mais le navire échoue par erreur dans le port de Salerne, où la drogue est saisie. Cette fois-ci, la cargaison est partie de La Guajira, au Venezuela, et les cinq cent quarante et un kilos de cocaïne étaient dissimulés dans les palettes qui supportent les briques de granite destinées à l'entreprise Marmo Imeffe.

Encore une année d'attente et de calme apparent. Puis vient le gros coup, qui s'abat sur la principale porte d'entrée de la coke en Europe. Dans la nuit du 3 au 4 juin 2003, les autorités espagnoles interceptent au large des îles Canaries l'*Alexandra*, un bateau de pêche qui transporte deux mille cinq cent quatre-vingt-onze kilos de cocaïne. Sans doute la marchandise a-t-elle été embarquée à bord au large de l'Afrique de l'Ouest, peut-être du Togo ou du Bénin, où les *ndrine* disposent d'infrastructures de stockage et de transbordement.

Ce n'est pas tout. L'intervention suivante franchit l'Atlantique et frappe en mer du Nord. Le 29 octobre 2003, on saisit dans le port de Hambourg une cargaison expédiée de Manaus, au Brésil, après une

escalade dans celui de Rijeka, en Croatie, contenant deux cent cinquante-cinq kilos dans les faux plafonds en matière plastique. Les escalades renforcent la sécurité des cargaisons, car le conteneur change chaque fois de numéro. Celui qui est parvenu à Hambourg devait être livré à la société Ventrans de San Lazzaro di Savena, appartenant à Francesco Ventrici et désignée en 2002 par un portail Internet consacré au secteur des transports routiers comme l'entreprise du mois, en raison de « son sérieux, de sa fiabilité et de sa précision ». L'homme des Mancuso faisait figure d'entrepreneur exemplaire dans la ville voisine, Bologne, où il résidait.

C'est seulement le 28 janvier 2004, au bout de trois ans, qu'on parvient à frapper le port de Gioia Tauro. On saisit une cargaison de deux cent quarante-deux kilos de cocaïne en provenance de Cartagena, cachés dans des blocs de *pietra muñeca* destinés à Marmo Imeffe. C'est le dernier acte, le moment où les enquêteurs retirent leur masque et où des mandats d'arrêt vont être lancés. L'opération Decollo touche à sa fin.

Colombie, Venezuela, Brésil, Espagne, Allemagne, Croatie, Italie, Afrique, Australie. Les premiers points à marquer sur une carte dont on soit sûr. Mais ce ne sont pas les seuls, c'est impossible. Car les enquêteurs répètent qu'ils n'arrivent à saisir que dix pour cent de la cocaïne destinée au marché européen, une quantité inférieure à la démarque inconnue des supermarchés ou à ce que représentent les chèques sans provision pour une PME. C'est la part d'amère vérité qu'ils peuvent rendre publique. Certes, il est très difficile de dénicher les ovules de cocaïne qui voyagent dans des corps humains et les lots cachés au moyen de méthodes de plus en plus sophistiquées, d'intercepter des embarcations qui naviguent en haute mer ou mouillent la nuit en n'importe quel endroit de la côte. Ça l'est même quand on recueille des informations détaillées. Souvent, les narcotrafiquants parviennent tout de même à se faufiler sous le nez de ceux qui les pourchassent. Mais il y a un autre aspect, encore plus compliqué. À travers son bras armé policier et judiciaire, l'État doit à la fois éliminer la drogue des rues et arrêter, si possible démanteler, les organisations qui la vendent. Mais ces deux objectifs s'opposent. Si on frappe toujours le même port, les trafiquants sauront qu'ils sont dans le collimateur des enquêteurs. Ils changeront de routes, de couvertures, ils débarqueront dans des lieux imprévisibles, des ports moins surveillés. Dans le cas de l'opération Decollo, les enquêteurs disposaient d'un atout extraordinaire : un infiltré qui les renseignait en temps réel sur les nouveaux envois et les nouvelles destinations. Mais, normalement, ça n'arrive pas. Il est possible qu'on ait déjà pratiqué de nombreuses écoutes téléphoniques dans le cadre d'une enquête, mais les précautions de ceux qui parlent empêchent d'isoler les routes et les

points de débarquement. On risque de perdre toute trace, et l'enquête, qui a besoin de reposer sur des preuves, risque de couler.

Même quand on sait presque tout, comme cette fois-ci, chaque action doit être soupesée. Feindre. Feindre que c'est le fruit du hasard. Il n'est pas dit que le camp d'en face ne devinera pas la ruse. Mais, dans cette partie de poker entre gendarmes et voleurs, l'essentiel est simplement de ne pas susciter trop d'inquiétude. Ou pas trop longtemps. Les enquêteurs ont toujours une certitude au moins : les narcotrafiquants peuvent passer un tour, mais pas abandonner la partie. Un jour on gagne, un autre on perd. Face aux exigences du marché, les pertes sont toutes relatives.

Qui sait à quel point Bruno Fuduli avait conscience de ce au-devant de quoi il allait, le jour où il avait décidé de franchir la porte de la caserne centrale des carabinieri à Vibo Valentia. Pas assez. Il pensait se soustraire à l'usure qui l'étranglait et à la probabilité de plus en plus grande de finir tôt ou tard en prison pour des années. Puis, devenu collaborateur de justice et même auxiliaire de police judiciaire sous le nom de code Sandro, il savait qu'il aurait droit à des aides et à une protection afin de se refaire une existence, loin de cette terre où on le considérerait comme un traître, une feuille condamnée à se décomposer au pied de l'arbre. La principale certitude. S'ils me découvrent, ils me tueront. Et s'ils n'apprennent que plus tard qui les a trahis, ils ne cesseront jamais de me chercher. Il avait les idées claires. Mais aussi trop vagues, abstraites. Il n'arrivait pas à imaginer l'anxiété à laquelle il s'exposait jour après jour, feuille tombée entre les mains de gens qui commençaient à sucer la sève de l'arbre. Le choix dépasse toujours le simple calcul, il tire sa force et son inéluctabilité de sa zone d'ombre. On ne sait jamais quel prix on paiera. On ne sait pas comment on assumera ce choix au quotidien. On ne comprend jamais tout à fait ce qu'on est en train de faire ni ce qu'on a fait. Telle est la certitude que j'ai moi aussi acquise au fil des huit dernières années. Souvent, je me réveille et elle me frappe comme un coup de poing au plexus solaire. Alors je me lève, j'essaie de reprendre mon souffle et je me dis qu'au fond c'est juste ainsi.

En réalité, dès le lendemain de la première expéditions Bruno commence à mesurer les risques et les difficultés qui l'attendent : c'est la seule qui se soit déroulée sans heurts, à part un échange d'otages entre la Calabre et la Colombie. Mais Natale Scali apprend que Barbieri l'a contraint à révéler ses « routes ». Il convoque le Comptable et le menace, avant de venir récupérer les vingt derniers kilos de cocaïne, qu'il entend payer moins de la moitié de leur prix d'achat. À ce stade, c'est Barbieri qui affirme vouloir la tête de Scali. Le second lot est un paquet : de la dope déjà coupée dont personne ne veut en

Calabre. La cargaison australienne aurait été la plus rentable, car là-bas le prix de vente est très élevé, si le plus gros n'avait été saisi. Au début, les narcos pensent s'être fait avoir. Puis, une fois qu'ils ont lu l'information en ligne, ils rappellent qu'ils n'étaient responsables de la marchandise que jusqu'à son passage en douane. Bruno accourt, il aplanit les difficultés et négocie un rabais. Mais dès lors, si incroyable que cela puisse paraître, les dettes commencent à peser également sur les importations de marbre et de coke. Et puisque Fuduli est déjà entre les mains des usuriers, Barbieri et Ventrici l'envoient négocier d'autres prêts, chez des individus encore plus étroitement liés aux Mancuso ou à des familles vassales, qui plus est. Jusqu'alors bloqués à la porte de l'entreprise, les maîtres de la région frappent à la fenêtre.

Pour rétablir la situation, il aurait suffi que les huit cent soixante-dix kilos arrivés à Gioia Tauro en mai et juin 2000, puis revendus en bloc à un acquéreur aussi puissant que Pasquale Marando, le parrain de Plati, ne créent pas de problèmes supplémentaires. Mais cette cargaison est justement à l'origine d'une histoire délirante. Qui débute dans un mini-cartel colombien et contamine celui que viennent tout juste de fonder les deux compères de Vibo. C'est une entreprise familiale qui fournit la coke, trois ou quatre frères dont deux se détestent. Felipe, qui s'occupe de la vente et du transport, couve une profonde rancœur à l'égard de Daniel, qui gère la production et est considéré comme le patron. « En Colombie, plus de gens meurent d'envie que du cancer. C'est un dicton local », expliquera Bruno aux magistrats pour commenter cette affaire qui les laisse sans voix. L'envie déchire et dévore, mais le profit les agglomère comme la plus empoisonnée des colles. On éloigne Felipe des tâches qui serviraient d'exutoire à sa nature violente et à ses excès verbaux, dans l'exercice desquelles ces travers lui seraient même utiles. Mais l'envie n'attend qu'une occasion favorable pour jaillir des tréfonds où elle se niche. Avec leur inexpérience et leur désir insatiable de garder pour eux les milliards déjà payés par Marando, les types de Vibo la lui donneront. Felipe réclame une petite partie du paiement, en expliquant qu'il a l'intention de nuire à son frère et qu'il l'affrontera lui-même. Ventrici qui, contrairement à Barbieri, peut être présent aux rendez-vous, sera le premier à céder. « On paie ces six millions et ils se débrouillent avec », dit-il à son associé. Pour Daniel, ça ne colle pas, il exige sa part à lui, peu importe ce qu'a déjà touché son frère. Il veut tout le fric.

Daniel trouve le moyen de se faire entendre tout en restant dans les « cuisines » cachées au pays. Il envoie des ambassadeurs armés signifier un ultimatum à Ventrici et, surtout, il lui adresse personnellement un fax avec une photo de sa maison, suivi d'un autre dans lequel il l'informe qu'il va verser deux millions de dollars à ses amis de l'ETA pour qu'ils la fassent sauter avec lui à l'intérieur.

Jusqu'alors impertinent, Ventrìci le gros lard est à présent terrorisé. Il demande à Bruno de rencontrer à Cuba le narco Ramiro, avec qui il a tissé le lien le plus secret et qui le rassure : Daniel vend de la dope aux terroristes basques, mais il n'y a aucun risque que l'ETA fasse du recouvrement de créances pour son compte.

La situation s'apaise. Tout cela produit un curieux effet sur Bruno. Il a vu l'homme qui l'a privé de son entreprise trembler de peur pour des raisons et face à des méthodes qu'il ne connaît que trop bien, lui. Il a même eu une nouvelle confirmation du fait que, sur l'échelle du respect, il occupe aux yeux des narcos une marche plus élevée que ses deux aspirants marionnettistes. À présent, eux aussi ont compris que la Calabre est un parc d'attractions comparée à la Colombie. Il est facile de se prendre pour des hommes quand on a l'organisation avec soi. Facile quand on se blottit contre l'arbre tel un enfant dans les jupes de sa mère ou qu'on se contente d'une petite crise d'adolescence. En définitive, c'est toujours l'arbre qui contrôle le mouvement de chaque feuille. Bruno a décidé de ne plus se laisser contrôler. Et il a eu raison.

De fait, les hostilités ne se sont calmées qu'après l'intervention de grosses branches. Natale Scali et Pasquale Marando se sont portés garants auprès des frères colombiens pour les deux Calabrais insolvables. La dette colombienne des compères Ventrìci et Barbieri est donc désormais entre leurs mains. Les parrains les tiennent par les noix, grâce à un trou de seulement six millions de dollars, ce qui leur épargne bien des emmerdements dont ils n'ont aucun besoin. Ils ont d'autres priorités autrement plus urgentes. En Colombie, par exemple, les habituels retards de paiement affectent Papi Scipione. L'expérience et l'autorité acquises sur le terrain ne lui ont pas suffi à éviter que les paramilitaires, qui ont déjà mis la main depuis un mois sur son narco préféré, veuillent aussi se payer sur lui. Traiter avec les AUC offre d'énormes avantages économiques, mais il suffit d'un contretemps, qui serait l'objet d'une aimable discussion pour des trafiquants normaux, et on risque sérieusement de finir dans une fosse commune. Santo Scipione attend qu'on vienne le chercher. « Parce que j'ai nulle part où aller, moi », explique-t-il avec un soupir d'angoisse à Natale Scali, dont le téléphone est déjà sur écoute. Le parrain de Gioiosa Jonica veut lui sauver la peau : « La vie d'un Calabrais vaut plus qu'une dette auprès de ces gens incapables de tenir parole. D'abord ils te demandent deux et ensuite ils veulent quatre. » Les paramilitaires se fient à sa parole et surtout à sa solvabilité. Les otages rentrent à la maison. Mais cette fois, le vétéran des narcos calabrais a eu des sueurs froides.

Parfois, se fier à sa seule expérience peut jouer de vilains tours. On

se repose trop sur les succès passés, on fait preuve de myopie en sousesant des éléments nouveaux. Peut-être est-ce une des raisons pour lesquelles c'est précisément aux familles de Gioiosa Jonica, toujours les Aquino-Coluccio, qu'on impute la plus grave erreur commise par la 'ndrangheta après la tuerie de Duisbourg : s'être associées avec le cartel du Golfe. Ou, plus exactement, avec les Zetas qui, au début, n'étaient encore que le bras armé d'Osiel Cárdenas, le Tueur d'amis. Et le faire en plus à New York, alors que les narcos mexicains sont l'ennemi public numéro deux des États-Unis et que même des exportations directes d'héroïne talibane vers l'Europe passeraient plus facilement inaperçues qu'un petit trafic à partir du cœur de l'Amérique du Nord. Non que les Calabrais n'eussent pas fait de leur mieux pour agir avec la plus grande discrétion. Ils n'ont envoyé que des lots minuscules, parfois si réduits qu'ils pouvaient voyager par courrier normal et, pour négocier, jamais ils ne sont sortis de la Grande Pomme. Mais ils finissent tout de même par avoir la DEA à leurs basques. En 2008, on procède aux premières arrestations et la substance de la grande enquête baptisée Reckoning (opération Solare, coordonnée par la DDA, la Direction régionale antimafia de Reggio de Calabre, pour sa partie italienne) devient publique. La 'ndrangheta est aussitôt sanctionnée, inscrite par les autorités américaines sur leur liste noire. C'est un coup dur. Disproportionné aux yeux de l'organisation calabraise. De fait, la discrétion adoptée ne l'était pas seulement à l'égard de l'agence antidroque américaine, mais aussi des nouveaux partenaires. Ce n'était pas un nouveau marché qui s'ouvrait, plutôt une phase de test pour laquelle l'occasion s'était présentée. Rien d'autre qu'une tentative d'inaugurer un canal d'approvisionnement supplémentaire, sûr et pratique d'un côté, semé d'embûches de l'autre.

Les Colombiens n'ont jamais eu intérêt à gérer directement les places de deal européennes. Ils n'en ont jamais eu les capacités non plus. C'est la raison pour laquelle les Calabrais préfèrent de loin cultiver leur tradition d'importateurs directs. En revanche, entre Calabrais et Mexicains, le problème est la concurrence. La force des uns et des autres vient de la gestion de toute la filière de distribution du narcotrafic, à commencer par celle de la cocaïne. En outre, les Calabrais ont su comme les Mexicains profiter de l'affaiblissement de la Colombie, le pays producteur. Le problème, c'est qu'à présent la fragmentation des cartels colombiens et leur soumission croissante aux Mexicains compliquent les affaires de la 'ndrangheta et sont un facteur d'insécurité. C'est de là que vient la nécessité de tester une solution permettant de s'adapter à la nouvelle réalité économique sans courir trop de risques. Ce que les Calabrais craignent le plus, c'est que les Mexicains envisagent de débarquer en Europe et d'envahir leurs places. L'apparente absurdité des importations à travers les États-Unis

est précisément un effet de cette peur. L'agressivité commerciale des cartels mexicains est le cauchemar de la 'ndrangheta. Pas l'agressivité militaire. Ce dernier aspect ne lui est pas complètement égal, un peu parce que les Calabrais se sentent l'expression d'un Vieux Continent plus sain et civilisé, un peu parce que avoir affaire à des gens capables d'une férocité inimaginable augmente les risques secondaires liés au business. Mais la 'ndrangheta a déjà connu un partenariat avec les Colombiens, qui faisaient coïncider le contrôle du territoire avec les massacres systématiques, et pendant des années elle en a tiré le plus grand profit. Pour cette raison, il n'est pas à exclure qu'en avalisant l'opération new-yorkaise, les dirigeants de Marina di Gioiosa Jonica aient voulu comparer AUC et Zetas, surtout à un moment où ces derniers ne se présentaient pas encore comme un puissant cartel indépendant.

Je cherche les photos de l'arbre voisin du sanctuaire de Polsi. Je regrette de ne pas l'avoir observé plus longuement, de ne pas avoir bien regardé comment était sa cime, où finissaient ses branches. J'étais avec les membres de ma protection rapprochée, un carabinier calabrais nous servait de guide. « Visite spéciale des hauts lieux de la 'ndrangheta », m'a-t-il lancé. Je pouvais faire des photos avec mon téléphone portable, me glisser dans le tronc et y rester encore un peu, mais ensuite il faudrait gagner l'étape suivante. J'étais un touriste spécialisé, guidé par quelqu'un qui, d'ordinaire, venait dans ce lieu pour y procéder à des arrestations, des perquisitions, ou pour découvrir des cachettes souterraines. Je ne pouvais pas me poster à distance afin de contempler l'arbre, tel un drôle de poète en quête d'inspiration. À vrai dire, je n'y ai même pas pensé. Après des années entièrement passées en compagnie de mon escorte policière, je ne m'aperçois même plus que mon comportement s'accorde aux règles du groupe. Mais c'est normal. Nous avons tous nos règles, il n'y a pas que celles de l'armée ou de la 'ndrangheta.

J'ai sous les yeux une photo de moi à l'intérieur de l'arbre et je pense à Santo Scipione, parti de l'Aspromonte pour devenir l'homme des 'ndrine en Colombie. À présent il est en prison, mais il y en a bien d'autres comme lui, en Amérique latine, en Afrique de l'Ouest et dans Dieu sait quels autres territoires encore non identifiés sur la carte des trafics illicites. Des endroits horribles, des lieux périlleux où on ne va s'installer que pour faire des affaires. Je songe à ce que Papi Scipione pourrait me dire : qu'il n'y a aucune différence entre ce qu'il faisait, lui, pour le compte de l'Honorable Société et ce que faisaient les directeurs de multinationales, lesquels payaient les AUC. Afin d'obtenir de bonnes conditions de travail, comme l'a confirmé de sa prison de Warsaw le grossiste Salvatore Mancuso. Aucun risque n'est à sous-évaluer sinon celui d'entreprendre, et le risque personnel est

indemnisé en espèces sonnantes et trébuchantes. Si on joue de malchance, si on se trouvait justement dans le complexe pétrolier que des terroristes islamistes ont pris d'assaut et qu'on figure parmi les victimes, la société trouvera toujours un remplaçant, quelqu'un qui est prêt à partir en échange d'argent. Mais ces pauvres types ne pouvaient pas prendre le téléphone et parler à leur chef, objecterait Papi, j'imagine. La 'ndrangheta n'est pas seulement une entreprise, avec un siège et des filiales partout. C'est un arbre dont les branches communiquent avec un tronc accueillant et creux.

Bruno Fuduli est devenu de plus en plus indispensable à cet arbre dont il ne fait pas partie et dont il n'a jamais voulu faire partie. Toute la folie que renferme son histoire est là. Natale Scali a de nouveau recours à lui : c'est une question de principe à l'égard de Ventrici et Barbieri, mais il a également compris qu'il était doué. Et comme les deux compères ne l'inquiètent plus, leur marionnette est bien le dernier qu'il imagine devoir craindre. Or, tandis que les enquêtes sont en cours, Bruno ne paraît pas simplement mener une double vie : son existence devient triple. En Calabre, il ne devrait être qu'un rouage utile au sein de l'engrenage. En Colombie, en revanche, les personnalités de premier plan ont de plus en plus de considération pour lui. Il ne négocie plus seulement avec les narcos, mais aussi directement avec les dirigeants des AUC. Désormais, il doit garder à l'esprit le dicton selon lequel en Colombie on meurt plus souvent d'envie que du cancer. Il comprend qu'il doit faire plus attention à ce qu'il raconte de ses voyages qu'à son inviolable secret. Ce n'est qu'aux carabiniers et aux magistrats qu'il peut et doit tout confier, de A à Z. Fuduli leur présente dans tous ses détails un monde inconnu. Il est le premier, peut-être pas uniquement en Italie, à donner un visage à la nouvelle réalité du trafic de drogue. Il parle d'un guérillero des FARC qui vit dans la jungle, à la frontière avec l'Équateur, et ne vient à Bogotá que pour vendre de la coke et se procurer de quoi fabriquer des bombes. Il décrit un paramilitaire qui vend de la coke pour les AUC et se fait appeler Rambo. Il parle des narcos non plus comme des maîtres de la Colombie, mais comme de petits entrepreneurs, exploités et pris dans des rapports de soumission bien pires que ceux dont il est lui-même prisonnier. Il se rappelle les histoires que lui a racontées son ami Ramiro : de sa fuite de Cali avec toute sa famille quand, une fois le règne du cartel achevé, l'argent n'avait pas suffi à calmer les appétits de conquête des nouveaux arrivants, à la dernière fois qu'il a dû détalier comme un lièvre parce que les comptes n'étaient pas « soldés » dans la gestion des cuisines avec les AUC. *Cocinas, cocinero, negocio*. Cuisine, cuisinier, boutique (c'est-à-dire « affaire »). Bruno emprunte à l'espagnol un lexique intraduisible, des mots qui

transparent les fatigues et les rivalités de corporations médiévales.

Les enquêteurs italiens progressent sur une terre vierge. Ils ont du mal à le suivre dans une réalité si différente de celle qu'ils connaissent : le cartel de Medellín, celui de Cali. Mais à présent, qu'on vienne de Medellín ou de Cali ne signifie plus rien : pour l'organisation du pouvoir qui gravite autour de la coke, ce qui compte vraiment, c'est qu'on soit un paramilitaire ou un guérillero. Fuduli est un habitué de la Colombie depuis 1996. Cette proximité débute un an avant que les États-Unis ne considèrent les AUC comme une organisation terroriste, dont les liens avec le trafic de drogue ne sont encore que de sérieux soupçons. Bien que massivement visées par l'armée, les FARC passent encore et durablement pour un groupe subversif qui se finance au moyen des braquages et des enlèvements.

Par conséquent, on ne s'étonnera pas que, dans les révélations qu'il fait aux magistrats, le premier passage où Fuduli cite Castaño et Mancuso coïncide avec un moment de confusion totale. En définitive, on n'arrive pas à établir si, avec Ramiro et son frère, il avait été convoqué « dans le maquis » par le commandant suprême et son bras droit, ou bien si les narcos avaient obtenu un laissez-passer pour la cargaison ensuite interceptée à Salerne, auprès d'un lieutenant qui avait pour nom de guerre Boyaco. Certes, la transcription souligne ce qu'il y a d'étrange dans les propos de Fuduli, qui hésite entre des explications sur les paramilitaires en général et sur Carlos Castaño en particulier, Castaño « qui maintenant... dernièrement... s'est accusé lui-même... alors ils l'ont condamné pour de bon ». Le texte écrit semble en tout cas porter la trace des malentendus qui surviennent quand un locuteur sous-entend des précisions qui ne vont nullement de soi pour la partie d'en face. Peut-être l'accusé s'attendait-il à des questions autres que juste : « Quel Mancuso ? », à laquelle il répond par un laconique : « Le Mancuso colombien. » Moi, j'aurais certainement essayé d'aller plus au fond du récit et du regard d'un témoin si singulier, jusqu'à aborder si nécessaire des sujets qui ne concernent pas directement les enquêtes. Il n'en reste pas moins que l'opération Decollo a mis au jour les liens entre les AUC et la 'ndrangheta, et qu'elle a été la première à le faire. Les mots de Fuduli ont néanmoins une saveur différente, comparés aux conversations téléphoniques entre Santo Scipione et Natale Scali. Une saveur étrange, une saveur ancienne. Pas celle des récits de ceux qui partaient à la chasse au trésor ou qui exploraient des terres inconnues afin de les étudier. C'était le récit de quelqu'un qui avait échoué là par la volonté d'autrui. J'ai souvent pensé aux comptes-rendus des premiers missionnaires envoyés sur le continent américain.

Il y a un point en particulier sur lequel les enquêteurs s'arrêtent et reviennent sans que Fuduli soit en mesure de fournir d'autres

informations significatives. Celui-ci raconte que, fin 2000, on lui aurait proposé de rencontrer un narcotraffiquant qui disposait de plusieurs navires pouvant approvisionner la côte ionienne. Des cargaisons énormes, venant aussi bien de la guérilla que des paramilitaires. Même Natale Scali juge cette proposition alléchante. Il envoie une délégation qui comprend Bruno, un de ses hommes et un cousin homonyme de Francesco Ventrici, pâtissier de son état et prêt à servir d'otage. Leur destination n'est ni la Colombie ni les pays limitrophes, le Venezuela, l'Équateur, le Brésil ou le Panama. Les Calabrais prennent un charter touristique pour Cancún, puis vers Mexico et enfin vers Guadalajara. On vient les chercher en voiture à l'aéroport et on les conduit dans une *finca* de campagne. Là, ils attendent l'arrivée d'un personnage que Felipe présente simplement comme « mon parrain ».

Fuduli ne connaît ni son nom ni son surnom. Il ignore si le « parrain » est mexicain ou colombien. On lui a dit qu'il était en cavale, mais il ne sait pas dans quel pays cet homme est recherché. Comme il apparaîtra plus tard, Felipe n'est pas fiable et a la folie des grandeurs. Par conséquent, quand il affirme que son « parrain » est « l'un des plus gros du Mexique », il ne faut surtout pas lui faire confiance. Pourtant, Ramiro, qui est plus digne de foi, confirme à Bruno qu'il prépare la cargaison et la piste de décollage tous les quinze jours afin que Felipe puisse transporter quatre cents kilos de cocaïne jusqu'à une autre piste privée au Mexique identique à celle-ci. La fréquence de ces vols à basse altitude est simplement due au fait que les cartels associés de familles colombiennes n'arriveraient pas à remplir l'avion chaque semaine, lui explique-t-il.

Cette affaire a un autre aspect intéressant. Le menu fretin de Vibo finit par être exclu du business. Les narcos prétextent que Ventrici, le pâtissier, dont ils ont confisqué le passeport, aurait appelé la police pour signaler son enlèvement, et que des flics auraient fait irruption dans leur planque. C'est pour cette raison qu'ils ne veulent plus entendre parler ni de lui ni de personne à Vibo Valentia. Le pâtissier est ensuite renvoyé en Italie à travers l'ambassade. D'après Fuduli, les discussions se seraient poursuivies avec les représentants de la Locride. Des cargaisons de mille cinq cents kilos, dans un premier temps, qui ont augmenté jusqu'à atteindre six tonnes. En outre, l'homme qui négocie pour le compte de Natale Scali et qui arrive au Mexique en provenance d'Allemagne n'est pas un émissaire quelconque. Sebastiano Signati vient de San Luca, il est affilié à la famille Pelle-Vottari, célèbre pour avoir été la cible de la tuerie de Duisbourg. Mais, à l'époque des rencontres de Guadalajara, le parrain Antonio Pelle, dit 'Ntoni Gambazza, était déjà le *capo crimine*, la charge la plus haute et la cime de l'arbre.

Les magistrats de Catanzaro n'ont sans doute pas réuni les preuves nécessaires concernant les affaires du « parrain installé au Mexique », bien qu'un ressortissant mexicain figure parmi les condamnés lors du procès en première instance. Il ne semble pas improbable non plus que la 'ndrangheta elle-même ait décidé de ne rien faire ou presque des premiers accords passés par Signati, compte tenu des risques qu'il y avait à faire du business au Mexique. Mais, à la lumière des dix années et quelques qui se sont écoulées depuis la transcription des procès-verbaux et des éclaircissements apportés par les enquêtes Reckoning et Solare, le récit de Fuduli est manifestement la chronique du premier débarquement des Calabrais au Mexique.

Quand je pense à Bruno et que je relis ses paroles, je me demande ce que cela signifie de croiser son destin par erreur. Pas par hasard, la différence entre destin et hasard étant une simple question de point de vue : elle dépend du sens que nous pouvons donner à notre vie, de justifications que nous pouvons avancer ou rejeter. Par erreur. L'erreur d'avoir accepté une proposition, celle de Natale Scali. L'erreur qu'il a décidé de réparer en collaborant avec les magistrats. Pourtant, pendant près de dix ans, Bruno Fuduli a continué à vivre dans cette erreur. Ce n'était pas un broker indépendant ni un affilié à une *cosca*, une cellule de la 'ndrangheta. Il montait dans des avions pour s'enfoncer dans de lointaines zones tropicales, des *no man's land* semés de mines antipersonnel, de peur et de misère. Et, à la fin, il s'est retrouvé séquestré pendant deux semaines dans un hangar au cœur de la jungle, dans les environs de Bogotá, à trois mille cinq cents mètres d'altitude, surveillé jour et nuit par des paramilitaires armés jusqu'aux dents. Le problème, cette fois, c'est la cargaison du clan de Vibo saisie à Hambourg, d'une valeur de trois millions de dollars. Les Colombiens réclament l'argent, ils veulent qu'on leur paie ce qu'ils ont expédié. Les Calabrais ne sont pas d'accord, ils ne paient que ce qu'ils réceptionnent. Natale Scali ne peut pas intervenir : il a été arrêté à Marina di Gioiosa Jonica. Pasquale Marando non plus, tué sans qu'on retrouve son cadavre. Juste avant la fin, le jeu tourne à la roulette russe, avec plusieurs balles dans le barillet. Bruno perd dix kilos, on ne lui donne que de l'eau. Puis il fait un malaise. On le transfère alors dans un appartement de la capitale, car on craint pour sa vie. Là, au lieu d'appeler ses contacts en Calabre, il trouve le moyen de prévenir les carabinieri. Les supergendarmes, les ROS, travaillent en liaison avec la police colombienne qui choisit le bon moment, le 12 mars 2004, pour le libérer sans tirer un seul coup de feu. Les AUC viendront enlever Ramiro, qui sera enfermé au même endroit, puis le clan de Vibo paiera enfin l'ardoise. La double vie de l'infiltré touche à sa fin.

Les enquêtes des magistrats s'inspirent elles aussi de l'arbre et de

son lexique, et elles se ramifient également. Après l'opération Decollo suivront Decollo Bis, Decollo Ter et Decollo Money qui donneront à leur tour naissance à d'autres enquêtes. Elles ont un dénominateur commun : le sillage de cocaïne ne s'efface pas et, souvent, il est déterminant pour bâtir une accusation. S'y ajoute néanmoins une échographie plus fine et complexe des flux capillaires nourrissant l'arbre de la 'ndrangheta. L'invitation à suivre l'argent — *follow the money* — demeure ce qu'il y a de plus difficile à faire pour les enquêteurs. C'est la faute de lois et d'instruments inadaptés, de vastes complicités, d'un manque de sensibilité et donc de pression exercée par l'opinion publique en la matière. C'est le fruit d'une logique de l'information selon laquelle une saisie de drogue a droit à au moins dix lignes dans les journaux, tandis que celle d'un bien immobilier ou d'une entreprise ne mérite qu'un entrefilet dans les pages locales, même si en Italie on est de plus en plus attentif à la dimension économique des activités mafieuses. Les nouvelles sont là, mais on ne les voit pas. Et on voit encore moins l'argent.

L'argent n'est pas seulement une entité abstraite, à la volatilité quasi mystique, qui peut être transférée d'un simple clic et en quantités illimitées d'un bout à l'autre de la planète. Investie dans les produits les plus obscurs, les titres les plus périlleux. Pas pour la 'ndrangheta ni les mafias en général. L'argent, c'est l'argent. Espèces, liasses, valises bourrées à craquer, planques. L'argent est matière, il a un poids, on peut le toucher du doigt et le compter, il sent le moisi. Et il conserve cette odeur même quand il se retrouve sur les comptes les mieux cachés. C'est le fruit du travail, le fruit de l'arbre. Il ne faut dédaigner aucun moyen permettant de le blanchir, de le réinvestir, de le faire à son tour fructifier. Les grands circuits de blanchiment à travers des holdings en cascade cohabitent avec le simple rachat d'un deux-pièces ou l'acquisition de terres agricoles.

Dans le cas de l'opération Decollo, la première découverte faite en suivant l'argent à la trace est doublement incroyable, en raison du volume mais aussi du moyen élémentaire de blanchiment. Le clan de Vibo a acheté un billet de Superenalotto, le Super Loto. En mai 2003, il apparaît que le billet gagnant, cinq numéros plus le complémentaire, a été acquis au café Poker de Locri, appartenant au beau-père de Nicola Lucà, un jeune homme qui blanchit pour le compte des Mancuso. Ce dernier contacte aussitôt le vainqueur afin de lui offrir les huit millions d'euros et quelques en échange du billet. Puis il ouvre des comptes chez Unicredit à Milan et Soverato afin que la Sisal, c'est-à-dire l'État italien, puisse y verser les gains. Pour Nicola Lucà, cette facile victoire au Superenalotto constitue le moment de plus grande notoriété médiatique, tandis que son ascension dans la hiérarchie de la 'ndrangheta passe inaperçue. Transféré dans le Nord, il devient le

comptable de la *locale* — une cellule de la 'ndrangheta — de Cormanò, qui le choisit comme représentant auprès des dirigeants de l'organisation en Lombardie : Lucà tringue en compagnie des autres chefs des *locali* lombardes au Cercle Giovanni Falcone e Paolo Borsellino de Paderno Dugnano au cours de la réunion d'octobre 2009, dont l'enregistrement vidéo est la pièce de l'enquête Crimine-Infinito la plus souvent visionnée sur Internet.

La 'ndrangheta se cache aussi comme ça : avec une proportion d'affiliés qui avoisine les trente pour cent en Calabre, plus du double au cœur de l'Aspromonte, et une diffusion capillaire hors de sa terre d'origine. Ils sont trop nombreux pour que quiconque ayant comme tâche de les suivre puisse retenir qui ils sont, où ils se trouvent et ce qu'ils font. La structure de l'arbre est recouverte d'un épais feuillage qui pousse autour de branches trop fines et enchevêtrées.

À seize mille kilomètres de ses bases, nous retrouvons Nicola Ciconte, ressortissant australien. L'Italie exige son extradition depuis 2004. La demande la plus récente date de 2012, après le dernier verdict de Catanzaro qui l'a condamné à vingt-cinq années de réclusion. Pour le moment, il fait tranquillement le tour des bars de la Gold Coast, le paradis mondial des surfeurs, où il s'est installé en remontant la côte est depuis Melbourne. Après l'expédition des blocs de marbre enrichis par Fuduli vers le port d'Adelaide, Ciconte a été condamné dans son pays pour fraude, car il avait escroqué une ancienne petite amie et provoqué la faillite d'une société immobilière. Des brouilles par rapport à ce qu'il a fait sur la terre à laquelle il reste le plus lié. Mais cela n'a rien d'extraordinaire dans l'histoire de son nouveau pays des antipodes.

L'Australie est tellement colonisée par la 'ndrangheta qu'elle constitue — tout comme le Canada — un *crimine* indépendant, une région criminelle divisée en six « protectorats », directement reliée avec celui de Polsi et participant à ses décisions. On a même retrouvé en Australie les manuels d'initiation et les règles de passage aux « compétences supérieures ». La 'ndrangheta apporte ses codes dans chaque coin du monde. Les activités illégales auxquelles elle se consacre changent, mais les règles restent partout les mêmes. Sa force, qui tire le meilleur profit possible de la mondialisation, repose sur un double lien : faite de sang et de terre d'origine d'un côté, domptée par les rites et des lois immatérielles de l'autre.

Les 'ndrine ont débarqué en Australie avec les immigrants honnêtes dès le début du vingtième siècle, puis principalement après la Seconde Guerre mondiale. Elles ont entrepris d'investir l'argent sale envoyé d'Italie dans des activités légales et ont cultivé des champs de cannabis en profitant des espaces illimités, des terres fertiles et des conditions climatiques favorables. Puis la cocaïne est arrivée et toutes

les familles présentes ont participé à l'affaire : celles de Platì de même que celles de Sinopoli et Siderno, associées à la puissante filiale canadienne.

Nicola Ciconte est resté en étroite relation avec Vincenzo Barbieri qui, d'après les enquêteurs, lui a envoyé cinq cents kilos de cocaïne supplémentaires, cette fois d'Italie. Mais il a surtout blanchi. Pendant une grande partie de sa vie, il a officiellement exercé le métier de broker : d'intermédiaire financier. Barbieri s'adressait donc à lui pour faire parvenir non seulement de la coke dans l'hémisphère Sud, mais aussi et surtout de l'argent. Le Comptable a souvent eu des problèmes avec son contact Ciconte, qui manquait parfois de fiabilité. Mais, en définitive, celui-ci faisait transiter l'argent par Hong Kong et à travers d'autres canaux offshore pour les déposer, dûment blanchis, dans des banques australiennes et même néo-zélandaises. Il ne manque plus que les petites îles du Pacifique au périmètre mesurable de l'arbre calabrais. Peut-être parce qu'on y trouve peu de banques.

Vincenzo Barbieri a été tué en mars 2011 au cours d'un classique règlement de comptes mafieux. En fin d'après-midi, alors qu'il sort d'un bureau de tabac ou qu'il attend quelqu'un juste devant, une Audi A3 grise se range près de lui. Deux tueurs au visage masqué en descendent, avant de tirer sur lui avec un calibre 7.65 et un fusil à canon scié. Ce dernier ne sert pas à tuer, car les billes de plomb se contentent de déchirer les tissus, c'est une marque de mépris. Les deux hommes l'abattent en pleine tête et remontent dans le véhicule dont le moteur est toujours en marche. Dans un climat de panique, on baisse les grilles des commerces et les passants vont se réfugier dans les cafés, fuyant les coups de feu mais craignant aussi d'en voir trop. C'est une mécanique bien huilée, une compétence atavique, même s'il n'y a pas eu d'exécution à San Calogero depuis longtemps. Cela faisait des années que Barbieri n'y vivait plus, mais ils l'ont tué au centre de son village, parmi les ruelles étroites et sinueuses, sans se soucier des passants ni des caméras de surveillance. Quatre jours après, on retrouve la voiture incendiée à quelques kilomètres. Du beau boulot, du travail de professionnels.

Qui a bien pu vouloir la mort de Barbieri ? Qui plus que les autres ? Pourquoi à ce moment-là ? Quelle est la faute qui a fait pencher la balance du côté d'une exécution ? La 'ndrangheta avait plus d'un reproche à adresser au Comptable. En mettant en place son circuit d'importation à travers les entreprises et la personne de Fuduli, il avait commis de nombreuses bourdes et indécadences. Mais, aussi longtemps qu'ils le peuvent, les « hommes d'honneur » préfèrent résoudre les conflits par l'argent, utile et silencieux, plutôt que par le plomb. Il avait cru se servir d'une marionnette, qui s'est révélée être la

pire des balances. Et pourtant Vincenzo Barbieri n'avait pas ménagé ses forces. Avec son compère Francesco Ventrici, le gros lard, il était même parti à la conquête de l'Émilie-Romagne riche et rouge.

Là-bas, on peut faire des affaires plus à son aise et la vie quotidienne est plus libre, plus détendue. Personne ne trouve rien à y redire si on se fait construire une grosse villa campagnarde afin de loger sa famille, si on y organise des réunions extraordinaires autour d'une bonne bouteille ou si on goûte le luxe tape-à-l'œil de son salon surveillé et béni par un tableau représentant le patriarche. Puis, le soir, on fait une demi-heure de route de son nouveau domicile à l'ancien pour se plier au régime des arrêts domiciliaires. C'est ce que fait Ventrici, celui des deux qui a conservé les goûts les plus rustiques et provinciaux. On ne vous regarde pas de travers même si vous immatriculez les Porsche, Mercedes et Maserati de votre parc automobile au nom de quelqu'un d'autre ou si vous préférez vivre en centre-ville, dans un luxueux appartement au dernier étage, via Saffi à Bologne. C'est ce que fait Barbieri, chez qui on retrouve au cours d'une perquisition cent dix-huit mille deux cent quatre-vingt-quinze euros en espèces et qui est arrêté pour transactions financières illicites. Durant toutes ces années, c'est son premier faux pas, qui rappelle aux magistrats bolonais sa première arrestation dans la région, à la suite de l'ordonnance Decollo. Pendant plusieurs mois, il s'était planqué dans la chambre cent quinze du Grand Hôtel Baglioni, le seul établissement cinq étoiles luxe de la ville. C'est de là que vient le nom dont on baptise l'enquête, Golden Jail, en hommage au confort dans lequel l'homme sur lequel ils enquêtaient à l'époque passait sa cavale.

Mais le Comptable et le Gros Lard ne le savent pas, tout comme les Bolonais qui les rencontrent ou les assistent dans leurs affaires. Barbieri profite de la confiance qu'inspire son allure de gentilhomme aisé aux origines méridionales, Ventrici étant son complément, un nouveau riche qui, au fond, serait resté un simple bourreau de travail. Aucune de ces deux images ne correspond à celle, stéréotypée, du mafieux. En outre, dans cette région non plus il n'est pas rare que des gens de toutes sortes se révèlent pleins aux as. Les deux hommes continuent donc à acheter, acheter encore et toujours, échafaudant des projets d'expansion de plus en plus ambitieux. Ventrici contrôle l'agence immobilière Futur Programm, installée à San Lazzaro di Savena et affiliée à l'agence Gabetti. Sans même discuter le prix, Barbieri a investi dans le King Rose Hotel de Granarolo, un trois-étoiles de cinquante-cinq chambres commodément situé près du Parc des expositions de Bologne. Puis il a pris des parts dans l'entreprise de confection Cherri Fashion, et acquis le café Montecarlo via Ugo Bassi, des immeubles, des terrains constructibles, voire sur le point d'être bâtis.

Certes, ils vivent mieux loin des règles de la Calabre, surtout celle, tacite, suivant laquelle, là-bas comme en Colombie, il faut davantage se garder de l'envie que du cancer. Mais le lien avec leur terre d'origine doit toujours être préservé, ce n'est pas une question de sentiment mais de business. D'intérêt, de synergie, de logistique. Francesco Ventrici contrôle l'entreprise du bâtiment M5, qu'il peut faire travailler en Émilie, la société Union Frigo Transport Logistic et aussi VM Trans, qui a remplacé Ventrans, saisie au cours de l'opération Decollo. Toutes enregistrées en Calabre, même si l'entreprise de transport a une succursale à Castel San Pietro, dans la province de Bologne. Sa flotte de camions est imposante. En Calabre, c'était le partenaire exclusif de Lidl, des années avant que l'entreprise soit placée sous séquestre comme Ventrans. Ce contretemps n'a pas empêché la nouvelle société de reprendre le contrat à son compte, jusqu'au jour où Decollo Ter a également décrété sa saisie. Nous sommes le 26 janvier 2011, un peu moins de dix ans après le début de leurs relations. Mais, en 2009, ces dernières traversent une mauvaise passe. Pour des raisons de coût, la multinationale du hard discount a décidé de leur adjoindre un autre transporteur. Ventrici hurle : soit nous, soit les autres. Il bloque alors les livraisons et les retraits de marchandises. Les plaintes se multiplient. Chauffeurs malmenés, menaces verbales qui annoncent des jambes cassées puis des morts. « Tu ne dois pas décharger le camion, c'est le directeur qui le fera, comme ça on le brûlera vif... Tes collègues ont déjà été prévenus. »

Le premier transporteur renonce. Lidl réessaie avec une entreprise installée en Ombrie et paie des vigiles armés pour accompagner les chauffeurs en Calabre. Mais la violence ne s'arrête pas. Pour finir, comme le révèle Decollo Ter, les dirigeants de Lidl rencontrent le patron de VM Trans à Massa Lombarda, dans les environs de Ravenne. Ventrici enfle son costume de parrain et annonce : « Vous voulez la guerre, mais en Calabre même le pape ne la gagne pas, la guerre. » Au cas où ces mots ne suffiraient pas, le même jour les chauffeurs qui approvisionnaient l'enseigne de Taurianova sont agressés par des hommes armés. Les deux ambassadeurs munis de pistolets s'enfuient dès qu'ils voient approcher les vigiles. Mais Lidl Italie en a assez. Trop de problèmes, trop de pertes. Ils rétablissent donc le rapport d'exclusivité avec Ventrici, jusqu'au moment où celui-ci sera inculqué par la justice également pour cette histoire. L'entrepreneur criminel est parvenu à faire plier Lidl en l'obligeant « par la force et moyennant l'usage de la violence, ainsi que des menaces décrites ci-dessus, à renoncer au bénéfice économique garanti, entre autres sur le plan concurrentiel, par le recours à d'autres partenaires pour le transport en Calabre », écrivent les magistrats.

Les phrases-chocs et les excès verbaux, le Gros Lard s'en sert aussi

lors de négociations plus importantes. Il travaille avec une Famille, lui, ce n'est pas un gitan, et en vingt années de trafic de drogue, jamais il n'a payé la coke trente mille euros le kilo. Voici, en substance, ce qu'il répète aux Colombiens venus le rencontrer dans sa villa rustique d'Émilie-Romagne, afin d'évoquer les divergences qui empêchent un chargement de mille cinq cents kilos de quitter l'Équateur. Le pilote allemand Michael Kramer, qui a déjà empoché une avance de cent mille euros, refuse au dernier moment de transporter la came jusqu'à Ljubljana, en Slovénie. Ventrici se remet à avoir des sueurs froides à l'idée que cette volte-face puisse signifier qu'il a engagé un infiltré de la DEA. Puis son associé Barbieri se fait tuer et il décide alors de geler la première grande opération de narcotrafic conçue sans le Comptable. Le reste, c'est la magistrature qui s'en charge, faisant pleuvoir sur lui les mandats d'arrêt et les saisies d'actifs, de Catanzaro à Bologne, entre janvier et août 2011.

Comme son compère ou ancien compère, Vincenzo Barbieri avait mis sur pied un circuit d'importation en compagnie de parents proches et de complices qu'il avait recrutés lui-même. Il voulait faire les choses en grand et s'était même doté d'un représentant en Colombie, un jeune homme qui a ouvert le restaurant La Calabrisella et fondé une famille. Dans le département de Meta, où a été transférée une part importante des champs et des cuisines de coca, ce nom qui évoque non seulement une chanson populaire, mais aussi la marijuana cultivée en Calabre, a le goût amer du sarcasme. Mais cette fois aussi les affaires rencontrent un obstacle. En septembre 2010, un chargement de quatre cents kilos est saisi sur place, en Colombie, puis une tonne en novembre, à son arrivée dans le port de Gioia Tauro, dans la structure métallique de chariots agricoles. Barbieri, qui expérimentait de nouveaux systèmes de couverture avec Fuduli, fait expédier du Brésil mille deux cents kilos supplémentaires de marchandise très pure, cachés dans des conserves de cœurs de palmier. Le conteneur est saisi dans le port de Livourne le 8 avril 2011, alors que l'acheteur est déjà mort.

Toujours de l'au-delà, le Comptable parvient à déclencher un scandale aux proportions inédites. C'est la première fois que son nom occupe la une de tous les médias sans disparaître au bout de quelques jours dans la masse répétitive des histoires de mafia. La DDA de Catanzaro a ouvert un nouveau volet de l'enquête principale, Decollo Money. L'opinion publique l'apprend le 29 juillet 2011. En décembre 2010, Vincenzo Barbieri aurait convoqué au King Rose Hotel de Granarolo le directeur d'une banque de Saint-Marin afin de lui remettre deux valises remplies de billets. Un million trois cent mille euros ont été placés sur un compte ouvert à son nom au Credito Sanmarinese, puis le même montant a alimenté un compte au nom

d'un parent, par l'intermédiaire de plusieurs notables de Nicotera. Mais ce n'est pas tout. Frappé par de graves problèmes de liquidités dus à la crise financière, l'établissement de crédit est en vente pour la somme de quinze millions d'euros. Le Credito Sanmarinese négocie déjà avec une banque brésilienne, mais le Comptable aurait promis d'investir la même somme, suggérant la possibilité d'un rachat par la 'ndrangheta. Assisté dans son enquête par la magistrature de Saint-Marin, le parquet a demandé le renvoi devant le juge de l'ancien directeur Valter Vendemini, du président et fondateur Lucio Amati, ainsi que des intermédiaires calabrais et des titulaires de compte encore en vie. Enfin, le Credito Sanmarinese a subi une liquidation judiciaire forcée.

L'alerte pour soupçon de blanchiment a été lancée, mais trop tard : le 31 janvier 2011, cinq jours après que les magistrats de Catanzaro eurent de nouveau fait arrêter Barbieri dans le cadre de l'enquête Decollo Ter. Comme il le reconnaît dans une interview, Vendemini a pris connaissance de la nouvelle, il a eu peur et a tenté de parer au plus pressé. C'est sans doute alors qu'il a consulté Internet, car à la télévision il affirme en guise de justification que « les Barbieri de la situation, enfin ces gens-là, avaient déjà fait des affaires au niveau international en Nouvelle-Zélande ».

Barbieri est abattu avant d'avoir pu rentrer à Bologne. Peut-être a-t-il exagéré en voulant tout faire dans son coin ou en mettant en danger l'ensemble de l'arbre : en particulier les Mancuso, interpellés par la presse et par les journaux télévisés à chaque nouvelle information le concernant. Ou pour les deux raisons à la fois. La spectaculaire saisie de Gioia Tauro, en novembre 2010, ne pouvait pas ne pas être suivie d'enquêtes et sape considérablement la sérénité en affaires de toute l'organisation. En outre, il n'est pas improbable qu'en Calabre on ait été au courant du projet saint-marinais, voyant une grossière erreur dans le choix d'ouvrir un compte à son propre nom dans un paradis fiscal situé à guère plus d'une centaine de kilomètres de chez lui.

Vincenzo Barbieri et Francesco Ventrici ont été dépeints par la presse en des termes de plus en plus excessifs : puissants parrains, importants négociants en drogue, criminels particulièrement dangereux. Certes, ils ont importé des tonnes de drogue. Mais, pour qui les a suivis de près, ils sont insignifiants. Des empotés, avides et guère intelligents. Manipulés par celui qu'ils avaient choisi comme victime. Ce qui les rend forts, c'est seulement l'exercice de la violence, mais plus, bien plus encore, la cocaïne. L'argent de la cocaïne. L'argent qui permet d'acheter des banques en difficulté. L'argent qui se transforme en flotte de quarante-quatre camions prêts à alimenter les points de vente d'une multinationale ou à générer d'autres profits exorbitants. En blanchissant, on y gagne encore et toujours. Un point,

c'est tout.

Pourtant, ce qui me fait vraiment mal, c'est que leurs péripéties médiocres ont occupé plus d'espace et plus de pages que d'autres récits. Des histoires extraordinaires, comme celle de Bruno Fuduli. Seules quelques allusions anonymes dans les quotidiens nationaux évoquant un infiltré, quand l'opération Decollo devient publique. Puis, des années plus tard, un rappel de quelques lignes, quand El Mono fait la une avec ses révélations d'une prison américaine. Rien d'autre. Invisible. Invisible comme tous ceux qui n'ont droit qu'au silence en échange des paroles offertes à la justice. Au déracinement définitif, pour avoir insulté l'arbre nourri par la peur et arrosé par les affaires. Eux. Pas les autres. Pas les hommes tels que Ventrisci et Barbieri, qui vont en prison et en sortent comme dans un Monopoly devenu réalité. Avant de passer l'essentiel des peines accumulées chez eux, où ils ont choisi de vivre entourés de leurs proches et bien insérés dans la société. Gérant leurs intérêts légaux et illégaux, grâce aux montagnes d'argent qu'ils peuvent investir et dépenser pour satisfaire n'importe quel désir ou besoin. Seuls les tueurs et certains parrains, condamnés à des peines spéciales ou contraints de concilier la cavale avec la direction d'un clan, mènent sans doute une vie pire que celui qui a contribué à les faire tomber.

Mais eux, on les respecte.

Respect : un mot souillé par l'usage qu'en font les mafias du monde entier. Employé à tort et à travers par les bandes de jeunes les plus rebelles et féroces. *Respecto*, hurlent les Maras d'Amérique centrale en frappant jusqu'au sang un nouvel affilié. *Respect*, scandent les gras spécialistes de gangsta rap, couverts de chaînes en or et entourés de filles qui se déhanchent. Respect, mon frère. Et pourtant, ce mot violé et humilié continue de signifier quelque chose d'essentiel. La certitude d'avoir une place dans le monde, parmi les autres, où que l'on se trouve et de plein droit. Même dans le néant d'un trou sous le sol ou dans le vide d'une cellule d'isolement.

Au contraire, ceux qui choisissent le camp de la justice perdent souvent cette certitude-là aussi. Que leur reste-t-il ? Le choix de la liberté peut-il déboucher sur la plus profonde des solitudes ? Un geste de justice peut-il avoir pour récompense le malheur ? Invisibles. Tels des fantômes. Telles les ombres de l'Averne. Souvent j'y pense quand, au fond de moi, je considère les arguments de ceux qui m'accusent d'avoir concentré sur ma personne trop d'attention de la part de public. Rien ne remplace les amis qu'on perd, les villes qu'on quitte, les couleurs, les saveurs, les voix, l'usage d'un corps qui peut se déplacer librement, marcher, s'asseoir sur un muret pour regarder la mer, sentir le vent qui se glisse sous les vêtements. L'attention du

public pèse parfois aussi lourd que l'enfermement. Mais elle est aussi parente du respect. Cette attention vous dit que vous comptez aux yeux des autres. Elle vous rappelle que vous existez.

Bruno Fuduli témoigne lors du procès. Il expose son visage à ses usuriers et à ses partenaires obligés, mais aussi aux narcos colombiens dont il était devenu l'ami. Puis il regagne l'ombre. On l'invite dans le cadre d'un reportage télévisé consacré au port de Gioia Tauro. Le rendez-vous est fixé à la gare de Salerne, un lieu choisi au hasard, car on ne peut pas montrer l'endroit où vit Bruno ni filmer son visage. L'interview est filmée sur le front de mer. Bruno porte un pantalon et une chemise en lin froissé, il est solidement bâti, on dirait un géant à côté du journaliste et de la fille chaussée de baskets qui l'accompagnent. Sa voix aussi est grave, une voix de baryton, toujours calme. Il ne se démonte pas en disant qu'il a peur et qu'il souffre d'insomnie. Il ne trahit aucune émotion en évoquant les dix hommes armés de pistolets et de mitraillettes qui le surveillaient quand il était otage en Colombie. Telle la constatation d'un fait inéluctable, il explique enfin qu'un jour il lui arrivera quelque chose. Ils le traqueront, ils sont sûrement déjà en train de le chercher, et ils le tueront. La 'ndrangheta peut agir au bout de quinze ou vingt ans, car jamais elle n'oublie. Quelques minutes pour résumer une vie. Un corps montré sans visage. Puis plus rien. Pendant deux ans.

Début décembre 2010, la DDA de Catanzaro lance l'opération Overloading. Ce serait la dernière étape d'une enquête sur le narcotrafic comme beaucoup d'autres si certaines personnalités hors normes n'étaient impliquées : un colonel des carabinieri en poste à Bolzano, un jeune et riche agent immobilier romain surnommé dans les relevés d'écoutes téléphoniques Pupone, comme le footballeur Francesco Totti. Le premier est accusé d'être intervenu pour favoriser le retrait de certains bagages à l'aéroport de Fiumicino, avant de les remettre à leurs destinataires dans la capitale ; le second d'avoir participé au financement de lots de cocaïne, grâce à son amitié avec Antonio Pelle, neveu du fraîchement défunt 'Ntoni Gambazza. Quelques mois plus tard, on apprendra que le jeune homme, aidé par des professeurs, a réussi vingt-deux examens à la faculté d'architecture de l'université de Reggio de Calabre.

Les premiers commanditaires de ce circuit d'importation sont deux 'ndrine de la côte Tyrrhénienne, près de Cosenza, alliées entre elles et, bien que dangereuses, de second plan. Leur objectif initial est d'alimenter leurs zones de compétence et de vendre le surplus de drogue dans le nord du pays. Mais les Muto de Cetraro et les Chirillo de Paterno Calabro veulent faire les choses comme il faut. C'est dans ce but qu'ils engagent Bruno Pizzata, le principal narco de San Luca, lié par le sang aux Strangio mais également très proche des Pelle. Les

deux familles sont ici représentées, par l'intermédiaire du jeune Pelle, qui est en contact avec Er Pupone, et Francesco Strangio, beau-frère de Pizzata et homonyme du parrain Ciccio Boutique. Le spécialiste explique que, dans l'immédiat, les expéditions par bateau sont trop lentes, compliquées et coûteuses. Il décide donc de faire venir la drogue par avion du Venezuela et du Brésil jusqu'à Amsterdam, Rome et l'Espagne, en se servant de « mulets » qui avalent des ovules ou transportent des valises à double fond. Pizzata est toujours en voyage entre l'Amérique du Sud, l'Espagne, les Pays-Bas et l'Allemagne. C'est là qu'il a passé une bonne partie de sa vie et qu'il se réfugie de nouveau après avoir échappé à la capture dans le cadre de l'opération Overloading, jusqu'au jour de février 2011 où on le découvre en train de dîner à la pizzeria La Cucina d'Oberhausen, près de Duisbourg, en plein fief du clan de San Luca.

Pizzata mène une vie trop mouvementée et chaotique pour pouvoir s'occuper de tout. Il délègue donc à Francesco Strangio l'essentiel du travail de coordination avec l'Italie, se réservant de suivre personnellement certains aspects plus stratégiques, comme les rapports avec Pupone, jeune homme bien introduit dans la bonne société romaine, un milieu qui peut s'avérer fort utile. Puis il apprend que les Bellocco de Rosarno s'apprêtent à rencontrer en Italie un agent colombien en mesure de leur procurer d'énormes quantités de « matériel », comme il a pour habitude de désigner la coke au téléphone. Fin 2008, les deux groupes décident donc de nouer une alliance commerciale. Bruno Fuduli est l'homme qui a fourni ce précieux contact aux familles de Rosarno et de San Luca.

Le 16 mai 2012, Bruno est arrêté pour trafic de drogue. Il est condamné à dix-huit ans de réclusion criminelle. Comment est-ce possible ? Comment est-il possible que la feuille destinée à pourrir au sol revienne se glisser entre les branches de l'arbre ? Comment est-il possible que, dans une émission diffusée fin octobre 2008, il se soit déclaré certain qu'on le retrouverait puis qu'on le tuerait, et que peu après il ait repris contact avec ses vieilles connaissances colombiennes et ses clients de la 'ndrangheta ? Les magistrats ne lui ont accordé aucune remise de peine pour avoir collaboré, se considérant les représentants d'une justice trahie et d'un État trompé.

Pour tenter de comprendre, j'ai consulté les actes du procès. Les documents permettent de reconstituer les faits, avec les dates et les preuves, ils exposent leur déroulement dans les moindres détails, mais ils ne peuvent montrer l'âme d'une personne, moins encore celle de quelqu'un qui est capable de dissimuler ses intentions sans même devoir mentir. Les documents montrent que Bruno a une nouvelle fois réussi à se moquer de l'État. Il a rencontré l'intermédiaire des narcos, il l'a même invité dans sa maison natale en Calabre et l'a accompagné

non loin du lieu de rendez-vous avec Pizzata ou Francesco Strangio, presque toujours la gare de Milan Centrale. On l'a placé sous protection et envoyé vivre non loin de là, à Fiorenzuola d'Arda, près de Piacenza. Mais les hommes de San Luca et de Rosarno ne le verront jamais. Il devient metteur en scène et organisateur occulte. Il estime les coûts et choisit les routes, il s'occupe des moyens de transport, résout et tranquillise. Il n'a besoin que d'une personne pour faire l'interface avec les acheteurs. Dans ce cas-là aussi, sans doute une vieille connaissance : Joseph Bruzzese, tailleur de marbre, mais également doté d'états de service criminels qui le légitiment aux yeux des familles calabraises. C'est lui qui a proposé la nouvelle « route » à un lieutenant des Bellocco. Le mécanisme imaginé par Fuduli s'est alors mis en branle.

Personne ne s'aperçoit de l'incroyable évolution que connaît la trajectoire de Fuduli, sinon quelques journaux calabrais. Ils parlent de « retour à une ancienne flamme, le crime », de « passion de toujours : la cocaïne ». Ils ne lésinent pas sur les guillemets pour des termes comme : « infiltré », « balance », « gorge profonde », « traître ». Avec leur langage éprouvé, plein d'ironie et d'ambiguïté, ils jubilent, car « le super repentí est encore en prison. En cellule d'isolement ». Ils feignent même l'indignation devant l'infidélité d'un homme qui s'était livré à l'État, dans le but de noyer la véritable raison du scandale : l'infiltré avait réussi à se glisser dans les affaires de la 'ndrangheta qui compte. Les mêmes journaux s'étaient pourtant fait l'écho d'un autre épisode, le seul qui témoigne de la vie de Fuduli entre la fin de son procès et son retour au trafic de drogue.

Le matin du 21 mai 2007, un cortège défile contre la mafia dans le centre de Vibo Valentia. Ce jour a été choisi parce qu'il coïncide avec l'inauguration de la nouvelle boutique de Nello Ruello, un opticien qui a décidé de dénoncer ses bourreaux en devenant collaborateur de justice après dix ans d'extorsion et d'usure. Sur la scène, parmi les officiels, on reconnaît le maire et le préfet, le secrétaire d'État au ministère de l'Intérieur, le président de la commission antimafia Francesco Forgione et don Luigi Ciotti, le fondateur de Libera, l'association de lutte contre les mafias. Au pied de la scène, une centaine d'étudiants, de militants syndicaux et de membres des associations, quelques rares habitants de Vibo et des commerçants plus rares encore. Une manifestation hélas typique de ces terres mafieuses. Mais, durant les dernières interventions, un petit incident survient. Un homme grimpe sur les barrières de sécurité qui entoure la Piazza Municipio et se met à hurler : « Il est où, mon fric ? Elles sont où, mes cinq tonnes de coke ? » Les journaux locaux l'ont pris en photo. Ils publient l'image de Bruno qui crie et lève le bras gauche en signe de défi, tandis que des policiers l'interpellent. Il porte cette fois

encore un costume de lin clair, avec la veste, et a simplement les yeux protégés par des lunettes de soleil. Plus tard, on l'interviewe.

Fuduli explique qu'il a fait sa demande officielle d'aide aux victimes de racket et d'usure afin de créer une nouvelle entreprise, mais qu'il n'a pas encore touché un centime. Il raconte qu'il est venu à Vibo seul, avec sa mère et son frère, car il a décidé de sortir du programme de protection. Une interview en particulier glace le sang à la simple lecture du titre : « N'aidez pas la justice, elle vous arnaquera. » Puis les premiers mots de Fuduli : « J'ai permis d'envoyer en prison cent quarante personnes, de saisir cinq tonnes de cocaïne, de faire connaître le trafic de drogue entre la Colombie et la Calabre. Mais maintenant, je les ai envoyés se faire f... »

Le reste de son propos est lui aussi sans équivoque. L'État a brisé sa vie, affirme Fuduli, et ne lui a versé qu'une obole, moins de mille euros. Il est sur le point d'être expulsé de son logement, sa mère est âgée, sa sœur malade à cause du stress. Il est si désespéré qu'il n'a pas eu peur de se montrer dans le centre de Vibo Valentia. Lorsqu'on lui demande s'il a jamais songé à passer de l'autre côté, il répond : « J'y ai pensé et je regrette de ne pas l'avoir fait, quand je vois où m'a mené ma collaboration avec la magistrature. » Dix jours après, il reçoit l'aide financière qu'il réclamait ainsi qu'un prêt pour lancer son activité. Mais peut-être est-ce déjà trop tard. Avec ce geste délibéré visant à être vu et entendu par toute la place, Bruno n'a pas seulement poussé un cri de rage et de désespoir. Il a aussi prononcé des mots interdits sur ces terres. Il aurait suffi d'une supplique plus retenue et conventionnelle, une simple plainte adressée à l'État qui l'a laissé seul. Or, son intention de trahir, l'ancien agent double l'a annoncée à grands cris. Bruno Fuduli n'a jamais manqué ni de courage ni de détermination. Il est juste qu'il paie pour son choix.

Lors d'une conversation téléphonique enregistrée dans le cadre d'une nouvelle enquête de la DDA de Milan, Pizzata évoque un épisode qui a eu lieu durant un de ses voyages en Colombie. Il raconte qu'un narco surnommé l'Oncle aurait coupé les mains à quelqu'un qui avait volé du « matériel ». « *Mamma mia*, observe son beau-frère Francesco Strangio. Nous, on est cool avec ces trucs-là. Quand c'est arrivé chez nous, on n'est jamais allés jusque-là. Plutôt un coup de fusil. Mais pas ces tortures. »

Bruno Fuduli a peut-être mis en péril un éventail de possibilités susceptibles de s'ouvrir entre la souplesse souhaitée et le prévisible coup de fusil. Peut-être le jeu ne visait-il pas les narcodollars, mais plus haut encore : se montrer, à la longue, aussi capable et fiable en matière de grands trafics qu'il l'avait déjà été une première fois. À ce stade, peut-être aurait-il pu se risquer à sortir à découvert. Fuduli a sans doute tenté de se refaire une vie grâce à la coke, mais on ne saura

jamais s'il y serait parvenu.

Coke #5

C'est le problème de mathématiques le plus difficile qu'on puisse avoir à résoudre. Plus difficile que la conjecture d'Erdős-Straus ou les problèmes de Landau. Plus mystérieux que les cercles dans les champs de blé. Il a plus de variables qu'une équation aux dérivées partielles. Au fond, ce qu'on cherche est un simple rapport : cocaïne saisie sur cocaïne produite. C'est une fraction. Un truc digne de l'école primaire. Recueillons les données, serait-on tenté de dire. D'accord. Par où commencer ? Par celles du World Drug Report de 2012 ? OK. Lis le tableau. Entre 2009 et 2010, la quantité de cocaïne saisie est passée de six cent quatre-vingt-quatorze à sept cent trente-deux. Plus trente-huit tonnes. Une montagne de coke en définitive insignifiante dans un océan de drogue au niveau mondial. Tu peux dès lors supposer que l'augmentation des quantités saisies au cours des dernières années a été faible. Remonte le temps. Va jusqu'à la période 2001-2005. Tu notes que les saisies croissent régulièrement, avec une pointe en 2005 : intéressant, non ? Peut-être cela veut-il dire qu'il s'est passé quelque chose après 2005. Peut-être les trafiquants sont-ils devenus plus malins, peut-être ont-ils inventé de nouvelles méthodes pour faire passer leur marchandise sous ton nez. Peut-être. Mais sans doute n'as-tu pas tenu compte d'un autre paramètre. Ces dernières années, la pureté de la drogue a diminué. Toujours d'après le World Drug Report, en quatre ans — de 2006 à 2010 — la coke saisie aux États-Unis est passée d'un degré de pureté de quatre-vingt-cinq à soixante-treize pour cent. Les gens sniffent des tonnes de saloperie. Mais c'est une considération qui n'affecte pas tes calculs. La coke produite est pure à cent pour cent, celle qu'on trouve en bas de chez toi l'est beaucoup moins. Dans ce cas, comment peux-tu comparer ces deux chiffres ? Comment peux-tu te servir comme dénominateur d'un chiffre qui fait référence à une chose et comme numérateur d'un autre chiffre qui fait référence à autre chose ? N'as-tu pas l'impression d'entendre cette vieille phrase que ta maîtresse répétait sans cesse à l'école ? « On n'additionne pas des poires et des pommes ! » C'est-à-dire : « On ne compare pas de la coke parfaitement pure avec de la coke coupée ! » D'ailleurs, quelle est la quantité de cocaïne produite ? Continue de lire

le rapport. La fourchette va de sept cent quatre-vingt-huit à mille soixante tonnes. Un peu large, non ? Si l'on considère en outre que la différence correspond à la production totale d'un pays, n'es-tu pas en train de marcher sur des sables mouvants ? À moins que tu ne décides de fixer un dénominateur commun de pureté, voilà un sérieux problème. Je pourrais aussi souligner qu'il n'est nullement automatique qu'on rende public le degré de pureté après une saisie, et je pourrais instiller le doute dans ton esprit en suggérant que certaines données ont peut-être été comptabilisées deux fois, le fruit d'opérations menées par plusieurs services de police dans le cadre d'une même enquête. Si tu es prêt à ignorer ces dernières variables et que tu veux risquer un calcul, en prenant comme numérateur six cent quatre-vingt-quatorze tonnes de cocaïne saisies (dont on ignore le degré de pureté) et comme dénominateur un chiffre oscillant entre sept cent quatre-vingt-huit et mille soixante (à la pureté indiscutable), tu obtiens un résultat qui se situe entre soixante-cinq et quatre-vingt-huit pour cent. Un peu trop pour être fiable, avec un écart de vingt-trois points ? Je suis d'accord. Non que personne avant toi n'ait essayé de faire ce calcul. Le World Drug Report — celui de 2011, cette fois — a fait une tentative. Le résultat ? De quarante-six à soixante pour cent. « Seulement » quatorze points de marge ! Mais, deux ans plus tôt, voilà enfin un chiffre qui tient debout : quarante et un virgule cinq pour cent. Comment l'a-t-on calculé ? me demanderas-tu. En prenant un indice moyen de pureté pour la coke qu'on trouve dans la rue, soit cinquante-huit pour cent. Peut-on s'y fier ? Peut-être que oui. Mais peut-être que non, comme l'affirment beaucoup, dont l'association Libera, qui se fonde sur une année — 2004 — et fait ses calculs, guère différents de ceux que tu es en train de faire en ce moment. La quantité de cocaïne produite dans le monde cette année-là s'élève à neuf cent trente-sept tonnes, desquelles il faut soustraire les quantités saisies (quatre cent quatre-vingt-dix) et consommées dans tout le continent américain du nord au sud (quatre cent cinquante). De ce chiffre, il faut encore retirer quatre-vingt-dix-neuf tonnes, soit les saisies effectuées dans le reste du monde. Le résultat ? Un chiffre négatif, moins cent deux tonnes. Mais ce n'est pas tout, car les Européens aussi sniffent — beaucoup —, environ trois cents tonnes. En somme, après quelques acrobaties arithmétiques, on découvre qu'en 2004, d'après les données, un peu plus de quatre cents tonnes manquent à l'appel. Disparues sans laisser de trace. Un des mystères de l'univers, à l'image du monstre du Loch Ness. Un immense trou noir qui, suivant les données prises en compte, peut atteindre sept cents tonnes, si on se fie aux chiffres de la DEA, par exemple.

Voilà, à présent tu sais ce qu'il y a à savoir. C'est à toi de t'armer de patience et d'une calculatrice. Je suis sûr que tu peux y arriver.

Hein ?

Tu as la tête qui tourne ?

Je sais, moi aussi.

LE POIDS DE L'ARGENT

Il existe deux sortes de richesse. Celle qui consiste à compter l'argent et celle qui consiste à le peser. Si tu n'appartiens pas à la seconde catégorie, tu ignores ce qu'est le vrai pouvoir. Ça, je l'ai appris des narcotrafiquants. J'ai aussi appris que les narcotrafiquants étaient certes des citoyens du monde, mais que leurs gestes, leurs mouvements et leurs pensées, ces mêmes hommes les conçoivent comme s'ils n'étaient jamais sortis de leur village. On peut vivre n'importe où, y compris en plein Wall Street, sans jamais abandonner les règles de son village. Des règles anciennes, qui aident à vivre dans le monde moderne sans s'y égarer. C'est la règle qui permet aux organisations italiennes de négocier avec les narcos sud-américains et les cartels mexicains en position de force, et d'acheter des tonnes de drogue en donnant simplement leur parole.

Les cols blancs du narcotrafic ne sont plus vêtus comme des bergers de l'Aspromonte et, grâce à des ressources financières illimitées, ils envahissent le marché de la drogue. Mais les règles de l'Aspromonte, les règles de sang et de terre, demeurent leurs références morales, leur guide dans l'action. Et désormais, ils connaissent aussi les lois de l'économie et ils savent s'orienter dans le monde, ce qui est indispensable pour réaliser plusieurs milliards d'euros de chiffre d'affaires annuel. C'est pourquoi il est difficile de décrire les hommes qui dirigent le narcotrafic au niveau mondial. Si l'on confie la question à des scénaristes, on obtiendra des personnages qui passent du costume rayé au dialecte, des palais de marbre à la puanteur des rues, des personnages fascinants d'ambiguïté et habités par l'inquiétude née de leurs propres contradictions. Mais c'est de la fiction : dans la

réalité, la bourgeoisie du narcotrafic est en général plus sereine et solide que la moyenne des familles de la bourgeoisie industrielle. Les familles mafieuses sont habituées à serrer les rangs, à subir des contrecoups et à réagir, l'absence et l'éloignement sont la norme. Couvrir et occulter ce qui ne doit pas se savoir ne répond pas à un besoin de bonnes manières aisément friable, c'est une nécessité de base. Ils sont préparés à la douleur, à la perte, à la trahison : c'est pour cela qu'ils sont les plus forts. Ils ne se dissimulent pas ce qu'il y a de féroce à vivre dans ce monde. Et à vouloir gagner, tout gagner.

Si je cherche qui pourrait représenter l'archétype du manager de la coke, les deux noms qui me viennent à l'esprit sont comme les pôles opposés d'un même champ magnétique. Le Nord et le Sud. L'homme du Nord est le prototype de l'entrepreneur qui s'est fait tout seul, avec ses propres forces et grâce à son sens des affaires. L'homme du Sud est un bourgeois de la capitale qui a entrevu la possibilité de viser plus haut que son quotidien paisible de cadre dans une entreprise publique et qui a saisi cette occasion. Tous deux balaient l'ensemble du spectre politique et moral. S'il faut être social-démocrate et provocateur, ils savent l'être. Et s'il est plus utile d'apparaître sous les traits de conservateurs rigides, ils sont tout aussi à l'aise. Des hommes d'affaires capables de faire vaciller des personnes aux valeurs solides en exploitant de très minces failles, d'imperceptibles faiblesses. Ils corrompent, sans que le corrompu ait jamais le sentiment de commettre un péché, parvenant même à faire passer la corruption pour une pratique courante et sans conséquences, une chose qu'au fond tout le monde fait.

L'homme du Nord produit d'abord une impression de solidité et de détermination, tandis que son confrère du Sud a des manières plus flamboyantes et sophistiquées. Mais tous deux se présentent comme des messieurs dans la force de l'âge et raisonnablement aisés. La façon dont ils ont choisi de se faire appeler est elle aussi banale, voire ridicule. Au-dessus de tout soupçon. Bebè et Mario.

Le plus jeune est né il y a soixante et un ans dans un petit village de Lombardie, Almenno San Bartolomeo. Bergame n'est pas loin, mais c'est encore plus rapide de franchir le Brembo, puis de remonter la vallée qui, pour les Lombards eux-mêmes, incarne tout ce que leur région a d'archaïque : la Val Brembana. Son nom de baptême est Pasquale, sans doute en mémoire de son grand-père, originaire de Brindisi, et son second prénom Claudio, peut-être parce que cela sonne plus actuel. Son nom de famille est Locatelli, comme à peu près tout le monde dans les environs. Plus tard, il deviendra Mario, comme tout le monde là aussi.

Quand il fait ses premières armes, Pasquale Locatelli est encore un jeune homme de vingt ans. Ses incursions dans la partie la plus riche

de Lombardie, entre Milan et Vérone, sont l'occasion de voler des voitures, de grosses cylindrées. Il travaille avec des gens de Milan qui ont grandi au sein de la *ligèra*, la vieille criminalité organisée milanaise, dont les chansons en dialecte sont toujours aussi populaires. Pourtant, le Bar del Giambellino, qui inspira une célèbre chanson à Giorgio Gaber, et le Palo della Banda dell'Ortica qu'évoque Enzo Jannacci dans un autre air fameux appartiennent à un passé qui ne suscite plus que de la nostalgie. La ville est devenue un théâtre de guerre, l'extrémisme politique et la petite délinquance se confondent et se mêlent parfois, le nombre de vols à main armée et d'enlèvements augmente de façon vertigineuse, on compte en moyenne cent cinquante morts par an. Renato Vallanzasca, Francis Turatello dit Face d'Ange et son ancien bras droit Angelo Epaminonda deviennent des vedettes du crime, et, tandis que certains sont promis à la prison à vie pour homicide et autres délits graves, il peut, lui, tranquillement poursuivre sa route.

Locatelli le comprend. Il comprend que le crime qui paie n'est pas celui des exaltés comme dans les années soixante-dix. Il se concentre désormais sur les « services » destinés à quiconque a besoin de revendre des voitures volées. Il tisse un réseau de contacts qui va de l'Autriche à la France, il apprend les langues étrangères et finira par en connaître quatre. Il raisonne déjà comme un entrepreneur qui se projette vers la scène internationale. Les affaires illégales sont des affaires comme les autres, il faut être sérieux et prévoyant. Une paix trompeuse s'installe à Milan, un climat à la fois pétillant et moelleux, comme la nourriture et les cocktails alors en vogue. L'homme qui se fait appeler Mario et qu'on surnommait également Diabolik comprend qu'un nouveau marché s'ouvre là où il y a de plus en plus d'argent et un désir insatiable de prendre du bon temps. Il y a la mode et le design, il y a les chaînes de télévision privées, de nouveaux entrepreneurs qui émergent et des fils à papa aux poches bien remplies. Dans la ville et la région les plus riches d'Italie, la coke est un vice que plus de personnes qu'ailleurs peuvent se payer. Devançant son époque, Locatelli se précipite sur une marchandise qui, une fois achetée, réclame encore plus de marchandise. À cause de ses trafics passés, il a fait l'objet d'une condamnation qui lui vaut un régime de liberté surveillée et ce sont les restrictions à ses possibilités de déplacement qui le poussent à opter pour la cavale. Il s'efforce d'augmenter sa fortune là où il sait qu'il trouvera facilement de nouveaux clients : sur la Côte d'Azur. Il s'installe dans une villa de Saint-Raphaël, plus exclusive et tranquille que Saint-Tropez, la localité voisine. Tout le monde le connaît sous le nom d'Italo Salomone et chacun s'occupe de ses propres affaires, comme il est d'usage parmi ces riches propriétaires. Ils ignorent que la police le traque depuis

qu'elle a saisi à l'aéroport de Nice une valise provenant de Colombie et contenant de la cocaïne cachée dans le double fond. Du reste, Pasquale Locatelli a déjà été condamné respectivement à vingt et à dix ans de réclusion par deux tribunaux de la région, mais les verdicts ont été prononcés par contumace. Italo Salomone est un Italien comme tant d'autres, qui profite du beau temps et mène une vie insouciante. Jusqu'au jour où, après trois ans de recherches, les flics parviennent à l'arrêter dans sa villa et mettent la main sur quarante et un kilos de cocaïne colombienne.

Nous sommes en 1989.

À la même période, Bebè retape une vieille mesure à Valsecca, au pied des Alpes bergamasques, à une demi-heure de route de Brembate di Sopra, dernière adresse italienne de Locatelli. Ce choix n'a pas été dicté par un besoin de tranquillité ni par le goût du climat montagnard. Il s'agissait de convertir l'endroit en raffinerie d'héroïne blanche, la plus précieuse et la plus rare, qui occupe toujours une niche sur le marché américain et peut servir de monnaie d'échange avec les narcos. D'après le repentir Saverio Morabito, ancien parrain en vue de la 'ndrangheta à Milan, à la fin des années quatre-vingt ces derniers proposaient vingt-cinq kilos de cocaïne colombienne très pure en échange d'un kilo d'héroïne blanche bergamasque.

Bebè, de son vrai nom Roberto Pannunzi, est romain, de mère calabraise. Il a aujourd'hui plus de soixante ans, il a été salarié d'Alitalia et a émigré très jeune au Canada, comme beaucoup de Méridionaux dans ces années-là. Là-bas, les Calabrais travaillaient dur : bâtiment, transports, déchets, restauration. Mais la présence massive d'immigrés est également exploitée par les puissants maîtres de Siderno. En peu de temps, Antonio Macrì, dit U Zi', l'Oncle, avait réussi à contrôler le trafic de drogue au Canada en tissant également d'excellents rapports avec la branche américaine de Cosa Nostra. À la suite de son assassinat en Calabre en 1975, une première guerre éclate au sein de la 'ndrangheta, mais l'empire économique-financier qu'il a bâti outre-mer n'est pas entamé. Macrì a fondé et acheté des entreprises commerciales en tous genres, surtout dans l'import-export, ce qui lui a permis de se forger de très bons contacts dans les ports les plus importants. Dans les années quatre-vingt, la police canadienne considère l'organisation qu'il a laissée à ses héritiers comme le clan calabrais le plus fort du pays. À Toronto, Roberto Pannunzi redécouvre ses origines maternelles précisément grâce à Antonio Macrì. Zi' 'Ntoni apprécie ce jeune homme à l'épaisse crinière noire, au visage rond et au regard fier. Il est respectueux, Roberto, et surtout il est fidèle. Il accompagne le parrain et apprend la leçon. Ambitieux, il obéit non pas comme un domestique, mais comme quelqu'un qui sait qu'ainsi il apprendra. Il garde le silence et hoche la tête, car il

veut progresser pour devenir un jour le chef. À la même période, il rencontre à Toronto Salvatore Miceli, un Sicilien, l'homme de Cosa Nostra chargé du trafic de stupéfiants. Ils deviennent amis, puis *compari*, associés.

À travers Miceli, Pannunzi reçoit de Cosa Nostra de l'héroïne raffinée à Palerme et il la fait transporter à Siderno, d'où la cargaison part en bateau, cachée parmi des carreaux de porcelaine, en direction de Toronto. Là, Vincenzo et Salvatore Macrì, les neveux de Zi' 'Ntoni, l'attendent.

Pannunzi devient de plus en plus habile. Il ne se contente plus de la came que ses premiers contacts lui procurent. Il veut le meilleur rapport qualité-prix et il l'obtient, voilà pourquoi il plaît. Il se sert des relations d'Antonio Macrì pour rencontrer ses principaux fournisseurs, à qui ce nom communique une impression de sérieux et de sécurité. Seul, jamais il n'aurait pu approcher le gotha de l'héroïne, et il apprend à exploiter les relations que possède Macrì dans les ports du monde entier. Si un groupe n'arrive pas à trouver un contact, Roberto le lui fournit. Il se met à la disposition de tous, organise les envois, fait acheminer les cargaisons dans des endroits de la planète où l'héroïne ne parvenait pas. Et, quand les groupes lui réclament de meilleurs produits à des prix inférieurs, il contacte des spécialistes en mesure de résoudre le problème. C'est lui qui introduit la *cosca* sicilienne des Alberti auprès des Marseillais, lesquels envoient un de leurs chimistes à Palerme pour mettre sur pied une raffinerie d'héroïne.

Quand Pasquale Marando, le parrain de Platì chargé du trafic de drogue dans le nord de l'Italie, doit prendre le maquis, c'est encore Roberto qui proposera de servir d'intermédiaire entre les familles de Marina di Gioiosa Jonica et celles de Platì, le cœur de la 'ndrangheta de l'Aspromonte. C'est quelqu'un qui unit, pas quelqu'un qui divise. Tel est l'objectif principal de Pannunzi.

Pour consolider un peu plus ses liens avec ceux qui le financent, de retour en Italie Bebé épouse Adriana Diano, l'héritière d'une des familles les plus en vue de Siderno. Ils se sépareront bien vite, mais le mariage et le sang mêlé sont plus forts qu'un simple contrat. À Rome, il gère officiellement une boutique d'habillement. Il a le sens de l'humour, Roberto : il baptise sa boutique Il Papavero, Le Pavot, en hommage à sa collaboration avec les plus importants trafiquants d'héroïne turcs. En réalité, il est au service des *cosche* calabraises. Après avoir exploité les contacts d'Antonio Macrì, Bebé s'affranchit de sa tutelle et grandit. Il faut réinvestir dans le trafic de drogue l'argent que la 'ndrangheta a récolté grâce aux enlèvements. Roberto est prêt. Il sait où il doit le placer.

L'homme du Sud et l'homme du Nord suivent des lignes spatio-temporelles parallèles, qui ne se croisent donc jamais. Ou peut-être se

croisent-elles, mais il n'en existe aucune preuve. Locatelli a un peu d'avance, mais pas parce qu'il s'est lancé dans les affaires plus près de Milan, depuis toujours la meilleure place de deal pour la cocaïne, car la géographie de base ne compte guère quand on se déplace sur un échiquier planétaire. Non : si le Bergamasque est la bonne personne au bon moment, c'est plutôt parce qu'il est son propre patron, qu'il est libre de choisir les nouveaux investissements et qu'il est seul responsable des risques qu'il prend. Pannunzi, lui, ressemble plus à un cadre dirigeant recruté par un grand holding. Il faut partir à la conquête de nouveaux marchés, mais avec prudence : sans perdre de parts sur son marché d'origine ni mettre en péril un seul centime d'un chiffre d'affaires colossal. Se fonder sur l'expertise des Calabrais en matière de trafic d'héroïne et en profiter au maximum pour lancer celui de la coke, telle est la grande trouvaille qui permet à un excellent manager de convaincre sa hiérarchie. Puis Pannunzi passe à la mise en œuvre : pour trouver la mesure, il contacte Morabito et surtout une *'ndrina* bien implantée en Lombardie, les Sergi de Platì ; enfin, il fait venir de France les meilleurs chimistes, cette fois encore deux hommes des Marseillais qui avaient déjà travaillé pour Cosa Nostra et peuvent garantir l'excellence du produit.

Tandis que Pannunzi pose les bases d'une joint-venture de la coke, Locatelli est jugé pour trafic de drogue international et purge une peine de dix ans de réclusion à la prison de Grasse. De sa cellule, il ne voit qu'un angle de l'agréable paysage qui s'étend sous la colline de la vieille ville qu'on appelle « la capitale mondiale des parfums » et il ne peut que deviner la mer qui baigne Cannes. Mais il n'en a pas besoin : Diabolik est un homme qui pense et agit vite. Il se casse un bras. Il faut l'hospitaliser, mais les Français ne sont pas stupides, ils soupçonnent l'accident de ne pas être fortuit. Par précaution, ils ne l'envoient pas à Nice, mais à Lyon, à près de cinq cents kilomètres de distance, loin de la côte qu'il a arpentée centimètre par centimètre. Le détenu descend du fourgon cellulaire et se dirige vers l'hôpital. Au bout de quelques pas, trois hommes armés et masqués surgissent, ils désarment les agents qui escortent le prisonnier et disparaissent avec lui en un éclair. C'est la fin d'une époque. On perd la trace de Locatelli, qui passe la frontière avec l'Espagne et devient Mario. Mario de Madrid. Le correspondant des narcos colombiens en Europe, propriétaire d'une flotte de navires destinée au trafic international de cocaïne.

L'entrepreneur et le manager convergent vers un même point. Ce sont des pionniers, des hommes qui créent à partir de rien une figure jusqu'alors inexistante dans le trafic de drogue : le broker. Ils mettent en relation les quatre coins du monde. Istanbul, Athènes, Malaga,

Madrid, Amsterdam, Zagreb, Chypre, États-Unis, Canada, Colombie, Venezuela, Bolivie, Australie, Afrique, Milan, Rome, Sicile, Pouilles, Calabre. Ils alimentent un mouvement perpétuel, tissent un réseau étroit et dense, une pelote emmêlée qui ne révèle qu'à un regard attentif l'insaisissable mobilité de leurs marchandises. Ils deviennent richissimes et permettent à ceux qui s'adressent à eux de s'enrichir également. Toujours en action, ils ont sans cesse besoin de trouver de nouveaux canaux. Leur vie ressemble de plus en plus au dessin qu'on trace en reliant des points numérotés, celui qu'on arrivait à faire, quand on était enfants, dans les rares moments où nos parents abandonnaient leur magazine avec un stylo à l'intérieur : on ne pouvait admirer le schéma qu'à la fin, une fois tous les points reliés. Il se passe la même chose avec Pasquale Locatelli et Roberto Pannunzi. Leurs trafics apparaissent seulement lorsqu'on observe les points qu'eux-mêmes ont su mettre en relation. Car ceux qui font circuler la drogue redessinent le monde.

Le monde est redessiné à partir d'une différence que personne n'a choisie à froid, une innovation qui, si on l'avait suggérée au départ, aurait été rejetée. Aucune organisation criminelle ne se serait jamais montrée prête à concéder une part substantielle des profits et à confier un rôle subalterne ou marginal à quelqu'un qui n'en est pas membre. Le parcours est progressif, le pas décisif est franchi simplement parce qu'il faut le franchir. Ou plutôt, à un certain point, parce qu'il a fallu le faire.

Mario de Madrid a gagné la confiance des Colombiens, qui sont alors au sommet de leur puissance. Il se déplace accompagné d'un garde du corps et d'une secrétaire personnelle, l'exemple de Pablo Escobar lui a appris à ne jamais dormir plus de deux nuits consécutives au même endroit et il change de téléphone portable aussi souvent que les gens normaux changent de chaussettes. Mais il n'appartient ni au cartel de Medellín ni à celui de Cali. Ce qui se révèle être un avantage, pas seulement pour lui-même, mais aussi pour ceux qui ont le monopole de la coke et qui, en Colombie, commencent à se livrer une guerre sans merci, marquant le début d'un lent déclin.

Bebè Pannunzi s'est associé aux familles de Siderno et de Platì, il l'a même fait par le sang et par la descendance, mais il ne s'est jamais affilié à une *cosca*. Ce n'est pas un homme de la *'ndrangheta*, ni un camorriste ou un mafieux. Il réunit plusieurs groupes différents au sein d'une même société d'investissement. Calabrais, Siciliens, groupes installés dans le Salento et d'autres encore. Il crée une joint-venture de la drogue en mesure d'avoir plus de contacts et un pouvoir de négociation supérieur à celui qu'aurait un clan isolé. Une organisation stratifiée, une forme d'association solide et une division nette entre

postes de commandement et responsabilités subalternes. C'est un broker habile, qui parvient à échauffer facilement des opérations financières énormes et à déplacer des quantités de drogue ingérables pour une seule *cosca*. Sans cette nouvelle figure, l'achat de coke aurait continué à fonctionner suivant l'ancienne méthode : la famille mafieuse envoie un homme de confiance en Amérique latine, elle paie d'avance une partie de la cargaison, laisse quelqu'un comme gage entre les mains des narcos, au risque de le faire tuer si quoi que ce soit va de travers et empêche le paiement. Puis elle contacte un intermédiaire qui se charge du transport.

Pannunzi change toutes les règles du jeu. Il s'installe en Colombie. Au contact des *'ndrine*, il a appris ce qu'il devait apprendre, il sait que l'heure est venue de montrer l'exemple, de transmettre cet enseignement. Il initie au métier son fils Alessandro, qui épouse la fille d'un parrain de Medellín. Au téléphone, on l'appelle Miguel et il parle espagnol pour brouiller les pistes, au cas où des oreilles indésirables seraient à l'écoute. Sa fille Simona se fiance avec Francesco Bumbaca, qui deviendra le bras droit de son beau-père. On surnommera Francesco Joe Pesci ou Il Finocchietto, Petit Fenouil. Au début des années quatre-vingt-dix, Pannunzi exploite la puissance des cartels colombiens, qui ont transformé la jungle de leur pays en territoire semé d'aéroports privés. La *'ndrangheta* a bien besoin d'un avion cargo pour les vols intercontinentaux, Bebè lui en procure un.

Il peut du reste se permettre d'avoir sa propre flotte pour transporter la marchandise blanche. Il recueille des millions d'euros en provenance des différentes organisations. Il se porte personnellement garant auprès des cartels, obtenant ainsi de gros rabais sur les quantités achetées. Il est garant du transport et de la livraison à bon port de la marchandise. Il sait aussi qui la prendra en charge quand la coke arrivera à destination. Plus il y a de partenaires, plus le prix au kilo est bas. Il répartit les pertes dues aux saisies. Il peut même se permettre de surveiller la qualité. Il voyage, prend des contacts et rencontre des clients. Partout. Il cherche des investisseurs et des capitaux, puis il s'occupera lui-même de choisir où et comment acheter au coup par coup. Il choisit de bons transporteurs, des côtes sûres, des villes où stocker la drogue.

Locatelli agit symétriquement. Lui qui est plus proche des fournisseurs conserve sa base en Europe, ce qui lui permet d'être facilement en contact avec les clients. Il traite avec tout le monde : les familles de Bagheria et de Gela, en Sicile, les *'ndrine* de San Luca et de Platì, les clans les plus puissants de la zone nord de Naples. Et il négocie tous azimuts, fidèle à son instinct d'entrepreneur : la coke et plus encore le blanchiment constituent le noyau dur de ses affaires, mais il serait stupide de ne pas profiter pleinement de la proximité de

l'Afrique du Nord, en transportant du haschisch à travers le détroit de Gibraltar, un des piliers de sa puissance navale. En outre, il fait appel à de vieilles connaissances et puise dans son expérience pour mettre sur pied un réseau international qui écoule des voitures volées. Mais ce sont les événements en cours dans un pays plus éloigné que la péninsule Ibérique qui permettent à Mario de Madrid de franchir un pas supplémentaire. Il est l'un des premiers à entrevoir les possibilités illimitées qu'offre la situation de tension et de guerre en ex-Yougoslavie. Drogue, armes, argent : c'est à partir de ces trois éléments qu'il peut faire avancer les affaires, les faire rebondir d'Espagne en Amérique, d'Amérique aux Balkans, avec des échos en Italie, des escales en Afrique et ainsi de suite.

Le Bergamasque structure lui aussi ses affaires comme une entreprise familiale, dont la direction n'est élargie qu'à quelques rares collaborateurs de confiance. Famille proche et salariés à maintenir en permanence sous pression et sous surveillance, hiérarchie inamovible, omerta. Bien que n'ayant aucun lien historique avec quiconque, l'entreprise bergamasque prend de plus en plus les traits d'une organisation mafieuse et, dans le même temps, elle se dote aussi de son invincible imperméabilité. Mais le mode de fonctionnement des mafias n'est rien d'autre qu'une déclinaison particulière du modèle entrepreneurial dominant en Italie. Comme pour les mafieux au sens strict du terme, le mélange de sentiments et d'affaires risque donc de constituer son talon d'Achille. En 1991, les carabinieri découvrent que, lorsqu'il est de passage en Italie, Locatelli séjourne chez sa compagne Loredana Ferraro à Nigoline di Corte Franca, un village proche de Brescia. Ils sont prêts à le prendre au piège, mais Diabolik monte dans une voiture et démarre à toute vitesse, faisant des vagues de Franciacorta le décor inédit d'une poursuite hollywoodienne et échappant ainsi à la capture. Loredana est toujours sa compagne et, de même que leurs deux enfants, elle partage avec lui un destin et des intérêts communs : une décennie plus tard, elle sera à son tour arrêtée en Espagne, dernier membre du réseau de Mario à finir entre les mains de la justice.

Des hommes comme Bebè et Mario, mais aussi les parrains qui ont tété les règles ancestrales de la famille en même temps que le lait maternel, se sont souvent révélés vulnérables précisément à cause d'une relation féminine. Ce ne sont pas les femmes qu'on achète pour une nuit qui les mettent en danger, une marchandise comme une autre dont ils peuvent s'offrir les meilleurs échantillons. Ce sont celles auxquelles ils s'attachent, avec lesquelles ils créent un rapport de confiance. Le pion qui, à un certain moment, semble pouvoir mener à Pannunzi se prénomme Caterina. Ce n'est pas une fille quelconque, sensible au charme de l'homme d'affaires d'âge mûr et impressionnée

par son pouvoir, du reste Bebè ne se serait jamais montré disposé à partager la substance réelle de sa vie avec une partenaire n'offrant pas toutes les garanties d'une vraie complice. Caterina Palermo a un pedigree rassurant : c'est la sœur d'un mafieux appartenant à la même *cosca* que Miceli. Les enquêteurs découvrent qu'elle a réservé une place sur un vol Madrid-Caracas et ils se mettent à la suivre. Une fois qu'elle a atterri dans la capitale vénézuélienne, Caterina gagne une localité à la frontière avec la Colombie, le pays où son compagnon est alors installé. Le rendez-vous amoureux était fixé là et pourtant, peut-être prévenu par un informateur, Pannunzi ne s'y présente pas. La femme et les policiers rentrent en Italie sous l'emprise, pour une fois, d'un même sentiment : la déception.

Le broker du Nord et celui du Sud sont les Copernic et Galilée du commerce de la cocaïne. Avec eux, les affaires se mettent à tourner différemment. Avant, c'était la coke qui gravitait autour de l'argent. À présent, c'est l'argent qui est entré dans l'orbite de la coke, aspiré par son champ gravitationnel. En suivant leur trace, j'ai l'impression de feuilleter un manuel dont la portée coïncide avec le rayon d'action des deux hommes. Mario et Bebè possèdent toutes les qualités du broker gagnant. En premier lieu des ressources financières illimitées, indispensables pour pouvoir dicter aux autres ses conditions. Et puis de formidables capacités d'organisation. Une vision ample et le souci du détail. Ce sont tous deux d'excellents négociateurs, qui ont appris à résoudre les problèmes. Ils garantissent un approvisionnement à tous ceux qui peuvent payer et savent s'attirer leurs bonnes grâces. Ils ont compris qu'ils valaient mieux rester à l'écart des choix politiques, du recours à la violence et des exécutions programmées. Ils veulent uniquement faire circuler la matière blanche et, dans ce but, ils ont besoin d'argent et de bonnes relations, c'est tout. Les groupes criminels, souvent rivaux, leur offrent cette liberté parce qu'ils leur font gagner de l'argent.

Enfin, ils ont du flair, une qualité qui ne s'achète pas et qui n'a donc pas de prix. On naît avec et ils possèdent tous deux une dose de flair bien supérieure à la moyenne. Le flair vient d'abord de l'empathie, c'est la capacité à se mettre à la place de la personne qu'on a en face de soi, à en deviner les habitudes, les points faibles, les résistances. Pour Mario et Bebè, le client est un livre ouvert. Ils savent où frapper, ils savent comment le convaincre. Ils savent que s'il hésite, c'est qu'il est temps de pousser ; s'il se montre trop sûr de lui, alors il faut lui rappeler qui est aux commandes. Ils passent d'une langue à l'autre, d'une culture à l'autre avec désinvolture, ils absorbent tout, se transforment et deviennent des citoyens de la partie du monde où ils se trouvent. Ils savent se présenter en simples intermédiaires ou faire

montre d'autorité, de charme et de sympathie. C'est ça, le flair : connaître la nature des hommes et savoir la manipuler.

Mais le flair est aussi prévoyance. Si les brokers financiers s'étaient inspirés des brokers de la coke, sans doute ne se seraient-ils pas écrasés contre le mur en béton de la crise. Pannunzi et Locatelli ont pressenti que l'héroïne cesserait bientôt d'être un bien de grande consommation. Ils l'ont compris alors même que le monde entier en consommait par tonnes entières, et que les mafias italiennes investissaient tout ce qu'elles avaient dans le marché de l'héro. La cocaïne envahirait le monde et elle serait plus sournoise, plus difficile à arrêter : eux, ils étaient là et ils y étaient avant les autres.

En deux occasions, la police réussit à les alpaguer, mais les deux brokers trouvent toujours le moyen de résoudre ce problème-là aussi. Ils ne commanditent pas d'homicide. Ils ont beaucoup d'argent, ils sont capables de se défendre et ne laissent jamais de preuves. Ils fuient l'attention des médias, seuls quelques journalistes les connaissent, ce sont des spécialistes, qui savent qui ils sont et quelle est leur importance réelle. Et, quand ils sont remis en liberté, l'opinion publique ne s'en indigne pas.

1994 pourrait être considérée comme leur *annus horribilis*. Pourtant, le cyclone qui les balaie n'est pas assez puissant pour les déraciner. En janvier, Pannunzi est arrêté à Medellín, où il vit depuis quatre ans. Et le million de dollars que Bebè offre aux policiers ne lui permet pas de conserver la liberté. C'est un scandale : ils refusent. Bebè reste incarcéré en Colombie dans l'attente de son extradition vers l'Italie, qui intervient en décembre.

Dans le même temps, une maxi-opération conjointe entre plusieurs polices internationales, dont la DEA et le FBI, portant le nom sans équivoque d'opération Dinero, entre dans sa dernière phase. D'après les documents de la DEA, l'opération lancée deux ans plus tôt a permis l'arrestation de cent seize personnes en Italie et en Espagne, aux États-Unis et au Canada. À l'issue des décomptes, il s'avère qu'on a saisi au total, en Europe et en Amérique, quatre-vingt-dix millions de dollars en espèces et une quantité incroyable de cocaïne : neuf tonnes. Le 6 septembre 1994, Locatelli dîne chez Adriano, un célèbre restaurant de la capitale ibérique, entouré de ses proches : sa secrétaire suisse Heidi, qui voyage comme lui avec de faux papiers, et son bras droit en Italie, l'avocat Pasquale Ciola, originaire des Pouilles. Domenico Catenacci, le substitut du procureur de Brindisi, est lui aussi assis à leur table. Peu avant, il avait envisagé d'entrer en politique, mais il y a renoncé au dernier moment et s'est installé à Côme. La ville lombarde est le théâtre d'un événement inédit : les deux magistrats qui doivent occuper cette fonction finissent l'un après l'autre par être

accusés d'association de malfaiteurs. Catenacci est suspendu de ses fonctions, mais lors du procès il parviendra à démontrer qu'il ignorait qui était Pasquale Locatelli et sera innocenté. Mario est arrêté et incarcéré dans une prison madrilène. Outre la liberté, il perd aussi quatre navires de sa flotte remplis de drogue et d'armes qui étaient déjà prêts à voguer vers les côtes croates, ainsi que beaucoup d'autres morceaux de son empire.

Dinero est un succès spectaculaire, dont se vantent de part et d'autre de l'océan aussi bien le directeur de la DEA que le ministre italien de l'Intérieur. Deux ans d'enquête et d'opérations ultrasecrètes. Des agents infiltrés sur les deux continents et, en guise d'appât principal, une banque ouverte spécialement dans une île des Caraïbes, Anguilla, un paradis fiscal fait pour blanchir l'argent sale. Une vraie banque, dûment enregistrée, avec un siège social élégant, des employés sérieux qui peuvent accueillir les clients dans toutes les langues et dont les compétences sont indiscutables. Mais une banque entièrement contrôlée par la DEA. RHM Trust Bank propose des taux d'intérêt qui font rêver, en priorité aux clients les plus riches. Les Colombiens se laissent tenter. Un analyste financier de la DEA parvient à entrer en relation avec Carlos Alberto Mejía, dit Pipe, un narcotraffiquant lié au cartel de Cali qui organise les livraisons vers l'Europe et les États-Unis, et il lui présente les états de service de RHM Trust Bank. Celle-ci est installée dans un paradis fiscal britannique, une garantie de sérieux, on peut facilement s'y rendre et elle est très compétitive. Les narcos sont habitués à une vie de luxe, à l'argent qui va et vient telles les pluies tropicales. Mejía aime en particulier le dépenser pour assouvir une passion traditionnelle de sa terre natale : les chevaux. Les chevaux paso fino sont une race colombienne autochtone qui remonte à l'arrivée des Espagnols chevauchant d'énormes bêtes inconnues, ce qui leur conférerait aux yeux des Indiens une aura de dieux intouchables. À l'époque où règnent les rois de la cocaïne, le plus beau et le plus célèbre s'appelle Terremoto de Manizales, propriété du frère de Pablo Escobar. Mais, au moment où l'infiltré de la DEA contacte Carlos Alberto Mejía, un groupe ennemi enlève Terremoto et tue son jockey. Quelques jours plus tard, ils abandonnent dans les rues de Medellín le cheval qu'ils ont castré par vengeance. Ils savaient que la castration provoquerait une douleur plus atroce que la mort de nombreux hommes et qu'elle porterait un coup terrible à l'image des Escobar. Mais ce n'était pas assez. D'après la légende qui circule en Colombie, Terremoto aurait été utilisé pour faire naître seize ans après sa castration un cheval identique, cloné aux États-Unis par un laboratoire spécialisé.

Mejía possède lui aussi une écurie de précieux paso fino, ainsi qu'une collection d'œuvres d'art à laquelle il semble cependant moins

attaché. Il décide de confier trois de ses tableaux à des intermédiaires de la banque : un Picasso, un Rubens et une œuvre de Joshua Reynolds, le peintre anglais du dix-huitième siècle. Les experts qui pourront les admirer après leur saisie estimeront leur valeur à quinze millions de dollars. Mais le vrai business, c'est le blanchiment. Pour commencer, il y aurait à placer presque deux millions et demi de dollars provenant du trafic de drogue en Italie, de l'argent transitant par un homme de confiance de l'associé italien de Mejía qui opère en Espagne et en Italie.

C'est ainsi que les agents de la DEA se retrouvent soudain, sans l'avoir prévu, sur les traces de Pasquale Locatelli. L'objectif était de frapper l'organisation de narcotrafic alors la plus puissante du monde, le cartel de Cali. Mario de Madrid jaillit de nulle part. Pourtant, son organisation et lui se révèlent incroyablement difficiles à dénicher. Pas le moindre appel téléphonique écouté. Des circuits de blanchiment si rapides qu'on n'arrive pas à en suivre les étapes. Précisément à cause de l'« associé italien », les enquêtes sont au point mort. Les policiers décident alors de lui coller aux basques un agent *undercover* pour le moins particulier. C'est un inspecteur du Service central opérationnel de la police italienne, doté d'une solide formation financière après des années d'enquêtes, mais qui n'a jamais travaillé sous couverture. Il est jeune, pas encore vingt-sept ans, et présente impeccablement. Il parle couramment plusieurs langues et connaît les méthodes de blanchiment les plus sophistiquées. C'est une femme.

C'est une trouvaille digne d'un film d'action hollywoodien, bien plus que ne l'était la poursuite dans les chemins d'un paisible vignoble de Vénétie. Là, dans le monde réel, il est bien rare de trouver de belles jeunes femmes en mesure de prendre une nouvelle identité sans se trahir. Au début, c'est précisément ce que se disent ses collègues américains, tandis que les Italiens ont eux aussi quelques doutes. Mais, en définitive, tout le monde mesure les nombreux avantages qu'offre le recours à une infiltrée. Et donc, après un cours intensif et personnalisé de la DEA, Maria Monti voit le jour : c'est une experte en finance internationale, en outre mue par un vif désir de gravir les échelons dans un monde avant tout masculin où la concurrence est acharnée. Maria Monti est aussi féminine que pleine de vie, aussi ambitieuse qu'innocente. Comme de nombreuses jeunes femmes d'aujourd'hui, elle est douée, plus douée que les hommes, et elle a très envie de se mettre à l'épreuve. Travailler avec elle est un vrai plaisir, dans plus d'un sens, pour ceux avec qui elle entre en relation.

Si l'on veut bâtir une fiction solide ou s'approcher le plus près possible de la perfection, il y a une règle de base : s'appuyer sur ce qu'une personne supposée devenir quelqu'un d'autre possède en propre. Maria Monti ressemble à la policière qui a conquis la

confiance et le respect de ses collègues, comme si elle en incarnait la face obscure. Les qualités essentielles et les ressources d'une personne demeurent inchangées, indépendamment de l'usage qu'elle veut en faire. Et puis il y a le choix. On ne le fait presque jamais à un instant précis et en toute lucidité. Mais on le fait. Et ce choix conditionne tout, il met en circulation les sucres du désir, il alimente le sang, devient métabolisme. Ici, tout est pour de faux. Le cœur caché sous la veste moulante des tailleurs de marque continue à renfermer la forme de courage la plus périlleuse qui soit : celle qui est nourrie par la curiosité, par l'indomptable volonté de comprendre, qui ne se décourage jamais, pas même devant l'inconnu ou l'imprévisible.

Maria est propulsée dans un tourbillon de vols en classe affaires, de transferts en taxi ou en voiture de luxe, d'hôtels et de restaurants pour privilégiés. La dimension irréaliste de cette vie atténue son anxiété. Le risque est qu'elle s'y attarde un peu trop et qu'elle baisse la garde, distraite par les innombrables nouveautés et par le confort, alors qu'elle devrait tout gérer avec l'indifférence d'une professionnelle. Mais ça n'arrive pas. L'infiltrée n'oublie pas une seule seconde qu'elle est seulement l'avant-garde d'une équipe qui répond à ses signaux à travers le GPS caché dans sa mallette de fonction, prête à voler à son secours en cas de nécessité. Mais le danger qu'elle court demeure bien réel. Les premiers qu'elle doit contacter sont les narcos, des gens habitués à recourir impunément à la violence. Et pourtant, loin de sa vie et de ses proches, contrainte de parler anglais et espagnol, se glisser dans son rôle devient plus facile.

On surnomme l'immense port de Miami la « capitale mondiale des croisières ». À l'ombre des navires à sept étages de la Royal Caribbean et de la Carnival mouillent également des yachts que seule la carrure de ces monstres flottants parvient à redimensionner. Maria aurait dû conclure l'affaire dans un lieu plus fréquenté, mais ses clients sud-américains ne se manifestent pas. Alors quelqu'un l'accompagne jusqu'au port et la fait monter dans un yacht qui lève l'ancre. Elle est au milieu de l'océan, entourée d'hommes qui cherchent à l'impressionner avec leur transatlantique privé, l'agent qui l'attend à quai ne peut plus l'aider, elle ne doit désormais compter que sur elle-même. Tout ça est fantastique, admet-elle, mais moi je suis venue *for business, not for fun*, excusez-moi si ma mauvaise humeur persiste.

Locatelli est d'une autre trempe. Mario de Madrid aussi, la première fois qu'il reçoit Maria sur son yacht mouillant au large de la Costa del Sol, du côté de Marbella, où il s'est installé avec Loredana. Mais son naturel pragmatique mise autant sur le pouvoir de séduction et sur la capacité d'intimidation du luxe qu'il affiche que sur la discrétion absolue permise par son habitation flottante. Le broker expert veut examiner calmement cette jeune femme qui a su gagner, c'est

compréhensible, les bonnes grâces de ses partenaires colombiens. Maria le sait et, l'espace d'un instant, elle se sent comme nue, recourant alors à toute la compétence et la désinvolture dont elle est capable. Elle parle de taux d'intérêt, d'actions, de fonds d'investissement. Elle évoque les possibilités et les risques de la nouvelle économie, suggère quelques transactions pour profiter des taux de change. L'affaire est faite. Elle a persuadé le chef qu'elle était une interlocutrice valable, les livraisons d'argent à investir à travers la banque des Antilles peuvent donc se poursuivre à un rythme soutenu.

Pourtant, les moments de peur ne sont pas derrière elle. Le jour où elle reçoit une mallette contenant deux millions de dollars, Maria s'aperçoit que quelqu'un la suit. Elle ne peut prendre le risque de se faire braquer ou, pire encore, qu'on la surprenne alors qu'elle monte dans la voiture d'un collègue, comme c'était convenu. Elle ignore si le type derrière elle est un délinquant malintentionné qui l'a choisie par hasard ou si c'est une ombre qu'on a envoyée pour la surveiller. Alors elle arrête un taxi et fait le tour de la ville, de long en large, pendant des heures.

C'est paradoxalement en Italie qu'elle a le plus peur. À Rome, les rendez-vous sont fixés dans des lieux très fréquentés : l'Hotel Jolly, le bar Palombini dans le quartier d'Eur. Et si, par malchance, quelqu'un la reconnaissait et lui faisait signe, si quelqu'un l'appelait par son vrai nom ? Elle a été préparée à cette éventualité-là aussi : le cas échéant, elle doit réagir comme s'il s'agissait d'une erreur. Le regard ferme, un coup d'œil rapide, un instant de perplexité et c'est tout. Mais Maria n'est pas certaine de pouvoir conserver le sang-froid nécessaire. Parfois, une crainte plus sournoise la tарауде : il n'est pas tout à fait impossible que des informations sur son compte puissent venir de ses contacts. Le « factotum » qu'on appelle Polyphème est milanais, il a une allure d'employé négligé et son vrai nom est Mario Di Giacomo. Mais Maria doit négocier avec l'homme de confiance de l'organisation de Locatelli sur la place de Rome, Roberto Severa, un des éléments les plus importants de la bande de la Magliana, à qui Locatelli a confié de grosses sommes à investir dans une chaîne de supermarchés et dans d'autres commerces de la capitale. C'est lui qui l'arrose d'argent à blanchir au plus vite dans les Caraïbes : six cent soixante et onze millions huit cent mille liras plus cinquante mille dollars, puis deux tranches de trois cent quatre-vingt-dix-huit millions trois cent cinquante mille liras et trois cent soixante-neuf millions quatre cent cinquante mille liras, le tout en l'espace d'un mois et demi.

Mais le véritable pivot des affaires de Locatelli en Italie est un personnage à l'aspect rassurant d'avocat de province, Pasquale Ciola. Comme Bebè Pannunzi, Mario de Madrid a lui aussi renoué on ne sait trop quand avec ses racines et les avantages qu'elles procurent. Grâce

à Ciola, qui siège au conseil d'administration, il réussit à se servir d'une banque entière, la Cassa rurale e artigiana de Ostuni. Et, compte tenu de ses intérêts croissants dans les Balkans, il projette d'acheter la banque ACP de Zagreb avec l'aide de l'avocat de Brindisi. Les Pouilles sont la région d'Italie la plus proche de l'autre rive de l'Adriatique. Pasquale Ciola a appris à tout faire avec la plus grande prudence. Pour rejoindre Locatelli en Espagne, il maquille le voyage en innocentes vacances familiales. Il fait monter son ex-femme et son fils dans sa Mercedes, s'arrête dans les meilleurs hôtels sur le parcours et traverse la péninsule Ibérique en multipliant les étapes de cet itinéraire « touristique » : Malaga, Costa del Sol, Alicante. Ce n'est qu'au bout de quatre jours qu'il prend l'autoroute vers Madrid afin d'arriver à l'heure du dîner au restaurant Adriano.

C'est là que se termine la mission de Maria et de ses collègues qui ont suivi l'avocat pas à pas jusqu'à ce moment tant attendu. Locatelli se présente en personne avec un sac qui contient cent trente millions de lires en espèces. Pourtant, passé le jour où on les honore tels des héros dans tous les bulletins d'information, l'adrénaline cède la place à la fatigue, on retourne à la normalité, à l'oubli, et les policiers italiens se demandent si le coup qu'ils ont réussi à infliger à Locatelli sera bel et bien décisif. Ils savent qu'il possède encore au moins cinq autres grands navires en Croatie, à Gibraltar et à Chypre, des biens qui se sont révélés intouchables. Son patrimoine demeure impossible à estimer. De sa prison madrilène, il a continué à téléphoner partout, gérant tranquillement ses affaires et faisant sienne la phrase de Maurizio Prestieri, un parrain de la camorra, qui a dit d'une autre prison espagnole qu'elle ressemblait à « un village du Club Med ». La seule chose qui pourrait peut-être affaiblir son empire serait un régime de réclusion qui le maintienne pour de bon à l'écart.

De nouveau, les vies de Locatelli et de Pannunzi semblent se répondre, comme dans un jeu de miroirs ou un théâtre d'ombres chinoises. Ironie du sort, ils réussiront tous les deux à s'enfuir de la prison la plus stricte d'Europe pour les mafieux et les trafiquants de drogue : la prison italienne. Une fois transféré en Italie, Bebè est remis en liberté : il y a prescription. En 1999, il est de nouveau arrêté pour association mafieuse et, durant une période d'arrêts domiciliaires pour raisons de santé, il fait la même chose que Diabolik dix ans plus tôt : il s'échappe d'une clinique romaine, mais sans l'aide d'un commando armé. Comme Mario, il choisit l'Espagne pour se cacher : le pays est alors en plein boom immobilier, c'est l'endroit idéal pour les narcotrafiquants du monde entier qui veulent se retrouver et acheter, acheter : acheter du béton et des tonnes de coke.

En Italie, il conserve un solide réseau qui gravite autour de Stefano

De Pascale, un homme autrefois lié à la bande de la Magliana, comme l'associé romain de Locatelli. Chaque fois que je passe via Nazionale, j'y repense, car c'est précisément là que l'agence Top Rate Change, partenaire de l'organisation, convertissait en dollars et en autres devises les millions de lires que De Pascale gérait pour le compte de Pannunzi. De Pascale était le conseiller de Pannunzi, il ne se contentait pas d'exécuter ses ordres, il lui fournissait aussi des avis et des suggestions, en plus de tenir la comptabilité et de s'occuper des rapports avec les clients et les fournisseurs. L'homme que je connaissais surtout sous le nom de Spaghetto était la *longa manus* de Bebè à Rome, c'est à lui que les *cosche* calabraises qui faisaient des affaires avec Pannunzi pouvaient s'adresser en cas de besoin.

En janvier 2001, alors qu'un mandat d'arrêt international a été lancé contre lui, Bebè rentre en Colombie, où il achète une villa pourvue de tout le confort possible. Un choix significatif : on ne se contente pas d'exhiber sa richesse, on affirme qu'on vient d'entrer dans la société des hommes qui peuvent se payer les biens les plus raffinés et prestigieux. Il contacte les narcotrafiquants et s'aventure dans les campagnes où on cultive la coca, il visite les lieux où celle-ci est raffinée. Que son mouvement perpétuel ne rencontre aucun obstacle ne l'incite pas à baisser la garde, en Colombie aussi il choisit ses collaborateurs avec le plus grand soin. Il sait par expérience que le monde est à présent un seul et unique lieu, et que nulle part il ne peut s'autoriser la moindre imprudence.

La force de Pannunzi réside dans l'impénétrabilité absolue de son système. Tout son réseau criminel opère en utilisant des précautions et des codes tels que les enquêteurs ont le sentiment de se heurter à un mur. Comme on peut le lire dans les documents de l'enquête Igres menée par la DDA de Reggio de Calabre, Bebè « ne commet jamais la moindre erreur, il ne fait aucun "faux pas", jamais un vrai nom, une adresse, un lieu de rendez-vous évoqué clairement au cours d'une des très nombreuses conversations ; toujours des circonvolutions, des métaphores, des images, des noms de code pour désigner les amis, les horaires et les lieux. La plus grande prudence et beaucoup d'attention, surtout, dans l'échange des coordonnées téléphoniques, indispensables afin de garder le contact : de véritables codes "à clé" imaginés par les suspects à cette fin, jamais un numéro de portable dicté "en clair", toujours des chiffres à première vue sans signification ».

Pour connaître Roberto Pannunzi, il faut se plonger dans l'entrelacs indémêlable de son langage. Ses hommes ont toujours des surnoms de couverture : le Gamin, le Blond, le Comptable, le Neveu, Lupin, le Long, l'Horloger, le Petit Vieux, le Petit Chien Gros Chien, le Teinturier, Coppolettone, la Souris, l'Oncle, le Parent de l'Oncle, le Frère du Parent, la Tante, l'Idiot, le Compère, Sang, Alberto Sordi, la

Fille, les frères La Culbute, le Mec, Miguel, l'Ami, le Goitre, le Seigneur, le Petit Bonhomme, le Géomètre. Des miroirs qui reflètent des pans de réalité tordue. Sachant qu'il est écouté, il communique les adresses, les noms et les numéros de téléphone de la façon la plus cryptée possible.

« 21.14 – 8.22.81.33 – 73.7.15. C'est des initiales, trois initiales, t'as compris ?

Puis à la ligne, tiret : 18.11.33. — K 8.22.22.16 – 7.22.42.81.22.K. 11.9.14.22.23. — : 18.81.33.9.22.8.23.25.14.11.11.25 — (+6). (+6), c'est le numéro.

Puis encore 11.21.23.25.22.14.9.11.21.11. Ça, c'est la ville.

Encore à la ligne, le numéro du bureau : +1, –2, (je sais pas s'il faut le zéro ou non) –3, –7, =, –7, +6, –3, +5, +3, +4. »

Parfois, en raison de cette extrême prudence, les affiliés eux-mêmes ont du mal à comprendre les messages. Mais ce sont des précautions indispensables. Pas moins de six hommes en fuite sont liés à ce réseau : Roberto Pannunzi, son fils Alessandro, Pasquale Marando, Stefano De Pascale, dit Spaghetto, Tonino Montalto et Salvatore Miceli, l'homme de Trapani.

Les numéros de téléphone sont transmis après application d'un code alphanumérique préétabli, les appels passés de cabines téléphoniques ou au moyen de cartes prépayées chaque fois différentes. On ne se présente jamais à un rendez-vous au volant d'un véhicule immatriculé à son propre nom. La coke est rebaptisée « documents bancaires », « chèques », « factures », « prêts », « meubles », « lion en cage ». Et pour savoir combien de kilos ont été commandés ? Il suffit de parler d'« heures de travail ». Le monde secret et changeant de Pannunzi est sans frontières. C'est un tourbillon par lequel il est facile de se laisser aspirer. Il n'y a aucune prise et les rares qui semblent apparaître s'émiettent aussitôt, remplacées par d'autres encore plus fragiles. Seule une perturbation anormale peut donner forme à l'informe, une erreur qui permette de dissiper ce brouillard juste assez pour qu'on ait une prise correcte. Une fois repérée, il faut s'y agripper et ne plus la lâcher.

La perturbation se présente sous les traits du Petit Bonhomme, de son vrai nom Paolo Sergi, un élément de premier plan des *'ndrine* de Platì. Le Petit Bonhomme s'autorise une légèreté : il se sert de son portable, que les enquêteurs ont placé sur écoute. Une faute d'inattention qui lui sera fatale, car c'est à partir de là que les hommes du groupe opérationnel antidrogue de la brigade financière de Catanzaro réussissent à entrer dans le réseau. Paolo Sergi devient un passe-partout et c'est lui qui donnera son nom à l'enquête Igres de

l'antimafia italienne : Igres n'est autre que Sergi à l'envers.

Grâce à l'erreur commise par le Petit Bonhomme, le brouillard se dissipe. L'aperçu qu'il donne à voir révèle un système logique, les impasses et les rideaux de fumée que les enquêteurs avaient rencontrés sur leur chemin trahissent leur vraie nature d'illusion. Des pans de réalité distordue commencent à composer des images sensées. Ce qui apparaît, c'est une puissance économique colossale. À partir des écoutes téléphoniques, les enquêteurs parviennent à dessiner un cadre général : une organisation complexe divisée en deux branches principales, l'une calabraise et l'autre sicilienne, dans laquelle chaque membre a des tâches bien précises et différentes. Pannunzi, que les enquêteurs décrivent comme « charismatique, un homme qu'il ne faut jamais contredire », s'occupe de tout, de l'achat à la distribution, procurant à ses clients de grosses quantités de coke destinées au marché italien. Son fournisseur numéro un en Colombie est un narcotraquant connu sous le nom de Barba, qui lui procure des lots énormes de marchandise. Pannunzi et Barba sont liés par un *gentlemen's agreement*. Ce qui semble incroyable, car outre les cautions financières, l'usage prévoit des garanties en chair et en os. Mais, à Bogotá, Pannunzi jouit de l'estime et du respect de tous, et la *'ndrina* pour laquelle il travaille est une garantie en soi. Les moyens des Marando-Trimboli sont si considérables que, dans les conversations écoutées par les enquêteurs, Pannunzi lui-même s'émerveille des chiffres que les parrains de la Locride parviennent chaque fois à investir pour financer leurs affaires.

De Colombie, Roberto donne des directives à son fils Alessandro. Salvatore Miceli et les hommes de la *cosca* de Mariano Agate préparent le transport d'Amérique du Sud à la Sicile, ainsi que le transbordement au large des îles Egadi, où des embarcations de Mazara del Vallo, qui ont l'avantage de pouvoir se confondre avec les autres bateaux de pêche, sont prêtes à récupérer la cargaison. La présence des Siciliens leur assure que la mafia locale acceptera que la drogue soit débarquée sur la côte relevant de son territoire, la zone de Trapani. Miceli lui-même reconnaît que Pannunzi père et fils sont des maîtres du narcotrafic et, dans une conversation avec ses compères siciliens, il affirme : « Je ne veux offenser aucun des présents, mais le métier, ces gars-là pourraient nous l'apprendre... »

Rosario Marando et Rocco Trimboli s'occupent, eux, de la distribution sur les places de Rome et Milan. Ils contactent les acheteurs par téléphone et fixent les termes de la transaction en usant d'un langage chargé de métaphores footballistiques. Au téléphone, les deux parrains de Platì demandent à leurs interlocuteurs s'ils veulent « réserver un terrain pour faire un petit match ». Parfois, l'acheteur répond qu'il veut bien « jouer », mais « qu'aucun des autres joueurs

n'est à Rome », ce qui signifie que ceux qui financent d'habitude les achats avec lui ont quitté la ville. Alors il demande si on peut remettre « le match » au lundi suivant, c'est-à-dire si la livraison peut être repoussée à ce jour-là.

Tous les dix jours, Rocco Trimboli organise un voyage en voiture vers le lieu de la vente, une sorte de « livraison à domicile ». La coke, en général une dizaine de kilos chaque fois, est partagée en pains et cachée dans le coffre de la voiture, équipé d'un double fond. Francesco et Giuseppe Piromalli, les frères La Culbute, qui œuvrent comme « représentants » à Rome, sont si puissants qu'ils peuvent se permettre de rendre la marchandise si celle-ci n'est pas à la hauteur de leurs attentes. Un jour, Francesco Piromalli se plaint auprès de Rosario Marando : il y avait « trop de sauce dans les pâtes » ou « trop d'huile avec les olives ». Ces métaphores laissent entendre que la coke était trop coupée. Piromalli retourne le produit, non sans ajouter un commentaire sarcastique : s'il avait voulu de la marchandise napolitaine, il serait allé l'acheter à deux pas de chez lui, pas jusqu'en Calabre. La came napolitaine est celle qu'on trouve à Scampia et que les clans camorristes importent sur la plus grande place de deal d'Europe. Mais c'est de la marchandise de qualité inférieure à celle que proposent les Calabrais. À Scampia, on la coupe tellement qu'on peut vendre des quantités de gros, c'est le seul endroit où cela se fait sans intermédiaire. On passe commande et on peut repartir avec un kilo d'assez bonne coke à un prix intéressant. Libéralisation de la distribution. Partout ailleurs, pour des quantités supérieures à de simples doses ou guère plus, il faut avoir un contact au sommet de la structure de deal, voire de l'organisation criminelle.

En dehors de ces petits inconvénients, le processus d'achat, de transport, de répartition et de distribution finale de la coke est une machine parfaitement huilée, au sein d'une hiérarchie stricte, mais très flexible quand il faut s'adapter aux imprévus.

C'est le cas de la rocambolesque histoire du *Mirage II*. Il faut un bateau pour traverser l'océan et transporter une cargaison de cocaïne colombienne. Il faut un armateur. Ils en trouvent un, qui est également capitaine au long cours. Antonios Gofas est surnommé le Gentilhomme, ce qui semble être une garantie. Son curriculum en est une lui aussi, car dans les années quatre-vingt il transportait de l'héroïne à raffiner en Sicile. À présent, le Gentilhomme est lui aussi passé à la coke. L'armateur possède un navire marchand, le *Muzak*, trop cher pour les Siciliens. Les Calabrais, eux, n'hésitent pas longtemps avant de mettre deux milliards et demi de lires sur la table. Désormais, l'organisation dispose du bateau dont elle avait besoin. Mais on change son nom : le *Muzak* devient le *Mirage II*, un nom qui sonne mieux à des oreilles italiennes. Gofas est un bon capitaine et son

équipage est fiable.

Le *Mirage II* doit aborder en Colombie et embarquer la coke, puis faire le tour du continent sud-américain pour éviter les contrôles stricts au passage du canal de Panama, enfin se diriger vers la Sicile, où la cargaison sera transférée dans de petits bateaux de pêche au large de Trapani. Un immense navire qui sillonne les océans, des ports qui attendent les conteneurs : tout s'est décidé le 2 mars 2001 dans un hôtel de Fiumicino, près de Rome, l'Hôtel Roma, justement. C'est là qu'on organise tout jusque dans les moindres détails : la route à suivre depuis la Colombie, le bras de mer exact où la marchandise doit être récupérée, les modalités de transbordement entre le navire et les bateaux de pêche de Mazara, les noms de code et la fréquence radio utilisée. Au bout d'environ un an et demi de discussions et de préparatifs, le *Mirage II* peut enfin prendre le large.

Mais, avant d'atteindre les côtes colombiennes, le navire connaît une avarie et coule au large de Paita, au Pérou. Le capitaine raconte la tragédie, il met en cause une panne du moteur et ne sait pas quoi faire. Pannunzi, qui suit l'opération à distance, sent tout de suite que quelque chose ne colle pas : c'est le Grec qui a fait couler le navire. Il ne se fie pas à sa version des faits, il devine l'arnaque. Il ne croit ni à la fatalité ni au tragique accident. Pour lui, si on y met de l'argent et de l'engagement, il n'y a pas de hasard qui tienne. Tous les problèmes se règlent.

Et le problème, c'est que, fidèle à son surnom, Gofas le Gentilhomme a envoyé aux fournisseurs un de ses hommes à titre de garantie. Ce dernier est otage des narcos. En outre, le navire a coulé *avant* que la précieuse cargaison ne puisse remplir ses cales. Mais ces éléments, qui devraient plaider en faveur d'un malheureux concours de circonstances, ne font qu'aiguïser les doutes de Pannunzi. Il soupçonne le capitaine d'avoir intelligemment et froidement calculé les risques qu'il courait en arnaquant ses effrayants commanditaires, dans le but d'empocher le montant de la police d'assurance souscrite pour le *Mirage II*. En Colombie, avec de telles sommes en jeu, le Grec serait sacrifié. Si son instinct a vu juste, Pannunzi est certain qu'il parviendra à le découvrir. Ce qui, pour un armateur engagé dans le secteur de la cocaïne, signifierait aller au-devant de la fin de sa carrière, d'une arrestation certaine et d'une mort probable.

Mais, dans l'immédiat, il faut jouer le jeu et faire entrer le butin de l'assurance dans les caisses des investisseurs, tout en organisant un nouveau voyage sans attendre. Représentés par Miceli, les Siciliens confient cette mission à Paul Edward Waridel, dit le Turc, qui s'occupait de transporter de l'héroïne de Turquie en Sicile à l'époque de la Pizza Connection. Waridel a de bons contacts en Grèce aussi, il connaît des gens qui peuvent se charger du transport maritime de tous

les types de marchandises. À présent, comme le disent les criminels, « le dossier est partagé en trois » : trois conteneurs envoyés de Barranquilla vers Athènes, avec escale au Venezuela. Environ neuf cents kilos cachés dans des sacs de riz, la marchandise de couverture : une quantité suffisante pour effacer les pertes du *Mirage II* et s'assurer des gains importants. C'est ce que font les narcotrafiquants lorsqu'un transport se déroule mal : ils compensent grâce à un succès plus grand encore.

Mais, au Pirée, la police grecque intercepte l'un des trois conteneurs qui viennent d'arriver et met la main sur deux cent vingt kilos de coke très pure cachée dans les sacs de riz. Curieusement, elle ne trouve pas les deux autres, qui sont encore dans la zone de transit du port athénien. Pendant ce temps, les fournisseurs colombiens n'ont toujours pas touché le moindre centime, car la drogue devrait en théorie être payée au moment de la livraison aux Calabrais. Il ne suffit pas d'avoir comme otage l'homme de confiance de Gofas, dont la vie ne vaut peut-être rien, comprennent-ils. Ils enlèvent alors Salvatore Miceli, le représentant de Cosa Nostra, responsable du transport et de la livraison aux *'ndrine*. Barba, le Colombien qui a négocié avec Pannunzi, se prétend créancier de plusieurs millions de dollars. Miceli commence à craindre le pire, il demande donc à son fils Mario de vendre des terres et des biens mobiliers de la famille, mais surtout de parler immédiatement avec Epifanio Agate, le fils du parrain Mariano Agate incarcéré à L'Aquila, afin qu'il fasse pression sur Waridel.

Cosa Nostra est en difficulté. L'organisation criminelle la plus surveillée du monde, la plus racontée, semble incapable de gérer la situation. Les hommes de Trapani n'ont pas assez d'argent. L'intermédiaire turc a fait savoir qu'ils devraient verser quatre cent mille dollars pour qu'il fasse dédouaner les deux conteneurs et qu'il transporte la marchandise jusqu'en Italie. Pannunzi intervient. Il agit aussitôt afin de sauver son compère et de sortir de l'impasse. Il envoie deux éléments de son groupe à Lugano pour remettre la somme à Waridel, qui doit ensuite convoier les fonds à Athènes. Mais comme l'armateur grec avant lui, le Turc prépare un vilain tour. Peut-être veut-il s'emparer de la coke ou seulement garder l'argent qui doit permettre de faire sortir les conteneurs du port d'Athènes. Après avoir empoché la somme, il prétend que la drogue en attente a disparu du Pirée et qu'elle se trouverait à présent en Afrique, dans un lieu à préciser, bien gardée par un de ses compatriotes, un homme de confiance. Au téléphone, pour désigner l'Afrique, il emploie une formule involontairement poétique : « en face des taureaux », c'est-à-dire de l'Espagne.

Les Calabrais et les Siciliens comprennent que Waridel est en train de les piéger. Mais la vengeance va devoir attendre, les affaires

passent avant. Ils organisent un énième voyage, cette fois de Namibie en Sicile. Fin septembre 2002, le navire qui transporte la drogue est au large des îles Egadi, mais les bateaux de pêche siciliens censés récupérer la marchandise manquent à l'appel. Un premier jour passe et le capitaine ne reçoit aucun signal de réponse. Une seconde nuit s'écoule : c'est toujours le silence radio. Pour finir, on découvre l'incroyable pot aux roses : les hommes de Trapani se sont trompés de fréquence radio. Ils avaient mal compris. Pannunzi ne peut pas tout vérifier étape par étape et homme par homme. Ce n'est pas un *capomafia*, c'est un broker : quand il commet une erreur en tant que broker, c'est parce que quelqu'un d'autre en a commis une dans le domaine opérationnel.

Salvatore Miceli a peur. Les Colombiens n'ont plus confiance. À présent, les excuses des Italiens ne valent plus un clou. Miceli retrouve finalement la liberté quand Pannunzi se porte garant de la transaction. Mais Bebè est déçu par son ami, qui a par ailleurs mis sa réputation en danger. Les parrains de la 'ndrangheta sont encore plus furieux. Ils jugent les Siciliens coresponsables du chaos qui menace de faire couler une opération gigantesque et dont ils ont en outre dû les sortir à coups de millions. À ce stade, les Siciliens sont mis sur la touche. Cosa Nostra est hors jeu. C'est Pannunzi seul qui reprend l'affaire en main. Il décide que l'Espagne accueillera la cargaison. Ce n'est pas un problème : là-bas aussi, il a des relations et, sur place, il dispose en particulier de Massimiliano Avesani, surnommé le Prince. Ce dernier est un riche Romain lié à Pannunzi et aux 'ndrine calabraises. Depuis plusieurs années, il possède des chantiers navals à Malaga, ce qui lui vaut un grand respect. Pannunzi a compris que les polices du monde entier étaient parvenues à repérer la cargaison et tentaient de suivre son parcours. Mais, cette fois, les Calabrais et leurs complices ne commettent aucune erreur, ils se servent d'un langage particulièrement crypté et changent souvent de numéros de téléphone. Les enquêteurs perdent toute trace. Et, le 15 octobre 2002, le navire approche des côtes espagnoles : le rocambolesque voyage de la cocaïne se termine entre de bonnes mains, celles d'Avesani.

Entre-temps, la brigade financière de Catanzaro a trouvé une nouvelle faille possible. Tandis que les criminels ont observé une prudence maniaque dans leurs communications téléphoniques en Italie et en Colombie, les enquêteurs sont tombés sur une série d'appels vers un numéro fixe toujours identique. C'est un numéro néerlandais. Il conduit au cabinet de Leon Van Kleef, un avocat d'Amsterdam. Ses associés et lui sont si célèbres qu'ils ont eu droit à un reportage sur papier glacé dans l'hebdomadaire populaire *Nieuwe Revu*. Comme toujours, le contact est Pannunzi, qui se présente à travers des amis communs et peut se targuer d'un savoir-faire d'homme d'affaires, mais

aussi d'homme du monde. Ainsi, dans les bureaux situés en plein quartier chic d'Amsterdam et tapissés d'œuvres d'art contemporain, des mafieux, des membres de la 'ndrangheta et des narcos colombiens affluent, pour y évoquer tranquillement leurs affaires. Dans l'enquête, on parle d'un lot d'environ six cents kilos, d'une qualité telle que Pannunzi parle d'« un truc jamais vu, un truc de fou ». Ils baptisent le projet Affaire des fleurs, en hommage au produit d'exportation néerlandais le plus fameux. Mais, si c'est bien Bebè qui a choisi ce nom de code, peut-être l'a-t-il adopté pour le plaisir supplémentaire de faire allusion à la fièvre des tulipes qui s'empara des Pays-Bas au dix-septième siècle, la première bulle spéculative de l'histoire. Comme les bulbes de tulipe, la coke est devenue un multiplicateur exponentiel de capitaux et il paraît donc cohérent de la négocier sur la même place. Paolo Sergi et le Sicilien Francesco Palermo font la navette entre l'Italie et Amsterdam pour conduire des négociations de plus en plus difficiles. Le lot est réduit à deux cents kilos mais, au téléphone avec son père, Alessandro Pannunzi est inquiet, il craint que les liquidités à disposition ne puissent couvrir tout l'achat et qu'il faille encore réduire. En définitive, l'Affaire des fleurs échoue à cause d'un obstacle banal. Bien que disposant de la somme nécessaire, les Marando n'ont pas le temps de la changer en dollars. Les « Hollandais » n'acceptent aucune autre devise et, comme l'intérêt ne manque pas pour cette marchandise de qualité exceptionnelle, ils la cèdent à quelqu'un d'autre.

Leon Van Kleef a été poursuivi en vain par l'antimafia italienne et il s'est défendu en affirmant que, dans des bureaux fréquentés par une clientèle internationale, un avocat n'est pas tenu de savoir de quoi conversent les personnes qui se croisent dans sa salle d'attente. Il a un nom à défendre, la réputation vieille de vingt ans d'un cabinet de pénalistes que le magazine néerlandais désigne comme « le préféré de bien des criminels de premier plan ». Les mêmes avocats s'affichent dans leurs élégants bureaux pour préciser qu'ils s'occupent en particulier d'affaires d'homicides, d'homicides criminels, d'extorsion, de fraude et de blanchiment, et qu'ils ne sont pas prêts à représenter des collaborateurs de justice ni des informateurs. L'avocat Van Kleef, qui a une large clientèle hispanophone, a décidé de rester jusqu'au bout du côté de l'inculpé. Mais la justice néerlandaise ne reconnaît pas les délits tels que l'appui extérieur à une organisation criminelle. La DDA de Reggio de Calabre a elle aussi décidé de ne pas le poursuivre, rassurant peut-être ceux qui, aux Pays-Bas, avaient trouvé son histoire « kafkaïenne ».

En revanche, les vicissitudes d'un avocat moins haut placé et moins renommé paraissent bel et bien, elles, la parodie d'un roman de Kafka.

Après l'infortuné dîner au restaurant Adriano de Madrid, Pasquale Ciola a continué à vivre en toute sérénité dans sa maison d'Ostuni, et il a contesté verdict après verdict, sûr qu'il était des lenteurs de la justice italienne. C'est seulement en février 2011 que la Cour de cassation le condamne définitivement à sept ans et deux mois de réclusion. Approchant désormais les quatre-vingts ans, l'avocat prépare sa valise et se fait conduire à la prison du chef-lieu.

Mario de Madrid, lui, fait face aux années d'incarcération avec la ténacité d'un chef mafieux à l'ancienne. D'Espagne, il est transféré à la prison de Grasse, celle d'où il était parvenu à s'enfuir presque une décennie plus tôt. Cette fois, les Français font très attention, mais en 2004 ils doivent l'extrader vers Naples afin qu'il assiste à l'un des nombreux procès au centre desquels il figure. C'est précisément en Italie que Locatelli est remis en liberté, à la suite d'un arrêt de la Cour de cassation. Il ne perd pas une minute avant de disparaître de nouveau sur la « terre des taureaux ». C'est là qu'il est arrêté en 2006, muni d'un passeport et d'une carte bancaire au nom d'un ressortissant slovène, ainsi que de soixante-dix mille euros en espèces. Mais les juges espagnols décident de le relâcher en raison d'un vice de forme et il bénéficie d'un régime de liberté surveillée, un scénario qui se répète deux mois plus tard, à ceci près que l'homme arrêté se prétend bulgare.

Locatelli trouve toujours des moyens inédits pour surmonter les incidents de parcours petits ou grands, explorer de nouvelles routes et continuer à développer ses affaires. Ses deux fils restés en Italie sont à présent des hommes, capables de défendre les intérêts d'une entreprise aussi grande et dynamique. La meilleure couverture, la meilleure façon de se rendre utiles, c'est de contribuer à produire de l'argent sale tout en ayant l'air, officiellement, de gagner de l'argent propre, si possible par millions. La famille Locatelli possède la société Lopav, qui fabrique des revêtements de sol à Ponte San Pietro, à quelques kilomètres de Brembate di Sopra. L'entreprise jouit d'une excellente réputation, elle a conquis des parts de marché grâce à son savoir-faire et à sa compétitivité, elle contribue de façon exemplaire à la prospérité de la région. Si le père disparu quand ils étaient enfants est un bon à rien, ce n'est pas la faute de ses fils, qui se retroussent les manches et fournissent un emploi honnête à beaucoup de gens. C'est ainsi qu'on raisonne, par ici : aussi bien les personnes simples que celles de poids. Elles ne se demandent pas d'où proviennent les financements indispensables qui ont permis à l'entreprise de s'imposer sur le marché national en moins de dix ans. Ils sont entreprenants, ils ont du talent et c'est tout. Quand Lopav remporte à la régulière un marché public d'un montant de cinq cent mille euros pour la construction des dalles et des sols extérieurs destinés aux maisons

antisismiques de L'Aquila et aussi celui pour les sols du centre commercial de Mapello, tous y voient une confirmation. À Brembate et à Ponte San Pietro, il y a même de quoi être fiers quand, sur le site Internet de l'entreprise, on peut lire que « les victimes du tremblement de terre de L'Aquila marcheront sur un "sol bergamasque" ».

Mais presque au moment où débutent les travaux dans les Abruzzes, la DDA de Naples lance un mandat d'arrêt international contre Pasquale Locatelli, de nouveau accusé de trafic de drogue. Cette fois, la faille, ce sont ses clients de Campanie, le clan Mazzearella, qui s'approvisionne en cocaïne et en haschisch auprès de lui. Dans le cadre d'une opération coordonnée par la brigade financière de Naples, avec la collaboration d'Interpol et de la police espagnole, on parvient à l'arrêter en mai 2010 à l'aéroport de Madrid, après filature de son fils qui le rejoignait en Espagne. Mais l'étonnement est encore plus grand cinq mois plus tard, quand Patrizio et Massimiliano sont à leur tour incarcérés sur la base d'écoutes téléphoniques, accusés d'avoir pris une part très active aussi bien dans le blanchiment que dans les relations avec les trafiquants, leur restituant des sommes colossales.

Locatelli a conçu un mécanisme parfaitement huilé. Qu'il soit en cavale ou bien en prison. Pasquale Locatelli sait que la cocaïne pénètre les individus et remplit les vides. On aura beau essayer de l'arrêter, il restera le Galilée de la coke. Ils pourront bien le condamner, « et pourtant, elle tourne », la coke.

Cela paraît impossible mais, le 5 avril 2004, la police italienne met la main sur Roberto Pannunzi, en compagnie de son fils Alessandro et de son gendre Francesco Bumbaca, dans un quartier résidentiel de Madrid. Il est de nouveau incarcéré en Italie. Et c'est alors qu'il accomplit un de ses habituels tours de magie. Le 21 février 2009, il est transféré à l'infirmerie de la prison de Parme pour raisons de santé et placé sous surveillance spéciale. Puis une « cardiopathie ischémique postinfarctus » lui permet d'obtenir un régime d'arrêts domiciliaires pendant un an. Le tribunal désigne le Policlinico de Tor Vergata comme lieu adapté aux soins du détenu. Après avoir passé quelques mois dans une clinique de Nemi, dans la province de Rome, Pannunzi opte pourtant pour la Villa Sandra, un établissement privé de la capitale. Les médias ne s'intéressent pas à lui, l'opinion publique ne le connaît pas et ne le considère donc pas comme un danger. Le monde politique italien est distrait par bien d'autres choses. Et donc, deux mois avant la fin de sa période d'arrêts domiciliaires, Pannunzi s'enfuit d'une clinique pour la seconde fois et on perd sa trace. Mais ce qui est encore plus incroyable, c'est que sa disparition n'est découverte que par hasard. Le 15 mars 2010, les carabinieri effectuent leur contrôle périodique : Pannunzi s'est envolé. Sa chambre n'était pas

surveillée, personne ne sait précisément quand il a fui : il devait purger une peine de seize ans et demi, il a déjà été condamné en première instance à dix-huit années supplémentaires. Un homme destiné à une prison de haute sécurité, mais qui n'était pas surveillé et a pu s'enfuir sans difficulté, en payant des complices et en achetant des billets d'avion pour un autre continent. L'État italien ne devrait pas permettre à des hommes tels que Pannunzi, disposant de ressources économiques illimitées, de se faire soigner dans des cliniques privées. Comme le dit Nicola Gratteri, le magistrat qui le traque depuis des années, Roberto Pannuzi « fait partie d'un monde dans lequel on ne compte pas l'argent, on le pèse ». Si tu comptes l'argent, ça signifie que tu n'en as pas ou pas beaucoup. C'est seulement si tu dois le peser que tu sais que tu pèses lourd toi aussi. Et les trafiquants en ont parfaitement conscience.

Mais Bebé ne goûte pas longtemps cette liberté. Le 5 juillet 2013, il est arrêté dans un centre commercial de Bogotá. Il est porteur d'une fausse carte d'identité vénézuélienne au nom de Silvano Martino, qu'il montre aux policiers en niant être le narcotraffiquant italien qu'ils recherchent. Mais les photos signalétiques fournies par les autorités italiennes ne laissent subsister aucun doute, c'est bien lui. Ce soir-là, dans les journaux télévisés colombiens, son visage apparaît derrière les journalistes qui annoncent la capture d'« un des barons de la drogue les plus recherchés d'Europe ». Quatre mandats d'arrêt pour trafic de drogue et association mafieuse pesaient sur lui et, pour Interpol, il justifiait une « alerte rouge ». Après les photos d'usage sur lesquelles les agents colombiens l'exhibent comme un trophée, Pannunzi est mis dans un vol vers Fiumicino avec escale à Madrid. À bord, il n'est pas le seul personnage célèbre, il y a aussi Raffaella Carrà, la chanteuse et présentatrice de télévision, qui ignore la présence du parrain, comme tous les autres passagers. À son arrivée à Fiumicino, les images le montrent vêtu du même polo blanc à manches longues qu'il portait lors de son arrestation en Colombie, sa dernière tenue d'homme libre. Pannunzi va devoir passer douze ans, cinq mois et vingt-six jours en prison. Au cours de sa carrière criminelle, on l'a affublé de divers surnoms : « le prince du narcotrafic », « le broker le plus recherché d'Europe », « le Pablo Escobar italien », « le roi de l'évasion », mais je préfère parler du « Copernic de la coke », car il a été le premier à comprendre ceci : ce n'est pas la coke qui doit tourner autour des marchés, ce sont les marchés qui doivent tourner autour de la coke.

Pour parvenir à son arrestation, il a fallu la collaboration des forces de l'ordre italiennes avec la DEA et la police colombienne, et environ deux ans d'enquêtes coordonnées par le parquet de Reggio de Calabre. Peut-être n'est-ce pas un hasard si, à peine deux jours avant

l'arrestation de Bebè, Massimiliano Avesani, le Prince, son contact en Espagne, a été interpellé à Rome. Lui aussi avait de faux papiers, un permis de conduire au nom de Giovanni Battista et pas de casier judiciaire correspondant, mais une fois conduit à la préfecture de police il a dû révéler sa véritable identité. Considéré comme le lien entre les *cosche* calabraises et la criminalité organisée romaine, Avesani avait été arrêté en 2011 à Monte-Carlo, il avait pris la fuite pour échapper à une condamnation à quinze ans de prison pour trafic de drogue international. Mais il n'était pas loin, sa planque était un appartement élégant du quartier Torrino, dans le sud de Rome, où la police a découvert d'autres faux papiers encore vierges, qui lui auraient servi durant sa cavale. Il adresse ses compliments aux agents de la brigade mobile qui l'ont interpellé : « Vous avez décroché le gros lot ». En réalité, le gros lot manquait encore à l'appel et viendrait deux jours plus tard, avec l'arrestation de Bebè Pannunzi à l'autre bout du monde. Qui sait : peut-être est-ce la main d'Avesani qui a extrait de l'urne le numéro gagnant : une fois tombé son homme de confiance, Bebè a peut-être perdu ce qui le protégeait.

J'aimerais rencontrer un jour Roberto Pannunzi. Le fixer droit dans les yeux, ne rien lui demander parce qu'il ne me répondrait pas ou qu'il se contenterait de me donner la becquée, de me fourguer quelques petites histoires sans chair comme à n'importe quel autre journaliste. Surtout, j'aimerais comprendre ceci : où trouve-t-il la sérénité qui l'habite ? On voit bien qu'il n'est pas tourmenté. Il ne tue pas. Il ne détruit aucune vie. En bon broker de la drogue, il fait simplement circuler l'argent et la coke sans même y toucher. Comme d'autres le font avec le plastique ou le pétrole. Ces derniers ne provoquent-ils pas eux aussi des accidents de la route, une pollution irréversible de la planète et même des guerres qui durent des décennies ? Ceux qui travaillent pour une compagnie pétrolière perdent-ils le sommeil ? Les producteurs de plastique perdent-ils le sommeil ? Les présidents-directeurs généraux de multinationales informatiques perdent-ils le sommeil en songeant à la manière dont leurs produits sont assemblés ou à leur mainmise sur le coltan, à l'origine des massacres commis au Congo ? Oui : c'est ainsi que raisonne Pannunzi, j'en suis sûr. Mais j'aimerais entendre une par une les justifications qu'il avancerait. Ce qu'il se raconte pour pouvoir se dire : « Je suis juste un broker. Donnez-moi l'argent et je vous donnerai la marchandise. Comme les autres. » C'est tout. Ni meilleur ni pire que ses semblables.

OPÉRATION BLANCHIMENT

Qu'éprouves-tu en entrant dans la banque dont tu es client, lorsque tu dois franchir une porte blindée qui s'ouvre pour une seule personne à la fois ? Quelles pensées te traversent-elles l'esprit quand tu fais la queue devant le guichet afin de faire un virement, de déposer un chèque, de changer en petites coupures l'argent dont tu as besoin pour rendre la monnaie aux habitués de ton café, aux fidèles de ta boutique ? Quand tu veux souscrire un prêt immobilier et que tu dois fournir comme garantie les bulletins de salaire de ton père, car ta femme et toi avez des emplois à durée déterminée ? Qu'as-tu appris à associer à des mots tels que *spread* et *rating*, crise de liquidités et déficit structurel ? Parmi ces termes, *hedge fund*, *subprime*, *credit crunch*, *swap*, *blind trust*, lesquels connais-tu et desquels saurais-tu donner une définition ? Es-tu persuadé toi aussi, qui fais partie des quatre-vingt-dix-neuf pour cent dont la richesse est égale au pour cent restant, que tes difficultés croissantes à boucler les fins de mois sont avant tout la faute du capitalisme financier ? Penses-tu toi aussi que les banques, qui parviennent à obtenir des milliards des États, c'est-à-dire de toi en définitive, alors que la tienne refuse de renouveler ton crédit, sont une hydre gigantesque dominée par une clique invisible et intouchable, composée de spéculateurs et de hauts dirigeants mieux payés que les vedettes de cinéma et les stars du football ? Si c'est le cas, tu te trompes. En partie. Aucun pouvoir occulte ne t'écrase, il n'y a pas de Spectre dont les membres sortiraient des meilleures universités, aux costumes d'un luxe trop grand et aux manières sobres, paisibles.

J'ai déjà raconté plusieurs histoires pour tenter de le démontrer.

Comme celle du mafieux de niveau intermédiaire qui voulait peut-être racheter une banque en échange de quinze petits millions d'euros, en billets tachés de moisissure, à stocker dans un coffre après les avoir sortis d'une valise et comptés un par un. J'ai fait allusion à des narcos qui ont commis l'erreur de se tourner vers le mauvais établissement de crédit, non seulement pour faire fructifier le produit de leurs trafics, mais aussi pour vendre des œuvres d'art : un Reynolds, un Rubens et un Picasso. Pour un exemple de ce genre, il y a tous les autres, les trafiquants qui, eux, ne se trompent pas en choisissant une banque offshore ou un établissement installé au cœur d'une importante place financière.

Comme le reste, les banques et le pouvoir des banques reposent sur des personnes. Si ce pouvoir s'est révélé si destructeur, ce n'est pas seulement la faute du broker cocaïné et avide, ou de l'employé prêt à se laisser corrompre, mais de tout le monde : du trader libre de se lancer dans des opérations à haut risque et de l'équipe de spécialistes qui achètent sur le marché mondial des titres ensuite réunis dans des fonds proposés par l'établissement lui-même, jusqu'à l'employé qui les propose comme moyen de placer des économies et enfin au guichetier. Ce sont eux, tous ensemble, qui obéissent aux directives des banques, et ce sont presque toujours des gens honnêtes. Honnêtes parce qu'ils ne commettent aucun délit et aussi parce qu'ils pensent agir pour le bien de la banque, sans pour cela causer du tort à leurs clients. Parfois à peine moins honnêtes, pas parce qu'ils le choisissent seuls et dans leur seul intérêt personnel, mais parce qu'ils font ce qui s'est toujours fait, obéissant à des consignes muettes, toujours au service de la banque. Ça aussi, ça se passe au sommet et à la base, et ça fait partie du fonctionnement courant. C'est ainsi qu'on aboutit à ce mécanisme planétaire qui peut faire penser à une sorte de complot, mais qui suit plutôt les modalités de ce qu'on appelle la « banalité du mal ».

Mais si l'engrenage est composé d'innombrables hommes de paille, d'individus ordinaires, ce même mécanisme peut se gripper à cause d'un simple grain de sable. Par exemple l'homme qui, s'il n'y avait eu les attentats du 11-Septembre, aurait continué à travailler dans une pièce humide d'un commissariat londonien. Les Tours viennent juste de s'effondrer et les États-Unis se remettent à peine de cette tragédie. George W. Bush a promulgué le Patriot Act qui a entre autres pour objectif de repérer et de traquer le blanchiment international d'argent sale et les sources de financement du terrorisme. La nouvelle loi prévoit un certain nombre de dispositions spéciales que les banques américaines devront mettre en œuvre à l'égard des pays, des établissements et des comptes bancaires soupçonnés de participer au blanchiment d'argent sale. Une plus grande transparence des activités financières et davantage de lisibilité des comptes, la limitation des

mouvements interbancaires et des peines accrues contre ceux qui enfreignent les règles. La politique antiterroriste des États-Unis passe aussi par là.

Quatre ans plus tard, un Anglais coiffé d'une impertinente mèche blonde franchit le seuil d'un des colosses du système bancaire américain, Wachovia Bank. Il s'appelle Martin Woods et vient d'être recruté en tant que responsable senior de la lutte contre le blanchiment au sein du bureau de Londres. C'est quelqu'un de méticuleux, de pointilleux, presque un maniaque du respect de l'ordre. L'homme dont a besoin une banque qui veut observer scrupuleusement les procédures antiblanchiment. Mais Martin n'est pas seulement un employé zélé qui sait lire les chiffres, un passionné des bilans et des comptes de résultat. C'est aussi un ancien agent de la brigade criminelle britannique. Cette caractéristique lui procure un avantage énorme sur ses homologues des autres banques partout dans le monde : Martin connaît les personnes. Il sait leur parler, il sait interpréter les signes, soupeser le moindre changement d'humeur. Sa grille d'évaluation personnelle des individus se compose d'un dégradé de couleurs dont l'argent n'est qu'une des variantes possibles. La couleur du vrai et du faux, et la couleur des dollars. Il est parfait, Martin, et il est dangereux.

Trois acteurs sont déjà présents sur la scène de cette histoire. Un pays blessé qui relève la tête, une loi qui entend annihiler les menaces en les combattant sur le terrain de l'argent et un homme qui veut faire son travail. Il en manque un dernier, indispensable : un DC9. L'avion atterrit à Ciudad del Carmen, dans l'État du Campeche. Des militaires mexicains l'attendent à l'atterrissage et découvrent à son bord cent vingt-huit valises noires remplies de cocaïne, ce qui représente cinq tonnes et demie de drogue et environ cent millions de dollars. Une saisie gigantesque, un crochet qui cueille le narcotrafic en plein visage. Mais les enquêteurs restent bouche bée en apprenant que ce DC9, propriété du cartel du Sinaloa, a été acheté avec de l'argent blanchi dans l'une des plus grandes banques américaines : Wachovia Bank, précisément.

Tandis que les enquêteurs fouillent le passé de l'avion qui vient d'atterrir au Mexique, Martin épluche déjà les dossiers des clients de la banque. C'est ainsi que doit procéder un enquêteur, mais aussi un employé ayant pour mission celle qu'on lui a confiée. Fourrer son nez dans les papiers et se gaver de chiffres, de dates, avant de tout comparer pour s'assurer qu'il n'y a pas d'incohérences. Martin découvre que quelque chose ne colle pas à propos de chèques de voyage utilisés au Mexique. Un simple touriste ne peut pas avoir besoin d'autant d'argent. Puis son regard se pose sur une suite de numéros étrangement consécutifs. Et les signatures, pourquoi sont-

elles si semblables ? Il signale les cas suspects à ses supérieurs. Beaucoup concernent des *casas de cambio*, des bureaux de change mexicains. Martin est collé au téléphone, il envoie des courriers électroniques, proposent des rencontres et des réunions afin de discuter des rapports qu'il diffuse avec une obstination féroce. Il sent que quelque chose ne va pas, ce que les nouvelles en provenance des États-Unis et du Mexique ne font que confirmer. Les contrôles permanents des autorités américains sur son activité poussent Wachovia Bank à rompre toute relation avec certaines *casas de cambio*, et celles qui survivent à ce coup de ciseaux préfèrent se montrer discrètes. Pris sous des tirs nourris, le colosse bancaire vacille et réagit en lançant une opération de nettoyage. Mais, à l'intérieur, pas un mot. Le silence et la mise à l'écart sont les formes les plus sournoises de harcèlement. De son côté, Martin rédige de nouveaux *Suspicious Activity Reports*, des comptes-rendus sur les activités suspectes. Et, à ceux qui lui font remarquer qu'il n'obtiendra jamais de réponse, qu'il finira par s'attirer des ennuis s'il continue sur cette voie, il répond à sa façon habituelle : en baissant la tête et en souriant. Au bout d'un énième rapport qui ne suscite qu'indifférence, il reçoit une notification : ce rapport est irrégulier, car le rayon d'action de Martin ne s'étend pas jusqu'aux États-Unis et au Mexique. Pour sa mission, c'est le début de la fin : on lui met de plus en plus de bâtons dans les roues, la vie de bureau devient impossible et Martin n'a plus accès aux dossiers importants. Wachovia Bank a contre-attaqué, le silence ne suffit plus, il faut donc aller plus loin pour faire taire l'insatiable curieux.

Outre-Atlantique, les enquêteurs qui s'intéressent au DC9 découvrent que plusieurs milliards de dollars ont transité en 2004 par les « caisses » du cartel du Sinaloa vers des comptes chez Wachovia Bank. Il apparaît que pendant trois ans, la banque n'a pas respecté les procédures antiblanchiment et qu'elle a transféré trois cent soixante-dix-huit millions quatre cent mille dollars. Sur cette somme, cent dix millions au moins sont des profits générés par le trafic de drogue et injectés par ce biais dans le circuit financier international. C'était vrai. L'argent venait des *casas de cambio*. Telle une armée de *mamacitas* puisant dans leur bas de laine ou de papis vendant un bout de terrain pour aider leurs petits-enfants installés aux États-Unis, le cartel le plus riche du monde envoyait de l'argent à travers elles. Puis ces mêmes agences ouvraient des comptes gérés par la filiale de Wachovia Bank à Miami. Ainsi, on déposait au Mexique des millions de dollars en espèces qui étaient ensuite virés télématiquement vers des comptes Wachovia aux États-Unis afin d'y acheter des titres mobiliers ou des biens. À de nombreuses occasions, les cartels de narcotrafic eux-mêmes déposaient ces sommes dans les *casas de cambio*. Environ treize

millions de dollars ont par exemple été versés puis virés sur des comptes Wachovia Bank, afin d'acquérir des avions servant au trafic de drogue. Dans ces avions, on a saisi plus de vingt tonnes de cocaïne.

En anglais, on appelle les lanceurs d'alerte des *whistleblowers*, ceux qui donnent un coup de sifflet. Une belle expression. Martin a soufflé dans son sifflet tout l'air qu'il avait dans les poumons et, à un certain point, la banque comprend que si l'on veut faire taire le lanceur d'alerte, il faut l'étrangler. Au sein de l'entreprise, Martin est soumis à une pression incessante qui l'écrase, il est victime d'épuisement nerveux et doit suivre un traitement psychiatrique. Il est sur la touche, mais il fait une dernière tentative, puisant dans les dernières forces qui lui restent. Il a appris qu'à Scotland Yard se tiendrait une réunion à laquelle participeront des confrères à l'esprit suffisamment ouvert pour lui prêter attention, espère-t-il. Un représentant de la DEA s'assied à sa table, un type jovial au regard plein de curiosité. Martin n'y réfléchit pas à deux fois, il déverse son histoire sur lui. Il se fie entièrement à un inconnu, faisant rouler dans la descente une pierre dont il espère qu'elle deviendra une avalanche. Et la pierre roule. Elle roule jusqu'au 16 mars 2010, le jour où le vice-président de Wachovia Bank appose sa signature au bas de la lettre de conciliation dans laquelle la banque reconnaît avoir fourni des services bancaires à vingt-deux *casas de cambio* au Mexique, acceptant leur argent versé au moyen de virements et de chèques de voyage.

C'est pratiquement ce qu'avait dénoncé Martin Woods quatre ans plus tôt, un geste qui s'était retourné contre lui. Durant les années les plus dures, Martin avait accusé Wachovia de harcèlement moral : tout ce qu'il a pu obtenir, c'est une indemnité de licenciement contre l'engagement à ne pas divulguer les termes de l'accord. Un triste épilogue, du moins jusqu'à la fin du mois de mars 2010, quelques jours après la signature par Wachovia de la lettre de conciliation. Martin tient alors sa revanche. Il reçoit un courrier de John Dugan, *Comptroller of the Currency* des États-Unis, qui a pour tâche de surveiller les banques au nom du département du Trésor. « Non seulement les informations que vous nous avez fournies ont facilité nos enquêtes, écrit Dugan, mais en dénonçant ces pratiques, vous avez fait preuve de beaucoup de courage et d'intégrité. Sans les efforts de personnes comme vous, les actions telles que celle menée contre Wachovia Bank ne seraient pas possibles. »

Les autorités accordent à Wachovia Bank une *deferred prosecution*, ce qui signifie que les accusations sont suspendues le temps d'une mise à l'épreuve : si elle respecte les règles pendant un an, satisfaisant à toutes les obligations prévues par l'ordonnance de conciliation, les charges seront abandonnées. Sans doute pensent-elles faire montre du sens des responsabilités. Durant cette période délicate, tandis que le

pays se remet laborieusement de la plus grave crise financière qu'il ait connue depuis 1929, on ne peut courir le risque qu'une autre grande banque ne s'effondre après Lehman Brothers et que la spirale des catastrophes ne se remette en mouvement. La période de mise à l'épreuve se termine en mars 2011 : dès lors, Wachovia est de nouveau « propre », ses comptes en ordre. La banque a dû verser à l'État fédéral cent dix millions de dollars, une somme qui lui est confisquée pour avoir autorisé des transactions liées au trafic de drogue, au mépris des normes antiblanchiment, plus une amende de cinquante millions. C'est un chiffre apparemment énorme, mais en fait ridicule comparé aux gains d'une banque telle que Wachovia, qui avoisinaient les douze milliards trois cents millions de dollars en 2009. Blanchir est une opération gagnante. Aucun employé ou dirigeant qui ait dû voir l'intérieur d'une prison ne serait-ce qu'un seul jour. Ni coupable ni responsable. Juste un scandale vite oublié.

Mais il faut savoir lire entre les lignes et revenir à l'histoire de Martin qui, avec courage et ténacité, est parvenu à obtenir bien plus que n'en contient un simple verdict. La réticence des autorités a prouvé qu'il y avait un lien très étroit entre les banques et les soixante-dix mille morts de la narcoguerre mexicaine. Et ce n'est pas tout. Martin a remué la boue, il s'est sali les mains avec des chiffres afin de stimuler les anticorps du système bancaire américain. Ça n'a semblé être qu'un coup de tonnerre dans un ciel serein. Mais les éclairs se multiplient en arrière-plan. Après le 11-Septembre, les contrôles sont devenus plus stricts et, avec la grande crise qui éclate précisément tandis que Martin mène ses recherches, le climat a changé. Viendront alors le verdict qui vaut à l'escroc Bernard Madoff cent cinquante ans de réclusion et la sentence qui frappe le trader français Jérôme Kerviel, condamné à une peine de cinq ans et aussi à rembourser cinq milliards d'euros à la Société Générale, soit la somme qu'il a dilapidée. Toutefois, ceux qui se prétendent victimes du système et simples boucs émissaires ont causé un tort énorme à des personnes physiques, à des sociétés ainsi qu'à la collectivité dans son ensemble. En apparence au moins, les narcodollars qui affluent dans les caisses semblent ne pas faire de dégâts. Au contraire : ils constituent une bouffée d'oxygène, ce qu'on appelle des liquidités. C'est ce qui pousse en décembre 2009 celui qui dirigeait alors le bureau drogue et crime à l'ONU, Antonio Maria Costa, à faire une déclaration-choc. D'après ce qu'il a pu constater, les profits des organisations criminelles ont été les seules liquidités investies dans certaines banques, leur permettant d'échapper à la faillite. Les chiffres du Fonds monétaire international sont impitoyables : entre janvier 2007 et septembre 2009, la valeur totale des titres toxiques et des prêts non remboursables des banques américaines et européennes

s'élève à mille milliards de dollars. Et, à côté de ces pertes, il y a eu des faillites, des établissements placés sous tutelle. Dans la seconde moitié de 2008, les liquidités étaient devenues le principal problème des banques. Comme l'a souligné Antonio Maria Costa, « à cette période, le système semblait paralysé par le refus des banques de prêter de l'argent ». Seules les organisations criminelles paraissaient disposer d'énormes quantités d'argent liquide à investir et à blanchir.

À ce stade, j'entends déjà ce que certains vont me rétorquer : que je suis obsédé par cette question, que le problème n'est pas l'argent des mafias mais le système financier lui-même. L'argent se dilate telle une matière gazeuse. Il suffit que cette bulle éclate et, en très peu de temps, une nébuleuse aux dimensions sidérales, assez grande pour faire pâlir les narcodollars injectés dans le circuit, disparaît. C'est justement ce qui s'est passé le 15 septembre 2008, lorsque la faillite de Lehman Brothers a entraîné une cascade de conséquences que seule une cascade de milliards d'argent public a pu arrêter. Mais le grain de sable dont je parle, cet événement né parmi les gratte-ciel de Wall Street et donc très éloigné à première vue des petits villages dépouillés de Calabre, de la jungle colombienne et même des villes en déclin de la frontière américano-mexicaine où le sang coule sans arrêt, est en réalité tout proche. On le sait, Lehman Brothers avait placé des sommes considérables en *subprimes*, qui n'étaient qu'une invention consistant à revendre sous forme de titres spéculatifs les prêts immobiliers que de très nombreux emprunteurs n'arrivaient plus à rembourser. Du profit bâti sur la dette. À force de tirer sur la corde, elle a cassé et nombre de ceux qui avaient acquis leur logement de cette manière se sont retrouvés sur le carreau. Et surtout, pour la première fois on a décidé qu'une banque reposant sur du vide pouvait faire faillite. Dès que les effets catastrophiques de cette décision donnent leur pleine mesure, il faut voler au secours de toutes les autres banques et compagnies d'assurance qui se sont comportées plus ou moins comme Lehman Brothers. Mais l'aide de l'État n'est qu'une solution d'urgence pour un système qui repose sur ces dynamiques. Le cœur du problème, c'est que pour générer leur immense richesse en se remplissant la panse, les banques auraient besoin d'avaler suffisamment d'aliments solides, dont elles peuvent se libérer à tout moment, lorsque quelqu'un lui réclame son argent sous quelque forme que ce soit. C'est la question des liquidités. L'alchimie de la finance contemporaine se fonde sur la sublimation de l'argent, de l'état solide à celui liquide et enfin gazeux. Mais cette forme solide-liquide ne suffit jamais. Dans le monde développé, les usines ont fermé et la consommation a été alimentée par des formes d'endettement telles que les cartes de crédit, le leasing, les prêts personnels et autres financements. À l'inverse, qui tire les plus larges profits d'une

marchandise qu'il faut payer intégralement et tout de suite ? Les narcotrafiquants. Pas seulement eux, c'est vrai. Mais les liquidités des mafias peuvent faire la différence et permettre au système financier de rester debout. Voilà le danger.

Une récente enquête menée par deux économistes de l'université de Bogotá, Alejandro Gaviria et Daniel Mejía, a révélé que quatre-vingt-dix-sept virgule quatre pour cent des profits générés par le trafic de drogue en Colombie sont injectés dans le circuit bancaire américain et européen grâce à diverses opérations financières. Des centaines de milliards de dollars. Le blanchiment se fait grâce à un système d'actions, de holdings emboîtées qui permettent à l'argent liquide de se transformer en titres électroniques puis de passer d'un pays à l'autre. Lorsqu'il arrive sur un nouveau continent, il est pratiquement propre et surtout impossible à pister. C'est pourquoi les prêts interbancaires ont systématiquement été financés par l'argent provenant du trafic de drogue et par d'autres activités illégales. Certaines banques ne doivent leur salut qu'à cet argent. Une grande partie des trois cent cinquante-deux milliards de narcodollars estimés a été absorbée par l'économie légale et donc parfaitement blanchie.

Trois cent cinquante-deux milliards de dollars : les gains du narcotrafic représentent plus d'un tiers de ce qu'a perdu le système bancaire en 2009, comme l'a dénoncé le FMI, et ce n'est que la partie émergée ou perceptible de l'iceberg vers lequel nous nous dirigeons. Les banques, qui ont tout pouvoir sur l'existence de beaucoup de gens et sont capables d'influencer les gouvernements des États les plus riches et démocratiques, font à leur tour l'objet d'un chantage. Une nouvelle fois, le problème n'est pas loin, dans des pays infortunés tels que le Mexique et la Colombie, il n'est plus dans un Sud complice et victime de sa propre ruine, en Sicile, Calabre et Campanie. Je voudrais le crier haut et fort, afin que ça se sache et qu'on essaie d'en prévoir les conséquences.

Comme l'a fait Martin, le *whistleblower* de Wachovia, à qui l'éloge rendu par les autorités américaines n'a pas facilité la vie dans les milieux financiers. Il a dû se mettre à son compte et fonder deux sociétés de conseil dans le domaine de la lutte contre le blanchiment : Woods M5 Associates, puis Hermes Forensic Solutions. Mais il voulait retravailler avec un établissement bancaire important. Il a donc contacté la Royal Bank of Scotland, qui avait été l'un des dix plus grands établissements du monde, le deuxième du Royaume-Uni, avant la crise financière de 2008, lorsque la banque devient l'un des colosses à sauver à tout prix. Le gouvernement britannique en a temporairement détenu près de soixante-dix pour cent, et le géant écossais doit donc tout faire pour regagner la confiance des investisseurs. Peut-être aussi, serait-on tenté de croire, en engageant

un homme comme Martin Woods, afin de prouver qu'elle a l'intention de respecter toutes les règles de la façon la plus rigoureuse. Mais en juillet 2012, la Royal Bank of Scotland retire son offre alors que le contrat était déjà prêt. La banque aurait découvert depuis peu les révélations de Martin au sujet de Wachovia. Quelques jours plus tard, le scandale Libor éclate, révélant comment certaines des plus grosses banques du monde, dont la Royal Bank of Scotland, auraient manipulé pendant des années le London Interbank Offered Rate, le taux de référence européen en matière d'échanges interbancaires.

Cette fois encore, Martin ne capitule pas et va devant la justice. Et une fois encore, il en sort vaincu. Le juge britannique a décidé de rejeter sa plainte pour des raisons de compétence : comme l'affirmait la banque, Woods ne travaillait pas encore pour elle et n'avait donc pas le droit de se tourner vers le juge du travail pour faire valoir ses droits. Entre-temps, Martin est devenu consultant dans le domaine de la délinquance financière auprès du géant de l'information Thomson Reuters. À ce jour, aucune banque n'a eu le courage de l'embaucher.

New York et Londres sont aujourd'hui les deux plus grandes blanchisseries d'argent sale du monde. Ce ne sont plus les paradis fiscaux, les îles Caïmans ou l'île de Man, mais la City et Wall Street. Au dire de Jennifer Shasky Calvery, chef de la section blanchiment au département de la Justice des États-Unis, lors d'une séance du Congrès en février 2012 : « Les banques américaines servent à recevoir de grosses quantités de fonds illégaux cachés parmi les milliards de dollars qui sont transférés chaque jour d'une banque à l'autre. » Les centres du pouvoir financier mondial se sont maintenus à flot grâce à l'argent de la coke.

Lucy Edwards fait une belle carrière de cadre dirigeant. Elle est vice-présidente de la Bank of New York à Londres et l'épouse de Peter Berlin, le directeur de Benex Worldwide, une société britannique. Lucy a été invitée par des clients scandinaves à participer à deux jours de conférences consacrés aux services financiers en Europe de l'Est et en Russie. Comme son mari, elle est née en ex-Union soviétique, puis elle a pris la nationalité du pays anglo-saxon où elle vivait, elle est donc la personne idéale. Elle sait de quoi elle va parler : « Blanchiment : développements récents et réglementations » s'intitule sa relation. Tandis que Lucy s'exprime devant un public de plus en plus intéressé, les autorités anglaises, qui enquêtent depuis des années sur les organisations criminelles russes, informent leurs homologues américaines que Benex se sert d'un compte à la Bank of New York pour faire transiter de grosses sommes d'argent. Ce n'est pas tout. Benex est liée à YBM Magnex, une société-écran qui appartient au plus puissant des parrains russes, Semen Mogilevic.

Le FBI découvre que Mogilevic blanchit des milliards de dollars d'argent sale à travers la Bank of New York. Un flux régulier et ultrarapide à l'entrée comme à la sortie, qui n'a pourtant pas perturbé plus que cela la banque, laquelle s'est contentée d'émettre un *rapport d'activité suspecte*. Un fleuve d'argent bien utile pour alimenter les campagnes électorales de certains politiciens russes. Les procureurs de New York parviennent à une conclusion : le circuit de blanchiment concernait des transferts illégaux pour un montant de sept milliards de dollars qui, de Russie, transitaient par des comptes aux États-Unis, avant d'être virés vers d'autres comptes partout dans le monde grâce à une série de sociétés-écrans.

Dans l'affaire Bank of New York, la seule personne qui se retrouve en prison, pendant deux semaines, est Svetlana Kudriavtseva, une employée de la banque qui a menti à un agent du FBI au sujet d'une prime de cinq cents dollars par mois versée par Peter Berlin et sa femme. La banque s'en tire au prix d'une amende de trente-huit millions de dollars et de l'engagement à respecter les procédures antiblanchiment à l'avenir.

La technique qu'emploient Mogilevic et de ses associés peut facilement s'adapter à d'autres contextes, l'Italie par exemple. Nous sommes en 1999. Le parquet de Rimini surveille les comptes courants de deux Ukrainiens et d'un Russe à la tête d'« une organisation criminelle qui ambitionne de dominer toute l'Émilie-Romagne et les Marches », lit-on dans le rapport d'enquête. Benex International-Bank of New York-Banca di Roma et Banca di credito cooperativo d'Ospedaletto, en Émilie-Romagne. Plus d'un million de dollars a transité par ces comptes. Un million de dollars qui brûle d'être utilisé par la mafia russe en Italie.

Lucy Edwards sait rendre captivante même une question aussi assommante que celle de la réglementation antiblanchiment. C'est une excellente oratrice, elle dose parfaitement le sérieux et la proximité. En plus d'une occasion, elle réussit à arracher des rires à son auditoire. Lucy vient juste de conclure son exposé. Après les applaudissements, ils sont nombreux à l'attendre au pied de l'estrade sur laquelle elle s'est exprimée, devant un large public composé des clients les plus importants de la Bank of New York. Ils veulent lui serrer la main et la complimenter. Bel exposé, vraiment.

Il ne reste que deux mois à Lucy Edwards, puis son employeur devra la licencier. Avec son mari, Peter Berlin, elle a contribué au blanchiment d'énormes quantités d'argent. Elle aussi s'en tirera avec une simple amende de vingt mille dollars et six mois d'arrêts domiciliaires, après s'être reconnue coupable de blanchiment, de fraude et d'autres graves délits fédéraux. La femme qui faisait le tour du monde en expliquant comment lutter contre le blanchiment

recyclait elle-même en secret. Je me suis souvent demandé comment elle se sentait à la fin de chaque discours et si, une fois découverte, elle avait essayé de se justifier, de trouver un sens à ce double jeu.

Qui sait si elle donne toujours des conférences sur la prévention contre le blanchiment, car elle en aurait des choses à raconter, Lucy. Les systèmes de contrôle prennent l'eau de toutes parts. Durant l'insouciant été 2012, alors que Martin a vu la porte de la Royal Bank of Scotland se fermer devant son nez, aux États-Unis plusieurs des principales banques américaines et européennes se sont retrouvées dans le collimateur de la justice, en particulier la Bank of America qui, d'après le FBI, aurait permis aux Zetas de recycler leurs narcodollars. Le 12 juin 2012, des agents fédéraux arrêtent sept personnes, dont un poids lourd. José Treviño Morales est le frère de Miguel, alors le parrain dominant du cartel le plus féroce du Mexique. Mais, aux États-Unis, il apparaît comme un simple entrepreneur, dans un secteur très prisé des États du Sud : il élève des chevaux qui participent aux plus importantes courses et qui, souvent, les gagnent. C'est ainsi qu'il dissimule et réinvestit l'argent sale. Pour aboutir à cette forme de blanchiment aussi rémunératrice que gratifiante, il faut d'abord faire parvenir l'argent sur un compte bancaire aux États-Unis. La Bank of America se montre prête à collaborer avec les enquêteurs et n'est accusée d'aucun délit. Pour le moment, il ne lui est rien arrivé.

Il est très difficile de révéler un cas de blanchiment, mais aussi d'en estimer l'étendue et de mesurer le degré d'insuffisance des normes. Le plus souvent, c'est comme serrer une poignée de sable dans son poing : les grains couleront de toute manière. Et s'il en reste un au creux de la main, c'est plus le fait du hasard que de la volonté. C'est le cas d'un intrépide escroc nommé Barton Adams, officiellement médecin spécialisé dans la thérapie antidouleur en Virginie-Occidentale. Il est découvert alors qu'il vire des centaines de milliers de dollars, produit de l'évasion fiscale et de l'arnaque à l'assurance médicale, de comptes HSBC aux États-Unis vers les filiales de la banque au Canada, à Hong Kong et aux Philippines. HSBC est un colosse : c'est la cinquième banque du monde du point de vue de la capitalisation boursière, dotée d'agences dans la moindre petite ville du Royaume-Uni et présente dans quatre-vingt-cinq pays étrangers. Comme Martin dans l'affaire Wachovia, Barton fait lui aussi rouler une pierre. Mais, cette fois, involontairement. Le 16 juillet 2012, une commission permanente du Sénat américain confirme les indiscretions qui circulaient depuis des mois : HSBC et sa filiale américaine, HBUS, ont exposé le système financier américain à de graves risques de blanchiment, de financement du terrorisme et du narcotrafic. D'après le rapport de la commission, HSBC se serait servie de HBUS comme lien avec les États-Unis pour ses filiales du monde entier, fournissant à

leurs clients des services en dollars, des transferts de capitaux, des devises et autres instruments monétaires, sans respecter jusqu'au bout les règles bancaires américaines. Si l'on considère que HBUS héberge mille deux cents comptes d'autres banques, dont les quatre-vingts filiales HSBC, il est facile de comprendre que sans politiques antiblanchiment adaptées, ces services peuvent devenir une large autoroute permettant à des capitaux illégaux d'entrer aux États-Unis.

D'après les enquêtes de la commission du Sénat, il apparaît que HBUS a offert des services bancaires (*correspondent banking services*) à HSBC Mexico, traitée comme un client à bas risque malgré sa présence dans un pays marqué par de graves problèmes de blanchiment et de trafic de drogue. En 2007 et 2008, la filiale mexicaine a transféré sept milliards de dollars en espèces à HBUS, plus que toutes les autres banques mexicaines, ce qui a fait naître le soupçon que ces sommes pussent être le produit de la vente de drogue aux États-Unis. Fin 2012, la banque exprime ses plus vifs regrets et accepte de verser près de deux milliards de dollars : soit moins du tiers des sommes provenant des seuls cartels mexicains.

Les banques qui ont leur siège à Wall Street ou dans la City de Londres ne sont pas les seules à entretenir des rapports privilégiés avec les barons de la drogue. Les banques qui pratiquent le blanchiment sont installées partout dans le monde et ont parfois leur siège dans des endroits inquiétants. C'est le cas du Liban, pays à travers lequel l'Australien Nicola Cicconte aurait lui aussi fait transiter l'argent des clans de Vibo Valentia, d'après les magistrats de Catanzaro. Une des plus importantes est la Lebanese Canadian Bank de Beyrouth : des filiales dans tout le Liban, un bureau à Montréal et six cents employés. Elle offre une large gamme de services financiers et de comptes correspondants dans les banques de toute la planète. Le 17 février 2011, le département américain du Trésor a déclaré qu'il y avait tout lieu de penser que la Lebanese Canadian Bank avait des activités de blanchiment pour le compte du Hezbollah, à l'encontre des mesures restrictives prévues par le Patriot Act. D'après le Trésor, la banque libanaise aurait profité de contrôles insuffisants et de complicités afin de favoriser les projets de blanchiment d'un réseau criminel qui exportait de la drogue d'Amérique du Sud en Europe et au Moyen-Orient à travers l'Afrique de l'Ouest, et qui blanchissait deux cents millions de dollars par mois à travers des comptes à la Lebanese Canadian Bank. On a découvert que plusieurs cadres supérieurs étaient complices et pilotaient les opérations. Selon les procureurs de Manhattan et la DEA, la Lebanese Canadian Bank aurait alimenté un circuit par lequel au moins deux cent quarante-huit millions de dollars ont été transférés vers des comptes américains entre janvier 2007 et début 2011. L'argent provenait du trafic de

drogue et des autres activités criminelles du groupe d'Ayman Joumaa au Liban, il servait à acheter des véhicules d'occasion aux États-Unis. Ces voitures étaient ensuite revendues en Afrique de l'Ouest, moyennant la déclaration de bénéfices gonflés afin de masquer l'argent sale des cartels colombiens et mexicains qui s'ajoutait à ce que rapportaient les automobiles. Toutes ces sommes étaient ensuite redirigées vers des bureaux de change de Beyrouth, puis vers des comptes à la Lebanese Canadian Bank, mais aussi, pour partie, vers des comptes du Hezbollah, une organisation terroriste de plus en plus impliquée dans le trafic de drogue aux yeux des Américains.

L'argent de la drogue et du blanchiment n'a pas seulement conduit à une alliance de plus en plus étroite entre les organisations criminelles et les groupes terroristes, il constitue aussi un lien plus complexe, plus sournois et peut-être plus dangereux encore : la corruption qui opère à tous les niveaux et se révèle donc particulièrement impalpable. Un cas en particulier souligne de manière spectaculaire les difficultés auxquelles on se heurte dans ce domaine, et que cette affaire ait duré bien plus d'une décennie en est la meilleure preuve. Le 15 novembre 1995, Paulina Castañon, une élégante dame mexicaine, veut accéder à son coffre personnel dans une des plus anciennes banques privées de Genève, Pictet Compagnie. Malheureusement il y a un problème avec le système de sécurité, s'excusent les impeccables employés de la banque. C'est un moyen de gagner du temps jusqu'à l'arrivée des policiers suisses qui, à la demande de la DEA, ont ordre de l'arrêter. La cliente est la femme de Raúl Salinas de Gortari, frère d'un ancien président de la République, dont le coffre renferme un faux passeport. Au Mexique, une rumeur persistante affirme que Raúl a entretenu des relations avec le gotha du trafic de drogue mexicain et colombien. C'est cette piste que suivent d'abord la DEA, puis le procureur général suisse Carla Del Ponte, qui a par le passé risqué sa vie à Palerme aux côtés de Giovanni Falcone en collaborant avec lui dans le cadre de l'enquête Pizza Connection. Raúl Salinas est accusé d'avoir touché d'importantes commissions d'un peu tout le monde au passage de la drogue : des cartels de Medellín et de Cali aux groupes mexicains nés de la division territoriale voulue par El Padrino, mais peut-être et surtout du cartel du Golfe. Le total estimé est proche de trois cents millions de dollars, transférés vers des comptes à l'étranger, dont quatre-vingt-dix à cent millions cachés en Suisse entre 1992 et 1994. Plus précisément, les fonds étaient virés à travers Citibank Mexico vers des comptes *private banking* de ses filiales à Londres et Zurich, et dans les plus prestigieux établissements helvétiques, tels que SBC, UBS, Banque privée Edmond de Rothschild, Crédit Suisse et Julius Baer. Le colosse américain aurait aidé Salinas à mener ces transactions en

compliquant la traçabilité de l'argent. Comment ? Avant tout en créant un compte au nom de Salinas dans sa filiale new-yorkaise. À travers Cititrust, une de ses sociétés fiduciaires enregistrées aux îles Caïmans, Citibank avait créé la société d'investissement Trocca, dont le siège est installé dans ces mêmes îles, afin d'y placer le patrimoine de Salinas. Pour masquer un peu plus encore le nom de ce dernier, Citibank a créé une autre société, Tyler, et ouvert deux comptes d'investissement auprès de Citibank London et Citibank Switzerland. En outre, elle aurait non seulement omis de demander les références bancaires de son client et de compléter son profil *Know your customer*, mais aussi permis à Raúl Salinas d'utiliser un autre nom pour exécuter les transferts. Aucun document américain ne l'identifiait comme propriétaire ou bénéficiaire de Trocca ni ne liait Salinas aux fonds Trocca transférés du Mexique aux États-Unis, puis à Londres ou en Suisse.

Les transferts du Mexique étaient régulièrement effectués par Paulina, présentée à ses collègues mexicains par le vice-président de la division Mexique de Citibank sous le nom de Patricia Ríos. Sous cette identité, l'épouse de Salinas versait sur le compte Citibank Mexico des chèques tirés sur cinq banques mexicaines au moins, afin qu'ils soient convertis en dollars américains puis les sommes transférées au siège new-yorkais. Là, l'argent se retrouvait sur ce qu'on appelle un *concentration account*, c'est-à-dire un compte de dépôt vers lequel convergent les capitaux de plusieurs clients et filiales de la banque, avant d'être redirigés vers leur destination finale.

L'ironie a voulu que le coup dur soit venu précisément du pays le plus renommé pour sa vieille tradition de secret bancaire, la Suisse, où les poursuites judiciaires contre Salinas se sont prolongées pendant de nombreuses années. Elles ont également continué après que Carla Del Ponte fut devenue procureur du Tribunal international pour l'ex-Yougoslavie à La Haye, se consacrant aux crimes de Slobodan Milosevic, et elles se sont conclues par un procès au cours duquel le juge suisse a établi que les structures de l'État mexicain protégeaient le trafic de drogue et que l'argent ne pouvait avoir des origines légales. De fait, l'argent est resté bloqué dans les banques suisses en attendant que la justice mexicaine se prononce à son tour sur les liens entre Salinas et les cartels. Mais, sur cette question cruciale, on n'a pas assez de preuves et l'affaire a été classée. Et donc, en 2008, la Confédération helvétique décide de restituer à l'État mexicain soixante-quatorze millions sur les cent trente que sont devenues les sommes déposées par Salinas, ainsi qu'une part à des tiers qui lui avaient confié leur argent. Et ce n'est pas tout car, le 19 juillet 2013, un juge fédéral mexicain abandonne toute charge d'enrichissement illicite à son endroit. Il n'y a pas de preuves suffisantes permettant

d'affirmer que la fortune de Salinas provient d'activités illégales.

Le problème que révèle cette interminable histoire est le manque d'instruments et d'intérêt à frapper l'argent sale quand l'accusé n'est pas un élément reconnu de la criminalité organisée, mais un représentant des élites et des institutions qui a contribué à faire fonctionner la machine du profit blanc. Avec l'argent de la coke, on achète d'abord les politiciens et les fonctionnaires, et ensuite un abri dans les banques.

LES TSARS À LA CONQUÊTE DU MONDE

« Côte amalfitaine, Sardaigne, Costa del Sol, Toscane, Malte, Ibiza : tout ça, c'est russe ! » Celui qui s'exprime en ces termes connaît bien la différence entre le froid pénétrant de Moscou et l'agréable chaleur des côtes italiennes. C'est un Russe comme beaucoup d'autres, de ceux qui envahissent notre pays quand l'été impose le port du maillot de bain et l'utilisation de crème solaire. Les Russes sont partout et, en les regardant, on se dit automatiquement : Russes, mafieux russes... Comme si tout Russe riche était forcément un criminel. Mais la Mafija russe, la mafia avec un *j*, est une présence aussi forte que complexe, difficile à comprendre et à connaître. Nous disposons surtout de lieux communs, les récits de repris de justice couverts de tatouages barbares, d'anciens boxeurs au nez cassé, d'anciens *specnaz* violents, de dealers bagarreurs aux yeux injectés de vodka et de came bon marché. La Mafija est bien autre chose. Pour s'y retrouver, il faut observer les familles puissantes, prendre conscience de leur force. Ce sont des familles unies non par les liens du sang, mais par l'intérêt commun de l'organisation. Et, de même que toutes les familles, elles ont leur album de photos. À l'intérieur, il y a tout : la couleur du passé, les visages des parents éloignés, les clichés des moments importants, les lieux de la mémoire.

La Mafija russe aussi, on peut feuilleter son album. Moi, j'ai souvent tenté de feuilleter celui qui résume la vie du Brainy Don, le parrain au QI stratosphérique. C'est lui qui, mieux que quiconque, prouve qu'aujourd'hui il est certes impensable de vouloir commander sans recourir aux armes, mais qu'il l'est tout autant d'avoir recours aux armes sans placer son argent. C'est lui que j'essaie de comprendre

jusque dans les moindres détails, pour me démontrer avant tout à moi-même à quel point le monde des affaires est lié à celui de la criminalité et combien suivre une autre route est désormais inutile, voué à l'échec et presque impossible. Obsédé par le désir de suivre ses pas, comme en proie à des hallucinations, j'ai très souvent eu l'impression de le reconnaître dans les bars de la côte, parfois ivre et en compagnie d'autres affiliés. Des hallucinations. Mais on peut avoir intérêt à prêter attention aux hallucinations et je me glisse donc dans cette histoire. J'ai avec moi un recueil de photos des personnages principaux, une sorte d'album que j'ai constitué au fil des années. Je dois partir d'une chose qu'on peut toucher. The Brainy Don. Il n'a pas l'air d'un mafieux, il fait russe, ça oui, mais il pourrait également être américain, allemand, espagnol, hongrois. À première vue, c'est juste un monsieur obèse et plutôt âgé, mais cette apparence est déjà un masque, une parfaite couverture de graisse. On a tendance à croire que les personnes peu agiles physiquement ont également l'esprit peu agile. Qu'elles sont inoffensives. Ordinaires. Ce n'est pas le cas, il faut y regarder à deux fois. Sur sa photo la plus connue, il tient à la main une cigarette qu'il caresse de ses doigts épais. Il ne regarde pas l'objectif, mais un point au-dessus de la tête du photographe. Sa chemise et son gilet d'excellente facture ont du mal à contenir ses cent trente kilos qui tendent le tissu, formant des plis et des sillons. On aperçoit derrière lui une cheminée entourée de grands carreaux de marbre et, devant, un ordinateur portable et d'élégantes lunettes de presbyte à fine monture. Une chaise de bureau et un cendrier transparent dans lequel on devine une cigarette qui se consume, sans doute pas la première de la journée, complètent ce tableau. C'est un homme d'affaires, un homme riche et puissant, à la tête de nombreuses entreprises qui opèrent dans les secteurs les plus variés. C'est un homme sûr de lui, autoritaire et dur à la tâche. Il a des milliers d'employés sous ses ordres, il contrôle et certifie des bilans, il prend des décisions importantes. The Brainy Don a pour vrai nom Semen Judkovic Mogilevic. Le 20 janvier 2011, *Time Magazine* l'a placé en tête de sa liste des dix plus grands parrains mafieux de tous les temps, devant Al Capone, Lucky Luciano, Pablo Escobar et Totò Riina. Il est considéré par les agences de sécurité américaines et européennes comme l'un des piliers de la Mafija, l'axe de la pieuvre russe dans le monde, un des centres de la criminalité organisée.

Reconstituer son profil permet de comprendre comment les crimes les plus violents — extorsion, homicides, trafic d'armes et de drogues, proxénétisme — se marient à la perfection avec ceux que commettent les entrepreneurs, les hommes politiques, les financiers. Mais ce n'est pas tout : retracer l'irrésistible ascension de Don Semen ou Don Seva, comme on l'appelle aussi, permet de photographier un monde dans

lequel toutes les frontières ont été gommées et où toutes les énergies criminelles se rejoignent, en dernière instance, pour converger vers un but unique : la maximisation des profits.

Mogilevic est né à Kiev le 30 juin 1946, dans une famille juive ukrainienne qu'on imagine représentative de l'époque soviétique : pas religieuse et, d'une certaine façon, bourgeoise. Il décroche son diplôme d'économie à l'université de Leopoli, une des plus anciennes d'Europe de l'Est, puis il quitte l'Ukraine pour Moscou. Là, il devient entrepreneur des pompes funèbres. C'est un secteur sûr. On ne cessera jamais de mourir et les mafias du monde entier ont la haute main sur cette activité. Les pompes funèbres sont un bon moyen de blanchir de l'argent et une excellente pierre angulaire sur laquelle bâtir un empire. Les mafias privilégient toujours la dimension concrète des choses. La matière. La terre, l'eau, le béton, les hôpitaux. La mort. Dans les années soixante-dix, Mogilevic rejoint les rangs d'un groupe criminel qui se consacre à la contrefaçon, à la fraude et à des vols sans envergure. Des brouilles par rapport à ce qu'il deviendra plus tard, mais les mécanismes de la rue fournissent un enseignement fondamental à quelqu'un qui veut apprendre à commander, à survivre, et augmenter sa confiance en soi. Il passe son temps dans les aéroports et les gares, changeant les roubles contre des dollars, vendant des parfums et des sacs à main aux dames qui souhaitent imiter le style occidental, de la vodka « noire » à leurs maris attachés aux traditions russes. Bien vite, il est arrêté pour un délit banal : trafic illégal de devises. Il fait deux séjours en prison, où il reste au total sept ans. C'est sa chance. En prison, il tisse des liens avec de puissants criminels, des amitiés qu'il conservera toute sa vie. Sa carrière criminelle décolle quand le gouvernement soviétique autorise cent cinquante mille citoyens juifs à quitter le pays et à s'installer en Israël. Pour les familles concernées débute alors une course contre la montre. Elles peuvent partir, mais elles doivent le faire tout de suite : elles devront abandonner sur place les biens et les objets précieux transmis de génération en génération. Mogilevic comprend que c'est une occasion unique. C'est lui qui s'occupera de vendre les biens des émigrants, s'engageant à leur faire parvenir le produit de cette vente, en espèces, à leur nouvelle adresse. Ils sont nombreux à le croire et à lui confier leurs avoirs. Mais cet argent n'arrivera jamais jusqu'à ceux qui y ont légitimement droit : la fortune ainsi accumulée deviendra la base financière de la carrière criminelle de Mogilevic.

Deuxième page de l'album. Une autre photo célèbre. De trois quarts, un homme a les yeux plantés dans l'objectif, dans une posture de défi. Il est torse nu et a une mine étonnée : la bouche entrouverte, les sourcils presque invisibles soulevés et les yeux telles deux amandes étirées. Les traits sont vaguement asiates, de profondes rides

traversent le front d'une tempe à l'autre. Mais ce qui frappe le plus, ce sont deux tatouages identiques à la hauteur des clavicules. Ils représentent deux étoiles à huit branches avec un œil au centre. C'est le symbole du pouvoir, de l'autorité. La photo montre Viaceslav Kirillovic Ivankov, dit Japoncik, le Petit Japonais. Il est né en 1940 en Géorgie, mais ses parents, qui sont russes, décident bientôt de s'installer à Moscou. En 1982, il est arrêté pour port illégal d'armes à feu et pour trafic de drogue, puis condamné à quatorze ans de réclusion en Sibérie. Des années qui lui permettent de devenir *vor*, au moment même où le régime qui les a vus naître s'apprête à tomber. *Vor* est l'abréviation de *vor v zakone*, qui signifie littéralement « voleur dans la loi » et désigne tout criminel ayant gagné le respect en commandant d'après les règles. Il aurait dû rester en prison jusqu'en 1995, mais les tentacules de la Mafija sont partout, dans tous les secteurs, de la politique au sport, des institutions au monde du spectacle. En 1990, deux personnages populaires, un chanteur considéré comme le Frank Sinatra russe, aux fréquentations tout aussi dangereuses que son modèle, et un ancien champion russe de lutte gréco-romaine qui se sert d'une association d'athlètes retraités comme couverture à des intérêts mafieux, lancent une campagne soutenue par de nombreuses personnalités du monde de la politique, de la culture et du sport : Ivankov a suffisamment payé pour ses fautes, il est temps de le libérer. C'est alors qu'intervient la main invisible de Semen Mogilevic : il arrose d'argent le juge qui s'occupe de l'affaire et sollicite un haut fonctionnaire soviétique. Le Petit Japonais sort de prison en 1991.

Le rideau de fer est tombé, l'Union soviétique s'effondre, la Russie change, sa capitale change. Des règlements de comptes éclatent : Russes contre Tchétchènes. Le sang ne cesse de couler, mais plus par intérêt que par haine ethnique. Ivankov est un *vor* à l'ancienne, il n'est pas du genre à déléguer : s'il faut se salir les mains, il ne se défile pas. Il entreprend donc d'éliminer un par un les Tchétchènes et leurs associés en affaires. Mais plus on tue, plus la probabilité que quelqu'un vous rende la politesse augmente, c'est une évidence. Pas seulement : tous ces cadavres et le désordre qui les entoure commencent à agacer la *cupola*, les dirigeants de la Mafija, qui décident d'envoyer Ivankov aux États-Unis, faisant ainsi d'une pierre deux coups : une relative tranquillité au pays et des affaires qui se développent en Amérique. À présent que les frontières sont ouvertes, c'est facile. Il suffit de demander un visa de deux semaines à l'ambassade des États-Unis à Moscou. Un peu plus d'un an après sa libération, dans un pays redevenu depuis peu une partie du monde libre, Viaceslav Ivankov s'embarque donc, muni de son vrai passeport, comme consultant cinématographique auprès d'une société dont le

propriétaire est un magnat russe résidant depuis des années à New York. L'Union soviétique s'est dissoute depuis à peine deux mois et demi.

Quand Ivankov atterrit à New York, tout est prêt. À commencer par l'argent, que le Petit Japonais investit immédiatement afin de se construire une nouvelle vie. En versant seulement quinze mille dollars, Ivankov contracte un mariage blanc avec une chanteuse russe qui réside aux États-Unis. Il s'installe dans le quartier de Brighton Beach, à Brooklyn, où beaucoup de Juifs venus d'Union soviétique sont venus vivre à partir des années soixante-dix et qu'on appelle Little Odessa. Il y a la mer, il y a les plages, mais on aurait tort d'imaginer un petit morceau de Russie avec violons et balalaïkas. Ce que les immigrants ont emporté de plus typique, dans ces immeubles de brique couverts de tuyaux, c'est la Mafija, la mafia avec un j.

La troisième photo de l'album montre un autre quartier. Elle a été prise par un excellent photographe, qui a su atténuer l'aspect sordide du décor, grâce à un jeu de reflets chromatiques entre le ciel illuminé de rouge au crépuscule et le petit lac gelé qui borde le quartier. Mais même l'artiste le plus doué ne peut lutter contre la présence écrasante des grands immeubles qui envahissent tout l'horizon. Ils apparaissent soudain à la périphérie ouest de Moscou, au centre d'un immense parc défiguré par une route à quatre voies qui le traverse de part en part. De loin, on dirait des clapiers à lapins géants, anonymes et d'une blancheur trompeuse car souillée de pollution, une tentative pathétique de ressembler à un centre d'affaires. Nous sommes à Solncevo, le quartier ouvrier que les autorités soviétiques décidèrent de construire en 1938. Elles avaient le sens de l'humour, ces autorités. En russe, *solnce* veut dire « soleil », mais à Solncevo (qui se prononce « solnzieva »), la lumière se heurte aux immeubles et c'est bien l'ombre qui règne sans partage. C'est ici qu'est née la Solncevskaja bratva, la fraternité de Solncevo.

Sueur, corps qui se bousculent. Telle est la lymphe qui nourrit la Solncevskaja bratva, dont le fondateur est Sergueï Mikhaïlov, dit Michas, né dans le quartier. Après une jeunesse faite de petits boulots et d'escroqueries minables qui manquent de le conduire en prison, dans les années quatre-vingt Michas met à profit son goût pour la bagarre et réunit autour de lui tous ceux qui partagent cette passion. Est-ce la naissance d'un club de sport ? Ou le noyau dur d'une armée en devenir ?

Dans le même temps, Michas est arrêté à deux reprises : la première pour extorsion, la seconde pour le meurtre du propriétaire d'un casino. Mais il n'est jamais condamné, faute de preuves. Peu à peu, la Solncevskaja bratva, la poignée de fidèles de Michas, s'agrandit. Sueur et lutte. Violence et force. L'organisation attire ses semblables.

Lutteurs, voyous, hommes prêts à tout. Il faut être unis si l'on doit se défendre contre d'autres gangs, il faut des muscles si l'on veut survivre. Elle fusionne avec d'autres organisations — comme la Orechovskaja — et, en quelques années, la Solncevskaja bratva est assez puissante pour étendre sa domination au-delà des frontières du quartier, mettant la main sur la finance et les entreprises.

Leur cœur de ses affaires est la « protection », une activité qui prend dans les années quatre-vingt-dix des proportions sans commune mesure avec le *pizzo*, l'extorsion à l'italienne. D'après le FBI, l'entreprise autrichienne Julius Meinl doit verser cinquante mille dollars par mois pour la gestion de ses supermarchés ouverts en Russie. Coca-Cola, qui répond que céder au chantage n'entre pas dans sa politique, reçoit le lendemain la visite d'hommes armés de mitraillettes et de lance-grenades à la porte de sa nouvelle usine proche de Moscou, un assaut au cours duquel deux vigiles sont grièvement blessés. L'entreprise porte plainte auprès des autorités russes, mais à ce jour l'affaire n'est toujours pas résolue. D'après Interpol, d'autres multinationales sont la cible de ces menaces, IBM, Philip Morris et, curieusement, Cadbury's, Mars et Hershey's, comme si l'argent extorqué aux fabriques de chocolat avait un goût particulièrement sucré.

La mafia russe a émergé grâce à des hommes en mesure d'exploiter avec intelligence et férocité les nouvelles possibilités qui s'offraient, mais aussi parce qu'ils ont derrière eux une histoire faite de structures et de règles leur permettant de régner sur le Grand Désordre. Après des années passées à naviguer dans les égouts criminels du monde entier, je peux affirmer que c'est toujours ce qui favorise le développement des mafias : la vacance du pouvoir, la faiblesse, la corruption d'un État qui a en face de lui une organisation proposant et incarnant l'ordre. Les points communs entre des mafias géographiquement très éloignées sont souvent stupéfiants. Les organisations russes se sont endurcies sous l'effet de la répression stalinienne, qui envoya au goulag des milliers de délinquants et de dissidents politiques. C'est là qu'est née la société des *Vory v zakone*, qui parvinrent en l'espace de quelques années à coloniser les goulags de toute l'Union soviétique. Une origine qui n'a donc rien à voir avec celle des organisations italiennes, même si la caractéristique principale qui leur a permis de survivre et de prospérer est la même : la règle. Celle-ci se décline de nombreuses manières et se traduit par des rituels, une mythologie, des préceptes concrets à suivre à la lettre si l'on veut être considéré comme un affilié digne de l'organisation. C'est aussi elle qui fixe les modalités de n'importe quelle affiliation. Tout est codifié et tout existe au sein de la règle. L'honneur et la fidélité rapprochent le camorriste et le *vor*, de même que la nature sacrée de

certains gestes et le rôle de la justice interne. Les rituels aussi se ressemblent, peu importe qu'ils se déroulent à des moments différents dans les organisations concernées. Ce qui fonde un rituel, c'est-à-dire le passage d'un état à un autre, est commun, car la volonté de créer une réalité nouvelle, avec des codes différents mais tout aussi cohérents, est commune. Le camorriste et le *vor* sont baptisés, ils sont châtiés quand ils commettent des erreurs et récompensés lorsqu'ils obtiennent des résultats. Ce sont des vies parallèles qui souvent se superposent. L'évolution des comportements et l'ouverture à la modernité sont également comparables. Si, autrefois, un *vor* était un ascète qui refusait toute jouissance terrestre et toute obligation, au point de se faire tatouer les rotules pour signifier que jamais il ne s'agenouillerait devant le pouvoir, aujourd'hui le luxe et l'ostentation sont permis. Vivre sur la Côte d'Azur n'est plus un péché.

Les parrains russes s'habillent de pied en cap chez les grands couturiers, ils bénéficient de protections politiques, ont la haute main sur les nominations et les recrutements publics, ils donnent des fêtes gigantesques sans que la police intervienne. Les groupes sont de plus en plus organisés : chaque clan a son *obščak*, une caisse communautaire dans laquelle un pourcentage des gains est reversé après chaque opération, en particulier le produit de l'extorsion et des vols, qui servira à couvrir les frais des *vory* incarcérés ou à financer les pots-de-vin aux hommes politiques et aux policiers corrompus. Ils emploient des soldats, des armées d'avocats et de brokers très habiles.

Durant la période communiste, les *vory* travaillaient main dans la main avec l'élite de l'Union soviétique, étendant leur influence au moindre recoin de l'appareil d'État. Sous Brejnev, ils profitèrent de la grave stagnation de l'économie communiste et créèrent un impressionnant marché noir : la Mafija pouvait satisfaire tous les désirs de ceux qui avaient les moyens de payer. Les patrons de restaurants et de boutiques, les dirigeants d'entreprises publiques, les fonctionnaires du gouvernement et les politiciens : tout le monde trafiquait. Au marché noir on trouvait tout, de la nourriture aux médicaments. Les *vory* repéraient ce à quoi le peuple n'avait pas droit au nom du communisme et apportaient chez les dirigeants du Parti les bienfaits du « sale capitalisme ». Ainsi s'est forgée entre la nomenklatura et la criminalité organisée une alliance destinée à avoir d'énormes répercussions.

La chute du communisme a laissé derrière elle un abîme économique, moral et social que la Mafija était prête à combler. Des générations de personnes sans travail, sans argent, mourant littéralement de faim : les organisations russes pouvaient enrôler une telle main-d'œuvre par légions entières. Policiers, militaires, vétérans de la guerre en Afghanistan : tous offraient leurs services sans réserve.

Anciens membres du KGB et employés du gouvernement soviétique mirent leurs comptes bancaires et leurs relations au service des activités du crime organisé, y compris du trafic d'armes et de drogue. La transition vers le capitalisme se faisait sans lois ni infrastructures adaptées. Les fraternités, elles, avaient de l'argent, elles étaient souples, avides, capables d'intimider n'importe qui : comment aurait-on pu leur résister ? Ceux qu'on appelle les « Nouveaux Russes », ces hommes qui profitaient de l'ouverture des marchés pour s'enrichir à un rythme vertigineux, jugèrent opportun de payer une « taxe » par laquelle ils assuraient à leurs entreprises la protection fournie par d'autres groupes, mais aussi, à l'occasion, un coup de main pour résoudre les litiges avec des débiteurs et des concurrents. Le menu fretin ne pouvait que s'incliner : parmi ceux qui pratiquaient l'extorsion, certains se promenaient avec des ciseaux et un doigt coupé : « Si tu ne paies pas, voilà ce qui t'attend », menaçaient-ils. Seuls quelques échos de cette poussée de violence parvenaient à l'Ouest et, pour le reste, on était distrait et plein d'illusions. Même les dons des États-Unis et des pays européens, visant à renforcer la société civile postsoviétique, contribuèrent indirectement à enrichir la Mafija. Ils étaient versés de préférence à des ONG, de crainte qu'autrement ils n'échouent dans les caisses d'anciens communistes, redonnant ainsi de la vigueur au vieux régime et aux anciens bureaucrates. Mais de nombreuses aides furent détournées par les groupes criminels et n'arrivèrent jamais à destination.

Avec l'entrée en vigueur d'une nouvelle loi dans le secteur financier, les banques naissantes se mirent à pousser tels des champignons. Pour les mafieux, il n'était plus nécessaire de corrompre les dirigeants des vieux établissements. Avec l'argent qui coulait à flots et quelques prête-noms, ils pouvaient ouvrir leurs propres établissements, y caser parents et amis, parfois des gens qui sortaient de prison. Enfin, il y eut un vaste plan de privatisation qui devait octroyer à tous les citoyens une participation dans les entreprises publiques, des colosses énergétiques aux grands hôtels de Moscou. La valeur des actions distribuées était négligeable pour ceux qui avaient déjà de l'argent et du pouvoir, mais énorme pour les autres, ceux qui n'arrivaient pas à se procurer de quoi survivre. Les pauvres les revendaient donc à un prix inférieur à leur valeur, permettant à d'autres de rafler la mise, ce qui renforça l'élite de managers, de bureaucrates ex-soviétiques et de mafieux. La Mafija et l'État entretenaient un rapport de symbiose qui a duré longtemps et qui fonctionnait : les pots-de-vin arrangeaient tout le monde, car tout le monde cherchait de quoi vivre. La Mafija était partout. La Mafija était devenue l'État.

En 1993, rien qu'à Moscou on a dénombré mille quatre cents homicides liés à la criminalité organisée, en plus d'une augmentation

impressionnante du nombre des braquages et des explosions. On a comparé Moscou au Chicago des années vingt. Les entrepreneurs, les journalistes, la famille des criminels : personne n'était à l'abri. On se battait pour le contrôle des usines, des mines, du territoire. Les entreprises de toutes tailles étaient contraintes de s'entendre avec la criminalité organisée, sous peine d'être éliminées. Pour l'ancien agent du FBI Robert Levinson, qui s'est occupé au cours de sa carrière des mafias italo-américaine, sicilienne, colombienne et russe, cette dernière est la plus violente qu'il ait connue. Et puis il y a une nouveauté : souvent les Russes ont fait des études, ils parlent plusieurs langues, ils se présentent comme des ingénieurs, des économistes, des scientifiques, des cols blancs. Ils sont sanguinaires et instruits, et quand on commence à le comprendre à l'étranger, il est trop tard. La Mafija n'a pas seulement comblé de vide du pouvoir en Russie. Ses hommes les plus dangereux sont déjà ailleurs, où ils appliquent à leur façon l'idée d'un monde nouveau.

« La mort nous suit toujours », aime à répéter Sergueï, un des plus proches associés de Mogilevic. Sergueï est un petit homme à l'aspect insignifiant, habillé comme un clochard et sachant donc très bien passer inaperçu. Don Semen le méprise, mais il lui est utile, car pour être intouchable il ne faut pas être sensible aux menaces. Et Sergueï ne l'est pas. Dans la ville, tout le monde sait qu'il se balade avec une mallette, mais rares sont ceux qui en connaissent le contenu. Mogilevic n'en parle jamais lui non plus, pas même avec sa femme. Un jour, Sergueï est enlevé par un concurrent de Mogilevic, un entrepreneur en lice pour décrocher des marchés publics de la ville de Moscou. Sergueï n'oppose aucune résistance et se laisse entraîner dans la cave sombre d'un immeuble anonyme à la périphérie de Moscou. Pas une supplique, pas une prière. Il ne demande pas qu'on le laisse partir et ne fait aucune allusion à une future vengeance qu'ordonnera son puissant parrain. Il lui suffit d'ouvrir sa mallette et, le lendemain, l'air ahuri et indifférent dans son habituel costume chiffonné, il frappe à la porte de Mogilevic. « Comment as-tu fait ? » lui demande son chef qui, pour l'occasion, s'autorise à lever les yeux et les mains de son ordinateur portable. Sergueï s'approche du bureau et y dépose la mallette. Tac, tac, puis, d'un rapide mouvement du poignet, il la fait pivoter de cent quatre-vingts degrés. Mogilevic ne bronche pas en se revoyant en compagnie de son subalterne au cours d'un de ses très rares moments de vacances au bord de la mer Noire. Il n'a pas le souvenir que quelqu'un ait immortalisé cette scène de plage qui garantit une totale immunité à son subalterne. Il sourit, referme la mallette et la fait de nouveau pivoter de cent quatre-vingts degrés.

Peut-être est-ce l'enlèvement de Sergueï ou bien l'insécurité à

Moscou, en pleine guerre des gangs, qui fait comprendre à Mogilevic qu'il serait préférable de quitter la ville. Il ne manque pas d'argent, il a déjà accumulé plusieurs millions de dollars, et il l'a fait pour une bonne part grâce à son arme la plus dangereuse : son sens aigu des affaires. Dès que la perestroïka a ouvert les portes aux entreprises privées, il s'est dépêché de fonder plusieurs sociétés, officiellement d'import-export de carburant, enregistrées bien loin des gargouilles de la place Rouge : dans une de ces îles anglo-normandes qui sont aussi des paradis fiscaux. Une des sociétés s'appelle Arigon Ltd., l'autre Arbat International. Cette dernière est contrôlée pour moitié par Mogilevic, tandis que le Petit Japonais et les chefs de la fraternité de Solncevo, Mikhaïlov et Averin, se partagent l'autre moitié. En 1990, il décide de s'installer en Israël avec ses hommes de confiance. C'est l'avant-garde de la seconde vague d'émigration juive venue d'Union soviétique, qui est aussi la seconde vague d'importation de mafieux, après celle des années soixante-dix dont a su profiter le même Mogilevic. Ceux qui sont partis alors n'étaient pas que d'innocentes victimes de l'antisémitisme, mais aussi des milliers de criminels dont le KGB était ravi de se débarrasser. Nombre de ces hommes se sont retrouvés aux États-Unis et ont colonisé Little Odessa, que rejoindra à son tour Ivankov en 1992, ou bien ils ont échoué dans d'autres endroits du monde. Mais ils ont conservé de bonnes relations entre eux, formant un grand réseau mondial, un réseau dans lequel Don Semen et le Petit Japonais n'ont eu qu'à s'insérer, sans perdre le contact avec les fraternités russes.

Mogilevic devient citoyen de l'État d'Israël. Il tisse alors des liens avec des groupes émergents russes et israéliens qui entrevoient ses capacités à manier les mécanismes complexes de la finance internationale. Son empire s'agrandit grâce aux profits des activités illégales — drogue, armes, prostitution. Mais elle croît aussi grâce à l'argent sale réinvesti dans des activités légales telles que les discothèques, les galeries d'art, les usines et les entreprises de toutes sortes, y compris un service de traiteur casher international. D'après un document du FBI, il détient une banque israélienne avec des filiales à Tel-Aviv, Moscou et Chypre, qui blanchit de l'argent pour des groupes criminels colombiens et russes.

Mais Don Semen commence à trouver la Terre promise trop petite pour lui. L'année suivante, il épouse Katalin Papp, une jeune Hongroise, ajoutant un passeport hongrois à ceux qu'il a déjà, ukrainien, russe et israélien, puis il va s'installer à Budapest. Il est officiellement négociant en blé et en froment, mais en réalité il fonde une organisation criminelle qui porte son nom, comprenant près de deux cent cinquante éléments et dotée d'une structure hiérarchique semblable à celle des mafias italiennes, d'autant plus que de nombreux

affiliés sont des membres de sa famille. Budapest se révèle être un lieu sûr et, grâce à la protection d'hommes politiques et de policiers corrompus, les affaires peuvent prospérer sans heurts. Mogilevic sait que la tranquillité a toujours un prix, qu'on ne paie pas toujours qu'en espèces sonnantes et trébuchantes.

En 1995, deux colonels sous couverture du service de sécurité du président russe viennent le rencontrer en Hongrie où, par prudence, seul un de ses associés israéliens est là pour leur fournir ce qu'ils veulent : des informations secrètes à utiliser au cours de la campagne électorale. Les paroles du FBI sont plus éloquentes que n'importe quelle image : « Mogilevic s'attire les bonnes grâces de la police en fournissant des informations sur les activités d'autres groupes criminels russes, donnant ainsi l'impression d'être un honnête citoyen prêt à collaborer. »

Don Semen prend d'autres précautions qui lui permettent de s'éviter des problèmes. Le Don ne participe jamais aux opérations quotidiennes de son groupe, il ne se salit jamais les mains, rendant extrêmement difficile le travail des forces de l'ordre et de la justice qui tentent de le coincer. En outre, il paie d'anciens policiers hongrois afin qu'ils le renseignent sur les enquêtes de la police menées à son sujet. Grâce à ses qualités de gestionnaire, à ses compétences financières, à des associés très talentueux et bien formés, ainsi qu'au recours aux technologies de pointe, Mogilevic devient un des parrains les plus puissants du monde. Il parvient même à se doter d'une armée privée, essentiellement composée de vétérans *specnaz* et d'anciens combattants de la guerre afghane, célèbres pour leur brutalité. Dans le business de la prostitution, il se sert d'une chaîne de night-clubs comme couverture, les Black and White Clubs, qu'il gère en partenariat avec la Solncevskaja et l'Uralmalsevskaja, un autre grand groupe criminel russe. En 1992, Mogilevic organise à l'Atrium Hotel de Budapest une réunion stratégique avec les principaux chefs russes du secteur de la prostitution. Il leur fait une proposition : investir quatre millions de dollars gagnés grâce à cette activité pour ouvrir d'autres clubs en Europe de l'Est. Don Semen recrute des filles en ex-Union soviétique, il leur procure des emplois de façade et les fait travailler dans ses clubs. Il s'occupe aussi de leur protection, assurée par un groupe de gardes du corps. Le business fonctionne : les filles sont belles et rapportent beaucoup d'argent. À la même période, Mogilevic entre en contact avec des organisations latino-américaines : ses filles sont idéalement placées pour dealer. Ce sont elles qui enlacent les riches messieurs de l'Est et de l'Ouest, elles qui les déshabillent et leur donnent du plaisir. Et Don Semen, qu'elles appellent aussi Papa, a le sentiment d'être un père pour elles. À ses yeux, les pousser vers la prostitution est une sorte d'aide sociale : les

filles ne tombent pas entre les mains d'alcooliques et peut-être même réussissent-elles à mettre un peu d'argent de côté pour préparer l'avenir.

Mais Papa est parfois obligé de se mettre en colère. Un autre Russe, Nikolai Sirokov, lui dispute le marché de la prostitution à Budapest et se promène dans la ville entouré de ses hommes. Sirokov a un point faible. Pour lui, les femmes ne sont pas qu'une source de profit. Elles ne lui suffisent jamais. Il faut lui en trouver une, belle, pleine de classe, au charme vraiment irrésistible, la lui mettre sous le nez tel un bijou si précieux qu'on ne peut le céder d'emblée aux clients, et attendre qu'elle attire sa cible. Fin 1993, Mogilevic frappe : Sirokov est éliminé à Budapest en compagnie de deux de ses gardes du corps. Fin de la concurrence dans la capitale hongroise.

Pourtant, Mogilevic n'aime pas devoir recourir à ces manières brutales et confie généralement cette tâche à un des groupes auxquels il est associé. The Brainy Don préfère spéculer. Il se lance dès que le mur de Berlin montre les premiers signes de faiblesse, changeant des roubles en deutsche marks, une monnaie forte.

En 1994, Mogilevic parvient à infiltrer Inkombank, le colosse bancaire russe, qui a des comptes dans les plus grands établissements du monde (Bank of New York, Bank of China, UBS et Deutsche Bank), puis à en prendre le contrôle. Ainsi, il accède directement au système financier international et peut blanchir sans difficulté les revenus de ses activités illégales. En 1998, Inkombank est démantelée justement en raison de la conduite incorrecte de ses dirigeants, de violations des règles bancaires et du non-respect de ses obligations à l'égard de ses clients. Les affaires prospèrent et Mogilevic commence à faire l'objet de plusieurs enquêtes de par le monde, de la Russie au Canada. Mais le *vor* blanchit son identité comme il blanchit l'argent. Seva Moguilevich, Semon Yudkovich Palagnyuk, Semen Yukovich Telesh, Simeon Mogilevitch, Semion Mogilevcs, Shimon Makelwitsh, Shimon Makhelwitsch, Sergueï Yurevich Schnaider, ou simplement Don Seva. C'est un fantôme doté du don d'ubiquité et du sens de l'ironie.

C'est ce que montre un cas d'escroquerie, l'affaire des œufs Fabergé.

Début 1995, toujours en partenariat avec la fraternité de Solncevo, il achète des bijouteries à Moscou et à Budapest, une façade qui couvre un trafic d'objets précieux, d'antiquités, d'œuvres d'art russes volées dans des églises et des musées, y compris à l'Ermitage, de Saint-Pétersbourg. Mais il s'agit d'un projet bien plus ambitieux et sophistiqué, qui a même recours à la plus prestigieuse des maisons de vente, Sotheby's. Mogilevic et ses associés font l'acquisition d'un hangar situé aux portes de Budapest, ils y installent des machines ultramodernes afin de restaurer les bijoux anciens et d'enchâsser les pierres précieuses. Devant le hangar, les bras croisés sur son ventre

proéminent, Mogilevic assiste à l'installation. À présent, il faut trouver des artistes prêts à mettre leur talent à son service et à copier les œufs les plus célèbres de tous les temps : les œufs Fabergé. Don Semen fait fonctionner son réseau de contacts et, au bout d'une semaine, il engage deux sculpteurs russes de renommée internationale. Il leur promet beaucoup d'argent et un travail sûr. Certes, ils devront passer les prochains mois dans un entrepôt aux environs de Budapest, mais c'est toujours mieux que ce qu'ils obtiendraient chez eux. Confiés par des collectionneurs et des musées de toute l'ancienne Union soviétique, les œufs authentiques à restaurer parviennent à l'atelier de Budapest, et les deux sculpteurs en exécutent des copies parfaites qui sont envoyées en Russie. Dans le même temps, les vrais œufs prennent le chemin de Londres et sont vendus par les bateleurs de Sotheby's, qui ignorent être le dernier maillon opérationnel de cette farce criminelle.

Mogilevic a toujours été doué pour les escroqueries. Il est l'auteur de plusieurs coups énormes menés avec succès, dont celui qui lui a permis de voler des milliards de dollars aux caisses de l'État de plusieurs pays d'Europe centrale — République tchèque, Slovaquie et Hongrie —, en leur vendant de l'essence camouflée en combustible de chauffage, ce qui lui a évité de payer les lourdes taxes sur les carburants automobiles appliquées dans ces pays. Ainsi, au lieu de tomber dans l'escarcelle de ces États, l'argent échoue dans les poches de Don Seva et de son organisation. Quand un criminel hongrois impliqué dans l'affaire se met à collaborer avec les enquêteurs et mentionne le nom de Don Seva, la riposte est immédiate. Une voiture piégée explose en plein centre de Budapest, tuant le traître, son avocat et deux passants. Elle fait en outre une vingtaine de blessés et transforme une rue fréquentée par les touristes en véritable champ de ruines. Pareille violence aveugle est du jamais-vu, c'est un puissant avertissement qui secoue l'opinion publique. On raconte que c'est l'œuvre des Russes, sans toutefois évoquer le compasé *biznesman* au quintal et demi.

Après la mort de sa femme en 1994, Mogilevic décide de rester à Budapest. Comme pour toute la Mafija, un des piliers de sa fortune est le trafic d'armes. Mais il fait maintenant un bond en avant spectaculaire. Il obtient une licence lui permettant d'acheter et de vendre légalement des armes, et, déjà propriétaire de l'usine hongroise Army Co-Op, il s'empare de deux autres : celle de Magnex 2000, qui fabrique des aimants, et Digep General Machine Works, une entreprise publique qui a été privatisée et qui produit des munitions, des obus de mortier, des armes à feu. Il contrôle de fait tout le secteur de l'armement hongrois et vend à l'Afghanistan, à l'Irak et au Pakistan. Il fournit à l'Iran du matériel volé dans les entrepôts de l'ancienne

Allemagne de l'Est pour une somme de plusieurs millions de dollars. Mogilevic est le maître de guerre.

Une autre photo dans l'album russe. Ivankov, le Petit Japonais, a vieilli. Il a les tempes dégarnies, la barbe et les cheveux blancs, il est légèrement voûté. Il a pris quelques kilos et semble fatigué. Mais les yeux, ces deux fentes qui lui ont valu son surnom, sont restés les mêmes. Et ses lunettes aux verres bleu pâle ne parviennent pas à dissimuler la fureur qui l'habite. Tandis que Mogilevic conduit ses affaires, il ne perd pas son temps lui non plus. Grâce à ses connaissances, sa réputation et son expérience, il a monté plusieurs opérations internationales de trafic d'armes et il est également actif dans les domaines du jeu, de la prostitution, de l'extorsion, de la fraude et du blanchiment, se servant de méthodes plus modernes et plus sophistiquées que celles dont les Russes de New York avaient l'habitude. Il a tissé des liens avec la mafia italienne et les cartels de la drogue colombiens. Et, pour garantir une protection à ses affaires, pour se doter de la puissance de feu et du pouvoir d'intimidation nécessaires, il a mis sur pied une armée de presque trois cents hommes, qui sont pour la plupart des vétérans de la guerre en Afghanistan. Il a rapidement pris le contrôle de la mafia juive new-yorkaise qu'il transforme, faisant d'un petit groupe de quartier voué à l'extorsion une entreprise criminelle milliardaire. Les gangsters de la vieille garde ont peur de lui et de sa réputation, ils doivent s'incliner. D'après les autorités américaines, c'est le mafieux russe le plus puissant des États-Unis. C'est lui qui développe le business de la Mafija à Miami, où il fournit au cartel de Cali de l'héroïne et un circuit de blanchiment, en échange de coke qu'il expédie ensuite en Russie. L'ancienne Union soviétique commence à avoir faim de poudre blanche et le Petit Japonais veut s'emparer de ce marché. Pour y parvenir, il est prêt à user de toutes les armes. En Russie, la cocaïne est jusqu'alors l'affaire de deux hommes : le *vor* géorgien Valeri « Globus » Glugech's et Sergueï « Sylvester » Timofeev. Le premier est un pionnier de l'importation de drogue à Moscou ; le second collabore déjà avec Ivankov, depuis un bref passage par la fraternité de Solncevo. Le Petit Japonais veut leur voler le marché et rien ne l'arrêtera. Il est prêt à tout pour convaincre Globus et Sylvester que bientôt il sera, lui, à la tête du commerce de coke. Mais en définitive il est contraint de les tuer tous les deux : Globus descendu non loin d'un des bars qu'il possède à Moscou, Sylvester réduit en morceaux après avoir démarré le moteur de sa voiture.

La concurrence a été balayée, Ivankov a gagné. Bientôt, ses activités attirent l'attention du FBI, longtemps habitué à ne s'intéresser qu'à la mafia italo-américaine et encore guère préparé à faire face à son

homologue russe. En 1995, Ivankov s'occupe d'une affaire d'extorsion ou plutôt de « recouvrement de crédit » qui vaut trois millions et demi de dollars. Deux hommes d'affaires russes au passé trouble qui travaillaient à Wall Street, Aleksandr Volkov et Vladimir Volosin, ont fondé à New York une société d'investissement, Summit International, dans laquelle la Banque Chara de Moscou a elle aussi déposé des fonds, trois millions et demi de dollars, justement. La société d'investissement de Volkov et Volosin n'est en fait qu'un gigantesque système de Ponzi : les deux hommes promettent des intérêts annuels de cent vingt pour cent à ceux qui y investissent de l'argent, essentiellement des immigrés russes, mais en réalité ils ne placent rien et dépensent tout en femmes, en voyages et au jeu. Quand le président de la Banque Chara exige la restitution de l'argent investi, les deux managers refusent. La banque moscovite appelle alors Ivankov à l'aide et celui-ci s'occupe du problème. En juin, Ivankov et deux de ses sbires enlèvent les deux financiers au bar de l'hôtel Hilton de New York et les conduisent dans le New Jersey, au restaurant russe Troyka. Là, le trio les menace et leur explique qu'ils n'en sortiront pas vivants s'ils n'acceptent pas de signer les documents par lesquels ils s'engagent à restituer les trois millions et demi. Les financiers acceptent, c'est la seule solution, et sauvent ainsi leur peau. Le Petit Japonais a encore gagné ou du moins c'est ce qu'il croit, car il ne sait pas encore qu'à peine relâchés les deux hommes préviendront le FBI. Ivankov est arrêté à Brighton Beach le 8 juin 1995 à l'aube, alors qu'il dort auprès de sa maîtresse. Le même jour, de nombreux éléments de son organisation sont eux aussi interpellés, dont son bras droit. Même les menottes aux poignets et entouré d'agents du FBI, le Petit Japonais se montre arrogant et intrépide. Il hurle, jure, lance des coups de pied. Il ne lésine pas sur les phrases-chocs : « Moi, mes ennemis, je les bouffe au petit déjeuner. »

Il est condamné à neuf ans de prison pour extorsion et incarcéré au pénitencier fédéral de Lewisburg, en Pennsylvanie. Quatre années s'écoulent et il paraît évident que cet établissement n'est pas suffisant pour un individu tel que le Petit Japonais, qui n'a aucune difficulté à s'y faire livrer de la drogue, ni, d'après le FBI, à donner des ordres à ses hommes restés en liberté. Ce sont les barreaux de la prison de haute sécurité d'Allenwood qui l'attendent.

À peu près à la même période où Ivankov est arrêté aux États-Unis, sur le Vieux Continent aussi les forces de l'ordre se mettent au travail pour faire obstacle aux trop entreprenants immigrés russes. Le 31 mai 1995 au soir, une interminable file de clients franchit le seuil du restaurant pragois u° Holubu° à l'occasion d'une soirée spéciale. Personne ne remarque les deux grands camions frigorifiques qui sont

garés à l'extérieur. Ils sont tout blancs, rien n'y est écrit et, si on les observait attentivement, on noterait que les pneus ne portent aucune trace d'usure. Peut-être les invités sont-ils pressés d'entrer. C'est un dîner donné en l'honneur d'un ami et il paraît que le comique russe qui l'animera est vraiment hilarant. Quelques heures plus tôt, au centre opérationnel du Groupe spécial de lutte contre la criminalité organisée de la République tchèque, un fonctionnaire consciencieux a exposé une idée plutôt extravagante.

« J'ai besoin de deux camions frigorifiques. Vite.

— Peut-on savoir pourquoi ?

— Nettoyage. Très discret. »

Bien que les ressources du groupe soient des plus limitées, sa demande est acceptée. Le fonctionnaire se met alors au travail et appelle un de ses cousins, un concessionnaire qui vend des fourgons. À l'intérieur du club, le spectacle a débuté. Deux cents personnes rient à gorge déployée après un dernier bon mot du comique, qui sort de scène sous les applaudissements. C'est au tour d'une chanteuse russe. Pour patienter, le public bavarde joyeusement et fait tinter les verres à vin, qu'on lève en portant de multiples toasts. Dans la salle, les lumières s'éteignent et le silence se fait. Les projecteurs éclairent des cordes qui descendent des cintres, quelques-uns se frottent les mains, savourant à l'avance de séduisantes acrobaties. Le premier à poser le pied sur la scène est un costaud du groupe spécial. Il brandit une mitraillette et reste bouche bée une fois qu'il a eu le temps de balayer du regard le parterre, en comprenant que la salle est remplie de gros poissons. Lorsqu'il se reprend, il est rejoint par ses collègues et hurle à pleins poumons de ne pas bouger, même s'il s'attend à ce que le restaurant se transforme en boucherie dans les secondes à venir. Pourtant le public n'ouvre pas le feu, nul ne souffle mot ni ne réagit. Les personnes interpellées sortent du club en bon ordre, dignement, toujours en silence. Parmi elles figurent également les filles du nightclub Black and White. C'est seulement à ce moment que quelqu'un remarque les deux gros camions frigorifiques, d'une blancheur encore plus resplendissante dans l'éclat de la pleine lune. À leur bord, les agents du Groupe spécial de lutte contre la criminalité organisée poussent un soupir de soulagement. Ils ont en particulier capturé les chefs de la fraternité de Solncevo et d'autres personnages appartenant au gotha de la Mafija, qui seront remis en liberté le lendemain car ils ne portaient pas d'armes. Mais il manque Mogilevic. « Mon avion avait du retard », répond celui-ci, aussi impassible qu'un morse, à un journaliste qui l'interviewe. Le chroniqueur ne se laisse pas intimider et lui demande si les filles qui travaillaient dans ses clubs couchaient avec les clients. Mogilevic le regarde comme si c'était un gamin stupide : « Il y avait des tables, pas de lits, et personne n'était couché.

On restait debout. »

Sans rencontrer d'obstacles, The Brainy Don peut désormais opérer en Ukraine, au Royaume-Uni, en Israël, en Russie, en Europe et aux États-Unis. Il entretient également des relations avec d'autres organisations en Nouvelle-Zélande, au Japon, en Amérique du Sud et au Pakistan. Il contrôle totalement l'aéroport international Sheremetyevo de Moscou. Ses affaires ne connaissent aucune limite : d'après un rapport du FBI, il semble même qu'un de ses lieutenants, installé à Los Angeles, ait rencontré deux Russes de New York liés à la famille Genovese afin de mettre sur pied un plan visant à écouler les déchets médicaux américains en Ukraine, dans les environs de Tchernobyl, moyennant sans doute le versement de pots-de-vin aux autorités locales pour la décontamination. L'imagination du Don n'a pas de frontière. Nous sommes en 1997 et Mogilevic se retrouve en possession de plusieurs tonnes d'uranium enrichi, un des nombreux effets de la chute du mur de Berlin, semble-t-il. Les entrepôts regorgent d'armes, il suffit de trouver le moyen de s'en emparer le premier. The Brainy Don organise une rencontre dans la localité thermale de Karlovy Vary, un endroit qu'il adore. De l'autre côté de la table sont assis de distingués messieurs moyen-orientaux, les acheteurs potentiels. Tout paraît se dérouler au mieux, puis les autorités tchèques torpillent l'affaire.

En 1998, un rapport du FBI affirme que le blanchiment est la première activité de Don Semen aux États-Unis et révèle qu'il possède, en compagnie de la Solncevo, des parts de YBM Magnex International, une société dont le siège est installé en Pennsylvanie, avec des filiales en Hongrie et en Grande-Bretagne, et qui fabrique en principe des aimants industriels. Cotée à la Bourse de Toronto et d'une valeur d'environ un milliard de dollars, la société compte parmi ses principaux actionnaires deux femmes prénommées Ludmila : l'épouse de Sergueï Mikhaïlov et celle de Viktor Averin, les deux chefs de la fraternité moscovite. Mogilevic et ses partenaires avaient découvert que la Bourse canadienne était peu réglementée : une société cotée à Toronto constituerait donc une couverture parfaite pour faire entrer et cacher les capitaux illégaux de la Mafija sur les marchés nord-américains. En seulement deux ans, les actions de YBM Magnex sont passées de quelques centimes à plus de vingt dollars. Sur le papier, les investisseurs réalisaient des bénéfices très importants, et la société a même figuré parmi les trois cents titres les plus échangés à la Bourse de Toronto. Mais, en mai 1998, le FBI rend visite à l'entreprise YBM dans ses bureaux de Newtown, Pennsylvanie, et saisit tout : disques durs, fax, bordereaux d'expédition, factures. En quelques heures, la valeur des actions s'effondre, Mogilevic est accusé d'escroquerie aux

dépens des investisseurs américains et canadiens. Concrètement, la société faisait des affaires avec des sociétés-écrans, des « boîtes à l'intérieur de boîtes », des entités vides qui ne servaient qu'à faire transiter l'argent. Le siège de YBM à Newtown ne faisait que confirmer les soupçons des enquêteurs : une entreprise faisant vingt millions de dollars de chiffres d'affaires et employant plus de cent cinquante personnes ne pouvait se contenter d'occuper l'aile d'un ancien bâtiment scolaire. Cette gigantesque arnaque a coûté plus de cent cinquante millions de dollars aux investisseurs.

YBM Magnex avait reçu plusieurs millions de dollars d'Arigon Ltd. qui, entre autres activités, s'occupait de vendre du carburant aux chemins de fer d'État ukrainiens. Mogilevic est en excellents termes avec le ministre ukrainien de l'Énergie et avec les entreprises du secteur énergétique de son pays natal. En outre, Arigon était propriétaire du night-club Black and White de Mogilevic à Prague. Grâce à l'opération Sword menée par la National Criminal Intelligence britannique, il apparaît que Arigon Ltd. est en réalité une société offshore enregistrée dans une île anglo-normande, mais surtout le cœur des opérations financières de Mogilevic. D'après les enquêteurs, le mécanisme est le suivant : l'argent sale que leur rapportent leurs activités illégales en Europe de l'Est, à lui et à d'autres parrains russes, afflue vers des sociétés telles qu'Arbat International (propriété du Petit Japonais, de la Solncevo et de Mogilevic) et, de là, il est transféré à Arigon, parfois en passant par les sociétés de Mogilevic à Budapest. À son tour, Arigon se sert de divers comptes courants à Stockholm, Londres, New York et Genève, d'où partent des virements bancaires vers des dirigeants de sociétés-écrans installées partout dans le monde, en particulier à Los Angeles et San Diego, officiellement au nom de collaborateurs de Mogilevic. À travers Arigon, l'argent est donc blanchi et pénètre le marché légal, alimentant d'autres projets. Depuis l'opération Sword, nous savons que sur les trente millions de livres sterling et quelques qui ont plu sur les banques londoniennes, deux ont été déposés à la Royal Bank of Scotland. Ils étaient destinés à Arigon et affichaient une origine russe, sans plus de précisions. Mais, en définitive, l'opération Sword ne débouche sur rien, car la police russe n'a pas réussi à fournir à Scotland Yard la preuve que cet argent était le fruit d'activités criminelles ou n'a pas voulu le faire. Les accusations de blanchiment sont donc abandonnées, mais il y a eu une suite. Je ne peux qu'imaginer la surprise de Mogilevic, quelque temps après les faits, quand il a ouvert un courrier envoyé par les services de l'Intérieur et qu'il a appris que sa présence au Royaume-Uni était désormais indésirable.

Mais, à mesure que les affaires de Mogilevic se sont développées, de nouvelles branches et filiales d'Arigon ont été ouvertes partout dans le

monde. Prague, Budapest, États-Unis, Canada : d'excellentes machines à laver l'argent sale.

« Pourquoi avez-vous créé des sociétés dans les îles anglo-normandes ? a demandé un journaliste à Mogilevic.

— Le problème, c'est que je ne connaissais pas d'autres îles. À l'école, quand on a étudié la géographie, j'étais malade. »

L'histoire de la Russie est une histoire d'hommes qui ont su profiter de la période de transition consécutive à la fin du communisme. Des hommes qui ont navigué à vue durant les années quatre-vingt-dix. Des hommes comme Tarzan. Cheveux longs, regard fier, carrure massive. Sur la photo que j'ai sous les yeux, il rayonne d'énergie et prouve qu'il porte bien son surnom, dont l'origine remonte néanmoins à un événement antérieur de quelques années. Adolescent, pour attirer l'attention il se jette du quatrième étage de l'immeuble où il habite avec sa famille, qui venait d'Ukraine et s'était installée en Israël dans les années soixante-dix. Il a survécu et, ce jour-là, Ludwig Fainberg est devenu Tarzan.

En Israël, il fait son service militaire dans la marine, mais ses cent quatre-vingt-six centimètres de hauteur et ses muscles gonflés ne lui suffisent pas pour réussir l'examen et réaliser son rêve : devenir officier.

En 1980, il part vivre à Berlin-Est. Il a un contact qui peut lui procurer un faux diplôme de médecine en mesure de tromper tout le monde. Tarzan se contente d'un diplôme d'orthodontiste, mais ce morceau de papier ne l'aide guère à fabriquer des dentiers et des appareils, et il est donc licencié par sept cabinets l'un après l'autre. Dès lors, il ne lui reste plus qu'à se joindre à ses compatriotes mafieux. Il choisit la branche arnaques et contrefaçons. Puis il part s'installer à Brooklyn et ouvre un vidéoclub à Brighton Beach. Là, il épouse une jeune fille « mafieuse de pure souche », comme on dit en Russie : au pays, son grand-père était mafieux, et son premier mari l'était lui aussi. Toujours aux États-Unis, Tarzan aide son ami d'enfance Grisha Roizis, dit le Cannibale, parrain d'un groupe russe à Brooklyn, à gérer des magasins de meubles qui cachent en réalité un trafic international d'héroïne auquel participent également les familles italo-américaines Gambino et Genovese. Il devient l'ami de quelques gros poissons de la famille Colombo. Mais quand la situation à Brighton Beach devient trop incertaine et que plusieurs de ses amis se font tuer, Tarzan décide de s'en aller. En 1990, il part pour Miami, qui compte la deuxième plus grosse concentration de mafieux russes du pays. Depuis les années soixante-dix, les chauffeurs de taxi russes y sont impliqués dans des activités criminelles : extorsion, drogue, jeu, prostitution, trafic de bijoux et escroqueries bancaires. En Floride, Tarzan ouvre

plusieurs clubs, dont le Porky's, une boîte de strip-tease dont le slogan est : *Get lost in the land of love*, Perds-toi sur la terre de l'amour. En réalité, d'amour il en circule bien peu dans son club : tandis que le FBI l'observe du toit de l'immeuble situé de l'autre côté de la rue, il est filmé en train de frapper des danseuses à l'extérieur du club. Il en jette même une au sol et la force à avaler du gravier.

Les strip-teaseuses n'ont pas de salaire fixe, elles vivent des pourboires et de commissions au verre, qui diminuent au fil du temps. Tarzan se vante même qu'il lui suffit de montrer du doigt n'importe quelle fille dans n'importe quel magazine pour adultes et de la faire appeler par son agent pour qu'elle vienne dans son club et qu'il la « baise à mort ».

Entre une tournée de vodka et un strip-tease, c'est au Porky's que se déroulent les réunions entre les Russes et les narcos colombiens ou leurs représentants. De fait, parmi les nombreux amis de Tarzan, on trouve des personnages tels que Fernando Birbragher, un Colombien en très bons termes avec le cartel de Cali, pour lequel il a blanchi plus de cinquante millions de dollars au début des années quatre-vingt, et avec Pablo Escobar, pour le compte duquel il a acheté des yachts et des voitures de sport. Ou bien Juan Almeida, un des plus gros trafiquants de cocaïne colombienne en Floride, qui entretient des relations avec les cartels colombiens par l'intermédiaire d'un loueur de voitures de luxe à Miami et d'autres activités-écrans. Ensemble, Almeida et Tarzan mènent la belle vie à bord de leurs yachts, et parfois, à déjeuner, ils décident de but en blanc d'aller en hélicoptère à Cancún, au Mexique, manger une bonne assiette de *mariscos*.

Femmes, succès, argent. Tarzan a tout. Mais il y a l'appel de la mer, la mer qui, depuis son enfance à Odessa, représente à ses yeux l'espace infini, les possibilités illimitées. Il enrage encore de ne pas avoir été pris dans la marine et donc, si la mer ne veut pas de lui, c'est lui qui la conquerra. Son plan est simple : procurer aux narcos colombiens un sous-marin soviétique de classe Tango. Tarzan est un admirateur de ces vieux sous-marins. Il a suivi de loin leur construction et sait que les améliorations apportées sont vraiment stupéfiantes : plus de puissance de feu, la capacité d'opérer au large. Certes, avec les années ces sous-marins ultra-modernes aussi ont été dépassés. Mais il en est amoureux et le cœur a ses raisons que la raison ignore. Le problème, c'est que Tarzan est un bavard et un vantard incorrigible. Un jour, au Babouchka, un autre restaurant qu'il possède à Miami, son ami Grisha Roizis lui présente Aleksandr Jasevic, un trafiquant d'armes et dealeur d'héroïne qui est en fait un agent de la DEA sous couverture. Tarzan ne sait pas que son ami collabore lui aussi avec la DEA. Après quelques assiettes et plusieurs tournées de vodka, il a déjà tout raconté de ses liens avec les Colombiens et des affaires qu'il mène

pour le compte des narcos, dont celle du sous-marin.

Quelque temps après, Roizis, le Cannibale, deviendra l'interlocuteur privilégié des jeunes couples italiens sans le sou. Près de Naples, où il s'installera après sa collaboration avec la DEA, il ouvrira un magasin de meubles dont l'atout majeur sera ses prix bas. Des cuisines équipées et des aménagements muraux à la portée de toutes les bourses. On fera la queue devant sa boutique : de jeunes couples prêts à franchir le pas qui, avec leurs achats, contribueront sans le savoir, pour meubler leur nid d'amour, à blanchir l'argent sale du Cannibale, lequel passera d'une main des accords avec la mafia italienne et, de l'autre, continuera à travailler pour la DEA. Le Cannibale a toujours aimé l'odeur de la sciure, au point d'installer son bureau à quelques mètres de l'accueil des marchandises, là où les Russes qu'il a emmenés déchargent nuit et jour des meubles et des appareils électroménagers. Il s'est même fait construire une table de travail avec des planches de contreplaqué. Ceux qui ont affaire à lui sont fascinés par son tic : passer voluptueusement la paume de sa main sur la surface en bois puis respirer son odeur. Aux fidèles, il confie qu'elle lui rappelle son enfance. Une autre chose qu'il aime, c'est arnaquer ses compatriotes honnêtes qui travaillent sur le territoire italien. De nombreux entrepreneurs russes seront victimes d'extorsion, jusqu'au jour où la police italienne réussira à reconstituer ses déplacements et l'arrêtera à Bologne, l'accusant d'association mafieuse.

Mais revenons à l'affaire du sous-marin. L'avocat de Tarzan prétend que son client n'est qu'un fanfaron, qui aimait se vanter de choses qu'il ne pouvait ni faire ni proposer. Pour les enquêteurs, c'était une nouvelle preuve de l'alliance entre la criminalité de l'ancienne Union soviétique et les narcos colombiens, en vertu de laquelle les narcos fournissaient aux Russes de la cocaïne à transporter et distribuer en Europe, tandis qu'en échange les Russes approvisionnaient les Colombiens en armes et blanchissaient leurs narcodollars, surtout entre Miami, New York et Porto Rico. Par ses activités, Tarzan a contribué de façon décisive à créer un lien entre la Mafija et les cartels colombiens. Même si l'affaire du sous-marin n'est pas allée à son terme, d'autres iront à bon port durant ces années-là. Des affaires telles que le quintal de cocaïne cachée dans les caisses de crevettes lyophilisées en provenance d'Équateur et expédiées vers Saint-Pétersbourg, ou le lot d'hélicoptères M18 de l'armée Rouge tant convoités par Juan Almeida : Tarzan l'a aidé à les acheter pour la modique somme d'un million de dollars l'unité. « Les hommes d'Escobar s'en servirent pour se déplacer, racontait Tarzan, semble-t-il, à qui voulait l'entendre. On a même dû arracher l'habillage intérieur, retirer les sièges et trouver mille solutions pour y caser le plus de came possible. »

Par ailleurs, en Floride ses activités criminelles ne se limitaient pas au Porky's. Il possédait d'immenses champs de cannabis dans les Everglades, au milieu desquels une piste permettait de réceptionner les cargaisons de marijuana jamaïcaine.

Tarzan a fait l'objet de trente chefs d'accusation différents, association mafieuse, trafic d'armes et fraude informatique, entre autres. Il risquait de passer sa vie en prison, mais il a décidé de négocier avec la justice américaine. En échange de son témoignage contre Almeida et d'informations sur certains gros poissons de la Mafija, toutes les charges ont été abandonnées, sauf celle d'extorsion. En définitive, il n'a été condamné qu'à trente-trois mois de détention, au terme desquels il a été extradé vers Israël. Il n'avait alors que quelques centaines de dollars en poche, pâle souvenir de la fortune qu'il avait bâtie en presque deux décennies de vie américaine.

Interviewé après sa remise en liberté, dans le cadre d'un documentaire diffusé par History Channel, il a déclaré : « Nous, on veut les affaires, on veut la richesse : gagner du fric, on a ça dans le sang et souvent on se fiche de la façon dont on en gagne. »

L'histoire de Tarzan est la pointe de l'iceberg qui révèle l'intérêt croissant de la Mafija pour le trafic de drogue. Avant la transition, l'Union soviétique occupait une place mineure dans la filière de distribution et de consommation de drogue. Mais, dans les années qui ont suivi, la demande a connu une forte croissance dans le pays. L'accélération de ce phénomène, en particulier chez les jeunes, est saisissante. En Europe de l'Ouest, la consommation d'héroïne, au prix relativement accessible, a toujours été liée à une condition de marginalité. En revanche, en Russie l'héroïne est consommée par des jeunes gens de toutes les classes sociales, pas plus pauvres ni défavorisés que les autres. C'était une vague impossible à arrêter, qui a repoussé les frontières du marché et atteint les coins les plus reculés du pays. La gamme des drogues disponibles s'est par ailleurs diversifiée : pour prendre du bon temps ou pour oublier leurs problèmes, les consommateurs russes pouvaient accéder à n'importe quelle substance, contrairement aux jeunes Américains ou Européens.

Durant la période soviétique, l'échantillon des drogues sur le marché était constitué de dérivés du cannabis et de l'opium de fabrication locale, de produits soustraits aux entreprises pharmaceutiques et mis sur le marché parallèle des stupéfiants. Dans certains coins du pays, la seule solution pour se camérer consistait à respirer des substances toxiques, colle, acétone et essence. Ou bien on prenait de puissants anesthésiques aux effets hallucinogènes. Avec la chute du régime, les drogues importées se sont mises à proliférer et leur prix à baisser, enfin l'ecstasy et la cocaïne, les drogues de l'Ouest,

sont apparues. Cette dernière est restée confinée, du moins au début, à ceux qui pouvaient se permettre de payer l'équivalent de trois mois de salaire mensuel. Il y a eu une invasion de substances, qui a trouvé un terreau fertile grâce à l'émiettement des pays frontaliers : les guerres, des frontières ouvertes et des foules d'immigrants clandestins incapables d'obtenir du travail dans l'économie légale. Pour beaucoup — comme ailleurs dans le monde —, dealer devient le seul moyen de gagner sa vie. Mais l'étape décisive a été l'ouverture aux pays de l'Ouest, d'abord les États-Unis et le Canada, puis l'Amérique du Sud et les Caraïbes. Dans ces zones, la demande d'armes était forte et la Russie disposait, elle, d'un important stock de matériel de guerre soviétique. Et, dans ces zones, l'offre de drogue était énorme, on savait blanchir l'argent sale, tandis que la Russie avait besoin de substances et de débouchés pour les capitaux illégaux. L'affaire était dans le sac. Au début, ce n'était qu'une série d'intérêts convergents, un échange équitable entre les deux rives de l'océan : les arsenaux soviétiques firent la richesse et la puissance de la criminalité organisée dans l'ancien Empire soviétique, la poudre blanche celles des cartels d'Amérique centrale et du Sud. Mais les relations d'affaires avec les narcos et l'augmentation exponentielle des profits ont pour effet un besoin commun d'investir et de blanchir l'argent, ce qui renforce un peu plus les liens. En Amérique latine et en particulier dans les Caraïbes, les Russes ont trouvé des États aussi faibles que ceux qui ont permis l'ascension de la Mafija : corruption, délinquance omniprésente, système bancaire perméable, juges complices. S'ajoute à cela la facilité avec laquelle les parrains russes pouvaient obtenir une nouvelle nationalité dans ces États complaisants.

Les organisations russes ont permis aux narcos de mettre en place des réseaux et des circuits de blanchiment moins risqués, un service en échange duquel elles ont perçu jusqu'à trente pour cent des gains. Prostitution, racket, usure, pornographie infantile et vols de voitures sont d'autres domaines d'activité privilégiés des mafieux russes en Amérique latine. Solncevskaja, Izamaïlovskaja, Poldolskaja, Tambovskaja et Mazukinskaja sont chez elles au Mexique, de même que les cellules mafieuses de pays qui faisaient partie du bloc soviétique : Lituanie, Pologne, Roumanie, Albanie, Arménie, Géorgie, Croatie, Serbie, Tchétchénie.

Le multimilliardaire Mogilevic est désormais *persona non grata* en Hongrie, au Royaume-Uni, en République tchèque et dans d'autres pays occidentaux. Mais cette interdiction ne peut défaire ce que ses associés et lui ont réussi à créer durant ses quelques années de liberté absolue. Qu'il soit rentré en Russie n'y change rien. Le Petit Japonais est lui aussi retourné au pays. Une fois sorti du pénitencier américain, il a été extradé dans le cadre du procès pour le meurtre de deux Turcs,

commis peu avant son départ vers les États-Unis. Mais après le procès, qui s'est conclu par un non-lieu pour insuffisance de preuves, Ivankov a pu se replonger dans les rues de Moscou : tous les témoins affirment n'avoir jamais plus croisé son regard strabique. C'est ainsi qu'il vit, sans faire parler de lui, jusqu'à ce jour de juillet 2009 où un tueur l'abat devant un restaurant thaïlandais. Un nouveau règlement de comptes avait éclaté, il avait pris parti pour l'un des deux camps et, cette fois, il ne s'en était pas tiré indemne. Au cimetière, un millier de personnes se sont réunies, encerclées par les forces de l'ordre qui craignaient une attaque du clan rival, pour entonner des chants et dire les prières orthodoxes. Les confraternités de toute l'ancienne Union soviétique, de la Géorgie au Kazakhstan, ont déposé des couronnes, les *vory* de tout le pays sont venus saluer une dernière fois l'un des leurs, l'un des derniers chefs de la vieille garde. Il manquait Mogilevic, fraîchement relâché de prison, qui a peut-être préféré rester à l'écart des vieux amis.

Comment Mogilevic a-t-il pu être arrêté, accusé de fraude fiscale perpétrée à travers sa chaîne de parfumerie, après des années d'une liberté si complète qu'il a même pu se faire interviewer par la BBC ? C'est un mystère. Peut-être est-ce une plaisanterie involontaire, typique de l'humour russe, qui privilégie l'absurde et le grotesque : comme dans le roman de Gogol, où le conseiller Chichikov imagine une escroquerie macabre et achète les âmes mortes, c'est-à-dire les serfs de la glèbe qui, bien que morts, n'ont pas encore été rayés des registres. Le petit Semen était sans doute parfaitement prêt, le jour où on l'a interrogé à l'école sur ce roman fondamental de la littérature russe. La farce concerne cette fois le « gendarme du monde », c'est-à-dire les Américains qui, on le sait, sont justement parvenus à arrêter Al Capone pour fraude fiscale. En 2009, le FBI place Mogilevic sur la liste des dix criminels les plus recherchés du pays, en compagnie de tueurs des cartels mexicains, de pédophiles et d'assassins de familles entières. Il y a des accusations bien plus graves, comme celle de crime en réunion, mais celle qui prévaut, c'est l'escroquerie commise par YBM Magnex. Peu importe par quel moyen on le coince, il suffit d'avoir un chef d'accusation qui résiste aux examens de la justice. C'est la technique perfectionnée depuis l'époque de Chicago, qui a continué à donner des fruits, car on craint plus le régime implacable des prisons américaines que la mort : les cartels colombiens ont commencé à perdre de leur puissance quand certains de leurs hommes ont été extradés vers les États-Unis. À présent, Mogilevic est détenu à Moscou, mais les Américains ont signé un traité d'extradition avec la Russie. Il finit par être libéré sous caution, c'est-à-dire en payant à la lumière du jour et dans le respect de la loi, une fois n'est pas coutume. Le porte-parole du ministère de l'Intérieur déclare en outre que

l'accusation n'est pas si grave et qu'elle ne justifie pas que sa détention se prolonge. Environ deux ans plus tard, les juges décident même d'abandonner toutes les poursuites. Dans ce cas, pourquoi Semen Mogilevic a-t-il passé un an et demi dans une prison moscovite ? Les hypothèses qui circulent sont nombreuses. La plus délicate évoque le contentieux entre la Russie et l'Ukraine en matière de fourniture de gaz, dans lequel, outre Gazprom et Naftogaz Ukrainy, les colosses contrôlés par les États respectifs, une troisième entreprise, enregistrée en Suisse, est impliquée : la RosUkrEnergo, dont Gazprom détient cinquante pour cent, le reste étant aux mains d'un oligarque ukrainien, Дмитро Фіртас. RosUkrEnergo est même le joker permettant de mettre un terme aux hostilités qui avaient provoqué en 2006 une brève fermeture des robinets entre la Russie et l'Ukraine, causant un tort considérable aux pays européens, car leur approvisionnement en gaz passait justement par les conduites ukrainiennes. RosUkrEnergo paie le montant réclamé par Gazprom et revend le gaz en Ukraine au tiers de son prix, parvenant à garder des comptes en équilibre grâce à ses achats de gaz turkmène, moins cher, mais surtout parce qu'elle a licence de vendre sans respecter les prix du marché mondial. En 2008, Ioulia Timochenko, qui doit son accession au poste de Premier ministre à son rôle dans la révolution orange, entame un bras de fer avec Vladimir Poutine. Un des points sur lesquels Timochenko ne veut pas céder est la mise sur la touche de RosUkrEnergo, sous prétexte qu'il n'y a pas besoin d'intermédiaire entre Gazprom et Naftogaz. Mais la crise n'a pas encore atteint son point culminant. Début janvier 2009, en raison des dettes de la société énergétique ukrainienne auprès de Gazprom et de RosUkrEnergo, la Russie cesse de nouveau de fournir l'Ukraine en gaz et réduit drastiquement ses fournitures au reste de l'Europe, menaçant de mettre à genoux l'économie de tout le continent et d'abandonner ses habitants au froid hivernal. L'état d'urgence est décrété en Slovaquie. Quoi qu'il en soit, la crise dure plus de deux semaines et devient préoccupante même pour les pays qui arrivent à combler le manque en recourant à d'autres sources d'approvisionnement. Le 17 janvier, après des négociations de plus en plus tendues à Moscou auxquelles participent les dirigeants de l'Union européenne, les Premiers ministres russe et ukrainien signent enfin un accord pour les dix prochaines années qui prévoit en outre l'exclusion de RosUkrEnergo. Mais c'est précisément à la suite de cet accord obtenu avec tant de détermination que Ioulia Timochenko fera l'objet d'un procès en 2011 et qu'elle sera condamnée en définitive à sept ans de prison pour abus de pouvoir, un délit dépénalisé par le parlement ukrainien en février 2014. L'ancien président Ianoukovitch, désavoué par la révolution populaire connue sous le nom d'Euromaïdan, qui avait battu Timochenko lors de

l'élection de 2010, a pris soin, lui, de verser à RosUkrEnergo les milliards que la justice lui a attribués à titre de dédommagement en vertu des accords préexistants.

Don Semen passe en prison la quasi-totalité de la période où la guerre du gaz fait rage entre la Russie et l'Ukraine. Mais qu'a-t-il à y voir ? En 2006, Ioulia Timochenko a déclaré à la BBC : « Nous savons avec certitude que l'individu nommé Mogilevic est derrière toute l'opération RosUkrEnergo. » Sa voix est la plus forte, dans le chœur d'accusations qui se font entendre en vain depuis des années, jusqu'au jour où un document retient l'attention de l'opinion publique occidentale. C'est l'un des fichiers secrets publiés par WikiLeaks, un texte envoyé de Kiev le 10 décembre 2008 par l'ambassadeur des États-Unis William Taylor. Il fait référence à une rencontre avec Dmitro Firtas, l'oligarque ukrainien de RosUkrEnergo, lors de laquelle celui-ci lui a annoncé que Timochenko avait l'intention d'éliminer son entreprise au nom d'une logique d'intérêt personnel et de lutte politique interne, un but pour lequel elle serait prête à faire des concessions à Poutine, renforçant ainsi son influence en l'Europe. Mais ensuite, comme pour empêcher préventivement son adversaire d'user de l'arme du discrédit, le magnat du gaz aurait été plus explicite. « Il a reconnu ses liens avec Semen Mogilevic, une figure de la criminalité organisée russe, affirmant qu'il avait besoin de l'aide de celui-ci pour se lancer dans les affaires, rapporte le diplomate américain. Il a répété avec vigueur qu'il n'avait commis aucun crime en bâtissant son empire économique et il a souligné que les observateurs extérieurs n'étaient pas encore en mesure de comprendre l'anarchie qui régnait en Ukraine depuis la fin de l'Union soviétique. » Un autre câble, qui date d'avant la rencontre, évoque les liens entre Firtas et Mogilevic, suggérés par leur participation commune dans des sociétés offshore et leur recours au même avocat. De tels liens avaient déjà été mis au jour dans le cas d'un autre intermédiaire du gaz, Eural Trans Gas. Mais c'est précisément son avocat qui porte plainte contre le *Guardian* quand le quotidien britannique publie les documents diffusés par Julian Assange, en compagnie d'un article intitulé : « WikiLeaks révèle le rôle du parrain de la mafia russe dans l'affaire des fournitures de gaz à l'Europe. » Dans le texte rectificatif que le quotidien londonien est obligé de publier le 9 décembre 2010, « afin d'éclaircir tout éventuel malentendu ou toute erreur de traduction après la rencontre avec l'ambassadeur », Firtas dément tout lien avec Mogilevic, qu'il ne connaît que vaguement.

L'affaire du gaz met en jeu les intérêts vitaux de tout un continent. Rien qu'en 2005 et 2006, les bénéfices de RosUkrEnergo s'élèvent à presque un milliard six cents millions de dollars, dont un peu moins de la moitié va dans les poches de Firtas et de ses éventuels associés.

Quel rapport entre le gaz naturel et la coke ? À première vue, aucun. Sinon un élément essentiel : la dépendance. La coke crée de la dépendance, le gaz qui sert à chauffer nos maisons n'a même pas besoin d'en créer. Le business sur lequel misent ceux qui ont déjà de l'argent, les billets qu'on peut peser, feuilleter, humer, ont toujours pour origine des besoins auxquels on est incapable de renoncer. The Brainy Don, l'homme des arnaques et des sociétés-écrans, le sait parfaitement.

Peter Kowenhoven est agent spécial et superviseur au FBI. Il a été choisi pour s'exprimer à la télévision et répondre à cette question : pourquoi avoir placé Mogilevic sur la liste des dix criminels les plus dangereux, alors que ce n'est pas un assassin ni un tueur en série psychopathe ?

« Il a un tel entregent que d'un seul coup de téléphone, d'un seul ordre, il peut peser sur toute l'économie mondiale », répond laconiquement le policier.

Coke #6

Le Square Mile de Londres est un poumon qui se gonfle et se dégonfle. Tel un soufflet, il éjecte des personnes à l'extérieur durant la journée, du lundi au vendredi, quand la Bourse et les bureaux sont ouverts. Un grouillement de vies moulées dans de coûteux costumes rayés ou des tailleurs Armani. Puis vient le soir, et les fourmis qui ont envahi le centre de Londres dans la journée se transfèrent à l'extérieur du poumon. Elles l'abandonnent, vide et recroquevillé sur lui-même, tel un ballon de football troué.

C'est l'économie qui inspire et expire. C'est l'économie qui respire et avale de grandes bouffées d'air. Pendant de longues heures, elle est en apnée, puis elle reprend son souffle et, à l'heure du déjeuner, les fourmis qui étaient jusqu'alors en sûreté dans leurs bureaux envahissent les rues à la recherche de nourriture. Restaurants à la mode, cubes anonymes meublés de chaises et de tables en plastique transparent. Ou bien sushi bars impeccables, pubs qui dégagent un fort parfum de chêne. Tous ces lieux sont pris d'assaut. L'économie a besoin de sucres lents, elle a besoin de carburant. On parle beaucoup de dépersonnalisation, mais le turbo-capitalisme est encore entre les mains d'hommes et de femmes en chair et en os. D'hommes et de femmes qui doivent se nourrir. Une salade si tu sais que tu as beaucoup de travail dans l'après-midi, sinon tu n'y arriveras pas. Des pâtes ou une soupe, car tu sais que pour brasser l'argent de la planète il faut emmagasiner de l'énergie, beaucoup d'énergie. Ou bien tu choisis une pizza, car la journée est longue et tu as le temps de faire un vrai repas. Tu appartiens à une armée qui, entre treize et quatorze heures, envahit le Leadenhall Market, si différent de ce qu'on voit dans les nombreux films qui y ont été tournés. Une armée qui se déplace avec vitesse et efficacité. Tu entres dans un bar, tu cherches un endroit où t'installer avec tes collègues et tu attrapes un menu sur la table. Tu parcours la liste que tu connais déjà par cœur, tu t'arrêtes sur un plat que tu as goûté mille fois, puis tu passes directement à la carte des vins. Certains vins d'importation sont très chers, quelques-uns viennent d'Italie. Tu poses l'index sur le premier nom de la liste et tu descends rapidement, d'une main experte, comme si tu cherchais

une chose en particulier, puis tu remontes, tu t'arrêtes sur un sauvignon, tu hésites, enfin tu refermes brusquement la carte. Tu as fait ton choix. Tu appelles le serveur et tu lui communique le nom du vin. Qui ne figure pas sur la liste. Qui n'y a jamais figuré. Mais le serveur hoche la tête et disparaît sans un mot. Ce n'est pas une erreur, ce n'est pas une hallucination. C'est un code. Le vin qui n'est pas sur la liste correspond à un gramme de cocaïne. Pour travailler dans le monde de la finance, tu dois te nourrir, tu dois être rapide et performant, savoir prendre les bonnes décisions en une fraction de seconde. C'est ce qui se passe jour après jour, du lundi au vendredi, entre treize et quatorze heures, dans ce lieu où la vente et la consommation de cocaïne sont devenues endémiques. La City. Le cœur de la finance mondiale, où l'on vit et meurt pour des taux de change, des indices, des cotations. Entre un sandwich à la mozzarella et une pizza quatre saisons, des grammes de coke qui circulent tranquillement et représentent des kilos de poudre blanche qu'on peut sniffer plus tard dans les toilettes du bureau ou directement dans celles du bar où on vient de déjeuner. L'après-midi est long. La soirée est longue. Depuis que la crise a éclaté, la consommation s'est envolée. C'était à prévoir. Chaque jour, les nouvelles qui tombent sont toutes mauvaises. Comment tenir le coup ? Le déjeuner est fini. Gonflé à bloc, prêt à affronter la suite de la journée, rempli d'optimisme et les idées claires, tu demandes l'addition. Tout est facturé. La salade niçoise, le riz cantonais, la pizza intégrale et aussi le vin qui ne figure pas sur le menu. Pourquoi pas ? C'est un déjeuner de travail : normal que ça passe en note de frais.

ROUTES

La mer me manque. Les plages noires de monde et sales où je passais mes étés, dans l'écho assourdissant des cris que poussaient les vendeurs ambulants de noix de coco, biscuits, mozzarelles, boissons et glaces. Les mères hurlant après leurs enfants ; les postes de radio qui transmettaient les matchs de football et les airs des chanteurs napolitains ; les ballons qui atterrisaient sur les draps de bain, les souillant de sable, ou qui frappaient au visage la personne la moins indiquée. Flotter sur l'eau trouble, aussi chaude que celle d'une baignoire, et tremper là pendant des siècles. Même la peau brûlée par les coups de soleil me manque, le contact avec les draps, ignorer les frissons, ne parvenir à fermer les yeux que très tard. La nostalgie joue ce genre de tours, elle te fait regretter ce que tu ne voudrais jamais revivre en détail.

Et la mer que j'ai sillonnée plus tard sur de petites embarcations me manque plus encore. J'aimais gagner un peu d'argent de cette façon, j'avais le souffle coupé chaque fois que je voyais la côte s'éloigner et qu'il ne restait plus qu'une étendue bleue, l'odeur d'eau salée, la puanteur des filets et du naphta. Quand la mer était agitée, je commençais à me sentir mal, je vomissais souvent. Mais à présent c'est un autre souvenir précieux, la preuve que j'y suis vraiment allé, en mer, une preuve que j'ai encore dans l'estomac.

J'ai grandi en lisant des livres de mer. J'étais fasciné par les descriptions de navire dans l'*Illiade* et l'*Odyssée*, dès l'adolescence j'ai d'instinct vu la mer comme un espace d'exploration des possibilités humaines. Un homme malin et courageux, un pour tous les autres, en avait fait le tour aux origines. J'ai découvert, puis je n'ai jamais cessé

d'aimer les typhons et les coups de vent qui mettent à l'épreuve les capitaines de bateau dans les livres de Conrad. Je me suis plongé dans la poursuite obsédante de Moby Dick, le démon de l'âme humaine incarné par un cachalot. J'étais alors du côté du grand cétacé ou je me prenais pour Ishmael, le seul survivant au naufrage du *Pequod*, celui qui avait pour mission de raconter. Maintenant je sais que je partage l'obsession du capitaine Achab. C'est la coke, ma baleine blanche. Elle aussi est insaisissable. Elle aussi parcourt les océans.

Soixante pour cent de la cocaïne saisie ces dix dernières années l'a été en mer ou dans les ports. Un rapport de l'ONU au titre sec mais évocateur l'indique : *Le marché transatlantique de la cocaïne*. Soixante pour cent, c'est beaucoup. C'est énorme. Car toutes les autres voies sont également explorées, toujours. La frontière qui sépare le Mexique des États-Unis, le plus gros consommateur de poudre blanche du monde, est une passoire. Pas une seconde sans que quelqu'un ne la franchisse avec de la cocaïne dans les couches d'un nouveau-né ou dans le gâteau que la grand-mère apporte à ses petits-enfants. Environ vingt millions de personnes la traversent chaque année, plus que toute autre frontière au monde. Les Américains parviennent à surveiller dans le meilleur des cas un tiers des trois mille kilomètres et quelques, malgré les cinq cents kilomètres de grillage, les hélicoptères et les systèmes à infrarouge. Tout cela n'arrête pas le flux des clandestins qui risquent la mort dans le désert et engraisent les *coyotes*, les trafiquants d'êtres humains aux ordres des cartels mexicains. C'est même l'origine d'une double source de gains : si on n'a pas mille cinq cents à deux mille dollars pour payer un *coyote*, on peut passer en glissant de la coke dans son bagage.

Impossible de tout contrôler, les personnes, les automobiles, les motos, les camions, les cars de tourisme qui font la queue aux quarante-cinq postes-frontières. Des voitures préparées de façon très sophistiquée y passent, mais aussi de simples paquets de café ou encore des réserves de piment en poudre susceptible de tromper les chiens. Persuadés que le meilleur transporteur est celui qui s'ignore, les narcos cachent grâce à des aimants la coke sous les véhicules qui franchissent tranquillement la frontière sur la voie rapide. Une fois la frontière passée, on trouve un moyen de récupérer la drogue. On la catapulte du désert de Sonora jusqu'en Arizona en franchissant le grillage au moyen de machines améliorées qui rappellent les inventions de Léonard de Vinci. On la fait voler de nuit sur des deltaplanes peints en noir telles d'inquiétantes chauves-souris ou des Batmobiles : deux mille dollars au pilote, qui risque la mort si la cargaison à larguer derrière la frontière ne se détache pas bien et déséquilibre son appareil. Un homme qui s'était fracassé au sol dans un champ de salades a été retrouvé près de Yuma, Arizona. La moitié

de la cocaïne qu'il transportait est restée attachée à une des ailes dans une petite boîte métallique, signifiant clairement qu'il ne s'agissait pas de l'accident d'un sportif.

La même considération vaut pour le transport aérien. Partout dans le monde, à chaque instant, un mulet monte dans un avion de ligne. Et, au même instant, des douzaines et des douzaines de conteneurs destinés à bien d'autres marchandises sont avalés par le ventre d'un avion-cargo.

Et pourtant, ce mouvement perpétuel, cette frénésie d'ubiquité, cette agitation moléculaire n'approchent pas, même de loin, la quantité de coke qui transite par les mers. En Europe, le pourcentage est encore plus élevé : soixante-dix-sept pour cent entre 2008 et 2010. Et le marché européen de la cocaïne a presque rejoint celui des États-Unis. La mer est la mer. Les océans représentent plus de la moitié de la surface terrestre, c'est un autre monde. Si on veut travailler en mer, il faut se plier à ses règles et à celles des marins. « Sur la mer, il n'y a pas de tavernes », dit-on chez moi. Et pas de téléphones portables, de postes de police, de services d'urgence non plus. Ni de femmes jalouses, de parents anxieux, de petites amies dont on a peur de décevoir les attentes. Personne. Si on ne veut pas devenir complice, il faut détourner le regard.

Tout cela, ceux qui organisent les transports de drogue en mer le savent bien. Et ils savent aussi que parmi les transporteurs, il y a ceux qui sont bien rémunérés et qui veulent gagner plus encore, mais il y a aussi un nombre de plus en plus important de gens qui travaillent au noir et sont sous-payés. Pourtant, ce n'est pas la raison principale pour laquelle la coke continue à voyager en premier lieu à travers les eaux de l'Atlantique. Pour en déplacer des quantités énormes, jusqu'à une dizaine de tonnes par cargaison, voire plus, il faut forcément de gros bateaux. De cette façon, l'achat est plus rentable et on amortit les coûts de transport, comme dans n'importe quel autre domaine de l'import-export, même si, ce faisant, on augmente aussi le risque. Transporter la cargaison de l'autre côté de l'océan le plus sûrement possible : telle est la seule règle du narcotrafic par voie marine. Un système très simple en théorie et qui, en pratique, oblige à trouver sans cesse de nouveaux moyens de transport, de nouvelles routes, de nouvelles méthodes pour débarquer les cargaisons et de nouvelles marchandises pour les dissimuler.

Tout change, tout doit s'adapter rapidement. Le monde est comme un unique corps à alimenter en permanence de flux de cocaïne. Si une artère est obstruée par des contrôles plus importants, il faut aussitôt en dénicher une autre. Et donc, si par le passé la cocaïne venait surtout de Colombie, au cours des dernières années plus de la moitié des navires croisant vers l'Europe est partie du Venezuela, puis des

Caraiïbes, d'Afrique de l'Ouest et du Brésil. Le pays qui détenait un véritable narcomonopole ne figure à présent plus qu'à la cinquième place du classement.

L'Espagne demeure la meilleure porte d'entrée. C'est vers elle que se dirigeait près de la moitié de la cocaïne saisie en 2009. Les Pays-Bas ont été dépassés par la France depuis peu, mais c'est une donnée trompeuse, si on ne tient pas compte de la géographie, car elle repose sur des saisies qui ont en grande partie eu lieu en mer, au large des Antilles françaises ou lors d'une escale face aux côtes africaines. Dans tous les cas, depuis que les routes vers la traditionnelle place forte du nord de l'Europe sont mieux surveillées, les réactions des narcotrafiqants n'ont pas tardé. Du port de Rotterdam, les cargaisons ont été détournées vers celui d'Anvers, ce qui a entraîné le doublement des saisies en Belgique. En Italie, elles sont passées du port de Gioia Tauro, à présent plus contrôlé, à ceux de Vado Ligure, de Gênes et de Livourne, et le trafic est passé de Naples à Salerne. Le transport de la coke ressemble à un jeu de mikado. Dès qu'on bouge une tige, toutes les autres bougent aussi. Tout se modifie, mais suivant une logique inamovible, un dessein parfaitement rationnel.

L'histoire d'un transport de cocaïne s'écrit en commençant par la fin. C'est la destination qui conditionne les détails et la procédure. Si le débarquement sur la terre ferme peut se faire au moyen de petites embarcations plus agiles et en mesure de jeter l'ancre n'importe où, ou si le navire doit au contraire se défaire de son fruit défendu dans un port après s'être plié aux contrôles douaniers, cela change tout. Dans le second cas, il est indispensable de cacher parfaitement la marchandise au milieu d'une autre, tandis que dans le premier on peut choisir une cargaison de couverture moins recherchée, voire s'en dispenser complètement. Navire amiral : le trafic de drogue renoue avec la force métaphorique du vocabulaire marin. C'est également le cas du terme *tripulantes*, qui équivaut à « équipage » mais vient du verbe *tripular*, qui signifie au départ « conduire » ou « guider ». Les *tripulantes* de la cocaïne sont ceux qui doivent mener leur cargaison en sûreté. Ce sont parfois des marins corrompus ou d'autres personnes de l'équipage, parfois des hommes des cartels qui montent à bord d'un navire non suspect afin de surveiller la cargaison cachée.

Le navire amiral est parfois la propriété des trafiquants, comme dans le cas du *Mirage II*, ou il est loué, et on n'achète alors que la complicité des *tripulantes*. Mais il peut également s'agir d'un cargo de ligne, comme ceux de Maersk Sealand utilisés par Fuduli, ou d'un bateau de croisière, l'armateur ou l'entreprise qui exporte légalement — souvent de grosses multinationales — ignorant tout du précieux parasite hébergé par les conteneurs dans les cales. En l'occurrence, on parle de « cargaison aveugle ».

Le transbordement au large a de nombreux avantages : plus de flexibilité, une planification moins complexe et souvent moins coûteuse, donc plus rapide à organiser. D'abord la coke sera commercialisée, puis l'investissement se transformera en profits. C'est, semble-t-il, la manière la plus fréquente de faire parvenir la cocaïne en Europe, à en juger par les saisies de cargaisons à destination de l'Espagne ou celles qui sont opérées au large des côtes africaines. Mais il faut aussi tenir compte du fait qu'il s'agit en général de transports moins bien cachés et donc plus faciles à intercepter.

Les cartels mexicains ont créé une variante du transbordement en mer qui reflète leur goût baroque pour le gaspillage et la destruction, mais qui est aussi une tactique astucieuse et efficace. Le narcoamarrage est d'abord un moyen rapide d'embarquer la coke en évitant de passer par des ports contrôlés. Ils prennent une voiture, la remplissent de drogue, lui font faire un dernier trajet jusqu'au sommet d'une falaise, baissent les vitres et la poussent du sommet. Ça peut être un 4 × 4 ou un de ces véhicules qu'affectionnent les narcotrafiquants, Grand Marquis ou Cherokee. Ces deux modèles flottent sur l'eau et il suffit ensuite de récupérer la marchandise dans l'habitacle. La plupart des paquets emballés dans la cellophane peuvent être repêchés à la surface. Les hommes rejoignent les lieux en canot à moteur ou en barque, puis ils déchargent la marchandise directement à son point de livraison ou bien ils la transbordent sur un navire plus grand. Mais tout doit se dérouler sans heurts. Les narcos ont alors recours à une de leurs techniques permettant de faire barrage et de bloquer l'accès à la zone où le narcoamarrage a eu lieu. Le *narcobloqueo* est une opération spectaculaire et violente qui constitue en général une mesure de rétorsion, une agression, une déclaration de guerre. Plusieurs commandos armés opèrent en divers endroits de la même route ou même sur tout un réseau routier, s'emparant des camions et obligeant les passagers à descendre des bus. Ils placent les véhicules en travers de la route, criblent leurs pneus de balles, les aspergent d'essence et y mettent le feu. Ils ont deux buts : atteindre leur objectif sans laisser aux forces de l'ordre ou un groupe rival le temps d'intervenir, mais aussi semer la terreur.

Pour récupérer la cargaison amarrée, ils peuvent souvent se contenter de beaucoup moins. Il suffit d'un barrage mobile, d'autos qui changent de voie et provoquent un accident ou un embouteillage par d'autres moyens, paralysant ainsi la circulation sur des artères proches de celle où le transbordement a lieu, une méthode également utilisée pour permettre la fuite d'un parrain. Dans les deux cas, le *narcobloqueo* fait en outre diversion, car la police devra se précipiter là où se trouve le barrage et, pendant ce temps, les derniers paquets de cocaïne remonteront tranquillement à la surface avant d'être chargés à

bord.

Les cartels mexicains et colombiens affichent leur pouvoir illimité en recourant à un type d'embarcation dont eux seuls se servent à présent de façon systématique : le sous-marin. Tous les aspects de leur domination sont résumés et symbolisés par ces engins aussi fantasmagoriques qu'efficaces : puissance économique, militaire et même capacité de contrôle géopolitique. Aujourd'hui, dans les eaux du Pacifique, entre la Colombie et le Mexique, mais aussi sur les routes les plus fréquentées de la mer des Caraïbes jusqu'au large de la Floride, un nombre difficilement mesurable de submersibles et de semi-submersibles bourrés de tonnes de coke circulent. Ces derniers dépassent d'environ soixante-dix centimètres la surface de l'eau, exposant environ un mètre carré de leur carlingue, et ils avalent de l'air par un tuyau qui alimente le moteur diesel. Ils peuvent parcourir jusqu'à cinq mille kilomètres. Les vrais sous-marins voyagent tout le long du parcours à trente mètres de profondeur, ne remontant à la surface que la nuit afin de recharger la batterie du moteur. Un équipage qui va d'un minimum de deux à un maximum d'une douzaine d'hommes fait l'affaire pour piloter un submersible ou un semi-submersible, mais c'est une tâche qui demande bien plus qu'un entraînement standard. De fait, on les appelle des cercueils. L'intérieur est si étroit et bas qu'il faut manœuvrer couché, dans une chaleur qui suggère d'autres surnoms encore, du type « lit bronzant sans interrupteur ». Mais, surtout, il n'est guère improbable qu'ils se transforment en cercueils dans un sens nullement métaphorique. Personne ne sait combien d'entre eux ont sombré dans les abysses avec leur chargement et une poignée de marins sud-américains uniquement pleurés par des femmes qui n'ont pas voix au chapitre. En contrepartie, la quantité de coke qu'on arrive à y faire entrer peut atteindre les dix tonnes. C'est pour cette raison que les autorités américaines sont de plus en plus préoccupées. Les sous-marins ne laissent quasiment aucune trace, juste un sillage sur les écrans radars, un fait jamais clairement attribué à une embarcation qui voyage sous l'eau. En outre, les moyens de transport traditionnels des narcos — canots à moteur, bateaux de pêche, navires rapides — n'ont qu'un dixième des capacités de stockage des sous-marins.

Les agences antidrogue et les services de renseignements craignent que ne se produise un phénomène semblable à celui qu'a connu le transport aérien quand les compagnies ont remisé leurs vieux Boeing et sont passées aux Airbus, des avions à l'avant-garde mais jusqu'alors trop chers pour le trafic habituel. Les sous-marins deviennent économiquement accessibles aux cartels, qui peuvent donc avoir leur propre flotte. Entre 2005 et 2007, la marine colombienne en a saisi

dix-huit sur les côtes du Pacifique, elle en a identifié trente et a estimé leur nombre total à environ cent. Mais leur diffusion n'est pas seulement liée à une question de coûts. L'aspect le plus intéressant des narcossubmersibles, c'est qu'ils obéissent au scénario inamovible du progrès technologique. En la matière, le pionnier ne pouvait être nul autre que Pablo Escobar en personne. Celui-ci se vantait de posséder deux sous-marins au sein de son immense flotte. L'innovation est également stimulée par le désir irrationnel d'imiter un exemple légendaire, par l'envie de montrer qu'on est à la hauteur, qu'on peut l'égaliser ou même dépasser sa puissance et sa richesse. Mais les occasions les plus concrètes se présentent quand les mafieux russes commencent à s'installer à Miami et à proposer aux Colombiens des morceaux choisis venant des arsenaux soviétiques.

Pendant presque une décennie, les submersibles des narcos ont été une sorte de « Hollandais volant » pour les forces américaines engagées dans la guerre contre la drogue : des fantômes dont on poursuit le sillage lumineux mais qu'on n'arrive jamais à attraper. Au point de soupçonner que ce ne soient que des histoires, de nouvelles superstitions de marins, des mythes de la mer. Mais, en 2004, ils portent un coup décisif au cartel du Norte del Valle, l'organisation qui a pris le dessus en Colombie après le déclin de ceux de Cali et de Medellín. Une centaine de ses membres sont arrêtés et quelques-uns des ténors sont extradés aux États-Unis, dont le parrain Diego Montoya, dit le Cycliste. On saisit des millions en espèces, des lingots d'or, des produits de luxe et des propriétés d'une valeur totale de cent millions de dollars. Et on met enfin la main sur un sous-marin : un submersible en fibre de verre construit par les narcos eux-mêmes, un de ceux grâce auxquels ils étaient capables d'atteindre les côtes californiennes. On ne sait pas avec certitude si les hommes du cartel avaient réussi à décrypter le code de la marine américaine ou si, pour échapper aux écoutes, ils avaient bénéficié de renseignements d'un amiral colombien à leur solde, l'hypothèse la plus vraisemblable.

Aujourd'hui encore, les narcossubmersibles sont construits sur des chantiers cachés dans la jungle sud-américaine. Personne ne sait combien de sous-marins les narcos ont fabriqués ni qui les assemble et les teste, combien de personnes, quels affluents de l'Amazone ou quels affluents d'affluent ils suivent pour rejoindre la mer. Personne ne sait combien d'entre eux ont été envoyés par le fond pour éviter leur saisie ni combien ont au contraire rempli leur mission. Mais il y a plus incroyable encore. Tout ce déploiement de force, de moyens et d'argent est investi dans la construction d'un engin qui n'est souvent qu'un emballage jetable qu'on peut manœuvrer. Ou peut-être faudrait-il dire que les narcossubmersibles les plus modestes ressemblent à ces espèces animales dont la vie ne dure que le temps de quelques

cycles reproductifs. Lorsqu'ils ont été débarrassés de leur cargaison un certain nombre de fois, on les laisse couler. L'équipage est ensuite rapatrié en avion. Des millions de dollars littéralement jetés à l'eau.

Celui qui a été retrouvé par la marine mexicaine pendant l'été 2008 dans les eaux du Pacifique, à la hauteur de Salina Cruz, dans l'État d'Oaxaca, valait environ deux millions. L'étrange clarté verte qu'on a repérée se révèle être une embarcation fuselée, longue de dix mètres et contenant près de six tonnes de coke. La marchandise était colombienne, les quatre marins descendus à terre qui se sont rendus sans résistance aussi. Mais le destinataire de la drogue était mexicain. Alberto Sánchez Hinojosa, dit El Tony, un des lieutenants du cartel du Golfe après la capture d'Osiel Cárdenas Guillén, a été arrêté environ deux mois plus tard dans l'État du Tabasco.

Les modèles les plus récents et sophistiqués sont, eux, parfaitement submersibles, ils ont des dimensions légèrement supérieures et peuvent naviguer sans problème d'Amérique centrale jusqu'en Californie. Jusqu'à présent, on n'en a capturé que trois, mais les engins saisis en l'espace de peu de temps laissent supposer que ceux qui sont entrés en service sont bien plus nombreux.

La seule tentative d'exportation en sous-marin vers la Méditerranée découverte à ce jour a connu une issue tragicomique. Deux hommes d'affaires espagnols y investissent leur argent, un « ingénieur » met à disposition un entrepôt dans lequel il construit un sous-marin dépourvu de prétentions excessives, long de neuf mètres et piloté par une seule personne. Le tout a lieu en Galice, la porte d'entrée la plus recherchée d'Europe pour débarquer la coke. Les trois hommes réussissent à contacter les bonnes personnes, des gens dont ils ont une peur bleue : les Colombiens. Ils cèdent leur création faite maison pour la modique somme de cent mille euros. Les narcos voudraient s'en servir afin de vider un navire amiral et l'« ingénieur » doit livrer son bijou dès le voyage d'essai conclu. Mais le sous-marin fait des siennes et l'apprenti sorcier est pris de panique. Il a autant peur de la mort par asphyxie au fond de l'Atlantique que des acheteurs à qui il a vendu un tas de rouille. Il se dit alors que la meilleure façon de s'en sortir consiste à sauver sa peau, puis à livrer le submersible à l'ennemi aussitôt après, pour pouvoir raconter aux narcos que la police les a interceptés. Mais cette dernière ne tombe pas dans le panneau. Les enquêteurs attendent que l'« ingénieur » et ses associés organisent la livraison d'un lot de haschisch pour éponger leurs dettes envers les Colombiens, puis ils les arrêtent. Imiter les maîtres s'est révélé tout sauf simple, et les trois Espagnols qui s'y sont risqués ont appris à leurs dépens que les habitants de leurs anciennes colonies étaient bien plus forts qu'eux.

Car il en va effectivement ainsi : le monde et ses équilibres de

pouvoir ont changé également grâce au trafic de cocaïne. Il est trop facile de céder à la tentation de considérer cet épisode comme un curieux fait divers et tout aussi erroné d'y voir la preuve tragi-comique que, dans la Vieille Europe, la féroce domination des cartels sud-américains sera toujours impensable. C'est faux. À ce jour, l'Europe a déjà donné naissance à une nouvelle race d'hommes de mer qui ne ressemblent plus aux pilotes de canots à moteur remplis de cigarettes des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, vulgaire main-d'œuvre de la camorra ou de la Sacra Corona Unita. Le type le plus courant d'embarcation sur lequel on a découvert une cargaison de cocaïne n'est pas le vieux navire marchand ni le porte-conteneurs, le bateau de pêche ou le canot à moteur. C'est le voilier. Grands catamarans, yachts en bois, bateaux à voiles en mesure de rivaliser avec celui du skippeur Giovanni Soldini. Des bateaux de rêve, ancrés dans les Caraïbes, prêts à transporter des passagers pour une croisière d'île en île, d'une plage blanche à l'autre, mais davantage adaptés aux authentiques amoureux de la mer qui veulent vivre l'aventure d'une traversée océanique. Pourtant, ceux qui offrent le plus d'argent aux skippeurs, qui peuvent ainsi satisfaire leur vocation en donnant la preuve de leur antique connaissance des courants et des vents favorables, n'ont nullement l'intention de monter à bord. Ce sont les brokers du narcotrafic et les émissaires des organisations criminelles. Pas seulement : ce sont aussi les amis de l'été, la bourgeoisie privilégiée qui veut passer de la consommation facile au profit facile, retirant argent, coke et adrénaline d'une même entreprise excitante.

Le *Blaus VII* est aujourd'hui un navire-école de la marine militaire portugaise. Un voilier splendide, un deux-mâts qui mesure vingt-trois mètres, entièrement en bois et à la coque d'un élégant bleu nuit. Il a été intercepté en février 2007 à cent milles nautiques au nord-ouest de l'archipel de Madère, un territoire portugais qui se trouve plus près des côtes nord-africaines. Les Portugais — des hommes de la marine et de la police judiciaire — y ont trouvé deux tonnes de cocaïne provenant du Venezuela, déjà transbordée sur le voilier à l'approche de l'Europe. Ils ont arrêté les *tripulantes* qui constituaient cette fois l'équipage entier : tous des Grecs, à l'exception du skippeur, Mattia Voltan, de Padoue. Ce dernier n'avait pas encore vingt-huit ans, mais le *Blaus VII*, d'une valeur d'environ huit cent cinquante mille euros, était immatriculé à son nom. Un ami du même âge, Andrea, l'avait accompagné en voiture jusqu'à Venise, où il avait pris un vol pour Barcelone et, de là, rejoint le navire et l'équipage qui l'attendait au Portugal. Avant leur départ, le père de l'autre garçon les avait submergés de recommandations. « Surveillez ce qui se passe autour de vous avant de prendre la mer », avait-il prévenu de Dubrovnik, où réside son fils cadet, Alessandro, à la tête de deux sociétés fondées en

Croatie. Un entrepreneur italien émigré à l'Est comme il y en a tant. En outre, il veut savoir si Mattia est un jeune homme soigné, et Andrea lui répond avec l'agacement typique qu'on témoigne à des parents trop anxieux : « Il s'est rasé et je lui ai coupé les cheveux. Je suis allé moi-même chercher la tondeuse à la maison. »

Antonio Melato a raison de s'inquiéter au sujet du très jeune skippeur que son fils Andrea a engagé. Mais ce n'est pas la faute de Mattia si le *Blaus VII* est intercepté. Une fois relâché, le jeune homme rentre à Padoue, où il s'efforce de reprendre une vie insouciante. Andrea explique à son père qu'il a aperçu leur ami Mattia et que c'est un idiot. « Tu plaisantes ! » éclate son père. Puis, lapidaire, il conclut : « Ce n'est pas une personne pour nous. » Mais il ne devrait pas s'en prendre à un autre, car le téléphone sur écoute est bel et bien le sien.

Melato n'est qu'un pion dans une enquête menée par les ROS, les supergendarmes, et coordonnée par la DDA de Milan dans toute l'Europe, les Caraïbes et en Géorgie. En juin 2012, il est arrêté avec ses fils et d'autres membres d'un réseau présent en Bulgarie, en Espagne, aux Pays-Bas, en Slovénie, Roumanie, Croatie et Finlande, et, en Italie, en Vénétie, au Piémont et en Lombardie. Une trentaine de personnes sont placées en détention préventive, six tonnes de cocaïne saisies, au bout de sept ans de travail. Le nom de l'opération, Magna Charta, contient une bonne dose d'ironie. L'ancienne graphie du nom de ce document, jadis signé par le roi Jean sans Terre, fait à présent allusion à la flotte d'embarcations charter employée pour le narcotrafic.

Mais tout avait débuté très loin de la mer, par les problèmes ordinaires de la lutte contre la mafia. En 2005, les carabinieri de Turin ont découvert que la *'ndrina* Bellocco et les autres familles de Rosarno fournissaient le Piémont à travers un canal bulgare insolite. Dirigés par Evelin Banev, Brendo pour ses amis, un ambitieux *biznesman* de quarante ans devenu millionnaire grâce à la spéculation financière, les Bulgares étaient devenus brokers. Mais ils avaient confié à des Italiens la tâche de trouver les skippeurs et les bateaux à double fond : Antonio Melato et ses fils, mais aussi, plus importants encore, Fabio et Lucio Cattelan, également originaires de Padoue, et vivant entre Turin et Milan. Ce sont eux qui ont engagé l'équipage de l'*Oct Challenger*, le cargo séquestré par les douanes espagnoles le même jour que le *Blaus VII*, avec trois tonnes supplémentaires de cocaïne à bord. Et ce sont toujours les frères Cattelan qui ont contacté deux skippeurs experts, Guido Massolino et Antonio d'Ercole, partis de Turin vers un port croate où les attendait le bateau à voile qui devait rentrer chargé de coke. Les deux hommes ont fait étape sur le parcours, le même qu'avait suivi Mattia : d'abord dans les Baléares, puis à Madère. Là, ils devaient rejoindre le navire amiral. Mais ce

dernier a attendu en vain au milieu de l'océan. Ils ont disparu. Sans doute emportés par une tempête, dévorés par les vagues avec leur embarcation trop fragile. Peut-être ont-ils renoncé à envoyer un SOS, de crainte qu'on ne les découvre en un point improbable de l'Atlantique, ou bien ont-ils attendu jusqu'à ce qu'il soit trop tard, avec l'espoir de s'en tirer.

Les deux Turinois naufragés sans laisser de trace avaient plus de soixante ans. Le plus souvent, les skippeurs de la coke ne sont pas des novices. Pour les brokers, l'expérience est une garantie supplémentaire, mais les hommes qui ont choisi de vivre en mer paraissent en outre plus faciles à aborder à mesure que l'âge avance. Le besoin de mettre de l'argent de côté afin de prendre sa retraite en beauté le moment venu, le désir de rivaliser avec le style de vie des personnes qu'ils fréquentent, le goût de l'aventure qui les pousse à devenir importateurs de la marchandise qu'ils consomment déjà, comme tout le monde. Au fond, quel mal y a-t-il ?

Les skippeurs de voiliers et de bateaux à moteur constituent une ressource croissante au service du trafic de drogue, et ceux qui les engagent font bien leurs calculs. Ces quelques hommes, qui barrent des bateaux au-dessus de tout soupçon et en mesure de se glisser dans n'importe quel port de plaisance, sont bien utiles, même si leurs émoluments sont très élevés et bien que les skippeurs puissent se révéler plus vulnérables que les *tripulantes*, aux prétentions et aux habitudes autrement modestes.

Le *Mariposa*, le *Linnet* et le *Kololo II* transportaient au total plus d'une tonne de cocaïne. Les deux derniers ont été interceptés au large de la Sardaigne, puis escortés jusque dans le port d'Alghero. Le skippeur et propriétaire du *Kololo II*, un quadragénaire romain parti des Antilles françaises en direction des ports proches de Rome, vacille sous le poids des presque trois cents kilos découverts dans son bateau. Afin d'obtenir une remise de peine, il se met à collaborer. En juillet 2012, sur la base de ses accusations contre les autres et contre lui-même, la DDA de Rome ordonne l'arrestation de cinq de ses complices, qui vivent tous aux alentours de la capitale. Certains ont des antécédents, aucun n'est mafieux.

Ils viennent des quatre coins du continent, mais surtout de zones où aucune organisation criminelle n'est enracinée ; d'après mes enquêtes, tous sont d'utiles prête-noms et, parfois, d'innocents boucs émissaires. Des Italiens, comme les deux Bolonais et le Livournais arrêtés en 1995, car sur le *Sirio*, le *Mas que nada* et l'*Overdose*, un voilier au nom plein d'ironie, ils transportaient de la cocaïne du Brésil via la Guadeloupe et les Canaries destinée aux jeunes gens chics de Bologne ; ou comme un autre skippeur, originaire des Pouilles, celui du *Sheldan*, un yacht de luxe mesurant vingt-trois mètres, modèle Falcon,

intercepté en septembre 2012 entre Varazze et Imperia avec trois tonnes et demie de haschisch ; des Croates, comme le skippeur résidant à Civitanova Marche arrêté en mai 2012 par la DEA, les polices française, croate et italienne au large de la Martinique, avec deux cents kilos de coke à bord d'un autre bateau à voile ; ou des Français, comme le skippeur breton Stéphane Colas, remis en liberté en 2011 après deux ans de détention en Espagne, car en vue de la traversée depuis le Venezuela, les réservoirs contenaient quatre cents litres de cocaïne liquide à la place de l'eau potable. Peu importe la nationalité, mais il est préférable que le curriculum vitae, les origines sociales et géographiques renforcent leur apparence de passionnés de voile, afin de persuader leurs juges qu'ils sont devenus des coursiers du narcotrafic par erreur. Les preuves sont souvent insuffisantes pour tenir la route, dans un contexte juridique dépourvu de législation spécifique, et l'opinion publique — comme dans le cas du skippeur breton — se fie aux déclarations d'innocence de l'accusé. Dans le plus grand secret, les rangs des *tripulantes* se gonflent plus que leurs voiles exposées aux vents de l'Atlantique.

Et pourtant, quand je pense à la coke, la première chose que je vois devant moi, ce ne sont pas d'agiles bateaux voguant sur les océans. C'est quelque chose de plus compact, d'omniprésent et d'élémentaire. C'est la marchandise, la marchandise par excellence, qui attire toutes les autres tel un aimant. Fruit d'autres fruits, seul parasite qui multiplie par mille la valeur de la chair dans laquelle il s'est enkysté, vecteur protéiforme des profits de tout commerce. Je revois l'océan de conteneurs dans le port de Naples, le jaune de MSC, le gris de Cosco, le logo bleu de Maersk, le vert d'Evergreen, le rouge de K Line et toutes les autres énormes pièces de Lego démontées et remontées par les pinces des grutiers, formant ainsi des architectures mobiles. La pure géométrie, le chromatisme élémentaire qui cache et renferme tout ce qui peut être vendu, acheté et consommé. Et tout ou presque peut servir d'hôte involontaire ou complice à la substance blanche.

Cela peut sembler paradoxal, mais la marchandise la plus secrète ne peut se passer de logo elle non plus. Le *branding* a pour origine les têtes de bétail marquées au fer rouge pour les distinguer de celles d'autres troupeaux. De la même façon, les pains de cocaïne sont marqués afin d'en certifier l'origine, mais aussi pour diriger chaque lot vers le bon acheteur quand les grands brokers organisent d'énormes envois à plusieurs destinataires. En matière de cocaïne, le logo est d'abord un symbole de qualité. Ce n'est pas un slogan publicitaire vide, il joue au contraire un rôle fondamental : la marque garantit l'intégrité de chaque pain et, avec elle, les narcos certifient qu'ils exportent exclusivement une substance traitée pour être pure. La

bonne renommée du cartel est essentielle. Bien plus importante que le risque qu'on remonte jusqu'à lui si jamais la cargaison échoue entre les mauvaises mains, un risque comme les autres. Par ailleurs, ce n'est pas un hasard si les trafiquants choisissent souvent de s'approprier les symboles des marques les plus demandées et les plus populaires. Au fond, leur marchandise anonyme constitue le produit de grande consommation par excellence, qui pèse aussi lourd que toutes les autres marques réunies, celles que la population du monde entier achète ou rêve d'acheter.

Une femme ou un scorpion était imprimé en relief sur les pains que la brigade financière de La Spezia a découverts en août 2011, cachés dans les coffres de dix voitures munis de double fond, à Aulla, un village des environs de Massa Carrara. La plus grosse saisie jamais opérée en Italie, la quatrième plus grosse d'Europe. Les douaniers ont commencé à avoir des soupçons en examinant dans le port de La Spezia des conteneurs qui provenaient de Saint-Domingue. Ils repèrent dans un seul d'entre eux une fausse paroi qui dissimule sept cent cinquante pains, mais ils décident de le refermer et de laisser passer ce conteneur-hameçon. Ces symboles font penser qu'il ne s'agit peut-être que d'une petite partie d'une cargaison plus importante : le scorpion désigne le lot destiné au nord de l'Europe, la femme celui qui doit partir pour l'Europe centrale. C'est pour cette raison, parce que ce n'est pas la signature de l'expéditeur mais bien plutôt une sorte de code postal du destinataire, que le scorpion est un des symboles qu'on trouve le plus souvent aujourd'hui sur les pains de coke. Non seulement l'affaire elle-même est énorme, mais il semble qu'elle soit le fait d'un partenariat entre les plus anciens et les mieux rodés : le cartel colombien du Norte del Valle et les familles de Gioia Tauro. Les Calabrais ne se résignent pas à la perte d'une cargaison si importante et identifient le lieu où elle est stockée. Les douaniers l'apprennent grâce à un informateur. La coke ne peut pas rester longtemps là où elle est. Escortée par un cortège de quinze véhicules des Flammes jaunes, les douaniers, et des Bérêts verts de La Spezia, les hommes de la brigade financière, elle est conduite jusqu'aux environs de Pise, à Ospedaletto, l'incinérateur le plus proche. L'installation est surveillée jour et nuit, jusqu'à ce que la dernière dame et le dernier scorpion aient été dévorés par les flammes.

On commence à utiliser les logos dans les années soixante-dix, à l'initiative d'un grand trafiquant péruvien, puis ils se diffusent durant la décennie suivante grâce aux cartels colombiens et mexicains. Enfin ils se multiplient, ils apparaissent partout où l'on consomme de la poudre blanche. D'après une enquête commandée par l'Union européenne en 2005, on en compte plus de deux mille deux cents. Certains se contentent de sobres initiales, comme une banale

entreprise, d'autres rendent hommage à leur équipe de football préférée, d'autres encore choisissent des animaux ou des fleurs, et on trouve aussi des symboles ésotériques ou géométriques, des logos de constructeurs automobiles, parfois même des personnages de dessins animés. Impossible de dresser toute la liste. Mais cela vaut la peine d'en présenter un bref échantillon, organisé par types et par thèmes.

Tatouages : le scorpion, la dame, le dauphin, l'ancre marine, la licorne, le serpent, le cheval, la rose, l'homme à cheval et d'autres motifs rappelant les tatouages les plus répandus se retrouvent sur les pains, appliqués au moyen d'un calque en métal. Ce sont les symboles les plus fréquents, de même que les formes géométriques élémentaires. Ils peuvent désigner aussi bien l'expéditeur que le destinataire.

Drapeaux : le drapeau tricolore français, l'Union Jack britannique et même la croix gammée nazie. Ils ne sont pas gravés dans les pains, mais imprimés en couleurs sur des morceaux de papier glissés sous la cellophane qui les enveloppe. Dans les deux premiers cas, c'est probablement l'indication du destinataire, et, dans le dernier, découvert sur un lot de pâte de cocaïne envoyé pour raffinage vers un coin de la Bolivie à la frontière avec le Brésil, on peut imaginer des sympathies idéologiques communes avec les personnes concernées.

Superhéros (et assimilés) : le S de Superman, la silhouette de Captain America, le bracelet-montre spécial de James Bond, gravés ou imprimés sur des billets. Par défi ou par jeu, les narcos s'approprient les icônes de la fantaisie hollywoodienne.

Dessins animés : que regardent les narcotrafiquants à la télévision ? Il est certes surprenant de trouver Homer Simpson ou encore les personnages classiques de Walt Disney bien enveloppés dans les pains de coke. Mais il est encore plus incroyable d'y reconnaître les Têlétubbies ou Hello Kitty, l'héroïne japonaise adorée des petites filles du monde entier.

Idéogrammes : le 6 juillet 2012, six cents kilos de cocaïne sont saisis à Hong Kong, dans un conteneur en provenance d'Équateur et destiné aux marchés émergents du Sud-Est asiatique et de la Chine continentale. Tous les pains portaient l'idéogramme chinois 平, c'est-à-dire Ping, qui peut signifier « paix », en compagnie d'un autre signe, mais aussi « plan, plat » ou « lisse ». Le souhait pour les acheteurs que tout se passe sans vagues.

Marques : la lapine Playboy, la virgule Nike, la panthère bondissante Puma, le crocodile Lacoste, le nom Porsche, les logos des formule 1 ou de Ducati. Ce sont les signes les plus répandus, avec ceux des tatouages habituels. Mais, au fond, presque tous les symboles adoptés par les trafiquants, des idéogrammes orientaux aux personnages de dessins animés, sont aujourd'hui inscrits sur la peau des personnes. Les narcos choisissent de communiquer à travers le langage universel de la culture populaire contemporaine, dont leur marchandise fait partie au même titre que les marques qu'ils s'approprient. En revanche, ils évitent de recourir à leurs symboles les plus typiques, les têtes de mort, les croix ou l'image de la Santa Muerte que les membres de cartels mexicains et plus encore ceux des Maras d'Amérique centrale se font souvent tatouer. Le culte est une affaire interne, la marque est une autre histoire. Les cartels eux-mêmes font un usage interne des logos célèbres, qu'ils apposent sur les voitures des affiliés, les tee-shirts, les casquettes, les porte-clés. Aujourd'hui, les Zetas se reconnaissent au cheval cabré de Ferrari, le cartel du Golfe au cerf de John Deere, le premier producteur mondial de tracteurs. Ce sont des autocollants ou des gadgets qu'on trouve facilement, mais ils ne sont pas spectaculaires. Les marques archiconnues se changent ainsi en insignes militaires secrets.

La jungle infinie de symboles qu'est devenu le commerce de cocaïne

renvoie à l'entrelacs changeant des routes, des échanges et des parcours à établir avant d'expédier une cargaison. Elle a son origine dans la recherche incessante d'embarcations petites et grandes, ainsi que de leurs équipages, de conteneurs à repérer parmi des centaines d'autres, tous identiques, dans les cales du même navire, de bataillons de personnes à corrompre chez les armateurs et les sociétés qui organisent les envois, en douanes et dans les ports, parmi les forces de l'ordre et l'armée dans son ensemble, les hommes politiques d'envergure locale et nationale. Les champs de Colombie, du Pérou et de Bolivie, les centaines de milliers de paysans qui ramassent les feuilles de coca dans les forêts andines, les ouvriers et les chimistes qui travaillent à la transformation des feuilles jusqu'aux pains ou à la cocaïne liquide ne représentent qu'une part marginale de tout le business. Le reste, c'est le transport.

Celui-ci a permis aux cartels mexicains de devenir plus puissants que leurs homologues colombiens. L'accès au port de Gioia Tauro a servi de fondement à la puissance et au prestige transnational de la 'ndrangheta, en particulier à la famille Piromalli et à ses alliés, devenus d'après la DEA la plus grande *cosca* de toute l'Europe occidentale. Et puisque le narcotrafic réalise la plus grosse part de ses investissements et de ses profits avec le transport en mer, c'est devenu un problème si complexe qu'il a donné naissance à une nouvelle profession, un métier de spécialistes payés à prix d'or : le logisticien de la coke, que certains appellent organisateur et d'autres Doctor Travel. Dans certains cas, il est plus important et gagne davantage que le broker, surtout quand ce dernier n'a pas la puissance économique et structurelle d'un Pannunzi ou d'un Locatelli, mais qu'il s'agit d'un des nombreux intermédiaires mineurs qui négocient d'abord la marchandise, puis suivent son parcours lors des différentes phases, embarquement, principales escales et arrivée à destination.

Le logisticien, l'organisateur, doit penser à tout le reste. À chaque étape et chaque transbordement secondaire, aux modalités détaillées du transport, au passage en douanes, aux cargaisons de couverture. Il doit aussi imaginer des stratégies de résolution ou d'étouffement des problèmes, savoir limiter la casse quand les choses tournent mal. Il doit tout planifier, penser à chaque geste, explorer à l'avance tous les itinéraires possibles, emprunter chaque bifurcation que la coke est susceptible de rencontrer durant son voyage. La circulation ne doit pas simplement être fluide, il doit en faire un projet aussi différencié que stable : un système.

Développer un système de transport pour une grosse cargaison de cocaïne demande des mois de travail. Et, une fois prêt, testé et emprunté une ou deux fois, il est déjà l'heure de le modifier ou d'en imaginer un nouveau. Les logisticiens travaillent sur toute la surface

du globe terrestre, mais toujours contre la montre. Ils sont engagés dans une course de vitesse avec les enquêteurs qui s'efforcent de deviner quelle route suivra la marchandise. C'est pourquoi leurs services sont très coûteux, uniquement à la portée des plus grandes organisations de narcotrafic et des plus grands brokers. Les cartels les plus riches et les plus puissants peuvent même se permettre de tester les nouvelles routes en envoyant d'abord des « cargaisons propres », sans drogue, en guise de test, comme pour n'importe quel système.

C'est ce qu'avait fait le cartel du Sinaloa, sans savoir qu'il était déjà dans le viseur du FBI de Boston et de la police espagnole, réunis dans le cadre de l'opération Dark Waters : une enquête-clé dans l'histoire du narcotrafic, car elle a révélé la volonté des cartels mexicains d'alimenter directement en cocaïne le marché européen, jusqu'alors dominé par les Colombiens. Le 10 août 2012, des hommes de la police espagnole arrêtent dans le centre de Madrid quatre membres de l'organisation mexicaine, dont le cousin de Joaquín Guzmán Loera, le parrain le plus puissant et le plus recherché du monde, le légendaire Chapo. Manolo Gutiérrez Guzmán s'y était installé avec un conseiller juridique et deux hommes de confiance dans le but de poser les bases de nouveaux projets qui prévoyaient comme à l'ordinaire l'entrée des cargaisons par la porte espagnole.

Tout commence des années plus tôt, quand le FBI fait une découverte plus précieuse qu'un sous-marin contenant des tonnes de coke : un informateur qui a accès aux cercles dirigeants du cartel du Sinaloa. Il décide alors de profiter des informations obtenues et monte une grande opération sous couverture. À partir du début 2010, les infiltrés approchent le cousin du Chapo ainsi que d'autres hommes influents, en se faisant passer pour des affiliés d'une organisation italienne déjà bien connue aux États-Unis et en Europe. Ils sont à la recherche de nouveaux fournisseurs et ont d'excellents contacts dans le port andalou d'Algeciras. Les Mexicains sont séduits par cette proposition et entament des négociations : ils ont l'intention de fournir une tonne de coke par mois, expédiée d'Amérique du Sud sur un porte-conteneurs. Les « partenaires italiens » recevraient vingt pour cent de chaque cargaison à titre de récompense, pour faire passer la drogue par le port d'Algeciras, et les Mexicains vendraient le reste directement dans toute l'Europe, à travers un nouveau réseau de cellules opérationnelles. En août 2011, tout est prêt. Mais avant de mettre en péril de si grosses quantités de coke, le cartel du Sinaloa décide de tester la sécurité de la route : à quatre reprises, il fait envoyer par des sociétés équatoriennes qu'il contrôle des conteneurs uniquement remplis de fruits. Une fois le système testé, les narcos font savoir qu'ils sont prêts à envoyer leur première cargaison, entièrement cachée dans un conteneur en partance du port de Santos, au Brésil :

trois cent trois kilos destinés à divers points du continent européen. Un lot plutôt réduit qui devait servir à briser prudemment la glace, une bonne règle à respecter en affaires, même pour les plus grandes entreprises. Mais, en l'occurrence, pareille prudence n'était pas suffisante. Le 28 juillet 2012, les autorités interceptent la cargaison dans le port d'Algeciras et, presque simultanément, elles arrêtent les Mexicains qui se présentent au rendez-vous avec leurs faux partenaires afin d'évoquer de nouveaux envois. Pour le cartel du Sinaloa, le tort le plus grand est d'avoir été découvert, ce qui met provisoirement entre parenthèses ses visées expansionnistes en Europe. Le reste — quelques kilos saisis et même l'arrestation d'hommes de premier plan, dont un cousin du parrain en personne — n'est que pertes inéluctables auxquelles une organisation si forte et enracinée est préparée.

Ceux qui se fatiguent pour rien, y compris dans des circonstances moins dramatiques pour les narcotrafiquants, ce sont les spécialistes à qui a été confiée l'organisation de tout le projet. Les Doctor Travel, les logisticiens, sont payés suivant le modèle en vigueur dans de nombreuses professions libérales. Une avance pour couvrir les frais, durant la phase de conception et de réalisation du système, et la rétribution réelle une fois la cargaison arrivée à bon port. Le paiement peut aussi se faire moyennant un pourcentage de la marchandise transportée, de vingt à cinquante pour cent du total, nets des coûts de transport. Tout est déterminé par la destination finale, même les coûts de transport et la rémunération du logisticien. Plus elle est risquée et plus le système conçu doit être parfait. Le débarquement dans la péninsule Ibérique est moins cher qu'en Italie, qui est une des destinations les plus difficiles et donc les plus onéreuses d'Europe.

Il est un lieu où l'on fixe tous les cours sur le marché de la cocaïne, y compris les tarifs de transport. Comme pour la Bourse des diamants d'Anvers, ensuite transférée à New York, la Bourse mondiale de la cocaïne est installée dans la plus grande place d'importation : avant c'était Amsterdam, à présent c'est Madrid. Autrefois, l'estimation moyenne des coûts et des prix se faisait aux Pays-Bas, mais depuis que l'Espagne est devenue le point de débarquement privilégié et le lieu vers lequel convergent les plus gros acquéreurs — à commencer par les mafias italiennes —, c'est là que les échanges se font.

Le rôle du logisticien et la part significative des profits que les narcos sont disposés à lui céder ne s'expliquent pourtant que si l'on est prêt à examiner plus attentivement deux questions cruciales dont ce personnage s'occupe : les ports et les marchandises de couverture. Les grands ports — de même que les grands aéroports — qui présentent le plus de risques se sont dotés d'appareils à rayons gamma ou thermosensibles, en mesure de repérer à l'intérieur des conteneurs les marchandises indésirables telles que les armes et la drogue. Le

conteneur passe donc sous ces énormes « détecteurs de métaux », il est pratiquement passé au crible. Les différents matériaux à l'intérieur apparaissent de couleurs distinctes. La cocaïne est jaune. Mais, tout comme, à l'aéroport d'Amsterdam, le « 100 % custom control » n'est effectué que pour des vols provenant de certains pays, dont les Antilles néerlandaises, le Surinam et le Venezuela, dans les grands ports européens il est impossible de passer en revue dans leur intégralité toutes les cargaisons qui entrent. Le port de Rotterdam, par exemple, n'est pas seulement le plus grand d'Europe, c'est aussi le mieux équipé en instruments de contrôle. Toutefois, avec une capacité de stockage de onze millions de conteneurs, la seule solution est d'essayer d'étendre au maximum les procédures de *screening* sélectif ou par échantillonnage. En outre, les contrôles prennent du temps. Quiconque a dû faire la queue interminablement aux contrôles de sécurité dans un aéroport un jour de grand départ, au risque de rater son avion, le sait. Personne ne dédommage l'infortuné voyageur, mais pour les marchandises, le temps, c'est de l'argent, et une entreprise peut demander à être indemnisée par les douanes. Si une cargaison de denrées périssables est bloquée trop longtemps alors qu'elle n'est constituée que de fruits, de fleurs ou de poisson surgelé, l'entreprise à qui elle est destinée — une grande chaîne de supermarchés, par exemple — peut exiger l'indemnisation du préjudice subi. Ce qui signifie qu'on doit parvenir à les contrôler tout de suite, sans quoi on sera plus facilement tenté de les faire passer sans *screening*.

C'est le travail de Doctor Travel : il étudie les systèmes de contrôle et ses failles pour en tirer bénéfice. Détecteurs de dernière génération ? Il suffit d'utiliser du papier carbone. Placé sur la cargaison, il la fait disparaître du moniteur.

Le travail du logisticien doit tenir compte d'un très grand nombre de variables complexes. Considérons comme acquis le fait qu'on ait intérêt à faire voyager la coke cachée parmi des denrées périssables. Ajoutons-y une règle élémentaire, suivant laquelle la cargaison de couverture doit être un produit d'exportation typique de la zone d'origine : dans ce cas, pourquoi ne pas cacher systématiquement les pains au départ d'Amérique du Sud dans des cagettes de bananes ? De fait, pour les raisons susmentionnées, les bananes sont une marchandise de couverture fréquente, elles s'adressent en outre à un marché très large et stable toute l'année. Mais c'est précisément ce qui peut attirer l'attention sur les cargaisons de bananes. Et — problème plus complexe encore — ledit port de destination peut avoir connu une baisse des marchandises à l'entrée qui ne touche pas les bananes mais d'autres types de marchandises : c'est ce qui se dessine avec la crise économique. Et donc, si la douane est moins engorgée, la probabilité de faire passer rapidement les bananes est plus hasardeuse.

Il faut changer son fusil d'épaule, miser non plus sur la rapidité du transit, mais sur l'originalité du camouflage et le soin qu'on y apporte. En pratique, le logisticien devrait suivre quotidiennement la situation de tous les ports et la santé du marché pour toutes les marchandises utilisables comme couverture. C'est une tâche immense, comme s'il devait travailler simultanément pour toutes les sociétés d'import-export d'un continent entier, voire de deux, puisque se sont ajoutées aux expéditions d'Amérique du Sud celles d'Afrique de l'Ouest. Comme celle des symboles gravés sur les pains, la liste des biens de couverture est d'une remarquable diversité. Impossible de connaître tous ceux qui sont utilisés pour les transports. Et plus encore de savoir avec quelle marchandise on n'a encore jamais trouvé de coke.

Le Petit Poucet : pas plus grand qu'un pouce, il doit s'en sortir sans l'aide de personne ni aucun pouvoir magique, et il n'a d'autre ressource que son esprit éveillé. C'est lui qui représente le mieux le déséquilibre des forces entre le trafic mondial de cocaïne et ceux qui le combattent. Depuis des années, c'est ainsi que je me sens moi aussi et je suis donc fidèlement son exemple. J'essaie de ramasser les miettes semées dans la forêt, de recueillir chaque bribe de connaissance qui puisse me permettre de la traverser. Pourtant, plus j'essaie d'observer de près le narcotrafic, une obsession qui me conduit au bord de l'épuisement, plus je sens que quelque chose m'échappe, ou plutôt que quelque chose persiste à échapper à mon imagination. Savoir, comprendre, ça ne suffit pas. Il faut atteindre une dimension plus profonde, l'inscrire dans chacun de ses organes, assimiler une masse considérable de notions jusqu'à ce qu'elles deviennent des perceptions naturelles, une seconde vue. Autrement, comment comprendre qu'on puisse expédier huit tonnes de cocaïne dans un seul conteneur de bananes et, dans le même temps, faire fabriquer des valises en fibre de verre, résine et cocaïne, dont on récupère à peine quinze kilos au terme du processus ? La première réponse qui vient à l'esprit, c'est que ceux qui ont perdu cette cargaison gigantesque ont dû par le passé mener la même opération à bon port. Rien ne dit que ce ne sont pas les mêmes qui ont fait développer les nouveaux modèles de simili-Samsonite pour les livraisons rapides en avion et comme investissement dans la recherche pour l'avenir. Car derrière tout cela, il y a une logique, une seule : vendre, vendre, vendre. Vendre de toutes les façons possibles et imaginables, par n'importe quel moyen, beaucoup plutôt que peu. Mais même si c'est peu, très peu, on ne doit pas y renoncer. Une affaire est toujours une affaire qu'on ne peut pas se permettre de laisser filer. Nul groupe, nulle société n'est aussi dynamique, aussi constamment innovatrice, aussi dévouée à l'esprit de libre entreprise que le commerce mondial de la

cocaïne.

C'est pour cette raison que la coke est devenue la marchandise par excellence, à un moment où les marchés ont été envahis par des titres gonflés de chiffres vides ou par des valeurs elles aussi immatérielles, comme celles promues par l'économie numérique, qui vendaient de la communication et du rêve. La coke, elle, reste une matière. La coke fait appel à l'imaginaire, elle le plie, l'envahit, le comble d'elle-même. Tous les murs qui semblaient insurmontables s'appêtent à tomber. Et la nouvelle mutation est déjà là, c'est la cocaïne liquide. La coke liquide peut remplir toute cavité ou imprégner toute matière poreuse, elle peut se cacher dans toute boisson, tout produit à la consistance crémeuse ou liquide, sans qu'aucune différence de poids ne trahisse sa présence. On peut dissoudre un demi-kilo de coke dans un litre d'eau. On en a découvert dans des shampoings et des laits pour le corps, dans des bombes de mousse à raser, des sprays pour laver les vitres et repasser, des flacons de pesticides, des solutions pour lentilles de contact, des sirops pour la toux. Elle a voyagé en compagnie d'ananas en boîte, dans des conserves de lait de coco, parmi cinq tonnes de pétrole en barils et deux tonnes de pulpe de fruits surgelée, imbibant des vêtements, des tissus d'ameublement, des lots de jeans et les diplômes d'une école de plongée. Elle a été envoyée par courrier dans des sets de bain et des tétines pour bébés. Elle a passé les frontières dans des bouteilles de vin, de bière et d'autres boissons, de tequila mexicaine pour faire des margaritas, de cachaça brésilienne pour préparer la caipirinha, mais surtout des bouteilles entières de rhum, comme le rhum colombien saisi à moins d'un mois d'écart à Bologne et à Milan : trois ans d'âge, de marque Medellín. Et si le rhum-coke, qui contient plus de coke que de rhum, ne suffisait pas, on en a trouvé dans des bouteilles de Coca-Cola. Car la coke peut prendre toutes les formes. En restant toujours elle-même.

L'AFRIQUE EST BLANCHE

L'île de Curaçao, dans les anciennes Antilles néerlandaises, un territoire désormais administré directement par les Pays-Bas, est idéale pour faire du tourisme. En plus des plages immaculées et une mer d'émeraude typique des Caraïbes, l'île offre la garantie d'avoir de nombreux mois de soleil par an, car elle n'est pas sur la route des cyclones. Un paradis, en somme. Le Donald Duck Snack-Bar, dans le village de Fuik, dans le sud de l'île, est lui aussi un paradis. Mais pour les narcotrafiquants. Entre un sandwich et une caipirinha, on parle business. Ces temps-ci, les conversations portent avant tout sur les modalités de transport de la cocaïne. Les contrôles se sont durcis et il faut de l'imagination pour concevoir de nouvelles solutions.

Voilà ce qui se passe, après des années consacrées à suivre les traces des narcotrafiquants et à observer leurs mouvements : on finit par voir les choses non plus telles qu'elles sont, mais telles qu'ils pourraient les transformer. Je n'arrive plus à regarder une carte du monde sans y voir les routes de la drogue et les stratégies de distribution. Je ne vois plus la beauté d'une place dans une ville, je me demande si elle pourrait constituer une bonne base pour le commerce de détail. Je ne vois plus les plages dorées de sable fin, je me demande si on pourrait commodément y débarquer une cargaison importante. Je ne voyage plus en avion, je regarde autour de moi et j'estime le nombre de mulets qu'il peut y avoir à bord, l'estomac rempli d'ovules de coke. C'est ainsi que raisonnent les parrains du narcotrafic et c'est ainsi que j'en suis venu à raisonner moi aussi, à force d'essayer de les comprendre.

C'est également le cas des couches. Quoi de plus innocent que des

couches pour bébé ? Et pourtant, ce qui me vient à l'esprit, c'est cette femme venue des Antilles qui a été arrêtée en 2009 à l'aéroport d'Amsterdam Schiphol, après que la police eut découvert un kilo de drogue cachée dans la couche de sa fille âgée de deux ans. Certains gangs très organisés se servent de leurs propres enfants pour faire passer de la coke, en glissant de petits ballons de cocaïne liquide à l'intérieur des couches. Facile à transporter et à cacher, et plus difficile à repérer aux rayons X. Mais cette méthode a ses inconvénients : s'il est vrai que la cocaïne est très soluble, il ne faut pas oublier que le processus de cristallisation permettant de la rendre commercialisable constitue un coût supplémentaire non négligeable. Même les personnes à mobilité réduite sont parfaitement acceptées. Qui oserait fouiller un homme privé de l'usage de ses jambes et circulant en fauteuil roulant ? Personne. À moins qu'un chien antidrogue ne signale la présence de came dans la structure du fauteuil, comme c'est arrivé à un jeune Dominicain en septembre 2011. Des exemples de ce type, on peut en trouver une quantité infinie. Coke dans les housses de guitares. Coke sous la robe d'un faux prêtre. Coke dans l'estomac de deux labradors. Coke cachée dans un lot de deux cents roses rouges. Coke dissimulée dans d'innocents cigares. Bonbons et biscuits remplis de coke. Coke dissoute dans des sachets de nourriture. Coke liquide dans des préservatifs fermés par un nœud artisanal.

À Curaçao, il y a une école. Les aspirants mulets y viennent du monde entier. Les trafiquants leur enseignent comment emballer et ingérer les ovules sans se faire mal. Ils se serviront de leur estomac pour stocker la marchandise durant les voyages en avion. Au cours de la première phase de l'entraînement, les mulets avalent de gros grains de raisin, des morceaux de carotte ou de banane, puis des préservatifs remplis de sucre glace. Deux semaines avant le départ, le mulet doit suivre un régime lui permettant d'avoir un cycle digestif régulier. Le menu doit être léger. Car pour conserver dans le ventre des ovules gros comme les petites boules des œufs Kinder, il faut se nourrir de fruits et légumes. Un mulet met deux heures à avaler les ovules et à les faire glisser dans son estomac. Ça fait mal, très mal. Alors le mulet marche, il se palpe le ventre pour accompagner les ovules, il utilise un peu de vaseline ou, à la rigueur, du yaourt. L'estomac est un volume à optimiser, même un demi-verre d'eau y occuperait de la place. Un débutant parvient à ingérer trente à quarante ovules, un professionnel parvient jusqu'à cent vingt, mais le record appartient semble-t-il à un homme arrêté à l'aéroport d'Amsterdam Schiphol en 2009, avec deux kilos deux cents de cocaïne cachée dans deux cent dix-huit ovules.

Chaque ovule contient entre cinq et dix grammes de coke. Qu'un seul de ces ovules se déchire pendant le vol et le mulet mourra d'overdose dans d'atroces souffrances. Mais si elle arrive à destination,

la drogue qui a coûté environ trois mille euros le kilo dans les Antilles sera vendue entre quarante et soixante mille euros le kilo suivant le pays européen auquel elle est destinée. Dans la rue, elle pourra même atteindre cent trente euros le gramme. Les mulets devront donc respecter des règles strictes : ils prennent des médicaments, antiémétiques, anticoliques, antidiarrhéiques, avant d'avaler les ovules, et en vol aussi le menu est strict : lait, jus de fruits, riz. À partir du moment où il les a ingérés, le mulet aura devant lui trente-six heures pour les expulser et enfin *coronar*, comme disent les Colombiens : cela signifie que la marchandise est parvenue à bon port. C'est un terme qui vient du jeu de dames, plus précisément de la phase où un pion atteint la ligne de base de l'adversaire et est alors « couronné », devenant une dame.

L'Europe a besoin de cocaïne, de beaucoup de cocaïne. Elle n'en a jamais assez. Le Vieux Continent est devenu la nouvelle frontière des narcos. Vingt à trente pour cent de la production mondiale alimentent notre marché. D'un coup, la cocaïne a attiré une nouvelle clientèle. Si, jusqu'en 2000, sa consommation se limitait aux catégories privilégiées de la population, à présent elle s'est démocratisée. Jusqu'alors peu intéressés par ce type de produit, les adolescents constituent un marché juteux. Il a suffi aux trafiquants de diversifier l'offre et d'inonder le marché européen de cocaïne en baissant son prix. Aujourd'hui, un gramme de coke coûte environ soixante euros dans les rues de Paris, contre cent il y a quinze ans. D'après l'Observatoire européen des drogues et de la toxicomanie, environ treize millions d'Européens ont sniffé de la coke au moins une fois dans leur vie. Parmi eux, sept millions et demi ont entre quinze et trente-quatre ans. Au Royaume-Uni, le nombre de consommateurs a été multiplié par quatre en dix ans. En France, l'Office central de répression du trafic illicite des stupéfiants estime que leur nombre a doublé entre 2002 et 2006. À présent le marché s'est stabilisé, les consommateurs ont leurs habitudes. L'âme du business n'est pas la publicité mais l'habitude. C'est la création de besoins si profondément ancrés dans la conscience qu'on ne les considère plus comme tels. Avec la consommation de cocaïne, une armée silencieuse a vu le jour en Europe, des gens qui avancent en rangs serrés, indifférents et résignés, victimes d'une dépendance qui est devenue une habitude, presque une tradition. L'Europe veut de la coke, et les narcotrafiants explorent chaque voie permettant de lui en fournir.

Je suis assis en face de Mamadou, un jeune Africain au visage doux mais déterminé. Il me raconte qu'en principe il aurait dû s'appeler Hope, espoir, mais ses parents ont découvert que dans d'autres régions du monde c'était un prénom réservé aux filles. Il est né au moment où son pays, la Guinée-Bissau, organisait ses premières élections

pluralistes. Le futur qui se profilait à l'horizon était incertain mais chargé d'attentes, après les blessures de la guerre civile et les coups d'État à répétition. Originaire de Bissorã, sa famille s'était installée à Bissau, la capitale. L'histoire se répète, le progrès exige qu'on renonce à ses racines et la ville devient l'éden dont tout le monde rêve. Mais l'espoir qui, pour les parents de Mamadou, devait accompagner l'avenir de leur fils est une nouvelle fois brisé : guerre civile, coup d'État, attentat et pauvreté endémique plongent le pays dans un immobilisme mortel. Mamadou apprend l'art de la débrouille qui, depuis la nuit des temps, est le métier le plus répandu, et il commence à adopter l'attitude que de nombreux bureaucrates internationaux associent à ses compatriotes : la résignation.

Pourtant, depuis quelque temps, les choses changent. Son continent est devenu blanc. Il constitue une tête de pont importante pour les narcotrafiquants.

« Désormais ton pays est au centre du monde », je lui dis.

Mamadou rit et secoue la tête avec une lenteur régulière.

« Mais oui, j'insiste. Il vend l'un des produits les plus demandés.

— Pourquoi tu te moques de moi, mon frère ? me répond à présent Mamadou, soudain sérieux. Quelle ressource ? Les noix de cajou, peut-être ? Ou les langoustines ? »

En réalité, comme les pays frontaliers, la Guinée-Bissau est ce dont les narcotrafiquants ont besoin. L'Afrique est vulnérable. L'Afrique, c'est l'absence de règles. Les narcos se glissent dans ces failles énormes, profitant d'institutions fragiles et de contrôles inefficaces aux frontières. Il est facile de faire naître une économie parallèle et de transformer un pays pauvre en un immense hangar. Un hangar au service d'une Europe de plus en plus accro à la poudre blanche. Si on ajoute à cela qu'au nom de leur passé colonial les ressortissants de la Guinée-Bissau ont le droit d'entrer sur le territoire portugais sans visa, alors le pays de Mamadou est vraiment le centre du monde.

Mamadou me parle de ce jour de 2009 où il est passé par hasard devant la résidence du président de la République João Bernardo Vieira. Au début, il avait pris les coups de feu pour des explosions de pétards, un bruit qui lui avait toujours fait peur, et il s'était tourné pour observer les petits dynamiteurs. Mais il n'y avait là qu'une masse de gens qui s'ouvrait de façon désordonnée et deux voitures slalomant à toute allure entre les passants terrorisés. À terre, criblé de balles, le corps d'un inconnu. C'est seulement le lendemain, en parcourant les titres des journaux, que Mamadou a appris que c'était le président. Beaucoup ont vu dans cette exécution une vengeance des militaires, après le meurtre du chef d'état-major, Batista Tagme Na Waie, survenu la veille. D'autres ont estimé que l'attentat était une mesure de rétorsion des trafiquants colombiens installés dans le pays après la

destitution du contre-amiral Bubó Na Tchuto, le chef de la marine nationale, soupçonné de complicité avec les cartels de la drogue. Pour Mamadou, c'était juste une blessure supplémentaire.

En 2007, *Time Magazine* a parlé de la Guinée-Bissau comme d'une « plate-forme » tournante, une image parfaitement choisie. Un État sans État, qui accueille les narcotrafiquants et distribue leur marchandise. C'est facile, avec au large un archipel de quatre-vingt-huit îles où l'on peut faire atterrir de petits avions remplis de drogue. Une zone franche que les cartels exploitent librement. Un paradis terrestre, pratiquement inhabité et recouvert d'une végétation luxuriante, bordé de plages très blanches et traversé de pistes d'atterrissage improvisées. C'est sur l'une de ces pistes que se pose le Cessna qui bouleverse la vie de Mamadou. Les Cessna sont parfaits pour de telles missions : ils sont agiles et volent à une attitude maximale de deux mille mètres, échappant ainsi aux radars. À bord, la drogue est stockée dans des cageots de fruits empilés les uns sur les autres et dans les interstices de la carlingue. Les narcos n'ont pas peur des contrôles, quasi inexistants. En bons entrepreneurs, ils essaient plutôt d'optimiser chaque vol. La marchandise est débarquée et transportée sur la terre ferme, où elle part pour l'Europe en suivant trois routes : terrestre, longeant la côte atlantique par la Mauritanie et le Maroc, ou bien par les pistes sahariennes, avant de remonter par la Turquie et de traverser les Balkans ; maritime, la plus classique et la plus fréquentée, au moyen d'une flotte commerciale de porte-conteneurs permettant d'expédier de grosses quantités ; enfin aérienne, en se servant en particulier de coursiers ou de mulets qui avalent des ovules remplis de drogue.

« Mulet ? avait demandé Mamadou à Johnny.

— Mulet, Mamadou. Tu fais un petit voyage à Lisbonne et tu rentres. Ça ne te plaît pas ? »

L'homme qui s'adresse à lui est un Nigérian baraqué qui fait la navette depuis vingt-cinq ans entre Abuja, au Nigeria, et Bissau, se rappelle Mamadou. Il se fait appeler Johnny, c'est un vieil ami de son père et il prétend pouvoir l'aider. Les parents de Mamadou sont retournés au village : si l'on doit crever de faim, mieux vaut le faire près de sa famille, là où on est né. Johnny est debout dans son costume de contrefaçon Alexander McQueen et, en parlant, il continue à toucher Mamadou : les épaules, les bras, la poitrine. C'est un vendeur, il sait que pour fourguer sa came il ne doit pas simplement être convaincant, il faut créer un lien. Mamadou est hypnotisé.

« Lisbonne ?

— Lisbonne, Mamadou. Un vol de quelques heures, puis tu fais un petit tour dans la vieille ville, tu te tapes une touriste et tu prends le vol du retour. »

Faire entrer de la drogue en Europe est plus simple qu'on ne le croit. Il suffit d'un vol régulier, d'un passager et d'une quantité indéterminée de cocaïne en sécurité dans des emballages spéciaux au fond de son estomac. Certes, il est arrivé que ces emballages éclatent pendant le vol, que le mulot agonise pendant des heures et finisse simple cadavre à l'arrivée. Mais les transports se déroulent la plupart du temps sans heurts, car les ovules modernes résistent aux sucs gastriques, au point qu'une fois expulsés, il faut les inciser au couteau pour les ouvrir. Autrefois, on se servait de préservatifs. Mais c'est de la préhistoire.

« Je dois prendre l'avion ? »

— Et comment tu irais jusqu'en Europe, Mamadou ? À la nage ? »

Pour les entrepreneurs du narcotrafic, résoudre les problèmes de transport est le défi le plus pressant. Dans le but de faire parvenir la coke sur les côtes d'Afrique de l'Ouest, ils ont investi des millions de dollars dans la construction d'une véritable autoroute, l'A10, du nom du parallèle sur lequel passe la route maritime, le dixième, précisément. Sur l'A10, la circulation est toujours intense, les allers et retours sont incessants, c'est un iceberg dont on ne distingue que la partie émergée, grâce à des saisies spectaculaires. Comme celle du *South Sea*, un cargo intercepté par la marine espagnole avec à son bord sept tonnes et demie de cocaïne. Ou comme le *Master Endeavour*, un gros navire marchand intercepté par la marine française avec une tonne huit cents de cocaïne à son bord : les trafiquants avaient vidé le puits destiné aux réserves d'eau potable à l'arrière du navire pour y cacher la précieuse marchandise. Mais parfois, les cargos ou les bateaux de pêche jettent l'ancre au large des côtes africaines en attendant que des embarcations plus petites, voiliers, pirogues ou canots, fassent la navette et transportent la cocaïne sur le rivage. Des routes commerciales parcourues jour et nuit, que le renforcement de la surveillance maritime et la multiplication des saisies record mettent en grande difficulté, au point de forcer les narcotrafiquants à viser plus haut et à opter pour les avions, plus agiles. Le cas le plus spectaculaire est celui du Boeing 727-200 qui s'est posé sur une piste de fortune en plein désert malien avant d'être brûlé pour effacer toute trace. Les enquêtes menées après la découverte de la carlingue de l'avion incitent à croire que les trafiquants transportaient de la cocaïne et des armes, et que les islamistes avaient mis à leur disposition des pistes clandestines afin de rejoindre l'Algérie, le Maroc et l'Égypte, leur fournissant également des camions et des jeeps. De là, la drogue aurait dû remonter par la Grèce et les Balkans, jusqu'à parvenir au cœur de l'Europe. Des hypothèses étayées par certaines découvertes faites quelques mois plus tard : le Boeing 727-200 avait été immatriculé en Guinée-Bissau, il était en provenance de l'aéroport international Tocumen de Panama et devait transiter par le Mali pour

se fournir en carburant. Il n'avait pas d'autorisation de vol et son équipage était muni de faux papiers, peut-être saoudiens. Devant la carcasse en feu, les enquêteurs ont tous pensé la même chose : si les narcos peuvent se permettre de se débarrasser d'un moyen de transport dont la valeur se situe entre cinq cent mille et un million de dollars, quelle quantité de cocaïne ont-ils réussi à faire passer ? Il suffit de se dire qu'un avion de cette taille peut contenir jusqu'à dix tonnes de cocaïne.

Devenir mulet demande de la préparation et du courage. Il y a des règles à respecter et il faut imposer une sévère discipline à son propre corps. Mamadou découvre les secrets de la profession par un après-midi étouffant, dans un hangar désaffecté à la périphérie de Bissau. Johnny lui a dit de se présenter muni d'une valise vide. « Pourquoi vide ? » a demandé Mamadou, sans obtenir de réponse. Au centre du hangar se trouve une longue table basse, sur laquelle sont alignées des petites capsules à peine plus grandes que des comprimés d'aspirine. Derrière la table, tel un chef cuisinier qui présente ses créations, Johnny fait signe à Mamadou d'avancer, il l'invite à s'asseoir sur la chaise en plastique posée devant lui et à placer la valise sur ses genoux.

« Ouvre-la et dis-moi ce qu'il y a dedans. »

Mamadou écarquille les yeux. Il hésite.

« N'aie pas peur. Ouvre-la et dis-moi ce qu'il y a dedans, insiste Johnny.

— Elle est vide, m'sieur. »

Johnny secoue la tête.

« Non, dit-il. Elle est pleine. Tu es un touriste et tu as emporté des vêtements de rechange, un costume. Si quelqu'un d'autre se montre aussi curieux que moi et veut savoir ce que contient ta valise, c'est ce que tu dois lui répondre. C'est la première leçon, la plus importante. »

Les règles. Un bon mulet doit d'abord posséder des talents d'acteur. Jouer les touristes fait très bien l'affaire. Et il vaut mieux ne pas être gros. En effet, quand on a avalé trop de capsules de drogue, on a le ventre gonflé et les agents des douanes ont l'œil : les premiers qu'ils fouillent sont les hommes en surpoids qui voyagent seuls avec un simple bagage à main. Et puis il y a le paiement. Toujours après la livraison. Par le passé, de nombreux mulets ont choisi de mener la belle vie en Europe pendant quelques jours avec l'argent des narcos et les capsules de drogue. Enfin, il y a l'entraînement physique.

« Tu m'es sympathique, Mamadou. Pour toi, rien que des produits de première qualité. On tient à la santé de nos employés », souligne Johnny.

Mamadou est naïf, mais il n'est pas stupide, et il pousse un soupir de soulagement en comprenant qu'il devra seulement ouvrir la

bouche, rien ne pénétrera par un autre orifice de son corps.

« Oui, tu m'es sympathique, Mamadou, répète Johnny. Cette fois, on ne passe que par la porte principale. »

L'entraînement est facile : on commence par une boule et on se bat contre le réflexe de la régurgiter. On répète l'opération un certain nombre de fois tout en continuant à marcher, jusqu'à ce qu'on en ait avalé quelques dizaines. Un futur jeune touriste africain fasciné par la Vieille Europe. Mamadou est prêt.

L'Afrique est au Mexique ce qu'un hypermarché est à un grossiste de denrées alimentaires. La cocaïne est comme l'une des épidémies qui se sont répandues sur tout le continent africain à une vitesse effrayante.

L'Afrique est blanche. Le continent noir est enfoui sous une couche de neige immaculée.

Le Sénégal et l'aéroport Léopold Sédar Senghor de Dakar sont blancs. D'un point de vue stratégique, ce dernier est idéalement situé : ni trop loin de l'Europe ni trop loin du reste du monde, grâce à ses liaisons avec toutes les capitales du globe. La coke doit circuler rapidement et ici, dans le Sénégal blanc, elle puise l'énergie pour le faire. Espagne, Portugal, Afrique du Sud : ce ne sont là que trois des pays d'où provenaient les derniers mulets arrêtés à bord de vols en partance de l'aéroport Senghor ou à l'arrivée. La technique est toujours la même, c'est-à-dire cacher la marchandise dans les recoins les mieux dissimulés, comme le double fond des valises. Mais quand la cargaison est bien plus importante, alors il faut des bateaux, tel l'*Opnor*, qui renfermait dans son ventre près de quatre mille kilos de cocaïne destinée aux marchés européens, et qui a été intercepté par les autorités au large des côtes sénégalaises en 2007. Car le Sénégal aussi est une plate-forme tournante, en mesure de recevoir des tonnes de coke qui seront ensuite traitées, stockées et réexpédiées.

Le Libéria est blanc. Et les mains de Fumbah Sirleaf, le fils de la présidente, se sont souillées de blanc. Car il travaille pour la DEA et a contribué au démantèlement d'une organisation dans les rangs de laquelle figurent des parrains africains et des narcos colombiens.

Les îles du Cap-Vert, plate-forme tournante par excellence, sont blanches. Les dix îles qui composent l'archipel tendent la main à l'Amérique latine tout en restant bien campées au large des côtes sénégalaises. C'est le paradis des narcotrafiquants.

Le Mali est blanc. Les projets de Mohamed Ould Awainatt sont blancs. Cet entrepreneur arrêté en 2011 dirigeait une organisation qui avait su transformer le désert en autoroute vers le nord. Jeep et coke.

La Guinée-Conakry est blanche. Les trafics d'Ousmane Conté sont blancs. Fils de l'homme qui a guidé le pays pendant vingt-quatre ans, il a été arrêté en 2009 pour trafic de drogue international. Dans une interview à la télévision nationale, Conté admet à demi-mot être

impliqué dans le trafic de drogue, mais il nie être le chef du réseau en Guinée. Son frère Moussa est lui aussi arrêté et, deux ans plus tard, débute un procès qui verra comparaître des dizaines d'autres gros poissons. Mais presque tous les accusés, dont Ousmane Conté, seront innocentés. Corruptions et institutions fragiles. C'est dans ces failles que les narcos se glissent.

La Sierra Leone est blanche. Fragile, pauvre, victime de la guerre civile jusqu'en 2002. Et il est blanc aussi, le Cessna qui, en 2008, devait transporter de l'aide médicale, mais contenait en lieu et place plus d'un demi-quintal de cocaïne.

L'Afrique du Sud est blanche. Ses côtes sont blanches et ses ports où accostent les bateaux venus d'Amérique latine sont blancs. Les habitudes du pays sont blanches, et l'augmentation de la richesse a également entraîné une hausse de la consommation.

La Mauritanie est blanche. Les pistes poussiéreuses où atterrissent de petits avions remplis de coke sont blanches elles aussi. C'est la charnière entre l'océan Atlantique et le Maghreb.

L'Angola est blanc, car son lien avec le Brésil l'est. Anciennes colonies portugaises, les deux pays sont unis par les envois transocéaniques de cocaïne. Ici, comme dans le sud de l'Afrique, une bonne partie du marché de la coke est aux mains des Nigériens, qui ont une longue histoire criminelle derrière eux et possèdent l'une des structures les mieux organisées du monde.

L'Afrique est blanche.

J'observe Mamadou et je me dis que les histoires individuelles peuvent réellement refléter le destin de tout un continent. Le plus difficile, m'explique-t-il, a été d'apprendre à contrôler son stress. Devenir quelqu'un d'autre, le plus ressemblant possible aux rares touristes qu'il a aperçus dans sa vie. La conscience a besoin de se cristalliser en habitudes, la routine du geste doit remplacer la réponse automatique de l'instinct face au danger. Johnny lui donne rendez-vous devant le commissariat de police de Bissau. Il ne lui dit pas d'emporter une petite valise, car cette fois-ci c'est lui qui se présente muni d'un élégant attaché-case. Alors que Mamadou est à quelques mètres, il le lui tend et précise qu'il contient cinq mille dollars américains.

« Tu es juste un type comme les autres. Un jeune gars avec un attaché-case tout beau tout neuf et un paquet de fric à l'intérieur. Entre au commissariat, parle aux flics et ressors-en comme si de rien n'était. »

« J'étais sûr qu'il plaisantait, m'explique Mamadou. Si les policiers avaient trouvé tout cet argent sur moi, comment je me serais justifié ? »

Mais Johnny ne plaisante pas. Il est étrangement sérieux, même si le sourire conciliant qu'il arbore en permanence est dissimulé derrière ses lèvres serrées.

« J'ai pris mon courage à deux mains, raconte Mamadou, et j'ai prié pour que ce soit la dernière épreuve à surmonter avant de commencer mon nouveau travail. Puis je suis entré au commissariat. »

Johnny est le parfait représentant des groupes les plus efficaces et les plus fiables du continent africain : la criminalité organisée nigériane.

Les Nigériens sont une force internationale qui profite de son enracinement local pour se développer aux quatre coins du globe. Si, d'un côté, ce sont des clans de taille petite ou moyenne qui reposent souvent sur des liens familiaux et ethniques, de l'autre les ramifications de leurs intérêts atteignent les plus importantes places de drogue. C'est un parfait mélange de tradition et de modernité, qui leur a permis de s'installer dans toutes les capitales africaines du nord au sud et de se développer au-delà du continent, grâce à l'expérience accumulée au cours des années quatre-vingt dans le commerce de l'héroïne. On remplit les vols internationaux de mulets et, s'ils ne suffisent pas, les trafiquants nigériens paient directement le personnel de vol. Quelque temps après, la cocaïne est apparue et les Nigériens se sont lancés dans ce nouveau business. L'Europe doit être alimentée, les Africains sont prêts. Si prêts qu'ils se mettent à acheter la marchandise aux pays producteurs eux-mêmes. Aujourd'hui, leur présence en Europe est massive, ils sont très demandés par les narcos colombiens et mexicains, et par les mafias italiennes. Peter Christopher Onwumere était l'un de leurs chefs. Avant d'être arrêté au Brésil en 1997, il avait montré qu'il était un véritable narco international. Il négociait, achetait, organisait le transport et, surtout, il encaissait. En matière de sous-traitance, les Nigériens sont phénoménaux, ils savent toujours où trouver de la chair à canon comme Mamadou.

« Je n'oublierai jamais la première fois que j'ai décollé, raconte ce dernier. Un creux à l'estomac et le souffle coupé. Le passager assis à côté de moi, qui me sourit d'un air bienveillant lorsqu'il me voit joindre les mains pour prier, ne sait pas que je supplie Dieu de ne pas faire éclater l'une des soixante capsules qui sont dans mon ventre. C'est un vol Royal Air Maroc qui fait escale à Casablanca, puis repart pour Lisbonne. Je me dis que tout sera fini dans quelques heures. Je n'arrive pas à imaginer la douleur que je ressentirai en les expulsant ni ce que je ferai toute la journée dans une capitale européenne inconnue. Anxieux, j'observe les touristes montés à Casablanca. Si j'avais une pancarte autour du cou disant : "Je transporte de la drogue", je serais moins facilement repérable, parmi ces hommes et ces femmes en bermuda et tongs qui sourient avec insouciance, leur

appareil photo sur la poitrine. Puis, comme un éclair, une pensée inattendue chasse mes peurs. Ce sont eux, les consommateurs de la came qui est dans mon corps ? Eux, mes clients ? Alors je me mets à regarder différemment un type dans la rangée centrale, un gros lard qui a les bras croisés sur le bide. À côté de lui, une femme elle aussi bien en chair le saoule de mots qui doivent être importants, mais il fait comme si de rien n'était ou bien il dort. Je repense à ce que Johnny m'a dit des effets de la cocaïne et je reconnais là les deux principaux : l'euphorie et l'apathie. »

Je suis frappé par la lucidité de ce garçon, par sa capacité d'observation.

« J'ai fait dix-neuf voyages de Bissau à Lisbonne, Madrid et Amsterdam. On peut dire que j'ai un emploi à durée indéterminée, au moins jusqu'au jour où je me ferai prendre ou à celui où une capsule plus fragile que les autres s'ouvrira dans mon ventre. J'ai compris que j'étais une ressource qu'on peut sacrifier. C'est pour ça que les chefs s'adressent à des gens comme moi, même si la quantité de drogue transportée est minime. Mais le risque aussi est minime. Si on m'arrête, le lendemain quelqu'un d'autre est prêt à me remplacer. »

Mamadou a touché sa première paie au bout de trois voyages. Chaque fois, Johnny se montrait fuyant, il disait qu'il n'avait pas la somme sur lui et que si Mamadou continuait sur cette voie, bientôt ces quelques sous ne seraient plus qu'un pâle souvenir. En contrepartie, il lui faisait de temps en temps sniffer une ligne, car on doit connaître le produit qu'on vend, disait-il. Avec un peu de poudre blanche dans l'organisme, on est prêt à affronter la douane et les regards insolents des femmes européennes. Non que Mamadou ait besoin de coke : il a affiné son rôle, Africain jusqu'à Casablanca, touriste pour la fin du trajet. Quand on est un touriste, on n'a pas de nationalité, c'est une attitude, et peu important la couleur de sa peau, les yeux rouges et les vêtements froissés. La peur du premier voyage s'est dissoute dans la routine. Même l'annonce de contrôles plus durs et l'augmentation des saisies n'inquiètent pas Mamadou. Pourtant, cela fait des années que les pays d'Europe haussent le ton afin d'endiguer le flux incessant de cocaïne. Les gouvernements ont décidé de frapper au cœur du trafic illicite et il y a chaque jour d'autres arrestations, d'autres saisies. Mais, pour Mamadou, ce ne sont que des histoires et des noms sans rapport avec lui, de même qu'il ne s'intéresse pas à la nouvelle méthode imaginée par certains mulets : imprégner leurs vêtements de cocaïne liquide. Désormais, il gobe les capsules comme si c'étaient des bonbons. D'ailleurs, il ne peut pas arrêter maintenant. Johnny lui a dit que dans le prochain vol, une hôtesse qui fait partie de l'organisation s'occupe de faciliter le travail des mulets.

« Elle est canon, observe Johnny. Et son mec vient de la plaquer. Tu

pourrais l'inviter à sortir. »

« J'ai fait mes calculs, m'explique Mamadou. Après la trentième livraison, je devrais avoir mis suffisamment d'argent de côté pour pouvoir lui proposer de dîner dans un restaurant chic de Lisbonne. »

Coke #7

Tableaux d'artisanat andin

21 janvier 2005, aéroport de Fiumicino. Arrestation d'un ressortissant guatémaltèque. Dans ses valises, on trouve cinq tableaux représentant des motifs précolombiens. Et, derrière chacune des toiles, une poche qui contient un kilo de cocaïne pure à quatre-vingt-douze pour cent, d'une valeur totale d'un million d'euros.

Peaux de veaux travaillées et semi-travaillées

15 septembre 2005, port de Livourne. Saisie du navire *Calla Palma*, parti du port vénézuélien de La Guaira. Parmi les cuirs de veau séché travaillés et semi-travaillés qu'il transporte, on découvre six cent quatre-vingt-onze kilos de cocaïne colombienne pure à quatre-vingt-dix-huit pour cent.

Portes en bois

24 février 2007, Guildford, Surrey, Royaume-Uni. Paul Sneath, un jeune homme de bonne famille, est condamné à dix-huit ans de prison pour avoir fait entrer dix-sept kilos de cocaïne dans le pays. Il avait acheté des portes artisanales dans lesquelles étaient gravés des perroquets exotiques, puis il les avait fait remplir de feuilles de contreplaqué imbibées de cocaïne liquide. Au prix du marché, la drogue valait environ trois millions de livres sterling.

Statue du Christ

30 mai 2008, Nuevo Laredo, frontière avec le Texas. Une Mexicaine est arrêtée à la douane. Dans la grande statue du Christ dissimulée parmi ses affaires, les agents trouvent trois kilos de cocaïne.

Faux ananas

22 août 2008, Naples. À la demande de la DDA de Naples, les ROS saisissent dans une maison de Poggiomarino cent kilos de cocaïne très pure cachée dans des reproductions d'ananas en cire. Valeur : quarante millions d'euros.

Calamars

Janvier 2009, port de Naples. La brigade financière découvre quinze kilos de cocaïne parmi les mille six cents conserves de calamars que transporte un navire en provenance du Pérou.

Livres pour enfants

9 avril 2009, aéroport Cristoforo Colombo de Gênes. Une Italienne de vingt et un ans est arrêtée alors qu'elle récupère un colis en provenance d'Amérique du Sud qui contient des livres pour enfants. À l'intérieur, trois cents grammes de cocaïne.

Ceiba Speciosa

30 avril 2009, port de Vado Ligure, Savone. La brigade financière de Naples intercepte une cargaison d'arbres tropicaux de l'espèce *Ceiba speciosa*, connue en Amérique latine sous le nom de *palo borracho*, « arbre ivre ». Célèbres pour leurs troncs tordus et enflés, les arbres renfermaient deux cent cinquante kilos de cocaïne.

Valises

2 juin 2009, aéroport de Santiago du Chili. Sandra Figueroa, une Argentine de vingt-six ans, attire l'attention des douaniers. Les valises qu'elle traîne sont trop lourdes. Les analyses chimiques révèlent qu'elles sont en fibre de verre, résine et cocaïne, soit au total quinze kilos de drogue.

Requins

17 juin 2009, port de Progreso, État du Yucatán, Mexique. Huit cents pains de cocaïne sont saisis par la police mexicaine. Ils étaient cachés dans les carcasses d'une vingtaine de requins.

Conteneurs

21 juin 2009, Padoue. Avec l'aide de chiens antidrogue, les carabiniers découvrent quatre cents kilos de cocaïne dans les conteneurs remplis de bananes et d'ananas que transporte un semi-remorque.

Troncs de bois précieux

22 juillet 2009, Calabre. Le réseau des frères Maesano est démantelé. Grâce à leur société d'import-export, chaque mois ils expédiaient en Bolivie un conteneur de matériel servant à la coupe du bois qu'ils se faisaient ensuite réexpédier avec en lieu et place une cargaison de troncs de bois précieux remplis de pains de cocaïne, au moins cent kilos chacun.

Chariots agricoles

15 novembre 2010, port de Gioia Tauro. Dans le cadre de l'opération Meta 2010, on fouille un conteneur sans papiers en provenance du Brésil. Celui-ci contient des chariots agricoles. Avec l'aide d'instruments de contrôle sophistiqués, on relève des anomalies dans les soudures des tubes métalliques qui composent la structure. On les ouvre au fer à souder et on en extrait mille pains, soit un total de mille kilos.

Cabine de pilotage d'un avion

1^{er} février 2011, aéroport de Fiumicino. Deux employés sont interrogés par les douaniers, qui jugent leur comportement suspect et les mettent sous pression. Les deux hommes avouent avoir volé des objets précieux dans les soutes d'un avion qui vient d'atterrir en provenance de Caracas. Alertés par la nervosité des chiens antidrogue, les enquêteurs trouvent trente pains de coke — trente-cinq kilos de drogue — derrière le tableau de bord dans la cabine de pilotage.

Poisson surgelé

19 mars 2011, port de Gioia Tauro. Saisie d'un conteneur transporté par un cargo en provenance d'Équateur. Il renferme cent quarante kilos de cocaïne très pure, cachée par du poisson surgelé.

Cœurs de palmier

8 avril 2011, port de Livourne. Les carabiniers romains saisissent un conteneur à bord d'un navire qui vient du Chili. Dans les conserves de cœurs de palmier, ils mettent la main sur mille deux cents kilos de cocaïne.

Livre de recettes

Octobre 2011, aéroport de Turin. On intercepte un paquet expédié du Pérou via Francfort. À l'intérieur, on trouve un livre de recettes dont les pages sont imprégnées de cocaïne. Il pèse cinq cents grammes. Le destinataire du colis, un Italien, est arrêté : chez lui, on découvre de la drogue, du matériel pour confectionner les doses, des balances et une presse à sceller les pains. L'enquête qui a suivi a permis de démanteler un réseau de trafic de cocaïne entre le Pérou et l'Italie à travers l'Allemagne.

Café

27 octobre 2011, Barcelone. La Guardia Civil réalise la plus importante saisie de drogue dans l'histoire du port, six cent vingt-cinq kilos cachés dans un conteneur qui transporte du café.

Asperges en boîte

10 décembre 2011, Lima, Pérou. Cinq cents litres de cocaïne liquide, d'une valeur de vingt millions de dollars, sont saisis dans une maison des environs de Lima. La drogue était dissoute dans le jus d'asperges en boîte.

Prothèses mammaires et fessières

21 décembre 2011, aéroport de Fiumicino. Arrestation d'un mannequin espagnol en provenance de São Paulo. Au cours de la fouille, on découvre deux kilos et demi de cocaïne pure sous forme de cristaux cachés dans ses prothèses mammaires et fessières.

Fleurs pour la Saint-Valentin

Février 2012, port de Hull, Royaume-Uni. On saisit quatre-vingt-quatre kilos de cocaïne cachée dans des cagettes qu'un fleuriste anglais avait achetées à l'occasion de la Saint-Valentin. L'homme était allé aux Pays-Bas se procurer la marchandise fraîche en personne, il avait embarqué dans le port de Rotterdam et était en train de charger le camion. Les forces de l'ordre britanniques se sont aperçues que trois cagettes pesaient cinq fois plus lourd que les autres.

Organes génitaux

Avril 2012, Folcroft, Pennsylvanie. Ray Woods, vingt-trois ans, originaire de Philadelphie, est arrêté par la police dans une zone connue pour être une place de deal. On le fouille et on trouve dans son slip quarante-huit doses de coke à l'intérieur d'une poche attachée à son pénis.

Légumes secs, aluminium, denrées alimentaires

7 juin 2012, port de Gioia Tauro. La brigade financière saisit trois cents kilos de cocaïne très pure à bord du navire marchand MSC Poh Lin, parti d'Amérique du Sud. Elle était cachée dans neuf grands sacs noirs distribués entre trois conteneurs, parmi des denrées alimentaires, des légumes secs et des restes d'aluminium destinés à des entreprises du nord de l'Italie qui n'importent généralement pas ce type de produits.

Cacahuètes

8 juin 2012, port de Gioia Tauro. On découvre six cent trente kilos de cocaïne dans un conteneur en provenance du Brésil. La drogue était partagée en cinq cent quatre-vingts pains glissés dans seize sacs, eux-mêmes cachés dans une cargaison de cacahuètes.

Aide médicale aux régions frappées par le tremblement de terre

8 juin 2012, port de Gênes. Parmi du matériel médical destiné à une entreprise d'Émilie-Romagne gravement touchée par le tremblement de terre, les carabinieri saisissent un chargement de cocaïne d'une valeur supérieure à un million d'euros. Provenant de la République dominicaine, le conteneur a attiré les soupçons des enquêteurs car ce type de matériel vient presque toujours de Chine.

Sucre

15 juin 2012, port de Londres, aux portes de la capitale. On saisit dans l'un des terminaux portuaires de la Tamise trente kilos de cocaïne cachée au milieu d'une cargaison de sucre qui arrivait du Brésil sur un cargo.

Peaux

22 juillet 2012, Portugal. La police portugaise arrête un entrepreneur de Vicence qui travaille dans le secteur du tannage. Les enquêteurs trouvent dans le conteneur qu'il a fait expédier du Brésil cent vingt kilos de cocaïne cachée parmi les peaux.

Cacao

23 août 2012, port d'Anvers. Les autorités belges découvrent à bord d'un porte-conteneurs en provenance d'Équateur plus de deux tonnes de cocaïne dissimulée dans les sacs de jute remplis de fèves de cacao. Destinée à un entrepôt d'Amsterdam, la drogue aurait eu une valeur marchande de cent millions d'euros.

Parquet

23 août 2012, port de Caacupemi, Paraguay. Saisie de trois cent trente kilos de coke cachée entre des lattes de parquet transportées par un porte-conteneurs prêt à appareiller du port privé de Caacupemi, sur le fleuve Paraguay. Un douanier corrompu est arrêté.

Poulet rôti

3 septembre 2012, aéroport de Lagos, Nigeria. Tout juste rentré de São Paulo, où il a travaillé au cours des cinq dernières années, un ingénieur nigérian est arrêté par la douane. Dans les restes du poulet rôti qu'il a emporté pour le voyage, la police découvre deux kilos et demi de cocaïne.

Cheveux

26 septembre 2012, aéroport John F. Kennedy, New York. Kiana Howell et Makeeba Graham, deux jeunes filles de couleur qui arrivent de Guyane, l'ancienne colonie britannique située entre le Venezuela et le Brésil, attirent l'attention des douaniers. On les fouille et on découvre sous leur coiffure deux pains de cocaïne d'un kilo chacun.

Pois chiches

12 octobre 2012, port de Gioia Tauro. Saisie à bord du *Bellavia* de cent kilos de cocaïne en provenance du Mexique. La drogue était dissimulée dans des sacs de pois chiches qui devaient poursuivre leur route jusqu'en Turquie.

Ballons gonflables

14 octobre 2012, port d'El Limón, Costa Rica. Durant un contrôle de routine visant un cargo ancré dans le port, qui donne sur la mer des Caraïbes, les agents antidroque découvrent cent dix-neuf kilos de cocaïne au milieu de ballons gonflables multicolores, de ceux qui servent à décorer les fêtes d'anniversaire des enfants.

Crevettes et bananes

Milan, 18 octobre 2012. La DDA de Milan arrête une cinquantaine de personnes faisant partie d'un vaste réseau d'importation de cocaïne destinée à l'Italie, à la Belgique, aux Pays-Bas, à l'Autriche et à l'Allemagne. Cachée entre des lots de crevettes surgelées et des caisses de bananes, la cargaison venait de Colombie ou d'Équateur, en bateau et en avion, débarquant dans les ports d'Hambourg et d'Anvers, et à l'aéroport de Vienne. Le trafic était piloté par la branche lombarde des plus puissantes familles calabraises — les Pelle de San Luca, les Morabito d'Africo, les Molè de Gioia Tauro.

Patates douces

19 octobre 2012, aéroport de Paramaribo, Surinam. Intrigués par le poids anormal de six sacs de patates douces au départ de l'aéroport Johan Adolf Pengel, le plus important de cette ancienne colonie néerlandaise en Amérique du Sud, les agents des douanes mettent la main sur soixante kilos de cocaïne dissimulée à l'intérieur des tubéreuses.

Tapis

Milan, 27 novembre 2012. Les carabinieri du commandement régional arrêtent cinquante-trois personnes, italiennes et colombiennes, accusées de trafic de drogue, de possession illégale d'armes, de recel et de blanchiment. Basé à Cesano Boscone, le réseau imprégnait de cocaïne liquide la laine de tapis importés : une fois parvenus à Milan, les tapis étaient lavés au moyen de produits spéciaux et la drogue transpirait des fibres avant d'être filtrée et séchée.

QUARANTE-HUIT

Les rêves. La part de ta vie la plus impalpable, la plus authentiquement tienne. Argent ou sexe. Tes enfants. Les personnes que tu as connues et qui sont mortes. Toutes reviennent à la vie dans tes rêves. Tu rêves que tu tombes interminablement. Tu rêves qu'on t'étrangle. Tu rêves qu'il y a quelqu'un devant ta porte, qui veut entrer ou qui l'a déjà fait. Tu rêves que tu es enfermé, personne ne te libère, tu n'y arrives pas. Tu rêves qu'on veut t'arrêter, alors que tu n'as rien fait.

Il n'y a rien dans tes rêves et tes cauchemars qui te ressemble vraiment. Ils sont si semblables à ceux que font tous les êtres humains qu'à Naples tu pourrais t'en servir pour choisir quels numéros jouer à la loterie. *'E Gguardie*, la police, le 24. *'E ccancelle*, la prison, le 44. *'O mariuolo*, le voleur, le 79. *'A fune nganno*, la corde au cou, le 39. *'A caduta*, la chute, le 56. *'O muorto*, le mort, le 47. *'O muorto che parla*, le mort qui parle, le 48. *'A figliolanza*, la fiancée, le 9. *'E denare*, l'argent, le 46. Pour le sexe, on a l'embarras du choix. *Chella ca guarda 'nterra*, par exemple : celle qui regarde par terre, le 6. *'O pate d'e criature*, le père des bébés, le 29. *'O totaro dint' 'a chitarra*, la crevette dans la guitare, c'est-à-dire l'homme et la femme qui s'accouplent, le 67.

Moi aussi, je les fais, ces rêves. Même quand ils débutent bien, ils se changent en cauchemars. Et si ce sont d'emblée des cauchemars, ils n'ont pas grand-chose d'onirique. Ce sont mes journées qui envahissent mes nuits, les près de trois mille jours que j'ai passés sous protection policière. J'ai appris à oublier les rêves. Lorsqu'ils me tirent de mon sommeil, je me contente d'aller chercher un verre d'eau. Puis j'ai du mal à me rendormir, mais j'ai ravalé les cauchemars à l'aide de

quelques gorgées. Tous sauf un.

Je crie, je continue de crier, je hurle de plus en plus fort. Personne ne semble m'entendre. La variante du cauchemar dans lequel on voudrait hurler, sans parvenir à émettre le moindre son. En l'occurrence, la voix ne fait pas défaut, mais elle est inaudible pour les autres. Tu le connais, ce rêve ? Si tu veux jouer son numéro, je ne sais pas trop quoi te conseiller. Il y a les larmes, le 65 ; les plaintes, le 60 ; la peur, le 90. Mais les cris ne sont pas prévus, dans le code d'une ville où tout le monde hurle tout le temps. Essaie peut-être de miser sur la bouche, le 80. Moi, je ne joue rien, car ce que je viens de confesser est la suite logique de ma réalité, dans ces terres soustraites à la conscience.

J'écris sur Naples, je parle de Naples. Et la ville se bouche les oreilles. Qui suis-je, pour occuper le devant de la scène et décrire ce que je ne vis pas ? Je ne peux pas comprendre, je n'ai donc pas le droit de parler. Je ne fais plus partie du corps de cette ville-mère qui enveloppe tout de sa chaleur molle et resplendissante. Naples, il faut la vivre, il n'y a pas d'autre possibilité. On y est ou on n'y est pas. Si on est loin d'elle, on n'est plus napolitain. Naples vous adopte aussitôt, comme certaines villes africaines ou sud-américaines. Mais elle vous renie quand vous partez et que vous mettez une certaine distance entre votre peau et votre jugement. Tu ne peux plus en parler, ça t'est interdit. Tu dois être dans son giron, autrement tu n'auras plus droit qu'à une seule et unique réponse : « Qu'est-ce que tu en sais, toi ? »

Moi, je sais qu'à Naples le numéro le plus sûr qu'on peut miser est le 62, *'o muort' acciso*, le mort assassiné. Je sais que la ville traite ces morts comme le 48, le mort qui parle, ce que je suis devenu pour elle. Elle les expulse, elle les refoule. Ce sont des gens qui vivent en périphérie, à Scampia, à Secondigliano et dans les autres communes du nord de la ville dévastées par la *faida*, le règlement de comptes qui a éclaté après des années d'homicides au compte-gouttes. Comme Andrea Nollino, abattu d'une rafale tirée par un motard, alors qu'il ouvrait son bar à Casoria, le 26 juin 2012 à sept heures trente. Ou Lino Romano : le 15 octobre 2012, il va chercher à la gare sa petite amie Rosanna qui rentre de Modène, où elle a assisté au mariage d'une cousine, une cérémonie qu'il rêve de pouvoir lui offrir bientôt à son tour. Il la raccompagne et monte saluer les parents de Rosanna. Peu après son départ, on entend des détonations toutes proches, juste en bas dans la rue. Lino est mort alors qu'il démarrait sa voiture pour aller rejoindre ses amis et jouer au football avec eux. À vingt et une heures trente. Pluie, obscurité, une Clio noire comme il y en a tant d'autres, toutes identiques. Peut-être en conduis-tu une toi aussi. Mais tu n'as pas pour petite amie une fille de Marianella, un agglomérat de tours sur la ligne de feu entre Secondigliano et Scampia.

Pour toi, c'est un film déjà vu, un récit déjà entendu. Tu as lu mon livre, tu as vu le film qui en a été tiré. Tu as lu l'histoire d'un autre garçon qui portait presque le même nom, Attilio Romanò, tué dans la boutique de téléphonie où il travaillait. Tu as vu dealer de la coke à l'intérieur des Vele, de grands immeubles en forme de voile, tu as vu tuer sans que ce geste ait la moindre puissance dramatique, tu les as vus se trahir mutuellement. Tu as été impressionné par la scène dans laquelle des enfants apprennent à se faire tirer dessus. Aujourd'hui ils n'ont plus entre dix et douze ans. Désormais, ce sont eux qui tirent et qui meurent.

Mais tu as déjà donné. J'ai déjà donné. C'est ma faute si je continue maintenant à crier et si j'ai la sensation que plus personne n'est disposé à m'écouter. Ma faute, si les articles que je persiste à consacrer au sang versé sur les places de coke glissent de plus en plus bas sur la page d'accueil du site du journal. Ma faute si les posts les plus cliqués et partagés sur ma page Facebook concernent depuis longtemps des sujets qui n'ont rien à voir avec les dynamiques à l'œuvre aux portes de Naples. On ne peut pas garder les yeux fixés pendant des années sur le même décor, d'autres questions paraissent plus importantes ou sont simplement nouvelles. Ma faute, si on interdit de tourner sur place la série télévisée inspirée de *Gomorra* et que des gens protestent en arborant une banderole qui proclame : « SAV-ons Scampia de SAV-iano », qu'on voit partout des affiches collées qui hurlent : « Ceux qui profitent de Naples sont les seuls coupables ! » J'ai rempli du sang de Naples les oreilles de la moitié du monde, mais à Scampia rien n'a changé. Et donc coupable, coupable et responsable de tout. Des nouveaux tueurs qui ont dans le corps toute la férocité de leur jeune âge, une férocité stimulée par la coke, lorsqu'ils partent tuer quelqu'un qui fait partie de l'entourage d'un affilié à un clan rival, une énième exécution. Coupable des profits millionnaires au nom desquels on continue à effacer ces vies. Et aussi des morts de Lino et d'Andrea.

Autour d'eux, tout le quartier et même des pans entiers de la ville ont serré les rangs. Par milliers, tous ont crié l'innocence des deux hommes, ils ne les ont pas abandonnés, ils les ont accompagnés dans leur dernier voyage après cette dernière injustice subie. Il est faux de dire que les guerres mafieuses n'engendrent que peur, cynisme, omerta et indifférence. Elles donnent aussi naissance à une forme d'empathie particulière et viscérale, car on est contraint de se reconnaître en Lino, en Andrea, en Rosanna et en leurs parents, leurs frères et sœurs, leurs amis et leurs collègues. Ou peut-être parce qu'on a un cousin qui est également le cousin d'un sécessionniste ou d'un des *girati*, comme on appelle les groupes qui ont quitté le cartel vainqueur de la *faida* contre les Di Lauro. La prochaine fois, ce sera peut-être ton tour. Ç'aurait pu être ton fils ou ta fille, ce 5 décembre

2012, quand Luigi Lucenti, dit 'o Cinese, le Chinois, a essayé d'échapper à une embuscade en se cachant dans la cour de l'école maternelle Eugenio Montale de Scampia, tandis que les enfants répétaient le spectacle de Noël. Il devait rouvrir la place de deal de la Cianfa di Cavallo, via Ghisleri, et ils l'ont tué. Il aurait suffi qu'il y soit un peu plus tard, quand les mères et les grands-mères viennent chercher les élèves qui ne déjeunent pas à la cantine, et plusieurs enfants de la maternelle seraient sans doute morts. Tu aurais pu perdre un fils, une épouse, une mère. Tu as eu de la chance et ton seul souci, ce sont les cauchemars du petit, peut-être aussi qu'il se soit mis à mouiller son lit alors qu'il ne porte plus de couche. Tu continues à te répéter que grâce au ciel il n'est rien arrivé de grave, mais ça ne suffit pas. Alors, quand l'occasion se présente, tu trouves la force de réagir, de rassembler tes forces et de crier avec les autres que le sang qui a coulé appartenait à quelqu'un qui méritait de vivre, pas de mourir.

Ces cris viennent de Naples, ils sont pour Naples. C'est son corps qui se recompose autour de la blessure. Malgré tout, je suis soulagé de savoir que ça peut aussi venir de là, d'un flux d'énergie vitale déclenché par une bouffée de rage et de peur, ce n'est pas seulement l'effet d'une contraction, d'un spasme qui permet d'expulser l'intrus avalé de travers. Mais la logique en vertu de laquelle ce serait moi, celui qui a raconté sans rien résoudre, le coupable non pas d'une chose, mais de tout, n'est pas si différente de celle qui pousse les gens à descendre dans la rue et à se rebeller. C'est la logique du dedans et du dehors. Ce dedans et ce dehors ne dérivent pas simplement du lieu où l'on vit. La ligne de partage est aussi déterminée par ce qui arrive, ce qui continue depuis toujours d'arriver. Elle naît de l'expérience de la *faida*. Seuls ceux qui l'ont vécue peuvent comprendre, seuls ceux qui en font l'expérience ont leur place. La logique de guerre sait se protéger en dressant des barrières infranchissables.

Je me suis efforcé de trouver un moyen de vivre avec une double conscience : d'une part le fait de savoir que ce que je dis de Naples est porté par une voix de plus en plus faible, même si je le hurle ; et d'autre part la douleur, qui vient de la ville elle-même, de constater que mes paroles sont rejetées car jugées illégitimes. J'ai passé des années à étudier et à traquer ailleurs ce que j'avais connu à Scampia et à Casal di Principe, afin d'élargir l'horizon, d'offrir à mon obsession toute la surface du globe, tentant peut-être ce qui était pour moi la seule fuite possible, la fuite en avant.

Que pèsent les cadavres de Scampia et des environs comparés à ceux de Ciudad Juárez ? Que représente le seul marché de la drogue à ciel ouvert d'Europe comparé aux trafics gérés par les familles de la Locride ? Peut-être un homme de la 'ndrangheta ne prendrait-il même pas la peine de répondre à ces questions. Comme le révèlent de

nombreuses écoutes téléphoniques, les Calabrais méprisent les Napolitains : à leurs yeux, ce sont des gens qui s'étripent trop fréquemment et pour des broutilles, des gens bruyants et désorganisés. Des parrains toujours tirés à quatre épingles, luxueusement vêtus de la tête aux pieds, qui exhibent leurs voitures et leurs femmes. Des clans qui ont consommé en moins de huit ans deux générations de dirigeants.

On l'appelle F4, le plus âgé des chefs qui incarnent cette nouvelle époque. F4 pour Fils numéro 4. Marco Di Lauro a succédé à ses frères, Cosimo, Vincenzo et Ciro, tous incarcérés. En cavale, il montre qu'il est le digne héritier de son père, Paolo : aucune erreur, profil bas, pas de drogues, rien d'autre qu'une passion pour les voitures bricolées et l'obsession de l'hygiène intime. Pourtant, une condamnation à perpétuité pèse déjà sur lui, précisément pour avoir commandité l'exécution d'Attilio Romanò, abattu le 24 janvier 2005, tout juste trois jours après l'arrestation de Cosimo Di Lauro. F4 avait vingt-quatre ans lorsqu'il s'est souillé du sang d'un innocent.

Puis viennent Rosario Guarino, vingt-neuf ans, et Antonio Mennetta, vingt-huit, les chefs des *girati*, un clan qui n'a même pas de nom, seulement celui du lieu d'où ils sont partis à l'abordage : la via Vanella Grassi, une petite impasse dans le centre de Secondigliano.

On surnomme le premier Joe Banana, car un ami lui aurait dit un jour : « La vache, t'es trop maigre. Tu manges que des bananes, comme Bud Spencer dans le film. » Et on appelle le second Er Nino (en *romanesco*) ou El Niño, une version espagnole plus exotique, et, au dire des repentis, celui-ci aurait appartenu à une *paranza* des Di Lauro, un des groupes de tueurs, durant la première *faida*, avant de passer dans le camp des sécessionnistes. Si c'est le cas, il s'est mis à tuer dès qu'il a eu l'âge d'avoir son permis de conduire. Du reste, on a arrêté pour le meurtre d'un autre parrain du même groupe, âgé de vingt-sept ans, un adolescent qui en avait à peine dix-sept, Alessandro, et qui était lui aussi membre de la Vanella Grassi. Qui sait combien on l'a payé pour tuer, trahir et aller en prison, avec la certitude que quelqu'un l'attend dehors et lui règlera son compte ?

Après l'arrestation de Joe Banana et de Er Nino, fin 2012 et début 2013, difficile de dire qui commande. Sans doute des gamins encore plus jeunes, comme Mario Riccio, vingt et un ans, fils d'un dealer de Mugnano, qui a fait carrière en épousant la fille de Cesare Pagano, le chef du clan du même nom et parmi les fondateurs de la mouvance sécessionniste en compagnie des Amato. On dit que c'est un exalté assoiffé de sang et peut-être est-ce à cause de sa mauvaise réputation que, sous son autorité, le clan a perdu beaucoup d'éléments et qu'il a cédé du terrain. Ou Mariano Abete, du même âge, fils du parrain Arcangelo Abete, qui a décidé de reconquérir les places de deal des

Amato-Pagano alors même qu'il était aux arrêts domiciliaires, augmentant ainsi les tensions au sein du groupe. Lorsqu'il est allé rendre visite à son père en prison, Mariano a versé des larmes pour Ciro Abrunzo, tué par deux hommes en scooter à Barra, sans doute des membres des *girati*, dont le désir de faire main basse sur tout a ressoudé les sécessionnistes. « On le vengera », lui promet Arcangelo. Abrunzo avait des liens avec les sécessionnistes, mais aucun antécédent. Puis ils tuent Raffaele Abete, l'oncle de Mariano, et le jeune homme doit alors préparer la vengeance. Jusqu'au jour où les carabinieri tombent sur un faux mur et où sa mère se résigne : « Mariano est juste derrière. Il n'est pas armé, ne lui faites pas de mal. » L'appartement dans lequel ils l'ont arrêté domine l'une des places de deal que les alliés de son père ont arrachées aux Amato-Pagano et qu'ils essaient à présent de défendre contre les assauts du clan Vanella Grassi.

J'entends un éclat de rire qui part de l'Aspromonte puis, poussé par le vent vers la mer Tyrrhénienne, qui parvient au-dessus du Vésuve et redescend. « Regardez-vous : se séparer et se remettre ensemble pour la Cianfa di Cavallo, la Vela Celeste, les Case Celesti, les Case dei Puffi — les immeubles des Schtroumpfs —, le quartier Terzo Mondo — le quartier tiers-monde. C'est vous, le tiers-monde, vous la Colombie et le Mexique à l'échelle des Schtroumpfs. »

Et ça me fait mal. Ça me fait mal comme tout le reste, comme la certitude de devoir quitter Naples et de ne plus rien pouvoir faire sinon y retourner par la pensée, par les mots, même s'ils me méprisent plus encore que les Calabrais ne méprisent les Napolitains. Pas seulement par la pensée, mais en supportant la haine sans cesse déversée sur moi, en acceptant les bras qui m'entourent afin de me donner du courage. Je suis toujours là. Raconter Naples, c'est un peu la trahir, mais c'est dans cette trahison que je trouve ma place. La seule, à ce jour, qui me soit permise.

Pour moi, la douleur du sang qui coule sur les places, la douleur des noms qui viennent s'ajouter à d'autres noms, est de celles qui ne passent pas, il ne sert à rien de souffler dessus tout l'air qu'on a dans le corps. C'est une douleur qu'on ne guérit pas avec du mercurochrome ou en y posant des points de suture. Elle me regarde, comme nous regardent toutes les choses qui nous font souffrir au plus profond de nous-mêmes : notre chair, nos enfants, ce que nous avons de plus intouchable. Et notre mort, qui ne regarde que nous. Jusqu'au jour où quelque chose ou quelqu'un me tuera, je ne pourrais rien faire d'autre que de continuer à jouer mon numéro.

CHIENS

Le destin est inscrit dans notre ADN. C'est ce que pensait un médecin napolitain qui venait enfin de céder aux instances de son fils et avait accepté de lui offrir un chien. Un petit chien à l'air sympathique et à la sociabilité inépuisable. Un jour, il a invité son fils à le suivre sur le balcon, où une surprise l'attendait et, dans sa tête, il s'est répété ce qu'il allait lui dire. Un chien est une créature fragile qu'on doit respecter et éduquer, il faut être patient mais sévère, et surtout lui faire comprendre que le chef de meute, c'est son maître. La liberté, d'accord, mais aussi des règles strictes. Un préambule indispensable, d'autant qu'il s'agit d'un jack russell terrier, une race dont on se sert aujourd'hui encore pour chasser le renard. Son tempérament hardi et volcanique serait une contrainte importante pour l'enfant, le plaçant face à une question délicate pour un petit d'homme : voir au-delà des apparences. Derrière les petits yeux languides, le besoin de caresses et d'attention du drôle de chiot se cachait un caractère débordant qu'il fallait discipliner.

« C'est clair ?

— Oui, papa. »

Et ça marché. L'enfant nettoyait par terre quand le chien salissait, il le sortait, il le faisait jouer et lui donnait ses premières leçons. « Assis ! », « Debout ! », « Couché ! » Son père était fier de lui, même si l'enfant éternuait trop souvent et avait tout le temps les yeux rouges. Le père est médecin, il sait ce que veulent dire pareils symptômes : allergie aux poils de chien. Il fallait prendre une décision. Le chien, qui faisait désormais partie de la famille, ne pouvait plus vivre avec eux. Mais, pour l'enfant, ce serait une séparation déchirante, qui

risquait d'annuler tous les efforts accomplis ensemble : l'éducation d'un enfant à travers l'éducation d'un animal jeune lui aussi. Dès lors, son fils comblerait cette perte en s'agrippant au regret et au souvenir d'un bonheur brisé. Ou bien il pourrait dépasser cette blessure en surmontant l'épreuve la plus difficile pour un petit d'homme : accepter la perte.

Aujourd'hui, ce chien sert au sein de l'unité cynophile de la préfecture de police de Naples : c'est là que travaille un ami de la famille, à qui il a été confié. Le chien s'appelle Pocho, comme le surnom du footballeur Lavezzi, il terrorise les dealers de Scampia et de Secondigliano, car c'est la vedette de cette unité cynophile engagée dans la lutte contre la camorra. Par rapport à ses collègues, Pocho a la possibilité de se faufiler dans les passages les plus étroits et d'explorer les recoins les plus difficiles. Son talent inné et sa taille ont fait de lui un auxiliaire précieux, mais, avant de le devenir, il a dû suivre un long parcours d'entraînement. Qui passe par des activités ludiques, très ludiques. Car, pour les chiens antidrogue, découvrir un sachet de coke coincé dans une fissure du mur est un jeu. Un jeu très amusant, d'ailleurs. On commence par une balle de tennis ou par une serviette de toilette roulée en boule et on s'amuse à tirer sur une corde. C'est la phase dite « d'attachement », durant laquelle les chiens se lient à l'objet et à leur maître. Celle où se forme le couple homme-chien, très soudé et même inséparable. Au cours de la deuxième phase, l'objet-jouet est mis en contact avec de très faibles quantités de drogue ou de substance produites en laboratoire afin d'en imiter l'odeur. C'est alors que se crée l'association entre le jouet et la drogue, entre la cible et la récompense. Dès lors, le jeu peut devenir un travail, indispensable et riche de gratifications. Mais aussi de dangers.

Sans Mike, qui appartient depuis huit ans à l'unité cynophile des carabinieri de Volpiano, dans la province de Turin, on n'aurait pas découvert plus d'un kilo de cocaïne enterrée au pied d'un lampadaire. Sans Labin, une splendide femelle de berger allemand en poste à la brigade financière de Florence qui, humant les sièges d'une voiture, ne s'est pas laissé abuser par un double fond enduit de bitume, douze autres kilos seraient passés inaperçus. Ragal, même race et même rôle, qui travaille, lui, dans le port de Civitavecchia, s'est mis à aboyer furieusement contre une voiture fraîchement débarquée de Barcelone, balayant la morgue du conducteur napolitain trop sûr que les chiens antidrogue ne dénicherait pas ses onze kilos de cocaïne très pure contenue dans des pains dont l'odeur était couverte par celles de moutarde, de café et de gazole. Ciro fonçait droit sur un camion en provenance de la Costa del Sol, arrachant des imprécations étouffées tant bien que mal au chauffeur de Castel Volturno. Ufa, qui arpente l'aéroport de Fiumicino, a, elle, bondi sur une housse à habits qui

passait sur le tapis roulant et à l'intérieur de laquelle se trouvaient deux kilos et demi de cocaïne. Presque huit cents personnes arrêtées n'avaient pas songé au risque représenté par Eola, une ancienne, récompensée pour ses douze ans de carrière et ses plus de cent kilos de cocaïne saisie.

Agata, elle, a eu une vie plus difficile. Dès son plus jeune âge, elle a travaillé à l'aéroport de Leticia, réservé aux cargos de marchandises, dans la jungle de l'Amazonie colombienne, un accès important pour le passage de la cocaïne entre le Brésil et le Pérou à destination des États-Unis. Las de voir ce labrador à l'air docile et au pelage doré intercepter des avions-cargos, les narcos ont offert une récompense de dix mille dollars pour la tête d'Agata. Dès lors, jusqu'à la retraite, celle-ci a vécu sous protection policière vingt-quatre heures sur vingt-quatre et n'a jamais pu accepter la moindre gâterie de la part d'un inconnu. Boss, le labrador marron de Rio de Janeiro, a récemment connu le même sort. Neuf policiers se relaient pour veiller sur lui, depuis que les écoutes téléphoniques ont révélé qu'il fallait buter le « carré de chocolat » que n'arrêtaient ni les faux murs ni les odeurs d'égout des favelas. Les chiens creusent avec fougue, ils aboient, ils grattent et désignent un objet : c'est le signal que la drogue est bien là. Le signal qu'ils ont gagné la partie et qu'ils sont prêts à recommencer. Pour d'autres, pas question de jeu. Il n'y a que l'humiliation, n'être que de la chair et du sang. À l'image de Pay De Limón — Tarte au citron — qui, comme des dizaines de ses semblables, a subi des mutilations et a eu les membres arrachés par les narcos mexicains. Avant de couper un doigt à quelqu'un qu'on extorque, s'exercer sur des chiens est un exercice très utile.

Labradors, bergers allemands, bergers belges, mais souvent aussi des chiens abandonnés, comme Kristal, qui a failli connaître une fin atroce et est à présent l'un des plus fins limiers de Grosseto. L'histoire de ces chiens à l'odorat exceptionnel est bien plus ancienne que leur spécialisation dans la chasse à la poussière blanche. En Italie, ils ont derrière eux presque un siècle de succès, dont celui du 16 août 1924, quand le chien du brigadier des carabinieri Ovidio Caratelli fut attiré par la puanteur dans le maquis de la Quartarella : c'était le corps de Giacomo Matteotti, enlevé deux mois plus tôt par les hommes de Mussolini.

Mais leur nez et leur instinct sont bien pratiques également pour ceux qui, comme la camorra, sont de l'autre côté. Dans une cour d'immeuble des Case Celesti, les clans de Scampia avaient comme protecteurs trois bergers allemands et un rottweiler. Dressés pour attaquer, vivant dans des cages rouillées et parmi les tessons de bouteilles, nourris avec des restes de nourriture, ils avertissaient leurs patrons-dealers de l'arrivée des flics. Les chiens qui sont au service des

organisations criminelles n'ont pas seulement un rôle de fidèles sentinelles, ce sont aussi des mulets au-dessus de tout soupçon, en mesure de transporter de grosses quantités de drogue d'un continent à l'autre. Les femelles en particulier sont parfaites : difficile de dire si leur ventre est gonflé parce qu'elles sont enceintes ou parce qu'il contient de la drogue. En 2003, Frispa et Rex, un labrador noir et l'autre couleur miel, descendaient de la soute d'un avion-cargo qui venait d'atterrir à Amsterdam. L'un était nerveux et agressif, l'autre semblait faible et apathique. Intriguées, les autorités ont fait procéder à des examens. On a découvert des cicatrices sur leurs ventres et les rayons X ont confirmé les soupçons : onze paquets de cocaïne longs comme des saucisses dans le ventre de Rex, dix dans celui de Frispa. Il a fallu piquer le chien noir, car plusieurs paquets s'étaient déchirés, tandis que Rex a pu être sauvé, à la suite d'une opération et d'une longue convalescence. Un, parmi les trop nombreux amis de l'homme qui ont été sacrifiés.

Durant l'été 2012, un homme sort marcher dans un joli coin de campagne du côté de Livourne. Soudain il sent une puanteur insoutenable et fait une découverte macabre : au milieu d'un champ, il aperçoit un berger allemand éventré et dépecé. Il songe à l'œuvre d'un désaxé, voire à un rite satanique, et prévient la police. Mais moins d'une semaine s'écoule et, de nouveau, il sent cette fraîche odeur de mort : cette fois-ci, le chien est un croisement entre un pitbull et un dogue de Bordeaux, il a le museau entouré de ruban adhésif et un sac en plastique dépasse de son ventre ouvert. Ce n'est pas un hasard et pas de la magie noire non plus, c'est la fin que provoque souvent la poudre blanche chez ces involontaires coursiers à quatre pattes. Ce serait trop compliqué de leur faire expulser les paquets, mieux vaut donc les éventrer et récupérer la marchandise. Les chiens sont des victimes et des soldats d'une véritable folie planétaire, et leur réaction demeure ce qu'elle a toujours été : une preuve de fidélité donnée par jeu.

RACONTER, C'EST MOURIR

Que risque-t-on à lire ? Gros, très gros. Ouvrir un livre et feuilleter ses pages, c'est dangereux. Quand on a lu Zola ou Chalamov, on ne peut plus revenir en arrière. Je le crois profondément. Mais souvent, le lecteur lui-même ignore le danger qu'il court du simple fait de connaître ces histoires. Il ne le mesure pas. Si je devais évaluer le tort que peut causer au pouvoir le regard de quelqu'un qui sait, quelqu'un qui veut savoir, j'essaierais de tracer un schéma : on y verrait que les arrestations, les procès et les détentions pèsent moitié moins lourd que le péril représenté par la connaissance des mécanismes et des faits, par la conscience que ces récits vous concernent, qu'ils sont proches de vous.

Si on décide de raconter le pouvoir criminel, si on décide de le regarder droit dans les yeux, de passer en revue ses secrets, dans la rue et dans le monde de la finance, il y a deux façons de procéder. Et l'une d'elles est une erreur. Christian Poveda les connaissait bien toutes les deux. Il connaissait la différence et surtout les conséquences. Il savait que si on choisit d'être l'instrument de son travail, un stylo, un ordinateur, un objectif, alors on ne court aucun risque : on remplit sa mission et on rentre chez soi avec son butin. Mais Christian savait autre chose : si on décide au contraire que l'instrument de travail, le stylo, l'ordinateur, l'objectif, est un moyen et non une fin, alors ça change tout. Soudain, ce que l'on cherche — et que l'on trouve — n'est plus une voie sans issue en pleine pénombre, mais une porte qui donne sur d'autres pièces et d'autres portes.

« Il cherchait les ennuis. » « Qu'est-ce qu'il imaginait ? » « Il ne s'y attendait pas ? » Des commentaires sans pitié, cruels et pourtant

justes, légitimes, indiscutables. Cyniques, peut-être, mais somme toute bien vus. Malheureusement, il n'y a pas de réponse. Juste le sentiment de culpabilité, car lorsque tu as choisi de te mettre dans cette situation, tu savais que les conséquences seraient terribles, pour toi-même et pour tes proches. Tu le savais, mais malgré cela tu l'as fait. Pourquoi ? Encore une question sans réponse. Tu vois une chose et derrière tu en vois cent autres. Tu ne peux pas t'arrêter et fixer cet instant pour l'éternité, tu dois avancer et creuser. Peut-être sais-tu ce qui t'attend, tu le sais même parfaitement, car tu n'es pas un inconscient, tu n'es pas un fou. Tu souris à tes amis, à tes collègues aussi, peut-être leur confies-tu certains de tes soucis, mais l'image que tu donnes ne correspond en rien à la déchirure qui te traverse. C'est comme si des forces te tiraient dans des directions opposées. C'est une guerre de tranchées dont le champ de bataille est ton estomac, car c'est là que tu sens tirer et pousser, une épreuve incessante qui te tord les boyaux.

Christian Poveda connaissait bien cette sensation-là aussi. Globe-trotter depuis l'enfance, il est né à Alger de parents espagnols, des républicains qui avaient fui la dictature franquiste, puis sa famille s'est installée à Paris. Il est toujours en mouvement, Christian, avec ses petits yeux curieux et interrogateurs cachés derrière des lunettes, des yeux qui passent frénétiquement d'un point à l'autre comme s'il voulait découvrir le dessous des cartes, car au fond tout est lié, il suffit de repérer les nœuds qui tiennent tout ensemble pour obtenir des réponses. Avec ses instruments — stylo, ordinateur, objectif —, il va en Algérie, dans les Caraïbes, en Argentine, au Chili. Il est reporter de guerre en Iran, en Irak et au Liban. Ses reportages ne correspondent pas à ce qu'attendent les journaux télévisés. Ils sont d'une autre facture, comme si ce n'était pas juste une tâche à réaliser, un travail qu'on fait avant de rentrer chez soi. Derrière une photo ou entre les lignes d'un article, il y a toujours une histoire qui respire, qui réclame de l'oxygène et de l'espace. Sous les images que Christian rapporte de ses voyages dans les coins les plus perdus de la planète, il y a d'autres mondes qui demandent à remonter à la lumière du jour. Les récits sont des animaux en cage, féroces mais inoffensifs derrière les barreaux. Ils hurlent de toutes leurs forces, mais il suffit de tourner la tête pour ne plus entendre leurs plaintes.

Christian décide de changer de métier et entreprend de réaliser des documentaires, un nouvel instrument au service de sa curiosité, un instrument qui rassemble tous les autres — stylo, ordinateur, caméra — et qui lui permet d'observer enfin la bête dans toute sa nudité. En 1986, il réalise son premier film, *Chili : les guerriers de l'ombre*, sur le groupe de rebelles Mapu Lautaro qui luttait contre le régime fasciste de Pinochet. Mais c'est au Salvador qu'il pense avoir enfin trouvé la

terre qu'il cherchait. Le lieu où on avait besoin de lui, celui qui coïncidait avec tout ce qu'il voulait et pour lequel il s'était préparé. Le Salvador. Un pays martyrisé par une interminable guerre civile que Christian a suivie en 1980 en compagnie du journaliste Jean-Michel Caradec'h. Il a été le premier photoreporter à infiltrer les rangs de la guérilla. « Il l'a bien cherché. » « C'est sa faute. » « À force de jouer avec le feu, on finit par se brûler. » Toujours ces commentaires, toujours justes et toujours pertinents.

Les années passent, les expériences s'accumulent, on se forge une cuirasse, mais le nœud à l'estomac est encore là. Ces histoires qu'il a imprimées sur la pellicule, Christian les sent en lui. Elles le mordent avec leurs dents, elles le griffent de l'intérieur avec leurs griffes. Et quand une histoire s'agite dans son ventre, l'âme a des contractions, ce sont des nuits d'inquiétude, il ne connaît pas un seul instant de paix jusqu'à la fin de la gestation.

Son premier documentaire sur le Salvador date de 1991. Le nom de Poveda fait le tour du pays. Puis la guerre civile se termine, les traités de paix sont signés. Ce sont des années d'espoir retrouvé, durant lesquelles de nombreux Salvadoriens qui avaient choisi l'exil font leur retour au pays. Des milliers d'adolescents sans famille ont fui aux États-Unis, leurs parents tués ou leur mère préférant les savoir loin et en sûreté plutôt que pauvres et en danger sur une terre dévastée par la guerre civile. Les déserteurs et les anciens guérilleros fuient eux aussi. C'est ainsi que naissent les Maras, les gangs salvadoriens qui s'inspirent de ceux de Los Angeles, afro-américains, asiatiques et mexicains. Ce sont eux, la nouvelle famille des gamins du Salvador qui se forment et grandissent dans les rues de Californie. À l'origine, ces bandes ne cherchent qu'à se défendre contre les gangs qui s'en prennent aux immigrés de fraîche date. Nombre de ceux qui constituent les bandes, jeunes et adolescents, viennent de la guérilla ou ont été des paramilitaires : il n'est pas étonnant que la structure de ces bandes et leur façon d'opérer rappellent les méthodes de l'armée. Bientôt, les gangs mexicains sont vaincus, et peu après les bandes salvadoriennes se partagent en deux grandes familles de *mareros*, qui se distinguent par le nombre de *streets* qu'elles occupent : la Mara 13, plus connue sous le nom de Mara Salvatrucha, et la Mara 18, née d'une branche dissidente. Quand, au Salvador, la guerre s'est terminée, le pays était à genoux, la misère régnait et, pour les gangs, c'était une nouvelle opportunité : rentrer au pays. Beaucoup ont fait ce choix, d'autres se sont pliés à une décision des autorités américaines, qui se sont débarrassées de ces voyous dès qu'ils eurent purgé leur peine.

Aujourd'hui, des cellules des Maras sont présentes aux États-Unis, au Mexique, dans toute l'Amérique centrale, en Europe et aux

Philippines. On compte environ quinze mille membres au Salvador, quatorze mille au Guatemala, trente-cinq mille au Honduras et cinq mille au Mexique. C'est aux États-Unis qu'ils sont les plus nombreux : soixante-dix mille éléments. À Los Angeles, la Mara 18 est considérée comme le clan criminel aux effectifs les plus importants. Elle a été la première à accepter dans ses rangs des membres d'autres ethnies et provenant de différents pays. Ce sont pour la plupart des adolescents âgés de treize à dix-sept ans. Cette armée d'enfants vend surtout de la coke et de la marijuana dans les rues. Ils ne gèrent pas de grosses quantités, ils ne sont pas riches, ne corrompent pas les institutions. Mais dans la rue, ils rapportent immédiatement de l'argent et incarnent le pouvoir. C'est le cartel du commerce de détail, qui a aussi d'autres activités comme l'extorsion, le vol de voitures et les meurtres. D'après le FBI, les Maras sont le gang de rue le plus dangereux du monde.

À l'intérieur des Maras, tout est codifié. Les gestes des mains, les tatouages sur le visage, la hiérarchie. Tout passe par des règles qui structurent et donnent une identité. Le résultat est une organisation compacte, qui sait agir rapidement. Le terme *mara* signifie « groupe » ou « foule ». Il renvoie à un ensemble désordonné, mais en réalité ces groupes ont su devenir des partenaires fiables pour les organisations criminelles mondiales, grâce aux règles et aux punitions qui sanctionnent les infractions. L'origine du nom Mara Salvatrucha est controversée. Le *salvatrucho* est un « jeune combattant salvadorien », mais c'est aussi l'union de *salva*, en hommage au pays d'origine, le Salvador, et de *trucha*, qui veut dire « malin ». Pour rejoindre le gang, il faut surmonter de terribles épreuves : les jeunes gens sont tabassés pendant treize secondes de façon brutale et ininterrompue, coups de pied et de poing, gifles et coups de genou qui laissent souvent le nouvel adepte sans connaissance. Les filles doivent, elles, subir un viol collectif. Les recrues sont de plus en plus jeunes et, pour elles, il n'existe qu'une règle de vie : le gang ou la mort.

Christian Poveda voulait réaliser un long métrage sur les Maras. Il voulait savoir. Vivre avec elles. Comprendre comment des gamins de douze ans peuvent devenir des assassins prêts à mourir avant l'âge de vingt ans. Et ils l'ont accueilli dans leurs rangs. Comme s'ils avaient enfin trouvé celui qui pourrait raconter les Maras. « Il ne pouvait pas rester chez lui ? » « Qu'est-ce qu'il y a gagné ? » « Ne pense-t-il donc pas à ses proches ? » À un certain point, ces questions ne font plus aucun effet, elles agacent telles des piqûres de moustique. On se gratte et puis c'est fini, elles disparaissent à jamais.

Le tournage de *La Vida loca* dure seize mois. Pendant près d'un an et demi, Christian suit les bandes criminelles à la recherche d'une réponse à ses questions. Il assiste aux rites d'initiation, il étudie les

tatouages que les membres ont sur le visage, il est aux côtés des hommes et des femmes du gang tandis qu'ils fument du crack et prennent de la coke, qu'ils organisent un meurtre et assistent aux funérailles d'un ami. Chaque Mara a ses propres façons de faire, suivant le pays où elle est installée. « Ce n'est pas la même chose de vendre de la drogue sur le marché central de San Salvador et sur Sunset Boulevard à Los Angeles. » Ces vies sont faites de fusillades, d'homicides, de représailles, de contrôles de police, d'enterrements et de prison. Des vies que Christian décrit sans complaisance. Il parle de Little One, jeune mère âgée de dix-neuf ans qui porte un énorme 18 tatoué des sourcils au menton. Il parle de Moreno, vingt-cinq ans, qui veut changer de vie et a commencé à travailler dans une boulangerie ouverte par une ONG baptisée Homies Unidos. Mais la boulangerie ferme lorsque son propriétaire est condamné à seize ans de prison pour meurtre. Il parle de La Maga, une autre jeune mère elle aussi membre du gang, qui a perdu un œil dans une bagarre. Christian la suit pendant les consultations et assiste à l'opération au cours de laquelle on le remplace par un œil de verre. Mais on l'opère pour rien, car elle est tuée par balles avant la fin du tournage, un des nombreux membres de la Mara 18 morts sans avoir pu visionner le documentaire achevé.

« Un fou ! » « Un inconscient ! » « Un scélérat ! » Un bruit de fond que Christian combat avec d'autres mots. « De nombreux éléments des Maras sont des victimes de la société, de notre société », explique Poveda. Car c'est la société, c'est l'État qui préfère montrer du doigt cette violence si aisément identifiable plutôt que de leur offrir de meilleures possibilités. Les affiliés aux Maras sont la lie de la société, ils servent de repoussoir et on n'a pas de mal à les considérer comme l'ennemi public numéro un. On a vite fait de les sous-évaluer. Mais ce sont ces réactions que Poveda démonte une par une au moyen de son travail.

Tel est le sens ultime de ce que fait Christian. Derrière le rideau de violence exhibé par les gangs, il a entrevu un sentier escarpé qui mène directement à la source du problème. Pour avoir sa signature dans les journaux ou son nom au générique d'un documentaire, il lui aurait suffi de fixer le mal sur la pellicule et de jouer un peu avec lui. Mais Christian décide d'aller jusqu'au bout, car il veut réellement comprendre.

Jusqu'au 2 septembre 2009, le jour où on retrouve son corps à côté de sa voiture, entre Soyapango et Tonacatepeque, une zone rurale au nord de la capitale. Il a été abattu de quatre balles dans la tête. Le précieux équipement dont il venait de se servir juste avant pour filmer est posé près de lui, intact. « Je vous l'avais bien dit. » « Il a eu ce qu'il méritait. » « D'ailleurs, il était allé trop loin. » C'est ce qu'affirment les

habituelles voix devant son cadavre.

Onze personnes ont été arrêtées et condamnées en 2011 pour le meurtre de Christian Poveda, toutes membres de la Mara 18. Luis Roberto Vázquez Romero et José Alejandro Melara ont été condamnés à trente ans de réclusion pour avoir été les exécuteurs matériels de ce crime. D'autres membres du gang, ceux qui l'ont couvert, devront passer quatre ans en prison.

Christian avait la certitude de ne courir aucun risque. Il faisait partie du tissu conjonctif des Maras, de leur vie quotidienne. Il savait qu'il avait tissé un lien solide, il pensait être l'ami de nombre d'entre eux. Mais, quand on raconte les organisations criminelles, être sûr de soi est une erreur, un contresens. Dans ce monde, toutes les certitudes vacillent et peuvent à chaque instant se changer en leur contraire.

La malchance aussi se mêle à cette histoire. De fait, il semble que l'ancien policier Juan Napoleón Espinoza ait rencontré un membre de la Mara 18 et qu'il lui ait dit, sous l'emprise de l'alcool, que Poveda était un informateur, qu'il venait de remettre à la police de Soyapango les vidéos qu'il avait tournées. Le gang se réunit alors et, au bout de trois longs conciliabules dans la ferme El Arbejal, à Tonacatepeque, il condamne Poveda à mort.

De nombreuses rumeurs circulent au sujet de ces rencontres : orchestres de révélations, symphonies de délations. Certains membres défendent Christian et affirment qu'il s'est bien comporté, qu'il a eu raison de raconter les Maras du point de vue des Maras. D'autres sont jaloux : il gagnera de l'argent en passant pour le gentil face à nous, les méchants. Les femmes le défendent avec acharnement. Ou du moins c'est ce qu'il semble. Les membres les plus influents, ceux qui avaient accepté qu'il les filme, craignent un éventuel succès du documentaire. Trop de gens en parlent. Il circule sur Internet. Peut-être que le flic Espinoza n'a pas menti, peut-être que Christian a bel et bien vendu les vidéos à la police. Mais le sentiment général, c'est qu'il faut punir quelqu'un qui a trop parlé des Maras. Qui a profité d'elles, d'une certaine façon.

Le 30 août 2009, le groupe prend la décision de tuer Christian. Durant ces jours-là, celui-ci sert d'intermédiaire à un journaliste français du magazine *Elle* qui voudrait interviewer les filles de la bande. Pour la première fois, ses contacts lui réclament un cachet de dix mille dollars. Bien que cela ne lui plaise pas, Christian accepte. Le magazine a les moyens, il peut se permettre de payer. Christian rencontre Vázquez Romero à El Rosario. Mais peu après midi, Vázquez Romero prend le volant d'un 4 × 4 Nissan Pathfinder gris et conduit le journaliste sur le pont qui franchit la rivière Las Cañas. C'est là qu'ils le tuent. Je n'arrive pas à imaginer ses dernières secondes. J'ai essayé. Christian a-t-il compris, au moins l'espace d'un instant, que

c'était un piège ? A-t-il tenté de se défendre, de leur expliquer qu'ils n'avaient aucune raison de le tuer ? Ou lui ont-ils lâchement tiré une balle dans la nuque ? Un instant. Sans doute ont-ils fait mine de descendre du véhicule avant de l'abattre, au moment où il a tiré la poignée pour ouvrir la portière. Je ne le sais pas et je ne le saurai jamais. Mais je ne peux pas ne pas me poser ces questions.

Si, ce jour-là, l'ancien policier n'avait pas bu et n'avait pas raconté des bobards, Christian serait-il encore en vie ? Peut-être que oui. Mais peut-être que non. Peut-être l'auraient-ils éliminé quand même, car certains membres du gang n'appréciaient pas la façon dont Christian les avait dépeints dans son film. Certes, il les avait assurés que le documentaire ne sortirait pas au Salvador, mais des versions pirates commençaient déjà à circuler. Peut-être l'auraient-ils massacré dans tous les cas : les nouveaux dirigeants de la Mara 18 appartenaient à une génération encore plus violente et féroce que celle qui l'avait précédée, une génération pour laquelle on n'existe qu'en tuant, peu importe qui. D'après Carole Solive, sa productrice française, Christian a commis l'erreur de rester au Salvador après la fin du tournage. Peut-être avait-il compris quels étaient les mécanismes de médiation entre les deux bandes rivales, la Salvatrucha et la 18, qui tentaient d'arriver à un accord. Et avoir identifié pareils mécanismes est peut-être ce qui lui a valu d'être exécuté. Il avait beau faire confiance à ces garçons, Christian n'oubliait jamais de suivre certaines règles de base en matière de sécurité. Par exemple, il avait un téléphone portable qui ne lui servait qu'à contacter les membres des Maras. Mais ça n'a pas suffi.

Christian Poveda croyait que le pouvoir des images pouvait influencer le cours des événements. C'est pour cette raison qu'il travaillait comme photoreporter et documentariste. Il a consacré toutes ses recherches à des situations politiques et sociales hors du commun, réalisant seize films récompensés dans les plus grands festivals du monde. Souvent, je cherche *La Vida loca* quand je suis dans un magasin ou chez quelqu'un, parmi les DVD empilés à côté du téléviseur. Je ne le trouve presque jamais. Dans quel but es-tu mort, Christian ? C'est comme une rengaine mélancolique qui monte en moi. Dans quel but es-tu mort ? Ta vie aurait-elle eu plus de sens si tout le monde avait ton film dans sa vidéothèque ? Je ne crois pas. Il n'est nulle œuvre qui puisse donner un sens à une telle fin et justifier le métal enfoncé dans ton cou. Tes dernières paroles sont plus éloquentes que n'importe quelle épitaphe : « Le gouvernement ne sait pas quel monstre il a en face de lui. À présent la Mara 18 est pleine de fous. Je suis inquiet... Et triste. »

Triste, oui.

ACCRO

Écrire à propos de la cocaïne, c'est comme en prendre. On veut plus de données, plus d'informations, et celles qu'on trouve sont si bonnes qu'on ne peut plus s'arrêter. On est accro. Même quand elles s'inscrivent dans un cadre plus général qu'on connaît déjà, ces histoires fascinent par leurs détails. Et elles se plantent dans notre esprit, jusqu'à ce qu'une autre — incroyable mais vraie — prenne la place de la précédente. Tu contemples le degré d'accoutumance qui n'arrête pas de monter et tu pries pour ne jamais te retrouver en manque. Je continue donc à en recueillir jusqu'à la nausée, plus qu'il n'est nécessaire, sans parvenir à cesser.

Un soir, alors que je m'apprête à terminer la première version de ce livre, je reçois un appel du Guatemala : il semble qu'El Chapo ait été tué dans une fusillade. Certaines sources donnent l'information pour sûre, d'autres y voient une simple rumeur. Je ne sais pas si je dois y croire, ce ne serait pas la première fois que de fausses nouvelles sont diffusées au sujet de trafiquants importants. Pour moi, ces nouvelles sont des flammes qui dévorent tout et rendent aveugle. De violents coups de poing dans le ventre. Mais pourquoi suis-je seul à l'entendre, ce bruit ? Plus je descends dans les cercles de l'enfer blanc, plus je m'aperçois que les gens ne savent pas. Un fleuve s'écoule sous les grandes villes, il prend sa source en Amérique du Sud, il passe par l'Afrique et ses affluents arrivent partout. Des hommes et des femmes se promènent via del Corso, ils suivent les boulevards parisiens, ils se retrouvent à Times Square et avancent tête baissée dans les rues de Londres. N'entendent-ils donc rien ? Comment peuvent-ils supporter ce vacarme ?

Par exemple l'histoire de Griselda, la femme la plus impitoyable du narcotrafic colombien. Enfant, elle a appris que les hommes sont des moyens, des instruments à manipuler pour atteindre des objectifs de plus en plus ambitieux. Une vision obligée, quand on a grandi auprès d'une mère tombée enceinte d'un propriétaire terrien à moitié indien guajiro, le señor Blanco, puis jetée dans la rue dès qu'elle eut mis l'enfant au monde. Alcoolique, pauvre, violée et désespérée, la mère de Griselda traînait sa fille dans les rues sordides de Medellín et la forçait à mendier. Une paire d'êtres humains misérables et suppliants, qui ne se séparaient que lorsque la mère se faisait mettre enceinte par un homme ramassé Dieu sait où et se recomposait avec l'arrivée d'une demi-sœur ou d'un demi-frère venu agrandir la famille. En Colombie, ce sont les années de la violence. Les brutalités sont à l'ordre du jour et, pour survivre, il faut être tout aussi brutal. Une armée d'enfants qu'on envoie dans les rues garantit un revenu minimum et, dès treize ans, Griselda se prostitue. Les hommes qu'elles fréquentent ne sont que des corps qui se défoulent sur elle et, quand ils en ont terminé, ils la paient juste assez pour qu'elle tienne un jour supplémentaire. Elle collectionne les bleus et les griffures, les morsures et les cicatrices sur sa peau ambrée, mais elle n'a pas mal, ça ne brûle pas, ce ne sont que des éraflures sur une épaisse armure. Les hommes sont des moyens. Rien de plus. Griselda arrondit ses fins de mois en apprenant l'art du vol à la tire. Ses mains sont rapides et elle a choisi de ne pas voler ses clients, car elle ne veut pas mettre son activité en péril. Pour elle, l'amour est un lit de camp malodorant sur lequel elle s'allonge en attendant que l'individu en sueur au-dessus d'elle ait terminé sa besogne. Mais, un jour, elle rencontre Carlos. Un homme de plus, un type comme les autres, à qui Griselda réserve le traitement habituel : l'indifférence. Carlos est un petit délinquant de Medellín, expert en vol à la tire et autres larcins, qui a déjà commencé à collaborer avec Alberto Bravo, un narco. Entre eux, le jeu de la séduction se prolonge. Chaque jour il lui apporte une fleur différente, qu'elle fait mine d'accepter par courtoisie et qu'elle jette ensuite. Elle ne le regarde jamais dans les yeux et il fait imperturbablement le tour des fleuristes de Medellín pour dénicher de nouvelles variétés. Il lui enseigne des trucs pour gagner quelques sous, elle fait mine de l'écouter et, dans le même temps, elle mémorise. Les escarmouches se poursuivent, jusqu'au jour où l'obstination de Carlos porte ses fruits et où Griselda capitule. Pour la première fois de sa vie, un homme lui a prouvé qu'une relation n'est pas forcément éphémère, il lui enseigne le sens d'un mot qu'elle n'avait encore jamais entendu : confiance. Ils se marient, s'aiment et font de grands projets. Il lui présente Alberto Bravo et lui fait comprendre que la seule façon de gagner vraiment de

l'argent, c'est d'être narcotraffiquant. Elle est jeune mais éveillée, elle n'hésite pas une seconde et accepte d'entrer dans ce monde. Et puis il y a son Carlos, qui lui répond toujours par l'affirmative lorsqu'elle lui demande s'ils resteront ensemble toute leur vie. Ils vont s'installer à New York, dans le Queens, où les Colombiens commencent à prendre pied et où le marché de la drogue est florissant. Une nouvelle vie. La ville qui ne dort jamais accueille Griselda et Carlos tel un couple royal. Les affaires vont bien et, à la question de Griselda : « Est-ce qu'on restera ensemble toute la vie ? », Carlos continue de répondre oui. Oui. Oui. Puis la vie décide qu'il est temps de répondre non. Carlos tombe malade, cirrhose du foie, et il s'éteint à l'hôpital. Griselda reste à ses côtés jusqu'à la fin et, quand son mari meurt, elle n'éprouve rien, de même qu'elle n'éprouvait rien quand elle rentrait à la maison après une longue nuit de travail, comptant les nouvelles morsures et les nouvelles cicatrices devant le miroir. Carlos n'a pas respecté leur pacte, ils ne vieilliront pas ensemble. Carlos est comme les autres, ces hommes qui ne sont qu'un moyen. Le syllogisme prend forme dans l'esprit de Griselda et, dès lors, plus personne ne pourra l'arrêter.

Elle épouse Alberto Bravo mais, quand celui-ci se rend en Colombie pour affaires puis ne se manifeste plus, Griselda furieuse le rejoint et le tue dans un échange de coups de feu. En 1971, Griselda dispose de son propre réseau de trafic de drogue aux États-Unis. L'avenir, c'est la ligne qui relie New York, Miami et la Colombie, elle l'a bien compris. Elle possède une boutique de lingerie à Medellín, dans laquelle elle vend des vêtements qu'elle a dessinés et qu'elle fait ensuite porter à ses mulets. Ce sont elles qui cachent deux kilos de cocaïne sous leur tenue quand elles voyagent de la Colombie aux États-Unis. Le nom de Griselda apparaît pour la première fois dans un document de la DEA qui date de 1973. Elle y est décrite comme « une nouvelle menace pour les États-Unis ». Les affaires prospèrent, désormais elle est l'un des principaux trafiquants colombiens. Bien qu'elle soit une femme, un « handicap » qui pèse lourd dans une société où le mot narcotraffiquant n'existe qu'au masculin, Griselda prouve à ses collègues colombiens qu'elle est capable de faire ce travail, si brutalement même qu'elle terrorise les gens. Où qu'elle aille, sa réputation de femme cruelle et sans scrupule la précède toujours.

En 1975, elle est accusée de trafic de drogue dans le cadre d'une grosse affaire à New York, mais elle parvient à se réfugier en Colombie. Elle a déjà bâti une fortune qui s'élève à cinq cents millions de dollars. Elle rentre aux États-Unis quelques années plus tard, une fois la situation apaisée, mais s'installe en Floride. Là, elle fonde les Pistoleros, son armée de tueurs. Parmi eux se trouve Paco Sepúlveda, qui a pour spécialité d'égorger ses victimes avant de les pendre la tête

en bas. « Comme ça les corps sont plus légers et plus faciles à transporter. »

Les rumeurs qui la concernent se multiplient à l'infini : hypocondriaque, droguée, bisexuelle, adepte des orgies, paranoïaque, collectionneuse d'objets de luxe. En plus de ces récits qui ne font qu'alimenter sa légende, Griselda reçoit de nombreux surnoms : la Madrina, la Reine de la Coke à Miami, la Veuve noire. On raconte qu'elle a coupé la gorge à des hommes avec qui elle avait couché. Elle se marie quatre fois, toujours avec des narcotrafiquants. Le mariage est un tremplin pour progresser dans la hiérarchie du pouvoir et, quand un de ses maris lui met des bâtons dans les roues, elle le fait éliminer. Comme Dario Sepúlveda, qui réclame après leur séparation la garde de leur fils au prénom très cinéphilie, Michael Corleone, avant d'être abattu par des tueurs à gages. Les hommes sont un moyen. Et, une fois devenus obsolètes, les moyens sont remplacés.

Basé à Miami, son empire de la drogue rapporte à Griselda huit millions de dollars par mois. Elle joue un rôle fondamental dans la guerre de la cocaïne en Floride, qu'on appellera aussi la « guerre des cow-boys ». Un fleuve d'argent inonde Miami, environ dix milliards de dollars par an, estime-t-on.

En 1979, c'est Griselda qui orchestre la tuerie de Dadeland, le centre commercial de Dade County, dans laquelle deux hommes sont abattus au beau milieu d'une boutique d'alcool : l'un d'eux est Germán Panesso, un trafiquant colombien en affaires avec l'organisation de Griselda, cible de la fusillade, tandis que l'autre était son garde du corps. Dans les années soixante-dix, les homicides étaient une question d'ordre privé. Certes, la torture, les morts par strangulation, les mutilations et les décapitations existaient, mais c'étaient des règlements de comptes. Le massacre de Dadeland marque, lui, le début d'une longue série d'affrontements à Miami, des batailles qui ont lieu en public et à la lumière du jour. Ce qu'on appelle les dommages collatéraux n'a plus aucune importance. Désormais, on tire sur les gens en pleine rue, dans les centres commerciaux, les boutiques, les restaurants, dans des endroits bondés aux heures de pointe. Et Griselda est responsable de la plupart des homicides commis à cette période dans le sud de la Floride.

La cruauté de Griselda prend une dimension épique. Divers épisodes en témoignent. Ils passent de bouche à oreille telle une légende.

Un soir, Griselda entre dans un bar réservé aux hommes. Les danseuses s'agitent sur scène de façon provocante. Tous les regards se tournent vers elle. Une femme qui fréquente un endroit pareil ? Du jamais vu. Et une femme qui se présente ainsi : camée jusqu'aux yeux, négligée, hallucinée. Elle s'assied, commande un verre et observe les corps qui se démènent. Elle semble sur le point de caresser ces longues

jambes. Puis elle se lève d'un bond et ouvre le feu. L'une après l'autre, les filles s'effondrent au sol. « Putains ! hurle-t-elle. Sales putains ! Tout ce que vous savez faire, c'est tortiller du cul sous le nez des hommes. » Pour Griselda, ces femmes ne méritent pas de vivre, ces femmes l'obsèdent. De même que partir à la chasse et faire la tournée des bars l'obsèdent. Car les hommes, elle les choisit, et ceux qui se refusent à elle sont des hommes morts. Un jour, un homme plus jeune qu'elle attire son attention. Il est assis à deux tables de la sienne. Griselda le veut et ne le quitte pas des yeux. Il l'évite, mais elle insiste. L'homme va alors aux toilettes et Griselda le suit, elle va dans celles des femmes. « Au secours ! se met-elle à crier. Au secours ! » Et le jeune homme se précipite, peut-être que cette femme un peu étrange a fait un malaise. Griselda l'attend, nue au-dessous de la taille. « Lèche-moi », lui ordonne-t-elle. L'homme recule, les épaules contre le mur, mais Griselda sort son pistolet et répète : « Lèche-moi ». Le type s'exécute, le canon de l'arme planté dans le crâne.

Devenue junkie, Griselda se barricade dans sa chambre, sous la surveillance de Hitler, son berger allemand. Les drogues et la police ne sont que deux de ses ennemis. Les organisations rivales tentent de la tuer à plusieurs reprises. Elle parvient chaque fois à se sauver et, à une occasion, elle essaie même de tromper ses assaillants en mettant en scène sa propre mort : elle envoie un cercueil vide des États-Unis en Colombie. Pour échapper aux attaques incessantes, en 1984 elle installe sa base en Californie, à Irvine, où elle vit avec son plus jeune fils, Michael Corleone. Mais elle est arrêtée en février 1985 par la DEA, justement à Irvine, pour trafic de drogue. Elle est condamnée à dix ans de prison, mais continue de diriger ses affaires même en détention. La Madrina s'offre un séjour de luxe derrière les barreaux. C'est là qu'elle échafaude de nouveaux plans, comme celui — déjoué grâce aux écoutes téléphoniques — d'enlever John Fitzgerald Kennedy Jr. En prison, elle voit des hommes, reçoit des bijoux et des parfums.

En faisant pression sur un de ses hommes de confiance, Jorge Riverito Ayala, qui décide de collaborer en 1993, le parquet de Miami-Dade obtient suffisamment de preuves pour l'accuser de plusieurs meurtres. De façon incroyable, il semble que le destin ait toujours aidé Griselda. Nous sommes en 1998 et le parquet de Miami-Dade est sur le point de la coincer, mais il se retrouve empêtré dans un scandale. L'homme qui avait tout raconté de Griselda fait partie du programme de protection des témoins. Il n'en peut plus. La vie de luxe et de drogues à laquelle il était habitué n'est qu'un lointain souvenir et, à présent, toute cette discipline le tue. Il trouve alors le moyen de faire parvenir de l'argent aux secrétaires qui travaillent pour le parquet. Il ne veut pas d'informations, ni coke ni complicités pour s'échapper. Cet argent, c'est pour des rapports sexuels. Par téléphone, certes, mais

pour lui c'est quand même du sexe. Les halètements et les gémissements durent quelque temps, puis la hot line clandestine fait l'objet d'une enquête et le parquet est discrédité. Le scandale sauve Griselda, qui évite ainsi la chaise électrique. Elle est remise en liberté le 6 juin 2004, après avoir passé près de vingt ans en prison, et renvoyée en Colombie.

3 septembre 2012. Âgée de soixante-neuf ans, Griselda sort d'une boucherie de Medellín en compagnie d'une amie. Deux hommes à moto s'approchent et lui tirent deux balles en pleine tête. La Madrina meurt quelques heures plus tard à l'hôpital, victime de la méthode qu'elle a importée à Miami, dit-on, celle des tueurs à moto.

Ou bien il y a l'histoire de cette autre femme, une Mexicaine, cette fois : Sandra Ávila Beltrán, la reine de la coke. Et il y a cette phrase, que je n'arrivais pas à me sortir de la tête : « Ce monde est dégueulasse. » Sandra, elle, ne la supportait pas. Et si c'était un homme de son oncle, El Padrino, Miguel Ángel Félix Gallardo en personne, qui la prononçait, alors Sandra avait le sang qui lui montait à la tête et qui battait à ses tempes. Née dans une famille de narcos, élevée au contact du plus grand de tous et plongée dès son plus jeune âge dans une culture machiste, comment pouvait-elle permettre que les hommes qui se vantaient de leurs conquêtes féminines et des meurtres barbares qu'ils avaient commis pussent employer entre eux cette phrase : « Le monde est dégueulasse » ? Fanfarons devant le parrain, lâches dès que celui-ci avait le dos tourné. Et si la petite Sandra entendait ces paroles, peu importe, ce n'était qu'une fille.

Souvent, l'éducation est une goutte d'eau qui creuse la roche. Lentement mais sûrement, la phrase des hommes du Padrino creuse un sillon dans sa conscience. Quand elle arrive en profondeur, laissant un vide derrière elle, alors Sandra ne peut plus la chasser par la seule colère. Elle doit trouver d'autres réponses. Elle doit se forger un style de vie qui contredise cette sentence inéluctable. Pour Sandra, le monde se partage en deux catégories. D'un côté, il y a les personnes comme les hommes de son oncle et, de l'autre, il y a ceux qui veulent changer le monde et gagner. Elle peut tirer profit de sa naissance, d'un patrimoine génétique auquel la quasi-totalité des narcotrafiquants se contente de rêver. Mais c'est une femme, son corps porte la marque indélébile de son inaptitude à diriger. Seins, hanches larges, cul rond. Ça ne peut pas s'effacer, ça ne peut pas passer pour autre chose. Alors les seins, les hanches larges et le cul rond deviennent des armes à affûter et auxquelles s'en remettre. Ongles, chaussures, cheveux, parfums, vêtements : pour Sandra, tout permet de souligner sa féminité, sa sensualité et son pouvoir. Car plus elle sera femme, plus on devra lui obéir. Elle inversera les logiques utilisées contre elles

pour la soumettre et montrera à toutes les femmes qu'il existe un autre moyen d'occuper sa place dans le monde.

Les hommes sont des pions qu'on classe suivant leur utilité. Sandra a des relations amoureuses avec deux officiers de la police judiciaire fédérale, depuis toujours vivier de narcos. Puis elle entreprend de séduire d'importants parrains du cartel du Sinaloa, dont El Mayo Zambada et Ignacio Nacho Coronel. Enfin, le coup de maître : elle se fiance avec Juan Diego Espinoza Ramírez, dit El Tigre. Juan Diego est un narco colombien du cartel du Norte del Valle, neveu du célèbre trafiquant Diego Montoya, Don Diego. Sandra est une princesse, elle choisit chaque fois ses partenaires dans le but d'obtenir plus de pouvoir et une meilleure position sociale. Grâce à El Tigre, elle fait un bond qui l'autorise à traiter directement avec les fournisseurs colombiens. C'est elle, la nièce du Padrino, qui devient la Reina, la reine. La Reina del Pacífico exploite toutes les idées reçues. Les femmes sont faibles, ça ne vaut donc pas la peine de les menacer, ce qui lui donne plus de la liberté de mouvement. Les femmes ne savent pas négocier avec les hommes : la Reina profite de l'embarras des émissaires envoyés par les cartels face à cette belle femme au décolleté avantageux.

À présent, tout le monde doit plier le genou devant elle et lui témoigner du respect. De sa luxueuse base opérationnelle de Guadalajara, elle surveille les cargaisons en provenance de Colombie et blanchit l'argent gagné, qui augmente d'année en année. Ces sommes lui permettent de réaliser son projet le plus ambitieux : donner le pouvoir aux femmes. D'après la Reina, les femmes ont besoin d'être soutenues et traitées dignement, et la façon la plus rapide, la plus sûre d'obtenir ce qu'elles méritent, c'est d'être belles. Elle investit donc l'argent de la coke dans des salons de beauté, de luxe ou non, car toutes les femmes ont le droit d'avoir un mari et un amant, un emploi et une position sociale satisfaisante. La Reina investit dans le concret. Le corps et l'immobilier. Les nichons et les maisons. Les culs et les villas. La peau lisse et les appartements. C'est un empire qui doit s'étendre et agrandir son espace vital. Assise sur son trône, la Reina gouverne une armée d'hommes qui ne peuvent s'élever dans la hiérarchie que jusqu'à un certain point, car elle est tout en haut, elle, sans rival, la reine silencieuse qui ne s'expose pas, ne se salit jamais les mains, ne laisse pas son nom paraître dans les journaux ou, pire encore, dans les dossiers de la police.

Puis, un jour, tout change. Une très importante cargaison vient d'arriver dans le port de Manzanillo, au bord du Pacifique, dans l'État du Colima. Dix tonnes de cocaïne, d'une valeur supérieure à quatre-vingts millions de dollars. Les autorités l'interceptent et saisissent la drogue. Pour la première fois, le nom de la Reina est cité par les

médias. Elle devient un personnage public et ce n'est peut-être pas un hasard si, quelques mois plus tard, son fils unique, José Luis Fuentes Ávila, seize ans, qui vit dans le quartier résidentiel de Puerta de Hierro à Guadalajara, est enlevé. On lui réclame une rançon de cinq millions de dollars. La Reina panique. Le seul véritable homme de sa vie est aux mains d'assassins cruels qui menacent de l'écorcher vif. Elle s'adresse aux autorités. Mais c'est une grave erreur, car dès lors la police place son téléphone sur écoute et surveille tous ses mouvements. C'est ainsi qu'on découvre que la rançon a été versée directement par El Mayo Zambada, car la Reina manque de liquidités à la suite de la saisie opérée dans le port de Manzanillo.

Tandis qu'elle peut enfin embrasser son fils, au bout de dix-sept jours de captivité, le commandant de l'AFI Juan Carlos Ventura Moussong affirme avoir la preuve qu'il s'agissait d'un coup monté destiné à affaiblir le pouvoir de la Reine. Peut-on croire que le fils d'une des trafiquantes les plus puissantes du pays ait été enlevé comme ça ? Pour Moussong, il faut chercher les coupables parmi les hommes de la Reina, désireux de bâtir un micro-cartel indépendant et surtout de se débarrasser de cette femme. Les soupçons du directeur de l'AFI sont fondés et, quelque temps plus tard, il sera abattu à bout portant, en pleine rue, alors qu'il rentrait d'une réunion avec les autres chefs de la police à Mexico.

Le pouvoir gravé dans les corps ne peut être vaincu, même si on l'enferme derrière les murs du pénitencier pour femmes de Santa Martha Acatitla, à la périphérie de Mexico. C'est là qu'échoue la Reine du Pacifique, cueillie par la police alors qu'elle déjeunait dans un luxueux restaurant thaï avec son compagnon El Tigre. Cela fait des années qu'elle se déplace incognito et sous un faux nom. Après l'enlèvement de son fils, pour elle tout est devenu plus difficile, mais ça ne suffit pas à la faire renoncer aux déjeuners coûteux ni aux dernières créations Chanel. « Je suis une femme au foyer qui gagne sa vie en vendant des vêtements et des maisons », affirme-t-elle. En prison, elle continue à faire ce qu'elle a toujours fait : se battre en faveur de l'émancipation des femmes. Elle enseigne à ses compagnes de cellule qu'en prison non plus on ne doit pas négliger son corps, son style. « Négliger son corps, c'est perdre son âme. Perdre son âme, c'est perdre le pouvoir. Et perdre le pouvoir, c'est tout perdre », répète-t-elle aux nouvelles affiliées, en s'efforçant de donner le bon exemple. Outre ses camarades, il semble qu'elle ait aussi contaminé la directrice de la prison. Un jour, des médecins sont appréhendés alors qu'ils essaient de faire entrer des doses de botox dans la prison. Aussitôt les gardiennes supposent que c'est pour cette détenue obsédée par la beauté, la Reina, et ses nouvelles amies. Mais c'est une erreur : le botox est destiné à la directrice de la prison. La Reina l'a convaincue

elle aussi qu'être sensuelle passe avant tout le reste. Elle défile dans les couloirs en arborant des lunettes noires de diva et ne se plaint jamais : pas une crise de nerfs, ni larmes incontrôlables ni protestations, tout juste s'insurge-t-elle contre la bouillie que les gardiennes leur donnent en guise de nourriture. La Reina sourit de sa propre mésaventure et lance des regards enflammés à celles qui osent se plaindre devant elle de l'injustice du monde. « Puisqu'il est si dégueulasse, change-le ! »

10 août 2012. Sandra Ávila Beltrán est extradée vers les États-Unis, où elle est accusée de trafic de drogue.

Et puis il y a l'histoire d'une recette très particulière.

« El Teo m'apportait les cadavres. Moi, j'avais déjà tout préparé : les barils, l'eau et une cinquantaine de kilos de soude caustique. Et aussi des gants en latex et un masque à gaz. Je versais deux cents litres d'eau et deux sacs de soude caustique dans les barils, puis je les faisais chauffer. Quand le mélange commençait à bouillir, je déshabillais les cadavres et je les jetais dedans. Le temps de cuisson est d'environ quatorze à quinze heures. Parfois, quand c'est cuit, il arrive qu'on ne retrouve que les dents. Mais c'est facile de s'en débarrasser. »

L'inventeur de cette recette s'appelle Santiago Meza López, qu'on ne surnomme pas El Pozolero pour rien : d'après *pozole*, un typique ragoût mexicain. El Pozolero figurait depuis longtemps sur la liste des vingt hommes les plus recherchés par le FBI. Il a été arrêté en janvier 2009 et a confessé avoir dissous dans la soude les corps de trois cents membres d'un gang rival. Le cartel de Tijuana le payait six cents dollars par semaine. Teodoro García Simental, dit El Teo, le chef d'une bande sanguinaire liée au cartel de Tijuana, lui livrait les cadavres et se chargeait du paiement.

« Mais jamais de femme. Rien que des hommes », a précisé El Pozolero à la fin de son interrogatoire.

Des histoires, des histoires, toujours des histoires, que je n'arrive pas à oublier. Des histoires de personnes, bourreaux ou victimes. Des histoires de journalistes, qui voudraient raconter et y laissent parfois la vie. Comme Bladimir Antuna García, qui n'était plus que le fantôme de lui-même. Maigre, les tempes grises avant l'heure, un filet de barbe blanche qui poussait en une demi-journée. Il ne cessait de prendre du poids et d'en perdre, son corps n'était plus qu'une épave : deux bâtons en guise de jambes et un estomac proéminent. Pour le reste, c'était l'archétype du junkie. Une conséquence de son travail, car Bladimir savait raconter, il savait mener une enquête, un métier difficile dans un endroit comme Durango. Il avait rampé le long des pires canaux, recueillant les histoires qui débordent, des histoires d'égouts et de

pouvoir. Mais il arrive que ces histoires commencent à vous ronger de l'intérieur : on sombre dans le sordide et, quand on n'arrive plus à trouver de remède au sordide, on trébuche, on cherche un sens ailleurs. Le whisky et la coke semblaient être la solution. Mais Bladimir avait décidé de changer de vie, il voulait redevenir un des meilleurs journalistes de Durango. Il avait suivi une cure de désintoxication, il avait trouvé un petit boulot de serveur dans un rade du centre-ville. Il fait un peu de tout. Ce sont des emplois modestes, mais pas pour Bladimir qui, grâce à ses histoires, a découvert combien les frontières de la dignité sont perméables. Il tentait dans le même temps de réintégrer le milieu du journalisme. Mais les directeurs de journaux ne voulaient pas entendre parler de lui : trop imprévisible, trop connu pour de mauvaises raisons. Certes, ç'avait été un journaliste de talent, mais si on le surprenait de nouveau la tête penchée au-dessus d'une table et le nez dans un rail de coke ? Pour ceux qui vous ont vu ainsi ne serait-ce qu'une fois, vous serez toujours un poivrot et un camé. Cependant il y a un nouveau journal à Durango, *El Tiempo*, dirigé par Víctor Garza Ayala. À cette période, le journal traverse une mauvaise passe. Peut-être les histoires de criminalité tant appréciées par le public peuvent-elles permettre d'inverser la tendance. Garza décide donc d'engager Bladimir afin qu'il s'occupe de faits divers, mais il choisit prudemment de mettre cette section en dernière page, au verso, pour ne pas souiller la si distinguée page politique à laquelle il tient beaucoup. C'est ce qu'on fait partout dans le monde. Quand un juge meurt ou qu'une voiture piégée explose, le crime conquiert la première page. Sinon, il a droit au fond de la scène. Bladimir s'en fichait. Pour lui, ce qui comptait, c'était de se remettre à écrire, à parler des cartels et des Zetas. En évitant, dans un premier temps du moins, de faire trop de bruit. Mais, à un certain moment, les kiosquiers se sont mis à exposer le journal en mettant la dernière page bien en vue. Et les ventes ont décollé.

Bladimir était inépuisable, il rédigeait des dizaines d'articles et certaines de ses informations étaient des exclusivités, obtenues grâce à des sources haut placées dans la police et dans l'armée. Pour pouvoir payer les études de son fils à l'université, il avait trouvé un second travail dans un autre journal, *La Voz de Durango*.

Il reçoit le premier appel de menaces en pleine nuit, sur son portable. Une voix caverneuse mais claire scande deux simples mots : « Laisse tomber. » Sa femme fait mine de dormir, mais elle a tout entendu et mord l'oreiller en silence. Dans les mois qui suivent, les appels se multiplient, toujours sur son portable et toujours la nuit, avec ces deux seuls mots : « Laisse tomber. » Parfois son interlocuteur se présente comme un membre des Zetas. Il commence à recevoir des cartes postales de plages tropicales et de belles femmes, avec au verso,

d'une écriture d'enfant, l'ordre habituel : « Laisse tomber. »

« Ce ne sont que des mots. » C'est ainsi que Bladimir balaie l'escalade intimidatrice. Et, pour celui-ci, ce n'était vraiment que ça. Il se met à travailler encore plus dur, dans ses articles il attaque les policiers corrompus de Durango, il dénonce les menaces dans les médias et auprès du parquet général. Lever le voile sur les organisations criminelles du Mexique et citer nommément les complices des narcotrafiquants célèbres était devenu son credo. En juillet 2009, il trouve la force de parler des appels téléphoniques dans une série d'interviews au magazine de Mexico *Buzos*. Il parle aussi de l'attentat manqué dont il a été victime le 28 avril 2009, lorsqu'un homme armé a tiré sur lui en plein jour et dans la rue, sans l'atteindre. Mais dès qu'on parle de menaces, les gens qui vous entourent sont toujours prêts à dire que vous êtes paranoïaque, que vous exagérez. Bladimir a dénoncé les gestes d'intimidation et l'agression subie aux autorités, mais ces dernières n'ont rien fait. Il enquête en compagnie d'Eliseo Barrón Hernández sur des policiers à la solde des cartels. Avec Eliseo, les narcos font ce qu'ils font toujours : ils attendent qu'il sorte de chez lui avec sa famille et ils l'humilient en le rouant de coups de pied, de coups de poing, devant sa femme et ses enfants. Puis ils l'emmènent et l'abattent d'une balle dans la tête. Il a commis l'erreur de fourrer son nez dans une histoire de flics ripoux. « Journalistes, on est là. Demandez à Eliseo Barrón. El Chapo et le cartel ne pardonnent pas. Prenez garde, soldats et journalistes. » Telles furent les paroles du Chapo Guzmán, inscrites sur des narcobanderole accrochées le long des routes de Turreón le jour des funérailles d'Eliseo. Une revendication en bonne et due forme, comme celles des terroristes. Un message clair. Et un autre message est parvenu quelques heures plus tard aux employeurs de Bladimir : « Le prochain, ce sera ce fils de pute. »

Bladimir sortait peu de chez lui. Presque jamais. Il écrivait barricadé dans son appartement. Certains de ses collègues affirment qu'il s'était résigné à l'idée d'être tué : le gouvernement n'apportait aucune aide, il n'y avait pas d'enquête sur les menaces et on ne lui avait accordé aucune protection. Sa plus grande peur n'était pas de se faire tuer. Ça, ça fait peur à tout le monde. Mais ce n'est pas de la folie, ni un désir inconscient de suicide. La mort, on ne la recherche pas, ce serait stupide, on sait juste qu'elle est là.

Le 2 novembre 2009, tout est allé très vite. Enlevé. Torturé. Assassiné.

Les efforts de ses collègues scandalisés par l'apathie des forces de l'ordre n'ont servi à rien. Pour toute réponse, ces dernières ont dépeint Bladimir comme un paranoïaque. Il n'y a pas eu d'enquête, aucune recherche sur ce que Bladimir avait découvert. Aujourd'hui, après la

mort de Bladimir Antuna García, le journalisme d'investigation a disparu de Durango.

EXTRA PURE

J'ai observé l'abîme et je suis devenu un monstre. Il ne pouvait en être autrement. D'une main, tu effleures l'origine de la violence et, de l'autre, tu caresses les racines de la férocité. D'un œil, tu observes les fondations des bâtiments, d'une oreille tu écoutes battre le cœur des flux financiers. Au début, c'est un chaudron noir, tu ne vois rien, seulement un grouillement, comme de la vermine qui presse pour briser la surface. Puis les formes se recomposent, mais tout est encore confus, embryonnaire, superposé. Tu pousses un peu plus loin, tu mobilises tes cinq sens, le sang qui se partageait avant en mille filets forme à présent un unique flux, l'argent cesse de fluctuer et se dépose au sol, tu peux le compter. Tu pousses encore plus loin, tu enfonces le pied au bord du précipice, désormais tu es presque suspendu au-dessus du vide. Puis... l'obscurité. Comme au début, mais cette fois il n'y a plus de grouillement, il ne reste qu'une table lisse et brillante, un miroir sombre. Alors tu comprends que tu es passé de l'autre côté, que c'est l'abîme qui veut regarder en toi. Fouiller. Déchirer. S'enfoncer. L'abîme du narcotrafic qui regarde en toi est le rituel somme toute rassurant de l'indignation. Ce n'est pas la peur que rien n'ait de sens. Ce serait trop facile. Ce serait trop simple : tu as trouvé une cible, maintenant tu dois l'atteindre, tu dois redresser la situation. L'abîme du narcotrafic s'ouvre sur un monde qui fonctionne, qui est efficace, qui a des règles. Un monde qui possède un sens. Dès lors, tu ne fais plus confiance à personne. Les médias, ta famille, tes amis. Tous font le récit d'une réalité qui te semble factice. Lentement, tout devient étranger, le monde se peuple de nouveaux personnages. Les parrains, les massacres, les procès. Les tueries, les tortures, les cartels. Les

dividendes, les actions, les banques. Les trahisons, les soupçons, les délations. La cocaïne. Tu ne connais qu'eux et eux te connaissent, mais ça ne signifie pas que ton monde d'avant ait disparu. Non. Tu continues à vivre dedans. Tu continues à faire ce que tu faisais avant, mais désormais les questions que tu te poses proviennent de l'abîme. L'entrepreneur, l'enseignant, le politique. L'étudiant, le crémier, le policier. L'ami, le parent, la fiancée. Viennent-ils eux aussi de l'abîme ? Et même s'ils sont honnêtes, dans quelle mesure ressemblent-ils à l'abîme ? Tu ne soupçonnes pas tout le monde d'être corrompu ou mafieux, c'est pire. Tu as vu le vrai visage de l'homme et, chez tous, tu trouves des similitudes avec l'horreur que tu connais. Tu vois l'ombre de chacun.

Je suis devenu un monstre.

Quand tout ce qui t'entoure a un rapport avec ce type de réflexions. Quand tout s'inscrit dans un univers de sens que tu as construit en observant le pouvoir du narcotrafic. Quand tout ne paraît avoir de signification que de l'autre côté, dans l'abîme. Quand tout cela arrive, alors tu es devenu un monstre. Tu hurles, tu murmures, tu cries tes vérités, car tu as peur qu'autrement elles ne s'évanouissent. Et tout ce que tu as toujours considéré comme le bonheur, te promener, faire l'amour, patienter avant un concert, nager, devient superflu. Secondaire. Moins important. Négligeable. Chaque heure paraît inconsistante et vaine quand tu ne mets pas toute ton énergie dans les découvertes, dans ce que tu déniches, ce que tu racontes. Tu as tout sacrifié, pas seulement pour comprendre, mais pour montrer, pour indiquer, pour décrire l'abîme. Cela en valait-il la peine ? Non. Cela ne vaut jamais la peine de renoncer à une route qui mène au bonheur. Même à un petit bonheur. Cela ne vaut jamais la peine, bien qu'on se dise que le sacrifice sera récompensé par l'histoire, par l'éthique et par des regards approbateurs. C'est juste un moment. Le seul sacrifice possible, c'est celui qui n'attend aucune récompense. Moi, je ne voulais ni sacrifice ni récompense. Je voulais comprendre, écrire, raconter. Pour tous. Faire du porte-à-porte, maison après maison, la nuit et le matin, afin de partager ces histoires et de montrer ces blessures. Fier d'avoir choisi le ton et les mots justes. Voilà ce que je voulais. Mais les blessures de ces histoires m'ont englouti.

Pour moi, c'est trop tard. J'aurais dû garder mes distances, tracer une limite. C'est ce que disent souvent les journalistes anglo-saxons : ne pas s'impliquer personnellement, garder un regard extérieur à l'objet de son enquête. Je n'ai jamais su le faire. Pour moi, c'est le contraire. Exactement le contraire. Avoir un regard intérieur, contaminé, qui participe. Enquêter non pas sur les faits, mais sur sa propre âme. Et y graver comme dans la pâte à modeler tout ce qu'on voit, afin qu'il en reste un moule tridimensionnel. Mais un moule

qu'on puisse défaire en malaxant cette pâte. En reformant une boule. À la fin, il ne reste de l'âme qu'une structure qui aurait pu adopter mille apparences différentes et n'en a à présent plus aucune.

En fouillant derrière les histoires de narcotrafic, tu apprends à connaître le visage des personnes. Ou plutôt tu te persuades que tu le connais. Tu apprends à voir si quelqu'un a été aimé par ses parents quand il était enfant, si on s'est bien occupé de lui, s'il a grandi entouré ou s'il a dû s'en aller au plus vite. Tu comprends quelle vie une personne a eue. Si elle a été seule, frappée, jetée à la rue. Ou si elle a été trop gâtée. Tu apprends. Et tu apprends à jauger. Mais tu n'apprends pas à distinguer le bon du mauvais. Tu ne reconnais pas celui qui t'arnaque ou qui vole ton âme, qui te ment pour obtenir une interview ou qui te raconte ce que tu veux entendre, croit-il, pour te faire plaisir et être immortalisé par tes paroles. Cette certitude, je la porte en moi sans trop de complaisance ni de mélancolie : personne ne vient à ta rencontre sans avoir quelque chose à te demander. Le sourire est un moyen d'abaisser tes défenses, la relation sert à t'extorquer de l'argent, une bonne histoire qu'on racontera à dîner ou une photo qu'on exhibera tel un scalp. Tu finis par raisonner comme un mafieux, tu fais de la paranoïa ta ligne de conduite et tu remercies le peuple de l'abîme de t'avoir enseigné le soupçon. Loyauté et confiance sont désormais des mots inconnus, suspects. Autour de toi, tu n'as que des ennemis et des parasites. Voilà ce qu'est à présent ma vie. J'ai fait du joli travail.

Il est trop facile de croire ce que je croyais au début de ce parcours. Ce qu'affirmait Thoreau : « Mieux que l'amour, l'argent, la gloire, donnez-moi la vérité. » Je pensais que suivre ces routes, ces fleuves, humer ces continents, enfoncer les pieds dans cette terre pouvait permettre d'atteindre la vérité : renoncer à tout pour obtenir la vérité. Ça ne fonctionne pas ainsi, cher Thoreau. On ne la trouve pas. Plus tu crois avoir saisi comment évoluent les marchés, plus tu devines les raisons de ceux qui corrompent les personnes autour de toi, ceux qui font ouvrir les restaurants et fermer les banques, ceux qui sont prêts à mourir pour de l'argent, plus tu comprends les mécanismes et plus tu prends conscience que tu aurais dû suivre une autre route. C'est pour cela que ma propre estime n'a pas augmenté à l'issue d'un parcours qui ne me donne aucun bonheur à partager. Et peut-être n'en suis-je même pas conscient. Je sais juste que je ne pouvais pas faire autrement.

Et si j'avais fait autrement ? Si j'avais choisi une route plus droite, celle de l'art ? La vie d'un écrivain, par exemple, que certains définiraient pur, avec ses névroses, ses angoisses, sa normalité. Raconter des histoires inspirées. Se passionner pour l'écriture, la narration. Je n'en ai pas été capable. La vie qui m'est échue est une

vie de fuyard, de coureur d'histoires, de multiplicateur de récits. Une vie sous protection, une existence de saint et d'hérétique, de coupable quand je mange, de tricheur quand je jeûne, d'hypocrite quand je ne tranche pas. Je suis un monstre, comme l'est toute personne qui s'est sacrifiée pour une cause qu'elle croyait supérieure. Mais j'ai encore du respect. Du respect pour ceux qui lisent. Ceux qui arrachent un peu de temps à leur vie pour se bâtir une nouvelle vie. Rien n'est plus fort que la lecture, ceux qui prétendent que lire un livre est un geste inutile sont des menteurs. Lire, sentir, étudier, comprendre : c'est la seule façon de se construire une vie par-delà la vie, une vie à côté de la vie. Lire est un acte périlleux, qui confère une dimension et une forme aux mots, qui leur donne chair et les sème aux quatre vents. Lire bouleverse tout, faisant tomber des pièces, des billets, de la poussière dans les poches du monde. Connaître le trafic de drogue, connaître le lien entre la rationalité du mal et celle de l'argent, déchirer le voile qui recouvre la prétendue conscience du monde. Connaître, c'est commencer à changer. Mon respect va aux personnes qui ne jettent pas ces histoires, qui ne les négligent pas, mais se les approprient. Celles qui sentent ces paroles à fleur de peau, qui les gravent dans leur chair et se forgent un nouveau lexique. Celles-là modifient la trajectoire du monde, car elles ont compris comment y vivre. C'est comme briser les chaînes. Les mots sont des actes, du tissu conjonctif. Seuls ceux qui connaissent ces histoires peuvent se défendre contre elles. Seuls ceux qui les racontent à leurs enfants, à leurs amis, à leur conjoint, qui les emportent dans les lieux publics, les salons et les amphithéâtres forment une possibilité de résistance. Quiconque est seul dans l'abîme est comme en cage. Mais si beaucoup de gens choisissent d'affronter cet abîme, alors les barreaux de la cage commencent à s'écarter. Et une cellule sans barreaux n'est plus une cellule.

Dans l'Apocalypse de saint Jean, on peut lire : « Je pris donc le petit livre de la main de l'ange et le mangeai ; effectivement, dans ma bouche, il avait la douceur du miel, mais quand je l'eus mangé il me fut aigre aux entrailles. » Je pense que c'est ce que devraient faire les lecteurs avec les mots. Les mettre en bouche, les mastiquer et enfin les avaler, afin que l'alchimie qui les a produits s'opère en eux et éclaire les insupportables turbulences de la nuit, traçant la ligne qui sépare la joie de la douleur.

Tu sens comme un vide à l'estomac, quand tes mots ne valent que par les menaces qu'ils suscitent, comme si soudain tout ce que tu disais n'était entendu que parce que tu risques ta vie. Voici ce qui se passe : sur ces questions, le silence n'existe pas. Ce qui existe, c'est le bruit de fond : dépêches d'agences, procès, un narco arrêté. Tout devient physiologique. Et quand tout devient physiologique, plus

personne ne s'en aperçoit. Et donc, quelqu'un écrit : en écrivant il meurt, en écrivant il est menacé, en écrivant il trébuche. Lorsque la menace arrive, on dirait qu'une partie du monde s'aperçoit pendant quelque temps de ce qui a été écrit. Puis elle l'oublie. La vérité, c'est qu'il n'y a pas d'autre solution. La coke est un carburant. La coke est une énergie dévastatrice, terrible, mortelle. Les arrestations semblent ne jamais suffire. Les réponses au problème paraissent toujours manquer leur cible. Si terrible que cela puisse paraître, la légalisation complète des drogues pourrait être la seule solution. Peut-être horrible, atroce, angoissante, mais la seule possible si l'on veut tout arrêter. Arrêter les chiffres d'affaires qui gonflent. Arrêter la guerre. Ou du moins est-ce la seule réponse qu'on songe à donner, à la fin de tout, lorsqu'on se demande : et maintenant, on fait quoi ?

Cela fait des années que, dans ma tête, je me laisse chaque jour emporter par les voix. Les voix de ceux qui crient à pleins poumons que l'alcool est la substance faisant le plus de victimes. Ce sont des voix suraiguës, qui martèlent et de temps en temps sont étouffées par d'autres voix, lesquelles s'élèvent à leur tour pour proclamer ardemment que oui, c'est vrai, l'alcool fait mal, mais seulement si on en abuse, si la pinte de bière du samedi soir se transforme en habitude, sans compter qu'il y a une grande différence avec la cocaïne. Puis démarre le chœur de ceux qui pensent que la légalisation serait un moindre mal : au fond, suggèrent les voix, une fois légalisée la coke serait sous contrôle médical. Dans ce cas, légalisons les homicides ! rétorque une voix forte, de baryton, qui fait taire les autres. Mais le silence ne dure guère, car surgissent l'une après l'autre, tels des coups de stylet, les voix rauques de ceux qui soutiennent que les drogués ne font de mal qu'à eux-mêmes, que si on interdit la coke il faut aussi interdire le tabac, et que l'État est un dealer, un criminel. Et les armes ? Ne sont-elles pas pires ? À quoi une autre voix, apaisée, avec une nuance d'arrogance dans les consonnes, objecte que les armes servent à se défendre, qu'on peut fumer avec modération et... Mais au fond, c'est une question éthique, qui sommes-nous pour encadrer les choix individuels par des règles et des lois ?

À ce stade, les voix se chevauchent et on ne les distingue plus. Le vacarme de voix se termine toujours ainsi. Par le silence. Et je dois reprendre depuis le début. Mais je suis certain que la légalisation pourrait bel et bien être la solution. Car elle frappe là où la cocaïne trouve un terreau fertile, dans la loi de l'offre et de la demande. En étouffant la demande, tout ce qui se trouve en amont se fanerait telle une fleur privée d'eau. Est-ce une hérésie ? Un fantasme ? Le délire d'un monstre ? Peut-être. Ou peut-être que non. Peut-être est-ce un autre fragment de l'abîme que très peu ont eu le courage d'affronter.

Pour moi, le mot « narcocapitalisme » est devenu une bouchée qui

ne fait que grossir. Je ne parviens plus à l'avaler, chaque effort se révèle contre-productif et je risque d'étouffer. Tous les mots que je mastique s'y ajoutent et la masse enfle telle une tumeur. Je voudrais déglutir et laisser les sucs gastriques la ronger. Je voudrais le dissoudre, ce mot, et en saisir le noyau. Mais ce n'est pas possible. Et c'est en outre inutile, car je sais déjà que je trouverais un grain de poussière blanche. Un grain de coke. Malgré la police et les saisies, la demande de coke sera toujours énorme : plus le monde accélère, plus il y a de coke ; moins on a de temps pour des relations stables et des échanges réels, plus il y a de coke.

Je dois me calmer, je vais me calmer. Je m'allonge et j'observe le plafond. J'en ai collectionné, ces dernières années, des plafonds. De ceux qui sont si près du nez que tu les touches en redressant le cou à ceux qui sont au contraire si loin que tu dois plisser les yeux pour comprendre s'ils sont couverts de fresques ou de taches d'humidité. Je regarde le plafond et j'imagine la terre entière. Le monde est une boule de pâte qui lève. Il lève grâce au pétrole. Il lève grâce au coltan. Il lève grâce au gaz. Il lève grâce à Internet. Sans ces ingrédients, il risque de s'affaïsser, de décroître. Mais il y a un ingrédient plus efficace que les autres et donc indispensable, un ingrédient que tout le monde veut. C'est la coca. Cette plante relie l'Amérique du Sud à l'Italie par-dessus l'océan Atlantique, c'est un élastique qui peut se tendre à l'infini sans jamais se casser. Les racines là-bas et les feuilles ici. La coca est l'ingrédient sans lequel aucune pâte ne pourrait exister. Tout comme la farine dont, sur les deux continents, on évalue le degré de finesse et de pureté. Et pas une farine quelconque. Une farine de qualité. La meilleure qui soit. Une farine dans laquelle nous sombrons, un or blanc dans lequel le monde se reflète. La cocaïne. Extra fine. Extra pure.

Remerciements

Merci à Federica Campana qui, avec son regard précis et son inébranlable passion pour la justice, a accompagné mes recherches. Merci à Helena Janeczek, qui a bien voulu me prodiguer ses conseils en matière de construction littéraire. Merci à Carlo Buga, qui m'a aidé à voir la lumière dans des centaines de pages et s'est plongé la tête la première dans cette masse d'histoires enchevêtrées. Merci à Gianluca Foglia, éditeur d'acier et accoucheur. Merci au corps des Carabiniers, à la Police, à la Brigade financière, aux ROS, aux GICO, au SCO, à la DIA et aux parquets antimafia de Rome, Naples, Milan, Reggio de Calabre, Catanzaro et à tous les autres, pour m'avoir permis d'étudier, de lire et dans certains cas de vivre leurs enquêtes et leurs opérations : Alga, Box, Caucedo, Crimine-Infinito, Decollo, Decollo Bis, Decollo Ter, Decollo Money, Dinero, Dionisio, Due Torri Connection, Flowers 2, Galloway-Tiburón, Golden Jail, Green Park, Igres, Magna Charta, Maleta 2006, Meta 2010, Notte bianca, Overloading, Pollicino, Prêt-à-porter, Puma 2007, Revolution, Solare, Tamanaco, Tiro Grosso, White 2007, White City.

Merci à la DEA, au FBI, à Interpol, à la Guardia Civil, aux Mossos d'Esquadra, à Scotland Yard, à la Gendarmerie nationale française, à la Polícia Civil brésilienne, à certains membres de la Policía Federal mexicaine, à certains membres de la Policía Nacional de Colombie et à certains membres de la Policija russe, qui m'ont associé à leurs enquêtes et à leurs opérations : Cabana, Cornerstone, Dark Waters, Delfín Blanco, Leyenda, Limpieza, Millennium, Omni Presence, Padrino, Pier Pressure, Processo 8000, Project Colisée, Project Coronado, Russiagate, Reckoning, Relentless, SharQC 2009, Sword, Xcellerator.

Merci à tous les procureurs, antimafia et pas seulement, avec qui j'ai travaillé et échangé pendant des années. Sans eux, il y a beaucoup de choses que je n'aurais pas pu découvrir : Ilda Boccassini, Alessandra Dolci, Antonello Ardituro, Federico Cafiero De Raho, Raffaele Cantone, Baltasar Garzón, Nicola Gratteri, Luis Moreno Ocampo, Giuseppe Pignatone, Michele Prestipino, Franco Roberti, Paolo Storari.

Merci aux officiers supérieurs du corps des Carabiniers, au général

Gallitelli, au chef de la Police Nationale, le regretté Antonio Manganelli, et au général Capolupo, de la Guardia di Finanza. Merci en particulier au général des Carabiniers Gaetano Maruccia, au commandant des ROS Mario Parente et au général de la Guardia di Finanza Giuseppe Bottillo, qui ont suivi l'écriture de ce livre.

Merci à mes amies Lydia Cacho et Anabel Hernández, qui m'ont permis au fil de ces années de « devenir mexicain ». Merci à Glenda Martínez, à Malcolm Beith, à Christophe Champin, et à Yoani Sánchez pour nos discussions et leur engagement. Merci à Robert Friedman pour son regard, à Misha Glenny pour son intelligence et à Ricardo Ravelo pour sa capacité d'analyse. Merci à Peppe D'Avanzo, avec qui j'avais commencé à évoquer ces pages, ce que je ne pourrai plus faire à cause d'un satané destin.

Merci aux membres du corps des Carabiniers qui ont ma vie entre leurs mains : le colonel Gabriele Degrandi, le capitaine Giuseppe Picozzi et le capitaine Alessandro Faustini.

Merci à Carlo Feltrinelli, qui est tombé amoureux de ce projet et le soutient depuis le début. Merci à Inge Feltrinelli pour son énergie inépuisable.

Merci à Massimo Turchetta pour ses conseils aussi justes que précis.

Merci à Gian Arturo Ferrari, présent à mes côtés dès le premier jour.

Merci à Ezio Mauro, à Gregorio Botta et à toute la rédaction du quotidien *La Repubblica*, car durant toutes ces années ils ont toujours suivi et soutenu mon travail sur le narcotrafic et les mafias, me permettant de me sentir en sécurité.

Merci à Bruno Manfellotto et à toute la rédaction de l'hebdomadaire *L'Espresso*, qui n'ont jamais reculé devant ces sujets.

Merci à Daniela Hamaui, lectrice attentive.

Merci à Fabio Fazio, mon ami. Prêt à me sortir du trou dans les moments les plus sombres et à me rappeler que je suis vivant, que cette vie mérite qu'on lui donne de l'oxygène et des sourires.

Merci à l'agent new-yorkais AdN. Il sait pourquoi.

Merci à Mark Bray, à Valeria Castelli et à tous ceux d'Occupy Wall Street, qui m'ont énormément appris.

Merci à Bono Vox, pour avoir écouté ces histoires quand j'étais plongé dedans et pour son invitation à vie aux concerts de U2.

Merci à Salman Rushdie, qui m'a appris à être libre même entouré de sept hommes armés.

Merci à Nouriel Rubini, qui a supporté mes récits sud-américains pendant une très longue soirée et avec qui j'ai parlé longtemps, très longtemps, de finance et de crime.

Merci à Valentina Maran, pour avoir créé mon site Internet. Merci à Gomma, pour tous les conseils numériques. Merci à ceux qui me suivent sur Facebook et Twitter, des milliers de présences

quotidiennes qui ont éloigné la solitude et qui m'ont permis de me sentir au milieu des autres même quand je ne l'étais pas.

Merci à Claudia Carusi, qui m'a aidé à approfondir mes enquêtes.

Merci à Daria Bignardi, qui m'encourage à écrire, encore et toujours.

Merci à Adriano Sofri, qui peut à présent voyager et qui auparavant, quand il ne le pouvait pas, a écouté ces histoires.

Merci à Sasha Polakow Suransky et au *New York Times*, qui m'ont permis de raconter comment le trafic de drogue pèse sur la crise économique même quand cela semblait être un sujet secondaire.

Merci à David Dannon qui, pendant six mois, m'a aidé à être une personne libre et presque heureuse.

Merci à Vincenzo Consolo : je n'ai malheureusement pas eu le temps de lui faire lire ce livre.

Merci à Francesco Giudici, mon entraîneur, qui m'a fourni la technique et le dé foulement dont ma vie avait besoin.

Merci à Manuela De Caro, toujours avec moi, à tout moment et quoi qu'il arrive.

Merci à ma famille, qui paie par ma faute un prix exorbitant. Malgré tous les remerciements du monde, je ne pourrais jamais me faire pardonner et je le sais.